This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Mehi Turpe Relinqui
J. E. Smith

# OEUVRES
## DE FRANÇOIS
# DE LA MOTHE
# LE VAYER,

CONSEILLER D'ETAT, &c.

Nouvelle Edition revuë & augmentée.

*Tome II. Partie I.*

*avec Privilèges.*

imprimé à Pfœrten,

& ſe trouve à Dresde

chez MICHEL GROELL.

MDCCLVI.

# OEUVRES

DE FRANÇOIS

# DE LA MOTHE

# LE VAYER

CONSEILLER D'ETAT,

Nouvelle Edition revuë & augmen

*Tome II. Partie I.*

*avec Privilèges.*

imprimé à Pforten,
& ſe trouve à Dresde
chez MICHEL GROELL.
MDCCLVI.

# OEUVRES

DE FRANÇOIS

# DE LA MOTHE LE VAYER,

CONSEILLER D'ETAT, &c.

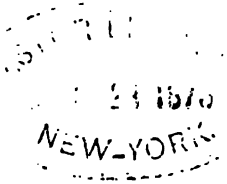
Nouvelle Edition revuë & augmentée.

*Tome II. Partie I.*

*avec Privilèges.*

imprimé à Pfœrten,
& ſe trouve à Dresde
chez MICHEL GROELL.

MDCCLVI.


NEW_YORK

# AVERTISSEMENT.

*Nous avons commencé ce Volume avec le Traité de la Phyſique, qui eſt le dernier de celles, qui traitent des Sciences & que Mr. de la Mothe avoit compoſé pour le jeune Roi Louis XIV.*

*Mr. l'Abbé le Vayer a publié ce petit livre en* 1657. *que ſon Pere avoit compoſé dans un tems de maladie, & quand ſon indiſpoſition ne lui permettoit pas d'être à la ſuite de la Cour durant la Campagne, que le Roi fit en perſonne, afin „ de n'être pas abſolument inutile au Prin-„ ce, qu'il ne pouvoit accompagner que de ſes „ voeux. „*

*Ce ſont les paroles de l'Editeur, qui dédia l'ouvrage au Cardinal Mazarin; Son Epitre dédicatoire a quelque choſe de ſi frappant & marqué au bon coin, que nous croions obliger le lecteur en lui copiant ce petit morceau. „ Il y a „ quelque tems, que j'eus l'honneur de préſenter „ à Vôtre Eminence le Recueil des Oeuvres de „ mon Pere, & de faire voir dans ce Recueil*

# AVERTISSEMENT.

„ *l'Europe, l'Aſie, l'Afrique & l'Amérique,*
„ *ſous la protection du nom Illuſtre de Vôtre*
„ *Eminence. Après ces quatre parties du mon-*
„ *de voici toute la nature, pour laquelle je prens*
„ *la liberté de lui demander la même grace. El-*
„ *le en a bien beſoin, Monſeigneur, dans un*
„ *ſiécle ſi dénaturé, où l'on voit d'un côté ſes*
„ *propres enfans ſe révolter contre elle, & la*
„ *diffamer par leurs écrits injurieux, & où l'on*
„ *apperçoit d'autre part tant de monſtres at-*
„ *taquer juſqu'à ſon Auteur par leurs impietés*
„ *horribles.*„

*Pour ce qui eſt de l'ouvrage même, nous n'avons qu'à alleguer ce que l'Editeur en dit dans ſa Préface:* „*Ceux qui jetteront les yeux ſur ce*
„ *petit ouvrage y verront ſans doute le ſoin de*
„ *l'Auteur à n'y dire que ce dont un grand Prin-*
„ *ce peut faire ſon profit, & à en ſupprimer tout*
„ *ce qui eût eu trop de disproportion aux choſes,*
„ *dont il doit prendre connoiſſance. Il y a par-*
„ *fois des ſuppreſſions inſtructives; & l'on diſoit*
„ *des tableaux de Timanthe, que l'on y appre-*
„ *noit même des particularités, que ſon pinceau*
„ *n'y avoit pas répreſentées. En effet, comme*
„ *la Muſique a ſes Pauſes, le ſilence desquelles*
„ *ne fait pas la moindre partie de l'harmonie;*
„ *& comme la Reticence n'eſt pas une des moin-*
„ *dres figures de la Rhétorique; le Stile Di-*

# AVERTISSEMENT.

*„ dactique a auſſi ſes retenuës néceſſaires, ſi l'on „ veut que des perſonnes d'une naiſſance ſouve- „ raine en tirent quelque utilité. C'eſt la con- „ duite que mon Pere a tenuë dans cet ouvrage „ & dans tous les autres de même nature. „*

*Cela ſuffira ſans doute pour nous donner une idée juſte de ce Traité, qui ne manquera pas de plaire encore aujourd'hui par la préciſion & la retenuë, avec laquelle nôtre Auteur s'eſt exprimé.*

*Après ce Traité on trouvera les Conſidérations ſur l'éloquence Françoiſe de ſon tems.*

*Il n'y a point de doute, que les Diſputes, que Mr. de la Mothe avoit alors avec quelques uns de l'Academie Françoiſe, n'aient beaucoup contribué à la compoſition de ce petit Traité. La Dédicace au Cardinal de Richelieu qui eſt à la tête de l'ouvrage, le fait aſſés voir. Mais comme il ne nous appartient pas d'entrer ici dans une ſavante diſcuſſion de cette matiere, nous nous bornons à remarquer, que ces Conſidérations, outre qu'elles ſont remplies d'une profonde érudition, contiennent encore des préceptes ſolides tant de l'Eloquence générale, que de la Françoiſe en particulier & que par cette raiſon on pourra ſe ſervir de ce livre tout auſſibien que d'une*

# AVERTISSEMENT.

*Rhétorique. C'eſt ce qui nous a engagés à le mettre à la ſuite des autres Traités Didactiques ainſi que l'ouvrage, qui contient des obſervations diverſes ſur la compoſition & ſur la lecture des livres avec lequel nous finiſſons la* I^e *Partie du II. Tome.*

*Il eſt presque néceſſaire de lire ce petit traité, avant que de continuer la lecture des autres ouvrages de nôtre Auteur. Il y a ſi nettement declaré ſes ſentimens qu'il faut être extrèmement malicieux, ſi après cela l'on veut accuſer l'Auteur d'irréligion ou de libertinage. Il n'a pû cependant échaper à ce malheur, & il a trouvé des critiques, qui non contens de lui imputer des penſées libres ont pouſſé la noirceur ſi loin que de publier qu'il n'avoit point de réligion.*

*On pourroit croire qu'il prévoioit ces trais des vils critiques, lorsqu'il dit.* „ *Il n'y a* „ *guéres de livre, ſi retenû, ni même ſi ſaint,* „ *dont un eſprit mal fait & dépravé ne puiſſe* „ *abuſer par quelque mauvaiſe interprétation.*„ *Le Portrait, qu'il fait de ces ſortes de gens dans ce même traité, eſt trop frappant pour ne pas l'alleguer.* „ *Leur coutume artificieuſe, dit-* „ *il, eſt de choiſir quelque endroit qui plait le* „ *moins dans une compoſition, le mettant mali-* „ *cieuſement au plus mauvais jour qu'ils peu-*

*„ vent, & le prononçant ſi malignement qu'ils „ le font paſſer pour tout autre qu'il n'eſt.„*

*Il eſt vrai, qu'il a cru avoir pris ſes précautions ſur ces deux points, dont on l'a accuſé en déclarant aſſés clairement ſes ſentimens, & c'eſt à cette fin qu'il dit „ qu'on voit parfois des li- „ vres ſi ſcandaleux, & ſi pernicieux à l'egard „ des bonnes moeurs, qu'on ne ſauroit trop les „ condamner.„ Il étend même ſes réflexions ſur les bons ouvrages, quand il veut, que leur lecture doive ſervir à nôtre correction. „ Ne ſe- „ rons nous pas bien plus blamables, dit-il, „ qu'eux, ſi toute nôtre curioſité ſe porte à feu- „ illeter beaucoup de livres, & à y admirer ſoit „ l'éloqueute narration, ſoit la doctrine profonde, „ pendant que nous menerons une vie négligée & „ & pleine de défauts, ſans penſer à la reformer „ en lui appliquant tant de beaux préceptes mo- „ raux, que ces mêmes livres nous fourniſſent ?„*

*Voions encore comme il s'exprime ſur l'article de la Réligion. „ Ne penſons pas, dit-il, „ franchir les barrieres, que Dieu a voulu met- „ tre au devant de toutes nos connoiſſances, puis- „ que nous l'entreprendrions inutilement, & que „ nôtre plus grande gloire dépend de la ſoumiſ- „ ſion, que nous devons apporter à ſuivre, ce „ qu'il a ordonné là-deſſus.„*

## AVERTISSEMENT.

*Et après avoir cité quelques opinions des n*
*tions entieres diamétralement contraires,*
*ajoute:* „ *Voilà qui montre clairement la dive*
„ *ſité de nos ſentimens & combien il eſt dangéreu*
„ *de ſoutenir dogmatiquement des opinions autr*
„ *que celles, que nous tenons du Ciel, & do*
„ *il n'y a perſonne, qui ſe puiſſe départir ſa*
„ *bleſſer ſa conſcience.* „ *On devroit croire, q*
*ces déclarations auroient été ſuffiſantes pour é*
*ter les accuſations d'impureté & d'irréligion*
*cependant l'experience nous a montré, que to*
*eſt inutile, quand la malice & l'envie ſe ſo*
*unies pour attaquer la reputation d'un Auteur.*

---

# TABLE.

VII. La Phyſique.

VIII. L'Eloquence.

IX. Obſervations Diverſes ſur la Compoſ
tion & ſur la lecture des Livres.

VII.

LA

# PHYSIQUE

DU

# PRINCE.

# LA PHYSIQUE DU PRINCE.

## CHAPITRE PREMIER.

*De ſon nom.*

LE nom de Phyſique eſt paſſé des Grecs aux Latins, & à nous, pour dire la Science des choſes naturelles, ou, de tout ce qui ſe paſſe dans la Nature. C'eſt pourquoi la Theologie Payenne diſoit que Pan, qui veut dire tout, étoit le Dieu de la Nature, parce qu'elle comprend toutes choſes.

Il faut auſſi remarquer que le terme de Nature eſt équivoque, & ſe prend pour pluſieurs choſes differentes. Car parfois l'on s'en ſert pour exprimer le temperament de chacun, quand on dit qu'une perſonne eſt d'une nature delicate, bilieuſe, ou mélancolique.

On l'emploie auſſi en parlant des Elemens: La nature du feu eſt de brûler; celle de l'eau de refraichir & d'humecter.

Il deſigne même dans l'Anatomie la partie qu'on appelle autrement honteuſe, & qui ſert à la generation dans l'un & dans l'autre ſexe: La nature de l'homme : la nature de la femme.

Mais ſon principal uſagē va parmi les Philoſophes à ſignifier ou l'Auteur de la Nature, ou le Monde & ce qu'il contient, qui ſervent d'objet à la ſcience naturelle appellée Phyſique. Ainſi les Grecs, & les Romains ont reveré cette même Nature ſous le nom d'une Divinité maſculine, puisque Pan leur étoit ce que nous venons de dire. Et l'Ecole Chrêtienne a inventé pour expliquer cela, les façons de parler barbares de *Natura naturans*, qui eſt Dieu; & de *Natura naturata*, par où ſes Docteurs entendent le Monde conſiderée comme la creature du même Dieu. De ſorte que l'art ne ſuppoſe point plus neceſſairement la Nature, que la Nature ſuppoſe un Dieu dont elle ne ſe peut paſſer.

φύσις.

Or quoique la Phyſique contemplant la Nature remonte jusqu'à Dieu, comme étant le premier Moteur, de qui tous les Etres & les corps naturels reçoivent leur mouvement: Si eſt-ce que cette ſcience a pour principal ob-

jet ces mêmes corps Phyſiques, comme faiſant un compoſé de la matiere & de la forme, par l'union ſubſtantielle de l'une & de l'autre.

## CHAPITRE II.

### *De ſes Principes.*

SANS s'amuſer à diſtinguer les Principes des Elemens, il ſuffit de conſiderer qu'un veritable principe ne ſe peut reſoudre ni diviſer en d'autres principes. Sur cela ſont fondées des conteſtations infinies entre les Philoſophes. Car il n'y a pas un des quatre Elemens qu'on n'ait voulu établir pour le ſeul principe de tous les Etres. Ariſtote les a reçus tous quatre également. Epicure, & devant lui Democrite ont eu leurs Atomes, de l'infinité deſquels ils compoſoient toutes choſes. Mais ce Philoſophe qui rioit de tout, n'a pû empêcher qu'on n'ait ri de même de ſes Atomes, dont le concours fortuit n'a non plus été capable de produire ce Monde dans la grande perfection que nous y admirons, que le jet hazardeux des vingt-deux lettres de l'alphabet les Annales d'Ennius, ou quelque autre ouvrage auſſi accompli que celui-là paroiſſoit à Ciceron, qui s'eſt ſervi de cette comparaiſon. Enfin, dans ces derniers ſiecles tous les Novateurs ont renouvellé les opinions des

*Iulius Firmicus de error. prof. relig.*

*l. 2. de nat. Deor*

Anciens ſur ce ſujet ; ou ont tâché d'en apporter de leur invention. Le Pere Trigault en recite une plaiſante des Chinois, qui mettent cinq Element dont dépend toute la Nature, le Feu, l'Eau, la Terre, les Metaux, & le Bois. Nos Chymiſtes croyent avoir d'autant mieux rencontré avec leur Sel, leur Soufre, & leur Mercure, les établiſſant pour les vrais principes de tout ce que le Monde contient, qu'ils ſe vantent de reduire à ceux-ci les principes de tous les autres Philoſophes, ce qu'ils prennent pour une conviction, que les leurs ſont les premiers de tous, & par conſequent les plus recevables. Tant y a que le Peripatetiſme ſe tient toûjours à ſes trois autres principes de toute generation, la Matiere, la Forme, & la Privation.

## CHAPITRE III.

### *De la Matiere.*

PARCE qu'un des plus recens aphoriſmes de toute la Phyſique porte, que de rien l'on ne fait rien ; les Philoſophes ont imaginé une matiere premiere, de laquelle toutes choſes étoient faites. Les ſavans du Paganiſme, comme Platon, ont ſuppoſé pour cela cette matiere coéternelle à Dieu, dont il s'étoit ſervi dans la creation du Monde. Et il n'y a que

les Juifs, les Chrêtiens, & les Mahometans, qui ſur le texte de Moyſe croyent que de rien il a produit tout ce grand Univers. C'eſt pourquoi il faut tenir pour conſtant que la matiere premiere, ſi l'on en doit établir une eſt une production de la main du Tout-Puiſſant, n'y aiant que lui ſeul qui puiſſe créer & aneantir ce que bon lui ſemble.

Galien tout Paien qu'il étoit prefere Moyſe à Epicure ſur l'opinion de la creation du Monde, ſe moquant des Atomes, qui ſans eſprit ne peuvent avoir fait des choſes ſi bien ordonnées que nous les voions, & ſelon qu'il les nomme après Hippocrate, ſi juſtes. Mais comme Infidelle il prefere à Moyſe Platon & les autres Grecs, qui n'ont pas crû que Dieu peut faire tout de tout, ni un bœuf, ou un cheval, avec de la cendre; parce qu'à leur jugement cela étoit hors des forces de la Nature, & que Dieu ne l'entreprenoit jamais, choiſiſſant toûjours une matiere convenable. Il n'y a rien de plus contraire à la Foi que la derniere partie de ce raiſonnement: Et il faut être aſſuré que la Nature ne peut être contraire à la puiſſance abſolue de Dieu, puisque ſuivant la belle penſée de S. Auguſtin, elle n'a rien de plus naturel que d'obeïr à l'Auteur de la Nature. *L. 11. de uſu part. ſ. 14.*

Tant y a que la matiere premiere ſelon Ariſtote & toute ſon Ecole n'eſt pas un Etre actuel, mais ſeulement par puiſſance lorsqu'elle le reçoit de quelque forme, dont elle eſt dans une avidité ſi grande, qu'un Ancien l'a comparée pour cela à ces femmes debauchées qui ſe proſtituent à tous venans. Elle s'accommode à tout, & rien ne lui eſt contraire. C'eſt donc le ſujet paiſible de toutes les formes, ſoit qu'elles s'introduiſent par la generation, ſoit qu'elles s'abſentent par la corruption. Car tout retourne à cette matiere premiere, qui ſubſiſte toûjours par puiſſance, n'étant pas ſenſible d'elle-même, mais ſeulement intellectuelle, ou intelligible, encore qu'elle ne ſoit jamais dépourvuë de quelqu'une des formes qu'elle peut ſucceſſivement poſſeder. La comparaiſon de Saint Auguſtin ſe rapporte à cela, lorsqu'il a dit qu'elle étoit comme les tenebres, & qu'on ne la connoiſſoit qu'en l'ignorant; de même qu'en la voulant connoitre l'on tomboit infailliblement dans l'ignorance de ce qu'elle étoit: *Materiam ignorando cognoſci, cognoſcendo ignorari.* C'eſt encore d'elle qu'on veut parler, quand l'on aſſure que rien ne ſe perd dans la Nature, d'où eſt venuë cette celebre diſpute de la cuiſſe d'Arceſilaus, que Plutarque té-

*L. 12. Confeſſ. 5.*

moigne avoir été tant promenée par toutes les Ecoles de ſon tems. L'on y ſoutenoit que cette cuiſſe aiant été jettée dans la Mer, en ſorte qu'elle s'y fut pourrie & fondue, la flotte du Roi Antigone pouvoit depuis avoir donné une bataille dans cette même cuiſſe. C'eſt porter une matiere Phyſique bien à l'extremité. L. des comm. cone.

## CHAPITRE IV.

### *De la Forme.*

COMME la matiere premiere eſt toute dans la paſſion, la forme a l'avantage de l'action, & par elle de donner l'Etre à la choſe, *forma dat eſſe rei.* Et cette forme conſiderée de la ſorte, tient bien plus de la nature que la matiere, ou, pour parler avec les Phyſiciens, *eſt magis natura, quam materia.* Auſſi nomme-t-on la forme ſubſtantielle la partie principale du compoſé naturel; & poſſible eſt-elle ainſi appellée, parce qu'elle en fait toute la beauté; puiſque le mot Latin *forma* ſignifie ſouvent la bonne grace des choſes dont l'on parle. Quoiqu'il en ſoit, elle ſort & eſt tirée de la puiſſance, & comme du ſein de la matiere premiere où elle étoit cachée, lors de la generation de quelque Etre nouveau; de même que les formes artificielles ſont & ſe manifeſtent dans les matieres ſecondes, quand, Quidditas rei naturalis potiſſimùm in forma.

par exemple, la figure d'Alexandre s'exprime & ſe tire du marbre, dans lequel le Sculpteur la cherche tant qu'il la rencontre & la rend viſible. L'amitié d'entre la forme & la matiere eſt telle, qu'on ne les voit jamais l'une ſans l'autre. Mais la forme peut être comparée à un mari fidele & conſtant dans ſon affection; au lieu que la matiere, ſelon ce que nous avons dit au Chapitre precedent, reſſemble à ces femmes ſans honneur qui s'abandonnent inceſſamment à toute ſorte de partis.

## CHAPITRE V.

### *De la Privation.*

LA Privation comme nous la conſiderons ici en qualité de principe naturel & neceſſaire dans la generation, eſt le point où s'aneantit une forme, au même inſtant qu'une autre lui ſuccede; ou, le terme de la deſtruction d'un Etre, lorſqu'un autre s'engendre & ſe produit. Or quoiqu'on lui attribue, elle ne peut paroitre qu'une pure negation de forme, & ſon abſence d'un ſujet capable d'elle. Mais parce que toute generation naturelle eſt un paſſage du non-Etré, à l'Etre; & qu'il eſt impoſſible de nous imaginer cette tranſition, ou ce paſſage d'une forme qui s'établit, & d'une autre qui ſe perd, ſans concevoir une

privation de toute forme entre deux, c'eſt à dire entre la generation & la corruption, la premiere n'étant jamais ſans la ſeconde; il a été neceſſaire de donner lieu à ce troiſiéme principe de la generation, qui ſemble neceſſaire, & non pas ſimplement accidentel; comme l'on peut dire que la Privation eſt je ne ſai quoi qui ſe trouve entre l'Etre réel, & le Neant.

## CHAPITRE VI.

### *De la Nature.*

PUISQUE la Nature eſt nommée par Ariſtote le principe & la cauſe du mouvement & du repos, ce qui paſſe pour ſa definition; il la faut contempler en ſuite des principes de toute generation naturelle, où le mouvement & le repos interviennent ſi eſſentiellement. Nous ne le ſaurions mieux faire pour nôtre deſſein, qu'en rapportant les principaux attributs qu'elle a reçus, & les plus notables axiomes des Philoſophes ſur ſon ſujet. Je ne ferai pas difficulté pour cela, de les repreſenter parfois à un Prince qui s'eſt rendu la langue Latine aſſez familiere, dans les propres termes de l'Ecole qui ont plus d'energie que les nôtres, je veux dire qui impriment plus fortement & plus nettement dans l'eſprit ce *l. 2. Phyſ. cap. 1.*

qu'ils veulent faire entendre, que ceux des langues vulgaires, vrai-ſemblablement à cauſe que tous les ſavans en ont convenu..

*3. de Cælo c. 1.* Ariſtote a eu ſujet de ſe railler de quelques Pythagoriciens, qui vouloient, s'il ne leur a rien impoſé, que la Nature ne fut rien que des nombres. Elle eſt bien mieux conſiderée par d'autres Sectes dont nous verrons les deciſions, qui ont cela de propre qu'en élevant l'eſprit, elles le mettent dans la plus grande ſatisfaction, & la plus parfaite tranquillité, dont il eſt humainement capable, *continet enim ſedationem animi humana in conſpectu poſita natura.* Auſſi tous les Etres la reſpectent, & ſuivent doucement ſes ordonnances: Dieu même ne la détruit jamais, *gratia perficit naturam, non deſtruit:* Il n'y a que l'homme qui ſe revolte contre elle par une vraie *gigantomachie*, & qui fait aſſez ſouvent l'enragé, contrôlant ſes ouvrages, trouvant mauvais qu'elle ait donné ſix pieds à une Puce, l'Elephant n'en aiant que quatre, & exagerant le reſte auſſi déraiſonnablement, *dum rerum naturam, quam errorem ſuum, damnare mavult.* En effet il reconnoitroit, s'il étoit plus ſage, que cette même Nature fait toûjours tout pour le mieux, & que *Natura ſemper id facit quod eſt optimum eorum quæ fieri poſſunt.*

*Cic. 4. Tuſc. qu.*

*5. Tuſc. qu.*

*Ariſt. 2. de Cælo. c. 5.*

Et certes le Droit de la Nature eſt ſouvent reſpecté mêmes par les plus barbares des hommes, *Naturæ jura ſacra ſunt etiam apud Piratas*, dit Seneque dans une de ſes Controverſes. C'eſt le Code du Tout-puiſſant ſur lequel ſont fondez le Droit des Gens, & celui qu'on nomme Civil, qui doivent toûjours être interpretez par leur Original. Et c'eſt ſur ce fondement que le Chef des Gymnoſophiſtes fit reproche au truchement d'Alexandre, de ce que les Philoſophes Grecs, qu'il eſtimoit d'ailleurs beaucoup, avoient ſouvent preferé leurs loix municipales ou particulieres à celles de la Nature. *Strabo 15. Geogr.*

Cette bonne Mere n'a point de preceptes bien pris, qui ſoient contraires aux commandemens du Pere, c'eſt à dire à ceux de Dieu, puiſque c'eſt ainſi qu'on interprete le texte de Salomon. Et cela préſuppoſé, l'on ne peut pas condanner le mot du Satyrique Latin,

*Nunquam aliud natura, aliud ſapientia dicit.* *Iuven. ſat. 14.*

Sa parole ainſi priſe pour celle de Dieu, il ne faut pas s'étonner ſi Themiſtius & Averroës ont prononcé cet aphoriſme de tous ſes ouvrages, *Naturæ opus, eſt opus intelligentiæ non errantis.* Mais la Morale Chrêtienne doit être conſultée là-deſſus, afin qu'elle modifie

ce qui pris trop cruëment cauſeroit du ſcandale, & feroit tomber dans l'erreur. Il eſt beſoin d'uſer de la même précaution à l'égard de ces autres communes façons de parler: *Naturam ſi ſequamur ducem, nunquam aberrabimus: Naturalibus neque merentur, neque demeremur: Omnia quæ ſecundum naturam fiunt, ſunt habenda in bonis.* Car prenant la Nature pour Dieu même, & la creature pour le Createur, comme nous avons vû que c'eſt une de ſes ſignifications, ces maximes ſe peuvent ſoûtenir: autrement l'on ſeroit bien loin des termes de la pieté, qui enſeigne à reſiſter aux tentations de la Nature corrompuë par le peché.

Une ſi indifferente interpretation du mot de Nature a fait que Hippocrate, & à ſon imitation Galien, l'ont nommée tantôt ſavante, demoniaque, ou divine; & tantot ignorante, comme celle qu'on pouvoit reprendre de beaucoup d'impertinences. Alphonſe Roi de Caſtille & grand Mathematicien trouvoit pluſieurs choſes à redire dans la fabrique du Monde. Et Seneque ne ſait ſi la Nature a été meilleure mere à l'homme en de certaines choſes, que cruelle marâtre en d'autres: *ut non ſit æſtimare parens ne homini, an triſtior noverca fuerit.* En verité, c'eſt la regarder

d'un trop mauvais biais. Le même Seneque parle bien d'elle autrement dans ſes Epitres, en l'une deſquelles il prouve que la raiſon accompagne toujours la Nature, dont il ne faut pas s'émerveiller, puiſque la raiſon n'eſt rien autre choſe qu'une certaine imitation de la Nature. *Sequitur autem ratio naturam, quid enim ratio? Naturæ imitatio.* Ep. 67. Et dans une autre il compare les hommes qui reſiſtent à cette même Nature, à ceux qui rament malheureſement contre le cours de l'eau, *contra naturam nitentibus non alia vita eſt, quam contra aquam remigantibus.* Ep. 123. C'eſt le fait de la prudence de diſcerner ces divers raiſonnemens pour les accorder en ſuite.

Non ſeulement la Nature porte tous les ouvrages dans la derniere excellence, ce que nous avons déja remarqué, n'exécutant rien à demi, ni foiblement, πεπηγυῖς qui eſt le terme dont ſe ſert Ariſtote dans ſes Politiques; elle ne fait même jamais rien en vain ſelon la doctrine du même Auteur, *Natura nihil facit fruſtra.* L. 1. c. 2. Regardez avec attention ce qui ſort de plus abject en apparence de ſes mains, vous y trouverez toûjours quelque ſujet d'admiration. Et il n'y a peut-être creature ſi baſſe, & ſi défavoriſée d'elle, qui comparée avec la plus haute, & la plus parfaite de toutes, ne

la ſurpaſſe en quelque point, & ne contribuë à la grande ſocieté, & à la perfection de l'Univers, quelque commodité que l'autre n'y ſauroit apporter. C'eſt pourquoi l'on ajoûte qu'elle n'a ni ſuperfluitez ni defectuoſitez; *Natura neque abundat ſuperfluis, neque deficit in neceſſariis.* Ce qui paroit monſtrueux parfois à cauſe du trop, ou du trop peu dans le particulier; eſt regulier & achevé dans l'ordre general, & ſert à la perfection du Monde. La Fourmi, & le Ciron ne ſont pas moins conſiderables, que le Bœuf, & l'Elephant; voire même, *Nuſquam magis quam in minimis Natura tota eſt.* Et S. Auguſtin qui reconnoit le doit de Dieu dans toute la Nature, a prononcé la même choſe en ces termes, *Deus ita eſt artifex magnus in magnis, ut minor non ſit in parvis.*

*hiſt. l. II.*

L'on dit encore qu'elle eſt ennemie de ce qui paroit infini, dont elle a horreur auſſi bien que du vuide, viſant toujours à un but determiné & certain, *Natura terminata eſt ad unum,* ſans jamais ſe contrarier en rien, *Natura nihil contra naturam agit.* Que s'il ſemble parfois qu'il ſe paſſe des choſes qui vont au delà de ſon cours ordinaire, & de ſon train accoûtumé, il faut dire que la ſeconde Nature dont nous avons parlé, cede aux volontez de

*le*

*lim. l. c. 2.*

la

la premiere, de qui elle dépend comme la creature de ſon Createur. Et c'eſt là où je voudrois rapporter le vers de Laberius,

*Natura vincit naturam, & Dii Deos.*

Enfin ſe conduiſant avec conſtance toûjours par les voies les plus courtes, les plus aſſurées, & les plus faciles, ſur cette regle qu'en vain l'on fait un long chemin quand on le peut abreger, *fruſtrà fit per plura, quod fieri poteſt per pauciora;* elle reporte adroitement & heureuſement toutes choſes à leurs principes,

*Ortus cuncta ſuos repetunt,* *Boëtius.*

où la matiere premiere les reçoit, pour y être dans une égalité exemte de toute diſtinction, *in fundamento quippe naturæ nihil eſt diſtinctum.*

Je finirai ce Chapitre par la conſideration de ce qu'Ariſtote prend ſouvent le mot de Nature pour l'aſſemblage & l'union de toutes les cauſes qui agiſſent naturellement; ce qui nous oblige d'en parler en ſuite.

## CHAPITRE VII.

### *Des Cauſes.*

PUISQUE la ſcience n'eſt que des choſes que l'on connoit par leurs cauſes, *Scire eſt per cauſas cognoſcere,* l'on ne peut pas douter que la contemplation des cauſes ne ſoit très impor- *1. Metaph. c. 3.*

tante. Il y en a quatre reconnuës pour principales parmi les Peripateticiens, la materielle, la formelle, l'efficiente, & la finale. Les Stoïciens n'en mettoient que trois: Platon en ajoûtoit une cinquiéme: D'autres plus recens ſont allez juſques à huit.

*Sen. ep. 66. Coimbr. ad 2. Phyſ. p. 327.*

Il n'y a aucune des quatre premieres qui n'ait quelque conſideration qui la peut faire preferer aux autres. L'efficiente ſemble l'emporter par ſa propre ſignification, puiſque les termes de cauſes, & d'efficient ou de ce qui fait, ſemblent être ſynonymes. Ariſtote pourtant en plus d'un lieu paroit donner l'avantage à la cauſe finale; parce que la fin eſt toûjours celle qui nous fait agir, & la raiſon de l'effet; or la raiſon le doit emporter par tout; & par conſequent la cauſe finale être la plus eſtimée de toutes.

*1. de part. anim. c. 1.*

On les diſtingue encore avec beaucoup d'autres termes. Les unes ſont univerſelles, les autres particulieres; les unes totales, les autres partiales; les unes internes, les autres externes; les unes propres, les autres non propres; les unes premieres, les autres poſterieures; quelques-unes éloignées, d'autres immediates, *remotæ, vel proximæ;* telles ſont ſimples, telles ſont conjointes & concauſes; quelques-unes univoques, d'autres

équivoques; *aliæ actu, aliæ potentia; aliæ per ſe, aliæ per accidens;* il y en a de neceſſaires, d'autres contingentes & qui paroiſſent dépendre du hazard, c'eſt pourquoi l'on traite ſouvent ici du Deſtin, & de la Fortune. Ces diſtinctions vuident des plus grands differens de l'Ecole.

Elles ont leurs aphoriſmes particuliers qui meritent d'être peſez. Et premierement la cauſe eſt toûjours reputée plus excellente que ſon effet; *cauſa nobilior eſt effectu*, ce qui eſt vrai en une façon, *prout cauſat*, mais non pas abſolument, ni en tout ſens. Outre qu'aux choſes morales qui ſont mauvaiſes, la cauſe eſt eſtimée pire que l'effet, par cet axiome, *ut in bonis melior eſt cauſa ſuo cauſato, ſic in malis pejor eſt cauſa ſuo cauſato.*

L'on tient auſſi que la cauſe de ſa nature & d'elle même eſt plus connuë que ſon effet; encore qu'à notre égard, les effets qui tombent ſous nos ſens ſoient pour cela plus comprehenſibles.

La cauſe otée, il faut de neceſſité que l'effet ceſſe qui dépendoit d'elle, *ſublata cauſa, tollitur effectus.*

Quelque choſe qui arrive de nouveau dans l'effet, préſuppoſe quelque nouveauté dans

ſa cauſe, *novum in effectu ponit novitatem in cauſa.*

La cauſe ne peut donner à ſon effet plus qu'elle n'a, ni beaucoup moins ce qu'elle n'a pas, par la regle, *nemo dat quod non habet.* Si eſt-ce que la Queux ou Pierre affiloire, qui prend ſon nom du mot Latin, *Cos*, fait trencher le couteau bien qu'elle ne trenche point; & la Torpille endort le bras du Pêcheur ſans être endormie. Il faut pour cela diſtinguer le genre des cauſes, ce qui eſt vrai dans la materielle, ne ſe trouvant pas toûjours veritable dans l'efficiente. Joignez à cela que moralement parlant une bonne cauſe peut produire un mauvais effet, comme quand la verité engendre la haine; ce que Xenophon compare à la naiſſance de ces difformes Satyres, qu'on diſoit être fils des Nymphes, toûjours repreſentées pour très belles.

L'effet ſuit toûjours la plus mauvaiſe partie de ſa cauſe, *effectus ſequitur deteriorem partem ſuæ cauſæ;* Ce qui n'eſt pas ſeulement vrai dans la Phyſique, car la copie n'égale jamais l'original dans les Arts, & dans la Logique la concluſion prend toûjours ce qui eſt le plus foible dans ſes *prémiſſes*, qui ſont les propoſitions dont elle depend.

Mais toute cauſe naturelle produit dès ſon

coup d'eſſai le plus noble ou le plus bel effet qu'elle peut, ſi elle n'eſt empêchée d'ailleurs d'executer ſon deſſein: *Omnis cauſa naturalis, ſi nihil deſit, vel obſit, edit primò nobiliſſimum effectum quem poteſt.*

Parce que de mêmes cauſes produiſent de mêmes effets, on en tire cette conſequence, que des effets contraires doivent avoir des cauſes contraires, *contrariorum contrariæ ſunt cauſæ.* Et neanmoins cela n'eſt pas vrai quand les ſujets ſont differens, comme quand l'action ſe paſſe ſur une matiere diverſe. Ainſi un même Soleil noircit l'Ethiopien, & blanchit la cire; un même feu à ſon imitation noircit le charbon, & planchit la chaux; & une même paille meurit les fruits, les empêchant auſſi de geler, bien qu'on ſe ſerve d'elle ailleurs pour tenir la glace dans ſa froideur, & l'empêcher de ſe fondre.

Dans la recherche des cauſes, non plus qu'ailleurs, le progrez ne peut aller juſqu'à l'infini, mais il faut toûjours donner juſqu'à la derniere, qui touche le plus près ſon effet. S'il eſt particulier, ſa cauſe ſera auſſi particuliere; que ſi les effets ſont generaux, l'on peut ſe contenter d'une cauſe univerſelle. Tant y a que ce ſeroit une choſe honteuſe & impertinente à un Medecin, de dire que la

fiévre ſeroit arrivée à ſon malade à cauſe du peché originel, qui eſt une cauſe trop éloignée. Ariſtote ſe raille pour cela d'Anaxagore au premier livre de ſa Metaphyſique, ſur ce que manquant de raiſon, il ſe ſervoit pour expliquer de certains effets d'une ame univerſelle, & d'un eſprit general, quand il traitoit de la generation du Monde; De même que ceux de ſon tems faiſoient venir des Dieux ſur le theatre avec des machines quand ils ne pouvoient autrement déméler un intrigue, ou rendre vraiſemblable quelque incroiable evenement. Ciceron appelle cela *ad cauſam primam tanquam ad aram confugere*, lorſqu'on eſt reduit à l'extremité. Ariſtote ſe moque encore en un autre endroit d'Empedocle, qui ſouvent ne donnoit point d'autre cauſe de beaucoup d'effets phyſiques, ſinon que la nature des choſes le vouloit ainſi, avec ces termes dont il uſoit toûjours, ὅτος πέφυχεν, *ita natura aptum eſt*, ce qui eſt trop general, & trop éloigné, pouvant ſervir à toute ſorte de productions naturelles, comme une ſelle à tous chevaux, ſi l'on ſe contentoit de ſemblables ſolutions.

*Cap. 4.*

*3. de nat. Deor.*

*Metaph. c. 4.*

L'effet eſt dans ſa cauſe par puiſſance & par vertu, mais pour être réellement il faut qu'il en ſorte, parce que la raiſon de l'exiſtence

d'une choſe, conſiſte à être pouſſée & avancée hors de ſes cauſes.

Les cauſes qui ſont de divers genres peuvent être cauſe l'une de l'autre, auquel cas, *cauſa cauſæ eſt cauſa cauſati*, par cette autre maxime, que l'on peut attribuer le conſequent à ce qui donne lieu à l'antecedent, *quidquid eſt cauſa antecedentis, eſt etiam cauſa conſequentis.*

Ceci ſommairement & claſſiquement repreſenté, ſuffira pour faire comprendre de quelle importance eſt la connoiſſance des cauſes, où le Poëte a mis la felicité des contemplatifs.

*Felix qui potuit rerum cognoſcere cauſas.* *Virg.*

## CHAPITRE VIII.

### *Du Lieu, du Tems, & du Mouvement.*

COMME la Phyſique conſidere les cauſes des productions naturelles, elle examine auſſi le Lieu, le Tems, & le Mouvement, nulle operation ne ſe pouvant faire ſans leur intervention. Nous laiſſerons la Quantité, & la Qualité, dont nous avons aſſez parlé dans la Logique.

Le Lieu eſt defini ordinairement, le terme, la borne, ou la ſuperficie, qui environne un corps, *Locus eſt terminus corporis am-*

*bientis*, ou, *eſt terminus continens rem locatam.* Cette definition travaille bien les interpretes d'Ariſtote; parce que l'air étant le corps qui environne une tour, il ſemble par là qu'elle change de lieu quand il eſt agité, & qu'au contraire un vaiſſeau qui couleroit également avec l'eau d'un fleuve ne changeroit point de lieu. L'on a eu recours, pour ſauver cet inconvenient, à un point immobile & imaginaire du Ciel, qui regle ce lieu; mais cela ſatisfait peu; & en tout cas il vaut mieux definir le lieu, l'eſpace où un corps naturel eſt contenu. Il n'y a que ſix eſpeces ou differences de lieu; le haut, le bas; le droit, le gauche; le devant, & le derriere. Elles ſe reduiſent à ces trois meſures ou dimenſions, la longueur, la largeur, & la profondeur. C'eſt ici qu'on traite du Vuide, ſi fort abhorré par la nature, que l'opinion qui nie qu'il y en ait ſemble la plus ſûre, les experiences qu'on apporte au contraire pouvant être trompeuſes.

Le Tems eſt une choſe ſi peu connuë, que les Stoiciens comparoient l'intelligence que nous tachons d'en prendre, à l'empoignement de l'eau, qui s'écoule, ſe gliſſe, & ſe perd d'autant plus vite, qu'on s'efforce de la ſerrer & de l'étraindre. C'eſt ſelon ce ſen-

timent que S. Auguſtin prononça depuis qu'il penſoit ſavoir ce que c'étoit que le tems lorſqu'il n'en parloit point : mais que quand on l'obligeoit à s'en expliquer, il étoit contraint de reconnoître ſon ignorance : *Si nemo ex me quærat, ſcio : ſi quærenti velim explicare, nescio.* Tant y a que les Philoſophes en ont diverſement parlé. Pythagore le nommoit l'ame de l'Univers, à ce que nous apprenons de Plutarque, qui l'appelle ailleurs le vaſe des generations & des corruptions. Platon ne le conſideroit que comme la converſion ou le tour circulaire des Cieux. Et le Peripatetisme n'en dit autre choſe ſi non qu'il eſt la meſure du mouvement qui diſtingue le paſſé du futur, les choſes precedentes des poſterieures ; ou, le nombre & la regle du mouvement des choſes qui ſuccedent les unes aux autres. En reglant le mouvement il eſt auſſi la meſure du repos, qui ne peut être que dans quelque eſpace de tems. Les parties du tems, qui ſont le paſſé & le futur, ſont conjointes par le preſent, qui n'eſt qu'un inſtant ou moment, comme le point qui eſt indiviſible, aſſemble les parties de la ligne, compoſée du flux des points, de même que le Tems du flux & de l'écoulement des momens. Le paſſé, le preſent, & le futur, ont

L. 2. Confeſſ. c. 14.

Qu. Plat. l. 2. c. 2.

leur rapport aux trois Parques des Anciens. Il n'y a que l'Eternité qui nous puiſſe ſervir à meſurer la nature divine. L'Ame immortelle & les Anges qui ont eu un commencement ſans devoir finir, ſe meſurent par la demie Eternité que les Latins nomment *Aevum*. Et le Tems dont nous parlons eſt la meſure de tout ce qui eſt ſujet à generation & corruption. Surquoi l'on peut remarquer, qu'encore que ces deux choſes ſoient produites par le tems, ſi eſt-ce que ſelon Ariſtote ce même tems, eſt plus la cauſe de la corruption, que de la generation, qui ne dépend de lui que par accident. Et toutefois un même tems meurit un fruit, & en pourrit un autre. La même heure qui plait & paroit fort courte à celui qui triomphe, eſt très longue & afflige celui qu'on traine pour ſervir d'ornement à la pompe & au triomphe. Mais pour nous divertir un peu des conſiderations phyſiques, qui demandent beaucoup d'abſtraction, faiſons une petite excurſion dans la Morale. Elle eſtime le Tems de telle façon, qu'elle n'a point de precepte plus exprès que de s'accommoder à lui & de le bien ménager, ſous ces termes Latins, *tempori parce*. En effet toutes choſes ont leur tems ſelon le mot ordinaire, & cette ἐ καιρία des Grecs, que Ciceron traduit

4. phyſ. 9.

de c.

l'occaſion, eſt ſi importante dans tout le cours de la vie, qu'au dire de Chilon celui qui la ſait prendre, ne manque jamais d'y trouver toute ſorte d'avantage, *Tempori cuncta injunt bona.* Une autre ſentence Grecque porte que le tems eſt le meilleur de tous les conſeillers. Et Seneque ne ſe laſſe point de deplorer la miſerable condition de ceux qui perdent le tems mal à propos, la choſe du monde la plus precieuſe, & où l'on peut être honnêtement avare. Ce qui les trompe, dit-il, c'eſt que le tems n'aiant rien qui tombe ſous les ſens, ils n'en reconnoiſſent pas l'importance, *fallit illos quia res incorporalis eſt, quæ ſub oculos non venit.* Dmg. Laer. in Thal. De brev. vitæ

Le mouvement ne ſe faiſant que d'un lieu à l'autre, & dans quelque eſpace de tems, il eſt peut-être mieux conſideré ici, que s'il avoit precedé ſelon le rang qu'on lui attribue ſouvent. La definition que donne Ariſtote du mouvement en ces termes, *Motus eſt actus Entis in potentia, quatenus in potentia.* demande, avec les queſtions qui ſe forment deſſus, des oreilles accoutumées à un ſemblable jargon. Et poſſible que jamais ce Philoſophe cathedrant n'a moins contenté ſon auditoire, que ſur cette matiere. Il ſera plus intelligible de dire que le mouvement eſt l'action d'u-

ne choſe mobile, conſiderée dans ſon progrès ou paſſage d'un terme à un autre. Quoi qu'il en ſoit, c'eſt par le mouvement que Platon & Ariſtote ſont arrivez à la connoiſſance du Souverain Etre, qui eſt Dieu, remontant des choſes mobiles à un premier moteur immobile, par cette regle fondamentale de toute la Phyſique, que tout ce qui eſt mû naturellemment reçoit cette motion de quelque autre, *quidquid movetur ab alio movetur;* ce qui ne peut pas aller à l'infini que leur Philoſophie n'admettoit point, & que l'eſprit humain abhorre ſur toute choſe. Ainſi le plus parfait de tous les Etres eſt venu à la connoiſſance de l'eſprit humain, par le moien d'un Etre imparfait & ſeulement commencé, puiſque le mouvement eſt quelque choſe de moien entre le veritable Etre, & ce qui ne l'eſt pas, c'eſt à dire le Neant. Il y a eu même des Philoſophes comme Meliſſe & Zenon, qui ont nié qu'il y eut aucun mouvement dans la Nature, aux argumens de qui Diogene dit fort bien qu'il ne falloit répondre qu'en ſe promenant. Et certes ſi leur ſentiment avoit quelque realité, l'on auroit très mal prononcé que la Nature eſt le principe tant du mouvement, que du repos; & qu'ignorer le mouvement c'eſt ignorer cette même Nature.

n diſtingue deux mouvemens, l'un natu- *Ariſt. 3.*
, & l'autre violent; l'un qui part d'un *Phyſ. c. 1.*
ıcipe interne, & l'autre d'un principe ex-
ne. Où il faut obſerver que celui des
ſes peſantes & legeres qui eſt naturel, eſt
s promt dans ſa fin, que dans ſon com-
ncement; au contraire du violent, com-
de ce qui eſt jetté avec force, dont la plus
nde impetuoſité eſt au commencement.
mouvement des animaux eſt conſideré
nme moien entre les deux precedens, &
nme étant plus actif dans ſon milieu, qu'à
in, ou au commencement. Mais parce
: nous avons préſuppoſé qu'il ne peut y
ir de mouvement, qu'il ne ſe faſſe dans quel-
: longueur de tems, il eſt encore neceſſai-
de ſavoir, que l'acte de toute generation
ſe paſſe en un inſtant, & celui de l'illu-
ıation ou de l'épanchement de la lumiere
eſt ſemblable, ne ſont pas tenus pour de
itables mouvemens, mais ſeulement pour
mutations, comme ils parlent, momen-
ées. Un petit mot de Morale peut encore *1. Rhet.*
: ajoûté ici, puisque Ariſtote rapporte un *c. 11. & 3.*
verbe Grec qui rend le changement agrea- *de anim.*
en toutes choſes; & qu'ailleurs il cite *c. 3.*
ıx vers d'Homere pour prouver que nôtre
rit eſt dans un perpetuel mouvement, à

cauſe que Jupiter ſe plait à changer toi
jours nôtre temperament: La Sceptique
oppoſer à ce ſentiment la comparaiſon
fait Salomon d'un homme ſage, au Sole
ne change point, & d'un mal-aviſé à la
qu'on ne voit jamais avec la même vi
Eccleſ. c. 27. & 33. *Homo ſenſatus in ſapientia manet ſicut Sol ſtultus ſicut Luna mutatur.* Il diverſifie même penſée ailleurs; égalant le raiſ ment d'un Fou à l'agitation d'une rou chariot qui tourne ſans ceſſe; & qu'on dans un perpetuel mouvement, *Præc fatui quaſi rota carri, & quaſi axis ver cogitatus illius.*

Après avoir traité generalement des cipes univerſels, la Phyſique contempl effets qui en dependent, & pour cela e ne le Monde en toutes ſes parties.

## CHAPITRE IX.

### *Du Monde en general.*

LE Monde a reçu ſon nom, qui marq beauté & ſa perfection, de Pytha ſi nous en croions Photius dans l'extrait
1. Retract. c. 11. vie. Quoiqu'il en ſoit, les premiers Ph phes, & même S. Auguſtin, l'ont pr tous conſideré comme un animal, ave

eſprit diffus par tous ſes membres; ſoûtenant que le tout ne devoit pas être de pire condition que ſes parties; & que puisque le Monde en avoit d'animées, il n'y avoit point d'apparence de le croire autre qu'animé. Democrite maintenoit qu'il y en avoit une infinité d'autres ſemblables à celui-ci, ne le pouvant concevoir unique dans la vaſte étenduë de l'Univers, non plus qu'un épi de bled ſeul dans une grande campagne, ſelon le mot de Metrodore. Et le diſciple du premier, Epicure, en faiſoit naitre & perir les jours de nouveaux. Mais presque tous l'ont crû éternel; & Alexandre Aphrodiſée dit que c'eſt l'article de toute la Philoſophie d'Ariſtote qui lui plaiſoit le plus, parce qu'il ne s'en étoit jamais départi, en faiſant comme le fondement de toute ſa doctrine. Si eſt-ce que Platon qui avoit été ſon maitre admettoit une certaine creation du Monde, mais de toute éternité, & faite par le ſeul motif de la bonté de Dieu, de ſorte que l'un n'étant pas moins ancien que l'autre, l'on ne pouvoit pas argumenter de la nouveauté de l'effet quelque nouveauté dans la cauſe, qui eut été un ouvrage à la Divinité; ni dire non plus que de rien il ſe fut fait quelque choſe, puisque cette eſpece de creation ou formation du

Monde s'étoit faite d'une matiere coéternelle à Dieu, & auſſi ancienne que ſon Createur.

Or parce que c'eſt un axiome dont toutes les Sectes ſont demeurées d'accord, que ce qui n'avoit point eu commencement n'étoit point ſujet à finir, & ne pouvoit être attaqué d'aucune caducité, qui n'eſt inévitable qu'aux choſes que le tems a vû naitre, *omnia orta occidunt* : Le Peripatetisme enſeignoit nettement que le Monde ne finiroit jamais, eu égard à ſon tout, quoique ſes parties reçuſſent de notables changemens. En effet, Cenſorin veut qu'Ariſtote ait reconnu une grande année formée par diverſes revolutions des Cieux, dans laquelle le Monde éprouvoit un *cataclysme* ou inondation, qui étoit ſon hiver; & une *ecpyroſe* ou embraſement, qui faiſoit ſon été: *cùm Mundus exaqueſcebat, vel exigneſcebat*, ce ſont ſes propres mots. Mais Macrobe ſoutient que jamais l'une ou l'autre de ces deux choſes n'alteroit toute la terre, ni n'incommodoit tout le genre humain, *nunquam ſive eluvio, ſive exuſtio, omnes terras, atque omne humanum genus, vel omnino operit, vel penitus exurit.* Les Stoïciens admettoient un changement plus general dans toute la Nature, dont Seneque s'eſt expliqué en pluſieurs endroits. *Quid enim*, dit-il dans une de ſes Epitres,

*le die t. c. 8.*

*p. 72.*

Epîtres, *mutationis periculo exceptum, non terra, non cœlum, non totus hic rerum omnium contextus, quamvis Deo agente ducatur: Non ſemper tenebit hunc ordinem, ſed illum ex hoc curſu aliquis dies dejiciet.* Le texte d'Ariſtote du premier livre de ſes Meteores ne préſuppoſe ce changement des parties du Monde, que comme une choſe imperceptible, qui n'arrive que peu à peu dans une longue ſuite d'années. C'eſt pourquoi, dit-il, nous ne la concevons pas, d'autant que nous ne regardons pour le plus qu'à ce qui ſe paſſe pendant mille ou deux mille ans, ce qui n'eſt presque rien dans l'Eternité. Mais l'on doit tenir pour indubitable, ſi nous l'en croions, qu'où la Mer eſt aujourd'hui c'étoit autrefois une terre découverte & labourable, comme nos plus belles campagnes & les plus mediterranées ſeront un jour ſubmergées par l'Ocean. Cette doctrine me fait étonner qu'il ait ſi mal traité Democrite dans le même ouvrage, ſur ce qu'il avoit écrit que la Mer diminuoit, & enfin tariroit un jour, ce qui ſe peut expliquer de certains lieux. Cela eût été mieux prononcé, dit Ariſtote, par Eſope en colere contre quelque matelot qu'il eût voulu intimider, que par un Philoſophe qui fait profeſſion de rechercher la verité.

*cap. 14.*

*2. Meteo c. 3.*

On reproche ce défaut au Prince du Lycée, d'avoir toûjours mal pris, & malignement interpreté les paroles des autres Philoſophes. Cependant Horace ajoûte au ſentiment d'Ariſtote, que la Terre ſouffre la même alteration du centre à la circonference, & de celle-ci au premier;

*Quicquid ſub terra eſt in apricum proferet ætas,*
*Defodiet condetque nitentia.*

Et l'on peut voir encore dans la ſeconde Muſe d'Herodote, que les Egyptiens ſe vantoient qu'en dix mille ans ils avoient obſervé un changement tel au cours du Soleil, que deux fois il s'étoit levé au même point où il ſe couchoit, & deux fois couché au lieu qu'on marquoit alors pour ſon Orient. Je ſai bien qu'on tâche d'interpreter cela du déreglement des années, qui n'étant que de trois cens ſoixante jours ſans intercalation, faiſoient qu'après un long-tems, les mois de l'Eté ſe trouvoient être ceux de l'Hiver. Mais c'eſt rejetter plûtôt qu'interpreter le texte d'Herodote. D'ailleurs Empedocle qui donnoit un commencement au Monde, aſſuroit qu'à la premiere ſortie des hommes du ſein de la terre qui les avoit engendrez, le Soleil étoit ſi lent à faire ſon tour, qu'une journée de ce tems-là duroit

*ius de*
*l.*
*. l 1.*
*28.*

autant que dix de nos mois. A la verité, cette penſée paroit fort extravagante pour être d'un ſi grand perſonnage, & pour avoir été rapportée par Plutarque. Quoiqu'il en ſoit, je veux conjoindre le raiſonnement d'Ocellus Lucanus Pythagoricien, qui croioit l'éternité du Monde, à celui d'Ariſtote touchant les changemens periodiques dont nous parlons. Car il aſſure que comme la Grece avoit été déja pluſieurs fois très barbare, ſon commencement ſous Inachus regardant plus l'Hiſtoire que la Phyſique, elle retourneroit encore dans la même barbarie, par la revolution neceſſaire de toutes choſes, ce qui peut paſſer pour une prophetie de cet ancien Auteur, eu égard à l'état déplorable où cette belle Province eſt à preſent réduite ſous la domination détruiſante & trop *deſpotique* des Turcs.

*l. 5. de plac. Phil. cap. 1.*

Toutes ces opinions ſont ou condannées, ou reglées par la Philoſophie Chrêtienne, la Foi nous obligeant à croire la creation du Monde telle que Moyſe la décrit dans la Geneſe. Il fait que Dieu employe ſix jours à ce grand ouvrage, au bout desquels il ſe repoſe le ſeptiéme: ce qu'on a voulu interpreter de ce qu'il avoit enſuite laiſſé aller la Nature, & agir les cauſes ſecondes, ſelon le branle qu'il leur avoit donné. Mais cela n'em-

pêche pas qu'il n'en ſoit le maître, & que ſouvent ſa main n'opere quand il lui plait contre les loix de cette même Nature, qui fait gloire, comme nous l'avons dit, de ſe ſoûmettre à toutes les volontez de ſon Createur.

L'on traite mille queſtions dont je croirois faire ici inutilement la propoſition; comme, ſi Dieu pouvoit former le Monde plus accompli qu'il n'eſt: S'il en pouvoit produire pluſieurs autres ſemblables: Et en quelle ſaiſon il le crea; le Printems qui repreſente la jeuneſſe de l'année aiant ſes ſectateurs, & l'Automne les ſiens à cauſe des fruits qu'il pouvoit fournir à la nourriture de tant d'animaux nouvellement créés. Ce ſont toutes demandes aſſez vaines, & qui, la Toute-puiſſance de Dieu préſuppoſée, attirent des réponſes ſemblables à celle que fit un Gymnoſophiſte au grand Alexandre. Ce Prince lui avoit demandé qui étoit le plus ancien du Jour ou de la Nuit. Il lui repartit qu'à ſon avis la Nuit étoit la plus ancienne d'un jour. Un Juif peut-être lui eût fait une autre réponſe. Car encore à preſent ceux qui ſe diſent Hebreux, commencent au ſoir la journée de vingt-quatre heures, fondez avec ſuperſtition ſur ce paſſage de la Geneſe: *factum*

[illegible] & aussi des eaux. Et le commencement de la Nuit est nommé devant le Jour & Jour.

## CHAPITRE X

### Du Ciel

Nous ne fait pas la doctrine d'Empedocle [illegible] qui mettoit les Elemens devant le Ciel, ne qu'il le croioit composé de ses mêmes [illegible] emens. Aristote & les siteples prennent [illegible] e autre voie, le considerant comme une [illegible] entes, exempt de toutes les contrarietés que soufrent les choses elementaires, par là corruptibles. Car ne pouvant pas nier que les Cieux n'eussent de la matiere, puisqu'ils tomboient sous nos sens, nous remarquons leur mouvement, & reflechissant leurs ames: & considerant d'autre part leur immobilité, & leur incorruptibilité, estimerent opposées à la matiere & contraire qui le principe de toute corruption, & de tout changement: Attribuerent aux [illegible] ciel d'une nature différente de celle des [illegible] ments, appellée par lui cinquiesme substance, privilegiée, comme nous venons de le dire, les pouvoir subsister sujet invariable & incorruptible, puisque de tout temps les Chal-

Bibl. déens, ſelon Diodore Sicilien, ou comme
l. 2. les nomme Ciceron les Babyloniens, & les
viii. habitans du Caucaſe, ſe vantoient d'avoir curieuſement obſervé tout ce qui s'étoit paſſé dans les Cieux, ſans y remarquer aucune irregularité, pendant les quatre cent & ſoixante dix mille ans qui avoient precedé l'expedition d'Alexandre le Grand. C'eſt ſur un ſemblable raiſonnement qu'un des Incas ou Empe-
c. 10. reurs du Perou argumente dans Garcilaſſo de la Vega leur allié, que le Soleil ne pouvoit pas être un animal tel que quelques-uns le diſoient, (Origine l'a même tenu, avec les autres Etoiles, capable de vice & de vertu) parce que s'il eût eû vie, il ſe fut ſans doute laſſé dans ſa courſe, & s'il eût eû quelque liberté comme en ont les animaux, il eût parfois viſité de certaines parties du Ciel où il ne va jamais. Ariſtote en avoit dit presque autant au premier Chapitre du ſecond livre du Ciel.

Mais l'eſprit humain ne s'eſt pas contenté de ce que les ſens lui ont pû enſeigner là deſſus, il a porté ſon raiſonnement à determiner toute l'Oeconomie des Cieux, & tout ce qu'il ſemble que Dieu avoit voulu ſouſtraire à nôtre connoiſſance, l'éloignant de nous, & ſe le reſervant. Car c'eſt de cette ſcience celeſte

qu'il ſeroit ſans doute jaloux & envieux, ſi ſelon la penſée qu'au ſujet de la Metaphyſique Ariſtote a nommée Poëtique, les Dieux étoient ſuſceptibles d'envie & de jalouſie. Certes Pline a eu grand ſujet d'admirer là deſſus l'entrepriſe temeraire des hommes, *mirum quo procedat improbitas cordis humani*, à meſurer les diſtances qui peuvent être non ſeulement entre le Ciel & la terre, mais d'un ciel à l'autre, avec une exactitude qu'on diroit ne pouvoir recevoir de mécomte, *ut protinus mundi quoque ipſius menſura veniat ad digitos.* Jeſus Syrach avoit prononcé dans ſon Eccleſiaſtique, que la hauteur du Ciel, la largeur de la Terre, & la profondeur de l'abyme ou de la Mer, ne pouvoient être reglées par perſonne; mais cela n'a pas arrêté le calcul des Aſtronomes, qui ont dreſſé leurs comtes ſur toutes ces choſes, ſans s'accorder neanmoins entr'eux, ni même de quelque ſyſteme, chacun aiant dreſſé le ſien à ſa fantaiſie. Tant y a que la plus commune opinion rend le Soleil plus grand que la Terre, cent ſoixante-ſix fois; une étoile de la premiere grandeur, cent ſept fois; & celle de la ſixiéme, dix-huit; pour ne rien dire des autres qui vont à proportion. Quant à la Lune, ils la font moindre que le glo-

*l. Metaph. c. 2*

*l. 2. c. 23.*

be terreſtre trente-neuf fois; & quelques-
*Plutar. de plac. Phil.* uns qui la croient habitée, comme les Pythagoriciens, ont arrêté de combien ſes habitans paſſent en hauteur ceux de la terre, les faiſant plus beaux, & quinze fois plus grands que ceux d'ici bas. La ſupputation des diſtances ſeroit trop longue à faire, & puis ils aſſurent que le Soleil s'eſt approché de la Terre depuis le tems de Ptolomée; outre qu'il en eſt plus voiſin en hiver, logé au Capricorne, ſe trouvant alors dans ſon *perigée*, qu'en été où eſt ſon élevation, de quatre-vingts diametres terreſtres, d'autres diſent de tout l'Eccentrique de ſon cercle, qui eſt de plus de quatre cens mille lieuës. Il n'y a point en tout cela de telle diſtance, ni de ſi grande diſproportion, qu'il s'en trouve entre les opinions rapportées & celle que maintenoit Epicure, que tous les Aſtres, & particulierement le Soleil, n'étoient point en effet plus grands ni plus étendus qu'ils paroiſſent à nos yeux, c'eſt à dire à l'égard de celui-ci qui eſt le principal, qu'un bouclier Grec, ou que la gueule d'un Four.

Le nombre des Cieux n'eſt pas plus reglé, ni aſſuré que le reſte, ceux qui en donnent un à chaque Planete, étant contredits par

d'autres, qui les font cheminer dans leur region comme les poiſſons dans l'élement de l'Eau. Cela ne peut pas être penſé du Firmament où ſont les étoiles fixes, parce qu'elles gardent toûjours une même ſituation, & une égale diſtance entre elles. Si vous mettez au deſſus de ce Firmament un Ciel cryſtalin, & par delà un Empyrée pour la demeure des Bien-heureux, vous aurez avec les ſept inferieurs des Planetes, le nombre de dix Cieux. Mais quelle apparence y a-t-il d'arrêter le nombre des Etoiles à mille vingt-deux, comme l'on fait ordinairement, vû la quantité de celles qu'on appelle nebuleuſes, de celles que nos ſupputateurs n'ont jamais vuës vers le Pole Antarctique, & de celles qui compoſent cette Galaxie, ou voie lactée, que la ſimplicité de nos Pelerins a fait nommer le chemin de S. Jacques. Il vaut bien mieux en croire le texte ſacré qui les dit innombrables, & tenir pour ſuſpect tout ce qu'il ne nous a pas revelé des choſes d'en haut, aiant mieux aimé nous apprendre comme l'on va au Ciel, que comme le Ciel va, ou chemine. Je ſai bien que les Puiſſances de la Terre donnent de grands accez auprès d'elles aux perſonnes qui les entretiennent là-deſſus; & j'ai même lû depuis peu dans une Relation, que la char-

ge de Minatzim, ou d'Aſtrologue, eſt une des plus importantes de la Cour de Perſe, où le Roi n'entreprend rien ſans avoir conſulté celui qui la poſſede. Mais je ſuis ſûr auſſi qu'on y eſt ſouvent trompé; que Dieu deffend cette curioſité, *A ſignis cœli nolite metuere, quæ timent gentes, quoniam leges eorum vanæ ſunt;* & que hors ce que le hazard peut faire reüſſir, il n'y a que de la vanité en la plûpart des choſes que la Judiciaire ſe vante de pouvoir prédire; non plus qu'en ce qu'ont dit beaucoup de Philoſophes ſur cette matiere.

Les Stoïciens vouloient que le Soleil ſe nourrit des vapeurs de la Mer, la Lune de celles des eaux douces, & les autres aſtres des exhalaiſons de la Terre. C'eſt pourquoi ſuivant la maxime qui fait que chaque choſe prend ſes alimens de ce qui a ſervi à ſa production; *iiſdem nutrimur quibus conſtamus;* ils ne conſideroient le Soleil & la Lune que comme des amas & reünions de vapeurs d'eaux douces ou ſalées; non plus que les autres étoiles que comme des corps compoſez de ce que la Terre pouſſoit d'exhalaiſons en haut. Tant y a que ſuivant cette doctrine, Cleanthes aſſuroit que le Soleil ne ſe tenoit entre les deux Tropiques ſans s'écarter davantage, que de crainte de s'éloigner trop de ſa pâture

inaire, & neceſſaire à la ſubſiſtance. *ut ejus defecerit à cœli*, comme en parle Ci-on au troiſieme livre de la Nature des aux. D'autres ont tenu que ce grand re, pris par quelques uns pour le Dieu ble de la Nature, n'avoit de lumiere que la communication du Ciel Empyree, n'e-t qu'un trou par lequel elle paroiſſoit. us voiez le peu d'apparence qu'ont de tel opinions. Et puiſque la Sainte Ecriture me ne nous enſeigne rien de ces choſes neceſſaires à ſalut, qui ne ſont ſujet à di-ſes interpretations, quand elle fait les eux de cuivre ou d'airain, & qu'elle parle vent d'eux, & particulierement du Soleil, mme d'Etres qui doivent enfin perir, ce 'on explique ordinairement de leurs qualiplûtôt que de leur ſubſtance: n'eſt-il pas ropos que l'homme reconnoiſſe là-deſſus foibleſſe, & que la pieté nous faſſe être e Dieu a voulu que nous admirassions les rveilles du Ciel, mais non pas que nous penetrassions pour en etablir une ſcience. *ne nos Deus mirari voluit, ſcire noluit?* C'eſt ne aſſez parlé d'eux, paſſons aux Elemens i leur ſont inferieurs.

## CHAPITRE XI.

### *Des Elemens en general.*

Nous avons déja remarqué en parlant des principes de la Phyſique, qu'ils ſe confondoient parfois avec les Elemens, bien que ceux-ci ne ſoient pas abſolument de premiers principes, puiſqu'ils ſont compoſez de Forme & de Matiere. Mais le nom de Cauſe appartient à tous les deux, encore que ce ne ſoit pas toûjours; la Privation, qui eſt un principe, n'étant pas tenuë pour une veritable cauſe. L'Element auſſi, qui comme corps ſimple, nonobſtant ſa compoſition de forme & de matiere eſt un Etre accompli, differe en cela du Principe qui n'eſt qu'une ſubſtance imparfaite. D'ailleurs le mot d'Element ſe prend parfois ſpirituellement pour le commencement des Arts & des Sciences; les Elemens de Geometrie, les Elemens de Grammaire.

Ceux dont nous parlons ſe définiſſent, des corps ſimples, dont tous les autres corps qui tombent ſous nos ſens ſont compoſez, & où ils retournent tous lors de leur corruption ou reſolution; auſſi ſont-ils nommez dans l'Ecole *prima ſenſibilia.*

Quant à leur nombre, c'eſt une choſe mer-

ıſe qu'il y ait ſi peu d'accord entre ceux
s ont voulu déterminer. Quelques-
n ont mis qu'un, & ſi vous exceptez la
qu'Heſiode ſeul a choiſie, les trois au-
lemens communs ont été pris chacun
ment par quelques Philoſophes pour le
incipe de toute la Nature. Anaxago-
ɔliſſoit en leur place ſon *homoiomerie:*
crite & Leucippe leur *Panſpermie:* Epi-
ɛs Atomes, & les Pythagoriciens leurs
res dont Ariſtote s'eſt tant moqué, opi-
qui rendoient le nombre des Elemens

Les Chymiſtes en ont trois, le Sel,
fre, & le Mercure, qu'ils croient d'au-
lus recevables, qu'il n'y a aucun des
: communément reçus, qu'ils ne ſe
ıt de réduire aux leurs. Or Empedo-
: tenu pour le premier Auteur de ces
Elemens materiels, qu'il nommoit
, le Feu, l'Air, l'Eau, & la Terre:
que Clement Alexandrin aſſure qu'il *l. 6. ſtrom.*
ɔit pris d'un Athamas Pythagoricien.
leur rapport aux quatre premieres qua-
le chaud, le froid, le ſec, & l'humi-
même aux quatre humeurs, le ſang,
, la mélancolie, & la pituite, qui
ɛs divers temperamens de nos corps.
Balby remarque dans ſon Itineraire,

*Ind. Orient. par. 7. c. 11. p. 61. & 77.*

que les peuples de Baſora voiſins du Golp
Perſique après avoir brûlé les morts ſelon l
ſage du païs, & recueilli leurs cendres,
jettent une partie dans le feu, une autre a
vents pour le partage de l'air, la troiſiém
portion dans le Tigris qui paſſe par leur vil
& qu'ils enterrent la derniere, afin de re
tuer à chaque Element ce qui vient de lui
lon leur façon de philoſopher. Le chapi
dix-neuviéme qui ſuit, porte que la mêm
choſe ſe pratique par les habitans de Diu
l'entrée de l'Inde Orientale. Mais Seneq

*l. 3. qu. nat. c. 14.*

dit que les Egyptiens rendoient chacun
quatre mâle & femelle, voulant que l'Air
tant que Vent fût mâle, & comme nebule
femelle; la Mer leur étoit le male de l'E
& toute l'autre qui eſt douce la femelle;
Feu brûlant faiſoit le mâle, la flamme q
éclaire ſans brûler, la femelle; & les pier
ou rochers repreſentoient la Terre mâ
comme celle qui eſt facile à cultiver leur
roiſſoit être la femelle. Conſiderons ces q
tres Elemens ſéparément.

## CHAPITRE XII.

### *Du Feu.*

LE Feu étant avantagé d'une poſition ſup
rieure, merite comme tenant le ha

étoit reputée vierge & ennemie de la ge
tion. Mais il eſt aiſé de repondre qu'il
fait aucune production dans tout le M
ſans ſon aide, & où la chaleur qu'il y cc
*l. 2. c. 107.* buë ne faſſe le principal effet. Outre q
peut dire après Pline, que c'eſt un gran
moignage de ſa fecondité, de s'engendre
même comme il fait. Sur cette conſider
Heraclite ſoûtenoit que le Feu ſeroit un
en poſſeſſion de toutes choſes: & Zenon,
la Nature entiere n'étoit rien qu'un feu
ſant, & qu'il en étoit le ſuperieur de m
que de tous les Arts dont il eſt nomm
Maître. Peut-être que dans cette pe
portée encore plus loin, Saint Paul a parl
Createur comme ces Philoſophes de la
ture, quand il a dit que Dieu étoit un
*ad Hebr. c. 12.* d'embraſement: *Deus noſter ignis conſu
eſt.* Auſſi voions-nous qu'on le fait p
devant les plus ſacrez myſteres de nôtre
gion. Enfin tant de peuples l'ont adoré
l'adorent encore avec les Perſes: Et il e
veneration à tant de Rois qui le font ch
ner devant eux, & qui le diſtribuent tou
ans à leurs ſujets pour marque de domina
(à quoi le droit de Foüage que voulu
établir en France les Anglois, eût eu que
rapport) qu'on ne ſauroit douter de ſo

cell

cellence. Cela me fait ſouvenir de ce qu'a obſervé Ramuſio, qu'en l'audience qu'eut Pierre Alvarez du Roi de Calicut, il y avoit une grande quantité de gros cierges allumez, quoiqu'elle ſe donnât en plein midi: Et de ce qui ſe voit dans l'hiſtoire de la viſite dont l'Empereur Sigiſmond voulut honorer le Duc de Bourgogne, où l'on portoit deux flambeaux devant cet Empereur durant qu'il danſoit; ce qui a donné lieu au branle de la torche, autrefois ſi commun parmi nous. Ariſtote a écrit dans ſon livre de la reſpiration, c. 15. que les animaux qui avoient le plus de feu & de chaleur meritoient qu'on les eſtimât d'avantage, d'où vient le mépris qu'on fait de ceux qui ſont ſans poumon. Pour marque des hommes ſpirituels, nous diſons qu'ils ont beaucoup de feu, & nous en nommons d'autres folets, du même mot qu'on appelle de certains feux patibulaires, & de cimetieres. S'il s'eſt trouvé des peuples aux Philippines & aux Canaries, qui n'avoient pas l'uſage du Feu, auſſi étoient-ils barbares juſqu'à manger leurs viandes toutes crues. Nos proverbes font paſſer le Feu pour une demie compagnie. Sa force eſt telle, que l'eau même ſa mortelle ennemie, ne ſauroit l'empêcher de brûler dans ſes abymes, depuis l'in-

vention de ce Grec Callinicus, qui l'a fait nommer Feu Grec il y a près de mille ans, ſous l'Empereur Conſtantin Pogonat. Que Promethée donc en ſoit l'inventeur par le moien du fuſil, d'où vint la fable de ſon larcin ſelon Diodore, ou que le genre humain doive ce preſent au Roi Phoronée, comme le veut Pauſanias; ils ont certes beaucoup merité de leur poſterité de lui avoir communiqué l'uſage d'une choſe ſi precieuſe.

*l.* 2.

## CHAPITRE XIII.

### *De l'Air.*

Si l'on doit juger de l'excellence d'une region par le merite de ſes habitans, celle du Feu n'en aiant point, & les hôtes de l'Air ſe pouvans vanter d'être les plus voiſins du Ciel de tous les animaux, & de poſſeder de merveilleux avantages ſur les Aquatiques, & ſur les Terreſtres; ce ſecond Element aura droit de conteſter aux autres le point d'honneur & d'eſtime. Ses deux qualitez, la chaleur & l'humidité ont tant de rapport à ce qui entretient notre vie, qu'elle ne conſiſte qu'en elles au rapport d'Ariſtote & de tous les Medecins. L'un d'eux appellé Sanctorius a fait un livret *de Medicina Statica*, où il pretend avoir montré que l'air eſt plus alimenteux de

lui-même par la reſpiration que nous en faiſons, que tout ce que la Terre & les Eaux nous fourniſſent aux repas pour cela. Enfin l'on peut être des journées entieres ſans ſentir le feu, même en hiver, auſſi bien que ſans boire, & ſans manger; là où à peine pouvons-nous ſubſiſter quelques petits momens, ſans reſpirer l'Air, qu'auſſi-tôt nous n'expirions.

La diviſion ordinaire de cet Element eſt en trois regions, dont la plus baſſe s'étend depuis la ſurface de la Terre juſqu'au lieu où arrivent les rayons du Soleil que la Terre reflechit; la ſeconde qui s'appelle auſſi la moyenne, eſt celle où s'engendrent & ſe forment les pluies, les neiges, les grêles, & autres ſemblables meteores; & la troiſieme ou plus haute ſuit & va juſqu'à la ſuperficie concave de la ſphere du Feu. Cette diviſion qui fit conſacrer le temple de l'Air à trois differentes divinitez, n'empêche pas qu'il n'y ait des montagnes qui s'élevent par de là cette ſeconde region des Meteores. On l'a dit de pluſieurs, & entre autres d'une du Peloponeſe qui s'appelle Cylene, & qui n'eſt pas des plus hautes de la Terre. La preuve de leur exaltation ſe prend de ce que ceux qui ſacrifioient deſſus, retrouvoient au bout d'un an les cendres ſur l'autel au même

*Athen. l. [illegible] de mirac.*

*Gemiſt. de [illegible]*

état qu'ils les avoient laiſſées, les vents & les nuës qui les euſſent pû diſſiper étant au deſſous, & ne montant jamais ſi haut. Ceux qui en ont paſſé d'autres encore plus hautes, comme les Andes du Perou, écrivent auſſi que l'Air n'y eſt pas vital ni propre à reſpirer; ce qui oblige à ne s'y arrêter que le moins qu'on peut.

Pour bien paranympher l'Air, il faudroit remarquer comme c'eſt lui qui nous communique la lumiere, & nous fait voir les couleurs. L'on pourroit auſſi s'étendre ſur l'utilité des vents ſi neceſſaires au commerce, & qui ne ſont rien qu'un air agité & porté d'un lieu à l'autre, à quoi les vapeurs & les exhalaiſons contribuent beaucoup.

## CHAPITRE XIV.

### *De l'Eau.*

Si les ſentimens de Thales avoient été ſuivis, l'Eau ſeroit reconnuë pour le premier Principe de la Nature. Il ſe fondoit ſur ce que les ſemences de toutes choſes ſont toûjours accompagnées d'humidité. Et il ajoûtoit à cela une conſideration qui ne faiſoit pas ſeulement à ſon deſſein, mais qui donnoit encore quelque ſujet de reſpecter cet Element, puiſque le plus ancien & le plus

le tous les ſermens, étoit celui que les
s faiſoient faire aux Dieux par le Styx,
parmi leurs fables dont ils honoroient
rps de toutes les Eaux. Auſſi voions-
dans Agathias, que les Perſes adoroient *2. hiſt.*
, comme nous avons dit qu'ils faiſoient
t. Et chacun ſait le mot du Poëte Grec,
ette même Eau devoit être tenuë pour
ıs excellente choſe du monde, ἄριστον *Pind. od*
μὲν ὕδωρ, ajoûtant dans une autre Ode qu'el- *1. & 3.*
entre les élemens, ce qu'eſt l'or entre
ıetaux. Il eſt vrai que ceux de ſa Na-
ıvoient un autre proverbe, qui portoit
e tous les voiſins l'Eau étoit le meilleur
pire.

ine a des Chapitres exprès qui compren- *l. 2. c. 103.*
ce qu'il avoit connu de plus rare & de *& l. 31.*
merveilleux dans les Eaux, pour ne pas *à primo c. ad 6.*
oier le mot de miracle dont il s'eſt ſervi.
rapporte des effets qui ſont veritables,
ne de petrifier, & d'agir par les qualitez
les métaux ou les mineraux leur impri-
:, ce qui les rend medicinales & très-uti-
ı genre humain. Mais on doute fort de
fontaine de Dodone, qui non contente
indre les flambeaux allumez, allumoit
qui étoient éteints. Celle de Colopho-
ıi faiſoit prononcer des Oracles, n'eſt

pas vrai-ſemblable. Et pour le paſſage des choſes jettées dans le fleuve Alphée du Peloponeſe, qu'on reprenoit dans la fontaine Arethuſe de Syracuſe en Sicile, c'eſt une galanterie qui n'eſt pardonnable que dans la Poëſie: Quoiqu'il me ſouvienne que Pauſanias faſſe paſſer la Mer de même au Meandre de Phrygie, pour devenir l'Aſope du Peloponeſe, & au Nil, pour former l'Inope des Deliens; comme le même Nil, à ce qu'il rapporte, n'étoit que l'Euphrate qui s'étant perdu ſous terre paroiſſoit de nouveau au deſſus des Ethiopiens. La Religion Payenne a fait écrire avec une même vanité, que ceux qui étoient initiez (pour uſer du terme propre & conſacré) aux myſteres des Cabires, ne faiſoient jamais naufrage ſur mer. Les Juifs n'ont-ils pas dit auſſi, & Pline avec infinis Auteurs après eux, que la Judée avoit un fleuve nommé Sabbatique, parce que coulant ſix jours de la ſemaine, il tariſſoit infailliblement le ſeptiéme qui étoit le Samedi. Joſephe veut que Titus en ait été témoin oculaire, entre les villes d'Arque & de Raphanée. Cependant Belon, entre autres, après s'en être ſoigneuſement informé ſur les lieux, aſſure qu'il n'y a rien de plus faux que toute cette ſuperſtitieuſe narration, ſemblable à celle

*7. de bell. Iud. c. 24.*

dont parle encore Pline, d'une fontaine de Bacchus, qui tous les ſept jours jettoit du vin. Qu'y a-t-il de plus crû, & de plus écrit que le flux de ſept fois par jour attribué à l'Euripe de Chalcis entre l'Isle Eubée & le Peloponeſe. Tite-Live neanmoins en deſabuſe les Romains; Antigonus Caryſtius les Grecs; & Belon avec aſſez d'autres modernes ceux de nôtre tems. Ce n'eſt pas pour nier abſolument le mouvement periodique des eaux, qui ſe fait admirer en tant de façons outre le flux & reflux de la Mer: c'eſt ſeulement pour ne pas recevoir indifferemment avec trop de credulité toute ſorte de relations, & ſur tout celles dont l'on a reconnu la fauſſeté. Car il peut être d'ailleurs que cet Element a dans le Monde quelque choſe d'analogue & de répondant à la maſſe du ſang contenuë dans les veines & dans les arteres des animaux, d'où vient qu'on parle des veines d'eau comme des nôtres. Et poſſible que ces intervales avancez ou retardez du cours des Eaux, ſont tantôt comme la ſyſtole & la diaſtole du cœur, tantôt comme les fiévres tierces ou quartes, & parfois ſemblables aux purgations menſtruales du ſexe à qui elles ſont naturelles. Je liſois il y a peu, qu'en l'Isle dite Mohelin, proche de la côte d'Afrique que bagne l'Ocean,

*l. 31. c. 2.*

*dec. 3. l. 8.*

*Ind. Or. parte 12. p. 150.*

il y a une riviere qui coule quinze jours durant vers l'Orient, & quinze autres conſecutifs vers le Couchant. Une autre Relation moderne porte qu'il y a un puis à Schiras en Perſe, où l'eau hauſſe peu à peu durant trente ans, & puis baiſſe étant arrivée à une certaine hauteur durant trente autres. Et l'on peut voir dans Herrera que la riviere de Carrion qui arroſe la ville de Palencia en Eſpagne, arréte parfois ſon cours & ſe ſeche pendant quelques heures. Il y a des exemples ſans nombre de pareils effets de la Nature dans le mouvement reglé ou extraordinaire des Eaux.

*Voiage du Gou.*

*tom. 3. hiſt. l. 10. c. 25.*

Remarquons ſeulement encore quelques particularitez aſſez conſiderables de cet Element. Déja pour ce qui eſt de la Mer, elle n'eſt pas, non plus que la Terre, également fertile par tout. Oviedo a obſervé qu'elle eſt ſi ſterile en quelques contrées, que les vaiſſeaux de long cours font parfois cent & deux cent lieuës ſans appercevoir ni pouvoir prendre un ſeul poiſſon.

*Somm. c. 84. & hiſt. 13. c. 10.*

Elle eſt auſſi plus propre à être buë en des lieux qu'en d'autres. Il y a des peuples qui s'en deſalterent n'aiant point d'autres eaux. Et ſans parler de ce qu'on dit que celles de ſon fond ne ſont pas ſi ſalées qu'au deſſus, Arrien aſſure l'Empereur Hadrien que le Pont

Euxin, ou Mer Majeure eſt la plus douce de toutes, le lui prouvant non ſeulement par le goût, mais encore parce que tous les peuples qui l'environnent y abbreuvent leurs troupeaux. Il eſt vraiſemblable, que tant de grands fleuves qui s'y déchargent, temperent ſon amertume devant qu'elle ait paſſé le détroit de Thrace. Neanmoins Hallius admira ceux de Groenland qui ſe trouvoient fort bien de boire l'eau de leur Mer, dont l'on ne peut pas dire la même choſe. Cette Mer du Pont me fait ſouvenir de ce qu'en écrit Macrobe, que les choſes peſantes y vont & coulent de la Méditerranée, & qu'au contraire les legeres ſont portées du Pont dans la Mediterranée. *Ind. Or. part. 12. p. 2. c. 1.* *7. Satur. c. 12.*

La Mer a des Briſes, des Mouſons, & des Courantes, ſelon les Côtes differentes. Les plus ſenſibles ſont du Levant au Couchant, qui rendent aux Européens les voiages de l'Amerique bien plus courts à l'aller qu'au revenir. Le canal de Bahama eſt aujourd'hui le plus celebre pour cela. Et Solin a cru autrefois que le Serpent des Heſperides ne ſignifioit autre choſe, que la rapidité des Courantes de cet Ocean où elles étoient ſituées. Seroit-il bien vrai que nul animal n'expirât qu'à ſon reflux, comme Pline le rapporte pour *cap. 24.* *l. 2. c. 98.*

avoir été cru par Ariſtote ? Tant y a que la violence de ſes Eaux a fait que les Poetes lui ont donné le ſurnom d'ébranleur de la Terre, quoique parfois ils lui en donnent un autre qui veut dire ſon affermiſſeur.

*Macr. l. Saturn. c. 17.*

Mais je ne veux pas oublier que ceux qui la frequentent ſont fort diffamez du manquement de foi, & même d'humanité. Platon pour cela ne veut pas que ſa Republique ſoit maritime. Et Meandre a prononcé qu'il valoit mieux mille fois vivre pauvre ſur la Terre, que riche ſur la Mer. Encore aujourd'hui les Naïres & les Bramins de l'Inde Orientale, ne s'embarquent jamais deſſus que par grande neceſſité, Ramuſio témoignant que la Religion qu'ils profeſſent leur deffend d'y naviger. Et Marc Polo aſſure que le long de la Côte des Malabares le témoignage d'un homme qui navige ſur la Mer n'eſt jamais reçu, par cette raiſon, qu'un homme qui voiage ſur cet Element eſt un deſeſperé. Il eſt conſtant neanmoins qu'il ſe trouve des hommes de vertu par tout; que ſelon le mot de Themiſtocle l'empire de la Mer donne celui de la Terre; & que la Mer a fait des Heros auſſi bien que la Terre, principalement depuis peu qu'allant d'un bout du Monde à l'autre, ou plutôt en faiſant le tour, à quoi

*tom. 1. p. 333.*

n'euſſent oſé penſer les Argonautes, ils ont conſacré avec leur nom celui de leurs vaiſſeaux victorieux à l'Immortalité.

La profondeur de la Mer a trois opinions differentes. L'une fait ſa plus grande profondeur égale à la hauteur des plus ſourcilleuſes montagnes, la meilleure partie des anciens Geometres aiant été de ce ſentiment, comme nous l'apprenons de Plutarque. Scaliger entre les modernes ſoûtient contre Cardan que les montagnes ſont ſans comparaiſon plus élevées que la Mer n'eſt profonde; & Simler en parlant des Alpes ſe conforme à ce ſentiment. Mais l'Auteur Anglois des recherches curieuſes ſur la diverſité des Langues & des Religions, les contredit abſolument, croiant la Mer beaucoup plus creuſe que la plus haute montagne n'eſt exhauſſée. Certes s'il eſt vrai que la Mer ait des endroits où l'on n'a jamais pu trouver le fond, comme Ariſtote l'a écrit de ce lieu du Pont appellé *Bathea Ponti*, & ſelon que beaucoup de Relations le portent, il ſemble qu'on doit ſuivre cette derniere opinion.

*Vie de Pol. Lang.*

Les Lacs, les Rivieres, & les Fontaines ont auſſi leurs raretez. Il ſe trouve des premiers dont le fond eſt impenetrable, auſſi bien que des abymes de la Mer de qui nous

*l. 2.* venons de parler. Neron en fit l'eſſai ſur un de Grece nommé Alcyonius, ſi nous en croions Pauſanias. L'Islande en a un, dans lequel une perche plantée devient fer par la partie qui entre en terre, ce qui eſt dans l'Eau ſe petrifiant, ſans que le reſte qui demeure dehors change. Celui qui porte le Nom de Pilate en Suiſſe, & quelques autres, ſont de telle nature, que ſi l'on y jette quelque choſe, cela excite la pluie & le tonnere. Et un autre en Eſpagne qui eſt ſur le mont Stella, quoi qu'éloigné de douze lieues de la Mer, ſe reſſent de ſes tempêtes, & l'on y trouve ſouvent des débris de navires. Diodore n'a pas ignoré que ſur le Lac Aſphaltite rien n'alloit à fond ; & Joſephe aſſure que Veſpaſien l'éprouva, aiant fait jetter des hommes dedans qui avoient les mains liées par derriere, & qui ne ſavoient nullement nager.

*L. 19. De bel. Iud.*

*l. 5. c. 5.*

Pour les Rivieres, leur plus grande recommandation eſt de rouler de l'or comme le Pactole de Lydie, ſurnommé pour cela *Chryſorhas*. Le Poëte Parmeno appelle le Nil dans Athenée le Jupiter de l'Egypte. Le cours oblique du Meandre a donné ſon nom à toute ſorte de ſinuoſitez. Il y a des fleuves ſous terre que le Soleil n'éclaire jamais, dont pour cela les poiſſons ne voient pas plus que nos

*Solin. c. 40.*

Taupes; & Theophraſte a cru que c'eſt ce qui faiſoit parfois trouver des poiſſons petrifiez en terre. L'on a écrit du Danube, qu'allant contre le cours du Soleil, le ſien en étoit moins vîte le haut du jour, dequoi l'on s'appercevoit entre Bude & Belgrade, aux moulins qui tournent plus lentement ſur le midi. Il y en a quatre autres en Alemagne, l'Egra, le Sal, le Nab, & le Mein, qui partant tous d'une même Fichtelberg, ont leur cours vers les quatre parties du Monde. Et le pere de l'Hiſtoire Grecque Herodote conte que Cyrus aiant perdu un de ſes chevaux blancs, & tenus pour ſacrez, dans le fleuve Gyndis, il s'en vengea le faiſant couper en trois cens ſoixante parties, de ſorte que les femmes le paſſoient ſans mouïller le genouïl. *Des Hayes.* *l. 2.*

Mais que ne pourroit-on point rapporter de tant de Fontaines qui ont des vertus ſi merveilleuſes? Comme le Paganisme a vanté ſa fontaine d'Ammon, qui étoit froide le jour, & chaude la nuit: Joſephe aſſure que celle de Hiericho puiſée le matin ſe rafraichiſſoit à l'air chaud de la journée. Paul Jove s'eſt contenté de dire d'une qui eſt auprès de Bude en Hongrie, qu'aiant ſes eaux brûlantes elle ne laiſſe pas d'avoir des grenouïlles *Diod. Sic. l. 17.* *L. 39. hiſt.*

*Ep. 1.* qui nagent dedans. Mais Busbec tén
oculaire ajoûte qu'elle nourrit des poi
qui nagent dans ſon fond, d'où apparem
ils ne peuvent être tirez ſans être cuits.
*Ind. Or.* lande en fait voir de même une autre
*par. 12. p. 198.* les eaux presque bouillantes n'empêchen
des Plongeons qu'on écrit avoir le plu
fort rouge, de s'y enfoncer comme ils
dans les eaux ordinaires. Cela peut
penſer que la raillerie d'un Ancien n'
pas trop bien fondée, quand il repartit
lui qui contoit avoir vû des poiſſons r
dans de l'eau chaude; qu'il étoit vrai,
qu'il oublioit qu'on les faiſoit cuire da
l'eau froide, croiant le rendre ridicule p
comme l'un étant auſſi faux & impoſſibl
l'autre. Pluſieurs tiennent l'eau des F
nes la meilleure de toutes à boire, e
que les Medecins ne ſoient pas bien
cord là deſſus, quelques-uns preferant
des Rivieres que le Soleil & l'agitation
fient & rendent plus legere. Cette rai
fait même ſoûtenir dans Athenée que
*L. 2.* de pluie, & celle de nége fonduë, ét
les plus ſaines comme les moins pe
de toutes. Celle du Nil eſt auſſi fort re
*15. Geogr.* mandée par là, Strabon aſſurant qu'il n
pas la moitié du feu pour la cuire, q

re aux autres. Il dit ailleurs que les
: Perſe bûvoient de l'eau du fleuve
arce qu'elle étoit la plus legere. He-
écrit, que c'étoit de celle du Choaſpe
e à Suſe, & qui eſt eſtimée pour la
qualité, ces deux n'étant peut-être
même Riviere ſelon la conjecture
us. Et Athenée veut que ce fut *L. 12.*
au qui s'appelloit Dorée, & qui ſe
dans des fontaines pour le Roi & ſon
é ſeuls, étant defendu à tous autres
ire ſur peine de la mort. Nos Rela- *Ind. Or.*
ıodernes portent que le grand Mo- *p. 12.*
anche ſa ſoif qu'avec de l'eau du Gan-
: un gobelet peſe moins d'une once
tes les autres. Quelques Phyſiciens
ient que le poids n'y fait rien, &
ponté des Eaux ſe reconnoit mieux
elles s'échauffent & ſe refroidiſſent
)t. L'on conſidere auſſi celles qui
ers le Soleil levant, comme les mieux
)nnées. Terminons ce different par
le cet yvrogne Philoxene, qui n'en *Athen.*
jamais boire ſoutenoit que la plus *l. 3. deipn.*
: & la plus ſaine de toutes étoit celle
n ſe lavoit les mains. Il lui en faloit
de la fontaine Clitore, que le même *l. 2.*
veut avoir eu la vertu de faire que

l. 3. ceux qui en avoient avalé, ne pouvoient
ſeulement ſouffrir l'odeur du vin. Je ne p
m'empêcher d'ajouter ici ce qu'il aſſure
ne impoſition qui fit tarir ſous Antigonus
eaux ſalutaires qu'avoit la ville Edepſo en
cedoine: comme une autre taxe miſe
Lyſimaque ſur le ſel de la Troade le fit a
diſparoitre, jusqu'à ce que cè Prince eût
cet impot. Ces remarques ne plairoient
& paroitroient inſipides à Meſſieurs de
Gabele.

## CHAPITRE XV.

### *De la Terre.*

Il ne ſe peut presque rien ajoûter à l'él
de la Terre que Pline a dreſſé au ſoi
te-troiſiéme Chapitre de ſon ſecond li
bien que ſon diſcours tienne plus de la R
torique que de la Philoſophie. Il veut
cette bonne Mere n'ait produit les poiſ
mêmes qu'en nôtre faveur, pour ſortir
Monde quand la vie nous afflige, ou que n
en ſommes ennuiez. Et il ſe plaint que n
avarice ou nôtre luxe ſoit cauſe qu'on la fo
le jusqu'aux entrailles, où l'on auroit
trouvé les Enfers, dit-il, s'il y en avoit d
ſon centre. Tant y a qu'encore qu'elle
placée au plus bas étage, & au lieu le
éloi

éloigné du Ciel, elle a pourtant cét avantage, que c'eſt ſur elle que s'arrêtent toutes les influences des Aſtres ; ce qui a donné ſujet à Leon Hebreu de former cette penſée, que les autres Elemens peuvent être comparez à des concubines qu'on viſite en paſſant, mais que la Terre eſt la vraie, ordinaire, & legitime épouſe du Ciel. Auſſi tient-on que l'inclination qu'elle a, & toutes ſes parties, vers le centre de l'Univers, vient de ce qu'elles y croient trouver plus commodement l'influence celeſte neceſſaire à leur conſervation. Car tous les Philoſophes n'ont pas attribué ce mouvement, ni cette pente, à la peſanteur de la Terre. Anaximandre croioit que cela venoit de ce qu'elle ne ſavoit de quel côté aller, n'aiant pas plus de propenſion pour l'un que pour l'autre, *cùm æquè ſe haberet ad extrema.* Et pour ne repeter pas l'opinion de tous, un de ce dernier tems la maintient plus legere que les trois autres Elemens. Mahomet dit en fort mauvais Philoſophe dans ſon Alcoran, que Dieu a élevé les montagnes ſur elle, pour la cheviller, & l'empêcher de ſe mouvoir. Ovide croit que ſon établiſſement ferme où elle eſt, vient de ſa propre force qui l'y fait ſubſiſter,

*Dial. 2.*

*6. Faſt.* *Stat vi terra ſuâ, vi ſtando Veſta vocatur,*
*Cauſſaque par Graii nominis eſſe poteſt.*

*Gotardus Arthus Ind. Or. par. 6 cap. ult.* Où vous remarquerez que celle qui a paſſé pour une des plus grandes Divinitez chez la plûpart des Grecs & des Romains ; qu'encore aujourd'hui des peuples de Guinée adorent avec un culte tel, qu'ils font conſcience de cracher deſſus; a été conſiderée par quelques-uns comme une infame cloaque, & comme la vraie ſentine du Monde.

Mais l'opinion commune la rendant ſi ſtable, il faut obſerver que celle de ſa mobilité *Plut. de facie Lunæ.* eſt d'ailleurs ſi ancienne, qu'on accuſa autrefois Cleanthes Samien, l'un des premiers Philoſophes de la Grece, qui enſeignoit le repos du Ciel, & l'agitation de la Terre, du crime d'impieté, pour avoir voulu ébranler le grand foyer du Monde, & oter de ſa place cette Veſta dont nous venons de parler, *quòd univerſi Lares, Veſtamque loco moveret.* Les raiſons de cette vieille penſée des Pythagoriciens renouvellée depuis peu par tant de ſavans Mathematiciens, ont certainement de grandes vraiſemblances, & d'attraiantes commoditez pour l'Aſtronomie, qu'on ſauve d'une infinité d'inconveniens & de perplexitez: Mais ſans s'amuſer à examiner tant de ſyſte-

nes differens qu'on a propoſez là-deſſus, & qui ſont plus de Mathematique, que de Phyſique, il faut attendre que l'Egliſe les ſouffre du moins ſi elle ne les approuve, devant que d'oſer faire profeſſion de les ſuivre, & de quiter celui de Ptolomée, qui a tant de conformité aux paſſages de l'Ecriture Sainte qu'on cite ſur ce different.

Sans ce reſpect neceſſaire tout eſt diſputable au ſujet de la Terre, comme en tout autre. Ariſtote veut que le Septentrion ſoit ſa plus haute partie, fondé ſur la multitude des Rivieres qui en viennent. Il eſt contredit là deſſus par le même flux ou penchant des Eaux, & preciſément par celui de la Mer qui eſt autre qu'il ne l'a préſuppoſé. Il n'y a Geographe ou Voiageur qui ne nomme quelque montagne pour la plus haute du Monde, ſans ſe pouvoir accorder les uns avec les autres. Le Taurus en changeant de noms differens ſelon les Provinces où il paſſe, a ſans doûte la plus grande longueur, ſi elle eſt de plus de cent degrez, ou de près de trois mille lieues, depuis l'Ocean Oriental jusqu'à la Mer Egée, y ajoûtant ſa largeur du Sud au Nord. Nous paroitrions trop terreſtres ſi nous nous arrêtions avantage ſur de ſemblables conteſta- *Bergeron tr. des Tart.*

tions. L'ordre veut que nous paſſions la conſideration des Meteores.

## CHAPITRE XVI.

### *Des Meteores en genere.*

APRES la contemplation des corps ſi ples comme le ſont ceux des E mens, la Phyſique vient aux mixtes, quittant la Terre s'éleve à la connoiſſan des Meteores, tant de ceux que les P loſophes nomment imparfaits, que de ce qui comparez aux premiers paſſent po parfaits. J'ai parlé d'élevation, parce q le mot Grec Meteore veut dire une ch ſublime & élevée, comme le ſont ces co engendrez en l'air des vapeurs de l'e ou des exhalaiſons de la terre, tels q la pluie, la gréle, la nege, le tonne Et d'autant qu'il ſe forme auſſi dans cavitez de la terre des corps de mê nature, Ariſtote a voulu les compren dans ſon traité des Meteores, qui a p ſon nom de la plus digne, ou pour moins de la plus haute partie. Il f donc pour l'imiter commencer par les p élevez.

## CHAPITRE XVII.

*Des Meteores qui ſe font dans l'Air.*

Ils ſe forment de la matiere que nous avons dite, c'eſt à ſavoir de vapeur ou d'exhalaiſon, les uns dans la moienne, les autres dans la baſſe region de l'air; y en aiant même, comme les Cometes, qu'on attribuë à la troiſiéme & plus élevée. La vapeur vient de l'eau, & eſt chaude & humide; l'exhalaiſon procede de la terre, & eſt chaude & ſeche.

Il y a pluſieurs Meteores ou impreſſions qu'on nomme ignées, parce qu'elles tiennent beaucoup du Feu; comme étant des fumées, ou exhalaiſons que la chaleur & la ſechereſſe approchent de ſa nature. Telles ſont les lances, les étoiles tombantes, les foudres, les éclairs, le feu S. Elme, qu'on appelloit autrefois Caſtor & Pollux, & beaucoup d'autres qui ne different que par l'abondance, ou par l'étenduë & ſituation de la matiere qui ſe compoſe, & qui leur donne de differentes couleurs & figures. Parlons du Tonnere, de l'Eclair, & de la Foudre, qui ne different qu'en ce que le premier s'entend, le ſecond ſe voit & la troiſiéme frape. Le langage ordinaire confond ſouvent la Foudre, & le

Tonnere, comme un même Meteore, qui eſt le principal de tous les ignées ou embraſez. Ariſtote l'a defini, le ſon de l'extinction du feu dans la nuë; on peut dire auſſi que c'eſt l'agitation de l'exhalaiſon au même endroit. Mais s'il ſe forme des Tonneres dans la terre, par le choc des corps embraſez que parfois l'Etna, le Veſuve, & ces autres Volcans ou gouffres de feu produiſent, la nuë n'eſt pas le ſeul lieu où ils ſe font. Herodote a cru que le Septentrion n'en entendoit point. Quand ils étoient ouïs du côté gauche, ils donnoient de bons augures aux Romains, hormis dans leurs Comices ou Aſſemblées generales, qu'il faloit alors abandonner. Ciceron obſerve que les Grecs & les Barbares faiſoient au contraire plus de cas de ceux qui partoient du coté droit. Ces anciens tenoient que Jupiter ſeul pouvoit tonner favorablement, mais qu'il étoit obligé d'aſſembler le conſeil des autres Dieux pour lancer ſa foudre puniſſante. Ils uſoient auſſi de certaines precautions pour la détourner, par des bruits qu'ils excitoient, comme l'on ſonne aujourd'hui les cloches, & *poppyſmatibus obſtrependo*, d'où vient le ſale Proverbe, *contra tonitrua oppedere*. Ceux de Thrace avoient une façon particuliere de tirer alors leurs fleches contre

*2. de Divin.*

*Herod. l. 4.*

*Tract. de Superſt.*

le Ciel, qu'ils menaçoient avec impieté. Il n'y a eu que les Ethiopiens, ſi l'on en croit Plutarque, qui n'ont jamais apprehendé le Tonnere. Nos Hurons de Canada ne ſont pas de même, ils ſe le figurent comme un dangereux oiſeau, qu'ils prient les François d'aller tuer. Auguſte pour s'en garentir faiſoit porter des peaux de Veau Marin par tout où il alloit; comme Tibere qui le craignoit étrangement prenoit une couronne de laurier à même deſſein; & ce monſtre de Caligula ſe fourroit ſous ſon lit, quoiqu'il fit profeſſion de mépriſer les Dieux; ce que Suetone a remarqué dans la vie de ces trois Princes. Jamblique a écrit de Pythagore, que quand il tonnoit il exhortoit un chacun à toucher la terre, & à ſe ſouvenir de la naiſſance de toutes choſes. Or comme l'on aſſure que le Tonnere ne s'entend pas de plus loin que de ſoixante lieuës, Pline tient auſſi que la Foudre ne penetre jamais plus de cinq pieds en terre: ce qui obligeoit les craintifs à ſe retirer dans de profondes cavernes; & j'en connois de ce tems qui deſcendent dans leurs caves. L'on veut qu'elle n'offenſe jamais ceux qui dorment. Mais il ne faut pas croire que les coupables ſeuls en ſoient touchez. Zoroaſtre, Tullus Hoſtilius, Pompée, Strabon,

*Card. Paul Jeune.*

*Cap 28.*

les Empereurs Carus & Anaſtaſe, n'étoient pas des plus méchans de leurs tems, & Simeon Stylite qui perit comme eux d'un coup de Tonnere, montre aſſez que les plus gens de bien ſont expoſez comme les autres à ce genre de mort. Je ſai bien que Petrarque fait fondement ſur ce qu'il ne tonna jamais plus que l'année de la mort de ce grand ennemi du Chriſtianisme Domitien: Et que la Religion Payenne defendoit d'enterrer les corps frapez de la Foudre, qu'on étoit obligé de brûler. Mais les conſequences de cela ne ſont pas faciles à tirer; non plus que de ce qui oblige le grand Cam de Tartarie à refuſer trois ans durant la dixme des troupeaux pour nombreux qu'ils ſoient, depuis qu'ils ont été attaquez du Tonnere; Marc Polo ajoûtant qu'il renonce de même à ſes droits ſur les marchandiſes d'un navire qui aura reſſenti le même accident. C'eſt aſſez de ce Meteore tortu, comme le pied du Dieu qui le fabrique, & qui ne tombe obliquement, qu'à cauſe que la peſanteur de ſa matiere qui auroit ſa chûte droite, eſt traverſée par l'activité du feu qui la détourne & ſoûleve. Contentons-nous de reconnoitre la Bonté Divine, qui nous pouvant tous écraſer de la Foudre, ſe contente preſque toujoûrs de nous

*L. 2. de rem utr. fort. c. 90.*

menacer par des Eclairs, & par des Tonnerres; ne frapant jamais au pis aller une perſonne, qu'elle n'en épouvante une infinité d'autres.

*Cum feriant unum, non unum fulmina terrent.* Ovid. 3. de Pon. el. 2.

Il ſe trouve des impreſſions embraſées qui ſont de la plus baſſe region de l'Air, comme les feux ſolets, & ceux de Saint Elme dont nous avons parlé, qui s'attachent aux mats des vaiſſeaux. D'autres ſont attribuées par pluſieurs à la plus haute partie de cet Element, telles que ſont principalement les Cometes. Celle de l'an mil cinq cens ſoixante-douze, qui parut dans la conſtellation de la Caſſiopée, confirma cette opinion, & exerça tous les Aſtronomes du dernier ſiecle. L'on n'en voit guere que vers le Septentrion, & toûjours hors des Tropiques. Mais il faut avoüer que les Anciens ont eu une bien plus grande & plus exacte connoiſſance des choſes d'enhaut que nous n'en avons, ſi ce qu'aſſure Diodore Sicilien en divers lieux eſt veritable, que les Egyptiens & les Chaldéens prédiſoient la naiſſance de Cometes, donnant avis du tems qu'elles devoient paroitre. L'opinion commune eſt qu'elles précedent ordinairement la mort des grands Princes. Celle de couleur verte qui parut en Amerique épouvanta ſur

L. 1. 2. & 15.

L. 9. cap. 15. &

*part 2. l. 1. c. 34.* cette créance les Peruviens, à ce que l'Hiſtoire des Incas, qui ajoûte qu'une ſemblable fut l'avant-couriere de la mor tahualpa. Si eſt-ce que la naiſſance d thridate fut accompagnée d'une qui ten quatriéme partie du Ciel, & qui fut priſe un ſigne de ſa future grandeur. L'I auſſi qui apparut aux trois Rois, priſe une Comete, ou du moins pour une m re ignée comme elle, montre bien qu ſemblables impreſſions ne ſont pas toú des preſages de mal.

Quant à la Pluie, elle n'eſt rien qu'un peur, que le froid de la ſeconde region denſe ou reſſerre, & reduit à ſa premier ture d'eau. Il y a des pluies extraordin qui paſſent pour prodigieuſes. Si l'c croit les Hiſtoriens, non ſeulement il ; des cendres, de la chair, de la laine, du du lait, des grenoüilles, & mille autres ſes, mais encore des hommes, des b & des lions. En effet tout ce qui peut enlevé par les vents dans l'air en peut toi après avec la pluie. Et ſi le témoignag Mariana peut ſuffire, l'on vit à Seville mil quatre cens ſoixante quatre, deux b avec leur charruë, que la tourmente t ſuſpendus en l'air. Ces pluies qui p

*L. 63. hiſt. c. 6.*

pour miraculeuſes ſont donc plus aiſées à croire, que ce que dit Pline d'une cour du temple de Venus Paphienne, où par privilege il ne pleuvoit jamais. Pour la pluie de ſang, qui a tant épouvanté de perſonnes, Vendelin prouve qu'elle eſt naturelle dans ſon traité *de pluvia purpurea*; & Gaſſendi a obſervé que c'eſt un excrement de quelques papillons qui lui donnent cette couleur rouge, & que pour cela elle ne tombe jamais que vers la fin du mois de Juin. Les Anciens ont eu leurs ſuperſtitions pour faire pleuvoir; témoin le *lapis Manalis* des Romains; & ce qu'aſſure Pauſanias que le Prêtre de Jupiter Lyceus trempant une branche de Chêne dans quelque fontaine, & priant, excitoit toûjours la pluie. C'eſt ſur cela qu'on a dit que ce Jupiter étoit bien empêché quand le Jardinier lui demandoit de la pluie pour ſes plantes, qui ont auſſi leur forme d'invocation,

*L. 2. c. 96*

*L. 2. vit. Peir.*

---- *Pluvio ſupplicat herba Iovi;* *Tibullus l. 1. ele. 7.*

& le Vigneron ou Pelerin, de la ſerenité. Le Targum porte que le grand Pontife des Juifs dans ſon oraiſon pour les fruits de la terre, requeroit Dieu inſtamment qu'il lui plût détourner ſes oreilles de la priere des voiageurs, qui eſt toûjours pour la ſechereſſe qu'on appelle le Beau-tems. Reprenant ce

*Paraph. Chal. Fagii.*

que la Phyſique conſidere d'avantage, Seneque aſſure que la plus grande pluie ne penetre jamais plus de dix pieds en terre, *Vinearum diligens effoſſor affirmo*, c'eſt lui qui parle, *nullam pluviam eſſe tam magnam, quæ ultra decem pedes in altitudinem madefaciat.*

La Nege & la Gréle ſe forment d'une ſemblable vapeur congelée, celle-ci par l'antiperiſtaſe du chaud exterieur, & la premiere, compoſée auſſi d'exhalaiſon, par l'antiperiſtaſe du froid. C'eſt pourquoi la Nege beaucoup plus aërienne eſt molle, & a même en ſoi quelque chaleur. L'on en voit de rouges en Scythie, en Armenie, & ailleurs, ce qui procede de la nature de l'exhalaiſon qui lui communique ſon vermillon. Mariana obſerve comme une choſe merveilleuſe, qu'il négea à Lisbone le jour de la naiſſance de l'Infant Henri, qui étoit le dernier du mois de Janvier.

*L. 30. c. 7.*

La Roſée vient d'une vapeur déliée, que le froid mediocre d'une nuit claire épaiſſit & condenſe.

Mais l'on range entre ces Meteores le Miel que les Philoſophes tiennent ſe former d'une vapeur douce mêlée de quelque exhalaiſon, d'où procede ce doux & agreable ſuc que les abeilles prennent ſur les fleurs, & puis le portent & amaſſent dans leurs ruches. Quel-

ques-uns l'ont pris pour une ſueur des Cieux, *& pro ſiderum ſaliva*, pour uſer du terme dont Pline s'eſt ſervi. Auſſi liſons nous que Democrite Grec & Pollion Romain, aiant tous deux vecu plus de cent ans, attribuerent leur longue vie à l'uſage de l'huile au dehors, & du miel au dedans. L'Abeille qui le fait, & qui s'en nourrit, eſt pour cela de toutes les bêtes Inſectes celle qui vit le plus long-tems, pouvant arriver juſqu'à dix ans; & même ſelon une Relation de la Guinée juſqu'à cinquante. Les Buis rendent le miel amer en Corſe; le Chameleon noir le fait venimeux en Thrace auprès d'Heraclée; & celui de Colchos cauſe une alienation d'eſprit, qui perdit trois Regimens de Pompée. Diodore aſſure qu'un oiſeau nommé Antrhedon travaille à la confection du Miel en Hircanie dans des pierres, ou ſur des arbres, de la même façon que les Abeilles. Et il y a eu des hommes en Afrique nommez Zygantes au deſſus des Syrtes & de Charthage vers l'Orient, dont parle la quatriéme Muſe d'Herodote, qui ramaſſant les fleurs en compoſoient un miel avec tel ſucces, que ſoit pour la quantité, ſoit pour la qualité, ils ne cedoient en rien à l'artifice des Mouches à miel. C'eſt ainſi que l'écrit encore Apollonius, Dyſ-

L. 11. c. 12.

cap. 38. colus, le confirmant par l'autorité d'Eudo
dont il rapporte le texte, notable pour mo
trer qu'on ne doit pas prendre le miel q
ces hommes faiſoient pour du ſucre, qui
ſe tire pas des fleurs, mais des cannes ou r
ſeaux. Car Theophraſte ſpecifie, dans
petit traité ſeparé, de trois ſortes de mi
celui des fleurs dont nous parlons qui eſt
veritable; un autre tout aërien & cuit par
Soleil au tems principalement de la moiſſo
qui eſt la manne, & le troiſiéme qui vie
dans les roſeaux, que nous appellons ſucr
Ce ſucre tel que nous l'avons aujourd'hui n'e
peut-être pas le même que celui des ancien
Et la manne eſt nommée par Celſus & p
Columella la roſée de Syrie. Mais celle d
Iſraelites avoit quelque choſe de miraculeu
tant en ſon gout differend ſelon les divers a
petits, qu'en pluſieurs autres circonſtances.

Les Phenomenes ou apparences des ch
ſes qui ſe voient dans l'air, telles que l'Ir
fille de l'admiration, *Thaumàntias Iris*, q
eſt l'Arc en ciel; les Parelies, & Paraſeline
qui repreſentent divers Soleils, & diverſe
Lunes, l'aſtre veritable étant toujours au m
lieu; ou autres ſemblables impreſſions a
riennes; n'étant que des reflexions trompeu
ſes de la lumiere; ne doivent pas être priſe

pour de veritables meteores. Si l'Arc en ciel a paru devant le Deluge, les cauſes y étant déslors qui doivent en tout tems produire de mêmes effets, il n'étoit pas vû comme un ſigne d'alliance & de miſericorde, comme il l'a été depuis: De même qu'une pierre peut avoir été de tems immemorial dans un champ, qui n'eſt conſiderée pour borne que depuis qu'on a convenu qu'elle en ſerviroit,

*Limes agro poſitus litem ut diſcerneret arvis.* *Virg. 12. AEn.*

Ces impreſſions Solaires ſe voient toûjours le matin vers le Couchant, & le ſoir vers le Levant, parce qu'elles ſe forment dans des nuës oppoſées au Soleil.

Quelques-uns ont ſoûtenu que le Vent n'étoit pas un air émû, mais qu'il en étoit le mouvement; ce qui eſt ſi vrai, que les Dames font du vent quand elles veulent avec un éventail; & en effet toute impulſion d'air eſt un vent. De dire que ce vent là n'eſt pas un veritable vent, parce qu'il eſt ſans exhalaiſon qui entre dans ſa definition, comme l'ont fait les Peres du College de Conimbre que j'eſtime d'ailleurs beaucoup, c'eſt prendre plaiſir à ergoter plutot qu'à raiſonner. Il eſt pourtant certain que les exhalaiſons, & même les vapeurs, ſont celles qui donnent lieu par leur conflit à ce mouvement appellé vent,

c'eſt pourquoi on les conſidere comme la matiere des vents, & le Soleil comme leur cauſe efficiente, d'où vient qu'ils deſſechent, & ſouvent plus que le Soleil même; ni plus ni moins, dit Bacon, qu'on voit des Gouverneurs de Provinces qui agiſſent plus imperieuſement & plus fortement que les Princes qui les ont établis. L'exaltation des vents n'excede jamais la ſeconde region de l'air, par la preuve des plus hautes montagnes qui ne les reſſentent jamais. Mais ils regnent dans la ſeconde, où ils forment ſouvent les Tonnerres; & nous en ſommes batus dans la plus baſſe, où ils ſont du bien & du mal à telle proportion, que Pline a prononcé après Tite Live qu'ils reſſembloient en cela au premier des Ceſars, qu'on ne pouvoit determiner s'ils étoient plus profitables que nuiſibles à la Republique de l'Univers. Les deſtructions qu'ils cauſent ſont connuës de tout le monde, & leurs bienfaits tant ſur mer que ſur terre ne ſont pas exprimables. En effet l'on a remarqué qu'il n'y a point d'années plus ſaines, que les plus venteuſes. Et les Grecs qui leur érigerent des autels à Delphes, temoignerent combien ils croioient leur être redevables, & particulierement les Atheniens à Borée, quand ils lui firent bâtir un temple

*Herod. l. 7.*

après

après le naufrage de Xerxes. Si eſt-il le plus nuiſible à beaucoup de corps par ſa violence, témoin la remarque de Belon, que les Pyramides d'Egypte ſont plus endommagées du côté du Septentrion que des trois autres. Il eſt vrai qu'on a obſervé que comme le vent du Nort conſume les pierres, celui du Sud rouille & détruit le fer plus que tout autre. Surquoi l'on a encore remarqué que les quatre vents, qu'on appelle Cardinaux, n'ont pas de ſi mauvais effets, & par exemple n'excitent point de ſi dangereuſes tempêtes, que leurs collateraux. Auſſi eſt-il conſtant qu'ils ne ſont pas tous fort impetueux d'abord, non plus que les rivieres proche de leurs ſources, mais les uns & les autres acquierent comme la Renommée des forces en cheminant, par de nouvelles exhalaiſons, & par de nouvelles eaux, qui ſe joignent aux premieres. Seroit-il bien poſſible que des bruyeres brûlées en Angleterre engendraſſent des vents préjudiciables aux vignes de Bordeaux? comme le Chancelier Bacon que j'ai déja cité l'a écrit. Au reſte il y en a d'Anniverſaires, comme les Etefies des Grecs, & leurs Ornithies qui ſervent aux oiſeaux paſſagers après l'Equinoxe de l'hiver. Les Mouſſons des Indes Orientales, & les Briſes des Occidentales qui regnent *L. 2. c. 42.*

entre les deux Tropiques, ſont auſſi de ce nombre, & les Ouragans de l'Amerique encore, les plus redoutables, & orageux de tous les vents. A la verité ces derniers ne ſe font guéres ſentir que de cinq en cinq ans, ou même de ſept en ſept, vers la fin de l'hyver, avec cette particularité que les Sauvages ſe vantent de les pouvoir prédire, la pluie d'eau ſalée étant entre autres choſes un infaillible prognoſtique de leur venuë prochaine. On tient generalement parlant les Vents du Couchant plus vehemens & plus redoutables que ceux du Levant. Ces premiers ſont ſouvent comme des inondations & des torrens épouventables de cet air agité qu'on appelle Vent. Ceux auſſi du coté de la Mer ſont les plus ordinaires, parce qu'elle fournit une plus grande quantité de matiere propre à leur generation. Eurus qui eſt oriental fait tous les objets plus grands; le Zephyre occidental ſert à l'ouïe, & rend les ſons plus intelligibles. Mais c'eſt une maxime que ceux qui cauſent la ſerenité en un païs, ſont pluvieux en un autre, & qu'il n'y a preſque point de region qu'il n'ait un vent particulier qu'on ne reconnoit point ailleurs, tel qu'eſt le Circius à l'égard de la Gaule Narbonnoiſe, ou du Languedoc. La chûte apparente des étoiles a

toûjours été priſe pour une menace de grands vents. Quand ils ſont tels, la trahiſon, dit le proverbe, eſt fort à craindre, pour le moins donnent-ils par leur bruit une grande facilité aux ſurpriſes. Et l'on veut à ce propos que l'Empire d'Eole qui commandoit dans l'Isle de Lippare, n'ait été fondé que ſur ce que les fumées d'une de ſes collines lui faiſoient prédire quels vents ſouffleroient; outre l'uſage des voiles dont Diodore lui attribuë l'invention, qui peut avoir beaucoup contribué à ſa Principauté des Vents. Sans avoir recours à lui, Pauſanias écrit une façon ſuperſtitieuſe des Grecs, de couper un Coq blanc en deux pour arrêter le cours du vent de Libye. Cela ſe faiſoit avec la même credulité ou impoſture, dont l'on vend les vents en Norvegue, & parmi les Lappons quand il ſe trouve des gens aſſez ſots pour les acheter. Venons aux Meteores qui ſe forment dans l'Eau, puiſqu'on donne encore ce nom à de certains effets qu'on remarque dans cet Element.

*Diod. Sic. l. 5. L. 2.*

## CHAPITRE XVIII.

### *Des Meteores qui ſe font dans l'Eau.*

Je m'étonne qu'on mette entre les Meteores le flux & reflux de la Mer. Car ſoit qu'il ſe faſſe par la reſpiration de ce grand ani-

mal du Monde, dont nous avons parlé au chapitre quatorziéme; soit que les eaux de la Mer aient naturellement cette agitation periodique *à propria forma*; soit qu'elles l'empruntent des Cieux, & particulierement du Soleil & de la Lune; ou que ce flux procede du mouvement de la terre, selon la pensée de Galilei, je ne voi nul sujet de l'appeller un Meteore. Les Maſcarets de la Garonne, & de la Seine quoique moindres, qui ſont des exhalaiſons ou des vents renfermez entre deux eaux, auroient plus de droit d'entrer dans ce chapitre. J'ai deja dit que le nom de Meteore, qui ne devroit être que pour les choſes élevées dans l'air, n'a été qu'improprement donné à celles de l'eau & de la terre. Mais puisque l'uſage l'emporte, il me ſemble qu'on peut conſiderer quelques corps imparfaits, & d'autres même parfaits quoiqu'inanimez, dans cet element humide, qui meritent mieux d'être conſiderez ſous ce titre.

Le Sel eſt de ce nombre, que la Mer tient ou des lavages de la terre, ou de ſes exhalaiſons, ou de l'action du Soleil qui par ſa chaleur & cuiſſon reduit l'eau à la conſiſtance de ce corps du Sel, & faiſant évaporer tout ce qu'elle avoit de plus leger, & de doux, le

acre, amer, & du gout que nous y vons. Cette action neanmoins du So- it être temperée, & l'excès de chaleur em- auſſi bien la production de ce meteore, : defaut. C'eſt pourquoi l'on ne voit de ce Sel dont nous parlons outre le ıte-ſeptiéme degré vers le Pole, à cauſe froideur qui eſt au delà ; comme il n'y oint au deſſus de quarante-deux, ou e qui s'en trouve eſt trop corroſif, celui ınce qui ſe prend dans cet eſpace l'em- ıt pour la bonté ſur tous ceux de l'Eu-

L'on a dit de certains peuples d'Afri- & Joſapha Barbaro l'a écrit encore des res, qu'ils ne ſe pouvoient paſſer de Sel, que leur ſang ſe corrompoit, & leurs & gencives pourriſſoient quand ils en uoient, ce defaut même leur cauſant ortelles diarrhées. Et neanmoins ſans · des Prêtres d'Egypte, qui le prenant l'écume de leur grand ennemi Typhon, nettoient jamais ſur leurs tables, nous s, avec certitude que beaucoup de Na- de l'Amerique Septentrionale, comme autres celle des Hurons, n'en ont pas e, & ne ſe peuvent même accommoder ſauſes des François où il entre du Sel, l ils viennent à Quebec. J'ai appris

auſſi du feu Sieur de Champlain, qui après avoir long-tems commandé ſous l'autorité du Roi dans tous ces païs ſauvages, nous en a donné la meilleure Relation, qu'aiant paſſé quelques années parmi les Hurons, mangeant tout ſans ſel, & ſans s'en trouver mal, il eut à ſon retour de la peine quand il falut ſe remettre aux viandes ſalées qu'il ne trouvoit plus de bon gout. Si faut-il avouër que le Sel eſt comme l'ame de tous les corps qu'on veut preſerver de pourriture. L'on a nommé pour cela des Traites de Sel, ceux qu'on a voulu dire qui ſeroient perpetuels. Pythagore avoit entre ſes preceptes celui de mettre le Sel, *Sal apponendum*, pour dire uſer de juſtice par tout. Les Romains, dit Arnobe, ne nommoient la table ſacrée, qu'à cauſe qu'elle n'étoit jamais ſans Sel. Et Pline, qui l'appelle un Element neceſſaire, a obſervé que ſon excellence a fait nommer *Sales* en Latin les choſes ingenieuſes & bien dites, comme nous diſons que les autres ſont inſipides, & de même que nôtre proverbe François accuſe les diſcours mal-faits, & les propos niais, de ne ſentir ni ſel, ni ſauge. Auſſi la Nature a-t-elle diſperſé le Sel preſque par tout. La Terre en a de foſſile en pluſieurs lieux. On en fait par le feu, le ti-

*Diog. Laërt.*

rant des cendres de diverſes choſes qu'on brûle. Et les Chymiſtes qui l'ont mis entre leurs Principes, ſe vantent de l'extraire de quelque corps que ce ſoit, même des quatre que nous ſoutenons être ſimples.

Si l'Ambre gris n'eſt point un excrement de Balene, & que ce ſoit un ſuc ou une liqueur venuë du fond de la Mer, & endurcie par les Aſtres à la conſiſtance que nous lui voions, ne merite-t-il pas, vû ſon excellence, d'être mis entre les principaux Meteores qui ſe forment dans l'Eau. Il n'eſt pas ſeulement eſtimable par ſon odeur; on lui attribuë la faculté de prolonger les jours, & d'être ami de l'humide radical.

Pour l'Ambre jaune, s'il procedoit auſſi d'une matiere ſortie de la Mer, & coagulée par l'action du Soleil, comme l'ont cru ceux qui l'ont nommé *Electrum*, parce qu'un des ſurnoms du Soleil eſt celui de *Electot*, à quoi la fable de Phaëthon a pû contribuer: S'il étoit *concreti maris purgamentum:* ou un ſuc & ſueur de l'Ocean condenſée par les raions du Soleil, toutes opinions rapportées par Pline; certes il devroit être encore placé ici. Mais ſans parler de l'extravagance de Sophocle, qui l'a pris pour une l'arme d'oiſeau, puisque, *ſeriò quemquam hoc dixiſſe* *Pl. l. 38. c. 2. & 3.*

*ſumma hominum contemtio eſt, & intoleranda mendaciorum impunitas :* l'autorité du même Hiſtorien de la Nature m'eſt fort conſiderable, qui aſſure que cet Ambre jaune n'eſt rien que le ſuc d'un arbre, qui l'a fait appeller *ſuccinum.* J'ai auſſi celle de Belon qui en avoit vû des morceaux gros comme les deux poings, où étoit encore attaché l'écorce de l'arbre qui les avoit produits. Il ſe mocque de ceux qui le prenoient pour un mineral, & qui l'euſſent mieux nommé un métal, puiſque l'or mélé avec une cinquiéme partie d'argent s'appelle auſſi *Electrum.* Et cependant Gaſſendus depuis Belon a écrit dans la vie de ſon ami Peireskius, que cet Ambre jaune eſt un foſſile qui ſe tire ſouvent de terre en Sicile, & que les torrens ſeuls portent à la Mer; tenant pour fabuleux tout ce qu'on a écrit des arbres qui le jettent comme une eſpece de gomme. Quoiqu'il en ſoit, leur conteſtation convient & s'accorde en ce point, qu'il ne doit pas être pris pour un Meteore créé dans la Mer.

N'y auroit-il pas lieu auſſi de parler dans ce chapitre des perles, qui ſont d'une beauté ſi ſinguliere, que les Romains les ont nommées *Uniones.* Car Pline veut qu'elles s'engendrent dans leurs conques d'un roſée celeſte, de ſorte qu'elles tiennent plus de Ciel que

le la Mer, *coelique eis majorem ſocietatem eſſe, quàm maris.* Or de cette façon ceux qui mettent, comme nous avons fait après les autres, la Roſée de May entre les Meteores qui tombent de l'Air où ils ſe forment, peuvent bien, ce ſemble, donner place aux Perles entre ceux qui naiſſent dans les Eaux. Mais Pline eſt contredit en ce qu'il écrit qu'elles ſont molles dans la Mer, & qu'elles n'acquierent leur dureté que hors de cet Element. Il eſt plus croiable en ce qu'il aſſure que les moindres Dames Romaines de ſon tems vouloient porter des Perles, prenant pour pretexte qu'une Perle valoit un Sergent ou un Huiſſier pour écarter le monde, & leur faire faire place, *affectant jam & paupertes, lictorem fœminæ in publico unionem eſſe dictitantes.* *l. 9. c. 35.*

Abraham Echelite reprend encore Pline, & ceux qui ont écrit après lui que le Coral naiſſant en forme de plante au fond de la Mer, y étoit mol, & ne durciſſoit qu'après en être ſorti. Il proteſte avoir ſouvent manié du Coral dans la Mer, tant ſur les côtes d'Afrique que ſur celles de l'Italie, & qu'il l'a toûjours trouvé d'une même conſiſtance, & auſſi dur dans l'eau que dehors, n'aiant au reſte rien de la nature d'une Plante. Le *Notis in Iacutinum diſp. de Gemmis.*

voire même Gaſſendus que je viens de citer rap-
ref. porte des experiences contraires faites dans la cote de Provence, où l'on pêcha des plantes de Coral molles encore au ſortir de la Mer, & qui preſſées jettoient un lait fort cauſtique ou brûlant ſemblable d'ailleurs à celui des Figues. Certes la verité des choſes eſt bien difficile à ſavoir, puiſque des perſonnes de grand merite & très croiables, comme ces deux hommes que j'ai connus familierement, inſiſtent ſur des experiences tout-à-fait contraires. Cependant, que leur Coral ſoit une plante imparfaite ou non, il paroit un Meteore, mais du nombre des mixtes parfaits & inanimez, tels que ſont les pierres dans la Terre, & les Metaux. Nous allons les conſiderer.

## CHAPITRE XIX.

### *Des Meteores qui ſe font dans la Terre.*

Non ſeulement les Metaux & les Mineraux, mais les pierres mêmes ſont mixtes parfaits, comme beaucoup plus éloignez que les autres de la forme élementaire; ce qui n'empêche pas qu'Ariſtote n'en ait parlé dans ſes livres des Meteores. En effet, tout cela ſe forme dans la Terre des exhalaiſons de ſes propres entrailles, n'étant pas certain que les pierres, & les metaux qu'on a vû

fois tomber des nuës, y euſſent pris naiſſance, parce qu'une tempête de vents extraordinairement orageux eſt capable d'y en tranſporter.

Les pierres ſont des corps foſſiles ou tirez de la Terre, ſecs & durs, qui ſe diſtribuent en divers genres. On les conſidere comme les os de la Terre, qui ne s'en peut paſſer, témoin celui qui fut contraint de remettre les pierres dans ſon champ qu'il en avoit otées parce qu'il ne produiſoit plus, & que *terram exoſſaverat*. Si eſt-ce qu'elle n'en a pas en tous endroits. Pierre Verrazano fit dans l'Amerique Auſtrale deux cens lieuës le long de la côte ſans y voir une pierre. Mais en d'autres lieux il ſemble que les pierres y vegetent; & ce qu'a écrit Ariſtote comme une choſe merveilleuſe des cavernes de l'Isle de Melo qui ſe rempliſſent d'elles-mêmes, ſe trouve ordinaire dans nos carrieres, où d'autres pierres ſe forment, & rempliſſent avec le tems la place de celles qu'on en a tirées. Strabon a écrit la même choſe des foſſes d'où ſe tirent les metaux, le Sel, & le marbre Parien. Il s'en engendre auſſi dans les corps des animaux, l'homme compris. La Chelidoine ſe tire de la poche des Hirondeles, la Crapaudine de la tête du Crapaut, le Beſoar ordinairement du ventre de certains

*Plin. l. 17. c. 3.*

*Ramuſio.*

*de mirab. auſc.*

*l. 5. Geog.*

Boucs, & l'Alector, qui augmentoit les forces de Milon Crotoniate, comme on ſe l'eſt perſuadé, a le nom du Coq qui la produit. D'autres pierres ont leur recommandation d'ailleurs, & toutes celles qu'on nomme precieuſes ſont diverſement recherchées. La couleur du Marbre, & ſa fermeté le font priſer; la vertu miraculeuſe d'attirer le fer recommande l'Aiman, comme le Theamedes ſe fait conſiderer en éloignant & rejettant ce metal dont il ſe declare ſi ennemi. Je croi
3. c. 14. qu'il n'y a eu que Philoſtrate ou Apollonius qui aient vû cette Pantarbe, qui contraint toutes les autres pierres de la venir trouver. Et ſi nous en croions Pancirole, nôtre ſiecle a perdu l'Obſidiene Ethiopique, & la tranſparante Speculaire. Mais ſans en faire une plus longue énumeration, j'ajoûterai ſeulement que le Cryſtal mis entre les pierres, n'eſt rien moins qu'une eau glacée & que le froid ait rendue plus dure que les autres glaces, ſe-
37. c. 2. lon que Pline ſe l'eſt imaginé, trompé par la ſignification Grecque de ſon nom. Le même Abraham Maronite que j'ai cité au chapitre precedent, confirme la correction de Pline faite ſur cela par Anſelmus Boodt qui a
Gotis in 4. écrit l'excellent traité, *De Lapidibus & Gemmis.* Mais il ajoûte du ſien une raiſon [illegible]

nvainquante: C'eſt qu'étant du mont Li-
in où les neiges ſont perpetuelles, il aſſure
ie lui ni aucun de ſon pais n'y ont jamais pû
ouver de Cryſtal; & qu'en l'Iſle de Cypre,
ui ne connoit ni neige, ni glace, il eſt té-
noin oculaire qu'il s'y engendre quantité de
ryſtaux. Le Chryſtal n'eſt donc pas à ſon
vis une eau glacée, bien qu'il ne ſoit pas ſans
au. Sa reſſemblance à la glace eſt la ſeule
auſe de ſon nom. Et il paroit aſſez qu'il en-
re autre choſe que de l'eau dans ſa compoſi-
ion, puiſqu'on tire du feu d'une piece de
ryſtal, comme d'une pierre à fuſil, par le
émoignage de Sebaſtien Baſſon.

Quant aux Metaux, ils ne ſont pas ſeule- *Metreo. int. 7. art. 5.*
nent foſſiles comme les pierres; mais de plus
ufiles, & malleables, c'eſt à dire capables
d'être fondus & travaillez ſous le marteau.
Cela vient, laiſſant à part le Soufre & le Mer-
cure des Chymiſtes, de ce que la vapeur en-
tre dans leur compoſition auſſi bien que l'ex-
halaiſon, ces deux faiſant cette fumée humi-
de qu'Ariſtote dit être la matiere des metaux, *Ariſt. 3. Meteor.*
comme l'influence des Aſtres, & ſur tout du
Soleil, en eſt la cauſe efficiente. Auſſi en
comte-t-on ſept ſelon le nombre des Plane-
tes; l'or dédié au Soleil, l'argent à la Lune,
le cuivre à Venus, le fer à Mars, le plomb

à Saturne, le vif argent à Mercure, & l'étain que quelques-uns rejettent comme n'étant que de l'argent & du plomb melé, à Jupiter. Ils ſont tous utiles & nuiſibles ſelon qu'on les emploie. Les Arts ne ſe peuvent paſſer du fer, à qui nous avons d'ailleurs donné des aîles par des fléches empennées ſelon la penſée de Pline, afin que la mort nous vint trouver plus promptement, *ut ocyus mors perveniret ad hominem, alitem illam fecimus, pennaſque ferro dedimus.* Ariſtote a écrit dans ſon traité des choſes merveilleuſes & difficiles à croire, qu'en l'Isle de Cypre on ſeme du fer, qui arroſé d'eau croit & pouſſe en ſorte qu'il ſe recueille. Il faut joindre ſon texte à celui de Nicolo Conti, qui porte qu'on trouve dans un arbre des Indes Orientales une verge de fer longue & fort deliée, dont un morceau appliqué contre la chair empêche qu'on ne ſoit bleſſé par le fer. Quoiqu'il en ſoit, c'eſt du Fer qu'on peut dire mieux que de l'or & de l'argent, qu'après l'avoir tiré des entrailles de la Terre, & rendu bien trenchant, il nous fait maitres & poſſeſſeurs de tout ce qu'elle a en ſa ſuperficie. L'on compare neanmoins la puiſſance de l'Or à celle de Dieu, en ce qu'elle eſt reconnuë par tout. Car ce que Pline écrit d'une ville ſur le Ti-

*l. 34. c. 14.*

*de mir. auſc.*

*l. 5. c. 27.*

is où il eſt abominé, ſe reconnoit pour apo-
rphe, & Lancelot a eu raiſon d'en faire un
ſes Farfalloni. Le plus eſtimé eſt celui des
ieres, qui n'a point ſenti le feu, *aurum apy-*
*m*, & pource qu'il s'amaſſe avec des peaux *l. 1. c. 52.*
: mouton, Belon croit après Appian, que *App. de*
*bell. Mith.*
ſable de la toiſon d'or a été inventée. L'Hi-
ire des Incas nomme une riviere de leur *l. 2. c. 16.*
s, qui donnoit l'or ſi pur & ſi fin, qu'il *& l. 8. c.*
*24.*
ſoit vingt quatre carats. Metellus dans ſa
face ſur Oſorius aſſure, qu'on trouva dans
te Amerique un grain d'or valant trois mil- *3. hiſt. c. 7.*
trois cens écus Caſtillans. Oviedo parle
ne autre grain qui peſoit trente-ſix livres.
plus mol & maniable eſt le plus eſtimé,
ant de ſa nature de telle force, qu'une on-
d'or tirée en fil delié comme les cheveux,
end plus de mille pas.

Il y a des terres minerales de grande conſi-
ation, & ces eſprits dont elles ſont pleines
t que comme il y en a où tous les grains
'on ſeme dégenerent, il s'en trouve en
ngrie où l'on aſſûre que ces mêmes grains
ngent la troiſiéme année en une meilleure
ece. La terre Samienne, Armenienne,
Lemnienne a ſes qualitez qui la font eſti-
r. Cette derniere eſt celle que nous nom- *Belon l. 1.*
ons Sigillée, & qui ne ſe tire qu'avec de *c. 23.*

grandes ſolemnitez par les Turcs une fois l'an le ſixiéme jour du mois d'Août. Il reſteroit à parler des tremblemens de terre ; qui ſont comme les agitations d'un corps malade. Ce ſont les vents & les exhalaiſons, plus ordinaires au Printems & en Automne qu'aux autres ſaiſons, qui les cauſent, pour ne rien dire du Trident de Neptune, c'eſt pourquoi l'on en traite dans le diſcours des Meteores. Mais comme nous avons remarqué les plus notables, & fait beaucoup de reflexions deſ-
tre 75. ſus dans une Lettre imprimée, nous paſſerons des mixtes parfaits inanimez, à ceux d'un degré ſuperieur parce qu'ils ſont animez.

## CHAPITRE XX.

### *Des Corps animez.*

Il y a trois ſortes d'ames, la vegetante, la ſenſible, & la raiſonnable, qui ſont autant de genres de vie differens, la vegetative, la ſenſitive, & l'intellectuelle ; ce qui nous obligera à parler premierement des Vegetaux, en ſecond lieu des Animaux, & puis de l'Homme comme poſſedant une forme differente, qui eſt l'ame raiſonnable & immortelle. Ces trois vies diverſes ne ſont pas ſi diſtinctes, que comme la Nature procede lentement, doucement, & par degrez en tout

elle n'ait mis des Etres douteux en-
me de ces vies, & des amphibies qui
nt autant de l'une que de l'autre, de
on ne ſait de quel côté les ranger. Cela
même conſiderer dans tous les ordres
ture; où, à commencer par le plus
e, beaucoup de Philoſophes ont re-
Cometes comme moyennes entre les
les meteores ignées. L'argile eſt
erre & les pierres; le mercure entre
es metaux; l'aiman entre les pierres
mes metaux; les trufles, les cham-
& la mouſſe entre la pourriture ter-
les plantes; le coral, entre les pier-
mêmes plantes; & les Zoophytes,
plantes & les animaux. Le Bora-
plante-agneau de Tartarie eſt un
notables Zoophytes. Les feüilles
ites de Bigafetta en font un autre
eux. Le nom de la plante Senſitive
qu'elle eſt encore du nombre. Ari- 4. de par. anim. c. 5.
omprend le Guy & l'Epipetre du Par-
rbes paraſitiques qui ſubſiſtent com-
nimaux, ſans recevoir leur nourri-
leur attachement à la terre. Et l'E-
i tient à ſon rocher, pour ne rien dire
res, peut être miſe du même rang.
lonc aux Amphibies qui ſont entre

les animaux d'elemens differens, les Poiſſons volans ne ſont pas plus aquatiques qu'aëriens
*l. 14. hiſt. cap. 8.* non plus que cet animal que décrit Oviedo, qui a le pied gauche fait comme celui des Cannes pour l'eau, & le droit comme les oiſeaux de proye, & chaſſant dans l'air, dans l'eau, & ſur la terre. L'Autruche, & la Chauveſouris, ſont entre les Volatiles, & les Terreſtres. Beaucoup de Serpens ſont aquatiques & terreſtres; la Tortuë eſt de
*de mir. auſc.* même. Ariſtote met des poiſſons terreſtres en Paphlagonie. Le Caſtor qui bâtit ſa maiſon pour cela à trois étages, eſt autant dans l'eau que ſur la terre. On dit le même des Ours blancs vers le Pole. Le Cheval marin, & tous ces monſtres que les Anciens nommoient *Phocas*, paiſſent ſur terre comme ils vivent dans les eaux. Et ce qui eſt plus ſurprenant, l'on a trouvé dans une Iſle du Japon un animal, fait comme un Loup, qui a quatre pieds, & qui eſt terreſtre ſeulement la moitié de ſa vie, devenant aquatique, & ſe transformant en poiſſon qui a des écailles lorſqu'il commence à devenir vieil. Ce ſont des ambiguitez de la Nature fort conſiderables dans ces trois ſortes de vies. Commençons par la plus baſſe, qui eſt la Vegetative & qui ſert de fondement aux deux autres.

## CHAPITRE XXI.

### *Des Vegetaux.*

ENCORE que Seneque reconnoiſſe dans
une de ſes epitres qu'il étoit du corps
des Stoiciens, cela ne l'empêche pas de nom-
mer ridicule leur opinion, que les Vertus
ient des animaux, ſur cette mauvaiſe rai-
qu'elles ne s'exercoient qu'avec l'ame, &
tout ce qui avoit ame étoit animal. Il
ie là deſſus ; *Non poſſum hoc loco dicere* ep. 113.
*Cæcilianum, O triſtes ineptias! ridiculæ*

Certes c'eſt avec raiſon qu'il en parle
Mais ce n'eſt pas la même choſe de ce
r penſé une infinité de grands Philoſo-
pour ne rien dire des Manichéens, tou-
les plantes, à qui donnant une ame ve-
te, comme elle ne leur peut être diſpu-
s accordoient auſſi le nom de veritables
ux. Le Peripatetiſme pourtant définif-
animal par ce qui poſſede les ſens, plû
e par ce qui a une ame, dénie à tous
egetaux le titre d'animal, encore qu'il
ſe en eux quelque veſtige de ſentiment,
ne ſai quoi de fort analogue ou rappor-
nos ſens. En effet, outre qu'elles re-
t, qu'elles ſe nourriſſent, qu'elles ſont
s à la faim, & à la ſoif, qu'elles ont

leurs excremens, leurs membres, leu
ladies patiſſant du froid & du chaud, é
gueriſons ; on les voit mourir ou d'ell
mes de vieilleſſe, ou de mort violent
me les animaux, étant même ſujette
infirmitez chroniques, & à des peſti
qui en dépeuplent parfois de certain
trées. On a encore obſervé entre elles
different, & qu'il y en a de mâles & de
les. Auſſi engendrent-elles leur ſen
ſi elles ne ſont pas ſteriles, à quoi l'o
remedier. D'ailleurs l'Inde a ſon arbi
te : Theophraſte a nommé la plante h
ſe, qui pourroit être la Senſitive don
avons parlé : Et de même nous av
proverbialement, Sot comme un Prun
cauſe de rejettons impertinens de cet
*propter ſtolones*, d'où ſont venus auſſi le
Latins *Stolidus*, & *Stoliditas* ; les Gre
appellé Meurier par antiphraſe, cet
qu'ils ont cru la plus ſage de tous. T
termes neanmoins qu'ils ont commun
les animaux & avec nous ſont métapho
& il n'y a que la Fable & les Romans c
celui d'Arioſte, qui faſſent parler les arb
répandre, étant bleſſez, de veritable
De ſorte que l'Egliſe aiant condanné l'h
des Manichéens ſur ce ſujet, il faut ſe

ıion de S. Thomas, qui eſt celle d'A-
e.
ur dire quelque choſe davantage des
:aux, ſans repeter ce que nous en avons
ailleurs, on peut conſiderer qu'encore
ous apprenions de ce Philoſophe com- 2. *Polit.*
s Lacedemoniens faiſoient cultiver leurs c. 10.
; par des eſclaves qu'ils nommoient *Ilo-*
le même que les Candiots ſe décharnt du même travail ſur d'autres ſervi-
appellez *Periœci:* ſi eſt-il contraint l. 6. c. 4.
uer un peu après que le meilleur de tous
uples eſt celui qui s'occupe à la culture
amps. Selon ce ſentiment les premiers
ins n'avoient point de plus grande loüan-
lonner à leurs Citoyens, que d'entendre
ce métier, *quem virum, bonum colo-*
*dixiſſent, ampliſſimè laudaſſe exiſtima-*
& leur Cenſeur qui exerçoit ſa charge Pl. l. 18.
s principaux de leur Etat, puniſſoit ou cap. 3.
ioit aigrement ceux qui s'y prenoient
*agrum malè colere cenſorium probrum* A. Gell.
*batur.* Mais le precepte de Jeſus Syrach l. 4. c...
doit plus toucher qne tout cela, quand
s exhorte à l'agriculture, parce que c'eſt
: que nous tenons de Dieu, *Non oderis* c. 7.
*oſa opera, & ruſticationem creatam ab al-*
. Auſſi outre les Rois Phraotes, Juba,

& assez d'autres Souverains & Princes comme le Laertes d'Homere, Salomon s'y appliqua de telle sorte, qu'il connoissoit la nature de toutes les plantes depuis la plus petite jusqu'au plus haut cedre du Liban. Et l'Empereur Claudius Albinus écrivit aussi bien que lui des Georgiques dont parle Jules Capitolin. Quant à Diocletien, chacun sait comme il plantoit & élevoit des arbres de sa main dans Salone, où il mena dix ans durant une vie priuée, après en avoir coulé vingt, tenant l'Empire entre ses mains. Mais Epicure fut le premier dans Athenes, si nous en croions Pline, qui eut, pour parler ainsi, une maison des champs dans une populeuse ville, c'est à dire un grand jardin avec beaucoup d'arbres & de belles allées. *Primus hoc instituit Athenis Epicurus otii magister: usque ad eum moris non fuerat in oppidis habitari rura.* Et certes l'on ne peut pas lui reprocher ce divertissement, le plus digne d'un Philosophe, au jugement de Ciceron, de tous ceux qu'il peut prendre: *Voluptates agricolarum*, dit cet Orateur dans son livre de la Vielleſſe, *mihi ad sapientis vitam proxime videntur accedere.* 4. hist. Polybe a jugé sur cela digne de remarque, qu'entre tous les peuples du Peloponese les Eliens étoient si amateurs de la vie ru

u'on voioit parmi eux des perſonnes nota-
lement riches, qui vivant à la campagne com-
oient juſqu'à la ſeconde & troiſiéme genera-
ion qui n'avoit pas eu la curioſité de voir la
ville d'Elide.

Chaque plante a quelque choſe de ſingu-
lier: En voici quelques exemples. La Roſe
que les Payens veulent être venue du ſang de
Venus, & les Muſulmans de la ſueur de Ma-
omet, qui eſt le Soleil de la terre comme
e Soleil eſt la roſe du Ciel, qui poëtique-
nent parlant donne à boire aux Abeilles dans
ne taſſe de rubis, & qui Reine des fleurs

*Busbec ep. 1.*

*Porta d'or la corona, & d'oſtro il manto;*

ntête beaucoup de perſonnes qu'elle enrhu-
ne, & fait mourir de ſon odeur le Vautour
& l'Eſcargot. Le Laurier que les Demons
raiſſent & craignent ſelon Porphyre dans Eu-
ebe, eſt nommé par Pline l'agreable portier
les Celars, & des Pontifes, *gratiſſima domi-
us janitrix Cæſarum Pontificumque*; il ac-
ompagnoit toûjours les lettres de victoire,
l a toûjours fourni de couronnes le Parnaſſe,
& il preſervoit Tibere du tonnere, ou trom-
poit doucement ſon imagination, vrai-ſem-
blablement ſur ce qu'il témoigne par ſon pe-
tillement dans le feu l'averſion qu'il en a. Le

*Mari. Adon. cant. 2. præp. Ev. l. 3. c. 11. l. 15. c. 30. contra Brodæus miſc. l. 3. c. 2. & Laud. Vairus l. 2. d. fæſc. c. 14.*

il n'y a guéres d'apparence de leur diſputer l'autre partie. D'ailleurs par la doctrine des contraires, ſi les Chiens, les Chevaux, les Renards, & quelques autres des plus ſpirituels animaux, tombent en démence, & deviennent fous comme les hommes, ce qui ſe voit tous les jours; ne s'enſuit-il pas qu'ils ont l'uſage ordinaire de la raiſon, puiſqu'ils ont paſſé d'une extremité à l'autre, & que perſonne ne perd ce qu'il n'a pas. C'eſt peut-être ce qui a porté Lactance à les rendre participans du diſcours interieur, nous faiſant differer d'eux ſeulement par la Religion, dont neanmoins l'on n'a pas cru qu'ils fuſſent entierement privez, puiſqu'entre autres l'on a fait adorer le Soleil à l'Elephant. Quintilien en faveur de ſa profeſſion donne liberalement la raiſon aux Brutes, mettant la diſtinction eſſentielle entre elles & nous, au ſeul langage qu'il leur refuſe. C'eſt après ſon maître Ciceron qui ne leur dénie pas moins l'oraiſon que la raiſon, ni le langage que le diſcours ſpirituel, *feræ rationis & orationis expertes ſunt*, dit-il au premier livre de ſes Offices ou des devoirs mutuels. Si eſt-ce que Clement Alexandrin fait voir qu'outre la voix, dont nous ne ſaurions nier que les animaux ne s'expliquent tous ſans excepter les poiſſons,

ijet des Vegetaux, ne jugeant pas à propos e rendre ce chapitre plus long.

## CHAPITRE XXII.

### *Des Animaux.*

De la même façon qu'on a voulu attribuer aux Plantes un ſentiment qui les auroit renduës de veritables animaux; il s'eſt auſſi rouvé des perſonnes qui ont prétendu donner à ceux-ci l'uſage de la raiſon, & qui les nt conſiderez non ſeulement comme ſenſibles, mais encore comme raiſonnables. Euſebe met entre les ouvrages de Philon Juif que nous n'avons plus, celui-ci, *Alexander, ſive de eo quod Bruta ratione prædita ſunt.* Plutarque rapporte l'opinion de divers Philoſophes ſur ce ſujet, & d'Anaxagore entre autres qui leur accordoit l'intellect agent, mais non pas le patient; ce qui revient aux opinions de Pythagore, de Platon & de Galien, qui ne font differer leur raiſonnement de celui des hommes, que ſelon le plus & le moins, à cauſe des organes qu'ils ont differens des nôtres. En effet il ſemble que les deux principales facultez de l'ame étant l'entendement, & la volonté, ſi les Bêtes ont celle-ci, comme nous voions qu'elles font ce que bon leur ſemble, ſi on ne les a privées de leur liberté;

*2. hiſt. Ecl. c. 17. de plac. Ph. l. 5. c. 20.*

il n'y a guéres d'apparence de leur diſp
l'autre partie. D'ailleurs par la doctrine
contraires, ſi les Chiens, les Chevaux,
Renards, & quelques autres des plus ſ
tuels animaux, tombent en démence, &
viennent fous comme les hommes, ce q
voit tous les jours; ne s'enſuit-il pas q
ont l'uſage ordinaire de la raiſon, puiſq
ont paſſé d'une extremité à l'autre, &
*l. de ira Dei.* perſonne ne perd ce qu'il n'a pas. C'eſt p
être ce qui a porté Lactance à les rendre
ticipans du diſcours interieur, nous fai
differer d'eux ſeulement par la Religion, d
neanmoins l'on n'a pas cru qu'ils fuſſent er
rement privez, puiſqu'entre autres l'on a
adorer le Soleil à l'Elephant. Quintilie
faveur de ſa profeſſion donne liberalemer
raiſon aux Brutes, mettant la diſtinctior
ſentielle entre elles & nous, au ſeul lang
qu'il leur refuſe. C'eſt après ſon maitre
ceron qui ne leur dénie pas moins l'orai
que la raiſon, ni le langage que le diſcc
ſpirituel, *feræ rationis & orationis expe
ſunt*, dit-il au premier livre de ſes Office
des devoirs mutuels. Si eſt-ce que Clem
*l. 1. Strom.* Alexandrin fait voir qu'outre la voix, d
nous ne ſaurions nier que les animaux ne s
pliquent tous ſans excepter les poiſſons,

a même reconnu des dialectes differens entre eux, quoiqu'ils s'entendent fort bien. Car par exemple le Roſſignol ne chante pas également par tout, & celui d'Amerique n'eſt pas de beaucoup ſi éloquent que celui de nôtre Europe. Mais Polybe qui n'étoit pas moins Philoſophe qu'Hiſtorien, donne ailleurs aux bêtes un bien plus grand avantage. Le Loup, dit-il, ne tombe pas deux fois dans une même foſſe, le Chien craint l'eau chaude & le bâton dont on l'a chatié, & le Renard évite pour toûjours le piege qu'on lui avoit preparé; il n'y a que l'homme qui ſe laiſſe à toute heure attraper, & qui paroit par là avoir le moins d'eſprit de tous. L'on s'étend en ſuite ſur mille actions ingenieuſes de divers animaux; & Pline a fait un chapitre particulier des remedes dont nous nous ſervons, & qu'ils nous ont enſeignez. Il montre en divers autres lieux que nous leur ſommes redevables de la plûpart des arts que nous exerçons, & l'on veut que les plus ſtupides mêmes nous aient appris, le Pourceau à labourer, & l'Ane ſelon Pauſanias à couper la vigne, l'aiant brouttée & rendue par là plus fertile. La réponſe ordinaire à tout cela, eſt que les Bêtes n'agiſſent en ce qui nous paroit le plus ſpirituel, & le plus raiſonnable, que par un in-

*Ovied. l. 4. hiſt.*

*l. 8. c. 17.*

*l. 2.*

ſtinct manifeſte dans toutes leurs operations qui ſont d'une même ſorte, les oiſeaux par exemple faiſant tous leurs nids, chacun en ſon eſpece, d'une même façon. Mais cette repartie eſt ſujette à de grandes conteſtations, & n'eſt pas même veritable, puiſqu'on a obſervé qu'aux Indes ces mêmes oiſeaux conſtruiſent leurs nids tout autrement qu'ici. Car à cauſe des pluies, & de l'exceſſive chaleur, ils ont le ſens & l'induſtrie de les bâtir au bout des branches en forme de bouteille les tenant ouvertes par le bas. Avec tout cela pourtant il ſemble qu'il y ait de l'impieté à dire que les animaux aient de la raiſon, parce que c'eſt leur attribuer la forme eſſentielle de l'homme, & l'on peut ajoûter que cette opinion choque notablement pluſieurs points de nôtre Religion. Le plus donc qu'on leur puiſſe conceder, c'eſt quelque ſorte de raiſonnement à leur mode, qu'il faut croire differer du nôtre, plus que ſelon le plus & le moins qui ne changent pas l'eſpece.

*relat. de la Boulaye.*

Ariſtote voulant écrire l'Hiſtoire des animaux, fut obligé à une ſi grande dépenſe, qu'Athenée nous aſſure qu'il y emploia quatre cens quatre-vingts mille écus, que lui fournit pour cela Alexandre le Grand ſon diſciple. Depuis lui, qui s'eſt très bien acqui-

*l. 9.*

e ſon entrepriſe, pluſieurs autres n'ont laiſſé de travailler ſur le même ſujet, & enrichir d'une infinité de curieuſes obſer-ons, où Geſner & Aldrovandus entre les lernes ont ſur tous reüſſi. Le nouveau de qui a paru depuis cent cinquante ans, me une nouvelle Nature, & les décou-s de tant d'autres païs dont ce Philoſo-n'avoit nulle connoiſſance, leur ont don-: moien en marchant ſur ſes pas de le paſ-n quelque choſe. Il ſeroit donc aiſé d'é-re fort loin ce chapitre, que nous rétrain-s à fort peu de remarques ſingulieres, & nous n'avons pas faites ailleurs où nous *lettre. 54.* s parlé des animaux.

ncore qu'on les diſtingue en trois ordres rens, de volatiles qu'on attribuë à l'air, natiles qui vivent dans les eaux douces alées, & de terreſtres qui cheminent com-nous ou qui rampent ſur la terre; ſi eſt-u'à le prendre exactement, il n'y a point eau qui ſoit purement aërien comme le ſon eſt aquatique, le premier ne ſe pou-: paſſer du repos qu'il eſt contraint de ve-chercher en terre. Je ſai bien que les oniciens ſe ſont figuré des animaux aë-s, à qui l'élevation & la montée en haut t auſſi naturelle, que la deſcente en bas

leur reüſſiſſoit violente & contre nature; mais perſonne ne les peut prendre que pour des Etres imaginaires. En effet l'air, non plus que le feu, ne produiſent point d'animaux qui leur ſoient entierement propres, par la raiſon qu'en rend Ariſtote, que ces deux Elemens ſuperieurs n'ont pas la matiere requiſe à leur generation, que la ſeule terre & les eaux peuvent fournir. C'eſt pour cela que tous les oiſeaux ont des pieds qui ne leur ſont d'uſage qu'ici bas. Car ce qu'on a écrit des Apodes, tels que le Manucodiata, Irico, ou oiſeau de Paradis des Moluques, ſe trouve faux après une exacte perquiſition, qui a fait connoître que la Nature leur aiant donné de très petits pieds, les marchands les en privent ſouvent par impoſture, afin de favoriſer une creance qui encherit le trafic qu'ils font de ces oiſeaux. Si ce n'eſt qu'on veüille accorder Cluſius qui eſt de ce dernier ſentiment, avec ceux qui n'en ſont pas, en diſant qu'il ſe trouve des Manucodiates avec des pieds, & d'autres ſans pieds, qui ſe doivent vraiſemblablement repoſer comme cet autre oiſeau de l'Amerique dont parle Vincent le Blanc, s'il n'eſt le même, entortillant leur queue à un arbre où ils demeurent ſuſpendus. Diogenes Laërtius nous apprend que Strabc

*1. de hiſt. anim. c. 1. & 4. meteor. c. 4.*

Phyſicien avoit fait un livre des animaux buleux, je penſe que s'il n'y avoit mis ces podes, on les y eut pû ajoûter, avec le Phœix, la Chimere de Bellerophon, & la Sphynge des Egyptiens.

Quoiqu'il en ſoit, pour commencer par es Volatiles, le Hibou oiſeau de Minerve, utant reſpecté aujourd'hui des Tartares, u'autrefois des Atheniens, paſſe pour le plus rudent; le Vautour dans Plutarque pour le lus ſaint; l'Hirondele ennemie de Thebes our la plus indocile; le Paon pour le plus eau; la Mouche pour la plus incorrigible; e Contur de Madagaſcar pour le plus grand, e le Moſquetto, Tominejo, ou Vicelin de Mexique, pour le plus petit. Mais quoique ous donnions ici le prix du chant au Roſignol, comme ſoiſoient les Grecs l'appellant hilomele, & quand il ſeroit vrai que la Liote eut auſſi reçu ſon nom d'eux à cauſe de ès chanſons, plûtôt que par la conſideration u Lin qu'elle aime tant; ſi eſt-ce que Belon roit que l'oiſeau nommé par les anciens *avis enatica*, qu'il vid en Judée, a le plus agreble ramage de tous.

λίνος. *cantio.*

*l. c. 2. 7.*

Il n'y a point d'éloge qui ne cede à celui ue nous voions avoir été donné à l'Abeille, on ſeulement par le Poete quand il a dit,

*Esse apibus partem divinæ mentis, & haustus Ætherios dixere;*

mais par Aristote même lorsqu'il observe que les guêpes & les frelons n'ont rien de divin comme ces Mouches à miel; θεῖον, c'est son mot. Quintilien ne leur a pas été moins favorable dans une de ses declamations, où il prononce d'elles *quid non divinum habent, nisi quod moriuntur?* Solin ne se contente pas de les exclure de l'Irlande, il assure que la terre de cette Isle transportée ailleurs les y fait périr. Elles sont sans distinction de mâle & de femelle, quoiqu'on ait voulu dire de leur Roi, & elles engendrent sans s'accoupler, aiant en elles, dit Aristote, l'un & l'autre sexe comme les Plantes. Celles de l'Inde Occidentale sont sans aiguillon, noires, & plus petites que les nôtres. Leur miel est encore de couleur noire, aussi bien que leur cire qui ne se peut blanchir, ni elles apprivoiser & rendre domestiques comme elles sont parmi nous. En Guatemala pourtant où elles sont blanches, leur miel, & leur cire participent de leur blancheur.

La Poule est admirée par Seneque de ne craindre ni le Paon, ni l'Oye, nonobstant leur grandeur, & d'apprehender si fort le moindre Milan. On voit des Poules qui ont de

mes toutes renverſés & tournées vers *Sal. de an. climact.* 756. ἐκ τῶ λιπ-
. Celles du Royaume de Mangi qui
nches, portent de la laine au lieu de
Et le Coq qu'Athenée veut qui ait τρου.
nmé *Alector*, pource qu'il nous excite
du lit, ne chante point à minuit dans
ique, ſi nous en croions Oviedo,
: il fait en nos contrées. L'on fait en
éclore au four les poulets (*), mais
ſont pas de ſi bon goût que ceux qui
uvez naturellement, comme l'a éprou-
ro della Valle.

igonus Caryſtius rapporte pour une c. 132.
lle, qu'on avoit vû une Hirondelle
e. Blefkenius dit dans ſa deſcription
ande, que les Corbeaux y prennent or-
ment la même couleur. La Chauve-
eſt ſeule entre tous les oiſeaux, ſi elle
tre miſe du nombre, qui a des dents,
ammelles, & du lait. L'Autruche,
ı categorie eſt auſſi douteuſe, ſe trouve
ıe parmi les Volatiles, ſelon Pline, qui
deux paupieres comme l'homme. Je
:rſuadé qu'elle digere le fer, pour avoir
ıntité de monnoies conſumées les unes

(*) à preſent pareillement en Europe ſuivant
ıode de Reaumur.

plus, & les autres moins dans l'eſtoma
ne qui étoit au Cardinal Bagni. L'Ap
ou Merops a cette faculté ſinguliere, c
ler à reculons, & la queuë la premier
*L. 1. de anim. c. 49.* qu'Elien dit avoir admiré. Les Grues a
cent l'Hiver, comme les Cicognes,
Hirondelles l'Eté. L'on ne doute plu
du bois qui ſe pourrit dans la Mer il ne
une eſpece de Cannes; j'en ai vû de for
à demi qui tenoient encore à une pie
vaiſſeau apportée de Hollande exprès
faire connoitre cette generation. Afin
toriſer la beauté du Paon dont je n'
qu'un mot, j'ajoûte l'obſervation du
*L. 3. c. 6.* Jarric, qu'au Roiaume d'Angola le Ro
a le pouvoir de nourrir cet agreable an
avec une loi ſi rigoureuſe qu'elle conda
la mort ceux qui prennent une de ſes pl
s'ils ne deviennent eſclaves avec tous
parens, dont les biens ſont confiſquez
ce crime.

*L. 32. c. ult.* Venons aux Poiſſons, dont Pline a
qu'il n'y avoit que cent ſoixante-ſeize g
differens dans la Mer, les croiant plus
à comter que les oiſeaux de l'air ou les a
animaux de la terre. Mais il peut bien
trompé ſur une fauſſe préſuppoſition.
l'on n'avoit pas mieux reconnu de ſon

toutes les regions de la Mer, que celles de l'air & de la terre; & les premieres n'ont pas moins que les autres leurs habitans ſeparez, differens, & qui ſont profeſſion, auſſi bien que les hommes, de s'affectionner à leur patrie ſans jamais en ſortir.

*Deſcripſit ſedes varias natura profundi,* *Ovid.*
*Nec cunctos una voluit conſiſtere piſces.*

L'on a trouvé d'autres poiſſons vers l'Amerique qu'il n'y en a aux côtes de l'Europe; & il ſe rencontre des cantons dans cet element humide, deſerts & ſans habitans, comme nous l'avons déja obſervé au chapitre quatorziéme; de même qu'il s'en remarque d'autres extraordinairement peuplez.

S'il eſt vrai qu'il ait plû parfois des poiſſons, il faut croire qu'ils étoient formez en l'air & dans la nue. Mais il eſt certain qu'ils s'en trouve de foſſiles dans la terre, où ils peuvent vivre, ceux-là n'aians ni poumons ni reſpiration. Ariſtote le témoigne en plus d'un lieu, & il aſſure qu'on trouve ſouvent de ces poiſſons terreſtres en Paphlagonie. Ils devoient être compris au precepte de Pythagore de ne manger jamais de poiſſons, au cas qu'il fut fondé ſur le ſilence dont ce Philoſophe faiſoit le fondement de ſa ſecte, & qu'il diſoit avoir apris des poiſſons. Car il s'en *L. de reſp. c. 5. & de mir. auſc.*

trouve de parlans non ſeulement dans la M
*Athen. l. 7.* tels que le Chien & le Veau qu'on appe
Marins, mais encore dans beaucoup de
vieres, comme dans le Clitor & le Ladon d'
cadie, auſſi bien que dans l'Aorne où les P
*L. 8.* cilies ſe font écouter. Pauſanias dit que ce
ci ont la voix fort approchante du chant
Grives ; & nomme le fleuve où ils ſe vo
& s'entendent non pas Aorne, comme
Athenée, mais Aoranie. Or les Pytha
ciens n'ont pas été ſeuls qui ſe ſont abſt
de poiſſon, il y a eu des Religieux en Eg
qui ſe ſont privez de cette nourriture par
tification, comme étant beaucoup plus
cieuſe que celle de la chair, & plus éch
fante; tant à cauſe de la ſalure de la
l'égard des maritimes, que pource qu'
*Ariſt. l. de reſp. cap. 14.* docle ſoûtenoit, generalement parlant,
les animaux aquatiques étoient les plus ch
dé tous. C'eſt tout le contraire de cer
Ethiopiens nommez *Ichthyophages*, parceq
n'avoient point d'autres vivres que ceux
*Lib. 3.* la pêche leur fourniſſoit. Diodore obſ
qu'à la verité cette nourriture abregeoit l
jours, mais qu'en recompenſe ils les paſſo
*8. de hiſt. anim. cap. 10.* plus exemts de maladies que nous ne fai
Auſſi Ariſtote aſſure que les poiſſons ne
jamais attaquez d'aucune peſtilence, ce

marché un Barbeau qu'on lui avoit
il fut acheté près de deux cens écus.
Suetone mettent d'autres Barbeux en- *Pl. l. 9.*
plus haut prix. Au reſte comme il y *cap. 7.*
i nous des hommes *anthropophages* & *Suet. l. 3.*
mangent les uns les autres; il ſe trou- *cap. 34.*
ſi des poiſſons qui devorent jusqu'à
e leur eſpece.

Hiſtoires amoureuſes des Dauphins &
elques jeunes garçons ſont recitées par
finite d'Auteurs. Le pouvoir de la
le d'endormir le bras du Pêcheur &
e la Remore d'arréter les vaiſſeaux, ne
as moins celebres. Je voi pourtant
uelques Relations de voiages, qu'on a *P. du Ter-*
aux Indes Occidentales quantité de *tre.*
es qui n'empêchent point le cours des *L. 9. c. 8.*
. Mais Pline donne un avantage mer-

trouve de parlans non ſeulement dans la M
*Athen. l. 7.* tels que le Chien & le Veau qu'on app
Marins, mais encore dans beaucoup de
vieres, comme dans le Clitor & le Ladon d'
cadie, auſſi bien que dans l'Aorne où les P
*L. 8.* cilies ſe font écouter. Pauſanias dit que ce
ci ont la voix fort approchante du chant
Grives ; & nomme le fleuve où ils ſe voi
& s'entendent non pas Aorne, comme
Athenée, mais Aoranie. Or les Pythag
ciens n'ont pas été ſeuls qui ſe ſont abſte
de poiſſon, il y a eu des Religieux en Egy
qui ſe ſont privez de cette nourriture par m
tification, comme étant beaucoup plus d
cieuſe que celle de la chair, & plus écha
fante; tant à cauſe de la ſalure de la mé
l'égard des maritimes, que pource qu'Em
*Ariſt. l. de reſp. cap. 14.* docle ſoûtenoit, generalement parlant, c
les animaux aquatiques étoient les plus cha
dé tous. C'eſt tout le contraire de certa
Ethiopiens nommez *Ichthyophages*, parce qu
n'avoient point d'autres vivres que ceux c
*Lib. 3.* la pêche leur fourniſſoit. Diodore obſe
qu'à la verité cette nourriture abregeoit le
jours, mais qu'en recompenſe ils les paſſoi
*8. de hiſt. anim. cap. 10.* plus exemts de maladies que nous ne faiſo
Auſſi Ariſtote aſſure que les poiſſons ne ſ
jamais attaquez d'aucune peſtilence, ce

pour la plus vaſte & la plus groſſe de toutes les creatures vivantes de quelque ordre qu'elles ſoient. Le Crocodile a cinq choſes ſon conſiderables; qu'il eſt auſſi de tous celui qui devient le plus grand du plus petit principe ou commencement, *maximus exiſtit ex minimo*; qu'il n'a point de langue ſelon pluſieurs, ou courte & inutile ſelon d'autres; qu'il remuë la machoire d'enhaut aiant la baſe immobile: qu'il croit tout le tems de ſa vie; & qu'il fuit devant les perſonnes qui le pourſuivent, ne courant qu'après celles qui témoignent de la peur en s'éloignant de lui. Le mépris ſeul qu'en font les Tentyrites, & leur temerité, dit Seneque, leur donne ce grand avantage de le vaincre facilement. L'on a auſſi publié comme une grande merveille, que par tout où ſe trouvoit le poiſſon Anthias, appellé par nous Barbier de Mer, il ne ſe rencontroit jamais aucun poiſſon dangereux; ce qui l'a fait nommer aux Plongeons qui pêchent les perles, le coral, ou les éponges, *le poiſſon ſacré*, titre dont quelques autres poiſſons ſont auſſi honorez. Mais, comme dit fort bien Ariſtote, cela ne vient pas d'une vertu qui ſoit en celui-ci, l'éloignement des autres qu'on craint n'arrive que par accident, & de la même façon qu'o

uve des limaçons, l'on eſt aſſuré qu'il n'y
i pourceau, ni perdrix.
Les animaux terreſtres ne ſont pas moins
nſiderables que les autres, & même à cau-
du pâtis commun où nous broutons avec
x, ſouvent nous leur ajugeons de grandes
rogatives. En effet Pline a prononcé de
lephant le plus maſſif & peſant de tous, qu'il
it *humanis ſenſibus proximus*. Et quelques-
s ont voulu mettre le Singe entre l'homme
a bête, comme ils ont placé l'Ange entre
u & l'homme. Au Roiaume de Pegu
Singes ſont conſiderez comme animaux
i approchant ſi fort de la forme humaine,
ivent être plus que tous les autres agreab-
à Dieu, auſſi ſont-ils là inviolables. Et
nmoins ce n'eſt pas ſeulement à cauſe
leur figure exterieure qui approche tant
la notre qu'on en fait cas, l'interieure y
ntribuë encore davantage, & leur eſprit a
t dire aux Caffres qui les connoiſſent par-
tement, que la ſeule apprehenſion qu'on
fit trop travailler les empêchoit de parler.
eſt conſtant qu'on ſe ſert de ceux de la Gui-
e appellez Baris, comme de valets, à ba-
er la maiſon, à piler dans des mortiers,
à pluſieurs autres offices, outre qu'ils
ient de la flute & de la guiterre, avec ad-

*L. 8. c. 1.*

*Gaſpar. Bailly Ind. Orient. par. 7. cap. 36.*

*Iarric. l. 5. cap. 44. & Gaſſ. vit. Peireſc. l. 5.*

miration. Or comme ils nous ſont apportez de loin, & que nôtre region n'en produit point, il y a de même beaucoup de païs où l'on ne voit jamais de certains animaux qui ſont communs en d'autres contrées. L'Afrique n'a ni Ours, ni Cerfs, ni Pourceaux ſangliers quoiqu'à l'égard des premiers Virgile diſe d'une de ſes heros,

*Horridus in jaculis, & pelle Libyſtidis Urſæ:*

outre qu'Herodote, Solin, & quelques autres mettent des Ours en Afrique. L'Europe ne nourrit plus de Lions, comme autrefois vers la Macedoine en Thrace où ils égorgerent tant de chameaux de Xerxes, & ailleurs encore, ce que Dion Chryſoſtome a remarqué dès ſon tems. Le Pourceau ordinaire ne peut s'élever en Arabie, & Solin ajoûte à Pline, qu'y étant tranſporté il y perd la vie incontinent. Strabon nous apprend qu'il n'étoit pas permis d'avoir des Chiens dans l'Iſle de Delos, mais ils ne pouvoient abſolument ſubſiſter dans celle de Siagros, car s'ils y étoient expoſez, Pline aſſure qu'errant le long du rivage ils ne tardoient guéres à mourir. C'eſt la même choſe des Lievres portez dans l'Isle d'Ithaque, où ils periſſent auſſi-tôt, par le témoignage d'Ariſtote. Celles d'Aſtipalée & d'Irlande ne donnent naiſſance à au-

*L. 6. c. 28.*

*8. de hiſt. an. c. 28.*

cun-Serpent. Ahenea voiſine de Delos eſt mortelle aux Chats. Coronée ville de Bœotie l'étoit aux Taupes. Et l'air de la Sileſie eſt ſi contraire aux Anes qu'on n'y en voit point; les Allemans aiant accoutumé d'imputer en raillant aux Sileſiens d'avoir pris une Aneſſe pour la mere des Lievres. Je ne dis rien des Loups dont il ne ſe parle plus en Angleterre, parce qu'elle en auroit encore s'ils n'en avoient été exterminez. Peut-être étoit-ce pour la même cauſe qu'il n'y en avoit point en l'Iſle de Crete, ni ſur le mont Olympe de Macedoine du tems de Pline. Quant aux animaux des païs fort éloignez, & ſur tout du nouveau monde, c'eſt une choſe merveilleuſe comme ils ont été trouvez differens des nôtres. La deſcente vers la Mer des Crables ou Cancres de la Guadaloupe, eſt une autre merveille à conſiderer dans la Relation de cette Isle qu'on nous a donné depuis peu.

*Id. de mir. auſc.*

*L. 8. c. 58.*

*Du Tertre.*

Ariſtote qui ne pouvoit pas parler de ceux-ci, donne pour maxime generale, que les bêtes d'Aſie ſont ordinairement les plus ſauvages & indomtables; celles d'Europe les plus fortes; & celles d'Afrique les plus monſtreuſes, à cauſe de leurs accouplemens déreglez. Pline dit après le même Ariſtote, que de toutes les eſpeces dont il ſe trouve des animaux

*L. 8. cap. 53. probl.*

*ſect. 10. qu. 44.* domeſtiques & apprivoiſez, il y en a auſſi de farouches, l'homme compris: Mais l'on n'apprivoiſe jamais les Pantheres, ni les Vi-
*Suet. in Galb. aut. 6. ex Dione l. 61.* peres. Les plus ſots de tous ſont à ſon compte ceux qu'on voit couverts de laine. Les Teignes, Mittes, & Cirons répondent aux *Acaris* des Anciens, & ſont les plus petits de la Nature. Galba fit voir à Rome des Elephans funambules, & Xiphilin parle d'un autre ſous Neron, qui marchoit auſſi ſur la corde aiant un homme ſur lui, ce qui eſt conſiderable au plus corpulent des animaux terreſtres. Les plus grandes guerres des Rois d'Orient ſe font pour le titre d'Empereur des Elephans blancs. Nôtre Morale eſt remplie d'exemples qu'elle tire preſque de toutes les bêtes, qu'Epicure nommoit pour cela les miroirs de la Nature. Et je me ſouviens là deſſus que Petrarque ne peut ſouffrir, qu'on
*Præf. l. 2. de rem. ut. fort. Du Terre.* renvoie le pareſſeux au Fourmi pour apprendre de lui la diligence & le bon ménage, vu que toute l'épargne de cette petite inſecte ſe fait de larcins & de brigandages. Elle y eſt ſi adonnée, que pour appuier la penſée de Petrarque j'ai remarqué dans une Relation moderne, que les Fourmis des Isles de l'Amerique, qui ne peuvent pas apprehender la rigueur ni la ſterilité de l'Hiver, parce qu'il

en a point, ne laiſſent pas d'amaſſer, ıme les autres, ce qu'elles peuvent pil-

Quoi qu'il en ſoit, c'eſt un aphoriſme ſant dans cette même Morale, que qui- que uſe de cruauté, & j'oſe dire d'inhu- ıité, envers les animaux, manque ordi- ement de douceur & de charité envers les ımes. Homere a fait une belle leçon là ıs, quand il a feint que les larmes des che- ı d'Achille émûrent Jupiter même à la ıpaſſion. Mais parce qu'il n'y a aucun ıal ſur qui l'on ne puiſſe faire une infinité ſervations, choiſiſſons le Chien entre ; pour exemple de cela, & finiſſons ce pitre par ce peu que nous en dirons. Ce t pas qu'il ne ſoit mépriſé & haï par plu- rs perſonnes. Les Turcs ſont de ceux-là, t il y a d'autant plus de ſujet de s'étonner, ls ſont grands amateurs des Chats. Ils rent que l'Ange de Dieu n'entre jamais ; un lieu où il y a un Chien, ou une che. J'ai lû depuis peu, qu'un Roi des *Ind. Orient par. 12.* ıs Orientales étoit porté d'une telle anti- ıie contre les Chiens, qu'aux villes où il it il faloit les tuer tous, ou les tranſporter. Rabin Eſpagnol dit que la noirceur de la térité de Cham, l'impureté fabuleuſe du *Merell. præf. ad Oroſ. hiſt.* de Corbeau, & la liaiſon du Chien avec

ſa femelle après ſon accouplement, viennent en punition de ce que tous trois avoient voulu engendrer dans l'Arche. Ces penſées extravagantes, ni ces averſions, n'empêchent pas que cet animal ne ſoit reconnu par tout pour avoir beaucoup de qualitez eſtimables & ſingulieres. Il ne cede qu'à l'homme ſeul en memoire; & ſa fidelité eſt telle, que depuis Argo chien d'Ulyſſe qui ſeul reconnut ſon Seigneur après vingt ans d'abſence, juſqu'à celui de Montargis, tous les ſiecles en ont produit dont l'on a publié l'amour conſtante pour leurs maitres. Celui de Xantippus pere de Pericles le ſuivit à nage depuis le port de Pirée juſqu'en l'Isle de Salamine, où étant expiré en arrivant, on lui dreſſa un tombeau digne de ſon zele. Depuis; le corps de Lyſimachus fut reconnu & gardé des bêtes par ſon Chien, comme Appian le rapporte. Et l'on vit ſous Tibere celui de Sabinus ſe precipiter dans le Tibre, pour n'abandonner pas le corps de ſon maitre. Les Chiens ont été très-utiles en guerre lorſqu'on s'en eſt ſervi, dont il y a infinis exemples. Les Eſpagnols ont donné paie & demie de Soldat à un Chien nommé Bezzerillo, dont ils ſe ſervoient contre les Indiens de l'Amerique. Un autre appellé Leoncille, eſt encore cele-

*Pline l. 8. cap. 40.*

*Plutar. in Them.*

*De bello Syr.*

*Dio Caſſ. l. 58.*

*Ovied. 16. hiſt. c. 11.*

bre dans leurs Hiſtoires. Les Achaïens laiſ- *Plutar. in Arato.*
ſerent autrefois entre autres forces cinquante Chiens pour bien garder la fortereſſe d'Acrocorinthe; ce qui a beaucoup de rapport à ce qu'on pratique preſentement dans la ville de Saint Malo. L'on s'en ſert comme de che- *Horn. de or. gent., Am. l. 3. c. 8.*
vaux de charge en pluſieurs lieux. Et les Groenlandois qui les ont extraordinairement grands, les attelent à leurs traineaux. Auſſi ont-ils été *La Peir. rel. Groenl.*
de tout tems ſi eſtimez, que les Philoſophes Cyniques tenoient à gloire de porter leur nom. Une Prefecture & une ville d'Egypte le pri- *Strabo 17. Geogr.*
rent auſſi, où le Dieu Anubis à tête de chien étoit adoré. , Et il y a eu des peuples en Afrique, dont parle Agatharchides dans Photius, appellez Cynamolges, de ce qu'ils convertiſſoient le lait des Chienes en leur nourriture; comme nous faiſons ici celui des Vaches, des Chevres, & des Brebis. D'ailleurs Chryſippe tout contraire qu'il étoit au raiſonnement des animaux reconnut le ſyllogiſme de ceux-ci dans un carrefour à trois chemins differens. Et les excellentes qualitez qu'Alexandre avoit remarquées en ſon chien Peritas mort dans l'Inde, firent qu'il y bâtit une ville de ſon nom, comme il avoit fondé celle qui portoit celui de ſon Cheval Bucephale. Au ſurplus les Chiens ne ſont pas ſeulement utiles du

rant leur vie, ils le ſont même après leur mort. Les Hurons qui les engraiſſent en font les delices de leurs repas de Tabagie. Et leur chair ſe vend aux boucheries de la Chine, comme ici celle du Bœuf, & du Mouton, ou celle de Sanglier à Rome. Je ne rapporterai plus que deux petites ſingularitez de cet animal. L'une, qu'au rebours des Grenouïlles de Seriphe & du lac de Sicende, qui tranſportées, de muettes deviennent vocales; ou des Cigales de Rhegio qui ſe taiſent chez elles, & chantent ailleurs; les Chiens de la terre ferme d'Amerique, & ceux de Guinée, naiſſent tellement muets, qu'ils ne jappent ni batus, ni dépaïſez. L'autre ſingularité eſt, qu'en Islande il s'en voit à poil de Barbets qui naiſſent ſans queuë, & ſans oreilles.

*Ramuſio.*

*Pline l. 8. c. 58. & l. 11. cap. 27.*

*Ovied. 12. hiſt. c. 5.*

*Blefkenius in deſc. Isl.*

## CHAPITRE XXIII.

### *Des Hommes.*

COMME la vie ſenſitive des Brutes a ſous ſoi la vegetative, celles des Hommes qui eſt raiſonnable comprend les deux autres; & l'ame immortelle qui nous informe étant unique, a ſans multiplication par ſon eminence les fonctions de toutes les trois. C'eſt la principale partie de notre Etre, &

par laquelle nous ſommes definis animaux capables de raiſon. Je dis la principale, parce que l'homme eſt un compoſé d'ame, & de corps, celui-ci periſſable, & l'autre immortelle, de ſorte que ces deux parties étant d'une nature ſi differente, ce n'eſt pas merveille qu'il y ait ſouvent de la conteſtation entre elles, & que le tout s'en reſſente. En effet, quand l'ame comme ſuperieure exige trop du corps, ne lui accorde pas aſſez les choſes qui lui ſont neceſſaires, & abuſant de ſon autorité le traite tyranniquement; leur ſocieté ne ſauroit durer, on voit celui-ci ſuccomber ſous le faix, & c'eſt la ruine indubitable de leur liaiſon. Mais s'il arrive au rebours que la plus noble partie s'aſſerviſſe à l'autre, qu'elle ſe neglige pour vaquer ſeulement aux interêts de ſon inferieure, le deſordre eſt encore plus grand, parce que l'intention de Dieu & de la Nature eſt entierement renverſée. Cependant ce dernier inconvenient eſt le plus ordinaire. Le corps, comme diſoit fort bien Theophraſte, fait ſouvent païer à l'Ame trop cherement le loüage de ſon habitation. Et il arrive même parfois, ſans qu'il y ait de leur faute, qu'un eſprit bien fait ſe rencontre dans un corps mal diſpoſé, comme un excellent Pilote dans un vaiſſeau à de-

mi briſé, ou de méchante fabrique. Sur tout, il faut bien s'empêcher de croire que l'ame ſoit faite pour le corps, ſelon le ſentiment des ſectateurs d'Epicure & d'Aſclepiade. Les moindres choſes ſont toûjours ſubordonnées aux grandes, & non pas celles-ci aux premieres. C'eſt pourquoi Galien s'eſt moqué de l'opinion de ces Philoſophes en parlant du Singe, qu'il maintient après Hippocrate avoir le corps ridicule, parce que ſon ame l'eſt. Il nomme la Nature fort juſte & raiſonnable en cela, ſoûtenant qu'elle ne le feroit pas ſi elle avoit agi au contraire.

*L. 1. de uſu part. c. 22.*

Or d'autant que c'eſt une maxime recuë dans la Philoſophie, que les operations montrent les eſſences, par la regle ordinaire qui porte, *ut ſe habet unumquodque ad eſſe, ita & ad operandum ;* les differentes fonctions de nos ames comparées entre elles, & ce que les unes agiſſent ſi excellemment au prix des autres, cette diverſité, dis-je, a donné lieu à l'opinion de leur inégalité. L'Egliſe n'a point encore determiné la queſtion : Et il ſuffit de dire ici en faveur de la plus commune opinion, qui veut que Dieu crée les ames toutes égales, puiſque c'eſt pour une même beatitude, que la difference de leurs actions procede de celle des organes dont elles ſe ſervent

, qui comme corporels n'ont pas plus de
ort ni de reſſemblance que nos viſages.
ffet, la varieté de nos eſprits, leur pe-
ur ou vivacite, & l'élevation ou baſſeſſe
urs operations, ne dépend que de là, ce
ne préjudicie ni à l'égalité qui peut être
: les ames, ni à leur immortalité que la
nous oblige de croire. Ce n'eſt pas que
la meilleure Philoſophie il n'y ait aſſez de
ies raiſons qui prouvent cette immorta-

Mais parce que le Peripatetisme, com-
'a ſoûtenu Pomponace, a des principes
endent l'ame mortelle, par exemple l'é-
ité du Monde jointe à ce qu'il n'y a rien
uellement infini, le plus ſûr eſt de tenir cet
cle de la Foi, ſelon que nous nous en ſom-
expliquez dans un traité ſeparé de l'im-
talité de l'ame. Cela n'empêchera pas
nous ne fortifions ce point de Religion le
qu'il nous ſera poſſible, & que contem-
t la jonction des deux parties qui nous
ipoſent, nous ne tâchions de le bien éta-
, & de ſatisfaire en même tems au pre-
te de l'ancien Oracle, qui commandoit
e connoître ſoi-même.

'our le corps, c'eſt le fait de l'Anatomie
comter toutes ſes parties, de ſavoir leur
ation, & de rendre la raiſon préciſe de ſon

architecture. S'il nous paroît admirable au dehors, il l'eſt encore d'avantage au dedans, où tant de pieces ſans être commandées travaillent inceſſamment à nôtre ſubſiſtance, & à nôtre nourriture; ce qui oblige Galien à les comparer plaiſamment aux inſtrumens *automates* de Vulcain. Ce grand perſonage y a comté plus de deux cens os, dont il n'y a aucun qui n'ait plus de quarante rapports & conſiderations pour leſquelles il eſt de la force, grandeur, & figure qu'il poſſede. Auſſi le nom de Promethée eſt un nom de prévoiance, qui marque celle dont il a uſé dans cette fabrique. Ce qui eſt fort contraire à l'impertinente penſée de ceux qui veulent dans Clement Alexandrin que Dieu n'ait fait l'homme que juſqu'au nombril, & que ce qui eſt au deſſous ſoit d'une autre Puiſſance. Il nous ſuffira de dire en ce lieu, que la plus grande beauté du corps humain conſiſte en une juſte proportion de ſes membres, avec une couleur ſeante & convenable. Et nôtre principale conſideration ſera celle des organes, dont nous venons de dire que l'ame ſe ſert en toutes ſes operations. Car puiſque ſes deux principales facultez ſont l'Entendement, & la Volonté, & que celle-ci n'agit que par la preſcription du premier, qui ne connoît rien qui n'ait

*L. 4. de uſu part. cap. 2. & l. 10. c. 3.*

*L. 3. Strom.*

paſſé par ces organes qui ſont les Sens, il s'enſuit que leur connoiſſance ſera un grand acheminement à celle de l'ame, auſſi bien que du corps. Or ces ſens corporels ſont nommez exterieurs, pour les diſtinguer du ſens commun qui eſt interne; & bien qu'on en ait voulu rendre le nombre douteux, l'on eſt convenu dans l'Ecole du nombre de cinq, la Vuë, l'Ouïe, l'Odorat, le Goût, & l'Attouchement, par cette raiſon qu'il n'y a que cinq objets ſenſibles, la couleur, le ſon, l'odeur, la ſaveur, & la qualité tactile ou ce qui peut être touché. De ces objets ſenſibles les uns ſont nommez propres, à cauſe qu'ils ne peuvent être connus que par un ſens ſeulement, comme la couleur par la vuë, le ſon par l'ouïe: les autres ſont appellez communs, d'autant que pluſieurs ſens en jugent, comme la vuë & l'attouchement de la quantité. Le nombre, la figure, le mouvement, & le repos, ſont encore par la même raiſon des ſenſibles communs, où les Sens ſont plus ſujets à ſe tromper qu'à ceux qui leur ſont propres. Il faut prêter ſon attention à chacun de ces cinq ſens ſeparément, que les Philoſophes nomment les cinq portes de l'ame; & qu'ils diſent être des mouvemens de cette même ame, qui ſe font avec l'intervention du corps. *Ariſt. de ſomno & vig. c. 1.*

## CHAPITRE XXIV.

### *De la Vuë.*

IL ſe preſente d'abord cette grande queſtion, ſi l'on voit par l'emiſſion des raïons viſuels, comme Empedocle & Platon l'ont crû, ou, ſelon Ariſtote, par la reception des images & eſpeces des objets. Peut-être que l'une & l'autre de ces deux choſes contribuent à l'action de l'œil qu'on appelle viſion, & que le raïon & l'eſpece en uſent comme deux grands Seigneurs, dont chacun fait une partie du chemin pour ſe rencontrer. Quoiqu'il en ſoit, il demeure conſtant que les plus grands yeux ne ſont pas ceux qui voient le mieux; & que ſi Palemede eſt celui des hommes qui les a eu tels le plus remarquablement, comme Philoſtrate le repreſente, il eſt à croire qu'il voioit plus clair de ceux de l'eſprit, qu'il ne faiſoit des veritables dont nous parlons. La raiſon, outre l'experience, s'en rend facilement dans la doctrine Peripatetique, qui fait venir la pointe de la pyramide viſuelle dans les moindres yeux & un peu enfoncez, beaucoup plus pointuë, & par conſequent avec une vertu plus forte, comme étant plus unie & ramaſſée. Celui qui d'un promontoire de Sicile comtoit les vaiſſeaux qui ſortoient du port de Carthage, devoit avoir

*Pline l. c. 21.*

'eux de cette derniere conformation. Et
y a eu des vuës de Lyncée qui perçaſſent
rbres, & les murailles, ce qui eſt dur à *Iambl. protr. c. 8.*
re, elles devoient encore être de même.
; de quelque façon que la viſion ſe faſſe,
ë a ce privilege de n'être pas forcée, com-
les autres ſens le ſont par la preſence des
ts, puisque l'œil les reçoit, ou rebute,
ı qu'il lui plait de s'ouvrir, ou de ſe fer-

Le ſujet & le lieu où elle ſe fait eſt
neur cryſtalline exemte de couleur pour
juger de toutes. La lumiere qui eſt re-
: pour cela, & beaucoup plus du côté
objet que de celui de l'œil, eſt une des
es les plus obſcures dont traite la Philoſo-
, bien que ce ſoit cette même lumiere
:claire tout. On la tient une ſubſtance
: les corporelles & les ſpirituelles, & les
eurs qu'elle revele ſe peuvent dire des lu-
es incorporées, ou inherentes & atta-
s à quelque corps. Or la vuë eſt le ſens
'invention, & c'eſt pour cela qu'encore
ıriſtote ait nommé l'ouïe le ſens des diſci-
:s, il ne laiſſe pas de reconnoître que la *1. Met. cap. 1.*
:ſt celui de tous qui nous eſt le plus cher, &
: la privation nous afflige d'avantage. En
, la ſurdité n'a garde d'être ſi incommo-
ıue la cecité ou aveuglement. C'eſt

ce qui a fait prononcer oratoirement à Quintilien, que la perte de la vuë n'étoit pas moins l'aveuglement de l'ame que du corps, & que l'homme ſouffroit également par elle en toutes les deux parties. *Fallitur quisquis hanc calamitatem non animorum putat eſſe, ſed corporum; totius hominis debilitas eſt oculos perdidiſſe.* Et de verité l'ame étant renfermée dans le corps, je ne dirai pas comme dans une priſon, mais comme dans un ſepulcre, d'où vient l'alluſion Grecque entre σῶμα & σῆμα, quel plus grand deſaſtre peut-elle ſouffrir que d'être privée de ce peu de lumiere qui lui vient par cette agreable fenêtre de l'œil ? Car la verité dont elle fait ſa plus douce pâture, ne penétre jusqu'à elle par nul endroit ſi ſurement, ni ſi commodement, que par celui-là, *veritas eſt certa rei notitia, habita maximè per viſum;* d'où vient la preference du témoin oculaire à tout autre. Enfin Pline ſoûtient que c'eſt dans les yeux que l'ame fait ſa principale demeure, *profectò in oculis animus inhabitat;* & que ceux qui les baiſent s'approchent d'elle le plus près que faire ſe peut, *hos cùm oſculamur, animum ipſum videmur attingere.* Il eſt conſtant que dans la paſſion où cela ſe pratique, rien n'eſt plus puiſſant

*Gl. in auth. de inſtr. canſ. Eccl.*

*L. 11. cap. 7.*

Et Jesus Syrach rencherit sur ce proverbe de Salomon, quand il dit que les yeux d'un étourdi ou insensé se portent & se jettent de sept differens côtez tout à la fois, *oculi insipientis septemplices sunt.* Enfin la Nature a voulu gratifier l'œil de l'homme de cette particularité, qu'il n'y a que lui qui ait de petits poils à la haute & à la basse paupiere. L'Histoire des Incas observe que ceux du Perou mettoient superstitieusement en cet endroit des marques de leur bonne ou mauvaise fortune, prenant à bon augure le tremblement de la paupiere d'enhaut, comme ce leur étoit un signe tout contraire si celle d'enbas souffroit ce mouvement involontaire.

*Eccl. cap. 20.*

*Ariſt. 2. de part. an. c. 14. lib. 4. cap. 16.*

## CHAPITRE XXV.

### *De l'Ouïe.*

LA grande recommendation de l'Ouïe vient d'être le sens qui fait les savans, y en aïant peu qui le deviennent d'eux-mêmes: & qui doivent à leur invention seule & à leur raisonnement les sciences dont ils ont quelque connoissance. Elles sont presque toutes *acroamatiques* aussi bien que la Physique d'Aristote, qui vouloit être interpretée de vive voix, & leurs principales parties n'arrivent guéres jusqu'à l'ame, que par le canal de

e, nommée pour cela l'organe des diſ-
s. C'eſt ce qui a fait auſſi appeller la
n Grec Φωνὴ, comme qui diroit Φῶς
lumiere de l'entendement, qui en ſe-
meureroit dans de grandes tenebres
toit éclairé par la parole de ceux qui
liſent en lui diſant le mot en l'o-

Mais nôtre Theologie a renvié de
ɔup en cela pardeſſus la Philoſophie,
elle a prononcé que la Foi étoit de
, *Fides ex auditu;* de ſorte que ce der- *Paul. ep. ad Rom. cap. 10.*
loge rend encore ce Sens bien plus con-
ɔle. Enfin toutes les voix articulées,
s les diſcours raiſonnables qui nous di-
ent du reſte des animaux ne ſont rien
ɔuïe, non plus que toutes les melodies
Muſique, qui n'ont été inventées que
ui plaire. Cela montre dans la doctri-
choſes contraires les grandes diſgraces
compagnent neceſſairement la ſurdité,
u'on puiſſe dire qu'elle exemte en re-
enſe du déplaiſir de mille bruits impor-
& d'une infinité de fâcheux propos dont
ivons tous les jours les oreilles batuës &
utées. La ſurdité du Lievre le rend plus *Lib. 28. cap. ult.*
i nous en croions Pline, peut-être à cau-
: le bruit ne l'effraie pas.
ſon eſt l'objet de l'ouïe, & il ſe trouve

ou ſimple par le choc de deux corps, ou articulé par la voix des animaux, ou accompagné de diſcours par la parole qui eſt de l'homme ſeul, alors ce ſon eſt la matiere, comme ce qu'il ſignifie la forme. L'Echo n'eſt rien qu'un ſon reflechi une ou pluſieurs fois par la rencontre d'un corps ſolide. Le ſujet ou organe principal de ce ſens eſt un air né avec nous, & renfermé dans une pellicule appellée le *Tympan*. Cet air eſt une ſubſtance très ſubtile & fort approchante de la nature elementaire de l'air, ce qui lui en a donné le nom. Or comme l'humeur cryſtalline qui devoit juger des couleurs, n'en a point; l'air que contient le Tympan eſt immobile, pour diſcerner avec exactitude toute ſorte de ſons, qui ne peuvent ſe former que par le mouvement des corps qui ſe choquent. L'oreille eſt le canal qui les conduit pour cela: mais comme il y en a de ſi pas & petits qu'ils ne peuvent être entendus, ceux auſſi qui ſont trop grands & exceſſifs, détruiſent l'organe au lieu de ſe faire ouïr, de même qu'une trop grande ſplendeur perd la vuë & devient inviſible. Tel eſt tenu le ſon des cataractes du Nil, & quelques-uns ont dit la même choſe de cet autre bruit imaginaire des ſpheres celeſtes. Plutarque aſſure qu'aux

ux Iſthmiques, où Quintus Flaminius fit
oclamer la liberté que les Romains laiſ-
ient aux Grecs, les cris de cette grande aſ-
nblée furent ſi violens, qu'on y vit tomber
nhaut des Corbeaux ou étourdis, ou in-
pables de voler dans un air fendu & percé ſi
lement & en tant d'endroits tout à la fois.
on a écrit que l'homme ſeul avoit les oreil-
immobiles, & ça été l'opinion d'Ariſtote *l. 11. c. 57.*
de Pline. Si eſt-ce que ſans parler du jeu-
Cinna de Martial, ni du Sacrificateur
Euſtathius aſſure les avoir eu mobiles, il
conſtant qu'il ſe trouve des perſonnes qui
remuent ſans y toucher, & le Docteur
ıſſot de qui nous avons des Inſtitutions Phi-
ophiques, le faiſoit quand il vouloit, auſſi
n que Muret, dont Rome a tant eſtimé les
les oraiſons, & les diverſes leçons. Le
aut d'oreilles fit perdre la couronne de Per-
ıu faux Smerdis; & Joſephe obſerve qu'on *Ant. Iud. l. 14. cap. 25. hiſt. des Incas l. 1. cap. 23.*
coupoit à ceux qu'on vouloit empêcher
parvenir au ſouverain Pontificat des Juifs.
is il n'étoit permis à perſonne au Perou
les porter percées d'un ſi grand trou qu'é-
:celui que l'Empereur de Cuſco faiſoit aux
mes par magnificence. L'oreille gauche *Probl. ſect. 31. qu. 7.*
ſi percée guerit plûtôt que la droite; ce
Ariſtote croit proceder de la chaleur & de

l'humidité plus grande qu'ont les parties de nôtre corps qui ſont à gauche. Il n'eſt pas ſi facile de rendre raiſon pourquoi le bas de l'oreille étoit conſacré à la memoire, & d'où vient que les Anciens tiroient cette partie pour faire ſouvenir : Non plus que de dire ce qui leur fit placer derriere l'oreille droite la Déeſſe Nemeſis ou Vengereſſe. En effet, comme ils portoient là le doigt annulaire ou ſtudieux après l'avoir baiſé, pour demander pardon aux Dieux d'une mauvaiſe parole, pluſieurs ſe grattent encore aujourd'hui le même endroit quand ils ſe repentent de quelque choſe. Au ſurplus la nature nous enſeigne de nous ſervir plus des oreilles, nous en aiant donné deux, que de la langue qui eſt unique. Entre les ſons dont elles ſont batuës, l'on veut que celui du tonnere ne s'entende pas de plus loin que de ſoixante lieuës, & celui du canon de trente en droite ligne. Le ſon de la voix a pour premier & principal inſtrument l'Epiglotte, ſemblable au bec d'une flûte ; ſans pourtant qu'il ſoit permis d'uſer de cette comparaiſon, qu'en ſe ſouvenant de la cenſure de Galien, qui ne l'admet pas reciproquement, mais ſeulement de la flûte à l'Epiglotte ; parce que c'eſt l'Art qui a toûjours imité la Nature comme plus ancienne,

*Plinel. 11. c. 45.*

*l. 7. de uſu part. c. 13. & l. 8. c. 1.*

& non pas la Nature l'Art qui lui eſt poſterieur, & dont elle n'a jamais pris aucun modele. Pline veut que la voix ne ſerve pas moins à reconnoître que la face. Auſſi chacun a la ſienne differente, & deux voix ſemblables ne ſont pas moins rares ſelon lui, que deux viſages du tout égaux. C'eſt une choſe digne de conſideration là deſſus, que la Nature ſe plait ſi fort à la diverſité, qu'en toute une Verrerie vous ne trouverez pas deux verres dont le ſon n'ait quelque choſe qui les peut faire diſtinguer. *l. II. c. 51.*

## CHAPITRE XXVI.

### *De l'Odorat.*

CE n'eſt pas ſans ſujet qu'on place l'Odorat au milieu des cinq Sens, puiſqu'il a quelque choſe de commun avec les deux premiers dont nous venons de parler, qui n'exercent leur fonction qu'avec l'intervention d'un corps externe nommé le *medium*, & les deux autres ſuivans qui ſe font par le ſeul toucher, & ſans ce milieu. Car l'odeur, qui eſt l'objet de ce troiſiéme ſens, a beſoin pour le faire agir d'être porté aux *caruncules mammillaires*, placées dans la partie ſuperieure du nez, & que la plus commune opinion établit pour l'organe de l'Odorat. Mais *Ariſt. de ſenſu, & ſenſ. c. 5*

il ne faut pas prendre cette odeur, qui eſt une qualité où domine la ſechereſſe, pour une ſubſtance ; puiſque comme telle il ne faudroit pas qu'elle fût ſenſible, comme nous éprouvons qu'elle eſt. De dire contre cela qu'une qualité n'étant qu'un accident, ne peut pas nourrir comme font les odeurs, c'eſt faire une objection appuiée ſur le faux & ſans fondement. Le Cameleon vit de petits vers & de mouches, & non de l'air ni des raïons du Soleil parfumez. Et les hommes Atomes ou ſans bouche des Indes, qui n'avoient pour tout aliment que la ſeule odeur des fleurs, n'ont jamais été que dans l'imagination des plus credules. Le plus qu'on puiſſe donner aux exhalaiſons mêmes qui ont de l'odeur, & qui ſont des ſubſtances, c'eſt de recréer les eſprits animaux, & de conforter aucunement le cerveau. Or le milieu qui ſert de trajet & de vehicules à l'odeur, n'a point de nom particulier ſelon Ariſtote, parce que l'eau le diſpute à l'air, les Poiſſons n'étant pas dépourvus du ſentiment des odeurs. Sur quoi il faut prendre garde que l'on en met de deux ſortes ou eſpeces, les unes regardant l'eſtomac, & les autres le cerveau. Car les premieres qui accompagnent le boire & le manger, ſont ſi differentes des autres, que ſouvent

*Gaſſ. in vita Peir. l. 5.*

*2. de anima, c. 7.*

; nuiſent & déplaiſent quand on les mêle
ni les alimens; d'où vient le precepte des
iens de ne parfumer jamais nôtre nourri-
, *ne admiſceas unguentum ubi lentem coquis.*
leur qu'on peut nommer ſtomachale, par-
u'elle réjoüit le ventricule, comme fait
: des vivres, nous eſt commune avec tous
nimaux, qui ſont attirez par là comme
; à rechercher la pâture qui les fait ſub-
r. L'autre qui touche ſeulement le cer-
ı par ſon agreable qualité, ſemble être
e particuliere à l'homme, & fait le plus
e objet de ſon odorat, quoique les Bru-
'en ſoient pas abſolument dépourvues.
e ſens eſt toûjours accompagné en nous
ſpiration, dont Ariſtote obſerve que la
re ſe ſert à deux fins differentes. Dans
emiere elle ne viſe qu'à rafraichir l'ani-
qui a beſoin de cet air nouveau qu'elle
urnit par ce moien; & c'eſt ce qu'il ap-
: le grand & principal ouvrage de la re-
tion. Dans l'autre fin, & en ſecond lieu,
ture s'en ſert pour nous faire ſentir les
rs, & ce Philoſophe appelle cette opera-
le deuxiéme office de la reſpiration, &
*parergon.* Notez, que les Inſectes, &
oiſſons qui n'ont point de poumon, flai-
ſans reſpirer, par un autre organe, qui

ne conſtituë pas neanmoins une nou
eſpece d'odorat. Beaucoup d'animaù
poſſedent plus excellent que nous; q
qu'on diſe de certains Pilotes ou guides ne
ſaires à paſſer les mers de ſable, & les del
d'Afrique, où l'on aſſure qu'ils trouven
chemins en flairant le terrein. Nous l'av
ſi debile, que jamais il ne nous ſert ſans
ſir, ou ſans douleur, c'eſt à dire que la
ne odeur ne nous recrée, ou que la mauv
ne nous dégoute. De même, dit enc
2. de ani. c. 9. & de ſenſu & ſenſ. c. 4. σπληρό-φθαλμοι. Ariſtote, que les animaux qui ont les y
durs, & la vuë courte en conſequence, n
perçoivent les couleurs que quand la cra
ou quelque autre paſſion les ſurprend &
anime. Auſſi ne ſongeons-nous guére
dormant que des ſenteurs & des parfums n
donnent quelque ſatisfaction, à cauſe de
firmité & foibleſſe de leurs eſpeces qui s'e
cent aiſément dans le ſens interne. Cela vi
de ce que l'homme aiant à proportion de
corps le plus grand & le plus humide cerv
de tous les animaux, la ſechereſſe de l'od
eſt auſſi-tôt ſurmontée par l'humidité de c
partie. C'eſt pour la même raiſon que l'o
rat eſt moindre l'Hiver que l'Eté, & que
païs Orientaux fourniſſent de meilleurs
fums & en plus grand nombre, que ceux

Sept

Septentrion, ou même du Midi, l'excès de la chaleur, auſſi bien que celui du froid, détruiſant le temperament que veulent les odeurs, toûjours accompagné d'un peu d'humidité, ce qui rend les cendres d'un bois de bonne odeur deſtituées d'agrément par la conſomtion de toute l'humeur. Car les Elemens ſimples n'ont point auſſi d'odeur, comme manquant de cet aſſaiſonnement des qualitez requiſes pour en produire. Et l'or entre les metaux, comme le plus pur, n'a pas l'odeur qui ſe remarque au fer, & au cuivre.

Il faut ajoûter ſceptiquement, que les goûts ſont ici differens comme par tout ailleurs. Ce qui réjouït un Odorat, en afflige un autre. L'odeur du Lis & de la Roſe ne peut être ſoufferte par beaucoup de perſonnes qui s'en trouvent entêtées. Celle des Pommes en fait tomber d'autres en défaillance, & je ne ſuis pas fort éloigné en cela de leur complexion. Ariſtote obſerve auſſi que les bonnes odeurs ne ſervent parfois qu'à faire ſentir plus mal; & que les hommes qui puënt du gouſſet, ſont plus inſupportables quand ils ſe penſent prévaloir des choſes aromatiques, *homines qui hirciunt, fœdius olent cum odoribus.* Enfin avec un peu de raillerie la mauvaiſe odeur peut paroître avantageuſe, *Probl. ſect. 13. qu. 9. & 11.*

puiſqu'on a dit d'un homme dont le nez étoit intolerable à celui de tous les autres, qu'il n'avoit que faire d'être vaillant, aiant en cette partie de quoi faire fuir tout le monde.

## CHAPITRE XXVII.

### *Du Goût.*

NOus avons remarqué au chapitre precedent, que le Sens du Goût agit en touchant & ſans milieu pour le moins apparent; comme parle Ariſtote au ſeptiéme chapitre du ſecond livre de l'Ame. Le Goût ne peut ſe perdre abſolument ſans perdre la vie, à cauſe de la neceſſité des alimens, quoiqu'il y ait des perſonnes qui s'en abſtiennent des années entieres, ſi les Hiſtoires ſont aſſez exactes, & en qui le goût ſemble être entierement déperi; ce qui ne ſe peut pas dire de l'Attouchement, dont l'animal vivant ne peut demeurer privé durant un ſeul moment. L'on ne donne point d'autre objet au goût que la ſaveur, qui conſiſte en l'humidité, comme l'odeur en la ſechereſſe, mais avec une mixtion des autres qualitez telle, que comme le ſec prédomine dans les odeurs, l'humide ait le même avantage dans les ſaveurs, *ſapor humidi, ut odor ſicci.* Que ſi des choſes ſeches comme le Poivre, & le Gingembre,

*Ariſt. 2. de An. c. 9.*

ne laiſſent pas d'avoir de la ſaveur, elle n'eſt perceptible au goût que par l'humidité que la bouche leur communique en les détrempant. Ariſtote n'a ſpecifié que huit ſortes de ſaveurs. Pline en met jusqu'à treize, dont il appelle les trois dernieres anonymes, c'eſt à ſavoir, celles du vin & du lait qui ne ſont pas ſimples mais compoſées, & celle de l'eau qui pour n'avoir point de goût ni de ſaveur, fait ſelon lui une eſpece de goût & de ſaveur diſtincte des autres. Si eſt-il conſtant que les Elemens comme corps ſimples ſont inſipides ou ſans ſaveur, de ſorte que s'il ſe trouvoit de l'eau aſſez pure pour ne tenir rien des qualitez étrangeres, elle ne ſeroit perceptible que par l'attouchement. L'or comme le plus pur des metaux n'eſt pas ſeulement ſans odeur, ſelon que nous l'avons déja dit, mais encore ſans ſaveur. Tant y a que le doux, & l'amer, ſont les deux ſaveurs extrémes, au ſentiment de ces deux Auteurs. Les autres ſont moyennes & entre ces deux premieres, dont même l'amer ſemble n'être qu'une privation de douceur, comme le noir n'eſt pris par quelques-uns que pour une privation de blancheur; qui diſent auſſi que les cendres ne ſont ameres que parce que toute la douceur en eſt ſortie.

Pour le regard du ſujet, ou de l'organe du

Goût, qu'on place à l'extremité de la langue où il reſide & ſe trouve plus exquis qu'au reſte de la bouche & du goſier ; cet organe, dis-je, ne doit pas être actuellement humide pour bien juger des ſaveurs, mais ſeulement tel par puiſſance. Un friand pour cela dans Athenée fit faire un petit étuy à ſa langue, afin que ne nageant plus dans l'humidité du palais, & ne ſe frottant plus à rien, elle en eut le ſens plus vif & plus delicat. La langue la plus capable du goût eſt la mediocre ſelon Ariſtote, lorsqu'elle n'eſt ni trop large ni trop étroite. Je penſe auſſi que ſa vertu ſenſitive unie en ſa pointe, y rend cette même vertu plus grande, & que les Serpens qui ont leur langue fourchuë, & même quelques-uns diviſée en trois, n'ont pas le goût ſi bon ; tant s'en faut qu'ils éprouvent une double ou triple volupté en ce ſens, comme le même Philoſophe ſemble l'inſinuër ailleurs. Si cela étoit, ce Philoxene qui demandoit aux Dieux un col de Gruë, & un goſier de Vautour, pour faire durer plus long-tems ſon plaiſir, leur eût fait une priere plus appropriée à ſon deſſein, ſi elle eût été de lui donner une langue de Serpent. Mais le deſavantage ſeroit grand aux animaux qui n'en ont point du tout, ſi la Nature ne leur avoit donné quelque

*l. 1. de hiſt. anim. cap. 11.*

*2. de part. anim. cap. 7.*

*l. 3. Eudem. c. 2.*

ɔſe d'analogue ou de répondant à cette par-
. L'on a écrit d'un oiſeau des Indes Orien- *Thuan. hiſt. l. 117.*
es nommé Emes, qu'étant ſans langue auſſi
n que ſans ailes, il avaloit outre le fer, les
rbons ardens, & les glaçons indifferem-
nt. Ces choſes ne ſe croient guéres qu'a-
s de bonnes preuves, & beaucoup de con-
mations. Au ſurplus la chaleur étant une
alité ſi active, c'eſt une merveille que les
oſes douces ſe ſentent moins chaudes que
ides; quoique Macrobe attribuë cet effet *7. Saturn. cap. 12.*
trouble qu'apporte cette même chaleur à
rgane en l'offusquant. Car cela ne peut
e imaginé ni bien dit que d'une chaleur
ceſſive & brûlante; comme un trop grand
ɔid eſt cauſe parfois qu'on s'apperçoit moins
: la generoſité du vin, tant le goût eſt ſur-
is & prévenu par une fraîcheur extraordi-
ire. L'on demande pourquoi ces mêmes
ɔſes douces qui plaiſent d'avantage, raſſa-
nt neanmoins plûtôt que les autres; ce qui
ocede principalement ſans doute de ce
'elles ſont les plus nourriſſantes, & que par
nſequent elles contentent en moins de tems
nature. Mais je m'empêcherai bien de
rler ici des goûts differens, me ſouvenant
ı precepte qui deffend ſi expreſſément d'en
ſputer. Je propoſerois plûtôt au ſujet des

Langues, comme celle des femmes, de qui le bon goût, & l'aptitude à parler, montre la perfection, pourrit auſſi la derniere au cemétiere de Thouloufe ; ce que je me ſouviens qu'un éloquent & ſavant Ecrivain a depuis peu obſervé.

## CHAPITRE XXVIII.

### *De l'Attouchement.*

L'OBJET de l'Attouchement eſt tout ce qui peut être touché, & cela ſe réduit ordinairement à ſept contrarietez de qualitez tactiles ou touchables, qui ſont premierement le chaud, & le froid; ſecondement l'humide, & le ſec; en troiſiéme lieu le peſant, & le leger; en quatriéme le dur, & le mol; en cinquiéme le lubrique ou viſqueux, & l'aride ou non coulant; en ſixiéme l'âpre ou raboteux, & le doux, uni, ou facile; & en ſeptiéme & dernier lieu, l'épais, & le mince. Ces ſept ſe reduiſent par Ariſtote même aux deux premieres contrarietez, qui contiennent les quatre qualitez d'où toutes les autres procedent, & dont la chaleur & la froideur ſont actives, l'humidité & la ſechereſſe paſſives. Mais l'on ne convient pas du ſujet où reſide ce ſens, ou de l'organe, c'eſt à dire de l'inſtrument qui le fait. L'un veut que ce ſoit

2. *de gen. cap.* 2.

la chair, l'autre le nerf; & pluſieurs le placent dans la premiere & la plus delicate partie de la peau, qui s'appelle *cuticule* par les Auteurs Latins, & *epiderme* par les Grecs, que d'autres font inſenſible. Peut-être que toutes ces choſes y ont quelque part; & que comme elles ſont épanduës par tous les membres, ce ſens auſſi donné par la Nature pour reconnoître ce qui lui eſt nuiſible, eſt par tout le corps, à cauſe qu'il peut être offenſé en toutes ſes parties. Il y a d'autant plus d'apparence à cela, que le Sens doit être où ſe fait le ſentiment. Et par conſequent, puisque nous éprouvons des ſentimens de douleur, & quelques autres dans toutes les parties de nôtre corps, le ſens d'attouchement n'y doit point être limité en un lieu particulier, étant & neceſſaire, & perceptible par tout. Ce qu'on peut dire, c'eſt qu'il eſt plus exquis en un endroit, qu'en un autre, d'où vient la penſée de quelqu'un que ce *criterium*, ou organe du toucher, reſide ſpecialement ſur la peau du bout des doigts, & entre autres du ſecond.

Mais l'aphoriſme Philoſophique, qui porte qu'une choſe ſenſible appliquée immediatement ſur l'organe du ſens n'eſt point ſentie, *ſenſibile poſitum ſupra ſenſum non facit ſenſatio-*

*nem*, a donné lieu à une grande diſpute touchant l'Attouchement, & qui concerne encore le goût à l'égard de ceux qui les font agir tous deux ſans milieu. Quelques-uns diſent donc que la péau ou la chair ſervent de milieu entre le nerf qu'ils prennent pour l'organe du tact, & ſon objet. Si eſt-ce qu'Ariſtote a prononcé que ce milieu, s'il y en a un, ne paroiſſoit point, & étoit ſans nom; à quoi l'on peut répondre qu'aux choſes Phyſiques qui doivent être connuës comme celle-là, c'eſt la même choſe de n'apparoître pas & de n'être point du tout, *de iis quæ non ſunt, quæque non apparent, eadem eſt ratio*, la regle de Juriſprudence ſe pouvant étendre juſqu'ici. Il eſt bien plus naturel & plus expedient de ſoûtenir que le Goût & l'Attouchement ne ſont pas comme les autres ſens, qui n'ont point d'action ſans l'intervention d'un milieu, parce qu'ils ne connoiſſent rien que par les eſpeces de leurs objets, dont le Goût & l'Attouchement ſe paſſent fort bien, agiſſant immediatement, comme toutes les experiences ſemblent le prouver manifeſtement.

Il faut obſerver dans ce dernier ſens, que l'homme eſt celui de tous les animaux qui, à proportion de ſon corps, a la peau la plus douce, & déliée, ce qui rend ſon attouche-

t très exquis; ſans neanmoins qu'on en
e inferer de là une plus grande ſubtilité
rit, vû que le Crocodile, l'Hippopota- *Pline l. 11.*
fort aviſez, & l'Elephant même qu'on *c. 39.*
ſi ingenieux, ont la peau très rude, &
dure. Il eſt vrai que Pline & Ariſtote
fait des jugemens très differens ſur cela.
a dit que l'homme ſeul étoit chatouïl-
, ce qui n'eſt peut-être pas vrai; en tout
'eſt cette delicateſſe de peau qui le rend
Mais pourquoi ne ſommes-nous pas pro-
à nous chatouïller nous-mêmes? C'eſt,
ariſtote, parce que les parties d'une tout
ui ſont pas aſſez ſenſibles, *quia quod nati-* *Pro. ſect.*
*eſt ſenſum effugit*, τὸ γὰρ συμφυὲς ἀναίσ-
. Je penſe que la ſurpriſe des autres qui *35. qu. 1.*
chatoüillent y fait auſſi beaucoup, car *& 6.*
nous il eſt impoſſible que nous nous ſur-
ions nous-mêmes. Il y a des animaux
'ont des cinq Sens que ce dernier, ſelon
ote au dernier chapitre du troiſiéme livre
Ame, où je croi qu'il comprend le goût
l'attouchement. C'eſt, dit-il, que les
es Sens ne ſont pas abſolument neceſſai-
our l'Etre, mais ſeulement pour le mieux
. Auſſi n'y a-t-il que celui-ci qui ne puiſ-
rir ſans la mort de l'animal. Il eſt cer-
que par ſon origine ou ancienneté, &

par cette neceſſité dont nous parlons, il eſt le premier de tous, quoiqu'en dignité il paſſe pour le dernier. C'eſt qu'il eſt le plus materiel de tous, & qu'à notre confuſion il nous fait faire des fautes que les bêtes ne commettent pas, par où nous achetons bien cher l'excellence de ſon organe dont nous venons de parler. Les deſordres où ce ſens nous porte ſouvent auſſi bien que le goût, nous font honorer du titre de Temperans ceux qui uſent de moderation aux plaiſirs de l'un & de l'autre; ſans que nous nous ſervions guéres de ce terme en parlant des perſonnes qui ont de la retenuë aux ſatisfactions que peuvent donner la vuë, l'ouïe, ou l'odorat. Certes les premiers meritent bien cet éloge, n'étant pas une petite vertu de reſiſter aux tentations de ces deux grands ennemis de nôtre raiſon, quand ils ſe portent à lui faire la guerre. L'attouchement nous trompe parfois auſſi bien que les autres ſens; la vuë le redreſſe dans l'exemple qu'en donne Ariſtote, où les doigts penſent rouler ſous eux deux choſes, bien que les yeux nous faſſent reconnoître qu'il n'y en a qu'une, *tactus duo dicit in digitorum variatione, viſus autem unum.* Sextus Empiricus s'eſt fort ſervi de cette inſtance.

*4. Metap. c. 6.*

## CHAPITRE XXIX.

### *Du ſens Interne, ou Commun.*

PARCE que c'eſt le train ordinaire de la Nature de reduire autant que faire ſe peut
ultitude à l'unité, l'on a jugé qu'elle n'au-
t pas manqué d'aſſembler en quelque lieu
cinq Sens externes, où comme diverſes
nes tirées d'une circonference s'uniſſent
ıs un centre, les differentes eſpeces ou
ages des couleurs, des ſons, des odeurs,
; ſaveurs, & des qualitez tactiles, tendiſ-
t toutes, pour y être conſiderées par une
iſſance ſeule, puiſqu'aucun des ſens ne ſe
léchit ſur ſoi-même pour juger de ſes ope-
ions propres, & n'eſt capable de diſcerner
les des autres. Car de dire que nôtre En-
ıdement peut faire cette fonction, ce n'eſt
n propoſer qui doive contenter là deſſus,
:ce que les autres animaux à qui nous n'ac-
rdons pas la même ſuprême faculté, n'ont
; moins beſoin que nous de cette autre
yenne, qui ſoit arbitre des divers objets
leurs ſens, pour ſuivre ou fuïr les choſes
'ils croiront leur être utiles on dangereu-
. C'eſt ce qui a fait établir un Sens Inter-
, qu'Ariſtote & beaucoup d'autres après
plaçoient dans le Cœur, mais que les Me-

decins ont très bien montré ne pouvoir être ailleurs que dans le Cerveau, puiſque c'eſt la ſource de tous les nerfs, ſans qui les Sens ſeroient comme perclus, & n'agiroient point. La plus grande difficulté conſiſte à ſavoir ſi ce Sens doit être multiplié à cauſe de ſes operations differentes. Quelques-uns font le nombre des ſens internes pareil à celui des cinq ſens; d'autres les réduiſent à quatre, à trois, à deux, & enfin à l'unité de celui qu'on nomme le Sens Commun. En effet, pouvant lui ſeul executer ce qu'on ajuge à l'imagination, à la memoire, à la fantaiſie, & à la faculté eſtimative, pourquoi voudroit-on multiplier ce ſens interieur, qui a pour objet toutes les eſpeces materielles des cinq exterieurs, dont il forme, contemple, compare, & conſerve les notions? Il ſuffit auſſi d'établir ſon ſiege dans le Cerveau, ſans conteſter ſur ſes divers ventricules, qui ont d'autres fonctions naturelles que celles de ſervir à des imaginations, ou à des ſouvenances. Ce que dit Zacutus, Medecin d'une perſonne qui vécut trois ans après avoir perdu toute la ſubſtance de ſon cerveau, ſeroit encore d'une plus difficile diſcuſſion. Tant y a que le ſens commun peut ſuffire ſeul aux divers offices qu'on partage ſans neceſſité entre beaucoup

*in praxi med. obſ. 4. p. 5.*

partie ſuperieure, à cauſe des ſignes évi
que ſes operations s'y paſſoient. L'on dé
l'Appetit ſenſitif, une faculté animale qu
fantaiſie porte à un objet ſenſible. Il eſ
ſtingué par la premiere partie de cette dé
tion, de l'Appetit naturel, qui eſt une
penſion ou inclination à ce qui eſt propr
qui convient, dont les plantes mêmes p
cipent: Et la derniere partie marque la d
rence qui ſe trouve entre lui & l'Appetit i
lectuel, c'eſt à dire la Volonté, portée à
te ſorte de bien que lui découvre l'En
dement; au lieu que l'Appetit ſenſitif ne
que les fantaiſies du ſens Commun, qu
lui peut faire voir qu'un bien ſingulier,
teriel, & ſenſible. La Volonté de plus
une puiſſance immaterielle; l'Appetit ſe
tif eſt une faculté corporelle, toute plor
dans la matiere. Enfin l'Appetit Intellec
agit en maître, émouvant le Senſitif &
commandant même, quoique ſouvent i
ſoit pas obeï. Au reſte ſon nom d'Ap
qui ſemble marquer ſeulement un deſir &
ſuite, ne doit pas être entendu de la ſc
étant certain qu'il ne pourſuit pas plus
choſes que la fantaiſie lui repreſente ut
qu'il fuit celles dont elle lui donne de l'a
ſion comme lui devant être nuiſibles. (

rquoi tantôt on l'appelle concupiſcible, ntôt iraſcible, lorſqu'il évite, & ſur- te les choſes fâcheuſes qui s'oppoſent à ſouhait. Ces objets differens n'obligent pourtant à diſtinguer réellement deux etits qui ne ſont en effet qu'une même lté, laquelle ne ſe roidit contre le mal n vue du bien qu'elle ſe propoſe au de là. s avons obſervé dans la Morale le nom- les Paſſions qui la regardent, & qui étant es mêmes indifferentes au bien & au mal, ennent Vice, ou Vertu, ſelon qu'elles ſoûmiſes ou refractaires à la raiſon.

## CHAPITRE XXXI.

### *De l'Ame Raiſonnable.*

NCORE qu'il y ait aſſez d'argumens dé- monſtratifs au ſujet de l'immortalité de le, & que nous en aions rapporté trente- dans un traité particulier ; parce que moins les principes de la Philoſophie Pe- etique ſont fort contraires à ce que nous nes obligez d'en croire, ſelon que nous ns déja obſervé au vingt-troiſiéme cha- , le plus ſûr eſt de déferer cet honneur oi, que nôtre plus grande certitude dé- e d'elle ſur cela. Car quoiqu'Ariſtote rononcé nettement pour la bonne opi-

nion en divers lieux, & ſur tout dans ſes l
vres de l'Ame, ſi eſt-ce que ſon éternité d
Monde dont Aphrodiſée fait tant de cas, ſo
aphoriſme qu'il n'y a rien d'actuellemen
infini, & divers autres des principau
points de ſa doctrine, ſemblent obliger
tenir l'ame mortelle, & ont fait dire à bea
coup de ſes diſciples que la crainte d'être m
traité comme Anaxagore & Socrate, l'avo
fait écrire ce qu'il avoit prononcé de ſon im
mortalité, laiſſant à ceux qui conſidereroie
bien ſes principes, le moyen de reconnoît
ce qu'il en penſoit veritablement. Il n'e
donc pas à propos de donner à des eſpri
prevenus du merite de ce Philoſophe, la l
berté de décider un article ſi important;
il vaut beaucoup mieux ſoûtenir, que
leurs conjectures de ſa diſſimulation ſont v
ritables, il s'eſt lourdement trompé dans ce
te matiere, comme il lui eſt arrivé en tan
d'autres, où il n'eſt pas ſuivi dans nos Ec
les. Certes, il eſt bien plus ſûr de rec
voir de l'autorité & de la certitude de no
tre Foi, la déciſion de ce point, comm
nous faiſons ce qu'elle nous enſeigne de l
creation du Monde, de l'humanité du Fils d
Dieu, de la Trinité, de la Reſurrection d
nos corps, & de beaucoup d'autres verite
puisqu

uisque cette même Foi eſt non ſeulement
faillible, mais encore infiniment plus éclai-
e que toute la Philoſophie du Paganiſme.
utre que c'eſt une maxime reçuë, que les
nnoiſſances ſurnaturelles ne détruiſent pas
s naturelles. C'eſt dequoi nous nous ſom-
es expliquez amplement au traité fait ex-
rès pour cela; ce qui me diſpenſe d'en
re ici d'avantage.

Tenons donc pour très conſtant, que l'a-
e humaine ou raiſonnable eſt une ſubſtan-
ſimple, immaterielle, & indiviſible, que
ieu a créé de rien comme il a fait tout le
ſonde, & qui étant nôtre vraie forme, nous
it vegeter, ſentir & raiſonner. Mais toute
irituelle & immortelle qu'elle eſt, nous ne
i voions exercer ſes plus nobles fonctions
'entendre, & de vouloir, pendant qu'elle
iforme le corps, & qu'elle ſe trouve atta-
hée à lui, qu'avec une certaine dépendance
ſes organes, qui ſont les ſens tant exter-
es qu'internes, parce qu'elle ne peut rien
ncevoir qu'en contemplant les phantômes
ce dernier, *oportet intelligentem ſpeculari*
*antaſmata*. De là vient qu'elle ne s'imagi-
Dieu, les Anges, ni les autres choſes pu-
ment ſpirituelles, qu'avec un rapport à ce
i eſt materiel ou terreſtre, & comme par-

le l'Ecole, *per ordinem ad corporalia ;* que cela n'empêche pas qu'on ne tire de te façon de comprendre un très fort a ment de ſa nature épurée, & qui n'a rie corruptible, puisqu'il n'y a qu'elle dai monde qui puiſſe agir de la façon.

L'on demande de quelle maniere la ction de deux parties ſi diſſemblables ſe c'eſt à dire comment l'ame toute divin forme un corps mortel & corruptible. eſt moins difficile à comprendre par ceu croient que la Divinité même s'eſt aſſc par fois à nôtre Etre, & s'eſt voulue re de nôtre humanité. Or par la ſeule lun naturelle les Egyptiens ont autrefois ſoû que l'eſprit de Dieu ſe pouvoit teller conjoindre à une femme, qu'elle en de droit groſſe ; ce que Plutarque témoigne la vie de Numa. L'incorporation de l n'a garde d'être ſi étrange, ni ſi incon ble, que cette penſée Egyptienne. T a que ſans rien perdre de ſa nature immc le, non plus qu'un Souverain de ſa Ma pour épouſer une femme de moindre e ction que lui, l'ame s'unit au corps de ſorte, qu'étant diffuſe par tout ce com elle ne laiſſe pas d'être toute entiere en que partie, *tota eſt in toto, & tota in*

brable d'opinions que nous avons examinées autre part, j'ajoûterai celle de quelques ſauvages de l'Amerique, qui ſont perſuadez, que trois ames nous dominent, dont l'une a ſon ſiege au cœur, la ſeconde à la tête, & la troiſiéme au bras. N'eſt-ce pas parler en gens guerriers ? & à peu près comme cet impie qui prononce ſi inſolemment dans la Poëſie Romaine,

*Mezentius 10. Aen.*

*Dextra mihi Deus, & telum quod miſſile libro.*

Comme il s'eſt trouvé des perſonnes ſi favorables aux bêtes, qu'ils ont diſputé pour l'immortalité de leurs ames ; Theocrite entre autres aiant fait deſcendre celle du Lion Neméen aux Enfers : il y en a d'autres aſſez injuſtes & impies pour ſoûtenir la mortalité de l'ame raiſonnable, Mais graces à Dieu le nombre a toûjours prévalu de ceux qui leur ont reſiſté, & il faut donner la gloire à Platon d'avoir été entre les anciens le plus puiſſant aſſerteur de nôtre immortalité. C'eſt ce qui rendoit les Peres de l'Egliſe primitive preſque tous Platoniciens, & comme tels fort contraires aux principes du Lycée. En effet l'immortalité de l'ame eſt tellement de la doctrine de Platon, que de la nier, ou ſeulement d'en douter, c'eſt battre en ruïne ſon Academie, & renverſer tout le fondement de

ſa ſcience. Atticus ſon diſciple le montre clairement dans Euſebe, parce que la ſcience n'étant ſelon ce Philoſophe qu'un reſſouvenir, ſi l'ame n'eſt pas immortelle, il n'y a point de reſſouvenir, ni par conſequent de ſcience. L'on voit par là que tout le monde n'enviſage pas les choſes d'un même air. Et cette differente vuë, ou diverſe façon de concevoir auſſi bien que d'agir qu'ont les hommes, a fait douter à beaucoup que leurs ames fuſſent eſſentiellement égales, & d'une même perfection entre elles. Un decret de la Faculté des Theologiens de Paris établit leur inégalité, ſur ce pretexte principalement qu'il n'y a point d'apparence que l'ame de Judas fut auſſi accomplie que celle de Jeſus-Chriſt. La plus commune opinion pourtant eſt, qu'elles ſont toutes égales & d'une même eſpece, celle d'Achille & de Therſite, ou d'un Philoſophe & d'un idiot, n'aiant leurs operations differentes, qu'a cauſe de la diverſité des organes dont elles ſe ſervent, comme nous voions entre les animaux qu'il y en a d'une même eſpece qui font bien mieux leurs fonctions les unes que les autres. Cette varieté d'eſprit eſt ſi grande parmi nous, qu'elle merite bien que nous y faſſions quelque petite reflexion. *prep. Evang. l. 15. c. 9.*

De même qu'un objet ſe voit bien mieux

au travers d'une eau claire & paiſible, q
dans celle qui eſt trouble & agitée; la
rité qui eſt l'objet de nôtre entendem
ſe rend bien plus reconnoiſſable aux
prits nets & purifiez, qu'à ceux qu'on p
nommer terreſtres pour être trop plong
dans la matiere, & trop obſcurcis par l'ém
tion & le trouble des paſſions. C'eſt ce
fait l'émouſſement de ceux qui paroiſſent t
hebetez & ſans diſcernement; ou la pointe
l'habileté des autres, qui penetrent auſſi
les choſes les plus difficiles à concevoir.
peut prendre pour exemple des premiers
Suiſſe qui s'excuſoit de ne parler pas ſi bi
François qu'un autre de ſes compatriot
parce que celui-là étoit en France devant l
Et ſur ce qu'on lui prouva qu'il y avoit ne
moins trente ans qu'il y ſéjournoit. Je c
bien, repartit-il, que peut-on apprendre
trente ans? Ces gens ont cela de comm
avec les Ours, que foibles de tête, ils ſo
très vigoureux des bras & des autres me
bres: *Invalidum Urſis caput*, dit Solin,
*maxima in brachiis, & in lumbis.* Mais
biſarrerie eſt ici merveilleuſe, car il ſe tro
ve des eſprits ſtupides en apparence dans d
matieres très claires & intelligibles qui
laiſſent pas de ſe rendre conſiderables en d'a

fort obſcures & intrigués. Semblables *Photius in Bibl.*
es peuples d'Iberie dont parloit Antonius
genes, qui voioient de nuit, & devenoient
ıgles le jour ou ils ne diſcernoient plus
. L'on en remarque parfois qui ſont com-
ces merciers qui mettent tout en parade
la montre ſans avoir rien de reſerve dans
ıere-boutique. Ils n'ont que l'exterieur
a premiere boutade, pouvans être encore
nparez à cet arbre qui porte la Canelle &
t l'écorce vaut mieux que tout le reſte.
ıendant le Renard diſputant de la beauté
tre la Panthere, repreſenta fort bien à ſes
es, que ſon merite & ſa moucheture étoit
ledans, & non pas ſur la peau, ni au de-
s comme à la Panthere, ce qui lui donna
ı de cauſe. Il vaut bien mieux être com-
la verge offerte par Brutus au temple
pollon, d'un bois ordinaire au dehors, &
ɔur or au dedans. Combien au contraire
ɔns-nous de perſonnes tous les jours, qui
nes de babil ſont parade de leur promte
ıgination, ou de leur memoire heureuſe,
prejudice de leur jugement, pareils en
ı à ces valets éveillez qui font bien du bruit
logis, parce que le maître n'y eſt pas?
us en pourrez obſerver d'autres qui n'ont
ɔplication, & qui en effet ne reüſſiſſent

qu'en des choſes de neant. L'on ſe doit toûjours ſouvenir à leur égard que les anciens n'ont feint Pallas ennemie mortelle des arraignées, dont la toile très ſubtile & très artificieuſe n'eſt pourtant de nul uſage, que pour nous apprendre que la ſageſſe & la vraie ſcience, ne ſont nul état des pointes d'eſprit inutiles. Pour reprendre la biſarrerie de l'entendement humain, ne connoiſſons-nous pas des hommes qui s'offenſent des mêmes choſes, dont d'autres ne ſont que rire? N'y en a-t-il pas qui en toutes rencontres ſe réjouïſſent de ce qui fait au même tems pleurer jusqu'à leurs meilleurs amis? Ces extravagans doivent avoir le cerveau du temperament de cette terre de Narni au Duché de Spolete, qui ſe met en poudre lorsqu'il pleut, & ſe convertit en boüe au tems de la ſechereſſe. Mais à qui comparerons nous ceux qui pleins de chagrin ne peuvent ſouffrir les hommes de merite, leur preferant la compagnie de gens de très petit talent, ou même une déplaiſante & incommode ſolitude; Il me ſemble que leur naturel a beaucoup de rapport à celui du Caprier qu'Ariſtote nous décrit comme ennemi des lieux cultivez, ne ſe plaiſant qu'en ceux qui ſont en friche, & ne venant jamais ſi bien que contre un ſepulcre

*Probl. ſect. 20. qu. 12.*

leſert. Les plus inſupportables & les plus à craindre de tous ſont peut-être ceux qui ſans beaucoup de ſujet ſe piquent de bel eſprit, pour parler comme eux, ſans ſe ſoucier de le rendre bon. Cependant quelque peine qu'ils ſe donnent pour cela, & quelque gloire qu'ils y pretendent, les Diables l'auront toûjours plus ſubtil, & en mille façons plus excellent qu'eux. Ils feroient bien mieux de convertir leurs ſoins & leur ambition à l'avoir bon & vertueux, l'appliquant au bien, ce que ceux-là ne ſont jamais.

L'ame a deux principales puiſſances ou facultez, celle de l'Entendement, & celle de la Volonté: L'on diſpute du merite des deux. L'un a pour lui les vertus Intellectuelles; l'autre les Morales. Ariſtote a poſé deux ſortes d'intellect, l'un agent, & l'autre patient, ſur quoi il y a encore des conteſtations ſans fin, pour découvrir l'intention de ce Philoſophe, & pour ſavoir ſi ces deux intellects doivent être diſtinguez réellement, ou non. Quoiqu'il en ſoit, l'Entendement a le vrai pour objet, & la Volonté, ce qui eſt bon. Il y en a qui ont voulu faire de la Memoire Intellectuelle une troiſiéme puiſſance de l'ame, comme étant differente de la ſenſitive qui n'eſt que des choſes ſingulieres & corpo-

relles. Mais de même que cette derniere n'a point été diſtinguée par nous du ſens commun, il n'y a pas de ſujet de rendre celle-ci autre que l'intellect même. Pour ce qui touche l'ame ſeparée, ſi elle emporte ſes habitudes & ſes connoiſſances acquiſes; ſi elle en acquiert de nouvelles; quels ſont ſes mouvemens; & beaucoup d'autres queſtions qui la concernent; ce ſont choſes qui ſont plus de la Theologie, que de la Phyſique, & qui ſe reſolvent auſſi plûtôt par l'autorité de l'Ecriture Sainte, & par l'avis des Peres de l'Egliſe, que par aucun raiſonnement Philoſophique; ce qui nous empêchera de les conſiderer ici comme l'on fait par fois. Tout ſe trouve par tout quand l'on veut, *omnia ſunt in omnibus*, mais encore faut-il ſe donner des bornes raiſonnables, ſur tout en des ouvrages de la nature de celui-ci. Il reſte ce qu'on appelle en termes claſſiques *Parva Naturalia*, ou, les petites queſtions naturelles, dont nous ne dirons auſſi qu'un mot, les aiant aſſez amplement conſiderées ailleurs.

## CHAPITRE XXXII.

*De la Jeuneſſe, & de la Vieilleſſe;*
*De la Santé & de la Maladie;*
*De la Veille, & du Sommeil;*
*De la Vie, & de la Mort.*

'AGE de l'homme, qui comprend tout le
tems de ſa vie, a reçu de differentes
ions. Ceux qui ont le plus multiplié ce
age, l'ont diſtribué en ces ſept portions,
fance qui dure juſqu'à ſept ans, la pueri-
juſqu'à quatorze, l'adoleſcence juſqu'à
t-cinq, la jeuneſſe juſqu'à trente-cinq, la
lité juſqu'à cinquante, la vieilleſſe juſ-
ſoixante-cinq, & la decrepitude qui
nd juſqu'à la mort. Ces periodes ne-
oins ne ſont pas ſi certains, qu'ils ne
ent ſelon le temperament de chaque parti-
r. Mais d'autres n'ont mis que trois tems
a vie, le premier celui auquel l'homme
t, le ſecond où il demeure en même état,
troiſiéme qui conduit juſqu'au dernier
nent de la reſpiration. Pythagore crût
les quatre ſaiſons de l'année avoient un
ort aſſez juſte à celles de nos jours, &
pour cela l'enfance en parallele avec le
tems où tout pouſſe, la jeuneſſe avec
, l'âge viril avec l'Automne, & la vieil-

leſſe avec l'Hiver. C'eſt ainſi que toutes choſes peuvent être priſes diverſement, & qu'elles ont diverſes faces ſelon qu'on les veut enviſager. Il ſeroit facile de diſtribuer auſſi la journée d'una nimal *hemerovie*, s'il s'en trouve, en quatre ſaiſons ſemblables.

On reproche à la Jeuneſſe la temerité, l'inadvertance, & les débauches, dont les déſordres ſe font ſouvent reſſentir long-tems après, & qu'on nomme alors *delicta iuventutis*. En effet, il y a des jeuneſſes bien corrompues; *quarumdam ferarum catuli cum rabie naſcuntur: Venena ſtatim à radicibus peſtifera ſunt*. Mais l'on peut dire que la Nature, avec la grace des premieres années, couvre ces defauts; & qu'il vaut mieux avoir l'eſprit jeune à quinze ans qu'à cinquante. D'ailleurs tous les jeunes gens ne ſont pas également vicieux. Il s'en trouve au contraire de plus reglez & qui vivent mieux que beaucoup de vieillards. *Curiæ capax fuit prætexta Papyrii.* Et l'innocence de la jeuneſſe eſt ſi ordinaire, lorſque

*Iuven. Saty. 14.*

---- *nondum implevere medullas*
*Nativæ mala nequitiæ,*

que parmi les animaux mêmes que nous haiſſons le plus, les jeunes ſouvent ne font point de mal; *parvulæ ſerpentes non nocent;* le Cot

eſt blanc quand il eſt petit; & le Diable
e n'offenſoit perſonne dans les premiers
de ſa vie. Ajoûtons que les mieux nés
l'abord paroitre leur bon naturel. *La*
*quando nace, la punta leva delante*, dit
ignol; & Quintilien, *Generoſioris arbo-*
*tim planta cum fructu eſt.* Pompée à
uit ans faiſoit des merveilles dans les ar-
, & Auguſte les commandoit auſſi à dix-

C'eſt ce qui faiſoit dire à ce dernier
ſon arriere-ſaiſon: Ecoutez jeunes gens
eillard, que les vieillards ont autrefois
ivement écouté lorſqu'il étoit jeune.
verité il y en a qui naiſſent tout autre-
. Ils paroiſſent confirmez au mal prèſque
: berceau. Et quand une de nos Coû-
s, que je ne nomme pas, a rendu ſes
nciaux majeurs à vingt-&-un an, la glo-
a donné cette raiſon, *quippe malitia ſup-*
*tatem.* Raillerie à part, l'on a toûjours
ue le Ciel avoit ſi agreable la candeur &
cence des premieres années, que nous
dans Oſorius, comme dans une très *L. 8. hiſt. Eman.*
euſe tourmente Albuquerque prit un en-
ur ſes épaules, eſperant que ſa bonté
e de tout crime les ſauveroit tous deux. *Itiner. Orien. Carm. l. 2. c. 13.*
ſſi lû depuis peu, qu'aux mêmes Indes
tales où ce grand Capitaine en uſoit ain-

ſi, la coûtume eſt de prendre pour la ſûreté des chemins quelque jeune garçon, parce qu'il eſt bien plus reſpecté à cauſe de ſon bas âge, que ne ſeroit ſon pere.

La Vieilleſſe eſt le port où naturellement ſe termine le cours de la vie, & où tout le monde ſouhaite d'arriver; mais un port où l'on ne laiſſe pas d'avoir beaucoup d'incommoditez à ſouffrir.

*Optima quæque dies miſeris mortalibus ævi*
*Prima fugit, ſubeunt morbi, triſtiſque ſenectus,*
*Et labor, & duræ rapit inclementia mortis.*

Outre ces maux qui ſont l'apanage ordinaire des longues années, il ſe trouve des perſonnes d'âge ſi dépravées, qu'elles viennent faire naufrage au port, & cela d'autant plus honteuſement, que rien ne peut plus excuſer leur incontinence ridicule. En effet, ſi les tranſports d'un jeune homme ſont blamez, ceux d'un vieillard, ſur tout en amour, paſſent pour folie; *luxurioſus adoleſcens peccat, ſenex luxurioſus inſanit.* Mais en recompenſe une vieilleſſe bien conduite a ſes prérogatives. Son experience lui donne en toutes rencontres de grands avantages. Et il y a peu d'endroits où elle ne ſoit reſpectée auſſi bien qu'à Sparte. Je viens de lire dans un Itineraire, que l'âge eſt telleme

*Sen. contr.*

*Oger. Itin. Dan.*

la ſanté dans un parfait accord de ces mêmes humeurs, & qui croit que la moindre diſſonance fait la maladie, n'admet point d'état moien entre ces deux ennemies. Les Medecins au contraire ne prenant pas les choſes ſi à l'étroit, & croiant qu'il faut une notable alteration de temperament, pour faire une indiſpoſition formée, reconnoiſſent après Galien un iatervale de conſtitution, & une certaine latitude dans laquelle l'on n'eſt ni ſain, ni malade. Certes l'on peut ſe contenter de cet état, s'il eſt different de la ſanté athletique, & dire avec le Poëte,

*Horat. l. 1. ep. 12.* *Si ventri bene, ſi lateri eſt, pedibuſque tuis, nil*
*Divitiæ poterunt regales addere majus.*

Un Xenophile muſicien a poſſedé durant cent cinq ans cette heureuſe aſſiette, ſans aucune incommodité corporelle, ce que Pline a raiſon de tenir pour un miracle. Mais c'eſt une choſe étrange que Petrarque prefere la maladie à la ſanté, quand il parle de ceux qui ont l'eſprit agité de quelque paſſion, *nuſquam*, dit-il, *pejus quàm in ſano corpore æger animus habitat.* La Medecine qui fait profeſſion de guerir toute ſorte de maux, ſe contente ſouvent d'émonder au lieu de déraciner ces plantes ſauvages qui repouſſent auſſi-tôt. Et la ſuperſtition qui a trouvé autrefois *l'Abracadabra*

*L. 7. c. 50. L. 1. de rem. fort. cap. 3.*

*ra* contre la fievre hemitritée, un vers du quatriéme de l'Eneide contre la quarte, & un grain de bled ſous un pain contre la quotidiene, forge tous les jours d'autres remedes qui ne valent pas mieux, & quantité de telles bagatelles.

*Nam febrem vario depelli carmine poſſe* Q. Sere-
*Vana ſuperſtitio credit, tremulæque parentes* nus Sam.

Certes ce bâton noüeux eſt bien donné à Eſculape, pour marque des difficultez de ſon art conjectural; & les maladies nouvelles qui naiſſent de tems en tems, & qui demandent auſſi des remedes chroniques & appropriez aux ſaiſons, montrent bien qu'on a eu raiſon d'attribuer à Phœbus auſſi bien la conduite des années & des ſiecles, que celle de la Medecine.

Le Sommeil eſt un aſſoupiſſement des ſens externes, duquel l'animal ne peut ſe paſſer; & la Veille au contraire, eſt le rétabliſſement de ces mêmes ſens dans leur fonctions ordinaires. Les Letargiques, & les Epileptiques n'ont pas un ſommeil de cette condition, auſſi n'eſt-il pas nommé naturel, & bien loin d'être neceſſaire ou utile, il tend à nôtre ruine, & ſa fin eſt preſque toûjours celle de la vie. Ceux auſſi qui n'ont pas quelqu'un des ſens aſſoupis, comme l'oüie s'ils répondent en dormant; ou qui ſe promenent n'aiant pas perdu la faculté motrice, ce qui arrivoit parfois à Galien, ceux-là, dis-je, n'ont pas

un ſommeil loüable, & l'on peut dire qu'ils ne ſont pas endormis parfaitement. Le bon ſommeil ſe forme des vapeurs qui montent du ventricule au cerveau, & qui bouchent les paſſages des eſprits animaux vers les ſens, qui ſe trouvent par ce moien comme perclus & ſans action. De là vient qu'on s'endort volontiers après le repas, à cauſe des fumées des vivres que l'on a pris; & qu'après qu'elles ſont paſſées & conſumées l'on s'éveille, les eſprits retournant viſiter les ſens, qui reprennent leurs operations par ce moien. Laberius a prononcé que le meilleur ſommeil étoit le plus aſſoupi,

*Bene dormit qui non ſentit quàm malè dormit.*

Et par effet je connois des perſonnes qui preferent le façon de dormir à la Polonoiſe ſans ſe deshabiller, à toute autre. Les hommes de lettres ont beſoin du Sommeil pour délaſſer & reparer les eſprits, que le travail de l'étude conſume ou fatigue extraordinairement. C'eſt pour cela que
*l. 2.* les Trœzeniens conſacrerent un même autel aux Muſes & au Dieu du Sommeil, ſelon l'interpretation de Pauſanias. Et neanmoins le Hibou dedié à Minerve témoigne comme les ſtudieux percent volontiers les nuits pour acquerir les ſciences. Tous les animaux dorment, juſqu'aux Poiſſons, qu'Ariſtote aſſure être alors travaillez des poux & des puces qu'engendre la

de la Mer. Mais ſelon le même Auteur nme eſt celui qui a le plus de ſonges & de ries en dormant, qui ſe forment des fantô- & des eſpeces du Sens commun ou interne nous avons fait unique. Il y a des ſonges de rs genres, dont j'ai parlé ailleurs fort au . Celui de Sylla rapporté par Appian eſt ible. Ce Romain eſtimé le plus heureux des mes ſongea qu'il étoit appellé par ſa De- e. Le lendemain il communiqua ſon ſonge amis, fit ſon teſtament enſuite, le ſoir eût évre, & la nuit ſuivante mourut âgé de nte ans. En voici un autre aſſez gaillard, ; je reſpecte trop Clement Alexandrin l'un lus ſavans Peres de l'Egliſe Grecque, de qui tiens, pour faire difficulté de le rapporter. jeune débauché aiant convenu de prix avec fille pècheresſe pour le lendemain, ſon- la nuit qu'il la baiſoit, & guerit ſi bien ſa aiſie par là, qu'il renvoia cette abandonnée nd elle vint le trouver. Sur l'avis qu'elle eût ette illuſion, elle fit demande en juſtice de ſa mpenſe, & le juſte Roi d'Egypte Boccho- rdonna que le jeune homme vuideroit ſa rſe au Soleil, afin que cette folle fille pût ndre pour ſon paiement l'ombre de l'argent en ſortiroit. Or parce que le Sommeil eſt mmé tantôt l'image, tantôt le frere de la

*de bello civ.*

*l. 4. Strom.*

Mort, nous paſſerons à propos & commodément au dernier article de ce chapitre, qui fait auſſi la fin de tout l'ouvrage. La Nuit étoit autrefois repreſentée tenant de la main droite un enfant blanc, & de la gauche un noir, comme pour dire, ſi nous en croions Pauſanias, qu'elle étoit la Mere nourrice du Sommeil, & de la Mort.

CERTES on peut s'étonner là-deſſus avec un Ancien, que deux choſes ſi ſemblables, & qui ont tant d'affinité, ſoient conſiderées ſi diverſement; qu'on ſe plaiſe ſi fort à prendre le repos du Sommeil, & que tout le monde regarde avec horreur celui de la Mort;

*Mortis imago juvat ſomnus, mors ipſa timetur.*

Au ſurplus, nous ne naiſſons que d'une ſorte, & il s'en trouve une infinité de mourir. Il y a une mort violente qui arrive en pluſſieurs façons, & une naturelle. Celle-ci n'étant autre choſe que la ſeparation de nôtre ame du corps, par le defaut de la chaleur naturelle, la Vie ſe peut dire l'action de l'Ame par le moien de la même chaleur durant qu'elle informe le corps. Mais cette chaleur a beſoin d'être nourrie par l'humide radical, & cela eſt cauſe que de tous les tempéramens le ſanguin eſt le plus propre à la prolongation de la vie, comme chaud & humide. Car le bilieux eſt chaud & ſec; le phlegmatique humide & froid; le melancholique froid & ſec;

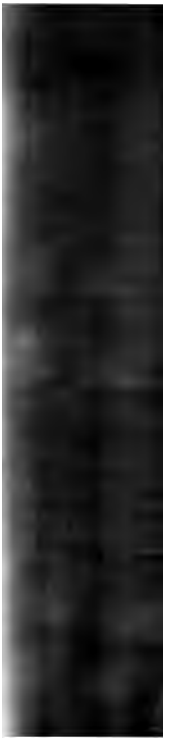
ui leur donne du deſavantage à l'égard de la
ue vie. Ceux qui l'ont éprouvée telle s'ap-
ent *Macrobies* par les Grecs, *Longævi* par les
ins. Pluſieurs Auteurs ont tenu regître de
biens conſtituez, & Antigonus Caryſtius en
me un fort grand nombre dans ſon traité
exprès. Nôtre Hiſtoire parle du Chevalier
d'Eſtampes qui mourut ſous Louïs Septié-
l'an mil cent trente-neuf, & qui aiant porté
rmes ſous Charlemagne, auroit vécu ſelon
lques uns trois cens ſoixante & un an. La
cenique témoigne qu'un Soliman de Perſe
da l'an de Jeſus Chriſt ſix cens cinquante-
s, âgé de trois cens cinquante, ou du moins
eux cens cinquante-ſix ans. Cependant au-
d'eux n'eſt approché de la vivacité priſe
r la longue vie des Patriarches dont parle
yſe, & ſi il faut noter qu'il n'eſt point dit que
ux-ci ni les autres rajeuniſſent, comme Maf-
'aſſure d'un Bengalois de la race des Ganga- *15. Hiſt.*
s. Il avoit trois cens trente-cinq ans, lorſ-
l vint trouver le Portugais qui commandoit
Indes Orientales, & les dents lui étant tom-
s diverſes fois, il lui en étoit toûjours revenu
tres, comme ſes cheveux blancs avoient de
s en tems repris leur couleur noire. Pline
it ſeulement obſervé, qu'en une valée des *L. 7.*
nes Indes les hommes y vivoient juſqu'à *c. 21.*

deux cens ans, le poil qu'ils avoient blanc dans leur jeuneſſe ſe changeant en noir quand ils devenoient vieux. Tant y a que cela peut autoriſer ce qu'on écrit d'un Ecoſſois Miniſtre dans la prouince de Northumberland, qui en mil ſix cens cinquante-ſept étoit arrivé à l'âge de cent ſeize ans, les dents qu'il avoit perdues de caducité lui étant revenues. La Relation ajoûte, que n'aiant plus de cheveux, ils lui repouſſent, que ſon ancienne vigueur ſe rétablit, & qu'après s'être ſervi durant quarante ans de lunettes, tout d'un coup ſa vuë s'eſt remiſe à tel point, qu'il lit ſans en avoir beſoin les plus petits characteres. Mais pour concluſion, il ne faut pas croire que l'étenduë de la vie la rende plus heureuſe, ni plus conſiderable. Si cela étoit, il n'y a nulle apparence que Dieu l'eût donnée à pluſieurs animaux de plus de durée qu'à l'homme. La bonté fait le prix de la vie, non pas la longueur. Et en tout cas ſi elle nous paroit courte, tirons en cette leçon, que nous l'avons reçuë telle, parce que nous devons prétendre à une meilleure, & viſer par d'autres moiens à l'Immortalité.

VIII.

# CONSIDERATIONS SUR L'ELOQUENCE FRANÇOISE DE CE TEMS AU CARDINAL DUC DE RICHELIEU.

# SEIGNEUR



*au public; & je puis dire que c'étoient des ſacrifices ſemblables à ceux que faiſoient les Atheniens à une Divinité inconnuë. Mais il n'en eſt pas de même à preſent, que pluſieurs choſes concourent, & ſemblent m'impoſer la neceſſité de vous preſenter ce diſcours, où j'oſe parler de l'Eloquence de ce tems ſur les principes de premiers Orateurs de l'antiquité. Car pour ſupprimer en vous obeïſſant mes plus grands reſſentimens, à qui puis-je adreſſer mon travail plus raiſonablement, qu'à celui qui dans une parfaite connoiſſance de ce que les Grecs & les Latins ont eu d'artifice au parler, poſſede toutes les graces de nôtre langue? Et de qui dois-je attendre une plus puiſſante protection que de celui dont les écrits & la vive voix nous ont fourni les principaux ornemens de nôtre Eloquence, auſſi bien que de nôtre Morale; nous donnant tant pour le bien dire que pour le bien vivre, les meilleurs preceptes que nous ayons. Il y a bien plus,* MONSEIGNEUR, *pourveu que je n'ai rien dit dans tout cet Ouvrage, de l'eloquence animée de l'action, j'ai cru ſatisfaire aucunement à ce qui étoit au deſſus de mes forces par l'inſcription de vôtre grand nom, qui contient en ſoi ce que Quintilien diſoit de celui de Ciceron, nous apprenant*

*que de ſon tems il n'étoit plus le nom d'un homme, mais bien de cette divine Eloquence, dont il nous a laiſſé une ſi belle idée. Ceux qui ſeront aſſez heureux pour ſe pouvoir repreſenter l'agreable ton de vos paroles, les mouvemens reglez de toute vôtre perſonne, & le reſte des graces qui ont toûjours accompagné ces diſcours immortels, que vous avez ſi ſouvent prononcez avec admiration dans les plus notables Aſſemblées de la France, n'auront pas beſoin de preceptes pour ce regard, & il ſuffit qu'ils en reçoivent un de moi qui comprend en ſoi tous ceux de la Rhetorique, de ſe mettre toûjours vôtre belle image devant les yeux, s'ils veulent ſuivre un modele parfaitement accompli. I'aurois donc fait une faute notable, ſi je ne vous avois dedié ce Traité de l'Eloquence, qui doit à la vôtre tout ce qu'il peut contenir de conſiderable; imitant ces hommes champêtres qui offroient au Soleil les fruits dont il étoit le principal producteur. Si Vôtre Eminence daigne regarder de bon œil mon preſent, tout ruſtique qu'il eſt, je ne doute point qu'une ſi douce influence ne faſſe trouver de bon goût aux plus difficiles ce qu'il contient; & j'aurai pris cet avantage ſur les ennemis, s'il s'en rencontre, de leur avoir mis au viſage*

*des rayons qui les ébloüiront. C'eſt une grace que j'attens de vôtre bonté,* MONSEIGNEUR, *vous ſuppliant de vous ſouvenir en ma faveur, que ce n'eſt pas une moindre action de prendre volontiers de petits preſens, que d'en refuſer, ou même d'en donner de très grands. Et je demeure,*

*MONSEIGNEUR,*

Vôtre très humble & tres
obeïſſant ſerviteur
DE LA MOTHE LE VAYER.

# CONSIDERATIONS SUR L'ELOQUENCE FRANÇOISE DE CE TEMS.

Si c'étoit une choſe abſolument neceſſaire d'être parfaitement éloquent pour parler de l'Eloquence, j'avouë que je ferois paroître trop de temerité d'entreprendre ce Diſcours. Il faut plus de naturel que je n'en ai pour aſpirer à la gloire du bien dire ; & l'auſterité de mes études m'aiant toujours plus porté à la connoiſſance des choſes, qu'à l'ornement du langage, ne m'a pas formé le ſtyle propre à un ſi haut deſſein. Mais puisque nous voions tous les jours, que beaucoup de perſonnes ſans avoir jamais tenu le pinçeau, ne laiſſent pas de parler fort pertinemment de la Peinture ; Et qu'il y a des peres de famille, qui ne diſcourent pas moins à propos que les Architectes de l'ordre d'un bâtiment, bien qu'ils n'aient jamais mis la

main à l'œuvre: Pourquoi ne ſeroit-i
permis à un homme de traiter de l'A
diſcours, ſans être Orateur; & de dir
opinion de l'Eloquence de ſon tems,
qu'il ne le faſſe pas avec toute la pom
toutes les graces que ceux du métier
roient apporter? C'eſt d'ailleurs une
qui me doit être bien plûtôt pardonnée
ce que je ne prétens pas de donner ici la
re d'un parfait Orateur François, co
quelques-uns ont fait après les Grecs
Romains; ni d'enſeigner tous les prec
de la Rhetorique à l'exemple d'Hermo
de Quintilien, & d'aſſez d'autres, qu
ſont d'autant mieux acquitez qu'ils
loient en cette profeſſion. Mon inte
eſt de dire ſimplement ce que je per
langage d'aujourd'hui, de communiqu
public quelques reflexions que j'ai fai
ce ſujet, & d'expoſer mes ſentimens
gement de ceux qui les peuvent corrige
ne les approuvent. On ne doit pas tr
plus étrange que je me diſpenſe de pa
l'Eloquence en aiant ſi peu, que qua
Orateur entreprend de diſcourir de cer
choſes dont il n'a pas une fort profond
noiſſance. Et neanmoins Ciceron lui p
de le faire, & lui ole même promett

*Lib. 1. de Orat.*

glc

ſe iſſuë de ſon entrepriſe. Il remarque
ropos qu'Aratus, tout ignorant qu'il
: l'Aſtrologie, par le commun con-
ent des hommes ſavans, ne laiſſe pas
: un très excellent poëme du Ciel &
iles. Et que Nicandre qui n'avôit ja-
atiqué la vie champêtre, l'a neanmoins
n décrite en ſes Vers, qui n'ont rien
ique que la matiere dont ils traitent.
pouvons ajoûter l'exemple de Corne-
lius, que nous ſavons avoir exercé
e avec reputation en toute ſorte d'arts,
u'il ne les pût pas tous poſſeder dans
ection, vu même que Quintilien le *Lib. 12. Inſt. c. 11.*
: un homme de fort mediocre eſprit.
ſt donc pas une choſe nouvelle, ni
loive tout-à-fait condanner en ma per-
d'avoir oſé écrire de nôtre Eloquence
it ſi dépourvu, puiſqu'en cas ſembla-
n'a pas mal reüſſi à tant d'autres; &
'eſt pas d'ailleurs inconvenient qu'on
uiſonnablement d'une ſcience, encore
n'ait pas le don d'en bien pratiquer
les regles. Ceux qui diſcourent le
de la diſpoſition des armées, & des
ites fonctions militaires, ne ſont pas
it les plus grands hommes de guerres,
témoignent le plus de valeur dans les

combats. Et l'on a remarqué
ce grand Genie de la Medeci
doctement écrit ſur toutes ſ
reüſſiſſoit pas ſouvent dans l'
art, & gueriſſoit beaucoup mo
qu'un Theſſalus ſon adverſaire
ſavoir ne conſiſtoit qu'en quel
ces. Tant il eſt vrai que ce ſ
d'eſprit differentes, & qui ne
toûjours en un même ſujet, c
les lumieres de la ſcience, &
rend propres aux operations.
arriver en l'art Oratoire, qu'
Milice, ou de la Medecine, é
me tira fort bien toutes les loix
ſerver dans une piece d'Eloqu
trouvera neanmoins defectueu
s'il s'y applique, pouvant don
ce qu'il n'a pas, comme cette
trancher le fer, bien qu'elle
coupe d'elle-même.

*Iambli-
chus c. 23.
ult.*

Or pour ne pas contreveni
Pythagorique qui defend de par
re, c'eſt à dire, à mon avis,
ſans methode, puisqu'il n'y a r
tant d'obſcurité à un diſcours qu
je commencerai pour m'en él
que je pourrai par le plan de c

qu'on a dit des ouvrages de ce dernier,
meilleure partie de Demoſthene ne s'y
pas. Auſſi eſt-ce le meme qui a
tribué à l'action, qu'après lui
premier rang entre les choſes qui
nt rendre un Orateur parfait. Cic. de Orat.
ncore le ſecond & le troiſiéme lieu
dire que tout le reſte comparé à l'a-
i ſembloit de fort peu de conſidera-
Ce n'eſt pas qu'il n'y ait eu de grands
s qui ont beaucoup plus paru par leurs
que par ce qu'ils prononçoient en pu-
ſiocrate entre autres eſt remarqué par
ien pour avoir été incomparablement n. Inſtit. Or. l. 12. de Iſocr.
r Ecrivain que Declamateur, ou, ſe-
en parle Denys d'Halicarnaſſe, plus
à être lû, qu'à être entendu de vive
Au contraire de Demades, & de Pe-
dont le bien dire a été admiré, quoi-
ſe fuſſent jamais pû appliquer à met-

mouvement de toute la perſonne ; je ne traiterai ici que de cette autre Eloquence muette, & privée de toute action, qui ſemble être par là beaucoup inferieure à la premiere, bien qu'en effet ce ne ſoit eſſentiellement qu'une même eloquence, & que ſuivant l'opinion
b. 12. de Quintilien, le bien parler & le bien écrire
p. 10. ne ſoient, ſi on y prend garde, qu'une même choſe. Car comme la parole eſt l'image de nôtre diſcours interieur, d'où vient que les Grecs expliquent l'un & l'autre
λόγος. un même mot, nos écrits nous repreſentent tous les deux : & par conſequent ſi nos penſées ſont bien conçuës, & ſi nôtre langage eſt eloquent, ce que nous écrirons le ſera de même, n'y pouvant avoir de difference qu'accidentelle en ce qui touche les circonſtances qui accompagnent l'action. Mais ce n'eſt pas aſſez d'avoir remarqué que je me retreindrai dans l'eloquence de la Chaire, j'ajoûte qu'au lieu de ſuivre le train ordinaire, qui me meneroit plus loin que je ne veux aller, je reduirai tout ce que j'ai à dire ſur ce ſujet ſous trois principaux articles. Le premier ſera des mots ; ou du corps dont le corps de nôtre Langue eſt compoſé. Le ſecond des periodes, qui ſe font de ces mots aſſemblez pour expliquer

Et le troiſiéme, de ce qui concer-
piece entiere, & une Oraiſon com-
qui a je ne ſai quoi de conſiderable en
t, outre ce qui peut être obſervé dans
ies. Surquoi je ſuis obligé d'avertir,
re que les Profeſſeurs de Rhetorique
nt quelquefois par le mot d'Oraiſon
membres de la periode, qui peut
r en ce ſens pluſieurs Oraiſons, nous
drons neanmoins en tout ce diſcours
on qu'en ſa plus grande étenduë, &
ne compoſition parfaite, afin d'éviter
uſion qui pourroit venir de cette dou-
nification. En tout cela mon deſſein
utre, que de profiter à ceux qui peu-
tre touchez de la même curioſité que
e faiſant les obſervations que je leur
niquerai, & d'en tirer moi-même l'in-
n, que je cherche, me confirmant
inion des choſes qui ſeront approuvées,
lepartant de celles qui auront une plus
iſe fortune. Je laiſſe la gloire entiere
qui ont aſſez de ſuffiſance pour nous
une Rhetorique Françoiſe, de la va-
s Greeques & des Latines. Quant à
ii reconnois ma foibleſſe, je penſerai
eaucoup fait, ſi je m'acquite de ce
uoi je me viens d'obliger. Cleandre

& Chryſippe ſe mêlerent autrefois d'écrire des Rhetoriques; mais ce fut de telle ſorte, dit Ciceron en riant, qu'il ne faloit que s'amuſer à les lire, ſi on vouloit bien-tôt apprendre à ſe taire : *Scripſit artem Rhetoricam Cleanthes, Chryſippus etiam, ſed ſic, ut ſi quis obmuteſcere concupierit, nihil aliud legere debeat.* Quelle temerité ſeroit la mienne d'entreprendre ce qui ſucceda ſi mal à deux perſonnages de telle reputation? Contentons-nous donc de ce qui a plus de proportion avec nos forces, & pour cet effet commençons par la premiere partie de nôtre diſtribution, qui regarde la diction.

4. de Fin.

Encore qu'il ſemble que ce ſoit plus le fait d'un Grammairien que d'un Orateur, de conſiderer les mots nuëment, à cauſe que c'eſt la Grammaire qui nous apprend à parler, & la Rhetorique à diſcourir, d'où vient que tant de perſonnes parlent, & que fort peu diſcourent comme il faut : Neanmoins ſoit que les ſciences empruntent les unes des autres, ſoit que leur difference n'empêche pas qu'elles ne puiſſent s'occuper ſur un même ſujet le regardant diverſement, il eſt certain que tous ceux qui ont écrit de l'art du bien dire, ſe ſont toûjours emploiez à donner des regles, & à établir des maximes qui concer-

Multi loquuntur, pauci dicunt.

ment le choix des mots, & l'usage des paroles. En effet, la bonté de la diction est comme le fondement de toute l'Eloquence, & celui là ne rencontra pas mal, qui dit que les paroles ressembloient aux vêtemens, qu'on avoit bien inventez pour la necessité, mais qui servoient depuis tellement à l'ornement, qu'on en faisoit dépendre toute la bien-seance. C'est pourquoi, comme les hommes qui veulent être proprement vêtus, mettent leur premier soin à choisir de belles étoffes, & qui soient à la mode, sans quoi le reste de leur curiosité seroit comme inutile: Il faut aussi que ceux qui pretendent à l'Eloquence, fassent leur premiere étude de la valeur des mots, & de la pureté des dictions, pour savoir celles dont ils se peuvent servir, & celles qui doivent être rejettées comme n'étant plus en usage. Car c'est une des premieres regles que donnent les Maitres de cette profession, d'éviter comme un écueil toutes les paroles inusitées, & de les considerer pour être de la nature des pieces de monnoye, dont il ne se faut jamais charger si elles n'ont cours, & que le peuple ne les reçoive. Or il est besoin d'y prendre garde d'autant plus attentivement, que n'y aiant rien de variable à l'egal de ce peuple, à qui tous les sages ont donné la sou-

*Quint. 1. Inst. 2. 6. Macrob. l. 1. Saturn. cap. 5.*

*Horat. de arte Poët. Cicer. in Orat.*

veraine jurisdiction des Langues, les n
changent si souvent que les feuilles des ar
ne tombent point plus ordinairement, s
le dire du Poëte Latin. Que si vous
d'un terme trop ancien, on dit que vou
sectez encore la nourriture du gland, a
l'usage des bleds, & de tant de bonnes
des. S'il est trop nouveau, on le com
à un fruit qui n'est pas encore mur, &
pour cela ne peut plaire à cause de son a
tume. S'il est étranger, vous voilà to
dans le plus grand de tous les vices q
peut reprocher à un Orateur, qui est la
barie. Et ainsi il est aisé de juger, q
ne sauroit apporter trop de soin ni de cir
spection en cette partie qui considere les
les paroles. J'ai quelquefois medité
pouvoit proceder cette grande aversion
tre celles qui ne sont pas dans le commerc
dinaire, l'Ecole aiant fait un crime si capit
s'en servir. On pourroit dire, que c'est po
qu'il n'y a rien de plus odieux, qu'une v
parade de mots extraordinaires, qui font
qu'on pretend parler mieux que le comm
& par consequent qu'on n'a pû trop conda
une chose du tout contraire au dessein de l'
teur, qui est de plaire afin de persuader. M
croi que la principale raison se doit prend

te que ce bel Ecrit ne parût ſans comparaiſon plus agreable, meritant d'ailleurs beaucoup de recommandation? Je ne ſai ſi outre la raiſon d'Etat, Tibere n'étoit point encore touché de celle dont nous parlons, qui regarde le langage, lorſque voulant prononcer le mot de monopol, il en demanda la permiſſion au Senat, s'excuſant de ce qu'il ſe ſervoit d'un mot étranger; comme il raïa une autre fois celui d'embleme du corps d'un Decret où il avoit été emploié. Ce qui me fait douter qu'il pouvoit avoir cette ſeconde conſideration après celle de la Majeſté de l'Empire, c'eſt qu'il affectoit fort la reputation de bien dire, & que d'ailleurs ce fut lui qu'un M. Pomponius Marcellus oſa reprendre d'avoir mal parlé Latin, lui diſant qu'il pouvoit bien donner le droit de bourgeoiſie Romaine aux hommes, mais non pas aux paroles, ſon autorité ne s'étendant pas juſques là. A la verité, ce Grammairien nous eſt dépeint par Suetone, pour avoir été ſi exact obſervateur de la pureté de ſa langue, qu'il en étoit très importun & même ridicule. Auſſi faut-il avouer, que comme c'eſt une choſe fort à eſtimer, ſelon notre Diſcours precedent, de n'uſer point de termes reprehenſibles, c'eſt d'une autre côté une grande miſere de s'y aſſervir de telle ſorte

*Suet. in Tib. cap. 70. & 71.*

*De Illuſt. Gram. cap. 22.*

choſes, que les pauvres eſtiment grandement.
*Præf. lib. 8. Inſt. & lib. 9. c. 4.* C'eſt pourquoi Quintilien donne auſſi pour marque d'un diſcours qui n'eſt pas fort recommandable du côté de la conception, & du bon ſens, ſi on fait une particuliere eſtime des paroles qui le compoſent, *jacere ſenſus in oratione, in qua verba laudantur.* Et il ſe ſert dans
*In Orat.* un autre endroit de l'autorité de Ciceron, qui veut qu'il ſoit quelquefois permis d'errer à ſon Orateur, & d'imiter les Dames qui ont ſouvent plus de grace dans le mépris qu'elles font de la parer, que dans leurs plus curieux ornemens. Et certes ce n'eſt pas le propre de ceux qui conçoivent les belles choſes, de ſe ſoucier ſi fort en quels termes ils les enfanteront. Ils les produiſent au jour avec generoſité, & ſans ſouffrir tant de tranchées, ils s'expliquent avec une facilité negligente, qui témoigne que leur ſoin s'étend bien plus ſur les penſées, que ſur les dictions, & *quæ indicat non ingratam negligentiam, de re hominis magis, quàm de verbis laborantis*, comme parle ce grand ornement de la Republique Romaine. Ce n'eſt pas que je veüille établir ici l'opinion de quelques Philoſophes, qui ſe ſont declarez ennemis capitaux du beau langage. Mon intention eſt d'en ôter ſimplement les ſcrupules dont beaucoup d'eſprits ſont cruellement gênez, &

d'adoucir les peines que ſe donnent là-deſſus des perſonnes, qui porteroient bien plus loin leurs meditations, ſi ce qu'ils ont de plus vive chaleur ne ſe perdoit par la longueur de l'expreſſion, & n'étoit comme éteint par la crainte d'y commettre quelque faute, *Abominanda infelicitas, quæ & curſum dicendi refrænat, & calorem cogitationis extinguit mora, & diffidentia.* Auſſi ne peut-on dire que la Philoſophie ſoit abſolument contraire à l'Eloquence, & s'il y a eu des Philoſophes, comme les Stoïciens, & les Epicuriens qui aient declamé contre elle, il s'en eſt trouvé d'autres, comme les Academiciens, & les Peripateticiens, qui en ont fait très grand état. Il s'en faut tant qu'il y ait de la repugnance entre la Philoſophie & la Rhetorique, que les plus celebres Orateurs ont reconnu la ſageſſe pour le principal fondement du bien dire, & que la Philoſophie étoit la mere commune de toutes les belles paroles, auſſi bien que de toutes les bonnes actions. C'eſt pourquoi les Stoïciens ne recevoient perſonne dans les claſſes des Rheteurs, qui n'eût paſſé par celle des Philoſophes & dont l'eſprit, dit le Sophiſte Theon, ne fut deja affermi par le poids des ſentences, qui devoient ſervir d'ornement à ſon diſcours. Ciceron poſe pour premiere

*Quint. præf. l. 8.*

*Cicer. in Bruto.*

*Diog. Laër. in Epic.*

*In proœm. Progymn.*

maxime dans ſon parfait Orateur, qu'
impoſſible d'être eloquent ſans l'aide
Philoſophie. Il avouë que les promenad
l'Academie lui ont plus ſervi pour le dev
que toutes les claſſes des Rheteurs. Et i
une remarque ſur ce ſujet, priſe du Phæ
de Platon, que ce qui donna un ſi grand
tage à Pericles ſur tous les Declamateu
ſon tems, fut d'avoir été diſciple d'Anax
re ſurnommé le Phyſicien. Le mêm
peut dire de Demoſthene à l'égard de Pl
dont il étoit auditeur, lorſqu'il lui prit fa
ſie de ſuivre l'Orateur Calliſtratus. C
n'y auroit point d'apparence de ſoûtenir
Demoſthene eut appris ſon art d'Ariſ
après que Denys d'Halicarnaſſe a ſi bien
té un Peripateticien qui avoit avancé cette
poſition. Et veritablement, puiſqu'Ariſ
qui n'avoit que trois ans plus que Demo
ne, n'écrivit ſes livres de Rhetorique qu'é
déja fort âgé, lorſque ce grand Orateur pa
ſoit au plus haut point de ſa gloire, con
celui qui s'étoit fait admirer haranguant d
vingt-cinquiéme année; il y a bien plus
parence qu'Ariſtote ſe ſoit ſervi des ouvr
de Demoſthene, & de quelques autres Orat
Atheniens, pour donner les loix du bien
que Demoſthene du travail d'Ariſtote.

*A. Gel. lius l. 3. c. 13.*

*In Rhetor. præc.*

Mais encore qu'il y ait une parfaite convenance entre ces deux profeſſions de la Sageſſe & de l'Eloquence, il eſt certain que les abus qui ſe commettent en la derniere, par cette vaine curioſité de paroles dont nous traitons, ont ſi fort ſcandalizé quelques Philoſophes, que nous voions Seneque qui proteſte en l'une de ſes lettres, que s'il lui étoit poſſible de ſe faire entendre par ſignes, il s'en ſerviroit plûtôt que du diſcours, afin d'éviter mieux toute ſorte d'affectation. C'eſt pourquoi entre les grandes loüanges qu'il donne ailleurs à ſon ami Demetrius, il le recommande ſur tout d'avoir eu une eloquence auſſi genereuſe que ſes penſées, & qui n'étoit jamais empêchée à l'élection des paroles. Zenon dit un jour ſur ce propos à quelqu'un qui remarquoit, que les termes des Philoſophes étoient toûjours fort concis, que ſi c'étoit choſe poſſible ils n'uſeroient même que de ſyllabes fort courtes. Chryſippus ſoutient dans Plutarque, que non ſeulement un Philoſophe doit negliger de faire heurter les voyelles, & mépriſer tout ce qu'il y a de plus curieux dans la Rhetorique; mais que pour avoir l'eſprit plus entier aux matieres qui meritent ſon attention, il peut laiſſer couler dans ſes écrits des obſcurez, des defectuoſitez, & juſqu'à des incon-

*Ep. 76.*

*Lib. 7. de Benef. c. 8.*

*Diogen. Laërt. in vita Zen. Citt.*

*Contred. des Stoïq.*

gruitez, que toute autre perſonne ſeroit honteuſe de commettre. Et la melancholie d'un Grammairien nous eſt repreſentée ſi grande dans les Nuits Attiques, qu'après avoir dit des injures au Philoſophe Phavorin, qui lui avoit communiqué ſon doute ſur la propre traduction d'un mot Grec en Latin, cet atrabiliaire ſouhaite que tout le genre humain ſoit muet, afin de ne plus voir les hommes s'amuſer à de telles bagatelles. Or encore que, comme nous avons dit, toutes les ſectes de Philoſophie ne fuſſent pas également auſteres en ce point; ſi eſt ce que dans Platon même, qui a eu la reputation d'écrire auſſi éloquemment qu'eut pû faire Jupiter s'il s'en fût mêlé, un étranger avertit le jeune Socrate d'éviter ce grand ſoin des paroles, s'il veut profiter en l'étude de la Sageſſe. Cela eſt cauſe qu'on a diſtingué l'eloquence des Philoſophes de celle des Orateurs; ceux-ci viſant beaucoup plus à la ſatisfaction de l'oreille que les premiers, qui croiroient bien ſouvent faillir s'ils mêloient le plaiſir avec leurs enſeignemens, & qui font profeſſion d'être plus utiles au genre humain qu'agreables. Mais ſi faut il confeſſer que ceux mêmes d'entre les Orateurs qui ſe ſont le plus aſſujettis aux loix de la Rhetorique, n'ont pas été d'avis qu'on ve-

*A. Gell. l. 18. c. 7.*

*In Politic.*

*Cic. in Orat.*

cût dans une ſi ſervile contrainte, qu'eſt celle que beaucoup de perſonnes s'impoſent ſur ce ſujet, & qu'ils voudroient encore donner au reſte du monde. N'eſt-ce pas une choſe digne de riſée de voir ſoûtenir qu'on doit bien s'empêcher de prononcer la face pour le viſage de qui que ce ſoit, ſi l'on ne parle de celle du grand Turc. Qu'il ne faut pas dire que quelque choſe s'abat, à cauſe que c'eſt faire une vilaine allusion au ſabath des ſorciers. Qu'on ſe doit ſervir de l'adverbe tandis, & non pas de pendant que, afin de s'éloigner des mots de pendart, & de pendant d'épée. Et qu'il faut abſolument rejetter tous les termes qui peuvent porter ainſi par un equivoque mal pris à des ſens peu honnêtes; dont ils donnent des exemples que la pudeur m'empêche de mettre ici, pource qu'en les rapportant j'obligerois l'eſprit de ceux qui n'y penſeroient pas autrement, d'y faire quelque reflexion. En verité, c'eſt bien ſe moquer du monde de vouloir faire paſſer pour bonnes ces obſervations, & aſſez d'autres ſemblables, qui n'ont rien à quoi un eſprit autre que fort petit puiſſe s'arrêter, & qui nous feroient perdre, par un ſcrupule ridicule, la meilleure partie de nôtre langage.

Je ne veux pas conclure pourtant, que les

Stoïciens euſſent raiſon de s'opiniatrer
mer chaque choſe par ſon nom, & d'a
à foibleſſe d'eſprit le ſcandale qui ſe pr
paroles, qu'ils ſoutiennent n'avoir
*Lib. 5. de vita Jua.* ſale en elles-mêmes. Encore que M
tonin maintienne ſelon cette doctrine
nous ne devons jamais tenir aucun n
aucune action pour indigne de nous,
conforme à la nature; je ne ſuis pas
moi d'un ſi libre ſentiment, & je cro
eſt obligé d'éviter en écrivant, auta
eſt poſſible, tout ce qui peut donner
ſujet de tomber dans un ſens desh
Mais il ne s'enſuit pas qu'il faille ſe gê
neceſſité, & au grand prejudice de nô
gue, comme il arrive aux exemples qu
venons de propoſer, ni qu'on doive
nir de nommer ſi beſoin eſt celui qu
*Κόινος. Lib. 9. ep. 22.* troit à jouër de la guitarre à Socrate
que ſon nom fut un peu extraordinair
la remarque de Ciceron en quelqu'unc
Epitres.

Or ce n'eſt pas ſeulement ſur un ſi
te pretexte qu'on veut donner des lo
ſtes au langage François; ceux qu'ur
particulier porte dans ces ſubtilitez, c
ils les appellent, étendent bien plus loi
cenſures. On m'a donné pour certa

tel d'entre eux avoit été vingt-quatre heures à réver comme il éviteroit de dire, ce ſeroit, trouvant qu'il y avoit aux deux premieres ſyllabes un de ces mauvais ſons, que les Grecs nous ont enſeigné de fuïr ſous le nom de Cacophonie. J'ai ouï dire qu'un autre a ſoûtenu que c'étoit fort improprement parler de répondre, il eſt midi & demi, qui ſignifie, diſoit-il, dix-huit heures, & qu'il faloit dire preciſément, il eſt demie heure après midi. Et n'a-t-on pas donné depuis peu au public de bien gros volumes, où l'on a eu la curioſité de ſe paſſer de l'une de nos plus ordinaires conjonctions, dont on avoit conſpiré la perte? Je ſai bien qu'ils ne laiſſoient pas d'être écrits fort elegamment. Mais n'eſt-ce point abuſer de ſon loiſir, de s'aſtreindre à des choſes qui ne ſont que donner de la peine inutilement? & n'y a-t-il pas bien de l'injuſtice à vouloir obliger les autres d'épouſer des ſentimens ſi peu raiſonnables? Ce- *In judic. vocalium*
la me fait ſouvenir d'une des gayetez de Lucien, quand il repreſente le Sigma de ſa langue ſe plaignant aux voielles, qu'il établit juges de ce different, du tort que lui faiſoit le Tau, qui le chaſſoit violemment de la plûpart des dictions Grecques. Et je me ſouviens encore ſur ce ſujet de quelques perſonnes, qui par un caprice particulier ont hai de

certaines lettres de l'alphabet, dont ils ſe ſont abſtenus en des écrits compoſez exprès pour témoigner l'averſion qu'ils en avoient. C'eſt dequoi il ne faut non plus s'étonner, que de voir des hommes qui ont des goûts extravagans, à qui toutes ſortes de douceurs déplaiſent, ou de qui le palais rejette les meilleures viandes, que nous emploïons ordinairement à nôtre nourriture. Le mal eſt quand ils veulent qu'on trouve bonnes leurs depravations, & qu'ils pretendent aſſujettir les ſens qui n'ont point cette corruption aux leurs ſingulieres, ce qui ne peut pas être ſouffert des uns ni des autres. Pourquoi la fantaiſie de quelques particuliers nous privera-t-elle des adverbes, aucunefois, aujourd'hui, ſoigneuſement, au ſurplus, generalement, quaſi, affectueuſement, & de beaucoup d'autres, dont ceux qui parlent & écrivent le mieux ſe ſervent tous les jours fort à propos? Pourquoi leur laiſſerons-nous faire des regles, qu'il ne faut pas dire quitter l'envie, mais la perdre; ennuis ceſſez, mais finis ou terminez, élever les yeux vers le Ciel; mais lever les yeux au Ciel; nous ôtant une infinité d'autres termes ſous ce mauvais fondement, que ce qui eſt bien dit d'une ſorte, eſt par conſequent mauvais de l'autre. Tant s'en faut,

là richeſſe de toutes les langues de pou-
diverſifier non ſeulement les paroles,
encore ce que les Grecs ont nommé
ſe, les Latins élocution, & nous façon
arler Si nous en croions ces Meſſieurs,
ı ne ſera plus ſupplié, il faut qu'il ſe con-
: d'être prié, puiſque le mot de ſupplier
ıpropre à ſon égard. Il n'y aura plus de
:raineté au monde, pource qu'elle ſonne
mal à leur oreille, qui ne peut ſouffrir
ıe ſouveraine puiſſance. Il ne faudra
parler de veneration, mais ſeulement de
ence. Parmi eux c'eſt être vieux Gau-
le dire lequel, duquel, eu égard, âpre-
vec une infinité d'autres paroles qui ſont
l'uſage ordinaire; & ſi vous vous ſervez
: diction qui entre dans le ſtyle d'un No-
il n'en faut point d'avantage pour vous
ıincre que vous n'êtes pas dans la pureté
:au langage. Je n'oſerois m'expliquer
ançois de ce que je penſe de tant de bel-
axiimes, les termes de Ciceron ſerviront
m'excuſer de m'y être tant arrêté, ne
t fait, ſinon, *ut hujus infantiæ garru-* *Lib. 2.*
*ſciplinam contemnerenemus.* Il parle de la *Rh. ad.*
*Heren.*
en un endroit où il ſe moque de ceux
raignoient tant de tomber dans le vice
ıiguité, & d'amphibologie, qu'ils fai-

ſoient même difficulté de prononcer net
ment leur nom; *Dum metuunt*, dit-il, *in*
*cendo ne quid ambiguum dicant, nomen ſu*
*pronunciare non poſſunt.* En verité, nous
ſommes venus à des ſuperſtitions qui ne ſo
pas moins pueriles, & ſi l'on ne s'oppoſ
aux vaines imaginations de certains eſpri
qui croient meriter beaucoup par des ſubti
tez ſemblables à celles que nous venons
rapporter, il ne faudroit plus parler du b
ſens. Ceux qui ont examiné le merite d
ames par celui des actions particulieres,
par de certaines marques que Theophraſte
pelle characteres, diſent que c'eſt un indi
aſſuré de grande baſſeſſe d'eſprit, quand u
perſonne s'amuſe à ôter trop ſoigneuſeme
quelque petit fêtu, ou le moindre poil étra
ger qui ſe trouve ſur ſes habits. Nous po
vons donner pour une maxime beauco
moins ſujette à méconte, que ceux dont
genie n'a rien de plus à cœur que cet exam
ſcrupuleux de paroles, & j'oſe dire de ſyll
bes, ne ſont pas pour reüſſir noblement a
choſes ſerieuſes, ni pour arriver jamais à
magnificence des penſées. Les Aigles ne s'
muſent point à prendre des mouches, com
me font les moineaux: ni les hommes q
l'eſprit éleve pardeſſus le commun, à d

oſes ſi fort au deſſous d'eux. Il n'y a que
autres dont nous parlons, qui s'attachent
ieuſement à des bagatelles. Je veux bien
e leurs conſiderations ſoient aſſez quel-
efois, & qu'il y paroiſſe une petite eſprit
e tout le monde n'a pas; mais on le peut
oir en des choſes de neant. Il n'y a rien de
plus aigu, dit Seneque, que l'extremité
n épi de bled, ni quoy de plus
gile & de plus inutile, *nihil eſt acutius ariſ-*
*ſed nec futilius.* Or non ſeulement l'E-
uence eſt ennemie des grandes expreſſions
nous portent ces vaines ſubtilités, quand
n elles ne ſeroient pas ridicules, & inſipides,
nme elles le ſont quaſi toûjours; mais elle
t même profeſſion d'uſer parfois d'un mot
ſité, qui ſeroit ailleurs barbare, & qui ne
ſe pas d'avoir très bonne grace, lorſqu'elle
nploie à propos, aux lieux où il paroiſt
e force extraordinaire d'expreſſion, que
Grecs appellent vertu emphatic, & energie.
C'eſt ainſi que les Medecins font ſouvent
heureuſement des poiſons dans la compoſi-
n de leurs plus ſouverains remedes, que
Muſiciens ſe ſervent d'un faux ton, ou d'u-
mauvaiſe cadence dans un concert, avec trop
nde approbation de ceux qui s'y connoiſſent;
; & que les plus belles femmes relevent

l'éclat de leurs beautez naturelles, par l'application d'une moûche qu'elles ſe mettent ſur le viſage. On peut dire auſſi qu'outre cette grande liberté que les premiers Orateurs ſe ſont toûjours donnée, d'avoir plus d'égard au ſens qu'à la diction; bien ſouvent la neceſſité, & la conſideration du bien public les oblige d'en uſer ainſi. Car ſi l'on veut conſiderer combien il ſe perd de mots tous les jours, que l'uſage abolit, il ſera bien aiſé de juger enſuite, que n'en remettant point d'autres en la place de ceux-là, nous tomberons bien-tôt dans une extréme neceſſité de
*Lib. 3.* langage. Polybe remarque que de ſon tems on n'entendoit que fort mal-aiſément le premier traité des Romains avec les Carthaginois, fait du tems des premiers Conſuls, c'eſt à dire, quelque peu moins de quatre cens ans auparavant, & nos anciens Romans nous font voir que nôtre langue n'eſt pas moins ſujette au changement que les autres. Il eſt donc beſoin que ce qui ſe perd d'un côté ſe repare de l'autre. A la verité, le peuple y donne bonne ordre, qui fait valoir les dictions nouvelles, & décredite celles que bon lui ſemble. Mais pourquoi les habilles hommes n'auront-ils point de part en cela? Pourquoi ne leur ſera-t-il pas permis au moins de preſenter à ce peuple les paroles dont ils croiront que le pa

uintilien ſe plaint ſur ce ſujet, de ce *Lib. 8.*
Latins n'ont pas eu le privilege de *cap. 6.*
former des mots nouveaux comme
, remarquant qu'à peine ſouffroit-
les Romains cette hardieſſe de nou-
npoſition, qui étoit une des plus
ertus oratoires chez les Grecs. Ca
voir dans Demetrius Phalereus, com- *De Elo-*
t entre les principales perfections de *cut.*
Eloquence, celle d'impoſer de nou-
oms aux choſes, pourvu que ce ſoit
qu'une mauvaiſe terminaiſon ne faſſe
tre Phrygien ou Scythe celui qui par-
. J'avoue que cette licence eſt en-
ns en uſage parmi nous que les La
ie nos Poëtes mêmes qui ſe ſont vou-
r quelque liberté en cela, n'y ont
illé avec ſuccès; de ſorte qu'il n'y
oint d'apparence de l'entreprendre
ément en proſe. C'eſt pour cela

une exception jointe à deux conditions, qui empêchent qu'il n'y ait de la contradiction en nôtre diſcours. La premiere condition eſt, que cela ſe faſſe, non ſeulement auſſi rarement que les Medecins ſe ſervent des poiſons, & les Maitres de concert des diſſonances, ſelon nos precedentes comparaiſons; mais de plus, que ce ne ſoit qu'en des endroits privilegiez, comme ſi la neceſſité d'exprimer un bon ſens, ou quelque importante penſée qui ne peut être fidellement rendue en termes communs, nous oblige d'en emploier d'autres. La ſeconde condition regarde la perſonne de celui qui ſe veut ſervir d'un mot qui a beſoin de faveur. Car puiſque le nombre eſt fort petit de ceux qui approchent aucunement de l'eloquence dont nous parlons, il ne doit être accordé qu'à bien peu de monde, de s'attribuer une liberté qui n'eſt concedée qu'aux grands Orateurs. De même qu'il n'eſt pas permis dans la Morale d'imiter toûjours Socrate, Diogene, ou Ariſtippe, qui faiſoient & diſoient beaucoup de choſes contre les mœurs de leur tems, par un privilege que leurs vertus nompareilles s'étoient acquis, *magnis illi & divinis bonis hanc licentiam aſſequebantur.* Auſſi peut-on dire dans la Rhetorique, qu'il n'appartient pas aux petits

Cic. lib. 1. Offic.

Ecrivains de ſe donner de certaines licences, qui ſont reſervées aux grands maitres ſeulement.

Or ſi c'eſt un vice à ceux-là de ne pas meſurer leurs forces, je les trouve encore plus blâmables lorsqu'ils ont la hardieſſe de cenſurer, en des ouvrages qui regardent l'éternité, ces petites paroles que nous diſons échaper quelquefois aux autres fort heureuſement. C'eſt faire comme Momus, qui ſe mit à reprendre Venus d'être mal chauſſée, voiant qu'il ne trouvoit rien en elle dont il pût médire. Et j'oſerai encore comparer ces injuſtes Critiques à ceux qui penſent diminuer la gloire des aſtres, quand ils ſe vantent d'y avoir obſervé quelques petites taches noires. Mais comme perſonne, ſans folie, ne trouvera le Soleil moins beau à cauſe de ces nouvelles remarques, je ne croi pas non plus qu'un homme de bon ſens voulût condanner une œuvre de grande recommendation, pour ce qu'on y auroit trouvé quelque diction à redire. Et neanmoins on fait encore pis. J'ai vû depuis peu de tems fort mal-traiter un travail qui meritoit beaucoup de loüange, ſur le mauvais pretexte que ſon Auteur ne s'étoit pas toûjours ſervi des mots propres. Si eſt-ce que quand la neceſſité d'uſer de metapho-

re ne ſe rencontreroit pas en toutes langues comme elle fait très ſouvent, ce ſeroit ſe priver des plus belles figures de la Rhetorique, de ne vouloir jamais emploier que les termes propres, & j'oſe dire qu'il y auroit du vice d'en uſer de la ſorte. Pour le moins eſt-ce l'opinion de Longinus, que rien ne ſert davantage à rendre l'oraiſon grande & magnifique, que les translations. Et Ciceron la compare ſur ce propos aux robes qui ont été faites contre le froid, & qui depuis ſe portent plus par bien-ſeance que par beſoin. Ce n'eſt pas pour pardonner les fautes, quand on ne prend même ce qui peut tenir lieu de vertu. Je repete pourtant ici, qu'il eſt permis de faillir eloquemment, & qu'une mauvaiſe parole a quelquefois autant de grace en la bouche d'un Orateur, que le begaïer en celle de filles, qui rend bien ſouvent leur parler plus agreable,

*Cap. 28.*

*De Orat.*

*Ovid. 3. de arte am.*

*In vitio decor eſt quædam malè reddere verba.*

On a dit au ſujet des ouvrages d'Apollonius Rhodien, que c'étoit parfois un defaut de ne point commettre de fautes. C'eſt ſelon le même ſens que nous ſoutenons que la haute Eloquence n'auroit pas toute la majeſté qui la doit accompagner, ſi elle s'aſſujettiſſoit ſi ſervilement aux mots dont elle uſe, qu'elle

Il ne me reſte rien après cela dont je veille groſſir la premiere partie de ce Diſcours, que nous avions deſtinée à conſiderer la diction toute nuë. J'ajouterai ſeulement, qu'encore que les paroles ſemblent à beaucoup de perſonnes de fort peu de conſequence; ſi eſt-ce qu'à y prendre garde de près, on trouvera que la meilleure partie des hommes s'occupe à les examiner. Les plus grands differens qui ſe trouvent en toute ſorte de profeſſions n'ont ſouvent point d'autre fondement, on a vû tout le monde Chreſtien ſe partager pour un ïota; & le ſens des loix ſacrées ou prophanes tombe tous les jours en diſpute, par la diverſe interpretation qu'on donne aux termes dont s'eſt ſervi le Legislateur. C'eſt une choſe certaine, que les Philoſophes anciens qui ont exercée de ſi grandes animoſitez les uns contre les autres, étoient ordinairement plus en different pour les mots que pour les matieres. Zenon fit ſa ſecte à part, inventant des dictions nouvelles, pour ſignifier, comme on lui reprochoit, la même choſe que diſoient les autres. Carneades ſoûtint pour cela, que les Stoïciens ne diſputoient que des termes avec les Peripateticiens, & qu'ils n'avoient entre-eux que la voix differente dans un même ſentiment. Et il y en a

*ὁμοιόσιος & ὁμοούσιος.*

*Cic. lib. 3. de fin.*

qui ont travaillé à faire voir, que de ces derniers n'avoient pas moins de convenance avec les diſciples de Platon, en ce qui étoit des penſées, encore qu'ils s'en expliquaſſent diverſement. Ce n'eſt donc pas une grande merveille ſi l'on s'accorde ſi peu ſur l'uſage des paroles dans la Rhetorique, puiſqu'elles ont le même effet dans toutes les diſciplines, & que les hommes qu'on a cru les plus raiſonnables n'en ont pû convenir. Paſſons au ſecond article, & y conſiderons les periodes ſeparément, comme membres qui compoſent le corps de l'Oraiſon, dont nous parlerons en troiſiéme lieu, ſuivant nôtre diviſion.

C'eſt une choſe merveilleuſe qu'il y ait des hommes tellement nez à ſe donner de la peine dans leurs compoſitions, comme dit Quinctilien, qu'ils ne croient avoir jamais rien écrit à propos, ſi ce n'a été avec beaucoup de difficulté. Ceux de cette humeur ne ſe ſatisfont que fort rarement, ils ſe travaillent la plume à la main, comme l'oiſeau qui ſe bat la perche, & la moindre periode les fatigue plus qu'un diſcours entier ne devroit faire, s'ils étoient moins perſecutez de leur propre genie. Ce n'eſt pas que je veüille dire qu'il ne ſoit fort bon d'uſer de ſeverité

*Lib. 10. cap. 3.*

envers ſoi-même, & de corriger par une ſ
conde & troiſiéme penſée, ce qui eſt échap
de moins recevable dans la premiere. Il n'
a point de conception qui ne nous plaiſe d'
bord lorsque nous la couchons ſur le papie
autrement nous ne prendrions pas la peine d
l'y mettre; de ſorte que ſi nous ne repaſſio
deſſus, après avoir laiſſé refroidir ce premi
feu d'amour, que nous avons naturelleme
pour tout ce qui vient de nous, il ſortir
beaucoup d'imperfections de nos mains, q
le jugement nous doit faire ſupprimer, ſi
correction n'eſt ſuffiſante pour les repar
Car les productions de l'ame ſont en leur co
mencement de la nature des vins nouveau
qui ne demandent qu'à échaper & à s'épandr
& nous avons une certaine tendreſſe pour n
enfans ſpirituels, qui nous empêche de r
connoître ſi-tot leurs defauts. Il eſt beſoi
d'un peu de tems pour les appercevoir; & d
quitter la qualité de pere paſſionné, ou d'A
teur partial, pour prendre celle de Lecte
indifferent. C'eſt alors qu'il ne ſe faut rie
pardonner à ſoi-même, que les ratures do
vent rendre notre écriture plus agreable, d
que la plume en effaçant peut former les pl
beaux-traits de ſon art. Mais encore y a-t-
quelque mediocrité à garder en cela, ne

ures pour être rigoureuſes ne ſont pas
ées à l'injuſtice : & c'eſt une legereté
rit trop grande, de condanner toûjours
remieres expreſſions, pour en mettre
es qui ſouvent ne les valent pas, ou
ont point d'autre avantage que celui
: venues les dernieres. Il ſe trouve
noius aſſez de perſonnes de ce tempera-
. Le ſtyle obſcur & corrompu de Ti- *Suet. in*
s'en reſſentoit ſi fort, que ce qu'il faiſoit *Tib.*
champ étoit ſans comparaiſon meilleur, *art. 70.*
quand il avoit travaillé avec beaucoup
:ine & de loiſir. Et l'Orateur Calvus
eſt repreſenté pour avoir tellement pe-
:n cette ſorte de ſuperſtition, que ſur
:henſion de laiſſer la moindre choſe dans
:eriode, qui pût faire tort à l'Eloquence
il faiſoit profeſſion, il lui ôtoit ſouvent
'elle avoit de plus loüable, comme ceux
our ſe purger du mauvais ſang, tirent
'à celui, qui eſt neceſſaire à la vie, *Ni-*
*inquirens in ſe, atque ipſe ſeſe obſervans,* *Cicer. in*
*insque ne vitioſum colligeret, etiam verum* *Bruto.*
*inem deperdebat.* Or ſi nous avons tan-
amé le ſoin trop ſcrupuleux des paroles
quelque raiſon ; il n'y en a pas moins
clamer ici contre la trop grande curioſi-
: pluſieurs apportent en la compoſition

*Demet. Phal. de Eloc. Quintil. l. 8. c. 4.*

de leurs periodes. J'avouë que les M
qui les ont diviſées en trois genres, l'H
que, le Dialogique, & l'Oratoire, no
obligé de les former en ſorte, que l'
les jointures, & les nombres y ſoient
vez, & que ſi l'on n'a égard à ces troi
ſes, il eſt bien difficile de rendre une p
parfaite. Mais je ſoûtiens auſſi que l
mes qui nous ont donné ces regles, no
enſeigné de ne nous y aſſervir que de
façon, & qu'ils nous ont laiſſé des exe
de les mépriſer, autant de fois qu'elles
roient préjudicier au bon ſens. Car il
quelquefois, que pour ſe tenir trop a
aux meſures, & à la cadence d'une pe
on ſe relache d'une partie de ce qu'on d
re, ou que l'eſprit qui donne trop d'atte
à la maniére de s'expliquer, n'a pas to
vigueur qu'il devroit avoir lorsqu'il co
les choſes, & qu'il s'applique à la m
dont il eſt obligé de traiter. Je veux d
un exemple notable de ce que je dis. C
les Venitiens ſe reſolurent de mettre la
à la plume pour ſe defendre de l'inter
les mettoit le Pape Paul Cinquiéme, ils
choix d'un Jean Baptiſte Leon, qui av
reputation de ſavoir toutes les fineſſes
langue Italienne, & d'en poſſeder tout

Pour ſon inſtruction ils lui donne- *Vie de P Paul.*
memoires du Pere Paul, leur grand
gien d'Etat, qu'on n'eſtimoit pas avoir
ſi delicat, & ils changerent Baptiſte
écrire ſuivant ces memoires en faveur
berté Venitienne, & de faire valoir
s de la Republique. Celui-ci qui ne
qu'à l'elegance des paroles, & a la
les periodes, s'acquita de ſa charge
ſorte, qu'aiant foiblement expliqué
ſortes raiſons du Pere, & ſouvent
mé ſes meilleurs ſentimens, afin de
dire qui ne fut très eloquent, on fut
t de remettre la charge de l'écrit au
qui avoit fourni les bonnes penſées,
s'acquita avec cette vigueur & cette
e qui fut reconnue de tout le monde,
e pretends dire ſans toucher le merite
re dont il étoit queſtion. Voilà com-
nporte de ne ſe pas trop aſſujettir à la
lu langage, & de n'en pas faire la
ſiderable partie de l'Eloquence, qui
au bon raiſonnement. Polybe ſe *Ex. Conſt P. 75.*
our cela de l'Hiſtorien Zenon, qui
it ce qui étoit le plus important en
ier, & commettoit des fautes eſſen-
ns l'Hiſtoire, croiant s'être acquité
nt de ſa charge s'il avoit eu l'elocu-

tion elegante, & s'il avoit excellé au nom
& à la cadence des periodes. En effet, n
voions beaucoup de perſonnes qui ſont te
ment leur principal de cela quand ils écrive
& qui montrent une ſi grande negligence
impuiſſance au reſte, que c'eſt une com
ſion de leur voir emploier en des choſes
neant des termes ſi exquis & ſi curieuſem
recherchez. Il me ſemble que nous pouv
les comparer à ceux qui s'amuſent à crit
de la terre avec un grand ſoin, pour n'y n
tre enſuite que des Tulipes, & des Anen
nes. Ces fleurs ſont belles à la verité,
donnent du plaiſir à la vuë, mais auſſi
ſent-elles en un inſtant, ne produiſent pc
de fruits, & ne ſont nullement comparab
aux plantes utiles à la vie humaine. Les
vrages de ceux dont nous parlons, quoi
travaillez avec une grande peine, ne ſon
de plus d'uſage, ni de plus de durée que
Anemones; en revanche que ce qui part
la main des hommes, qui poſſedent un v
table & ſolide eloquence, bien que mc
accompagnée de curioſité, ne craint pc
que le tems l'intereſſe, & ſe trouve utile
me à la Poſterité, C'eſt pourquoi, pour
vant nôtre comparaiſon, nous dirons que
derniers reſſemblent à ceux qui plantent

s, ou qui ont deſſein de faire venir du
e haute futaie, à quoi ils travaillent
: plus d'ordre & de grace qu'on y peut
:r, ſans s'amuſer pourtant à faſſer la
ni à éplucher jusqu'à la plus petite

Tant s'en faut, comme nous avons
ıe ſouvent un mot qui tient encore de
ɔarie, peut être emploié ſi à propos
de l'elegance; ils croient qu'une pe-
ıal arondie, & negligemment couchée,
e même avoir un fort bon effet dans
ɔn, comme les ombres l'ont dans la
'e, où elles relevent les autres couleurs,
lent un tableau plus accompli. Nous
des exemples de cela dans les plus bel-
ces Grecques & Latines, qui nous re-
es Anciens, quand les leçons de la Rhe-
: ne nous l'auroient pas enſeigné. A
té, Iſocrate & ceux qui le voulurent
, comme Theopompe & quelques au-
urent plus ſcrupuleux ſelon l'obſerva-
: Quintilien; mais Demoſthene & Ci- *Cicer. de*
ſe ſont par tout donné de merveilleu- *Orat. &*
nces pour ce regard. On ne doit pour- *Quint. l.*
ıs penſer qu'ils en aient ainſi uſé ſans *9. cap. 4.*

Car outre qu'un peu de negligence
ıelquefois beaucoup à perſuader, qui
ɔut de l'Orateur, parce qu'elle couvre

ſon artifice; il ſe peut faire encore que le ſaut qui ſe trouvera en l'un des membres la periode, & qui la rendra comme boite plaira par la même raiſon qu'Ovide dit ſa belle Elegie étoit plus agreable d'avoir pied plus long que l'autre,

*Lib. 3. Am. El. 1.* *In pedibus vitium cauſa decoris erat.*

C'eſt une choſe certaine que les Rheteurs fait un vice de s'attacher trop en ceci aux gles de la perfection. Nous voions mê que Philonicus le Dialecticien, avec Hi nymus le Philoſophe, reprirent Iſocrate avoir uſé comme nous venons de dire; a ſouvent contraint ſa conception, & aſſuj ſes penſées aux nombres d'une periode. c'eſt, diſoient-ils, violer l'ordre de la natu qui veut que les paroles ſervent à la ſenten & non pas au contraire, où il paroit je ſai quoi que l'on juge indigne d'un hom ſerieux. De là vient que les pieces de Orateur qu'il compoſa les dernieres; d un âge de plus grande prudence, ſont be coup meilleures que les autres, s'étant co gé de cette vaine curioſité qu'il avoit eue paravant, ſelon le jugement qu'en fait De d'Halicarnaſſe. Et on peut remarquer d Longinus, comme il ne reconnoit rien plus ennemi qu'elle de ſa haute Eloquen

*In Iud. de Iſocr. Cap. 32.*

, & qui n'évite fort ſoigneuſement ces
longues periodes : Je me contenterai
apporter deux mots de ce que les anciens
ont dit, pource qu'ils ont été de diffe-
e opinion ſur cela. Ils ſont bien d'ac-
l en ce qu'une periode parfaite doit au
ns avoir deux membres : car celles qui
ont qu'un ſont nommées ſimples, ou
ırfaites. Mais Quintilien, qui dit qu'on *Dem. Ph. de Elec. Lib. 9. cap. 4.*
en donne ordinairement quatre, ajoûte
lle en peut recevoir encore d'avantage.
ron ſemble être de ſon avis, reglant ſa
longue étenduë à celle de quatre vers
x pieds, ou à ce que nous pouvons pro-
cer d'une ſeule haleine. Demetrius, *Pram. lib. de ſig.*
ateur, & le Sophiſte Alexandre ſoûtien-
au contraire qu'une periode qui a plus
quatre membre eſt trop longue, &
lle n'a plus cette ſymmetrie periodique,
me parle Demetrius, où conſiſte ſa per-

parmi les Grecs & les Latins, qui ne pouvoient ſouffrir une periode ploiante par le milieu, ou dont les extremitez penchaſſent par ſa trop grande étendue, ce doit être parmi nous un defaut bien plus inſupportable. Car nôtre humeur prompte ne s'accorde pas avec cette ennuïeuſe attente, où il faut que l'eſprit demeure pour recueillir le ſens d'une longue periode, qui n'eſt jamais parfait qu'à la fin, & dont une partie ſe perd bien ſouvent en chemin, le commencement s'oubliant avant que l'on ſoit au bout. D'ailleurs on peut bien remarquer que nôtre langue s'y accommode encore moins que celle des anciens, puiſqu'il ſe trouve quelquefois des periodes dans Demoſthene & dans Ciceron tellement à perte d'haleine, qu'il eſt ſans doute que nous ne les endurerions jamais en pas un de nos Ecrivains. Celles-là ſont ſur tout à blamer qui envelopent plus d'un ſens, parce qu'elles partagent d'avantage nôtre eſprit, & le mettent comme au deſeſpoir. Auſſi n'y a-t-il gueres que ceux qui commencent à ſe méler d'écrire, à qui il en échape de telles. Encore faut-il que le vice vienne d'un mauvais principe, & qu'il y ait de la confuſion d'eſprit precedente : ceux qui conçoivent nettement les choſes, les couchant quaſi toûjours

de même ſur le papier. Mais pource que je ne voi à preſent aucun de ceux qui mettent la main à la plume avec quelque reputation, qui ne convienne de ce que nous venons de dire, & qui n'évite fort ſoigneuſement ces trop longues periodes: Je me contenterai de rapporter deux mots de ce que les anciens en ont dit, pource qu'ils ont été de differente opinion ſur cela. Ils ſont bien d'accord en ce qu'une periode parfaite doit au moins avoir deux membres: car celles qui n'en ont qu'un ſont nommées ſimples, ou imparfaites. Mais Quintilien, qui dit qu'on lui en donne ordinairement quatre, ajoûte qu'elle en peut recevoir encore d'avantage. Ciceron ſemble être de ſon avis, reglant ſa plus longue étenduë à celle de quatre vers de ſix pieds, ou à ce que nous pouvons prononcer d'une ſeule haleine. Demetrius, l'Orateur, & le Sophiſte Alexandre ſoûtiennent au contraire qu'une periode qui a plus de quatre membre eſt trop longue, & qu'elle n'a plus cette ſymmetrie periodique, comme parle Demetrius, où conſiſte ſa perfection. C'eſt le même qui obſerve que les periodes étenduës conviennent principalement au genre de l'Eloquence ſublime. D'où vient que le vers Hexametre, qui eſt le plus

*Dem. Ph. de Eloc. Lib. 9. cap. 4.*

*Præm. lib. 2. de fig.*

grand de tous, eſt nommé Heroïque, & deſtiné à repreſenter les actions memorables de ceux que les anciens appelloient des demi-Dieux: Au contraire des vers d'Archilochus, & d'Anacreon, qui comme fort petits ne ſont propres qu'au plus bas genre d'écrire. Venons maintenant aux periodes qui pêchent dans l'autre extremité pour être trop courtes, & où je voi que l'abus eſt d'autant plus grand, qu'il trompe ſous l'apparence du bien, le vice aiant été pris en cela, comme quelquefois dans la Morale, pour une vertu.

De même qu'il n'y a rien de plus ennuieux que le langage de ceux qui uſent de ces longs propos, qu'on voit ſouvent tenir au Docteur Gratien de la Comedie; auſſi peut-on dire que le ſtyle trop concis qui fait les courtes periodes que nous voulons reprendre, reſſemble au parler d'un aſthmatique, & de ceux qui ont une continuelle palpitation de cœur. Que ſi d'une part ces periodes témoignent la courte haleine de ceux qui les coupent ſi menu, il ſemble d'ailleurs qu'elles ne ſoient bonnes que pour des perſonnes à qui quelque debilité ſpirituelle fait rejetter les diſcours plus étendus; comme il y a des malades qui ne ſe peuvent nourrir que de hachis, & qui ne ſauroient digerer les viandes ſolides. Ce monſtre de

Caligula jaloux de la reputation de Seneque, lui voulut imputer de n'avoir écrit que pour ceux-là, & l'accuſa d'avoir mis beaucoup de gravier enſemble, ſans chaux, & ſans liaiſon, nommant ainſi ſa façon de s'expliquer auſſi libre & auſtere que ſa vie : Mais cet illuſtre Philoſophe n'a pas beſoin de nôtre defenſe ſur cela, l'injure aiant été rejettée il y a long-tems ſur l'humeur tyrannique de ſon Auteur, qui ne pouvoit ſouffrir une gloire dont il étoit également indigne & envieux. Que ſi l'Eloquence Philoſophique de Seneque n'a pas obſervé par tout ce que preſcrivent les regles de l'Eloquence Oratoire, cela s'eſt trouvé tellement recompenſé par la grandeur & par le prix de ſes penſées, que ſon merite n'en a point reçu de diminution. On peut neanmoins reconnoitre par l'invective de cet Empereur, qu'un ſtyle trop entrecoupé a toûjours été tenu pour fort vicieux. Ceux qui s'en ſervent encore aujourd'hui le veulent rendre recommandable, parce qu'il ſemble avoir d'avantage de pointes que celui qui eſt plus diffus; & d'autant que beaucoup de figures, comme les antitheſes, & les alluſions, y paroiſſent avec un éclat nompareil. Il faut pourtant avouër que toutes ces petites gentilleſſes, ne ſont conſiderables, que comme

les moindres étoiles qui brillent à nos
en tremblottant; au lieu que la vraie
quence doit être comme un Soleil ple
chaleur & de lumiere, dont les influ
peuvent tout ſur nos eſprits. Et pu
nous ne ſaurions mieux comprendre
choſe ſi divine, que par des compar
priſes du Ciel, j'ajoûterai que le ſtyle
pu, & les periodes briſées, ſont bien
bles d'exciter dans nos ames une ém
ſemblable à celle que cauſe ici bas le m
ment de trepidation, dont les effets ne
quaſi pas conſiderez. Mais qu'une ha
magnifique Eloquence ravit les eſprits
*Maſcardi tratt. dell. art. Hiſt. p. 614.* emporte comme un premier mobile,
que rien lui puiſſe reſiſter. Au ſurplus
berté qu'ont pris les Italiens d'accuſer un
çois de la corruption de leur Eloquenc
de dire que l'Hiſtorien Mathieu avoit d
peu donné l'exemple chez eux de cette
vaiſe façon d'écrire dont nous parlons
*Malvez-zi.* cauſe que je ne ferai nulle difficulté de r
quer ici, que l'Auteur moderne du *Ro*
du *Davide perſeguitato*, & de quelques a
petits Traitez de même étoffe, qui ont é
d'abord de certains eſprits, eſt peut-ê
plus depravé, & celui qui a le plus pecl
ſtyle que nous reprenons, de tous ceux

tems. Sa maniere de s'expliquer eſt toute ſemblable à l'allure des petits enfans qui ne vont que par ſecouſſes; & il y paroit une foibleſſe comme au vol des oiſeaux qui n'ont pas l'aile aſſez forte, & qui n'oſent encore ſe hazarder que de branche en branche. En effet, vous n'y voiez rien d'étendu, ce ne ſont que ſens briſez ſi court, qu'on en eſt ſurpris, & tout y va par des contrepointes, dont la plûpart ſont fondées ſur un jeu de paroles qui n'a rien de ſerieux. Il fait ſouvent des ſaillies violentes, mais c'eſt pour ſe repoſer tout auſſi-tôt; ſes repriſes ſont ſi frequentes & ſi ſubites, qu'elles nous repreſentent le ſauter d'une pie; & il y a ſi peu de liaiſon entre ſes periodes, & ſouvent en elles-mêmes, que je ne penſe pas que cela ſe puiſſe aſſez expliquer que par le Proverbe des Latins, *ſcopæ diſſolutæ.* C'eſt ce que j'ai bien voulu dire d'un étranger, afin de me taire de ceux de nôtre Nation, qui ſont pis que lui. Car ſi beaucoup de conſiderations m'ont empêché de nommer ceux d'entre-nous, que j'euſſe crû pouvoir donner pour patrons d'une ſinguliere Eloquence; il y en a de plus fortes encore, & de plus conformes à mon humeur, qui me defendent de parler de qui que ce ſoit en mauvaiſe part, & qui ne conſentent pas que

j'offenſe jamais perſonne par un mauvais trait de plume.

Diſons maintenant quelque choſe des qualitez d'une periode, que l'on conſidere ſelon qu'elle eſt nombreuſe, bien ſonante, ornée de figures & accompagnée de quantité de conditions, dont les Rheteurs nous ont laiſſé un aſſez grand nombre de preceptes. Mais pource que je n'écris pas une Rhetorique, me contentant de toucher ſimplement les points que j'ai crû importer d'autant plus à l'Eloquence de ce tems, qu'ils ſont moins conſiderez; il n'y a pas lieu, ce me ſemble, de nous arrêter beaucoup ſur ces qualitez, & ce ſera aſſez d'y faire quelques legeres reflexions. Car premierement pour ce qui eſt des nombres & du ſon des periodes, il faut avouër que nôtre langage a reçu depuis peu tant de graces pour ce regard, que nous ne voions gueres de periodes mieux digerées, ni plus agreablement tournées dans Demoſthene, ou dans Ciceron, que ſont celles de quelques-uns de nos Ecrivains. Il me ſeroit aiſé de prouver ce que je dis par l'autorité de leurs ouvrages, ſi je ne craignois d'offenſer beaucoup de perſonnes dans le choix de deux ou de trois. L'un d'entre eux, que je croi avoir le plus merité en cette partie, comme au re-

ſte des ornemens de nôtre Langue, a couru la fortune de tous ceux qui excellent en quelque profeſſion, par l'envie qui s'eſt particulierement attachée à lui. Ce ſeroit augmenter cette ombre importune de ſa vertu de le deſigner d'avantage; je ne dois pas d'ailleurs rompre pour lui le vœu de mon ſilence; & c'eſt ſans doute, quoique nous nous taiſions, qu'il éprouvera auſſi bien que Menandre, les jugemens de la Poſterité plus favorables que ceux de ſon ſiecle. Il me ſuffit de dire cependant, que lui, & ceux qui ont heureuſement travaillé comme lui à cette agreable harmonie des periodes, s'en ſont acquitez de telle ſorte, que je ne penſe pas qu'on puiſſe porter plus haut une ſi importante partie de l'Eloquence. Car ce ſeroit ſe tromper de croire qu'encore que l'Oraiſon n'ait pas ſes pieds & ſes membres ſi ſenſibles que la Poëſie, ils ſoient moins à conſiderer pour cela dans la proſe que dans les vers. Tant s'en faut, les Maitres aſſurent que la cadence nombreuſe d'un Orateur eſt bien plus difficile à obſerver que celle d'un Poëte; pour cette raiſon entre autres, que celui-là eſt obligé d'éviter ſoigneuſement les meſures poëtiques, n'y aiant rien de plus vicieux dans une Oraiſon, que d'y gliſſer inopinement quelques

*Cic. in Orat.*

vers. Si eſt-ce que ç'a été une choſe ſi difficile aux Anciens, de ne pas tomber quelquefois dans cet inconvenient, qu'Iſocrate le plus exact de tous les Grecs, & qui donnoit quelque fois dix années entieres à compoſer une de ſes pieces, ſe trouve avoir laiſſé couler des vers par mégarde dans une proſe ſi étudiée. Et ce qui eſt bien conſiderable, & qui montre la grande difficulté de ne le pas faire, c'eſt que le Peripateticien Hieronymus, qui prit la peine d'examiner ſur cela Iſocrate, & qui trouva juſqu'au nombre de trente vers meſurez dans toutes les œuvres de ce grand Orateur, ne pût s'empêcher lui-même de commettre la faute qu'il reprenoit, dans le livre écrit exprès contre ce vice. Le Sophiſte Theon aſſure, qu'il n'y a point eu d'Orateurs à qui il n'en ſoit arrivé autant, & qu'Ephore aiant compoſé une belle Oraiſon pour montrer combien cette locution trop nombreuſe & trop poetique étoit vicieuſe en proſe, ne laiſſa pas de faire un vers ſans y penſer dès le commencement de ſon diſcours. Il ne faut pas douter que ce defaut ne ſoit auſſi blamable en nôtre Langue qu'en aucune autre; c'eſt pourquoi nous voions que ceux dont je viens de parler, qui ont le mieux entendu les delicateſſes de l'Eloquence Françoiſe, ſe ſont fort

*In Progym.*

curieuſement éloignez des limites de la Poëſie dans leurs compoſitions oratoires. Ceci ſoit dit à l'égard des nombres, & de la cadence des periodes; car la Poeſie a d'ailleurs beaucoup de choſes qui ornent merveilleuſement l'Oraiſon, & qui la rendent plus magnifique, comme Demetrius le prouve par l'éloquence d'Herodote & de Thucydide. Je n'avancerai donc rien d'avantage ſur ce ſujet, ſinon qu'encore qu'on ne puiſſe trop eſtimer les periodes nombreuſes, il faut neanmoins uſer de temperament en cela, comme en toute autre choſe. Homere même ne s'eſt pas ſoucié bien ſouvent de la quantité d'un vers, pour ſuivre l'impetuoſité de ſon grand genie, qu'il n'eut pas voulu arrêter ſur ſi peu de choſe. Et il me ſouvient que le Sophiſte Eunapius ajoute à ce propos, qu'on doit imiter Phidias qui travailla de telle façon, que ſans être trop exact aux moindres meſures, il fit cette Pallas qui fut la merveille de pluſieurs ſiecles. Ceux de cette profeſſion qui ſe ſont exercez en petit avec quelque reputation, comme Calamides, & Callimachus, ont quelquefois été loüez d'avoir achevé des pieces avec beaucoup de ſubtilité & d'elegance; mais on ne les a jamais comparez aux Phidias, ni aux Polycletes, qui égaloient dans leurs ouvrages

*Tr. de Eloc.*

*In Acacio.*

*Ex Dion. Halic. in Iud. Iſoc.*

la majeſté des Dieux qu'ils repreſentoie
L'Eloquence eſt encore plus auſtere en c
que la Peinture, ou la Statuaire, ne pouv
ſouffrir qu'on s'aſſujettiſſe baſſement à tou
les regles d'une artificieuſe élocution. Nc
voions en effet que l'harmonie trop affect
& le ſon trop recherché des periodes de M
*Dial. de clar. Or.* cenas & de Gallion, ne plaiſoit pas à
grands Orateurs qui examinoient les cau
de la corruption que l'eſpace d'un ſiecle ſ
lement avoit mis dans leur Eloquence. C
pourquoi l'on peut dire que cette divine
culté mépriſe quelquefois de parer ſes pe
des avec trop de curioſité, comme ſi c'é
prendre les habits ou le fard d'une Courtiſ
qui ne ſonge qu'à l'exterieur; au lieu que l
loquence veut plaire avec dignité, & pare
avec cette majeſté que merite le grand em
*Proœ. l. 8.* re qu'elle exerce ſur nos ames. *Majore*
*mo aggredienda eloquentia*, dit Quintilien,
*ſi toto corpore valet, ungues polire, & capillu*
*ponere, non exiſtimabit ad curam ſuam perti*

L'erreur où j'apprends que vivent des
ſonnes qui croient que tout rencontre
voielles ſoit vicieux, & qu'on m'a dit m
avoir compoſé des livres où ils ont ſoig
ſement évité de tomber dans cet inco
nient, m'oblige d'en dire ici un petit

Il ne faut pas douter qu'il n'y ait de certains concours de voielles, qui ſont grandement à fuïr à cauſe du mauvais ſon qui en procede, dont il n'y a point d'oreilles qui ne ſe trouvent offenſées. Mais auſſi ne faut-il pas penſer que ce ſoit une maxime generale, qu'on ne doit jamais ſouffrir deux voielles qui ſe touchent. A la verité Demetrius nous apprend qu'Iſocrate & ſes Diſciples la voulurent établir; en quoi ils furent contredits par d'autres qui prenoient ce conflit, ou colliſion de voielles, comme les Latins en parlent, pour une choſe du tout indifferente. L'avis de Demetrius, qui doit, ce me ſemble, être ſuivi, tient le milieu entre ces deux extremitez. Et comme il veut qu'on s'abſtienne quelquefois d'un certain choc de voielles, qui bleſſe notablement l'ouïe; auſſi montre-t-il que d'en vouloir abſolument defendre le rencontre, ſe ſeroit ſouvent ſe priver de la plus grande douceur, & des plus ſenſibles graces de l'Oraiſon. Il juſtifie cela par beaucoup d'exemples dans ſa Langue, où les noms d'Aiax, de Aiaia, & aſſez d'autres, font voir que l'union de pluſieurs voielles forme des paroles très agreables. Les diphthongues mêmes ſe joignent quelquefois en Grec melodieuſement, outre qu'elles relevent, dit-il,

*Ex Dion. Halic. in Lud. Iſoc.*

le diſcours, & le rendent plus magnifique. Je ne m'amuſerai pas à rapporter là-deſſus ce qu'il allegue des Prêtres d'Egypte, qui prononçoient les ſept voielles de ſuite à l'honneur des Dieux de ce tems-là, ne ſe pouvant rien ouïr de plus doux à l'oreille. Mais je dirai ſimplement que, comme la Langue Latine ſouffre le rencontre des voielles, & n'eſt en rien differente pour ce regard de la Grecque, la Françoiſe n'en a pas davantage d'averſion, & tant s'en faut qu'elle y ſoit plus ſcrupuleuſe, que nous avons des triphthongues qui montrent bien que nôtre parler n'eſt pas ennemi des voielles. C'eſt donc une moquerie de vouloir apporter ici tant de ſeverité, & de penſer que ce ſoit mal dit, j'ai aimé, ou quelque choſe de ſemblable, pource qu'il y a pluſieurs voielles de ſuite; puiſqu'au contraire elles ont fort bonne grace, & ſe prononcent là, & ſouvent ailleurs très doucement, par ceux mêmes qui ont une parfaite connoiſſance de nôtre Langue. Je penſe en verité qu'on peut bien dire de ceux qui ſe donnent de ces peines inutiles parmi nous, la même choſe que nous liſons dans Denys d'Halicarnaſſe, quand il parle du ſtyle de Theopompe, l'un des imitateurs d'Iſocrate. Car il témoigne que ſi Theopompe eût mépriſé ce

*Quintil. l. 11. c. 5.*

*Ep. ad C. Pom. & in Rh. præc.*

rencontre de voielles, & negligé quelques figures qu'il affectoit trop, auſſi bien que les nombres de toutes ſes periodes, il eût été bien plus excellent Ecrivain, & ſe fût ſurmonté lui-même en beaucoup de façons.

Quant aux Tropes ou Figures, il y en a qui les ont diſtinguées. Le Sophiſte Alexandre veut que les Tropes ſoient des vertus de la diction, comme les barbariſmes en ſont les vices: Et que la Figure ne s'emploie que dans la liaiſon du diſcours, à qui elle donne autant d'ornement, que le ſolœciſme le gâte. Mais beaucoup de Rheteurs avec Quintilien ne mettent point de difference entre les Tropes & les Figures, en quoi nous les imiterons ici, puiſque nous n'avons que deux mots d'avis à donner, en remarquant qu'elles ſont d'autres ornemens de periode fort conſiderables. Car les metaphores dont nous avons déja parlé, les epithetes, les paronomaſies ou alluſions, les hyperboles, & le reſte des Figures qu'on peut voir dans les livres de Rhetorique, ſont autant de lumieres d'Oraiſon, qui lui donnent un luſtre merveilleux. C'eſt pourtant auſſi une maxime generale, qu'il n'en faut pas uſer avec excès, pource que les plus belles choſes du monde perdent leur grace, & deviennent même odieuſes, ſi on s'en

*Proœm. l. 1. de fig.*

*Lib. 9. cap. 1.*

ſert immoderément. L'œil eſt bien la plus belle partie du corps, mais vous n'y en ſauriez mettre plus de deux ſans difformité; & quoique la pourpre ſoit la plus excellente des couleurs, il n'eſt pas permis de l'appliquer indiſcrétement, ni ſans meſure, puiſqu'elle ne peut être miſe aux yeux ſans les offenſer, ſelon que Platon l'a gentiment remarqué en quelque autre ſujet. Or cette regle s'étend non ſeulement ſur les moindres Figures, mais même ſur celles qui peuvent comprendre pluſieurs periodes, comme font quelquefois les Ironies, & les Allegories, ou Metaphores continuées. C'eſt pourquoi Longinus dit que Platon fut repris par quelques-uns d'avoir uſé de ces dernieres avec trop de licence, & qu'un certain Cecilius lui oſa preferer pour cela l'Orateur Lyſias, comme celui qui avoit été bien plus retenu en cette partie.

*Lib. 4. de Rep.*

*Cap. 28.*

Pour ce qui eſt de la metaphore ſimple, j'ajoûterai deux ou trois petites conſiderations à ce que nous avons dit. Et premierement, que le precepte commun touchant l'uſage de cette Figure, eſt de ne s'en ſervir gueres que quand le mot propre manque, ou que le metaphorique vaut mieux que celui qu'il chaſſe. Secondement, que la maxime

*Quintil. l. 8. c. 5.*

d'Ariſtote porte, que la plus excellente de toutes les translations, eſt celle qui donne de l'action aux choſes qui n'en ont point, & qui rend animé ce qui ne l'eſt pas. Comme au contraire celle qui au lieu d'augmenter, diminuë le ſujet, eſt la pire dont on ſe puiſſe ſervir; parce que le propre emploi de cette Figure, ſelon l'obſervation de Demetrius, eſt lorſqu'on veut amplifier une matiere, & la rendre plus magnifique qu'elle ne paroitroit dans les termes ordinaires. *Tr. de Eloq.* Il faut auſſi remarquer avec ce même Orateur, que les metaphores ne ſont pas toûjours reciproques. Car le Poëte, dit-il, a bien pû appeller la racine ou le bas du mont Ida ſon pied; mais il n'y auroit point d'apparence qu'on nommât le pied d'un homme ſa racine. Et pource qu'au defaut des mots propres, qui manquent ſouvent dans toutes les langues, on eſt contraint d'en emploier de metaphoriques, ainſi que nous l'avons déja obſervé dans la premiere ſection de ce diſcours; nous prendrons encore ce mot de leçon du même Auteur: Que les translations qui ſont approuvées par l'uſage commun, quelques étranges qu'elles puiſſent être, ſont toûjours bonnes. Voire même que les mots metaphoriques qui ſont autoriſez de la ſorte deviennent propres: n'y

aiant point de doute que quand les Grecs ont dit l'œil de la vigne, & quand ils ont appellé la voix blanche, comme nous la nommons douce, pour dire agreable, ils n'aient parlé, & nous auſſi, très proprement, puiſqu'il n'y a point de paroles propres en Grec, ni en François, pour ſignifier celà.

L'Hyperbole eſt une eſpece de metaphore, auſſi bien que l'Allegorie, & la Carachreſe; & ce n'eſt pas ſans ſujet qu'on a fait de grandes invectives depuis peu contre ces abus qui ſe commettent en l'uſage de cette Figure. Si n'eſt-elle pas ſimplement à blâmer, & pour être *ultra fidem*, comme en parle Quintilien; elle n'a rien de vicieux, pourvu qu'elle ne ſoit point *ultra modum*. Il me ſouvient d'une remarque de Strabon au premier livre de ſa Geographie, qu'il y a des hyperboles d'hyperbole, comme quand les Grecs diſent qu'une choſe eſt plus legere que l'ombre du liege, ou que quelqu'un eſt plus craintif qu'un lievre de Phrygie. Car l'hyperbole eſt aſſez notable de dire plus legere que le liege, & plus craintif qu'un lievre, ſans parler de l'ombre du liege, ou de la patrie du lievre, qui le rend encore plus apprehenſif. Ce ſont principalement ces hyperboles qu'il faut grandement fuïr, n'y aiant rien qui nous jette plus avant dans le Cacoze-

*Ib. c. 6.*

aiſon; celui qu'il appelle froid, nous de-
le dernier pour être tout dans cette ſorte *Dem. Ph. de Eloc.*
perboles. Ainſi quelqu'un ne ſe conten-
pas de dire que Polypheme avoit jetté un
ier plutôt qu'une pierre pour ſe venger
yſſe, ajoûta que pendant que ce rocher
oit en l'air, il y avoit des chevres deſſus
ne laiſſoient pas de brouter l'herbe qu'el-
/ trouvoient. Lorſque cette Figure arri- *Lib. 3. Rhet.*
i une telle extremité, ou bien qu'elle eſt
lue trop frequente, Ariſtote la nomme à
droit puerile; par où il marque la froi-
r, & la mauvaiſe affectation de ceux qui
ſervent ſi mal à propos.
.es epithetes relevent merveilleuſement *Ib.*
periode; mais il en faut uſer, ſelon la
iparaiſon de ce même Philoſophe, com-
l'on fait des aſſaiſonnemens, dont on ne
:rt que pour aiguiſer l'appetit, & qui ne
ent jamais pour viandes ſolides. Autre-

de goujats que de ſoldats, & qu'on voit par ce moien fort grande en nombre, & très petite en courage & en forces. Longinus avertit auſſi, que ceux qui penſent relever beaucoup leur ſtyle par des epithetes empoulez & pris de trop loin, ſe trompent fort. Car de nommer Xerxés le Jupiter de Perſes, & les vautours des ſepulcres animez, ce n'eſt pas, dit-il, avoir la diction grande ni ſublime, mais c'eſt être vain & ridicule; & il compare ces façons de parler aux meteores, qui ſont fort hauts en l'air, & fort bouffis, bien qu'ils ne produiſent gueres que des vents.

*Cap. 2.*

Les alluſions ne ſont pas non plus toutes à rejetter. A la verité, comme Ariſtote ne vouloit pas qu'on nommât les petits hommes beaux; mais gentils ſeulement; Ciceron a dit au même ſens, qu'encore que les alluſions euſſent de la grace, & de la gentilleſſe, elles ne poſſedoient pas pourtant cette beauté, ni cette dignité qui doit toûjours accompagner l'Oraiſon grave & ſevere. *Eſt in his lepos, & feſtivitas, non dignitas, neque pulchritudo.* C'eſt pourquoi il eſt d'avis qu'on s'en doit abſtenir dans le genre de l'Eloquence auſtere, afin de ne rien ôter aux forces de la verité par un jeu de paroles qui ſemble plus propre à recréer qu'à perſuader avec au-

*Lib. 4. ad Heren.*

ité. De là vient cette invective du Poëte *Pers. Sat.* 1. crimina ratis libr. in antitheſ. rique contre un criminel, qui balançoit, il, devant ſes Juges tous ſes crimes avec antitheſes. Mais cette exception n'empê- pas que la paronomaſie bien appliquée n'ait vent beaucoup de grace, & que tous les nds Orateurs n'en aient uſé dans leurs s ſerieux ouvrages. Je n'en rapporterois nt d'exemples, vû qu'ils ſont infinis, s'il en avoit un dans Platon, accompagné d'u- particuliere inſtruction touchant l'uſage cette Figure. C'eſt dans ſon Convive, où ès avoir dit que Pauſanias fit une poſe, par e alluſion auſſi expreſſe au Grec qu'au Fran- is, il ajoûte que les ſages lui ont appris de jouër ainſi quelquefois innocemment des oles. Et veritablement, pourvû que les uſions ſe preſentent d'elles-mêmes, & il n'y paroiſſe rien d'affecté, ni de recher- , ce qui rendroit le jeu digne de moque- , on ne peut pas être blamé de s'en ſervir. aut pourtant que ce ſoit rarement, pource autrement on n'éviteroit pas le ſoupçon s'y plaire plus que la bienſeance ne le per- t. Diodore Sicilien fait une deſcription genre d'eloquence de ce renommé Rhe- ur Gorgias Leontin, où l'on peut fort bien narquer ce que nous diſons. Il conte que *Lib. 12. Hiſt.*

noncé aux recherches de la Pierre
ſophale, & d'une approbation unive
comme les tenant auſſi difficiles à tr
l'une que l'autre. Tant y a que
ferai point de difficulté d'avancer, qu
avoir une parfaite connoiſſance de nôt
gue, & en pouvoir reſoudre ſolidemer
tes les difficultez, il eſt, ſinon nece
au moins très avantageux d'entendre la
que. Le grand rapport qu'il y a de l'
l'autre, non ſeulement à cauſe de l'o
de beaucoup de mots, mais encore eu
aux phraſes ou façons de parler, m'ob
être de ce ſentiment. Je n'examine po
ſi cela vient de ce que la Langue Gr
étoit autrefois fort commune parmi les
les, ou ſi l'on en peut donner quelque
meilleure raiſon. Il me ſuffit de dire, c
tre une grande quantité de paroles qua
tes Grecques, nous avons ſouvent leu
ſon, & leur emploi, du tout conforme
le Grec, & non pas avec le Latin. Quar
paroles, il y a des Dictionaires entie
ont été faits exprès pour montrer leur
ction Grecque. Et pour ce qui eſt de nc
mules qui ſemblent venir du même prin
Henri Etienne, Perionius, & aſſez d'a
ſe ſont déja donné la peine de les remar

ue de bonnes penſées? Ariſtote obſerve u'il n'y a point d'hommes qui ſe ſervent e tant de ſentences en parlant, que les Ru- iques; & il nous donne avis ſur cela de ne s emploier qu'avec beaucoup de jugement, z de moderation. C'eſt une choſe d'ailleurs ort à craindre, qu'on ne ſe rende odieux i on diſcourt trop ſentencieuſement, pour- e que c'eſt faire en quelque façon com- ne les Precepteurs, qui veulent être crûs le tout ce qu'ils diſent, & qui ne parlent u'avec des axiomes. Et par conſequent ien que la ſentence ſoit la plus eſſentiel- e partie de l'Oraiſon, elle ne laiſſera pas d'ê- re un vice, ſi on la rend trop frequente. Voilà ce que j'ai crû devoir dire de l'applica- ion des figures, parce qu'il me ſemble avoir remarqué que beaucoup pechent autant par crupule, quand ils s'en abſtiennent tout-à- ait, que par trop de liberté, quand ils en ſent immoderement.

*Lib. 2. Rh. c. 21.*

Il me reſte une conſideration à faire, où ne porte tant de noms étranges que nous enons de prononcer, & que les François uſſi bien que les Latins, ont emprunté des recs. Ce n'eſt pas que je ne ſache bien u'elle ne ſera pas au goût de pluſieurs per- onnes; mais il y a long-tems, que j'ai re-

noncé aux recherches de la Pierre Philoſophale, & d'une approbation univerſelle, comme les tenant auſſi difficiles à trouver l'une que l'autre. Tant y a que je ne ferai point de difficulté d'avancer, que pour avoir une parfaite connoiſſance de nôtre Langue, & en pouvoir reſoudre ſolidement toutes les difficultez, il eſt, ſinon neceſſaire, au moins très avantageux d'entendre la Grecque. Le grand rapport qu'il y a de l'une à l'autre, non ſeulement à cauſe de l'origine de beaucoup de mots, mais encore eu égard aux phraſes ou façons de parler, m'oblige à être de ce ſentiment. Je n'examine point ici ſi cela vient de ce que la Langue Grecque étoit autrefois fort commune parmi les Gaules, ou ſi l'on en peut donner quelque autre meilleure raiſon. Il me ſuffit de dire, qu'outre une grande quantité de paroles quaſi toutes Grecques, nous avons ſouvent leur liaiſon, & leur emploi, du tout conforme avec le Grec, & non pas avec le Latin. Quant aux paroles, il y a des Dictionaires entiers qui ont été faits exprès pour montrer leur extraction Grecque. Et pour ce qui eſt de nos formules qui ſemblent venir du même principe, Henri Etienne, Perionius, & aſſez d'autres, ſe ſont déja donné la peine de les remarquer.

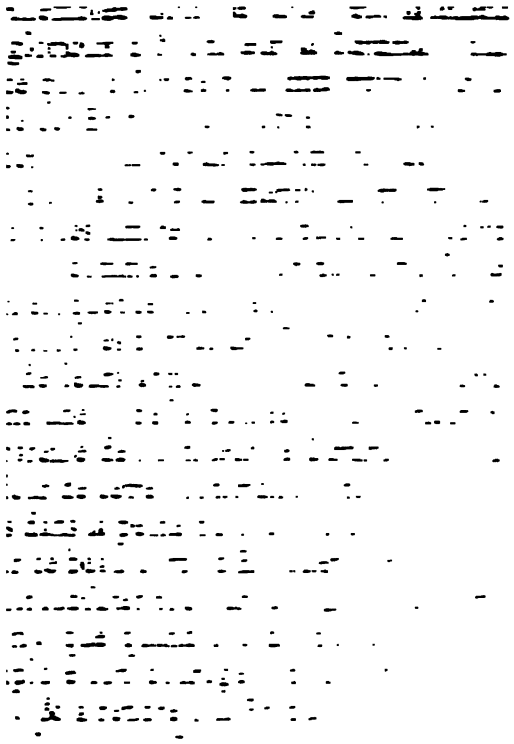
eſt une choſe certaine que nous avons des eterits indefinis, que les Grecs ont nommé oriſtes, & que les Latins ne connoiſſent int. Ceux-ci au contraire ont des Supins, des Gerondifs, au lieu desquels nous nous rvons auſſi bien que les Grecs de l'Infi- if des verbes. Car pour exprimer *ve- ſpectatum, turpe dictu,* ou quelque cho- de tel, nous dirons, je viens regarder, ain à dire, & ainſi des autres. La phra- Grecque, que je ne rapporte point afin tre moins importun, eſt toute ſemblable cela. Le même Infinitif joint à l'article nt nous nous ſervons au lieu du nom, rsque nous diſons le boire, ou le man- r, eſt tellement une locution Grecque, ie quand les Latins en ont uſé, leurs Gram- airiens ont nommé cela un Helleniſme ou eciſme. C'eſt la même choſe ſi nous ettons l'article devant l'Adverbe, en diſant, dedans, le dehors, le deſſus, le deſſous: lorſque des noms nous en faiſons des verbes, comme en ces façons de parler, er fort, & aller vite, pour aller fortement vitement. Et qui ne ſait que deux adver- s negatifs qui tiennent lieu d'affirmation Latin, nient davantage qu'un ſeul, en rec, & en François? Or puiſqu'il y a une

che, pour ſervir de modele à tous ceu
aſpirent à la perfection de cette divine
té; je paſſerois bien plus outre ſur un ſi
ſujet, & il ne faut point douter que t
traité n'en reçut un merveilleux enri
ment Mais je me tais, étant obligé
ſilence qui ſe trouve même intereſſé d
peu que je viens de dire.

Nous ne ſaurions finir par un plus b
droit ce ſecond article de nôtre diſcour
premier conſideroit les dictions toutes ſ
où ſe commet le barbarisme. Le deu
a été des periodes, dont les vices ſe non
en Grammaire ſolœcismes, lorsque la
des paroles que les Grecs ont appellé ſy
& les Latins conſtruction, n'eſt pas bi
donnée. Nous avons parlé de tout ce
vant les loix de la Rhetorique, & nous
fait voir en l'un & en l'autre article,
ſemble, qu'encore que l'Orateur viſe to
à la perfection, ſon éloquence nean
doit être genereuſe, & non pas ſerv
aſſujettie aux moindres choſes. Pline
ne diſoit d'un Declamateur de ſon tem
correct à la verité, mais qui pour ſe
trop dans les regles ne s'élevoit jama
qu'au genre ſublime de l'Oraiſon, q
pechoit qu'en une choſe, de ne comr

*Sext. Empir. adv. Math. l 1. cap. 10.*

*Lib. 9. ep. 26.* Nihil peccat, niſi quod nihil peccat. *Lib. 9. c. 4.*



quelque choſe dans une piece d'Eloque
qui importe davantage que la beauté d
diction, & que la juſteſſe ou plenitude
periodes. Pour prendre une plus parf
connoiſſance de ce que ce peut être, il fa
mon avis que nous definiſſions l'Eloque
*Quintil. l. 10. c. 1.* Et puiſque Ciceron, au dire du plus cap
d'en juger de tous les Romains, a égalé
ſeul la force de Demoſthene, l'abondanc
Platon, & la douceur d'Iſocrate, nous
ferions tort ſi nous empruntions d'un aut
definition que nous cherchons.

Je ne me laſſerai jamais de parler avs
geuſement de ce grand homme; à qui je
les plus agreables divertiſſemens de mes
*Præf. ad l. 1. cont.* des. C'eſt l'unique eſprit, dit Seneque, q
eu la Republique Romaine égal à l'éten
*Lib. 10. cap. 1.* de ſa domination. Dès le tems de Quinti
Ciceron n'étoit plus le nom d'un hom
mais celui de l'Eloquence même; & on
noit pour une preuve certaine d'avoir b
coup profité en cette ſcience charmante
on recevoit un plaiſir extraordinaire en l
cture de ſes écrits.

*In part. Orat.* Or il me ſouvient d'avoir lû dans ce
comparable Orateur, que l'Eloquence r
rien autre choſe qu'une belle explication
penſées d'un homme ſage, *Nihil eſt a*

jamais aucune faute. C'eſt auſſi ce qui faiſoit prononcer hardiment à Quintilien, qu'il ne ſavoit lequel étoit le plus contraire à l'Eloquence d'un trop grand ſoin, ou d'une trop grande negligence. Et à la verité, l'Orateur auſſi bien que le Preteur des Juriſconſultes mépriſe les petites occupations. C'eſt un Hercule qui conſidere les choſes baſſes comme des Pygmées indignes de l'arréter. Et quand ſon genie l'emporte, il fait gloire de fouler aux pieds les preceptes, comme un cheval genereux qui rompt ſes entraves pour franchir une belle carriere. Cela ſe reconnoîtra encore mieux par le troiſiéme & dernier article qui regarde l'Oraiſon entiere, & qui contemple l'Eloquence dans ſa plus grande majeſté. Je le commence ainſi.

Ce n'eſt pas aſſez pour être éloquent d'avoir fait un choix exquis de belles paroles, & d'en avoir formé en ſuite des periodes bien nombreuſes, & qui contentent l'oreille parfaitement. S'il n'étoit queſtion que de cela les meilleurs Muſiciens ſeroient encore les plus grands Orateurs. L'Eloquence ſe propoſe une fin bien plus relevée, & ſi l'eſprit ne demeure pleinement ſatisfait en toute ſes parties, elle ne poſſede rien de tout ce qu'on lui attribuë de grand & de magnifique. Il y a donc

ſent, lui donnant la meilleure trempe
puiſſe recevoir; d'où vient l'opinion de
ques-uns, qu'il n'y a point de plus grand
heur que de n'avoir jamais été malheu
Seneque ſoûtient de même, que rien ne
tant l'Eloquence que l'excès de la bonn
tune, qui empêcha Mecenas, homme de
grand eſprit, de reüſſir un des premiers
*Epiſt. 19.* teurs de ſon ſiecle. *Ingenioſus vir ille*
dit Seneque, *magnum exemplum Roman*
*quentiæ daturus, niſi illum enervaſſet feli*
*imò caſtraſſet.* Voilà comme ce n'eſ
ſans ſujet qu'on conjoint la ſageſſe &
quence, puisque non contentes d'être
enſemble, elles ont encore les mêmes enn

Mais ſi nous voulons rechercher la
pourquoi la ſageſſe entre dans la defi
de l'éloquence, nous trouverons que
pource que la bonne conception eſt le f
ment de toutes les belles paroles, & qu
impoſſible de bien dire ſans avoir bien
En effet, il n'eſt point plus vrai dans les
cipes de la Philoſophie Peripatetique, q
formes ſortent de la puiſſance de la ma
qu'il eſt certain dans l'art du diſcours q
principales graces du langage doivent
de l'excellence des choſes qu'il explique
que les plus grands ornemens de l'Or

le tirent ordinairement du merite des penſées. De là procede en partie ce que diſoit Socrate, que tout le monde eſt naturellement éloquent en ce qu'il ſait bien; & ce que Ciceron ſoutient être encore plus veritable, qu'il n'y a perſonne qui puiſſe avoir de l'éloquence en traitant des choſes dont il n'eſt pas aſſez inſtruit. *Lib. 1. de Orat.*

Il y a encore une autre doctrine très importante à recueillir de nôtre definition; c'eſt qu'il ne faut jamais s'amuſer à chercher de beaux termes pour expliquer des bagatelles, en quoi il me ſemble que beaucoup abuſent tous les jours merveilleuſement de leur loiſir. Nous voions de bien gros volumes écrits avec un très grand ſoin, & un choix de paroles fort exquiſes, dont neanmoins la lecture apporte ſi peu d'utilité, qu'on la peut comparer aux promenades qui ſe font dans des forêts de Cyprés, ou dans ces jardins d'Adonis & de Tantale, ſelon le proverbe des Grecs, dont on ne rapporte jamais aucun fruit. Ce ſont des toiles d'araignée, pleines de ſubtilité & d'artifice; mais qui ne ſont bonnes qu'à prendre des moucherons. Si eſt-ce qu'il y en a qui veulent faire paſſer ces miſerables travaux pour des pieces d'Eloquence, & qui la reduiroient volontiers à cette vaine curioſi-

té du langage, jointe à quelque petit nombre de regles grammaticales; comme ſi elle n'étoit rien que cela, & comme ſi la grandeur des matieres, & le merite des penſées, n'en faiſoient pas la plus eſſentielle partie. Qu'ils apprennent de Demetrius Phalereus, que nous devons imiter le Peintre Nicias, qui ne s'amuſoit jamais à portraire des fleurs, ni des oiſeaux, n'emploiant ſon pinceau qu'en de grands ſujets, comme ſont les combats ſur mer, & ſur terre, qui obligent d'eux mêmes, & par leur propre importance à beaucoup d'attention. De même que le merite de la fable ſert de fondement & de recommandation à la Poëſie, diſoit Nicias, l'argument d'un tableau le rend ſouvent auſſi conſiderable que la main de l'ouvrier, & fait la meilleure partie de ſa peinture. Il en faut croire autant de l'Oraiſon, qui ne peut être belle ni grande ſi ſon ſujet n'y contribuë. Et ce même Orateur de qui les Atheniens briſerent par envie les trois cens ſoixante Statuës d'airain, qu'ils avoient élevées à ſa vertu, nous enſeigne en un autre endroit, que d'emploier de beaux mots à expliquer une choſe de neant & ridicule, c'eſt faire comme ceux qui donnent des habits Royaux à un ſinge. Et ſans mentir, nous pouvons ſouve-

*Tract. de eloc.*

*Diog. Laërt. in Dem.*

nir, que les plus belles paroles du monde ſans la ſolidité des choſes, ne ſont pas plus conſiderables que des coups de canon ſans boulet, qui font quelque bruit & ne touchent perſonne. Prendre bien de la peine à écrire, & ne rien dire de ſerieux; c'eſt cultiver ſoigneuſement ſon champ, & manquer à le remplir de bonne ſemence. Et tant s'en faut qu'un tel diſcours, qui n'a rien que l'écorce polie & luiſante, ſoit à eſtimer, que s'il en faloit faire élection, ou d'un autre plus groſſier, mais qui auroit le ſens meilleur, c'eſt ſans doute que je m'arréterois toûjours au dernier: *Malim indiſertam prudentiam, quàm ſtultitiam loquacem.* *Cic. 3. de Orat.*

Je ſerois bien faché qu'on crût que je vouluſſe ici condanner abſolument ce genre de livres qui ſe font principalement pour la recreation; il y a des fables ingenieuſes dont Ariſtote confeſſe qu'un Philoſophe peut être amoureux, & l'on peut au contraire traiter les matieres importantes d'une conception ſi baſſe, que quelque ornement de langage qu'on y apporte, le diſcours en ſera toûjours népriſable. Les contes Grecs d'Heliodore, le Longus, & d'Achilles Statius; les Latins le Phedrus, de Petrone, & d'Apulée même, quoi que fort éloigné de la pureté Latine, ſont *L. 1. Metaph. c. 2.*

écrits de telle ſorte, qu'ils paſſent pour ouvrages des Muſes. J'avouë auſſi que nous avons vû depuis peu de ces livres de Bergeries & d'avantures amoureuſes, compoſez avec tant d'art, de grace & de jugement, qu'on ne leur peut dénier un rang avantageux entre les pieces eloquentes de ce ſiecle. Ce n'eſt donc pas aux Romans ſimplement à qui j'en veux, ni à tout ce qui eſt écrit de bon ſens ſur quelque matiere que ce puiſſe être. Je me moque de tous ceux qui veulent triompher de quelques mots bien arrangez, ce leur ſemble, bien qu'ils n'aient aucune conception raiſonnable; qui nous penſent debiter de la crême fouëttée pour une ſolide nourriture; & qui écrivant à la mode, comme ils diſent, mais ſans ſcience & ſans jugement, reſſemblent à ceux qui chantent ſans paroles, pour n'avoir encore que la ſimple connoiſſance des nottes de la Muſique.

On m'a fait quelquefois une objection là deſſus, que je veux bien rapporter ici pour la reſoudre, ſi je puis. C'eſt que l'Eloquence étant une faculté populaire, & qui demande l'approbation de la multitude, il ſemble qu'on ait tort de mépriſer les ouvrages qu'elle eſtime, comme il paroit bien qu'elle fait ceux dont nous parlons, par le cours qu'ils

nir, que les plus belles paroles du monde ſans la ſolidité des choſes, ne ſont pas plus conſiderables que des coups de canon ſans boulet, qui ſont quelque bruit & ne touchent perſonne. Prendre bien de la peine à écrire, & ne rien dire de ſerieux; c'eſt cultiver ſoigneuſement ſon champ, & manquer à le remplir de bonne ſemence. Et tant s'en faut qu'un tel diſcours, qui n'a rien que l'écorce polie & luiſante, ſoit à eſtimer, que s'il en faloit faire élection, ou d'un autre plus groſſier, mais qui auroit le ſens meilleur, c'eſt ſans doute que je m'arréterois toûjours au dernier: *Malim indiſertam prudentiam, quàm ſtultitiam loquacem.* Cic. 3. de Orat.

Je ſerois bien faché qu'on crût que je vouluſſe ici condanner abſolument ce genre de livres qui ſe font principalement pour la recreation; il y a des fables ingenieuſes dont Ariſtote conſeſſe qu'un Philoſophe peut être amoureux, & l'on peut au contraire traiter des matieres importantes d'une conception ſi baſſe, que quelque ornement de langage qu'on y apporte, le diſcours en ſera toûjours mépriſable. Les contes Grecs d'Heliodore, de Longus, & d'Achilles Statius; les Latins de Phedrus, de Petrone, & d'Apulée même, quoi que fort éloigné de la pureté Latine, ſont L. 1. Metaph. c. 2.

plaiſent davantage à la multitude impertinente, qu'aux hommes ſavans & judicieux, qui ſont en fort petit nombre; & par conſequent, ſi ces compoſitions ſont les plus recherchées de toutes, non pas à cauſe de leur éloquence, ni de leur bonté formelle, mais ſeulement pour l'amour de la matiere qu'elles traitent.

La ſeconde réponſe que je donne à l'objection propoſée eſt plus étenduë, & peut ſervir à rendre raiſon de l'état qu'on fait de tant de Livres qui s'impriment journellement ſur toute ſorte de ſujets & qui pour n'avoir rien de bon ni de recommandable, ne laiſſent pas d'être dans une aſſez generale approbation. Je dis donc que cela procede ſouvent du naturel de beaucoup de perſonnes, qui ne preſent jamais rien que ce qu'ils croient pouvoir imiter. Ils bornent la capacité & le bien dire des autres, à la portée de leur petit eſprit; & ils limitent l'empire de l'Eloquence aux termes de leur ſuffiſance, comme s'il n'y avoit rien au delà. Ciceron s'eſt plaint en plus d'un endroit de l'injuſtice de tels juges; & nous pouvons dire que ce ſont ceux qui perſecutent encore aujourd'hui avec le plus d'audace & d'animoſité les travaux qu'ils deſeſperent de pouvoir égaler. Car comme il y a

Tantùm quiſque laudat, quantum ſe poſſe ſperat imitari. *In Orat.* Quem ſperandi ſibi, eumdem & benedi-

ont, & le grand debit qu'en font les Libraires. La premiere de deux réponſes que je veux donner à cela, eſt particuliere, & regarde les Romans & les Livres d'Amour, qui pour être très mal faits, comme ils ſont aſſez ſouvent, ne laiſſent pas d'être plus recherchez que les meilleurs qui ſe publient. Car je penſe qu'au lieu d'attribuer à leur propre merite l'affection, que tant de perſonnes témoignent avoir pour ces Livres fabuleux; on la peut bien mieux rapporter à cet inſtinct naturel que chacun reſſent de connoitre non ſeulement ce qui a de l'admiration, ſelon le dire d'Ariſtote, mais encore ce qui eſt indefini & ſans limites, comme ſont les fables, à cauſe qu'elles ont en cela quelque ſympathie avec nôtre eſprit, dont l'activité ne ſe borne point, parce que ſa nature eſt infinie. C'eſt une raiſon de Phyſique, en voici une autre priſe de la Morale. On ne doute point que les paſſions n'agiſſent bien plus puiſſamment ſur les ames vulgaires & ignorantes, que ſur celles des Savans, qui ont appris à les moderer, & qui les ont comme domtées par la meditation. Or c'eſt le propre des narrations fabuleuſes, d'exciter les paſſions humaines qui nous charment le plus. Ce n'eſt donc pas merveille ſi les Livres de fables

bonâ venia dic mihi, cùm me vincis, non erubescis? *A. Gell. l. 17. c. 4.*

s'il n'avoit point de honte de l'avoir ſi ſou vent vaincu par la pluralité des voix? A la verité, il y a peu de Menandres aujourd'hui Nous ne laiſſons pas pourtant de voir un bon nombre de ces Philemons, que la faction de leurs ſemblables éleve dans les cabinets, & dans les ruelles de lit, beaucoup au deſſus de ce qui leur eſt dû. Et de là vient cette reputation mendiée, qui fait valoir des pie ces de nulle conſideration, comme ſi elles poſſedoient toutes les graces, & toutes les richeſſes de l'Eloquence.

Afin qu'on ne penſe pas que je meſ-eſtime tout-à-fait ceux qui n'ont que la ſeule con noiſſance des mots, avec l'artifice de les bien arranger; je veux leur donner ici un conſeil qui témoignera que je les priſe autant que je dois. Je ſerois donc d'avis qu'ils entrepre ſent la traduction des bons Auteurs en nôtre Langue, où je croi qu'ils peuvent acquerir beaucoup d'honneur. Ce n'eſt pas qu'il ne me ſouvienne fort bien d'un proverbe des Arabes, qui porte que nous ne valons gue res, ſi nous ne pouvons faire autant que l'Arraignée, qui tire ſa toile de ſon propre ventre ſans rien emprunter de perſonne, tant pour la forme, ſoit pour la matiere. Mais je penſe qu'il faut prendre cela comme

hortation à ceux qui ont aſſez de naturel & induſtrie, pour imiter en tout ce laborieux imal. Ce qui n'empêche pas que beaucoup autres ne puiſſent s'occuper loüablement à : moindres travaux, ſelon la portée de leurs ces; & que pluſieurs mêmes ne ſe ſoient uvent amuſez à traduire par quelque ſorte : divertiſſement, qui étoient très capables : produire de leur chef de fort bonnes cho-s. Car encore que Seneque ait fait quelque *Lib. 4.* ve&ive dans une de ſes Epitres contre les *ep. 33.* terpretes, comme s'ils n'avoient rien de ge-reux; que pluſieurs les comparent aux pe-s Peintres, qui s'amuſent à copier des Ori-naux; & qu'on leur reproche ſouvent ce mi-vers d'Horace,

- - *O imitatores ſervum pecus :* *Lib. 1.*

eſt-ce qu'il eſt certain que les plus grands *ep. 19.* rſonnages n'ont pas ſouvent dédaigné de pliquer à ce travail. Et on ne peut nier e nous n'aions vû depuis peu des tradu-ons ſi excellentes, qu'elles n'ont gueres oins acquis de gloire à ceux qui les ont fai-, que le premier ouvrage en pouvoit avoir nné à ſon Auteur. La raiſon de mon con-l eſt fondée, ſur ce que ne manquant à x à qui je le donne que la valeur des pen-s, & la grandeur de la conception, puis-

bonâ venia dic mihi, cùm me vincis, non erubescis? *A. Gell. l. 17. c. 4.*

s'il n'avoit point de honte de l'avoir fi vent vaincu par la pluralité des voix? verité, il y a peu de Menandres aujourd Nous ne laiſſons pas pourtant de voir un nombre de ces Philemons, que la factio leurs ſemblables éleve dans les cabinet dans les ruelles de lit, beaucoup au d de ce qui leur eſt dû. Et de là vient reputation mendiée, qui fait valoir des ces de nulle conſideration, comme ſi poſſedoient toutes les graces, & tout richeſſes de l'Eloquence.

Afin qu'on ne penſe pas que je meſ-e tout-à-fait ceux qui n'ont que la ſeule noiſſance des mots, avec l'artifice de les arranger; je veux leur donner ici un c qui témoignera que je les priſe autant q dois. Je ſerois donc d'avis qu'ils entr ſent la traduction des bons Auteurs en Langue, où je croi qu'ils peuvent acq beaucoup d'honneur. Ce n'eſt pas qu me ſouvienne fort bien d'un proverb Arabes, qui porte que nous ne valons res, ſi nous ne pouvons faire autant qu raignée, qui tire ſa toile de ſon propre tre ſans rien emprunter de perſonne, pour la forme, ſoit pour la matiere. je penſe qu'il faut prendre cela comm

ortation à ceux qui ont assez de naturel & dustrie, pour imiter en tout ce laborieux nal. Ce qui n'empêche pas que beaucoup tres ne puissent s'occuper loüablement à moindres travaux, selon la portée de leurs ces ; & que plusieurs mêmes ne se soient vent amusez à traduire par quelque sorte divertissement, qui étoient très capables roduire de leur chef de fort bonnes cho-

, Car encore que Seneque ait fait quelque ective dans une de ses Epitres contre les erpretes, comme s'ils n'avoient rien de geeux; que plusieurs les comparent aux pe- Peintres, qui s'amusent à copier des Oriaux; & qu'on leur reproche souvent ce ni-vers d'Horace, *Lib. 4. ep. 33.*

- *O imitatores servum pecus :* *Lib. 1. ep. 19.*

st-ce qu'il est certain que les plus grands sonnages n'ont pas souvent dédaigné de pliquer à ce travail. Et on ne peut nier nous n'aions vû depuis peu des traduns si excellentes, qu'elles n'ont gueres ins acquis de gloire à ceux qui les ont fai- que le premier ouvrage en pouvoit avoir né à son Auteur. La raison de mon con- est fondée, sur ce que ne manquant à x à qui je le donne que la valeur des pen- , & la grandeur de la conception, puis-

qu'ils ont l'élocution excellente ; c'eſt ſans doute que quand ils appliqueront la beauté de leur langage à quelque bonne matiere toute digerée, ils en pourront former des pieces d'Eloquence qui ſeront de très grand prix. Et je m'aſſure qu'ils reconnoîtront alors, que la majeſté des choſes qu'on traite eſt celle qui donne de nouvelles forces à l'eſprit pour ſe bien exprimer, & qu'ils m'avoueront eux-mêmes, que l'abondance des belles paroles doit naitre de la fertilité du ſujet où on les emploie. Car c'eſt pour cela qu'Herodote & Xenophon ont été priſez d'avoir ſçu choiſir de plus beaux themes d'Hiſtoire que n'a pas fait Thucydide, qui n'a écrit qu'une guerre très mal entrepriſe & auſſi très mal-heureuſe ; y aiant un merveilleux deſavantage pour ceux qui pechent comme lui en cette élection.

*Dion. Hal. ep. ad Cn. Pomp.*

Ce peu que nous venons de dire en faveur des traducteurs, m'avertit de parler des citations en ſuite, parce que celui qui cite s'appuie, auſſi bien que celui qui traduit, ſur l'autorité d'autrui. Or dautant que ceux qui declament contre les allegations, ont principalement en horreur de voir rapporter les paſſages entiers des Livres en la Langue qu'ils ſont écrits, quand celle de l'Oraiſon où ces

paſſages

paſſages ſont couchez, eſt differente, nous examinerons un peu leurs raiſons. Pource que ſi elles ne ſont pas bonnes, & qu'il n'y ait rien en cela de contraire à l'Eloquence; beaucoup moins devra-t-on trouver mauvais, que quelques-uns citent des Auteurs pour donner plus de credit à leurs ſentimens quand ils ſe les approprient aucunement par la traduction.

On dit contre les allegations en Langue étrangere, qu'un diſcours qui contient beaucoup de paſſages differens non ſeulement pour le ſtyle; mais même pour le langage, reſſemble à une robe de diverſes couleurs, & de pluſieurs pieces rapportées, qui la rendent ridicule. Que comme la Cigale d'Anacreon n'étoit ni ſang, ni chair, ni os, on ne ſauroit dire non plus ſi un tel diſcours eſt Grec, Latin, ou François. Mais qu'on ne le peut mieux comparer qu'à la victime tavelée, desagreable à Dieu, & que les Prêtres de l'ancienne Loi rejettoient de leurs ſacrifices. Ceux de cette opinion ajoûtent que c'eſt chercher bien mal à propos de la reputation dans la varieté des Langues, puisque la ſeule malediction divine les a introduites. Auſſi peut-on voir dans Joſephe, que les Juifs ne firent jamais aucun cas d'en ſavoir beaucoup, ne *Lib. 20. Antiqu. cap. ult.*

devoulans point, comme il en parle,
la de commun avec des eſclaves.
iis- de Ciceron diſoit à ce propos en ri
pti- ſerviteur de Syrie, d'où étoient le
ræ- trouvoit ordinairement d'autant
iret, chant qu'il ſavoit mieux parlerGre
eſſe il ſemble que ſi les Peintres ont t
uiſſi- le nom de corruption à la mixtio
m. couleurs, il peut être appliqué e
proprement à la confuſion du lan
perd tout-à-fait l'Eloquence : Et
ſoûtenir, que toutes ces citations
parlons, ne ſont pas plus utiles dan
ſon, que les fleurs rouges & bleue
la ruïne des bleds où elles croiſſen
à cette heure les raiſons du parti

Premierement pour ce qui ef
ſité des Langues, le reproche
ne n'empêche pas qu'elles ne ſ
*A. Gell. lib. 17. cap. 17.* du S. Eſprit. La connoiſſance
été ſi glorieuſe, qu'on diſoit
avoit trois cœurs, pource qu'il
le Toſcan, & le Latin. Et S
feſſe d'avoir offenſé Dieu,
prendre en ſa jeuneſſe la L
Quant au mélange des idi
avoir mauvaiſe grace, & p
à l'Eloquence, les plus gr

entre autres Ciceron, dont je me ſers à tout propos, comme Patrocle du bouclier d'Achille, n'ont pas été de cet avis. Le bien dire ne fut jamais plus fleuriſſant dans Rome, que de tems d'Horace, qui remarque qu'on entrelaſſoit alors le Grec & le Latin auſſi agreablement, que quand on ne faiſoit du vin de Falerne & de celui de Chio qu'un ſeul breuvage; encore qu'il reprenne au même lieu Lucilius d'avoir trop rempli de dictions Grecques toutes ſes poeſies. Et certes on peut dire ſuivant ſa comparaiſon, que comme il y a des vins qui ne ſauroient être paſſez d'un vaiſſeau dans un autre, ſans qu'il s'évapore la meilleure partie de ce qu'ils ont de ſpirituel & de genereux; il en eſt de même de certaines paſſages des meilleurs Auteurs, qui ſont ſi exprès, & ſi ſignificatifs en leur langue, que quand on les penſe traduire, on eſt tout étonné qu'ils ont perdu quaſi toute la grace & la force qu'ils poſſedoient auparavant. D'ailleurs c'eſt une choſe certaine, que cette Academie des morts dont parle Lucien, eſt merveilleuſement puiſſante à nous perſuader en nous inſtruiſant: Que les Hebreux avoient ſur cela bonne grace d'enterrer les defunts en la poſture d'un Docteur en chaire: Et que les raiſons des grands perſonnages qui nous ſont

*Lib. 1. Sat. 10.*

*νεκυια-δαμεια.*

rapportées comme ſortant de leur bou
nous enſeignent & nous émeuvent tou
trement, que quand nous les entendons
autre organe, ſans qu'ils les autoriſent.

Il ſeroit beſoin d'uſer de beaucoup d
ſtinctions ſur ce different, que nous o
trons, puisque nous ne parlons ici qu
l'Eloquence Françoiſe, & que je me ſui
ſtraint à dire ſeulement ce que je penſe
voir ſervir à ceux qui écrivent en nôtre
gue. Je ne rapporterai donc point la r
que quelques-uns ont voulu établir, d
*Cardan. 2. Sap. p. 67.* méler jamais des diſcours d'une langue
ſterieure dans le corps d'une autre plus
cienne, comme du François ou de l'Eſpa
dans une Oraiſon Latine, pretendant qu'i
je ne ſai quoi qui repugne à cela, & qu'i
des langues comme des greffes, dont il
trouve de telle nature, qu'elles ne peu
être entées ſur de certaines plantes. I
pour venir à ce qui nous touche, il me
ble qu'il faut conſiderer, que l'Eloqu
n'eſt pas uniforme, & n'a pas toûjour
même viſage. Elle en change au contr
& paroit toute autre, ſelon la diverſité
matieres, des tems, des lieux & des pe
nes. Car par exemple l'éloquence de C
ron dans ſes Epitres, & dans ſes livre

olaire & philoſophique, dont il s'eſt ab-
i dans ſes déclamations au Senat, ou de-
le peuple. La raiſon eſt à l'égard du
le, que comme il étoit de ſon tems ju-
ſolu de la vie & des biens d'un chacun,
autant qu'il y avoit de Citoiens Romains,
eut dire que c'étoient autant de petits
, qui donnoient la loi aux plus grands
terre ; il faloit les informer de tout, &
ommoder à leur capacité, qui ne ſouffroit
qu'on leur parlât Grec, pource que la
irt d'entre eux ne l'euſſent pas entendu.
les Orateurs Romains étoient obligez
rmer leur Eloquence à ne ſe ſervir que
Langue Latine, de ſorte que quand ils
guoient au Senat, ils en uſoient en-
le même, tant par l'accoûtumance qu'ils
nt priſe, que par une certaine raiſon
:, qui leur faiſoit craindre d'offenſer la
té de leur Republique, s'ils emploioient

Verres, & l'autre en la cinquiéme. Comme je ne penſe pas qu'il ait rapporté de vers que dans ſon Oraiſon pour P. Sextius, dans celle qui eſt contre Piſon, & dans un autre pour le Roi Dejotarus. Quant aux Grecs, outre les mêmes cauſes d'inſtruire & d'émouvoir une multitude ignorante de tout autre langage que le ſien, qui les obligeoient à ne parler que Grec, ils n'avoient pas ſujet comme les Romains, & la plûpart des autres Nations, de brouiller aucun idiome étranger avec le leur. Car les Grecs ont eu cela d'avantageux, que les ſciences ne leur étoient enſeignées dans les Colleges ou Academies qu'en leur langue ; du façon que quand ils euſſent ſçu l'Egyptien, ou l'Hebreu c'eût été une choſe ridicule à eux de s'en ſervir ſans neceſſité, & pour n'être pas entendus. Je ſai bien qu'on a dit que Cadmus avoit apporté en Grece les lettres de Phenicie, par où il ſembleroit que les Grecs auroient pû avoir quelque connoiſſance des langues Orientales. Mais ſans nous amuſer à examiner une hiſtoire qui eſt tout-à-fait du tems fabuleux, on ne ſauroit nier que la Langue Grecque n'ait cela d'excellent, qu'elle ſeule ſans rien prendre des autres leur prête les mots principaux & plus eſſentiels de toutes les

diſciplines. Ce qui montre bien que les Ecoles de Grece n'empruntoient rien du dehors, & par conſequent que les Orateurs d'Athenes n'avoient pas ſujet d'alterer leur langage pour ſe bien exprimer, comme ceux de Rome, & des autres païs, qui n'ont appris les ſciences, ni l Eloquence même, qu'avec des termes Grecs. C'eſt donc pourquoi Ciceron écrivant à ſes amis, qu'il ſavoit avoir fait le cours de leurs études dans Athenes comme lui, ou bien traitant des matieres de Philoſophie, & de Rhetorique, n'a fait nulle difficulté d'emploier, non ſeulement des paroles Grecques, mais même ſouvent dans ſes lettres des paſſages entiers en Grec, ſans qu'on puiſſe dire qu'il ait fait tort par là à ſon Eloquence, ni qu'il ait été moins diſert dans ſes œuvres Philoſophiques, que dans ſes Oraiſons.

Il faut maintenant appliquer cela à nôtre uſage, & dire que comme l'Eloquence Romaine a pluſieurs formes, & qu'elle ſe pare bien differemment ſelon les lieux où elle ſe veut faire voir, & les matieres qu'elle doit traiter; l'Eloquence Françoiſe peut être conſiderée avec les mêmes diverſitez, ſe donnant quelquefois la liberté de prendre des parures étrangeres, qui lui ſeroient fort meſſeantes

en un autre tems. Car il n'y auroit point d'apparence de méler du Grec ni du Latin dans un Roman, parmi un diſcours populaire, ou dans quelque ouvrage de pieté, qui doit être vû par l'un & par l'autre ſexe, & dont la lecture doit arrêter les yeux du peuple, auſſi bien que ceux des ſavans. Mais quand un Orateur entreprend de diſcourir ſur un ſujet d'autre nature, lorsqu'il parle pour être écouté principalement des hommes d'étude, & que ſa matiere a beſoin d'être appuiée de l'autorité des grands perſonnages, je ne penſe pas qu'on doive condanner ſes citations, ni que quelques paroles Grecques ou Latines puiſſent préjudicier à ſon bien dire. A la verité, s'il en compoſoit un diſcours de la façon de ceux que les Latins ont nommé Centons, & que ce ne fuſſent que des textes de differens Auteurs attachez les uns aux autres, comme Lipſe les a mis dans ſes ſix livres de Politique, j'avouë qu'un tel travail ne pourroit pas paſſer pour une piece d'Eloquence. Il y a de la retenuë, & quelque bien-ſeance à obſerver en cela. Ce qui n'empêche pas que comme beaucoup de perſonnes pechent en l'uſage immoderé des allegations, il n'y en ait aſſez d'autres ridicules dans une ſotte affectation de ne citer ja-

ais perſonne, & de prendre tout chez
ux; ſemblables à cet Hippias Elien, qui ſe
ntoit badinement de ne rien porter que ſes
ains n'euſſent fait. Car j'attribue facile-
ent à cette vanité le grand mépris que quel-
es-uns font de toute ſorte d'autoritez, pour
ontrer qu'ils ne produiſent rien que d'eux-
êmes, que les belles penſées ſortent de leur
te, comme Pallas de celle de Jupiter & qu'ils
ngendrent comme lui ſans l'aide d'autrui.
quoi neanmoins on pourroit répondre, que
'generation ſe fait par une action ſi commu-
e dans tous les ordres de la Nature, qu'il
'y a pas lieu de faire tant de cas d'une choſe
i facile; au lieu que c'eſt un miracle de reſ-
uſciter les morts en les faiſant parler de telle
orte, que comme on a dit dans la Religion
que les oſſemens avoient operé plus de mer-
veilles que les corps animez, on peut ſoute-
ir de même dans la Rhetorique, que ceux
ui ne ſont plus, ont beaucoup plus de force
nous perſuader, que n'en ont les vivans.
Tant y a que nous voions dans ce beau Dia-
logue des plus illuſtres Orateurs de Rome,
qu'ils ne croioient pas que leur éloquence pût
être corrompuë par des citations, le diſcours
d'Aper nous apprenant qu'on deſiroit alors
que les oraiſons fuſſent parées des beautez de

la poëſie d'Horace, de Virgile, ou de Lucain; pour ne rien dire de celle d'Ennius, ou de Nevius, qui remplit des pages entieres dans les œuvres Philoſophiques de Ciceron. Ce qui n'eſt nullement contraire aux preceptes de la Rhetorique, puiſqu'Hermogene témoigne dans ſon livre de l'Eloquence, que les vers ont fort bonne grace parmi la proſe. Et nous pouvons encore remarquer par l'Apologie d'Apulée, l'une de plus eloquentes pieces de toute l'Antiquité, nonobſtant les impuretez de quelques locutions dont nous avons déja parlé, que du tems des Antonins on ne penſoit pas que les paſſages Grecs & Latins dûſſent gâter un bel ouvrage, vû que celui-là eſt rempli de texte de Platon, & de pluſieurs autres Philoſophes, avec un grand nombre de vers d'Homere, de Catulle, & de Virgile.

Ce ſeroit ici le lieu de dire nôtre avis des ſtyles differens, dont on ſe ſert aujourd'hui, puiſque ceux qui condannent les citations les conſiderent ſur tout comme ennemies du beau ſtyle. Mais deſirant me tenir auſſi éloigné de l'offenſe que de la flatterie, je rendrai mon diſcours le plus general qu'il me ſera poſſible, ſans venir à aucune particularité qui puiſſe être mal priſe par qui que ce ſoit.

remierement, il faut faire diſtinction entre
s ſtyles, & les caracteres, ceux-ci étant
mitez, & ſouvent ſemblables en pluſieurs
uteurs; là où les ſtyles ſont infinis, & toû-
ours differens comme les viſages, qui ne
anquent jamais de quelque air particulier
ui les diſtingue. Nous pouvons faire éle-
tion de celui des trois caracteres qui nous
grée le plus, pource qu'ils dépendent de
'Art abſolument; au lieu que c'eſt la Nature
ui nous forme le ſtyle, d'où vient qu'on ne
uge pas moins regulierement des mœurs
l'un homme par ſon ſtyle, que par ce qui
épend de la Phyſionomie. Enfin ce ſont cho-
es ſi peu ſemblables, qu'encore que beau-
oup d'Ecrivains aient convenu d'un même
aractere, comme dans ces belles Nuits At- *Lib. 7.*
iques Pacuvius, Ulyſſe, & Carneades du *cap. 14.*
rand; Terence, Neſtor, & Diogene du
oindre; Lucilius, Menelaus, & Critolaus
u mediocre; ils ont tous eu pourtant leur
yle à part, & chacun d'eux a retenu ſa fa-
on d'écrire conforme au genie qui le poſſe-
oit. Car c'eſt la varieté des humeurs qui
auſe celle du ſtyle, qu'on peut dire n'être
ien autre choſe qu'une certaine façon de s'ex-
liquer, qui dépend du temperament de cha-
ue perſonne. Pour le moins eſt-ce l'opi-

nion de Seneque, quand il ſoûtient que le ſtyle de Mecenas n'étoit pas moins diſſolu que ſa vie, ni ſon éloquence moins licentieuſe que ſes mœurs. *Quid ergo*, dit-il, *non oratio ejus æque ſoluta eſt, quàm ipſe diſcinctus?* Et lorſqu'en un autre endroit il veut que nôtre diſcours ſoit un miroir qui exprime parfaitement toutes les bonnes ou mauvaiſes qualitez de nôtre ame; *Oratio vultus animi eſt, ſi circumtonſa, & fucata eſt, & manufacta, oſtendit illum quoque non eſſe ſincerum, & habere aliquid fracti.* Voire même il juge des mœurs du tems par l'Eloquence du ſiecle: *Argumentum eſt luxuriæ publicæ orationis laſcivia;* poſant pour maxime que par tout où le mauvais ſtyle paſſe pour bon, il n'y a pas moins de corruption en ce qui touche la Morale: *Ubicumque videris orationem corruptam placere, ibi mores quoque à recto deſciviſſe non erit dubium.* Or pource que les Ecoles traitent aſſez tous les jours de ce qui concerne les trois characteres, & la ſubdiviſion de chacun en trois autres; je penſe qu'il ſeroit auſſi ennuieux qu'inutile de repeter ici une leçon ſi connuë, ou de m'engager dans l'explication des ſept idées & formes d'Oraiſon, ſelon qu'Hermogene les a conçuës. Je me contenteraï donc de faire quelques obſervations, que je

*Ep. 114.*

*Ep. 115.*

*Lib. 1. & 2. de form. Orat.*

re très importantes à toute ſorte de ſty-
dans quelque charactere que l'on écrive. *Quint. l. 1. c. 6. & lib. 2. c. 3.*
ıs avons déja remarqué en parlant de
ırité des mots inuſitez, que la premie- *Epiſt. ad Tuber.*
ſection du diſcours étoit d'avoir beau-
de clarté, & d'être fort intelligible.
pourquoi Denis d'Halicarnaſſe reprend
rement de certaines perſonnes qui ne
nt de rien tant Thucydide, que de ce
'étoit pas entendu d'un chacun, com-
l n'eût dû l'être que des hommes ſa-
Il leur reproche que par une ſi dan-
e maxime, ils veulent établir dans la
lique des Lettres, une eſpece de ty-
de peu de perſonnes, qui poſſede-
ſeuls les livres & ſe rendroient maitres
s d'un bien d'autant plus eſtimable, que
e monde en eſt participant. Ce n'eſt
'il ne trouve bonne cette compoſition
:, aſpre & amere, comme il la nom-
ue Thucydide & Demoſthene ont quel-
s affectée, avoüant qu'il n'y a rien de
uiſſant à émouvoir les affections. Mais
eut ſouffrir que pour parler autrement
e commun, Thucydide ſe ſerve de
ɔup de façons de s'expliquer étranges,
prochent, dit-il, du ſolœciſme, & qui
ce grand Orateur Hiſtorien dans une

*vou.*

ont nommé la voix, comme ſi elle
lumiere de l'entendement ; c'eſt ſan
que l'oraiſon qui explique le plus ne
& le plus facilement ce que nous avo
dité, doit être eſtimée pour ce regard
excellente. Dieu qui eſt nommé le l
la lumiere, la crea le premier jour, afi
le éclairât le reſte de ſes œuvres ; nou
nant par là de ne rien faire qu'avec le
clarté qu'il eſt poſſible, Ce n'eſt p
n'y ait eu de très grands perſonnages
ſont plûs à rendre leurs travaux fort c
comme Heraclite fit les ſiens de The
pour en cacher les myſteres à un peup
ſier, qu'il tenoit auſſi indigne qu'in
de les entendre. Les Pythagoriciens
ſervis à même fin de leurs ſymboles,
toniciens des Mathematiques, & les Eg
de leurs lettres Hieroglyphiques.
écrivit ſes livres Acroamatiques de tel

*Diog. Laërt. in eius vita.*

inventé la meilleure partie de leurs fables, que pour couvrir des veritez qu'ils ne pensoient pas devoir être divulguées à tout le monde. Mais nous ne parlons pas ici de ce qui se fait à bon dessein, & pour des raisons dont la solidité se pourroit examiner ailleurs. On sait bien que les sciences ont un stile à part, qu'elles appellent didactique, ou enseignant, qui ne pretend à rien moins qu'à la gloire de l'Eloquence. Nôtre intention est de reprendre ceux qui preferent sans sujet les tenebres à la lumiere, qui croient qu'il n'y a rien de mieux dit que ce qui est de difficile intelligence, & qui prennent plaisir à imiter les obscuritez d'Antimachus, comme fit l'Empereur Hadrien, avec le même jugement dont il preferoit Caton à Ciceron, Cecilius à Salluste, & Ennius à Virgile. Car comme il y a des Ecrivains qui ne s'expriment jamais qu'avec des enigmes, & à la façon des Oracles, le plus souvent par un vice de mauvaise conception, qui fait qu'ils ne peuvent rien produire ensuite qui ne soit defectueux; Il se trouve des Lecteurs de même, à qui rien ne semble être spirituel, ni bien dit, si leur esprit n'a beaucoup de peine à l'entendre; & qui ne trouvent jamais les choses grandes & admirables, que quand elles sont dans la con-

*Ael. Spar. in Hard.*

fuſion & dans l'obſcurité, comme il arri
tout ce qui eſt vû de nuit, qui nous p
pour cela toûjours plus grand & plus c
derable qu'il n'eſt en effet. Le defau
ceux qui écrivent ainſi, eſt ſemblable à
de la premiere digeſtion, qui ne peut êt
paré par la ſeconde ni par la troiſiéme.
choſe mal conçuë ne ſauroit jamais être
enfantée: Et le manquement du princip
roit neceſſairement en tout ce qui en dé
Quant à ceux qui n'admirent dans les l
que ce qu'ils ne peuvent comprendre, i
font ordinairement par une ſimplicité i
rante. J'ai vû des femmes ne trouver p
de plus capables Predicateurs, que ceux q
*Lib. 1.* les entendoient le moins. Et Lucrece
battant les principes d'Heraclite, ſoû
que beaucoup ne les ſuivent, que po
qu'ils ne ſont pas intelligibles;

*Omnia enim ſtolidi magis admirantur, amn*
*Inverſisque ſub verbis latitantia cernunt.*

Ces vers ne peuvent être mieux appli
qu'au ſujet dont nous parlons.

Encore que l'abondance des paroles ne
ſe pas d'être quelquefois accompagnée
ſcurité, ſi eſt-ce qu'elle ſe trouve bien
Brevis eſſe laudat. ſouvent dans le ſtyle concis, que dans
qui eſt plus étendu. Horace confeſſe,

tac

tachant de dire beaucoup en peu de mots, il devenoit inſenſiblement moins intelligible. Or ce qui fait que pluſieurs affectent cette façon d'écrire preſſée, & comme les anciens la nommoient Laconique; c'eſt l'opinion qu'ils ont que les paroles doivent être conſiderées ainſi que les metaux, dont les plus nobles peſent en moindre maſſe, & valent davantage que les autres. C'eſt pourquoi les Lacedemoniens ſe vantoient que leurs réponſes courtes & ſignificatives, étoient tout au rebours de leur monnoie de fer, dont il faloit de bien groſſes pieces pour ſatisfaire à peu de choſe. Et ſans mentir, ils ont été admirables pour ce regard, & on peut dire que leurs propos reſſembloient aux fruits à qui le Soleil par une extraordinaire maturité a laiſſé fort peu de corps & beaucoup de ſubſtance. Mais l'Eloquence ne ſouffre pas toûjours une ſi grande auſterité que la leur. J'avouë qu'il eſt à propos de retrancher d'un diſcours les ſuperfluitez qui ne ſont bonnes qu'à le groſſir inutilement; & qu'il n'y a point de plume ſi bien taillée, qui n'ait beſoin de faire de ces heureuſes ratures. Cela vient de la fecondité de l'eſprit qui produit plus qu'il ne faut, & qui a, auſſi bien que le corps, ſes coctions, & ſouvent ſes excremens qu'il eſt expedient

boro, obſcurus fio. *Lib. de arte Poët.*

de rejetter. Il ne faut pas pourtant reduire l'embonpoint à la maigreur, & à la ſechereſſe, puiſque la ſanté de l'Oraiſon, ſelon l'avis des plus grands Maitres, eſt également diſtante de l'enflure, & de l'exceſſive attenuation. Sur tout on ſe doit bien empêcher de croire que toute ſorte d'abondance ſoit ici vicieuſe, n'y aiant rien qui faſſe faire aujourd'hui de plus temeraires jugemens à ceux qui condamnent ſans diſcretion tout ce qui peut être dit en moins de paroles. Il ſe trouve une ſuperfluité que les Grecs ont nommée pleonaſme, & les Latins redondance; qui eſt une des vertus du diſcours, lorſqu'elle ſert à l'ornement du langage, ou à l'expreſſion de la penſée. C'eſt pourquoi Alexandre le Sophiſte l'a miſe entre les figures de l'Elocution. Et Quinctilien confeſſe qu'on ne la peut reprendre, que quand elle eſt oiſive, comme il dit, ou tout-à-fait inutile, c'eſt à dire, lorſqu'elle n'apporte ni grace, ni force aucune au diſcours. Il faut que j'ajoûte encore un mot d'avis à ceux qui rejettent abſolument le repetitions. Car comme il y en a de fort impertinentes, il s'en trouve auſſi d'autres qu'on ne ſauroit blâmer ſans injuſtice, & qui ſont même neceſſaires. L'éloquence d'Ulyſſe nous eſt repreſentée par

*Cic. lib. 4. ad Heren. Quint. l. 1. cap. 4.*

*Lib. 2. cap. 10. de fig. Lib. 8. c. 3. & lib. 9. cap. 3.*

la facilité qu'il avoit à rapporter diverſement un même conte,

*Ille referre aliter ſæpe ſolebat idem.*

Le Proverbe permet de dire les belles choſes juſqu'à dix fois. Et le Sophiſte Theon obſerve que Demoſthene a bien repeté en mille façons un même ſens dans une ſeule Oraiſon. Voilà comment toute ſorte d'abondance ou de repetition n'eſt pas à reprendre, non plus que tout racourciſſement d'Oraiſon à louër; étant beſoin de faire en ſorte que ſans être trop diffus d'une part, on s'éloigne d'autre côté le plus qu'il ſera poſſible de cette brieveté vicieuſe, qui a été toûjours eſtimée fort voiſine de l'obſcurité. Celui qui ſe ſouviendra que toutes les vertus conſiſtent en une certaine mediocrité Geometrique, également diſtante de l'excès & du defaut, ne s'étonnera pas que nous mettions toûjours l'Eloquence entre deux extremitez à fuïr, puiſque ſes Profeſſeurs l'ont qualifiée l'une des plus grandes, & des plus éclatantes de toutes les vertus.

*Ovid. 2. de arte am. In Progym.*

Quò magis virtus, eò magis medietas. *Ariſt. 2. mag. mor. cap. 3.* Eſſe unam ex ſummis virtutibus. *Cicer. & Quint. l. 2. c. 20.*

Les exemples qui nous émeuvent davantage que les enſeignemens, ſont ſouvent encore plus inſtructifs qu'eux; & ſi le chemin de l'imitation eſt bien plus court que celui des preceptes. C'eſt pour cela, que comme

Epicure conſeilloit dans la Morale d'avoir toûjours devant les yeux un Socrate, ou quelque autre perſonnage de vertu heroïque, afin que vivant comme en ſa preſence, le reſpect qui lui eſt dû tint nôtre vie dans le devoir, & nous portât aux plus belles actions: Longinus croit auſſi que rien n'eſt tant capable d'élever l'Orateur à cette ſublime Eloquence dont il traite, ou de le faire concevoir hautement toutes choſes, & de lui donner la force de les exprimer avec dignité; que s'il ſe repreſente toûjours comment Demoſthene ou Ciceron manieroient le ſujet qu'il a entrepris, & de quels termes vraiſemblablement ils uſeroient en une pareille occaſion. Il veut même qu'on ſe figure ce que la poſterité pourra penſer de nous par nos écrits, & quel jugement elle devra faire de nos ouvrages, n'eſtimant pas que ſans ces conſiderations nôtre ame puiſſe avoir d'aſſez genereux mouvemens, pour arriver à cette majeſtueuſe Eloquence qu'il repreſente. A la verité, ceux qui écrivent pour tout le genre humain, & pour tous les ſiecles à venir, ne ſe ſoucient gueres de la faveur des particuliers, ni de la reputation d'un peu de jours, ou de quelques années. Une ſi belle idée qu'eſt celle de toute l'Eternité n'engendre point de petites pen-

*Sen. ep. 11. & Arrian. l. 2. c. 18.*

*cap. 12.*

ſées. Et comme les hommes d'éminente vertu ne voudroient pour choſe du monde changer le charactere de leurs mœurs, à l'appetit d'un peuple groſſier; ceux dont nous parlons feroient la même difficulté de former le ſtyle de leurs écrits au gôut dépravé de quelques perſonnes, aiant pour but la ſatisfaction de toutes celles qui ont l'uſage de la raiſon. Quant aux patrons de l'Eloquence ſur qui Longinus veut qu'on ſe perfectionne, j'en propoſerois volontiers quelqu'un de notre Langue, ſans les conſiderations qui m'ont juſqu'ici retenu de nommer perſonne: Joint que ſi nous en voulons parler franchement, & uſer de la liberté des anciens, (de laquelle neanmoins nous avons encore plus degeneré que de leur Eloquence) nous ſerons contraints d'avouër, que nous n'avons point de modele chez nous à donner, qui puiſſe repreſenter cette parfaite forme de bien dire dont nous traitons, Ce n'eſt pas qu'on n'uſe aujourd'hui d'un choix très exquis de belles dictions, & que l'art de bien tourner une periode ne ſoit arrivé au plus haut point de ſa perfection, ſelon nos conjectures precedentes. Mais pource que l'Eloquence demande quelque choſe de plus que tout cela, comme nous l'avons auſſi déja remarqué, je confeſſe

que je ferois conſcience d'égaler aucun
*Cic. lib. 3. de Orat.* nos Orateurs à ces vieux Grecs & Rom
qui ont conjoint la grandeur des penſées
beauté du diſcours, & une connoiſſance
faite des ſciences à l'élegance du lang
*Traité de l'Eloquence.* Monſieur du Vair ne nioit pas, il y a fort
de tems, que nous ne fuſſions encore
loin de ces grands hommes-là. Que ſi
nous ſommes avancez de quelques pas de
lui, comme cela ne peut être diſputé ſan
juſtice, ce n'eſt pas à dire que nous puiſ
pretendre avec raiſon d'aller du pair
eux. Nous nous arrêterons donc à l'i
tion de ceux que toute l'antiquité a reco
*De opt. gen. Orat.* pour les Dieux de l'Eloquence. Et quo
Atticorum Ciceron declare que de ſon tems la forc
Oratorum Orateurs Atheniens étoit tout-à-fait ign
vis ignota eſt, & qu'il n'y avoit que leur reputation qu
nota gloria. venuë juſqu'à lui; Bien que par conſeq
nous ne puiſſions pas eſperer aujourd'h
pouvoir remarquer les principales grace
ſont dans leurs ouvrages; de bien diſce
le ſtyle Rhodien, comme moïen entre l'
que & l'Aſiatique, ni de juger ſi Eſc
avoit raiſon de reprocher à Demoſthene
*Id de Orat.* ne parloit pas le pur Athenien: Si eſt-ce
pour peu que nous meditions ſur ce qui
reſte de leurs incomparables travaux,

ſſible que nous n'en tirions inſenſible-
beaucoup de profit, de même que
qui prennent de la couleur & ſe hâlent
penſer en ſe promenant au Soleil. Pour
i eſt des Latins, il ſemble que comme
ſommes plus proches d'eux en toutes
s que des Grecs, leur Eloquence nous
uſſi plus connuë. Et neanmoins, qui
qui reconnoit à preſent dans Tite-Live *Quint. l.*
r de Padouë que Pollion lui a reproché? *1. cap. 5.*
oſeroit reprendre un ſtyle pour avoir
lu Toſcan, & du Sabin, comme Luci-
iſoit celui de Vectius? Et qui peut s'ap-
voir de ce je ne ſai quoi de lache & d'e-
que Calvus & Brutus trouvoient dans *Dial. de cla. Or.*
ſecours de Ciceron? Mais encore que
ne penetrions pas peut-être toutes les fi-
d'une langue qui n'eſt plus que dans les
, & que toutes ſes beautez n'arrivent
ſqu'à nous, il en reſte aſſez neanmoins
ſes principaux Auteurs pour nous ſervir
mple, à former les plus riches traits de
Eloquence Françoiſe, qui ne peut tirer *In Th. Soph. Prolegym.*
urriture de meilleur endroit, pour par-
mme Apollonius de Rhodes, quand il
que la lecture étoit l'aliment de l'O-
.

me ſens ici obligé de donner deux avis.

Le premier, que ce n'eſt pas merveille ſi nous n'avons perſonne parmi nous à imiter, qui n'éprouve la rigueur de beaucoup de Cenſeurs, puiſque nous venons de voir que Demoſthene & Ciceron n'en ont pas été exemts de leur tems. Ce dernier fut accuſé de mal parler par un Gallus Aſinius. Aper trouve que Calvus & Brutus avoient raiſon de le reprendre, comme nous avons dit, lui preferant même l'Orateur Corvinus. Il ſemble que quelqu'un lui impute dans Juvenal d'avoir eu une Eloquence étrangere, ou Savoiarde. Et Largius Licinius fit un livre qui avoit le titre de *Ciceromaſtix*, comme qui diroit le fouët de Ciceron. Nous apprenons cela de Aulu-Gelle, qui repare à mon jugement de fort bonne grace l'honneur de ce parfait Orateur, quand il compare ces injuſtes Cenſeurs à de certains monſtres d'hommes, pour les nommer comme lui, qui oſent bien écrire des impietez, & faire paroitre les mauvaiſes opinions qu'ils ont de la Divinité. Le ſecond avis ſera plûtôt de Seneque que de moi, puiſqu'il le donne à ſes enfans dans la Preface du premier livre de ſes Controverſes. C'eſt qu'il ne faut jamais s'arréter à l'imitation d'un ſeul Auteur, quelque excellent qu'il puiſſe être, parce que celui qui copie n'égale

*Satir.* Rufum qui toties Ciceronem Allobroga, dixi.

*Lib. 17. cap. 1.*

jamais ſon original, toute reſſemblance aiant cela de propre, qu'elle eſt toûjours inferieure au ſujet qu'elle repreſente. Quintilien a volontiers embraſſé cette opinion, non ſeulement, dit-il, à cauſe qu'un homme qui n'a pour but que de ſuivre les pas de celui qui le precede, ne le devance jamais; mais encore pource qu'il eſt quelquefois plus facile de faire davantage, que ſimplement autant qu'un autre, & de le ſurmonter, que de l'égaler ſeulement. De là vient qu'après avoir exalté l'eſprit de Ciceron ſur tous ceux de la Grece, & declaré qu'il ne faloit point chercher ailleurs que dans ſes œuvres la perfection de l'Eloquence; il conſeille neanmoins qu'en imitant un ſi excellent prototype, on tache d'y ajoûter la force du ſtyle de Ceſar, l'âpreté (c'eſt ainſi qu'il l'appelle) qui recommandoit l'Orateur Cœlius, la diligence de Pollion, & le jugement de Calvus. Nous imiterons, en uſant de la ſorte, le peintre Zeuxis, qui tira la beauté de ſa belle Helene de toutes les graces que les plus belles filles de Crotone poſſedoient ſeparément. Et nous ferons comme ce vilain paiſan, dont parle Denys d'Halicarnaſſe à ce propos, qui expoſa aux yeux de ſa femme les plus beaux tableaux qu'il pût acheter, de crainte qu'elle

*Lib. 10. cap. 2.* Plerumque facilius eſt plus tamen, quam idem.

*In Rhet. præc.*

ne fit des enfans qui lui reſſemblaſſent, ſi elle n'avoit point de plus agreable objet à regarder. Le Sophiſte Theon montre que non ſeulement Demoſthene imitoit de la ſorte les Orateurs Lycurgue, Lyſias, & tous les autres qui l'avoient precedé ; mais qu'il n'y en a point eu qui n'aient ainſi paraphraſé pluſieurs Auteurs, dont ils tachoient de ramaſſer en un toutes les perfections.

*In Progymn.*

Mais quelque belle image que nous contemplions en crayonnant nos conceptions, & quelque peine que nous prenions à copier ces beaux originaux de l'Antiquité, ou ceux de ce tems que nous jugerons dignes d'être imitez, il le faut faire avec beaucoup de diſcretion, & ſe ſouvenir que le plus grand artifice de tous, conſiſte à bien cacher celui dont on ſe ſert. Tous les Rheteurs ont convenu de ce principe. Seneque le Declamateur ſe moque de l'impertinence de ceux qui ne penſeroient pas être ſubtils, s'ils ne faiſoient paroitre leur ſubtilité, qui ceſſe neanmoins d'être telle, auſſi-tôt qu'elle eſt renduë viſible: Et Quintilien dit en general la même choſe de l'art dont il faiſoit profeſſion, qu'au lieu de ſe perdre en le couvrant, comme quelques-uns s'imaginoient mal à propos, c'étoit le ruïner tout-à-fait que de le faire pa-

*Proœm. l. 1. cont.*

*Lib. 4. cap. 2.*

roitre, & qu'il n'y avoit plus d'art s'il étoit reconnoiſſable. La raiſon de cela ſe prend, de ce que la fin de l'Orateur eſt d'être crû comme veritable, à quoi il ſemble qu'il n'y ait rien de plus contraire que l'artifice. Car c'eſt une maxime fort aſſurée, que par tout où l'on en remarque beaucoup, on penſe toûjours qu'il y ait fort peu de verité. Il vaut donc mieux uſer de cette negligence diligente, dont parle Ciceron, que de travailler avec une peine trop exacte, & où l'on puiſſe remarquer plus de curioſité que la bien-ſeance n'en demande : Vû mêmement que comme il obſerve ailleurs, l'Eloquence n'eſt pas venuë de l'artifice, mais au contraire celui-ci eſt né de l'Eloquence, qui l'a precedé. Et peut-être que le ſoin exceſſif de garder tous les preceptes des Rheteurs, a donné lieu au reproche qu'on leur a fait, d'avoir cauſé autant de deſordres dans l'Eloquence, que les Sophiſtes en ont introduit dans la Philoſophie. Platon veut qu'on ſe porte aux plus ſerieuſes actions avec quelque ſorte de recreation, parce que c'eſt ainſi qu'on imite l'Auteur de la Nature, qui n'a fait, dit-il, l'homme même ſon chef-d'œuvre, que comme en ſe joüant. Non content d'en avoir donné le precepte, ce divin Philoſophe l'a pratiqué lorſqu'il a traité

*In Orat.* Quædam etiam negligentia eſt diligens.

*Lib. 3. de Orat.* Non eloquentiam ex artificio, ſed artificium ex eloquentia natum.

*Dial. de cl. Orat.*

*Lib. 6. de leg.*

*Cicer. l. 1. de Orat.* de l'Eloquence : n'aiant paru nulle part plus grand Orateur, que quand il s'eſt moqué ſi gentiment des Orateurs dans ſon Gorgias. Or les choſes qui ſont écrites de la ſorte avec facilité, ont toûjours un air qui les rend plus agreables, & elles n'en ſont pas moins excellentes pour cela. Tant s'en faut ; c'eſt une obſervation que fait Quintilien, en citant, comme il lui arrive ſi ſouvent, ſon grand maître Ciceron, qu'il n'y a point de pieces plus admirables dans toute l'Eloquence, que celles qui paroiſſent les plus aiſées, & qui ſont neanmoins les plus difficiles à imiter.

*Lib. 11. cap. 1.*

Comment eſt-ce que cette ſouveraine faculté ſe pourroit aſſujettir baſſement à quoi que ce ſoit, ſi elle fait profeſſion de commander par tout, & de donner ſes loix en Monarque, ſans les recevoir de perſonne? Platon le dit ainſi dans ſon Politique, & montre que l'Eloquence a quelque choſe de commun avec la dignité Royale. C'eſt pourquoi il y en a qui ont ſoûtenu que Pericles n'étoit pas moins Tyran d'Athenes, que Pyſiſtrate, ſans y reconnoître d'autre difference, ſinon que celui-ci exerçoit ſon Empire armé, & l'autre ſans armes par la ſeule terreur de ſa parole, qu'Ariſtophane comparoit à un foudre, comme Homere celle d'Ulyſſe à un tor-

*In Neb.*

, qui entraine tout avec ſoi par ſa vio- *Ilia. Y.*
e. De là vient auſſi ce que d'autres ont
ırqué, qu'Alexandre n'avoit pas eu moins
ine à faire taire l'éloquente ville d'Athe-
qu'à contraindre la genereuſe Sparte à
r. En effet, ce que peut le fer en une
e, l'éloquence le fait en une aſſemblée
nmes raiſonnables dont elle ſe rend mai-
abſolue. Et certes c'eſt une choſe ad- *Cic. l. 1. de Invent. & l. 1. de Orat.*
ble, que comme nous avons obtenu un
nandement abſolu ſur le reſte des ani-
par le moyen de la raiſon, & de la pa-
qui en eſt l'image; nous puiſſions enco-
ſſeder la même autorité entre les hom-
par un plus parfait uſage de cette même
e, & par une plus exquiſe communica-
du diſcours, & de la raiſon, que nous
e l'Eloquence. Il ne faut pas penſer
ie vertu ſi élevée, & ſi majeſtueuſe,
abaiſſer ſervilement jusqu'aux moindres
s de Grammaire ou de Rhetorique. El-
ſi jalouſe de ſa liberté, qu'on a cru
e ne ſe plaiſoit que dans les Etats po-
es, où elle ne trouve rien qui ne ploie
ſes volontez. Comme ſi c'étoit pour
u'il a paru plus d'Orateurs dans les petites
ocraties d'Athenes, ou de Rhodes, pour
n dire de celle de Rome, que dans tou-

tes ces grandes Monarchies de Perſe, o
*Dial. de cl. Orat.* Macedoine. Je ſai bien qu'on en donne autre raiſon, & qu'on a dit que l'Eloqu étoit une faculté populaire, qui trouvoi principal luſtre dans le trouble des Etats mandez par une populace. Car comm bons Capitaines ſe font en tems de guer ſemble que les plus excellens Orateu ſoient rendus tels, dans ces violentes tions que ſouffrent quelquefois les Re ques. C'eſt pourquoi ils ont été plus dans les Etats bien policez, tels que ce Crete, & de Sparte, pource que leur b conſtitution ne ſouffroit pas de ſi grand terations. De ſorte que, comme il ſe ve fort peu de Medecins où il n'y a res de malades, le nombre des Orate été très petit dans les gouvernemens r ſujets à être ébranlez par des mouve
*Cap. 39.* ſeditieux. Mais quoiqu'il en ſoit, Lon qui veut que les Democraties ſoient le res nourrices de l'Eloquence, ſe fond ce que la ſervitude eſt ſon ennemie telle, & ſur ce qu'il y a une oppo formelle entre la condition d'un hc ſerf qui tremble toûjours, & celle Orateur dont tous les mouvemens dc être hardis & genereux.

Cette grande liberté n'empêche pas pourant qu'il ne ſoit obligé d'obſerver de certaines choſes très ſoigneuſement. Et premierement il ne ſe peut pas diſpenſer de arder le plus d'ordre qu'il lui ſera poſſible i tout ce qu'il écrira. L'ordre eſt ce u de Promethée, ſans lequel tous nos ıvrages paroiſſent inanimez. C'eſt la chai: d'or qui lie tout ce qu'il y a de beau ıns le monde. Et il eſt particulierement ıns le diſcours, ce qu'eſt dans une arée la diſcipline, ſans qui la valeur des ldats ſeroit inutile. Voire même come une aſſemblée de trente mille hommes : fait pas une armée pour cela, ſi l'ore militaire n'y eſt obſervé; & comme une ande quantité de materiaux ne peuvent s former un Palais, s'ils ne ſont arrangez ec la ſymmetrie que demande l'architectu; les plus belles paroles, & les plus nobles nceptions que nous pouvons avoir, ne roient non plus compoſer une Oraiſon rfaite, ſi elles n'y ſont diſpoſées en bon dre. Il y en a qui ont dit que l'homme ul avoit du ſentiment & de l'amour pour i, ne conſiderant pas que les moindres inctes, comme les mouches à miel, & les aignées, ſont aſſez paroître en leurs petits

*Cicer. 1 de offic.*

travaux combien elles ſe plaiſent aux choſes bien compaſſées. Je trouve la maxime d'Ariſtote bien plus raiſonnable, quand il ſoûtient que tout ce qui ſe fait contre ordre, ſe fait contre la nature qui eſt admirablement ordonnée en toutes ſes parties. Ainſi rien ne nous pouvant exemter de ſuivre ſes loix en ceci, il n'eſt pas en la liberté de l'Orateur de parler avec confuſion, & ſans ordre.

*Lib. 8. Phyſic.*

Il ne doit pas non plus s'éloigner tant ſoit peu de cette bien-ſeance que Roſcius diſoit être la principale partie de ſon art, encore que ce fut la ſeule choſe que l'art ne pouvoit enſeigner par preceptes. Le même ſe peut dire dans celui de la Rhetorique, où il faut ſur tout avoir égard de ne rien prononcer qui ne convienne au tems, au lieu, & aux perſonnes. C'eſt pour cela que le Sophiſte Theon loüant Homere de n'avoir fait parler perſonne dans ſon Poëme que fort convenablement à ſa profeſſion, reprend au contraire Euripide d'avoir ſouvent peché en cette partie, comme quand il attribuë des diſcours Philoſophiques à Hecube, qui ſont du tout au deſſus de ſa portée. Je n'entreprendrai pas d'exprimer nettement en quoi conſiſte cette bien-ſeance, puiſque Roſcius & Ciceron ont cru qu'il n'étoit pas poſſible d'en donner

Caput artis, decere. *Cic. lib. 1. de Orat.*

*In Progymnaſ. p. 230.*

ur Socrate, qui lui fut portée dans ſa
afin qu'il s'en ſervit. Elle étoit des
)quentes & des plus artificieuſes, com-
nt été faite par un des premiers Ora-
: ce tems là. La piece fut auſſi trou-
s-bien écrite par Socrate: Mais, dit-
ıe pourroit bien apporter de même des
; Sicyoniens tres bien faits, & de fort
meſure pour mon pied. dont neanmoins
e ſervirois jamais, parce qu'ils ont quel-
ole d'effeminé, & d'indigne d'un homme
ma ſorte. Je ne penſe pas que je doi-
non plus de la belle oraiſon de Lyſias,
elle ſoit des plus diſertes, puiſqu'elle
n de cette generoſité Philoſophique
fais profeſſion. C'étoit parler en So-
:ritablement. Si eſt-ce que voulant ob-
ın peu apres la bien-ſeance que Lyſias
egligée, il uſa bien de termes propres
ere commun de tous les Philoſophes;

propos trop libres pour le lieu, le plus inique jugement que la Grece ait jamais rendu. En effet, tout le monde a cru que ſi Socrate eût été Orateur & Philoſophe tout enſemble, & qu'en conſervant ſa dignité il eut pû accommoder ſon diſcours à ce que demandoit une aſſemblée qui jugeroit ſouverainement de ſa vie & de ſon honneur, jamais Anytus & Melitus n'euſſent eû le pouvoir de le faire condanner. Or ſans examiner davantage le procedé d'un ſi grand perſonnage, dont on ne ſauroit parler avec trop de reſpect, nous remarquerons qu'outre la bien-ſéance qui doit être gardée aux choſes importantes, & en ce qui touche les penſées; il y a encore je ne ſai quoi en la façon de les debiter, & qui s'étend par tous les membres de l'Oraiſon, où il faut curieuſement éviter ce qui approche ſeulement de l'indecence. C'eſt en cela que Roſcius diſoit que l'art étoit defectueux; & c'eſt ſur ce ſujet que Platon reprenoit Xenocrate de n'avoir pas ſacrifié aux Graces, ſans qui perſonne ne peut qu'inutilement prétendre à l'Eloquence. Ces mêmes Graces pourtant nous apprennent qu'elles ne doivent pas être prodiguées indifferemment ni mal à propos. L'Empereur Conſtans haranguant les Sarmates en termes choiſis, & tels qu'il eut

pû emploier parlant à un Peuple Romain, l'un de ces barbares, que l'Hiſtoire dit avoir été Sileſien, eut la hardieſſe de lui jetter des ordures dont il lui couvrit tout le viſage. Tant il eſt vrai qu'il faut uſer des graces mêmes avec diſcretion; & que la bien-ſeance eſt quelque choſe au delà, & qui ne ſe peut bonnement exprimer. Unus è Quadis.

Il faut encore que l'Orateur ſe tienne dans l'obſervation de beaucoup de preceptes importans, dont les maîtres de Rhetorique ont fait de bien gros Commentaires. Ce doit être neanmoins noblement, & d'une façon libre & genereuſe, dont je penſe que nous nous ſommes aſſez expliquez. A la verité, un Ancien a écrit qu'il n'étoit pas tant ſorti de Heros du Cheval de Troye, que de l'Ecole d'Iſocrate. Denys d'Halicarnaſſe exprime la même penſée d'une autre façon, quand il dit que comme pluſieurs colonies d'hommes avoient été tirées de la ville d'Athenes, il n'étoit pas moins parti de colonies d'Orateurs de la ſeule claſſe d'Iſocrate. Et c'eſt ſans doute qu'on ne ſauroit arriver à l'Eloquence par une voie plus courte, ni plus ſûre, que par celle des regles de l'art, dont ce grand homme & ſes ſemblables nous ont fait des leçons, pourvû que ce ſoit avec la modera- *In Rhet. præc. Iud. Iſocr.*

tion qu'eux-mêmes nous ont préſcrite, & que nous y apportions le temperament que nous avons dit. Je remarquerai ſur le ſujet de cette comparaiſon, que Longinus en con-
*Cap. 3.* danne une de Timée toute ſemblable, que je n'ai jamais crû devoir être priſe pour froide comme Longinus la nomme, ni meriter une ſi rude cenſure que la ſienne. C'eſt où cet Hiſtorien diſoit qu'Alexandre le Grand prit toute l'Aſie en moins de tems, qu'Iſocrate n'en avoit emploié à compoſer ſon Oraiſon panegyrique, qui portoit les Grecs à l'entrepriſe de la guerre contre les Perſes. Longinus s'écrie là deſſus, qu'il ne ſe peut voir une plus inepte conception, ni une comparaiſon plus ridicule, que celle d'un ſi brave Empereur avec un ſimple Sophiſte. Je dis premierement, que pourvû qu'une comparaiſon ſoit propre au ſens pour lequel elle eſt donnée, on ne la peut reprendre comme mauvaiſe, encore qu'elle ne s'ajuſte & ne convienne pas en tous les rapports qu'on voudroit lui donner. C'eſt pourquoi cette-ci n'aiant été faite que pour meſurer le tems de conquêtes d'Alexandre, à quoi elle eſt très propre, c'eſt une injuſtice de la vouloir rejetter pource qu'il n'a pas aſſez de reſſemblanblance entre Alexandre & Iſocrate. Autrement la precedente qui met en parallele une

Ecole avec le Cheval de Troye, & les disciples d'Isocrate avec tous les Heros de la Grece, ne seroit pas moins ridicule, que Ciceron pourtant a trouvée bonne, & qui n'a jamais été reprise de personne. Je réponds en second lieu pour Timée, que tant s'en faut qu'il ait voulu égaler en tout un Declamateur à cet invincible Monarque, que la comparaison contient en soi une opposition de l'un à l'autre, avec une loüange très exquise d'Alexandre, à qui il ne falut pas tant de tems pour domter toute l'Asie qu'un Orateur en consuma dans les preparatifs de sa harangue. *Lib. 2. de Orat.*

Pour retourner à nôtre principal propos, il est necessaire sur tout que celui qui desire arriver à cette sublime & excellente forme d'éloquence, se souvienne qu'encore que ses trois vertus d'être correcte, claire, & ornée, se doivent trouver dans toutes les differentes especes d'Oraison; il y a quelque chose de plus dans le souverain genre de bien dire, & dans cette suprême Eloquence, qui tient en main le gouvernail de nos ames, & qui conduit où elle veut toutes nos volontez. C'est d'elle que vouloit parler Ciceron, quand il disoit qu'il n'estimoit point de veritable Eloquence, que celle qui nous ravit l'admiration. Et je me souviens que Pline e Jeune compare pour cela l'Orateur à celui *Quintil. l. 1. cap. 5.* *Ep. ad Brutum.*

qui chemine ſur la corde, dont l'addreſſe remplit d'étonnement tous ſes ſpectateurs. Car il y a des Eloquences vulgaires, qui ne laiſſent pas d'avoir leur prix, comme la plus petite étoile a ſa lumiere & ſon influence auſſi bien que la plus grande. Celles-là ſont bonnes en beaucoup de lieux où il ne ſe rencontre pas de grandes difficultez à obtenir la fin qu'on s'eſt propoſée. L'Eccleſiaſtique dit qu'un lourdaut eſt auſſi aiſé à perſuader, qu'un enfant à faire pleurer, car c'eſt ainſi qu'on peut interpreter ces paroles, *A facie verbi parturit fatuus, tanquam gemitus partus infantis.* Ce n'eſt donc pas merveille s'il ſe trouve à proportion des perſonnes qu'une fort mediocre faculté de diſcourir tourne comme elle veut. Mais quand il eſt queſtion de gagner creance parmi les plus habiles hommes, de convaincre les plus ſolides eſprits, & de forcer les plus opiniâtres & les plus incredules à ſuivre les opinions que nous avons entrepris de leur faire recevoir; c'eſt alors qu'il eſt beſoin de la plus haute Eloquence, qu'il faut déploier ſes maitreſſes voiles dont on a tant parlé, & qu'à moins d'uſer du plus parfait genre d'Oraiſon, plein de merveilles & d'admiration, on ne fera jamais rien qui approche de la gloire des anciens. J'apprens d'eux qu'il eſt beſoin pour

Eloquentiam, quæ admirationem non habet, nullam judico. *Lib. 9. ep. 26.*

*Cap 19.*

cela d'une étude conſommée dans la plûpart des ſciences. Quintilien compare ceux qui n'ont pas fait leur proviſion des choſes neceſſaires à l'Eloquence, aux hommes qui n'ont point de patrimoine, qu'on voit toûjours aux emprunts & dans la baſſe neceſſité. Il veut, pour éviter cet inconvenient, qu'on ait fait choix & amas de longue main de tout ce qui concerne le langage, mais que le principal ſoin ſoit des choſes, & des matieres, qu'il faut poſſeder en pleine proprieté, comme diſent les Juriſconſultes, afin de s'en ſervir utilement & de bonne grace aux occaſions. Et il donne pour le plus important avis de tous, de ne nous amuſer pas à cultiver le champ de l'Eloquence; avec ce ſeul deſſein de le remplir de lis & de violetes; au lieu de bleds & de vignes, preferant toûjours l'olivier, qui porte du fruit, au myrte qui ne ſert qu'à l'ornement, & qui n'a qu'une verdure inutile. Et neanmoins il y en a qui font conſcience de faire paroître quelque doctrine dans leurs écrits, qui croient même qu'il n'y a rien de plus contraire à l'Eloquence, & que les lettres, qu'on appelle, ont je ne ſai quoi de corroſif qui affoiblit l'eſprit, & qui lui dérobe une partie de ce qu'il a de meilleur. Sans mentir, elles lui otent quelque choſe, ne ſut-ce que la rouille & les ta-

*Proœm. lib. 8.*

*Lib. 8. cap. 3.*

ches de l'ignorance; la ſcience eſt honteuſe, mais c'eſt parmi les barbares; & j'avouë qu'elle fait préjudice à l'Eloquence, ſi on s'en ſert ſans jugement, & qu'au lieu de la bien emploier on en abuſe. Car comme il ſe trouve des perſonnes qui mépriſent tout-à-fait l'étude & les Livres, il y a des demi-ſavans, pour ne rien dire de pis, qui ſe rendent les plus importuns du monde en ce peu de connoiſſance qu'ils ont. Ils veulent paſſer pour ce qu'ils ne ſont pas, & font comme les petits hommes qui deviennent ridicules à force de s'élever ſur le bout des pieds pour paroître plus grands que la Nature ne les a faits. Et quoique tout ce qu'ils produiſent ſe reſſente le plus ſouvent de la foibleſſe d'un principe defectueux,

*Et patrum invalidi referant jejunia nati,*

ſi eſt-ce qu'ils ſont auſſi inſupportables en ce qu'ils ne ſavent qu'à demi, & qu'ils debitent toûjours mal à propos, que ceux qui ont une profonde & veritable ſuffiſance paroiſſent moderez en tout ce qu'ils ſont, avec une diſcretion qui n'ennuie jamais perſonne, La deciſion de ce different eſt ſi expreſſe dans le paſſage que je vai rapporter, que je ne puis m'empêcher de le coucher en ſes propres termes: *Nihilominus confitendum eſt etiam detrahere doctrinam aliquid, ut limam rudibus, & cotes hebetibus, &*

*Quint. l. 2. c. 12.*

*vino vetuſtatem: ſed vitia detrahit, atque eo ſolo minus eſt quod literæ perpolierunt, quo melius.*

Je finirois par ce bel endroit, s'il ne me reſtoit à dire au ſujet de la haute Eloquence qui nous remplit d'étonnement, que comme rien ne la recommande davantage que l'excellence d'un ſavoir extraordinaire, il n'y a rien auſſi qui ſoit plus capable de la deprimer que ce ſoin trop exact, & cette baſſe curioſité que nous avons blamée, tant au choix des paroles, qu'en la conſtruction des periodes, dont on ne ſauroit trop s'éloigner dans tout le cours de l'Oraiſon. Et ſans mentir nous n'admirons pas les petits ruiſſeaux, encore que leurs eaux ſoient toutes claires & ſans ordures; là où le Nil, le Rhin, & le Danube, ſont toûjours reſpectez, bien qu'ils ſoient ſouvent fort troubles, & que leur limon paroiſſe melé de mille ſaletez. On ne fait pas grand cas non plus d'un petit feu; pour clair & pur qu'il puiſſe être; là où nous mettons au rang des plus rares merveilles de la Nature ces embraſemens d'Etna, & du Veſuve, qui jettent avec leurs flammes une infinité de ſoufre & de pierres. L'Eloquence vulgaire coule fort nettement à la verité, & elle a ſes lumieres ſi pures, & ſi éclatantes que rien plus. Mais la grandeur de l'Eloquence dont nous parlons, peut être comparée à celle de l'O-

cean, plûtôt que d'une ſimple riviere; tes les bouches de Vulcain ne cauſent p tels incendies que celle d'un Orateur, de le nous avons déja dit qu'il ſortoit des f dont perſonne ne ſe peut garantir. Lon que j'ai tant de fois cité dans ce diſcours, tre par les plus beaux exemples qu'il p choiſir dans ſa Langue, combien les grar teurs ſe ſont donné de liberté à com des fautes, que de moindres qu'eux n' pas voulu faire. Et premierement on pe dit-il, dans le poëme heroique, qu'Apol qui avoit écrit le voiage des Argonaute toûjours tenu dans l'obſervation des tout au contraire d'Homere, qui les n par tout, & qui prend des licences qu'c donneroit difficilement à un autre. Cepe a-t-il perſonne qui aimât mieux être Apol qu'Homere? Pindare entre les Lyriques Homere en ſes libertez. Et neanmoins ne vraiſemblablement ne lui voudroit p le Poëte Jon; qui a été beaucoup plus re plus exact que lui dans ſes ouvrages. Que conſiderons le grand nombre d'erreur Sophocle ne s'eſt pas ſoucié de remplir ſ gedies, nous aurons occaſion de nous ét que cela n'empêche pas qu'il ne ſoit ce plus eſtimé qu'un Bacchilides, qui n'eût p

lu laiſſer le moindre defaut dans les ſiennes. C'eſt ainſi que ce Rheteur prouve ſon dire par la comparaiſon des premiers hommes de ſa nation avec leurs inferieurs. Ajoûtons-y l'obſervation de Macrobe, que Virgile s'eſt plû à tomber parfois dans de certaines negligences d'Homere, que d'autres reprenoient comme des vices, & qu'il a voulu ſuivre pour ne paroître pas moins libre que lui. Si nous oſions tirer des paralleles ſemblables entre nos Ecrivains de ce tems, il ſeroit aiſé de faire connoître que ceux qui travaillent le plus religieuſement ſelon les preceptes de la Grammaire, & de la Rhetorique, ne ſont pas toûjours pour cela les premiers de leur métier, ni ceux qu'on doit ſans exception prendre le plus à imiter. Quant aux anciens Orateurs, nous avons déja montré combien ils ont donné de priſe ſur eux à tous ceux qui ſe ſont voulu méler de les cenſurer, & le peu de préjudice qu'en a reçu leur reputation, ne croiant pas qu'il ſoit beſoin ſur cela de groſſir davantage ce diſcours. *Lib. 5. Satur. cap. 14.*

Je ne veux pas auſſi qu'on m'impute comme à Protogene, d'avoir tenu trop long-tems la main ſur ce petit tableau. Si ce que j'y ai repreſenté peut être de quelque inſtruction à ceux qui ſont une étude particuliere de ce qui doit ſervir à la perfection de nôtre Eloquence Françoi-

ſe, j'aurai obtenu la fin que je m'étois propoſée. Cela n'empéchera pas, que ceux qui ont aſſez de naturel & d'acquis, pour former le corps d'une Rhetorique entiere, ne le faſſent quand il leur plaira au profit & à la gloire de nôtre Nation.

*Suet. in Hor. vita.* Auguſte écrivit en riant à Horace, que les petits livres dont il lui faiſoit preſent, témoignoient aſſez qu'il avoit peur d'en faire de plus grands qu'il n'étoit. C'étoient des termes de raillerie d'un Empereur, ſur la petite taille d'un Poëte qu'il honoroit de ſes bonnes graces. J'en tire pourtant une leçon ſerieuſe, qui m'apprend qu'étant petit en toutes façons, mais principalement en ſuffiſance, il n'eſt pas à propos que je me charge de grands travaux. Que s'il y en a qui trouvent que je n'ay pas laiſſé d'entreprendre beaucoup au delà de mes forces, & que j'ai été trop temeraire de parler d'une faculté que je ne poſſede pas; Je les ſupplie de ſe ſouvenir des raiſons que j'ai fait preceder mon entrepriſe; de donner la même faveur aux divertiſſemens d'autrui, qu'ils demandent pour les leurs; & en tout cas de conſiderer qu'il n'eſt pas impoſſible que les moindres hommes ne ſervent quelquefois aux plus grands, vu que quand il a plû à Dieu les Anes mêmes ont bien inſtruit les Prophetes.

IX.

# OBSERVATIONS DIVERSES SVR LA COMPOSITION,

& ſur la lecture des Livres.

# AU LECTEUR.

SI vous êtes d'humeur à ne chercher dans les livres, que cette ſorte de belles paroles que Lucien nomme ſi bien des anemones, ἀνεμῶναι τῶν λόγων, anemonæ verborum, parce qu'elles ne contentent que la vuë ſeule par le brillant éclat de leurs couleurs, je ſuis contraint de vous avertir que vous ne trouverez pas bien ici vôtre comte. Je n'ai jamais fait grand état du langage ſeul, & j'ai toute ma vie apprehendé de preferer les Syrenes aux Muſes contre le precepte de Pythagore. Quand les Grecs ont donné le même nom de λόγος à la raiſon, & à la parole, ils nous ont voulu apprendre, ce me ſemble, que l'un ne doit point être ſans l'autre, & que le diſcours ſeul, s'il n'explique quelque bonne penſée, n'eſt nullement conſiderable. C'eſt pourquoi ceux qui n'eſtiment que le tour d'une periode ronde, quelque creuſe qu'elle ſoit, & deſtituée de ſens, font ce me ſemble la même faute que commettent les ignorans de la Peinture, qui n'en jugent que par le coloris, & par quelques addouciſſemens, ſans avoir égard ni au deſſein, ni à la conduite, ni aux

In Lexiphan.

*autres parties que l'Art enſeigne être les pales. Il ſe voit des compoſitions qu' raiſon de comparer à ces Poupées, qui robes magnifiques n'ont que du plâtre & lons. Mais que dirons nous de certaines nes, qui croient par une autre fantaiſie re, que l'élegance des paroles bien arrang te préjudice au raiſonnement, qu'ils ne t jamais ſi beau, ni ſi fort, que quand il rien aux termes, d'ont l'on s'eſt ſervi faire entendre. L'Octavius de Minutiu avance encore plus hardiment cette maxi je ne peux abſolument approuver, quan* quo imperitior ſermo, hoc illuſtrior r quoniam non fucatur, pompa facut gratiæ, ſed, ut eſt, recti regula ſuf *A ſuivre exactement un tel axiome, le ſtile, & même le plus barbare, ſeroit e plus propre à faire recevoir les meilleur ſen*

*Pour moi qui ne ſaurois croire que l'I ce bien emploiée puiſſe faire tort aux bon ſées, je me contente de dire qu'elle ne être ſeule conſiderée dans un diſcours, coup moins être tenuë pour ſa princip tie. Cette Eloquence eſt ſi changean toutes les langues vivantes, qu'elles n'o d'ouvrages qu'il ne falut rebuter après q ou cinquante ans de durée, s'ils n'éto*

*nables que par elle. Le Predicateur Barlet la poſſedoit à un ſi haut point de ſon tems, qu'elle fit prononcer ce plaiſant mot*, qui neſcit barettare, neſcit prædicare, *elle rendroit aujourd'hui ridicule celui qui la voudroit emploier. Il ne faut pas neanmoins être trop curieux obſervateur des moindres dictions, ni prendre à imiter en cela l'Empereur Antonin ſurnommé le Pieux, & par un autre mot de raillerie* cuminiſector, L. 70. *à cauſe, dit Dion Caſſius, qu'il s'amuſoit à de petites bagatelles de langage qui n'en valoient pas la peine,* quod curioſus in minimis maximam diligentiam poneret. *Dans les ouvrages ſur tout de ſciences, & d'erudition, l'on ne doit pas condamner ni les façons de parler qui ſentent un peu l'Ecole, ni des mots qui tiennent plus du Latin, ou du Grec, que du François, lorsqu'ils expliquent ſeuls parfaitement la choſe dont l'on traite.*

*Au regard des termes un peu anciens, mon avis ſeroit auſſi que les perſonnes qui ſont ſi religieuſes à ne s'en point ſervir, ce qui leur eſt permis, ne cenſuraſſent pas toûjours les Ecrivains, qui en uſent en faveur du bon ſens, qu'on comprend mieux & plus facilement par leur moien, que ſi l'on en mettoit d'autres en leur place. Il y a diverſes raiſons qui peuvent encore obliger à ne pas negliger ces termes dont nous*

*parlons. J'ai, par exemple, emploié librement le mot de gauſſerie, tant pour ne repeter pas toûjours celui de mocquerie, ou de raillerie, que pour n'appauvrir point ſans ſujet nôtre Langue d'une diction, qui n'a, ce me ſemble, ni caducité, ni autre vice qu'on lui puiſſe juſtement reprocher. Elle vient du* gaudium *Latin, que les Stoïciens n'ont pas voulu interdire à leur Sage; auſſi diſoit-on autrefois gaudiſſeur, au lieu de gauſſeur, & ſe gaudir, pour ſe rejoüir, ce que je tombe d'accord, qu'il n'eſt plus permis de proferer. Mais il n'en eſt pas de même de la gauſſerie, qui s'eſt maintenuë avec ſon verbe gauſſer, & qui au fond ne donne point de mauvaiſe idée en la prononçant, comme la raillerie, qui dans un ſon deſagreable du gozier approche du raler, & du ralement, ou raillement des perſonnes mourantes. J'écris ceci en raillant moi-même, quoi qu'à parler ſerieuſement ſoit de ce mot, ſoit de quelques autres qu'on voudroit faire paſſer pour trop vieux, je penſe qu'on ſe doit toûjours ſouvenir que la vieille monnoie, dont le prix n'eſt pas ſouvent reconnu, ne perd rien neanmoins pour cela de ſa bonté interieure. Une parole bien ſignificative conſerve toûjours de même ſon eſtime auprès de ceux qui s'y connoiſſent; & ſi parfois elle ſemble bleſſer l'oreille, il faut tenir pour une maxime, que la dureté du langage, ou*

*pour mieux dire de quelques mots, ne doit pas décrediter un écrit, non plus que la dureté des marbres n'empêche pas qu'ils ne ſoient de prix & fort eſtimez. On peut dire même que celle des Dames leur ſert ſouvent à les rendre plus aimables; tant il eſt vrai que toute dureté ne doit pas être haïe, ni mépriſée.*

*En tout cas les fautes de Grammaire ne ſont pas comme celles de la Morale, où l'on eſt plus coupable de faillir ſciemment que par ignorance. Si un Grammairien peche exprès & de propos deliberé, contre quelque regle de ſon Art, à laquelle il ne veut pas s'arrêter, comme Homere en a uſé dès le premier vers de ſon Iliade, & comme les plus celebres Autheurs l'ont ſouvent oſé faire, il n'y a pas lieu de le lui reprocher, ni de l'obliger à rougir, par cet aphoriſme reçu,* Grammaticus non erubeſcit ſolœcismum, ſi ſciens facit; erubeſcit, ſi neſciens. *Il a ſes raiſons particulieres qui le mettent à couvert, & s'il s'écarte en cela de l'uſage le plus commun, il en eſt quitte pour ſe dire à ſoi-même, j'ai quitté le grand chemin pour éviter l'haleine du peuple, à la preſſe vont les fous; & on ne lui impute jamais à grand crime ce qu'il a fait à deſſein & de gaïeté de cœur.*

*Je place au même rang ce qui paroîtra le moins correct dans ce petit écrit, touchant l'or-*

*thographe des mots que je permets à chac*
*changer comme bon lui ſemblera. Il fera*
*en cela contre l'Imprimeur qui en eſt pr*
*toûjours le maître, que contre moi qui m*
*ſoin entre les choſes qui ne meritent pas*
*coup qu'un Autheur s'y arrête, encore q*
*ſoient des plus conteſtées. Les uns veulent*
*garde religieuſement dans chaque diction l*
*tres qu'ils appellent* characteriſtiques, *;*
*qu'elles montrent ſon origine Grecque, L*
*Italienne, ou de quelque autre langue que c*
*Ainſi nous avons des livres imprimez, fa*
*accentuez par des gens conſiderables en ſav*
*en dignité, qui n'omettent jamais le b, en*
*lant d'un livre, à cauſe qu'il vient du* libe
*tin, & écrivent toûjours libvre. Ils cha*
*nôtre* toutefois *en* toutevoies, *croiant qu*
*pond au* tutta via *des Italiens, d'où ils le*
*vent; & cette façon de parler* l'on dit, *eſt*
*te par eux* l'huom dit, *dans la perſuaſi*
*ils ont été que c'eſt une traduction Franço*
*Latin* homo dicit. *Il y a d'autres perſonn*
*ne s'attachent qu'à la prononciation, ne po*
*ſouffrir dans l'écriture, des lettres qui n*
*point entenduës quand on profere les dictio*
*elles ſont communément emploiées. Cette*
*eſt favoriſée par ceux qui ont égard à la fa*
*qu'elle donne aux Etrangers d'apprendre*

*parler nôtre langue, n'y aiant rien qui les peine davantage, que de remarquer qu'elles ſont les lettres qui s'écrivent, & qui ne doivent point être articulées, ni faire de ſon en parlant. L'on oppoſe beaucoup de raiſons à cela ; mais ſans m'y arrêter, je dirai ſeulement que ce grand Chancelier d'Angleterre Verulamius, après les avoir ſoigneuſement examinées, donne ce jugement, qu'il n'y a rien de plus vain ni de plus inutile, que de aſſujettir à écrire exactement les paroles ſelon qu'on les prononce,* ſcriptionem pronunciationi conſonam, ponendam eſſe in genere inutilium ſubtilitatum. Lib. de augment. ſcient.

*L'on ſe peut ici ſouvenir qu'on a voulu rendre ridicules des Juriſconſultes de conſideration, pour s'être amuſez à diſputer ſur l'orthographe du mot* Poſthumus, *ou quelques-uns ne vouloient point d'h, fondez peut-être ſur l'opinion de Ceſellius, qui dit dans Aulu-Gelle,* Poſthuma proles non eum ſignificat, qui patre mortuo, ſed qui poſtremo loco natus eſt. L. 2. c. 16. *L'Evêque Thomaſin a conteſté depuis ſur la même lettre au nom de* Petrarcha, *que Pignorius, & Querengus ſoutenoient devoir s'écrire ſans ce caractere d'aſpiration. Fortunius Licetus conſulté là-deſſus, en a fait une grande diſſertation, ou il prononce en faveur de ceux qui mettent la lettre* h *à* Petrarcha. *Ceux qui excuſent de telle*

Quæſt. per ep. tom. 3. ch. 39. *minuties de Grammaire, peuvent prendre Platon à garend, qui n'a pas jugé dans ſon Cratyle ce ſoin indigne de la Philoſophie ; non plus qu'Ariſtote l'examen curieux des moindres inſectes. Et*

Gen. c. 17. *quand Dieu changea le nom d'Abram en celui d'Abraham, il ſemble avoir fait voir que les moindres choſes ſur ce ſujet, ne doivent pas être negligées.*

*Il ne me reſte qu'à declarer nettement, que ma plume n'a viſé qu'à me faire paſſer le tems ne pouvant plus le mieux emploïer. Je peux bien prendre la liberté de parler ainſi, après que le ſavant Pape Pie II. connu par le nom d'Eneas Sylvius devant ſon Pontificat, n'a pas fait difficulte d'écrire ſon hiſtoire pour ſa propre ſatisfaction, avoüant dès ſa preface qu'il n'eſperoit ni la loüange des bons, ni n'apprehendoit le blâme des autres.* In hoc opere, *dit-il*, nec optimorum ſperamus laudem, nec peſſimorum timemus vituperium. *Qui pourroit craindre de faillir après un ſi bel exemple? Je ſerois bien aiſe de contenter les plus difficiles ; mais en tout cas, le bon parti me ſuffira,* probi dum me probent, improbos nil moror. *Il eſt des perſonnes de qui j'apprehende plus l'approbation, que la cenſure. Si mon petit genie ne penetre pas juſqu'où celui de beaucoup d'autres pourroit arriver, je ne leur envie pas la gloire de faire mieux ; mais il faut qu'ils avoüent, qu'on voit aſſez ſouvent des Peintres, qui pour avoir la vuë courte, ne laiſſent pas de faire d'excellens tableaux.*

# OBSERVATIONS DIVERSES
## ſur la compoſition, & ſur la lecture des Livres.

PUISQU'IL eſt raiſonnable de croire que Dieu ne prolonge nos jours, que pour nous donner le moien de les rendre meilleurs; ce ſeroit mal uſer de ſes graces dans l'âge de quatre-vingts ans où je ſuis, ſi je me laiſſois aller à cette ſorte de faineantiſe honteuſe, que j'ai toute ma vie condamnée. Au lieu de corriger mes defauts je les augmenterois, & je pecherois contre les plus conſiderables loix de la Morale, dont j'ai fait juſqu'ici profeſſion. Car après tout, l'oiſiveté doit être tenuë pour la mere nourrice de tous les vices, *otia dant vitia*, & il ſe trouvera toûjours que les plus criminels des hommes, ſeront ceux qui ſe plaiſent davantage dans un reprochable loiſir. Il faut parler ainſi, parce qu'il y a un doux repos qui eſt le grand ami de la Sageſſe, & de cette vertu, que les Romains nommoient *Va-*

*cunam Deam*, à cauſe que les Sages qui la reconnoiſſent pour leur patrone, *maximè vacare debent*, n'y aiant qu'eux qui ſachent profiter de l'exemtion des travaux ordinaires. Leur repos eſt l'heureux partage des perſonnes vertueuſes; auſſi n'eſt-il pas abſolument ſans action; puiſque dans leur tranquilité elles agiſſent de l'eſprit, donnant aux autres l'exemple & les regles de bien vivre.

Mais ſi la faineantiſe eſt honteuſe en tout tems, & à toute ſorte de gens, on peut dire qu'elle eſt même criminelle en ceux de ma condition, & qui ſont dans l'arriere-ſaiſon de leur vie, lors qu'ils ont encore quelque talent pour continuer à être utiles au public à qui ils ont donné une partie de leurs veilles. Quelle honte à un vieillard d'accompagner les rides de ſon viſage, & la blancheur de ſes cheveux, d'un deſiſtement de bien faire, ou, qui pis eſt, d'un abandonnement tantôt à la nonchalance, tantôt aux emportemens qui ne ſont presque pas pardonnables à une jeuneſſe évaporée. Car les paſſions ſont de toutes ſaiſons; & la caducité ne remédie pas toûjours aux mauvaiſes habitudes. Il ne ſe voit que trop d'occaſions de faire à pluſieurs perſonnes le reproche dont uſoit Varron dans une de ſes Satyres, contre un homme comblé d'années

uſſi bien que de vices, *tu quoque adhuc adoleſ-entiaris?* Cependant il n'y a rien qu'on doi-re plus ſoigneuſement éviter, que de tomber lans ce defaut, qui rend les hommes ridicules, uand ſelon le proverbe Arabique rapporté par e Calife Gali, ils éteignent la lumiere de eurs cheveux gris dans les tenebres du vi-e, ou dans l'obſcurité d'une vie pareuſſeuſe. Diogene avoit raiſon de leur dire, qu'ils reſ-emboient à ceux qui aiant entrepris de cou-ir pour gagner quelque prix, s'arréteroient, u du moins diminuëroient leur marcher, ors qu'ils ſeroient approchez du bout de la arriere. Non ſeulement ce mot des Ita-iens eſt veritable, *non ha il palio chi non cor-e*, il eſt encore certain qu'il faut pour obte-ir la gloire d'une belle courſe, la prolonger ans intermiſſion auſſi long-tems que l'haleine e permet. C'eſt le propre des gens d'âge de re-arder la terre, la vieilleſſe tire delà ſon nom, *ὁ γῆρας, παρὰ τὸ γῆς ἐρᾶν, ſenium ab eo quòd erram ſpectet.* Mais que leur ſert-il de l'a-oir long-tems foulée aux pieds en la con-emplant, s'ils y demeurent ſans action, ou il n'en ont qu'autant que les paſſions les ont gitez; *non illi diu vixerunt, ſed diu fuerunt.* Sen. c. 8. de brevi vita. s reſſemblent aux Marchands qui ſont des mbarquemens de long cours, & qui pour

avoir été parfois bien du tems ſur la mer, tra
vaillez de la tempête, & portez par les ven
deçà & delà, n'ont pas pour cela fait un gra
voiage. Souvenons-nous que les années ſe
les ne nous rendent pas plus conſiderables,
nous ne les emploions bien, *quo magis ſen*
*eo magis bullæ ſumus;* & qu'un homme q
ne fait rien, n'eſt plus qu'une charge inu
ſur la terre, *ſenex quaſi ſeminex*, c'eſt u
homme demi-mort: Il ſemble que la Par
ne le laiſſe au monde, que parce qu'il y e
peu de choſe, qu'elle ne ſe ſouvient pas
lui, ni du jour qu'elle l'y a produit.

Je ne me trouve pas empêché là deſſus
me reſoudre de continuer mes petits exer
ces; il me ſera aiſé de reprendre la plu
*& antiquo me includere ludo.* L'importa
eſt de faire choix d'un ſujet, qui puiſſe a
quelque agrément, & s'il m'eſt poſſible a
quelque utilité, contenter un raiſonnable L
cteur. Une compoſition de quelque nat
qu'elle ſoit ne ſauroit le ſatisfaire, ſi elle n'
accompagnée de ce certain genie ſans leq
Martial ne croit pas qu'on lui puiſſe faire v
heureuſement le jour,

*Victurus genium debet habere liber.*

Sans cette condition l'on peut generaleme
prononcer de pluſieurs livres, l'oracle q

reçut Midas du bon homme Silene, *Optimum eis non naſci, aut quàm citiſſimè aboleri.* Auſſi ne voit-on gueres de méchans livres qui ſoient *macrobies*, n'y aiant preſque point de plus courte vie que la leur. Ce n'eſt pas qu'il n'y ait des écrits, qui pour ne contenter pas abſolument, & en toutes leurs parties, ne laiſſent neanmoins pas d'avoir quelque choſe qui merite d'être conſiderée. S'ils ne reüſſiſſent gueres à l'oreille, ils ſont parfois utiles dans l'interieur; & ce qui ne vaut pas qu'on s'y arrête, eſt recompenſé en d'autres choſes propres à donner de la ſatisfaction, parce que comme porte le proverbe Italien, *poſſono rieſcere più a pane che a farina.* Du ſurplus l'on eſt obligé de donner beaucoup à l'humanité, qui ne produit rien d'entierement accompli; & qui nous doit toûjours empêcher de prendre pour un crime, ſi quelqu'un ne reüſſit pas dans un bon deſſein, faiſant mal ce qu'il a eu intention de bien faire. Pour moi ſi je voiois un livre ſans fautes, quelque petit qu'il fût, je le conſidererois comme la huitiéme merveille du monde. Heureuſes les productions d'eſprit dont l'on n'obſerve les defauts, que comme des Cometes dans le Ciel, à cauſe de leur rareté. Il faut avouër qu'on apporte parfois trop de ma-

lignité à les remarquer. Joſeph Scaliger fit un écrit de ſix ou ſept feuilles ſeulement, touchant la vie de ſon pere, & la race des Seigneurs de Leſcale d'où il prétendoit être deſcendu: Gaſpar Schioppius ſe mit auſſi-tôt à l'examiner avec tant de rigueur, qu'il y trouva de comte fait, ſauf l'erreur du calcul, quatre cens nonante-neuf impoſtures. Une imputation ſi étenduë & ſi pleine d'animoſité ſe détruit d'abord d'elle même, & obtiendroit bien plus de créance ſi elle étoit plus moderée.

Je ne ſai ſi je ferai bien de dire là-deſſus ce que je penſe de tant d'invectives qui ſe voient aujourd'hui preſque dans tous les livres de quelque nature qu'ils ſoient, & quoi que la matiere dont ils traitent ſemble requerir autant de douceur, qu'ils apportent d'aigreur contre ceux dont ils contrediſent les ſentimens. Ils le font avec des charretées de mauvaiſes paroles & d'iniures, pour uſer de cette façon de parler des Grecs, *Haud doctis dictis certantes, ſed maledictis.* Je me ſuis déja plaint en plus d'un lieu de ce condannable procedé, mais je n'y vois point d'amendement, & quoi qu'il y ait peu d'eſperance de mieux pour l'avenir, je ne laiſſerai pas de m'expliquer encore ici de ce qu'il m'en ſemble. En effet nous ne nous repreſentons pas

*Ennius.*

aſſez dans l'émotion de nos diſputes literaires, que l'eſprit de Dieu n'eſt pas un vent violent, qu'il ne renverſe point de montagnes, & n'eſt pas un feu devorant; mais un doux vent qui n'effraie perſonne, *ſibilus auræ tenuis*, comme nous l'apprenons du troiſiéme livre des Rois au chapitre dix-neuviéme. Ceux qui veulent imiter ce divin eſprit dans leurs conteſtations par écrit, ou autrement, doivent agir avec moderation, ſans injures atroces, & ſans ces emportemens dont il ſemble qu'ils veulent ſouvent terraſſer tous ceux qui ont des ſentimens contraires aux leurs. Cependant de petites oppoſitions tranquilles, & accompagnées de charité, ſeroient capables de pacifier les plus grands differens; comme nous voions dans la Phyſique que l'Iſthme de Corinthe, quoi que de petite étenduë, & de ſix milles, ou de deux lieuës ſeulement, qui le font nommer Hexamile, arrête les flots impétueux, & empêche les deux mers Ionique & Egée de ſe choquer. Le même arriveroit dans la Morale, ſi nous nous y comportions comme il faut, & calmeroit ſans doute ces violentes conteſtations qui cauſent tant de ſcandale. Je ſai bien que la Pallas des anciens qu'ils faiſoient preſider ſur toutes nos connoiſſances, paroiſſoit toujours armée autant

de fois qu'ils la repreſentoient; pour dire que ceux qu'elle favoriſoit devoient être prêts de combattre à toute outrance, ſur tout ce que cette fauſſe Divinité leur faiſoit croire qu'ils ſavoient mieux que les autres. Mais c'eſt une choſe digne de pitié, que parmi nous qui devons être beaucoup plus éclairez qu'eux des lumieres du Ciel qui leur manquoient, nous ne laiſſions pas de diſputer de tout dans le monde materiel, & le ſpirituel, comme ſi nous voulions nous prévaloir du texte qui porte que *Deus mundum tradidit diſputationi eorum;* ſans nous ſouvenir de ce que le Sage a prononcé, qu'il n'y a point de tems plus mal emploié que celui que nous donnons à cette ſorte de combats, dont on ne retire jamais que beaucoup de mortification: *Hanc occupationem peſſimam dedit filiis hominum.* Je dirois volontiers aux plus opiniâtres, aux plus aigres dans leurs diſputes, & aux plus préſomtueux tout enſemble, qui ſe vantent avec tant de fierté, d'avoir plus de perſpicacité, & plus de jugement que les autres, qu'il ne faut autre choſe que leurs propres paroles, pour leur prouver combien ils ſont éloignez des avantages qu'ils ſe donnent; car s'ils avoient quelque jugement, parleroient-ils ſi outrageuſement des autres, & ſi inſolemment

d'eux-mêmes? Y a-t-il rien de plus odieux, & qui témoigne mieux le defaut de cervelle, que les loüanges propres, & de ſemblables pretentions? *Aluba te ceſto, que vender te quiero*, dit en ſe mocquant le proverbe Eſpagnol.

Il eſt vrai qu'à l'égard des mauvaiſes paroles, la raiſon enſeigne que comme l'on ne doit pas tirer vanité des loüanges profuſes & exceſſives; il n'y auroit auſſi nulle apparence de ſe facher beaucoup des injures mal dites; qu'on peut prendre plus à propos, ſelon le conſeil de S. Baſile, pour un ſujet d'exercer la vraie Philoſophie. Ses paroles ſont, γυμνάσιόν σοι πρὸς φιλοσοφίαν ἔστω τὰ ῥήματα, *gymnaſium tibi quoddam & exercitatio ad philoſophiam ſint hæc verba*, que la folie de ceux qui vous injurient, dit ce Pere, vous ſerve à meriter & à faire valoir vôtre vertu. Quand un enfant, ajoûte-t-il, tient de ſots diſcurs, on ne s'en fait que rire; pourquoi donc s'offenſer de ce que dira un homme que la colere ou quelque autre paſſion auſſi maniaque tranſporte? J'avoue qu'on ne peut pas toûjours s'empêcher de conteſter, lorſque l'on croit être obligé de défendre une bonne cauſe contre des gens qui veulent emporter de haute lutte ce qui lui eſt diametralement oppoſé.

Il ſe preſente même des occaſions, où le droit dont l'on s'entretient eſt ſi problematique, qu'il ne faut pas s'étonner ſi l'on ſe partage, & parfois avec un peu de chaleur, dans des ſentimens contraires. Lors de ce grand different qui fut entre les Grecs & les Troiens touchant la belle Helene, les Dieux même ſe liguerent les uns contre les autres. Mulciber, autrement appellé Vulcain, ne favoriſoit pas les derniers; Apollon qui avoit aidé à bâtir leur ville ſous Laomedon, tenoit leur parti. Venus auſſi ſe rangea pour eux, contre Pallas qui les deſobligeoit autant qu'elle pouvoit, en faveur des Grecs, à qui elle enſeigna la fabrique du cheval de bois qui termina leur querelle. Ce qu'Homere a inventé pour nous donner à connoître que ce n'eſt pas merveille ſi les hommes ſe diviſent, & ont parfois des inclinations diſcordantes, où chacun croit avoir raiſon de s'opiniâtrer. Ainſi Virgile repreſente les mêmes Dieux diviſez, dans ces combats où Turnus & Enée diſputoient à qui poſſederoit la Princeſſe Lavinia;

*Liv. 10. Æneid.* *Hinc Venus, hinc contrà ſpectat Saturnia Iuno.* Mais dans les combats literaires, auſſi bien que dans les ſanguinaires, il faut tenir la maxime de S. Auguſtin, que ſi la neceſſité oblige à la guerre, comme ſans doute cela arri-

ve

ve parfois, la paix doit être du moins dans le deſir & dans la volonté, *pacem habeat voluntas, bellum neceſſitas.* Car après tout le col de la colombe ne fait point paroître tant de diverſes couleurs, que l'eſprit humain cauſe de differentes perſpectives ſur un même ſujet. Les uns trouvent dans un livre des choſes, que d'autres diſent n'y pas appercevoir; mais ſelon le mot de Tertullien, *quod Aquila confiteatur, neget Noctua, non tamen præjudicans Aquilæ;* il ne faut pas pour cela perdre la charité, ni, comme parloit cét ancien, qu'étant mortels, nous faſſions paroître par des diſcours pleins d'amertume que nous couvons dans le ſein des inimitiez immortelles.

Or ce qui les rend telles, & qui les multiplie ordinairement, c'eſt qu'une infinité de perſonnes ſe plaiſent non ſeulement à les ſuſciter & à les faire naître, mais qui plus eſt, à donner de l'animoſité d'un côté & d'autre, hâlant comme l'on fait des chiens qui commencent à s'irriter, ceux qu'ils deſirent voir aux priſes. Car il ſe trouve des hommes qui mettent là leur ſouverain plaiſir, étant d'ailleurs d'un naturel ſi *eriſtique*, ou ſi contentieux, & ſi contrediſant, qu'apparemment s'ils euſſent été au conſeil de la creation & de

la fabrique du Monde, l'on n'y verroit rien de tout ce qui s'y remarque. Auſſi faut-il avouër qu'il y a quelque choſe qui agrée aſſez dans les diſputes ſpirituelles, quand les opinions differentes ſont fortement balancées par des raiſons ſi bien défenduës, qu'elles partagent les jugemens de ceux qui les entendent, les mettant dans un équilibre où eſt laiſſée la liberté à chacun de prendre tel parti qu'il voudra. C'eſt ainſi qu'aux ſpectacles des anciens ils ne faiſoient état que d'une égale reſiſtance, dans les combats ſoit de gladiateurs, ſoit de bêtes que l'on commettoit l'une contre l'autre. Mais il ne faut pas imiter une populace accoûtumée au ſang, & nous devons toûjours nous ſouvenir qu'encore que, géneralement parlant, les guerres ſoit d'épée, ſoit de plume, ne ſoient pas abſolument à condanner, puiſqu'il y en a de juſtes, & que David n'a pas fait difficulté de dire, *Benedictus Dominus qui docet manus meas ad prælia:* Si eſt-ce que la loi de Grace met entre les Beatitudes celle des pacifiques, qu'elle nomme enfans de Dieu, *Beati pacifici, quoniam ipſi filii Dei vocabuntur:* & nous ne devons pas être moins raiſonnables que les Spartiates, qui nonobſtant leur ferocité payenne, ſacrifioient aux Muſes devant que d'en venir aux mains avec leurs en-

*Matth. c. 5.*

nemis; pour ſe faire leçon à eux-mêmes, que la colere devoit toûjours être moindre que la douceur & l'équité.

En effet, ce n'eſt pas ſeulement un defaut des Grecs, de paier d'injures lorſqu'ils manquent de bonne réponſe, comme Ciceron le leur reproche; c'eſt le vice de la plûpart des Savans Latins, & de pluſieurs autres, qu'il faut autant qu'on peut éviter, & dire avec ce grand Orateur, *ſit iſta in Græcorum levitate perverſitas, qui maledictis inſectantur eos, à fin. quibus de veritate diſſentiunt.* Certes l'on peut ſoûtenir avec Lancellot de Perouge, que l'artillerie guerriere n'eſt pas ſi à craindre, que celle des livres qu'il appelle *Artigliaria litteraria & impreſſoria*, quand on ſe met à diffamer ceux à qui l'on en veut par des ſatyres injurieuſes. Car il y a des naturels ſi enclins à cela, qu'on ne les voit gueres porter jugement de perſonne qu'en mauvaiſe part; ce qui fit dire à Pliſtarchus, qu'un médiſant fi-effé avoit loüé, il faut qu'il m'ait crû mort, n'aiant dit de bien juſqu'à cette heure d'homme vivant. Et je me ſouviens qu'on fit autrefois une Epigramme d'un autre médiſant, qui faute d'autre ſujet ne s'étoit pû empêcher de mal parler de lui-même; elle portoit qu'un homme accoûtumé à mentir toûjours, avoit

*Lib. 2. de*

*Hoggidi tom. 2. p. 510.*

dit cette ſeule fois la verité. Il y a bien plus, le Tigre, dit-on, ne peut ſouffrir l'harmonie, ni ceux de cette mauvaiſe complexion endurer qu'on diſe le moindre bien de quelqu'un. Seneque décrit le Rheteur Oſcus pour avoir été de cette trempe, *natus ad contumelias omnium ingeniis inurendas: nulli non impreſſit aliquid quod effugere non poſſet.* Cependant il n'y a point de plus dangereuſe habitude que celle-là, parce qu'on n'oublie jamais une injure, encore que nôtre memoire ſoit ſi labile & ſi ſujette à ſe perdre pour les bien-faits. Tant y a que de telles gens devroient parler moins, ne fut-ce que pour parler plus long-tems. Deux Theocrites, l'un de Chio, l'autre de Syracuſe, un Sotades, & aſſez d'autres, ont paié de leurs têtes l'intemperance de leurs langues. Sous Tibere M. Æmilius Scaurus ſouffrit plus qu'Atrée, dont il avoit écrit une tragédie pleine d'invectives contre le gouvernement d'alors. Cet Empereur dit qu'il feroit de lui un Ajax, pour le punir de ſon inſolence, & par effet il le contraignit de ſe défaire lui-même. Et ce ſiecle pourroit fournir quelques exemples de ceux qui pour vouloir trop librement rimer tombent dans un ris amer, & qui, pour uſer des termes de Fulgence, *dum laudem quærunt*

*præf. l. 5. contr.*

*Dio Caſſius l. 58.*

ıi Eraime dit dans un de ſes adages, que
nglois de Londres ſont venus. Je ſai
que nos vertus Chrêtiennes voudroient,
nous reſſemblaſſions en ceci à la plante
aume, qui jette une liqueur excellente
ıx qui l'on bleſſée. Et je ſai bien que
la grande perfection, on devroit rece-
les injures comme Salomon prononce
n eſt obligé de prendre les corrections,
lonnent ſujet aux ames bien faites d'ai-
ceux qui les ſont, *argue ſapientem, &* Prov. 9.
*t te.* Mais où ſe trouvent ces ames ſan- 8.
es? où trouverons-nous ce Sage de Sa-
ın? *Vbi eſt ille Sapiens?* ſelon la refle-
que fait là-deſſus ſaint Auguſtin dans une Ep. 87.
s Epitres.
e verité c'eſt un étrange fait que nous
s ſi ſenſibles aux injures, qui à le bien
ire ne nous peuvent offenſer qu'autant

ſur des champignons, qu'elle arroſe ſans leur préjudicier. Auſſi voions-nous dans Saint Chryſoſtome, que le grand Conſtantin ſe rioit de ceux qui avoient défiguré ſa ſtatuë pour lui faire injure, n'aiant point bleſſé, diſoit-il, ſa tête, ſon viſage, ni le reſte de ſa perſonne. Il n'y a point de marque plus certaine de foibleſſe, ou de brutalité, que d'être vindicatif. Les femmes, & les enfans, le ſont bien plus que les hommes. Un crocheteur qui portera bien deux cent peſant, ne peut porter ni endurer une injure ſans chercher à ſe vanger. Si vous preſſez juſqu'à la douleur le pied du moindre petit chien, il tachera auſſi-tôt de vous mordre. Mais il faut bien ſe garder d'imiter ces grands mâtins irritez, qui mordant la pierre qu'on leur a jettée, ſe bleſſent les dents ſans faire mal à ceux qui la leur ont lancée. Fort ſouvent le reſſentiment d'un terme offenſant, chagrine & trouble l'eſprit des perſonnes qui s'en piquent, ſans que ceux qui l'ont proferé, ou écrit, s'en émeuvent autrement que de joie, d'avoir bien aſſené & fait ſentir leur coup. Ce n'eſt pas pourtant que ceux qui commettent l'injure, demeurent comme il ſemble tout-à-fait impunis; ils craignent à proportion de leur offenſe, *tantum metuunt.*

*Homil. 20. ad popu.*

*Sen. ep. 105.*

*quantum nocent;* ſelon le beau raiſonnement du grand maitre de la Morale Latine. Or cette crainte leur eſt une punition aſſez grande, parce qu'ils attendent toûjours ce qu'ils ont merité; *dat pœnas quiſquis expectat, quiſquis autem metuit, expectat.*

Mais il faut avouër que ſouvent nous ſommes trop delicats, ſur de petites railleries que nous prenons à cœur beaucoup plus qu'il ne faut; ſur tout quand ceûx qui les font à nôtre préjudice, ſont tels, qu'il nous eſt avantageux de recevoir d'eux toute ſorte d'outrages; *æqua lanx eſt à probis probari, & ab improbis improbari,* ſi Saluſte en doit être crû. Il ſuffit d'être en eſtime parmi les gens d'honneur, ſans nous ſoucier beaucoup du ſuffrage des autres. Ciceron proteſte en plus d'un lieu, que pourvû qu'il ait l'approbation de Caton, il ſe moque d'être repris par le reſte du monde; comme Iſocrate ſe tenoit plus glorieux de la loüange que lui donnoit Socrate dans Platon, qu'il n'étoit fâché de ſe voir diffamé par ceux qui le calomnioient. Nous nous irritons aſſez de fois pour des choſes, dont il y auroit plus de ſujet de nous railler ſi nous y prenions bien garde. Qui eſt ce qui ne ſe moqua point de Momus dans l'Olympe, lorſque ne trouvant rien à redire en la perſon- *in Orat. & de opt. gen. Orat.*

ne de Venus, il s'attacha à vouloir reformer ſa pantoufle. Et ce Bergamaſque ne fut-il pas ridicule, quand ne ſachant que dire autre choſe d'André Griti Duc de Veniſe que chacun eſtimoit, il lui imputa d'avoir mauvaiſe grace, manquant d'une goitre à la gorge, comme la plûpart des Bergamaſques en ont, *quòd hernia gulæ illi deeſſet, quæ ſuis inquilinis eſſet familiaris*, ſelon les termes de Cardan dans ſon action contre Scaliger. Le païs de cét homme me fera remarquer, comme le mot de Coion, qui tient lieu en France de grande injure eſt un ſurnom honorable dans la ville de Bergame; comme celui de garce qui offenſe ſi fort deçà Loire, eſt attribué innocemment aux filles en Languedoc. Tant il eſt vrai qu'on ſe peut piquer de certains termes, qui bleſſent plus par l'opinion qu'on en a priſe, que par eux-mêmes. On peut d'ailleurs prendre à cœur des invectives impertinentes avancées contre nous, qu'on devroit plûtôt mépriſer à cauſe de leur abſurdité. Un Prince de l'Egliſe portant la pourpre s'empêchera bien de ſe tenir offenſé, de ce que Benevento d'Imola a écrit expreſſément dans ſon commentaire ſur Dante, que le faux prophete Mahomet avoit été Cardinal, la choſe étant ſi notoirement fauſſe. Je vis il y a peu

*Canto 28. del Inferno.*

de jours un homme d'honneur, à qui l'on avoit imputé inſolemment dans la chaleur d'une conteſtation, qu'il étoit un fou. Il ſe prit à rire, me diſant doucement que c'étoit l'injure ordinaire dont ſe ſervoient ceux qui ſe trouvoient à bout dans une diſpute, & puis, m'ajoûta-t-il, vous n'ignorez pas le mot de Laberius,

*Infamus omnis furere credit cæteros;*

Cét homme croit que tout le monde lui reſſemble. J'avouë que ſa moderation, & l'air dont il me parla, me plûrent extrémement.

Tant y a qu'on ne doit pas être d'une humeur trop auſtere, ni trop hargneuſe, en des rencontres & ſur des railleries qui ne meritent pas qu'on les tourne à injure. L'ironie eſt une certaine illuſion, ſelon que Quintilien l'a traduite, dont on a tort de ſe ſcandaliſer legerement, lorsqu'elle eſt accompagnée de ces ſels que les premiers hommes Grecs & Latins ont tant eſtimez. Je ſai bien qu'il y en a eu qui s'en ſont entierement abſtenus. Philoſtrate le dit d'Apollonius Tyaneus; & Diogenes Laërtius de Pythagore. Mais l'autorité de beaucoup d'autres, tels que Socrate & Ciceron, me ſemble de plus grande autorité, ou du moins m'agrée d'avantage. La raillerie étoit ſi propre au premier, que

*Inſtit. l. 8. cap. 6.*

Lucien aſſûre qu'il s'en ſervoit encore aux Enfers, jusqu'à mettre par là Rhadamante en ſi mauvaiſe humeur contre lui, qu'il le menaça de le chaſſer de l'Ile où il étoit. Cela me fait étonner qu'un très ſavant homme ait voulu, depuis peu reprendre Platon, d'avoir fait dire dans ſon convive à Socrate beaucoup de choſes propres à rire & à ſe recréer. Platon a pris plaiſir à repreſenter Socrate dans ſon humeur gaie, qui ſoûtient que ſes gros yeux ſortans presque hors de la tête, étoient les plus excellens de tous, parce qu'ils voioient ſans obſtacle de tous côtez ; & que la forme de ſon nez camus étoit de même la plus eſtimable, n'empêchant aucunement la vuë, outre qu'étant d'ailleurs large par le bout en forme d'entonnoir, il ſe trouvoit plus propre que d'autres à recevoir les odeurs. Quant à l'Orateur Romain, ſon affranchi Tiron, qu'il appelloit ordinairement ſon canon, pour dire ſa regle, & ſon correcteur, avoit fait un recueil de ſes bons mots, qui doit ſans doute être regretté ; & pluſieurs les ont encore depuis ramaſſez autant qu'ils ont pû, comme meritant bien d'être lûs & eſtimez. Mais rien ne peut mieux faire paroître ſon genie portée à la belle raillerie, qu'une de ſes epîtres familieres écrite à Volumnius, où il ſe

plaint à lui de ce qu'il ſouffroit qu'on lui attribuât des mots qui n'étoient pas aſſez bons, ni aſſez ſalez, pour paſſer ſous ſon nom, uſant de ces propres termes ſi plaiſamment figurez, *parum diligenter poſſeſſio ſalinarum mearum à te procuratore defenditur.* Dans ſon oraiſon pour Plancius, il ſoûtient auſſi qu'on debitoit beaucoup de rencontres aiguës, & de railleries, ſous le nom de ce Chevalier, & ſous le ſien, qui n'étoient point d'eux, à cauſe ſeulement qu'ils ſe méloient l'un & l'autre d'en dire parfois. Il eſt conſtant qu'il y a de ruſticité à s'offenſer d'une gauſſerie ingenieuſe, & proferé à propos, lorsqu'elle n'eſt pas outrageuſe, & qu'elle demeure dans les termes de la civilité ou urbanité. Ariſtote a été de ce ſentiment, quand il a écrit, ὁ δ' ἄγροικος εἰς τὰς τοιαύτας ὁμιλίας, ἀχρεῖος, ce qui répond aux termes du vingtiéme chapitre de l'Eccleſiaſtique, *homo acharis quaſi fabula vana.* Mais auſſi faut-il demeurer d'accord qu'il y a des meſures à garder dans l'ironie, quelque ornement d'Oraiſon qu'elle ſoit, & qu'autrement elle devient infiniment odieuſe. *l. 7. ep. 33.*

L'on doit de plus obſerver, qu'encore qu'elle convienne à toute ſorte de gens, puisque Lycurgue en faiſoit un precepte géneral à ſes citoiens les exhortant à la pratiquer; &

puisqu'Auguſte même l'emploioit agréablement, ſi nous en croions Macrobe, outre qu'il la ſouffroit de telle ſorte tout Empereur qu'il étoit, quand elle le touchoit, que cet Auteur l'admire ſur tout en cela, par cette raiſon que la patience eſt une vertu plus à priſer que le bien dire, *quia maior eſt patientiæ, quàm facundiæ laus.* Si eſt-ce qu'il n'eſt pas permis d'en uſer envers de certaines perſonnes. Ceux qui ſont en calamité ne la peuvent endurer, & certes il y auroit de l'inhumanité de les en affliger, vû ce que Laberius a ſi moralement prononcé,

*In calamitoſo riſus etiam injuria eſt.*

Ajoûtons que la doctrine du Lycée, porte expreſſément que les hommes groſſiers & ignorans fondent leurs railleries ſur l'obſcurité ou turpitude des termes qu'ils emploient, ce que Ariſtote appelle αἰσχρολογίαν, qui eſt une eſpece de moquerie baſſe & ſervile : Mais que les habiles gens en uſent d'une autre plus priſable, plus relevée, & plus ingenieuſe, lui donnant pour cela le nom de ὑπόνοια. L'on peut dire que ceux qui ne ſauroient ſe ſervir que de la premiere façon de gauſſerie ſale & honteuſe, reſſemblent à de vilains oiſeaux, que Pigafretta nomme *caccaucelli*, qui ne vivent vers la Ligne que de la fiante des autres

*l. 4. Eth. ad Nic. cap. 8.*

*Ramuſio.*

volatiles. Veſpaſien eſt diffamé par Suetone l'un tel vice en ces mots, *erat Veſpaſianus licacitatis plurimæ, & ſic ſcurilis, & ſordidæ, t ne prætextatis quidem verbis abſtineret*, c'eſt dire en ce lieu là, & ſouvent ailleurs, qu'il 'expliquoit avec des paroles très deshonnêes. Et Diodore Sicilien remarque qu'aux acrifices qui ſe faiſoient parfois à Ceres, l'on méloit beaucoup de propos ſales & honeux, ſur ce pretexte qu'il faloit réjouir cete bonne Mere, affligée du raviſſement de ſa ille Proſerpine. Pour ce qui eſt de la railleie ingenieuſe, accompagnée de ce ſel Attique ſi renommé, & pleine d'Urbanité Latine, a civile converſation ne la rejette pas ; & il y peut-être quelque foibleſſe d'eſprit à ne la ouvoir endurer. Elle a veritablement quelue choſe qui pique, mais qui ne ſauroit en tre oté, non plus que l'amertume de l'abſynhe, ſans lui faire perdre tout ce qu'elle poſède de recommandable. C'eſt ſur cela que Philoſophe a donné cette definition, εὐτραελία πεπαιδευμένη ὕβρις ἐστὶ, *facetiæ, erudita ontumelia ſunt.* Si la raillerie eſt exceſſive, lle eſt ſans doute imprudente, ce qui n'emêche pas qu'on ne lui pardonne ſouvent, ſelon obſervation de Valere Maxime, *liberè dicta ut facta frequentiùs aliena venia, quàm ſua*

2. Rhet. cap. 12.

l. 6. c. 2.

noit plaiſir à l'exercer même depuis
Mais nous pouvons écrire ici ſur l
*in Ep. l. 2. c. 12.* d'Arrian, que ſa principale & premie
étoit de ſupporter patiemment le
qu'on lui diſoit. Nazarius s'écrie
Panegyrique à Conſtantin, *O quàm bes dolorum aculeos contumelia, qu nit inferior!* Cependant Socrate qui voit rien qui ne lui fut de beaucoup i dans toutes ſes converſations où il a jours le deſſus, ne laiſſoit pas de ſo néreuſement les inſolences & les c dont les plus ignorans le païoien point de raiſons valables à oppoſer nes. La patience étoit ſon *propri to modo*, qui le faiſoit toûjours ſort diſputes, & ſe retirer chez lui, ave ſatisfaction d'eſprit, ou, comme ſ le témoigna, avec le même viſage q quand il en étoit parti. Pour être n de paroles, Socrate ne laiſſoit pas plus vertueux de ſon ſiecle; comme toiles ſont toujours l'ornement du C

obſtant les tenebres de la nuit, & comme le Soleil ne pert rien de ſa lumiere, dit le Perſan Sadi dans ſon Roſaire, encore que les Hibous n'aient rien qui leur déplaiſe davantage que ſa ſplendeur. Cette Atté d'Homere, qui eſt la Calomnie, non contente de cheminer ſur les plus hautes têtes des hommes, attaque même Jupiter, bien loin d'épargner les Socrates, qu'elle ne peut neanmoins offenſer, non plus que le premier des Dieux. Quoi? faut-il donc ſe laiſſer toûjours diffamer, ſans jamais en témoigner de reſſentiment? Souvent une injure ſoufferte ou diſſimulée, en attire une autre; *qui non caſtigat, inſtigat*; & ſelon la maxime du Spartiate, *veterem ferendo injuriam, irritas novam.* Il y a même du peril à differer d'en tirer raiſon, parce qu'en termes de Droit, *actio injuriarum diſſimulatione aboletur*, en ſorte qu'on ne peut pas s'en plaindre après l'avoir negligée. Certes nôtre honneur, & ſur tout celui des autels peut être attaqué de telle façon en s'adreſſant à nous, qu'il y a grande obligation de s'en reſſentir, parce qu'il pourroit y avoir du crime à s'en taire;

*in Inſt. de injuriis.*

*Verba movent iras non circumſpecta Deorum;* *Ovid. 5. Faſt.*

Les hommes doivent donc être excuſez, s'ils

y ſont ſenſibles, auſſi bien que les puiſſance celeſtes.

C'eſt peut-être trop s'arréter ſur un ſujet odieux qu'eſt celui des injures, dont on voi aujourd'hui tant de livres miſerablement fa cis. Mais puisque ſans y penſer, & par un boutade d'eſprit, qu'on appelle en Italie *sfog di mente*, j'ai conſideré jusqu'ici ce defau d'eſprit, qu'ont, à mon avis, beaucoup d compoſitions qui s'impriment journellement ajoûtons y quelques remarques qui peuven ſervir à ceux qui ſe plaiſent à les feuillere Ils doivent prendre garde qu'il ne leur arrive comme à ces animaux, qui changent de cou leur ſelon les lieux où ils arrivent, devenant blancs aux provinces couvertes de nege, & reprenant une autre couleur, quand ils ſe trouvent en des contrées que le Ciel benin regarde plus favorablement. Beaucoup de perſonnes forment tellement leur eſprit ſur les lectures qu'ils font, que la derniere eſt toûjours maîtreſſe de leur entendement, de fendant opiniâtrement ce qu'ils y ont appris, jusqu'à ce qu'un autre livre leur imprime un ſentiment contraire. Ainſi Ariſtote remar que particulierement des Perdris, qu'elles ont le chant divers ſelon les differentes regions qu'elles habitent. Cependant la raiſon ne veut

veut pas que nous nous rendions eſclaves de la ſorte d'autant d'auteurs qu'il nous en paſſe par les mains, non ſeulement à cauſe de l'inconſtance honteuſe qu'elle peut produire dans nos ames, mais encore parce que pluſieurs gens ſe mélent d'écrire aſſez de choſes impertinentes; qu'ils rendent vrai-ſemblables par de belles couleurs qu'enſeigne l'art des Rheteurs. Car comme Plutarque l'a ſçu fort bien obſerver, l'on ne s'apperçoit pas aiſément des fautes du raiſonnement de ceux qui parlent avec une grande éloquence, non plus que des manquemens de la voix en ceux qui chantent avec une flute, ou avec quelque autre inſtrument de Muſique. Il s'en eſt trouvé même qui ont emploié leur plume ſur des ſujets dont ils étoient pleinement ignorans, & par conſequent qu'il eſt très-perilleux de ſuivre dans leurs opinions. Nicander Grammairien, Poëte, & Medecin, voulut ſe faire valoir par des Traitez de l'Agriculture où il n'entendoit rien, auſſi eurent-ils le ſuccès que remarque Ciceron en ces termes adoucis, *Nicander homo ab agro remotiſſimus, de agricultura tamen diligentiſſimè ſcripſit, tanta vis eſt eloquentiæ.* Et Aratus autre Poëte Grec de Cilicie fit un Poeme des Phenomenes du Ciel, ſi conſiderable en quelque façon,

*l. de audit.*

*l. 1. de Orat.*

que le même Ciceron prit la peine étant
ne de le traduire en Latin ; bien qu'au j
ment des meilleurs Aſtronomes il fut, dit
ep. 19. liger, ἀναστρολόγητος, & fort peu ent
dans la theorie des Planetes dont il traite

Si eſt-ce qu'il ne faut pas perdre int
ment le tems à la lecture des livres, qui
doit faire que pour illuminer nôtre ente
ment, & pour perfectionner nôtre volo
Or comment nous aſſurerons-nous de
qui ſont propres à cela, puisqu'il n'y
preſque point, qui ne tâchent de perſuad
leur Lecteur qu'ils lui rendront ce bon o
Certes il eſt bien difficile de donner un a
ſuivre là-deſſus. Et pour moi je dirai l
ment, que je m'y trouve preſque aux te
où étoit Ciceron, lorsque deſirant s'e
tenir bien avec Ceſar & Pompée, il di
*Ego verò quem fugiam habeo, quem ſequa*
*habeo.* A parler franchement, les li
des anciens ont je ne ſai quoi qui me cha
tout autrement que les nouveaux, où je t
ve qu'ordinairement *vi ſono piu le voci, c*
*noci*, ou comme dit encore un autre pro
be Italien, *piu il fumo, che l'arroſto.*
penſée eſt qu'on peut imiter un Lampri
que Sidonius Apollinaris recommande en
termes, *legebat inceſſanter authores, cu*

*verentia antiquos, sine invidia recentes.* Mais je crois que pour profiter des uns & des autres, l'on doit observer deux choses. La premiere, de s'y appliquer avec attention, parce que ce vers d'Ausone ne peut être contredit,

*Quam properè legimus, tam citò negligimus.* Epi.

L'autre chose à observer, c'est que dans les lectures où l'on se porte, l'on fasse toujours comme les filles, qui s'étant promenées dans de beaux jardins, se parent des fleurs qu'elles y ont cueillies. Car si l'on ne s'approprie ce que les auteurs qu'on prend la peine de lire ont de bon, selon le dessein & le genie que chacun peut avoir, toute l'étude qu'on en fait reüssira toûjours inutile.

Ce n'est pas seulement dans la composition des livres, qu'on doit garder exactement l'ordre que leur sujet peut demander. il faut en user de même dans leur lecture. qui ne profitera jamais si elle n'est bien ordonnée. & si l'on se porte confusément tantôt à un auteur, tantôt à un autre, bien qu'il n'y ait nul rapport entre eux quant à la maniere qu'ils traitent. La raison de cela vient de ce que les choses sortent ordinairement de notre esprit, comme elles y ont été mises, de sorte que si l'on en charge sa memoire avec brouille-

rie, & pêle méle comme l'on dit, on ne les en tire gueres qu'en confuſion, & jamais avec le ſuccès qu'on pourroit eſperer, ſi d'abord elles y avoient été bien rangées, & categoriquement établies. Je me ſers des termes de l'école, parce que c'eſt elle qui nous fournit les livres, & qui nous apprend auſſi la bonne maniere de s'en prévaloir utilement. En effet l'ordre qui eſt la forme de l'Univers, & cette chaine dorée qui empêche ſa diſſolution, eſt abſolument requis dans tout ce que contient cet Univers, & ſi particulierement neceſſaire, ſoit dans la compoſition, ſoit dans la lecture des livres, que ſans cet ordre l'on ne s'y peut rien promettre qui profite, ni qui paie agreablement le travail d'une étude ſerieuſe. *Aprende por arte, y iras adelante,* dit l'Eſpagnol ſur ce ſujet. Saint Bernard a prononcé une ſentence à l'égard de tous les ordres, qui peut s'étendre jusqu'à celui dont nous parlons. *Eſto ſolicitus circa cuſtodiam ordinis, ut ordo te cuſtodiat.* Si les livres ne ſont ſoigneuſement ordonnez dans leur compoſition, le defaut d'ordre les fait bien-tôt perir; & ſi leur lecture n'eſt reglée comme nous venons de le dire, elle eſt tout-à-fait inutile. Quand les Pythagoriciens defendoient par un de leurs ſym-

, de parler ſans lumiere des choſes Py-
›riques, Jamblique qui rapporte ce pre- *c. 23. &*
a fort bien reconnu, qu'il alloit à bannir *ult.*
ordre & la confuſion d'une ſecte philo-
que, qui parvenoit par un ſilence reglé
cellence de ſa profeſſion.
: qui rend le defaut d'ordre qui ſe trou-
ins les livres fort condannable, c'eſt
e defaut engendre toûjours une vicieu-
ſcurité, capable de rebuter les plus pa-
Lecteurs. Ils ne peuvent moins dire à
teur de tels livres que le mot de la
e, *fiat lux;* en lui prononçant avec un
u obligeant,

*lectore tuis opus eſt, ſed Apolline, libris.*

ſſe à ſpecifier beaucoup d'autres man-
ens trop ordinaires, parce que j'en ai
nt parlé ailleurs; outre que mon deſſein
pas de faire ici le métier de Correcteur
rimerie, ni comme l'on parle au delà
lpes, de *drizzare le gambe à cani.* Je re-
uerai ſeulement à cauſe de l'importance
it, ce qu'aſſure *Leone Allatio* ſur les
s antiquitez de Volterre, que le Pape
oire treiziéme punit de mort un certain
*ſo Ciccarelli da Bevagna*, pource qu'il
›nvaincu d'avoir commis beauconp de
tez en matiere d'hiſtoires, & de genea-

logies; ce qui eſt une leçon conſiderable à tant de licentieux Ecrivains, qui croient pouvoir toûjours debiter impunément toute ſorte de menſonges, portez qu'ils ſont d'une humeur entierement contraire à celle de Pomponius Atticus, dont la vie que nous a donnée Cornelius Nepos aſſure; que *mendacium neque dicebat, neque ferre poterat.* C'eſt être bien ennemi du menſonge, non ſeulement de n'en point dire, mais encore de ne pouvoir ſouffrir que d'autres en proferaſſent.

Il ne faut pourtant pas que l'averſion loüable qu'on peut avoir pour les fauſſetez qui ſe remarquent dans les livres, nous faſſe condanner trop legerement ce que des auteurs de conſideration nous ont donné par écrit. L'Abbé Lancellot de Peruge a fait un Traité qui a pour titre, *Farfalloni de gli antichi hiſtorici.* Je ne veux pas nier qu'il n'ait eu grande raiſon d'impoſer ce nom de *Farfalloni*, qui veut dire là impertinences, à pluſieurs narrations anciennes qui ont été crues trop legerement, comme l'on defere encore aujourd'hui avec la même facilité à beaucoup de modernes. Si eſt-ce qu'on peut ſoûtenir qu'il s'eſt un peu précipité parfois dans ſa Critique, pour n'avoir pas été aſſez informé de ce que portent vnanimement les Relations

de long cours, depuis qu'on a passé le Cap de Bonne Esperance. Il y auroit vû que Pline, & son transcripteur Solin, avec assez d'autres qui les ont suivis, ne sont pas si reprehensibles qu'on l'a crû, sur le peu de vrai-semblance qui se remarque dans quelques endroits de leurs écrits. Quelle apparence de vouloir tourner en ridicule Herodote comme il fait, sur ce qu'il a dit qu'en Egypte les femmes faisoient tout le negoce, dont les hommes s'abstenoient: Et cependant Jean Leon Africain, & Marmol depuis lui, nous font voir le même usage en beaucoup d'autres lieux de l'Afrique, jusques-là qu'à Tesset, ville & province de Numidie, il n'y a que les femmes qui étudient, & qui s'adonnent même aux choses de la Religion. Ce qu'on a écrit des habitans de l'Isle Formose vers le Levant, a quelque chose de semblable. Le même Lancellot traite aussi mal Diodore Sicilien, à cause que dans son cinquiéme livre chapitre quatorziéme, il a écrit que les femmes de Corsegue étant accouchées, sortent aussi-tôt de chez elles, le mari se mettant au lit pour s'y reposer. Si est-ce qu'il n'y a rien de plus ordinaire que cette façon de faire dans prèsque toute l'Amerique, ou bien ce qu'on nous rapporte du Canada, & d'assez

*Lib. 2.*

*Lib. 6. L. 7. c. 6.*

*Farfallon.*

d'autres endroits, doit être tenu pour de pures impoſtures; à quoi il n'y a gueres d'apparence, vû la condition de ceux qui nous informent de ces païs-là, & l'impoſſibilité qu'ils convinſſent tous dans le deſſein de nous tromper. Mais qui ne prendra pas pour le plus grand de tous les *Farfalloni*, ce que Lancellot nous veut perſuader de lui-même, qu'aiant écrit toûjours & de ſa propre main ſans être aidé de perſonne, depuis ſa jeuneſſe, *dalla pueritia in quà*, plus de cinquante gros volumes; ſans une infinité d'autres écritures, comme de lettres, & de ſemblables choſes de peu d'importance; il pouvoit jurer une choſe apparemment, dit-il, incroiable, qu'il a écrit tout cela d'une ſeule plume, n'aiant fait que rarement lui toucher un peu le bec pour le rendre plus menu. Cela m'oblige à dire qu'il ne faut pas être trop rigoureux envers les autres, afin de meriter d'être excuſé par eux, perſonne ne pouvant ſe vanter de n'avoir jamais affaire de cette grace; *demus igitur alienis erroribus veniam, ut noſtris impetremus.* L'on ne ſe doit pas plaindre ſi l'on eſt meſuré à la même aune dont l'on s'eſt ſervi à l'égard d'autrui.

L'on peut conſiderer encore que les deſſeins de ceux qui écrivent ſont differens, ce

qui fait qu'il y auroit de l'iniuſtice à juger de leurs livres d'une même façon, & à ſe ſervir pour tous d'une même Critique. Un homme qui n'a pour but de faire rouler la preſſe des Imprimeurs, que pour rouler lui-même en ce monde, s'il peut, hors de la pauvreté, *qui fami non famæ ſcribit*, & qui ſans ſe ſoucier de faire des livres qui puiſſent vivre après lui, ne ſonge qu'à tirer de quoi vivre de ceux qu'il compoſe; celui-là ſans doute eſt excuſable par les loix de la neceſſité, s'il produit des enfans ſpirituels qui ſe reſſentent de ſes incommoditez,

*Nam patrum invalidi referunt jejunia nati.*

Ce n'eſt pas à dire pourtant que tout ce qui ſort au jour de la ſorte n'ait jamais rien de bon. Cela nous porteroit à faire un jugement inique des travaux d'Homere, de Plaute, & de Terence; pour ne point nommer le Taſſe & l'Arioſte, que Boccalini fait comparoître tous deux ſur le Parnaſſe ſans manteau, & avec des habits déchirez à cauſe de leur pauvreté. Lancellot dans ſon vingt-ſeptiéme *Hoggidi* en dit autant du Doni, de l'Anguillare, de Sannazare, de Petrarque, & de Boccace, qu'il met dans la même Categorie des Neceſſiteux; où il ſe vint faire enroller

lui-même à Paris un peu devant que de mourir. D'ailleurs il y a long-tems qu'on a dit qu'il n'y avoit point de ſi mechant livre, qui n'eût quelque choſe de recommandable, & dont on pouvoit tirer du profit. Les grands Ecrivains n'ôtent pas abſolument le merite aux moindres; non plus que les Aſtres les plus conſiderables, n'empêchent pas, que les plus petites étoiles n'aient leur lumiere & leur influence. L'on peut dire même qu'à l'exemple de la Nature, qui a fait que les ſens eſtimez les moins nobles, ſont aſſez ſouvent les plus neceſſaires, témoin l'Attouchement qui eſt bien plus important pour vivre que la vuë; Il ſe trouve de même de livres dont on ne fait pas grand cas & des auteurs qui ne paſſent pas pour être de la plus haute claſſe, qui ne laiſſent point d'avoir leur utilité, & d'être requis en beaucoup d'occaſions ſtudieuſes. Ceux qui font difficulté de s'en ſervir à cauſe de leur peu de reputation, ſe font plus de tort qu'à eux; & je ſerai toûjours de l'avis de
c. 11. Seneque, qui dans ſon livre de la tranquillité de l'ame voulant emploier un vers de Publius Syrus, que je ſerois bien fâché de mépriſer autant qu'il fait, pour avoir été Comedien, proteſte qu'il n'aura jamais de honte de citer un mauvais auteur, en faveur d'une bonne

penſée qu'il aura euë, *nunquam me in bona re mali pudebit auctoris.*

Les livres géneralement parlant ſont à eſtimer, & l'on peut dire qu'il n'y a que les ignorans, & les vicieux, qui puiſſent avoir de l'averſion pour eux, à cauſe de la ſcience & de la vertu, dont les moins accomplis & les plus negligez ont toûjours quelque ſemence. Nous voions de même que les Hibous ne fuïent rien tant que la lumiere; & que ceux qui ont mal aux yeux ne peuvent ſouffrir l'éclat du Soleil En effet le Pape Jules ſecond, tout mal intentionné qu'il ait été pour notre France, ne laiſſera pas de recevoir de moi cét eloge, qu'il prononça une très belle ſentence, quand il dit que les belles Lettres dont les Livres nous ſont leçon, étoient de l'argent à l'égard des perſonnes de peu, de l'or aux hommes de condition, & quand elles accompagnent les Princes, des pierreries d'un prix ineſtimable, *negli huomini plebei argento, nei nobili oro, nei Principi gioïe.* Auſſi ai-je bonne memoire d'avoir lû dans l'Hiſtoire d'Eſpagne, qu'un Alphonſe Roi d'Arragon, grand ami de la ſcience & des gens de Lettres, s'expliqua de l'eſtime où il les avoit, en faiſant porter quelque tems un livre ouvert pour ſon enſeigne, & prote-

*Turq. l. 20.*

ſtant qu'il n'y avoit point de meilleurs conſeillers que les morts, ce qu'il appliquoit aux livres, dont les auteurs qui ne ſont plus ne flattent jamais perſonne. J'avoue qu'il y a parfois des gens qui en abuſent, & qu'on en voit que cette connoiſſance literaire enfle d'une ſotte vanité, plus capable de les faire mépriſer, que de leur acquerir une veritable gloire. Cét impertinent Menecrate, qui ſe vantoit que les Lettres étoient nées avec lui, & ne devoient pas avoir une plus longue vie que la ſienne, *ſecum natas ac morituras literas*, peut ſervir d'une preuve convaincante de ce que nous diſons. Mais quoi, les meilleures choſes peuvent changer de nature, quand elles ſont mal emploiées. Une épée fait un homicide dans la main d'un infame ſcelerat, qui eſt l'inſtrument des actions heroïques, lorſqu'un homme vaillant & vertueux la manie. Le celebre paraſite qui diſoit que toute la Philoſophie ne lui avoit appris qu'à diner ſans paier ſon écot, ἀσυμβόλως δειπνεῖν montroit bien le peu de fruit qu'un eſprit malfait tire de toutes ſes connoiſſances. Cela n'empêche pas que les livres, en ce qu'ils compoſent le magaſin des ſciences, ne doivent être tenus pour la plus precieuſe marchandiſe qui entre dans le commerce des hommes. Le

Patriarche Photius n'ignoroit pas la valeur d'un ſi important meuble, lorſqu'il écrivit à l'Empereur Baſile, ſur ce qu'on lui avoit ôté tous ſes livres, que jamais les loix Romaines, ni autres pour rigoureuſes qu'elles fuſſent, n'avoient ordonné des peines de l'ame aux plus coupables, quelque crime qu'ils euſſent commis. *Baron. ann. 10. 10.*

Tout ce qu'on peut dire contre les Livres, c'eſt qu'il s'en voit parfois de ſi ſcandaleux, & même de ſi pernicieux à l'égard des bonnes mœurs, qu'on ne ſauroit trop les condanner. Je ne penſe pas que perſonne voulut contredire cela. Les Payens même ont fait brûler les livres qui étoient préjudiciables à leurs autels. On vit conſumer par le feu dans Athenes en plein marché les livres de Protagoras, parce qu'il avoit été ſi impie dans leur commencement de douter de l'exiſtence des Dieux : Et cela de tems en tems s'eſt toûjours pratiqué de même. Fredegarius recite dans ſa Chronique, comme Richaredus Roi des Gots fit apporter à Tolede tous les livres Ariens, où ils furent reduits en cendre. L'Hiſtoire Muſulmane fait voir que les Turcs en firent autant à Damas, de ceux qui interpretoient mal à leur ſens l'Alcoran de Mahomet. Au crime de leze Majeſté humai- *Diog. Laërt. & Cic. l. 1. de nat. Deor.*

ne, tous les Etats ont pratiqué la même choſe, juſques-là que Camdenus rapporte de la Reine Eliſabeth, qu'elle fit couper le poing à un Stubbius pour avoir écrit un livre contre la France, auſſi bien que contre la perſonne de Monſieur d'Anjou frere du Roi, faiſant traiter de même Pageus qui avoit diſtribué cette compoſition ſatyrique. Mais il faut auſſi prendre garde que les livres & leurs auteurs peuvent être calomniez. Diogenes Laërtius nous apprend dans la vie de Democrite, que tout ce qu'il avoit donné au public eût été brûlé, ſi l'on en eût crû Platon, qui trouva quelques Pythagoriciens qui s'y oppoſerent. Cependant Platon agiſſoit par une pure animoſité, ſur ce que les principes de la Philoſophie de Democrite étoient contraires aux ſiens. Et l'on peut voir dans Lucien que cét impoſteur Alexandre ſurnommé ψευδομάντις, animé de même contre Epicure, fit brûler dans la place publique, avec du bois de figuier pour rendre ſon action plus ſolemnelle, le livre des ſentences de ce Philoſophe, en jettant les cendres dans la mer. Il eſt vrai que cét hypocrite Alexandre ſe ſervoit du décri où étoit Epicure, à cauſe de la volupté mal interpretée où il mettoit le ſouverain bien, & prenoit encore prétexte de le calomnier ſur la

mauvaiſe vie de quelques-uns de ſes faux diſciples; quoi que ſi nous en croions Seneque & les plus judicieux, ce Philoſophe voluptueux fut, moralement parlant, auſſi homme de bien, que Alexandre ſon calomniateur étoit vicieux & plein de fourberies, dont l pipoit tout le monde.

Certes l'on a fort bien obſervé, que la condition des livres étoit en cela ſemblable à celle les hommes, qu'on voit les uns & les autres ujets à perir diverſement, quelques-uns de maladie, ne devant pas vivre davantage par eur propre conſtitution, quelques autres par les calamitez publiques qui ne laiſſent rien ubſiſter, & pluſieurs encore par l'artifice de leurs ennemis, ou par la cabale de leurs envieux. C'eſt Cardan qui en a parlé de la ſorte au ſecond livre de la Sageſſe; *Librorum ut hominum conditio eſt, quidam enim morbis ſponte pereunt, quidam inimicorum aut invidorum fraude, quidam in communi calamitate.* Un livre de petite ou nulle conſideration, ne peut pas naturellement être de longue vie. Les païs conquis & deſolez par le Turc, comme eſt celui de la Grece, ſont voir qu'il y a des maladies chroniques pour les livres, & pour leurs auteurs, qui ne ſauroient reſiſter à la violence d'un tems ſi calamiteux, que les ar-

mes détruiſent tous les Arts hormis ceux
favoriſent la guerre. Et nous voions tous
jours que l'Envie, qui ne regne que trop
tre les hommes de lettres, & la cabal
ceux qui cherchent une fauſſe reputation
des ruelles, décreditent des ouvrages par c
plot, qui meritent par raiſon, & par ce q
valent dans une juſte eſtimation, d'être
niment priſez. Leur coûtume artificieuſe
de choiſir quelque endroit qui plait le m
dans une compoſition, le mettant malic
ſement au plus mauvais jour qu'ils peuv
& les prononçant ſi malignement qu'il
font paſſer pour tout autre qu'il n'eſt. Q
ſachent qu'il y a des lieux dans les livres,
les habiles Ecrivains y laiſſent exprès, c
me les grands Peintres de certaines obſc
tez dans leurs tableaux, afin que les coul
éclatantes du reſte de leur travail paroiſ
davantage. Les Parfumeurs emploient
leur Art des odeurs, qui toutes ſeules ne
roient pas agreables, afin de rendre les
tres plus plaiſantes. Et les Medecins ſe
vent parfois des viperes, & du poiſon, p
nous donner la ſanté. *Nam nec unguent*
*nardum, myrrham, ac cinnama tantum*
*bent, ſed & graveolentia ſagapena, galb*
*que.* Ainſi en uſent les plus entendus

le mêtier des Muſes, qui ſe moquent de ce que l'envie, & les inimitiez particulieres obtiennent par de mauvais moiens, aſſurez qu'ils ne peuvent pas durer long-tems ; tenant en tout cas cette maxime pour certaine & approuvée, que ceux qui écrivent pour tous les ſiecles, ne doivent jamais regarder à quelque goût depravé du tems où ils vivent, & ſe ſoucier encore moins des jugemens que la ſeule ignorance fait prononcer.

Mais que dirons-nous des livres de pure recreation, dont nôtre humanité ſe ſert comme d'un divertiſſement neceſſaire, pour charmer les dégoûts, ſoit d'une étude ſerieuſe, ſoit de mille autres traverſes qui accompagnent nôtre vie. Je ſai bien qu'à la derniere rigueur on pourroit exiger d'une ame Chrêtienne, qu'elle ne ſongeat qu'aux choſes qui regardent ſon ſalut. Et je confeſſe qu'on ne peut pas donner aux contes fabuleux, ni aux Romans, le même éloge qu'ont merité les livres d'Eſdras, *in quibus eſt vena intellectus, & ſapientiæ fons, & ſcientiæ flumen.* Ce n'eſt pas à dire pourtant qu'il faille condanner abſolument toute ſorte de Fables ou de Romans. L'Epicurien Colotes voulut ſe moquer de Platon, ſur cette belle narration qu'il fait, établiſſant l'immortalité de l'ame, de *Eſdr. 4. c. 14.*

ce que rapportoit Eris Armenien de l'autre monde. Colotes disoit là-dessus que toute invention mensongere & fabuleuse, étoit indigne d'un Philosophe, *nullum figmenti genus, veri professoribus convenire.* Mais Macrobe defendant le songe de Scipion, supposé par Ciceron dans ses livres de la Republique, montre fort bien que ni le Philosophe Grec, ni l'Orateur Romain, n'ont rien fait en cela de reprehensible. Il soûtient que le sentiment de Colotes est abusif, parce qu'encore que la Philosophie ne reçoive pas toute sorte de contes faits à plaisir, elle ne les rejette pas tous aussi, ne condannant que ceux qui sont de dangereuse consequence, *nec omnibus fabulis repugnat Philosophia, nec omnibus acquiescit.* Cét axiome de Macrobe est d'autant plus recevable, que nous voions une infinité de paraboles emploiées dans la sainte Ecriture, comme étant très instructives. Quant aux Romans, je ne voudrois pas en interdire trop rigoureusement la lecture. Nous en voions de si ingenieux, de si bien écrits, & de si éloignez de tout ce qui est contraire à l'honnêteté, qu'on ne sauroit apparemment les rejetter, ni les condanner avec justice, si ce n'est qu'on y donnât trop de tems, & sur tout celui que la conscience oblige de mieux

*L. 1. c. 2. in Somn. Scip.*

emploier. Mais quoi, il n'y a gueres de livre ſi retenu, ni même ſi ſaint, dont un eſprit mal-fait & dépravé ne puiſſe abuſer par quelque mauvaiſe interpretation, ou autrement,

*Omnia perverſas poſſunt corrumpere mentes;* *Ovid. l. 2. Triſt.*

Ce qui n'eſt pas un titre ſuffiſant pour comprendre dans l'indice ou catalogue des livres prohibez ceux dont nous parlons. Il ne faut pas s'étonner s'ils ſont plus recherchez, & lûs plus avidement, que d'autres de bien plus grande conſideration qui traitent des ſciences, ou de quelques matieres qui demandent une entiere & ſerieuſe application d'eſprit. Tout le monde ſemble être capable de lire les Romans. Il ne s'y rencontre point de ces difficultez épineuſes qu'on trouve dans les Traitez faits exprès pour examiner les opinions de Platon & d'Ariſtote, ou quelque paralogiſme d'un probléme de Mathematique. Puis donc que le nombre eſt bien plus étendu de ceux qui n'ont nulle connoiſſance des Diſciplines, que des autres qui ſe plaiſent à les cultiver; ce n'eſt pas merveille ſi l'on debite plus de Romans, que de livres de ſciences. Le but principal des premiers eſt d'exciter agreablement les paſſions, qu'on ne peut nier être bien plus puiſſantes

dans les ignorans qui ſont profeſſion d'oiſiveté, que dans les ſavans qui doivent en avoir éteint une partie par leurs frequentes & abſtraites contemplations. Ajoûtez à cela, que l'Amour eſt la paſſion dominante qu'on voit dans les Romans, celle qui anime leurs Heros dans leurs plus hautes entrepriſes, & qui les porte à l'execution des actions qui les font le plus admirer. Or l'on ne ſauroit nier que cét amour Romancier ne ſoit ſouvent l'occupation des eſprits faineans, dont la multitude eſt ſans doute plus nombreuſe qu'il ne ſeroit à ſouhaiter; & par conſequent leur divertiſſement fait que les livres qui lui conviennent & qui le fomentent, ſont beaucoup plus courus & plus recherchez que d'autres.

Ceux qui tirent une conſequence de ce que les Romans plaiſent ſur tout aux femmes & aux jeunes gens, ſoûtenant là-deſſus qu'ils doivent déplaire aux hommes ſerieux & de ſavoir, argumentent fort mal ce me ſemble. Je ſai bien que Plutarque a mis cette ſentence dans ſon Traité de l'Education des enfans, qu'on ne peut plaire à pluſieurs ſans déplaire aux plus ſages, *τὸ γὰρ τοῖς πολλοῖς ἀρέσκειν, τοῖς σοφοῖς ἐστὶν ἀπαρέσκειν, vulgò enim placere, ſapientibus eſt diſplicere.* Et il me ſouvient d'avoir vû priſer un livre qui étoit condanné par

ılgaire, ſur cette raiſon que c'étoit une
que avantageuſe pour celui qui l'avoit
& qui témoignoit qu'il n'étoit pas un
ur vulgaire. Mais quelle apparence y
it-il de méler dans cette ſorte de compo-
n qui ne viſe qu'à plaire, beaucoup de
rine pour contenter les ſavans, qui
ıéroient eux-mêmes qu'elle y ſeroit mal
ée, & hors de ſon lieu. Origene nous
end dans ſon ſeptiéme livre contre Cel-
qu'Ariſtophane reprenoit Euripide d'avoir
proferer des ſentences priſes du Philoſo-
Anaxagore, à des femmelettes, & à de
rables valets, ſans avoir aucun égard à
en-ſeance, & à ce *decorum* qu'Homere a
n ſçu obſerver dans tous les perſonnages
fait parler, hommes & femmes, chacun
le caractere qui lui étoit propre. Auſſi
s-nous vû depuis peu, qu'un Ecrivain de
& de beaucoup de ſcience, aiant voulu
gner la Philoſophie dans un Roman, n'a
u tout le bon ſuccès que meritoit ſon
priſe, quelque loüable qu'elle fut par el-
ême, & dans l'intention de celui qui ſe
t imaginée. Cela doit être attribué à
ıe ceux qui veulent ſe divertir dans un
an, n'y cherchent pas de la Philoſophie;
ux qui deſirent s'inſtruire de celle-ci, ne

s'aviſent pas de prendre un Roman pour ſe ſatisfaire.

Dirons-nous un petit mot de ces fameuſes Bibliotheques, où le nombre des volumes eſt parfois bien plus grand, que la capacité de ceux qui en font l'amas. La France ne cede point en cette ſorte de curioſité à l'Italie, ni Paris à Rome; encore que P. Victor ait compté dans cette derniere vingt-neuf Librairies d'uſage public, & Palladius juſqu'à trente-ſept. Si eſt-ce que devant qu'elle fût devenuë la capitale du monde, on l'a vuë durant plus de ſix cens ans qui n'avoit ni Ecole, ni Academie, publiques, bien qu'elle eût dès-lors par la ſupputation du même Victor quarante-cinq bordels, & cent quarante-quatre privez ou latrines publiques; ce que l'Abbé dont j'ai déja parlé, n'a pas oublié dans ſon troiſiéme *diſinganno* de la ſeconde partie de ſes *Hoggidi*. La difference des tems eſt cauſe par tout de cette diverſité; dequoi l'Allemagne, & particulierement la Hollande, à preſent ſi lettrées peuvent fournir de notables exemples. Contentons-nous d'y faire cette reflexion, que comme la bonté de l'air fait produire les arbres, & donne les fruits excellens qu'on en recueille: Le bon gouvernement des Etats ſouverains, & ſur tout la ſa-

veur des Princes, avec l'humanité de ceux qui ſont auprès d'eux, obligent les eſprits ſtudieux à communiquer au public des ouvrages de merite, qu'autrement l'envie qui ſe gliſſe par tout, & la malignité des tems, font ſouvent ſupprimer. Au ſurplus il n'y a point de plus bel ornement de Palais, que celui d'une Bibliotheque conſiderable, qui me fait ſouvenir des deux que poſſede ſi inutilement l'Eſcurial en Eſpagne. Je les ai vuës avec eſtime, & la memoire que j'en ai m'oblige à trouver bon le mot d'un de nos Ambaſſadeurs parlant au Comte d'Olivarés. Il lui dit qu'en reconnoiſſance de la bonne chere que ſa Majeſté Catholique lui avoit fait faire, il ſouhaitoit que tous ceux qui manioient ſes finances s'y comportaſſent comme les Moines de l'Eſcurial dans la Bibliotheque dont il les avoit rendus gardiens; parce que poſſedant un ſi grand threſor, il avoit remarqué qu'aucun d'eux n'eût voulu en faire ſon profit particulier, ni s'en prévaloir.

Cette grande multitude de livres qu'on voit accumulez en tant de lieux, a fait douter ſi elle n'étoit point plus propre à jetter de la confuſion dans l'eſprit des ſtudieux, qu'à les inſtruire; & plus propre encore à leur perſuader qu'il n'y a plus rien à faire

dans les ſciences, où tant de grands perſonnages ont travaillé, qu'à exciter ceux qui viennent après eux à joindre de nouvelles connoiſſances aux leurs, qui peuvent croître ainſi, ſelon le jargon de l'Ecole, *per additamenta*, & *per juxtà poſitionem*. Je penſe
ep. 79. qu'on peut ſuivre là-deſſus l'avis que donne Seneque à ſon ami Lucilius. Il l'exhorte à faire une belle deſcription étant en Sicile du celebre mont Ætna, ſans ſe décourager ſur ce que Virgile, Ovide, & Cornelius Severus, s'étoient déja exercez ſi heureuſement à le repreſenter. Ceux, ajoûte-t-il, qui nous ont precedé en de ſemblables entrepriſes, nous ont plûtôt ouvert le chemin, qu'ils ne l'ont fermé, *qui præceſſerunt, non præripuiſſe mihi videntur quæ dici poterant, ſed aperuiſſe*, & ils nous ont plûtôt fait voir ce qui peut être ajoûté à leurs penſées, qu'ils n'ont formé d'obſtacle aux nôtres. Le champ des Muſes eſt public, elles permettent à tout le monde de s'y promener, ſoit par de nouveaux ſentiers, ſoit en ſuivant la piſte de ceux qui nous ont devancé. *Iuriſconſulti negant quidquam publicum uſucapi.* Et certes la condition des gens de lettres ſeroit bien mal-heureuſe, s'il leur étoit defendu de s'exercer après d'autres, ſur des ſujets qu'ils en-

viſagent d'un œil fort different du leur. Il faudroit en ce cas-là, que ceux qui écrivent aujourd'hui fiſſent toûjours l'écho, & ſe contentaſſent de ce qu'ont prononcé les Anciens; de même qu'ils demeurent ſatisfaits du même Soleil qui les a éclairez, & de la même Terre qu'ils ont foulée aux pieds. On les verroit ſuivre & interpreter ſeulement leurs penſées, demeurant toûjours comme de petits mineurs ſous leur tutelle. Cependant, quoi que je reſpecte autant qu'il eſt poſſible ces Anciens, je ne croi pas qu'ils aient tiré l'échele du Parnaſſe après eux, *multum egerunt qui ante nos fuerunt, ſed non peregerunt.* Et je ſuis ſi ennemi de la ſervitude, qu'un Auteur recent me plait plus dans la liberté de ſes ſentimens, que s'il les aſſujettiſſoit baſſement, à ceux qui n'ont autre avantage ſur les ſiens, que celui de l'antiquité, & de la priorité du tems. *Omnes iſtos nunquam autores, & ſemper interpretes ſub aliena umbra latentes, nihil puto habere generoſi.* Surquoi je conclus que les plus grandes Bibliotheques ne nous doivent pas étonner, ni faire perdre l'eſperance qu'en profitant de ce qu'elles contiennent, un auteur de ce ſiecle ne puiſſe ajoûter quelque choſe du ſien, & faire des compoſitions qui égalent le merite de tant d'autres écrits qui s'y voient. Sen. ep. 65.

On ſe peut trop aſſervir à leur lecture, & je croi qu'il n'eſt pas à propos d'imiter cet Æſtiæus Ponticus dont parle Athenée, qui ſe vantoit de n'avoir jamais vû le Soleil ſe lever, ni ſe coucher, l'application qu'il avoit aux livres l'en aiant toûjours empêché. Un Smindirides Sybaride diſoit la même choſe dans un ſens bien different, le dormir l'aiant toûjours tenu au lit & enfermé, lors que cét autre commençoit ou finiſſoit ſa carriere. Or quoi que ce dernier ſoit bien plus condannable que le premier, ſi eſt-ce que la moderation étant preferable à l'excès en toutes choſes, je ne voudrois reſſembler ni à l'un ni à l'autre. Et je pretends que c'eſt contrevenir à ce que les meilleurs livres nous enſeignent, d'y être ſi aſſidu, & ſi attaché, que nous en demeurions incommodez, ſoit du corps, ſoit de l'eſprit, & bien ſouvent de toutes les deux parties, à cauſe de leur étroite union.

Auſſi bien ne ſe doit-on pas promettre que nôtre plus grande étude nous donne des lumieres angeliques. Nous ſommes trop materiels pour arriver à de ſi hautes connoiſſances, & le plus loin où nous puiſſent mener tous nos raiſonnemens, c'eſt à de legers

ſoupçons de ce qui paroit vrai-ſemblable, où commence & ſe termine toute nôtre ſcience humaine. Ἀρχὴ γνώσεως, τῆς ἀγνοίας ἡ γνῶσις, *principium ſcientiæ eſt, ignorantiæ cognitio*, comme Theodoret l'a fort bien remarqué, la Sceptique Chrêtienne ajoûtant que, naturellement parlant, la fin de nos travaux ſtudieux n'eſt gueres plus éclairée que le commencement. Les Philoſophes Grecs, quoi-que de creance Gentile, n'en ont pas penſé autrement, quand ils on dit dans leurs mythologies, que cette Pallas, de qui dépendoit tout le ſavoir humain, étoit ſortie du cerveau de Jupiter; ce qui ne veut dire autre choſe ſinon, qu'il n'y a que les veritez revelées d'enhaut, & venuës du Ciel, qu'on doive tenir pour de veritables ſciences. Tout le reſte dépendant de nôtre imagination, plus incertaine, & plus ſujette à changer, que les couleurs trompeuſes qui paroiſſent ſur la queue de cét animal qui devient ſi glorieux lors qu'il en fait la ronde. Parlons en conſcience, & nous avouërons que nos plus grands Docteurs ſont ceux ſimplement qu'on croit moins ignorans que le commun; comme ceux-là paſſent pour les plus ſages, qui nous ſemblent moins ſous que les autres; & comme nous tenons pour les plus gens de bien,

*Serm. de fide.*

ceux qui n'abondent pas en malice à l'égal du reſte du monde.

Car s'il faut un peu peſer ſur ce dernier article ; qui n'eſt point trompé ſur l'apparence d'une fauſſe probité ? qui peut éviter ces hommes que Quintilien dit être *pigritiæ arrogantioris, in publico triſtes, domi diſſoluti, captantes authoritatem contemtu cæterorum?* En verité il eſt difficile y faiſant quelque reflexion, de ne ſe pas écrier avec le Theſée du Poëte Tragique.

*Lib. 12. Inſtit. cap. 3.*

*O vita fallax abditos ſenſus geris,*
*Animisque pulchram turpibus faciem induis,*
*Pudor impudentem celat, audacem quies,*
*Pietas nefandum, vera fallaces probant,*
*Simulantque molles dura.*

Il eſt tant de ceux qui couvrent leurs Bacchanales avec des diſcours d'un Curius, ou d'un Caton, & qui, *cantando bene raſpano male*, comme porte le proverbe Italien, qu'on ne peut les éviter ſans ſe condanner à la ſolitude. Cependant la bonne Morale nous apprend qu'on doit deteſter le vice, ſans haïr le vicieux, parce qu'en uſant autrement l'on ſe declareroit ennemi de tout le genre humain. Je loue le zele de Confutius, qui preſſé de ſa ſoif ne voulut jamais boire de l'eau de la fontaine Tao, qui veut dire du brigand en langage Chinois, té-

noignant par cette abſtinence la grande iverſion qu'il avoit des méchantes actions. Mais cela ne m'empêchera jamais de recon- noître que Dieu, qui ſeul ſait tirer le bien du nal, permet que les vicieux ſubſiſtent, par- ce qu'ils ne laiſſent pas d'être en quelque fa- on utiles au public, de même que les mau- aiſes humeurs ne ſont pas moins ſubſiſter le orps humain, que les bonnes.

Retournons au propos que nous avons laiſ- é pour faire cette petite digreſſion, afin qu'on ie me diſe comme à ce medecin qui plein l'infirmitez ſe méloit de guerir les autres,

Ἄλλων ἰατρὸς, αὐτὸς ἕλκεσι βρύων
*Aliis medeus, at ipſe ulceribus ſcatens.*

*Poëta Trag. apud Plutar.*

De même que ceux qui ſe promettent de trou- er un threſor, ſont obligez de remuer bien le la terre, quoi qu'après avoir beaucoup tra- aillé ils ne rencontrent rien de ce qu'ils cher- hoient, mais ſeulement, comme porte le ieux proverbe, des charbons pour de l'or, *ro theſauro carbones*: Nous nous donnons nille peines pour acquerir ce qu'on nomme cience dans l'Ecole, & le mieux qui nous rrive après tant de travaux, c'eſt de nous claircir que toute la ſcience humaine eſt une ure ignorance, & toutes les ſubtilitez de os études des toiles d'araignées, pleines

d'artifice, mais de nul uſage, ſi ce n'eſ
jetter de la poudre aux yeux les uns au
tres. Je ſai bien qu'un Arabe a pronc
pour faire eſtimer la ſcience, qu'au lieu
les ignorans ſont morts devant leur mor
ſavans vivent même après avoir perdu l
Mais à parler franchement, que fait la l
que autre choſe, que nous apprendre de
mes trompeurs, & qui ſouvent bien ex
nez ne ſignifient rien. Et où aboutit tou
Phyſique dans ſes plus grandes difficultez,
recourir à des qualitez occultes, à des inſt
particuliers, à des influences celeſtes,
diſpoſitions originelles, ou à des vertu
chées, qui ſont les aſyles de l'ignorance
maine, & les refuges de l'opiniâtreté do
tique. Qui a jamais pû realiſer ces idé
perfection que tous les Arts promettent
nement? La Geometrie une quadratur
cercle, la Muſique une diviſion du to
deux parties égales, la Chymie une p
philoſophale, la Mechanique un mouve
perpetuel? Nos ſens mêmes, que pluſi
Philoſophes ont crû plus certains que r
raiſonnement, nous trompent ſouvent,
me lors qu'ils nous font prononcer qu
miel eſt doux, quoi qu'il s'en trouve d'a
en Corſe, & que ſelon la penſée qu'expl

npereur Julien dans une de ſes épitres, tout
l doit être reputé amer puisqu'il eſt bi-
x, & qu'il engendre des humeurs ame-
, ce qu'il ne pourroit pas faire s'il n'étoit
r lui-même. En effet ceux qui ont pene-
le plus avant dans les ſciences, ont recon-
leur incertitude jointe à leur vanité; &
i qu'ils fiſſent parade de leur connoiſſance
leur coûtoit cher, envers le commun des
ımes dont ils étoient reſpectez; ſi eſt-ce
ls avoüoient à leurs meilleurs amis, &
ɔnnoiſſoient interieurement, que tout y
t abuſif. C'eſt pourquoi nous liſons que ce
ıd Philoſophe d'Orient Xaca, avoit deux
trines differentes; l'une qu'il nommoit ex-
:ure, & qui étoit toute fabuleuſe, pour
euple; & l'autre interieure dont il faiſoit
ſecret, par laquelle il détruiſoit tout ce
la premiere établiſſoit pour conſtant, &
ɔortoit toutes choſes au Rien; ou à un
ain Neant duquel il faiſoit ſon premier
cipe. Platon n'étoit pas éloigné de ce
:edé, puisqu'on voit par une epitre qu'il
:ſſoit à Dionyſius, qu'écrivant negligem-
ıt des épitres ordinaires, il commençoit
le pluriel des Dieux, mais qu'écrivant ſe-
ſement, il ne diſoit que Dieu au ſingu-

*Euſeb. lib. 11. cap. 13.*

Polybe au ſixiéme livre de ſon Hiſtoire

s'explique d'un ſentiment qui revient en
à la doctrine de Xaca, & que Caſaubon a
de la peine à deffendre à cauſe de ſa trop g
de liberté. Il ſoutient que dans une Repu
que de gens vertueux, il ne ſeroit poin
ſoin de ces opinions fabuleuſes des Dieux
des Enfers, qui n'ont été inventées qu'à
gard des vicieux, pour les empêcher de
faire par la crainte, & pour les tenir da
devoir.

Ne penſons donc pas franchir les barri
que Dieu a voulu mettre au devant de to
nos connoiſſances, puisque nous l'entrep
drions inutilement, & que nôtre plus gr
gloire dépend de la ſoûmiſſion que nou
vons apporter à ſuivre ce qu'il a ordonn
deſſus.

*Neſcire velle quæ magiſter maximus*
*Docere non vult, erudita inſcitia eſt.*

C'eſt ce qui faiſoit dire à Gregoire le G
que S. Benoit étoit *ſcienter neſcius, & ſcie
indoctus*, pource qu'il abandonnoit tout
tre doctrine, pour deferer à celle qui
eſt venuë du Ciel. Certes nous pouvons
dans la vraye Religion, & après le prec
de l'Apôtre, *ſtultus eſto ut ſis ſapiens*, le
ſenaire que chantoient autrefois les Bacc
tes, ne penſant pas ſi bien dire,

Καὶ τότε Φρονήσεις ὅταν ἔσῃ μάτην Φρόνων,
*Sapiesque demùm, quando nequicquam ſapis.* *Plutar.*

Il faut mépriſer les ſciences humaines, pour eſtimer autant que nous devons celle d'enhaut qui ne fait jamais errer. Suidas appelle *κακὰ γνωρίσματα* de méchantes penſées, & de dangéreuſes connoiſſances, ces ſentences qui étoient tenuës ſi certaines, & ſi approuvées, qu'elles avoient autrefois obtenu le nom de *δόξαι κυρίαι*, à cauſe de leur excellence. Epicure avoit ainſi appellé celles dont il faiſoit le plus d'état, qu'il renferma dans un petit livret que les Anciens, & ſur tous ceux de ſa ſecte priſoient autant que Suidas les a décriées. C'eſt ainſi que les vuës de l'eſprit ſont contraires, & que ce qui paroit blanc aux uns, eſt enviſagé comme noir par les autres. J'en donnerai deux ou trois exemples en faveur de la Sceptique. Les Romains offrirent aux Cappadociens la liberté d'une République, qu'ils refuſèrent & demandèrent un Roi. Les Romains en furent étonnez, & ſe moquèrent des Cappadociens, qui de leur coté ſe fuſſent eſtimez miſerables, s'ils euſſent dépendu d'un peuple. *Cappadoces maximè ſervos arbitrabantur, quorum cervicibus populare jugum imminneret, cujus nec ſuperbiam tolerare, nec avaritiam explere quisquam potuit.* C'eſt le juge-

*de flum. ex Clitonymo.*

ment qu'en fait après les anciens le Pape Pie Second au Chapitre cinquante-troiſiéme de ſon Aſie. Dans ſon Europe au chapitre vingt-ſixiéme où il parle de la Lithuanie, il aſſure que les femmes de conſidération y exercent, au ſçu de leurs maris, un concubinage public, avec ceux qu'on y nomme des aides de lit; bien qu'il ſoit honteux aux hommes d'entretenir par amour une autre femme que leur légitime. Je veux mettre encore ici les propres termes de ce Souverain Pontife. *Matronæ nobiles publicè concubinos habent, permittentibus viris, quos matrimonii adjutores vocant. Viris turpe eſt ad legitimam conjugem pellicem adjicere.* A la verité ce n'eſt pas une choſe nouvelle d'abuſer du lit conjugal,

*Juven. Sat. 6.* *Antiquum & vetus eſt alienum, Poſthume, lectum*
*Concutere, atque ſacri Genium contemnere fulcri.*

Mais on a crû auſſi que tous les hommes étoient ſenſibles à l'outrage qu'ils reçoivent de ce coté-là.

*Virg. 9. Æn.* - - - *Non ſolos tangit Atridas*
*Iſte dolor.*

Ainſi cet uſage des Lithuaniens doit être problablement revoqué en doute. La Grece nous fournira un autre exemple très illuſtre. Dracon Legislateur des Atheniens vouloit qu'on punit de mort l'Oiſiveté & le Larcin,

ne fut-il que d'une ſeule pomme; auſſi lui reprochoit-on qu'il avoit écrit ſes loix avec du ſang : Lycurgue en donna aux Spartiates de ſi oppoſées à celles de Dracon, qu'il leur permettoit le larcin, pourvû qu'il fut ſubtil & clandeſtin; outre que d'ailleurs il les invitoit à ne rien faire, nommant l'Oiſiveté le plus beau métier que puiſſent exercer des hommes libres & généreux, tels qu'ont été ceux de Sparte, & véritablement plus que tous les autres peuples de la Grece. Voilà qui montre clairement la diverſité de nos ſentimens, & combien il eſt dangéreux de ſoûtenir dogmatiquement des opinions autres que celles que nous tenons du Ciel, & dont il n'y a perſonne qui ſe puiſſe départir ſans bleſſer ſa conſcience.

Quelque doctrine que vous vouliez établir pour certaine, vous trouverez toûjours ou un *meſſer Vinciguerra*, ou un *ſer Contrapoint* comme l'Italien les nomme, qui vous maintiendront qu'elle eſt tres fauſſe. L'opinion des choſes n'a rien de conſtant, de déterminé, ni de certain; La fantaiſie de chaque particulier eſt la meſure de leur valeur; & je ne puis aſſez m'étonner de l'Ordonnance de Louis XII. qui alloit à réduire toutes les voix de ceux qui donnent leur avis dans des aſſem-

blées établies pour juger, à deux opinions seulement. Ceux qui ont été membres de quelqu'une de ces compagnies, savent bien comme tout s'y passe, & ne contrediront pas le mot ancien, *quot capita tot sensus*; autant de têtes autant d'opinions. S'il est impossible, comme nous le prononçons ordinairement, de mettre deux ou trois de ces têtes dans un bonnet, il n'est guéres plus aisé d'obtenir d'elles qu'elles conviennent d'un même sentiment, sinon après de grandes contestations, & par le motif qu'il faut enfin les terminer; *tandemque colophonem imponere.* Quelques-uns ont interpreté ce proverbe de la principale pierre d'une voûte, qu'on pose la derniere, & qui est comme la clef d'un bâtiment. D'autres l'ont rapporté à l'excellence de la Cavalerie Colophonienne, qui avoit la réputation de donner la victoire dans tous les combats où elle se trouvoit. Mais un Grammairien Grec nous assure, qu'il vient de ce que les douze villes d'Ionie étant partagées de voix, & ne pouvant accorder leurs sentimens dans le Conseil général qui se nommoit *Panionium*; l'on avoit recours aux Colophoniens dont l'avis étoit suivi, & qui prononcoient l'arrêt définitif, ou, pour user des termes de Cice-

*Suidas tom. 2. p. 924.*

*Lib. 1. de Nat. Deor.*

ron, *ſententiam palmarem*, parce que leur opinion emportoit elle ſeule la victoire ſur toutes les autres.

C'eſt tout ce que l'on aura préſentement de moi, à l'égard des livres tant anciens que modernes. J'ai parlé de leur compoſition, de leur lecture, & de ce qu'on peut ſe promettre de la ſcience qu'ils contiennent, dont on ne retire pas ſouvent tout le profit que beaucoup de gens d'étude peuvent ſe l'imaginer. Quoi qu'il en ſoit, nous devons au moins faire cette réflexion ſur le nombre innombrable qu'on en voit dans tant de Bibliotheques publiques & particulieres, que tout presque aiant été dit & écrit ſi amplement & depuis un ſi long-tems, il ne reſte plus qu'a bien faire, ou à bien vivre & à bien mourir, ſur tout à ceux qui ſont d'un âge ſi avancé que le mien. Dion Chryſoſtome reprochoit autrefois de bouche aux habitans de Tharſis, & Apollonius auſſi dans une lettre qu'il leur écrivit, qu'ils n'avoient point de plus grand ſoin, que celui de voir l'eau de leur fleuve Cydnus bien claire, ſans prendre le moindre ſouci de ce qui touchoit la pureté de leurs mœurs, qu'ils corrompoient par mille mauvaiſes actions dévenues en eux des ha-

*Orat. 33.*

*Philoſtr. lib. 1.*

bitudes. Ne ſerons nous pas bien plus blamables qu'eux, ſi toute nôtre curioſité ſe porte à feuilleter beaucoup de livres, & à y admirer ſoit l'éloquente narration, ſoit la doctrine profonde, pendant que nous mènerons une vie négligée, & pleine de défauts, ſans penſer à la reformer, en lui appliquant tant de beaux préceptes moraux, que ces mêmes livres nous fourniſſent? Seneque uſe de ſa ſéverité ordinaire contre la dépravation de ſon ſiécle, quand il dit qu'on la peut remarquer par la diligence que chacun apporte à boucher toutes les vuës du lieu de ſon habitation, & à n'en laiſſer jamais la porte ouverte. *Rem dicam ex qua mores æſtimes noſtros, vix quemquam invenies, qui poſſit aperto oſtio vivere.* En vérité encore aujourd'hui auſſi bien que de ſon tems, on pratique la même choſe plus pour cacher ce qui ſe paſſe de vicieux dans le domeſtique, que pour la ſûreté de ce qu'on poſſede, qui ne ſert que de prétexte, *non ut tutiùs vivamus, ſed ut peccemus occultiùs.* Avoüons-le avec liberté; ce n'eſt pas la ſeule vanité qui a introduit la coûtume d'avoir des Portiers, c'eſt principalement pour empêcher qu'on ne prenne connoiſſance de ce qui ſe paſſe dans la maiſon, *janitores con-*

*Epiſt. 43.*

*ſcientia noſtra, non ſuperbia oppoſuit.* Si je m'étendois davantage là-deſſus, je craindrois de me rendre ridicule, un homme tel que je ſuis aiant mauvaiſe grace à faire le réformateur, au hazard d'être mis au rang des *Hoggidiani*, que l'Abbé Olivetan a ſi mal traitez.

## PARODIE.

*Plus on apprend, & plus on ſe défie*
*D'être ſavant; celui qui ſait le mieux*
*N'eſt où jamais être préſomptueux;*
*Voilà des fruits de ma Philoſophie.*

Imprimé à PFOERTEN
Chez JEAN TOBIE SIEFARD.

# OEUVRES
## DE FRANÇOIS
# DE LA MOTHE
# LE VAYER,
## CONSEILLER D'ETAT, &c.

Nouvelle Edition revuë & augmentée.

*Tome II. Partie II.*

*avec Privilèges.*

imprimé à Pfœrten,

& ſe trouve à Dresde

chez MICHEL GROELL.

MDCCLVI.

# OEUVRES
DE FRANÇOIS
# DE LA MOTHE
# LE VAYER,
CONSEILLER D'ETAT, &c.
Nouvelle Edition revuë & augmentée.
*Tome II. Partie II.*

*avec Privilèges.*
imprimé à Pfœrten,
& ſe trouve à Dresde
chez MICHEL GROELL.
MDCCLVI.

*tems ces petits Traités, qui contiennent des remarques ſavantes, ſolides & inſtructives ſur des matieres de diférente eſpêce, & qui n'ont entre elles aucune liaiſon. Mais du caractère dont il étoit, il n'avoit garde, de s'en tenir là; il voulût que ſes meditations fuſſent en même tems utiles à l'humanité : il les retoucha, en fit un recueil, & le donna au public. Ce recueil eſt diviſé en quatre parties, dont chacune contient ſept opuſcules. Pour ne pas trop groſſir ce Volume nous n'y donnons que les trois premiéres parties, & reſervons la quatriéme pour le Tome ſuivant. La premiére eſt dédiée à Monſieur le Chancelier ſans autre titre, & tout uniment ; la mode n'avoit pas encore prévalu, d'étaler à la tête d'une Epitre dédicatoire, où d'une lettre miſſive une longue Kyriele des Titres de celui, à qui l'on addreſſoit. Ce Mécène étoit Pierre Seguier, Duc de Ville-*

*mont, Comte de Guien, Pair de France, &c. Il fût ſucceſſivement Conſeiller, Maître des Requêtes, Préſident à Mortier, Garde des Sceaux, & enfin Chancelier. Son éloge ſe fait en deux mots : Chancelier Seguier. Il eſt ſi connû, & tient un rang ſi diſtingué dans le monde politique, & parmi les ſavans, que ce ſeroit un Hors-d'oeuvre de nous étendre davantage ſur ſon ſujet.*

*Mr. de la Mothe le Vayer, dédia la ſeconde partie à Gabriel Naudé ſon ami intime, & avec qui il vivoit dans la plus étroite familiarité. Cette liaiſon eſt toute ſimple. Ils étoient tous les deux presque du même génie & du même caractére ; j'aurois presque dit de la même trempe. Pour parler de Mr. Naudé d'après le Portrait, que nous en ont laiſſé ceux qui ont écrit ſa vie ; il étoit un homme ſage,*

*reglé dans ſes mœurs, appliqué aux études, d'un cœur ouvert, libre dans ſes diſcours, mais de cette liberté, qui ne donne aucune atteinte à la Réligion : Il fût toûjours connû pour bon Chrêtien ; Il étoit Chanoine de Verdun. Il n'eſt pas douteux, qu'il n'ait ſouvent été d'une grande utilité à nôtre auteur. Il avoit paſſé presque toute ſa vie parmi les livres. Et quoiqu'il fût gradué Médécin dans l'Univerſité de Padoüe, l'amour des belles lettres s'étoit tellement emparé de lui, qu'il ne ſortoit presque point de l'état de Bibliothecaire. Il en remplit ſucceſſivement les fonctions chez le Preſident de mesmes, chez le Cardinal de Bagny, chez le Cardinal Antoine Barberini, & chez le Cardinal de Richelieu, après la mort de celui-ci il paſſa en la même qualité auprès du Cardinal Mazarin. Il lui forma cette Bibliothêque magnifique, nombreuſe*

*hoiſie, qui étoit de ſon tems une des pre-*
*s de la France, & qui fût d'un grand*
*rs aux amateurs des ſciences. Il eſt tout*
*el de croire, que Mr. de la Mothe le Vayer*
*f autant de profit du Bibliothecaire, que*
*Bibliothêque, pour peu que l'on conſidére*
*vaſte érudition & cette lecture immenſe,*
*repandoit dans tous ſes écrits.*

*Troiſiéme Partie eſt dediée au Cardinal*
*rin ; L'on voit à n'en pouvoir douter,*
*la plûpart des ouvrages de Mr. le Vayer,*
*en il étoit ſincerement devoué à ce Mi-*
*; les Muſes ne ſont point ingrates en-*
*leurs Mécénes. Plein de ce ſentiment,*
*e Vayer ne laiſſe échapper aucune occa-*
*le marquer au Cardinal ſon zéle & ſon*
*iement.*

## AVERTISSEMENT.

*Quant à ce qui regarde le fond de l'ouvr*
*ge; nous renvoions les Curieux à la lecture*
*ces petits Traités; Il seroit très inuti*
*d'en faire ici un extrait. Les Réflexions pa*
*elles mêmes ne sont ni longues ni ennuieuse*
*d'ailleurs l'auteur les a tellement entremelées*
*literature & d'érudition, qu'elles ne peuvent*
*moins que de plaire aux vrais connoisseur*
*sur tout à ceux, qui auront pû se garan*
*tir, contre un certain goût, qui s'est r*
*pandû dans la plus grande partie de no*
*brochures modernes.*

OPUS

# OPUSCULES
## OU
## PETITS TRAITEZ.


e I. *De la Lecture de Platon & de ſon Eloquence.*

e II. *Du Sommeil & des Songes.*

e III. *De la Patrie & des Etrangers.*

e IV. *De bon & du mauvais uſage des Recitations.*

e V. *Des Voiages, & de la découverte de nouveaux Païs.*

e VI. *Des Habits, & de leurs modes differentes.*

e VII. *Du Secret & de la Fidelité.*


## PREMIERE PARTIE.

A

# MONSIEUR

LE

# CHANCELIER

MONSIEUR,

*Je ſuis bien éloigné de la penſée de plu-*
*rs qui croient s'acquiter aucunement en-*
*s ceux à qui ils ont de grandes obliga-*

*tions, lorsqu'ils leur dédient quelque*
*ge. Pour moi, c'eſt à deſſein d'accro*
*nombre de celles qui me lient à vôtre*
*ce, que je vous preſente ce livre;*
*m'eſtimerai plus que jamais vôtre re*
*s'il vous plait de me permettre qu'on*
*l'inſcription de vôtre nom, & que m*
*vail reçoive par ce moien l'autorité d*
*approbation. Mais ce n'eſt pas en ce*
*lement que je ſerai different des autr*
*ne trouvent jamais de louanges aſſez e*
*pour accompagner leurs preſens; &*
*ſolution eſt au contraire d'ômettre t*
*qui eſt dû à vôtre Vertu, & de ne*
*verer ici que du ſilence. J'avouë qu*
*principalement pour vous complaire q*
*uſerai de la ſorte; mais quand j'aurois*
*de complaiſance, il faudroit plus de*
*que je n'en poſſede pour traiter un ſi*
*ſujet; & je ne croi pas qu'à moin*
*panegyrique entier on puiſſe raiſonnab*
*l'entreprendre. En effet ce n'eſt pa*
*une ſimple lettre qu'on doit faire voi*
*quelle integrité & ſuffiſance vous avez*
*cé tant de charges qui vous ont élev*
*qu'à la plus eminente de toutes: Comm*
*Sa Majeſté ne fit rien en vous y étab*

*qu'approuver les vœux que toute la France avoit déja faits en vôtre faveur: Et de quelle ſorte vous avez ſçu depuis imiter le Soleil, qui paroit plus lumineux, & a l'action incomparablement plus forte dans ſon exaltation, que quand il eſt encore ſur nôtre horizon. Que ſeroit-ce d'entrer de là ſur le merite de vôtre nom: & de montrer que ſi la ſuite de trois Orateurs dans la famille des Curions, pût faire dire autrefois que l'Eloquence y étoit hereditaire; il y a lieu de s'imaginer que non ſeulement la même Eloquence, mais la Pieté encore & la Sageſſe ſont de droit ſucceſſif dans l'illuſtre Maiſon* DES SEGUIERS? *Je laiſſe donc,* MONSIEUR, *une ſi haute & ſi ample matiere, pour deſcendre à celle de cet Ecrit, & vous rendre conte de ſa forme, je veux dire de la façon dont j'ai traité les differens ſujets de ces Opuſcules. Car parce qu'ils n'ont rien de ce ſublime genre d'Oraiſon qu'on demande aujourd'hui, ils pourroient être moins favorablement reçus par quelques-uns d'abord, ſi je ne faiſois conſiderer comme leur Style, que l'Ecole nomme didactique ou inſtructif, n'admet pas tous les ornemens des autres. Ce n'eſt pas à dire pourtant, qu'il n'ait ſes graces,*

*dont je ne l'ai peut-être pas assez*
*pagné, & que les plus grands Orate*
*se soient souvent servis de lui, bien*
*que je n'ai fait, comme Ciceron da*
*œuvres philosophiques. Mais tant y*
*faisant profession d'enseigner plûtôt*
*plaire, il est telle fois si concis, & te*
*tre si libre dans ses citations, que le*
*de tout le monde ne s'y peut pas acc*
*der. Et certes sans l'amour des Sci*
*dont il est le fidele Interprete, difficil*
*le peut-on trouver plaisant. Il y a de g*
*charmes en recompense pour ceux qui*
*vent les Arts qu'on nomme Liberaux*
*c'est sans doute qu'ils préfereront toûjo*
*chant des Muses à celui des Sirenes,*
*me disoit Pythagore, c'est à dire un*
*quence docte & solide, à celle qui n'*
*l'éclat, le superficiel, & la pompe.*
*pour cela que les Grecs sacrifioient à*
*cure la Grénade, qui a son fruit au d*
*voulant signifier qu'il se trouve une El*
*ce dont le merite ne se reconnoit pas*
*parce que ses mysteres sont cachez, &*
*l'écorce de la science renferme souv*
*qu'elle a de meilleur. C'est une Elo*
*qui mépriſe la vaine parade du langag*

*ne ſe comprend qu'avec beaucoup de ſoin, & qui ne s'acquiert que par le moien de l'étude. Elle n'eſt pas ennemie des autoritez, comme la populaire ; elle écoute parler les Auteurs chacun en ſa langue, & jamais on ne la voit ſi ornée, que quand elle ſe couvre du vieil manteau de quelque Philoſophe. Pauſanias nous a voulu faire croire que les Roſſignols qui naiſſoient auprès du tombeau d'Orphée, ſurpaſſoient de beaucoup les autres en douceur de voix, & en naturelle mélodie : Mais on peut dire avec plus de verité, que l'Eloquence dont nous parlons, acquiert des graces & des forces nompareilles, quand elle ſe promene parmi les Monumens de ces grands Hommes de l'Antiquité. C'eſt* MONSIEUR, *ce que je crois qu'on peut ſoûtenir en faveur du genre d'écrire dont je me ſuis ſervi. Je ſai bien que ce n'a pas été avec toute la dignité qu'il peut recevoir, ni avec tous ces rares agrémens que les Maitres de l'Art lui ont donnez. Auſſi n'ai-je eu pour but que de les imiter aucunement, & je me contenterai que vous jugiez en faveur de ma copie, qu'elle ait retenu quelque air de ces anciens Originaux. Si je ſuis ſi heureux, je prendrai la hardieſſe de faire*

*voir le jour à quelques autres petites Pieces de même nature, vous ſuppliant de trouver bon que je me die cependant,*

*MONSIEUR,*

Vôtre très humble & très
obeiſſant Serviteur
DE LA MOTHE LE VAYER.

I.

# DE LA LECTVRE DE PLATON, ET DE SON ELOQUENCE.

MOn deſſein n'eſt pas de vous dreſſer l'Eloge de Platon, ni de vous montrer comme il a ſçu le premier reünir les membres de la Philoſophie, qui n'étoient pas moins diviſez que ceux de Penthée, ſelon le dire d'un de ſes Sectateurs. Vous ſavez mieux que moi pourquoi toute l'Antiquité l'a traité de Divin, & ſur quel fondement S. Auguſtin, S. Thomas, & preſque tous les premiers Péres de l'Egliſe l'ont mis devant Ariſtote. Mais puiſque vous voulez que je vous faſſe raiſon de ceux qui ne peuvent, dites-vous, goûter ſes Dialogues, & qui parlent de ſes Oeuvres & de ſon Eloquence avec un ſi grand mépris, je m'efforcerai de vous

*Atticus apud Euſeb. l. 11. de prap. Ev. cap. 2.*

mettre ici les instances dont j'ai souvent combatu de tels sentimens.

Premierement, je sai que beaucoup de personnes ne s'engagent dans des jugemens si injustes, que par la seule aversion qu'ils ont contre le Dialogue. Ils croient qu'il n'y a point de plus mauvaise façon d'écrire, que celle qui s'assujettit à des colloques ou pourparlers. Et parce que vrai-semblablement ils n'en ont vû que de très mal faits; comme le plus grand nombre est de ceux-là, ils condannent indifferemment toute sorte de Dialogues. J'avouë que la lecture des mauvais est la plus ennuieuse qu'on puisse faire; & qu'à faute de savoir l'Art de ce genre d'Oraison, il s'y commet des impertinences nompareilles, dont nous n'avons que trop d'exemples parmi les Auteurs modernes. Mais aussi faut-il confesser qu'il y a d'autres compositions de cette nature, qui ne donnent jamais de dégoût. Celles de Ciceron & de Lucien n'ont été trouvées trop longues par personne. Et quand on considerera que le Dialogue fut nommé par les Anciens le fils aîné de la Philosophie; que le Lycée & l'Academie lui donnerent le premier lieu dans les Ouvrages; & que les plus savans siecles du monde l'ont mis à un si haut point d'estime, qu'il n'y peut être

*Lucian in bis accus.*

rien ajoûté ; il ſera difficile de ne blâmer pas ceux qui le rejettent & le mépriſent aujourd'hui ſi abſolument.

S'il faut venir là-deſſus au particulier de Platon, tous les hommes de Lettres ſavent qu'il a écrit ſes Dialogues avec tant de grace & d'heureux ſuccez, qu'encore que Zenon Eleate, ou un certain Alexamene fuſſent les vrais inventeurs du Dialogiſme, on n'a pas laiſſé d'en nommer Platon le Pére, comme celui qui devoit ſervir de prototype & de parfait exemple à quiconque déſiroit reüſſir en ce genre d'écrire. Les Payens ont même paſſé juſqu'à cette impieté, qu'ils dirent que ſi leur Jupiter ſe fût voulu mêler de dreſſer de ſemblables diſcours, il ne l'eût pas pû faire en meilleurs termes, ni les rendre plus accomplis que ceux de ce Philoſophe. Diog. Laert. in vita Plat.

Cherchons maintenant ce qui peut être cauſe qu'aſſez de gens ſe diſpenſent d'en juger ſi différemment, & d'aller de droit fil contre tout ce que l'Antiquité a dit de l'éloquence de Platon, & du merite de ſes Oeuvres.

Le premier ſujet qui porte pluſieurs à n'en faire pas beaucoup de cas, vient de l'obſcurité qu'ils y rencontrent ſouvent, pour n'avoir pas aſſez de connoiſſance des deux parties des Mathématiques pures, l'Arithmetique, & la

Géometrie. Car comme nos études ſont autrement reglées que celles des Grecs, & principalement de ceux d'entr'eux qui ſe diſoient Academiciens, une infinité de perſonnes ſe jettent tous les jours dans la lecture des Livres Philoſophiques, encore qu'ils n'aient pris qu'une fort legere teinture de ces deux Sciences. Or il n'en étoit pas ainſi du tems de Platon, & chacun lait l'inſcription de ſon Ecole, qui en defendoit l'entrée à ceux qui n'étoient pas ſuffiſamment inſtruits dans l'une & l'autre de ces diſciplines. Je ſai bien que Marſile Ficin interprete cela non ſeulement des lignes de la Géometrie, mais encore de la meſure de nos affections, & du reglement de nos paſſions. Mais quoiqu'il en ſoit, nous voions que Platon explique tantôt par les nombres, & tantôt par les figures, les plus difficiles matieres de la Philoſophie. Ainſi quand il traite de l'Ame dans ſon Phédon, de la nature dans ſon Timée, & des Idées dans ſon Parmenide, il n'eſt pas preſque intelligible en beaucoup de lieux, à ceux qui ne ſont ni Géometres, ni Arithmeticiens. Cependant c'eſt une grande injuſtice de lui imputer cét inconvenient, vu que de ſon ſiecle il n'y avoit point de plus belle façon d'exprimer ſes penſées, que celle dont il s'eſt ſervi, ni de

plus claire & de mieux entenduë par ceux pour qui il mettoit la main à la plume. La raiſon voudroit donc que nous nous chargeaſſions du defaut qui ſe trouve en cela, plûtôt que de l'attribuer à celui qu'aucun de ſon tems n'a repris ni d'obſcurité, ni de pas un autre vice d'Oraiſon; puiſqu'au contraire tout le monde lui a donné cette loüange, d'avoir ſçu mêler les Graces parmi les Muſes, avec plus d'adreſſe que perſonne ne fit jamais.

La ſeconde cauſe qui donne lieu aux jugemens temeraires dont nous nous plaignons, eſt que ceux mêmes qui entendent aujourd'hui les Livres Grecs, ne peuvent pas connoître toutes les beautez du langage de Platon; non plus qu'un Alleman qui ſait paſſablement le François, ne ſent pas toutes les délicateſſes de ceux qui écrivent le mieux en nôtre langue: Et neanmoins nous nous mêlons de juger de ſon éloquence, tout ainſi que nous ferions de celle de quelque Auteur qui ſe ſeroit ſervi d'un idiome vivant, & que nous poſſéderions parfaitement. La langue Latine & la Grecque ſont des langues mortes, comme on nomme celles qui ne ſe parlent plus, & il faut croire qu'elles tiennent enſeveli avec elles ce qu'elles ont eu de plus exquis, de plus fin, & de plus gentil lorſqu'elles étoient en

vigueur. C'eſt pourquoi je ne dout
que nous ne languiſſions ſouvent dan
ture de certains lieux de Platon, où
ciens trouvoient mille graces qui le
ſoient; & que du même endroit d'où
ſouvent nos dégoûts, ils ne tiraſſent de
tions d'eſprit que nous ne pouvons p
ſentir; parce qu'en qualité d'Etrange
n'avons pas les mêmes lumieres qui le
roient dans leurs Livres. Je crois q
ſonne ne contredira cette propoſition,
conſidére que Ciceron, qui avoit ap
Grec dans Athenes, & declamé mê
cette langue devant les plus célébres Rh
de Rhodes, ne laiſſe pas d'avouër que
tems on ne reconnoiſſoit déja plus en
conſiſtoit la principale force de ces a
Orateurs de Grece, quoique leur gl
fût conſervée toute entiere, & ſans ét
dommagée par le tems. *Atticorum*
*rum*, dit-il, *ipſa vis ignota eſt, nota*
Qui eſt-ce, je vous prie, qui peut ajou
diſcerner dans les Oraiſons de Demoſ
ce qu'Eſchines lui reprochoit qui n'ét
de pur Athenien? Que ſi les années
le pouvoir de nous couvrir quelques d
de ces beaux Monumens de l'Antiqui
eſt certain qu'elles nous ont auſſi cach

*De opt. gen. orat.*

infinité de vertus qui n'y ſont plus connoiſſables.

Ce que nous diſons ici au ſujet du Grec, ſe peut encore ſoutenir à l'égard du Latin, bien qu'il ſoit beaucoup plus familier que l'autre. Car je tiens pour aſſuré que les Romains ont vû une infinité de choſes dans leurs grands Auteurs, que nous n'appercevons plus à préſent, ſur tout aux ouvrages de l'une & l'autre Eloquence, Poëtique & Oratoire. Et cela étant ainſi, on ne ſauroit trop blâmer ceux qui ſe donnent la licence de corriger Ciceron & Virgile, en ce qui touche même le langage & la pureté de leur diction. Celui que vous connoiſſez, qui valoit beaucoup en François, me ſembloit le plus ridicule des hommes autant de fois qu'il ſe mêloit de reprendre le *Quos ego* que Virgile fait prononcer à Neptune courroucé, n'y remarquant pas, diſoit-il, la conſtruction Grammaticale aſſez entiere. Il trouvoit de même à redire au premier vers du quatriéme livre de l'Eneïde, où l'adverbe *jamdudum* étoit à ſon avis improprement emploié, & hors de ſa légitime ſignification, vû le peu de tems qui s'étoit paſſé depuis la premiere entrevuë de Didon & d'Enée. En verité, il faut avoir fait banqueroute à la pudeur;

& j'oſe dire au ſens commun, pour entreprendre de ſemblables cenſures, contre l'approbation de tant de ſiecles, & d'autant d'hommes ſavans qu'il y en a eu depuis Virgile juſqu'à preſent. Nous ſommes téméraires juſqu'à ce point, de croire que nous voions plus clair que les Anciens dans leur propre païs: au lieu de reconnoître ingenûment & avec ſoûmiſſion, que nous n'y remarquons pas la moitié des beautez & des graces dont il eſt queſtion, qui n'ont été bien diſcernées que par les originaires, & ſouvent dans le même tems où elles ont été produites.

La troiſiéme cauſe des jugemens ſi peu équitables qui ſe font des Oeuvres de Platon, vient de ce qu'aſſez de perſonnes ne les liſent que traduites. Or il eſt conſtant que toute ſorte preſque de Traductions font perdre beaucoup à leurs Originaux, ſur tout s'ils ſont excellens; & qu'il en eſt ſouvent comme de ces vins tranſvaſez, dont le plus ſpirituel s'évapore en paſſant d'un vaiſſeau dans un autre. Mais outre que cela eſt fort véritable, généralement parlant, il eſt encore plus certain dans le particulier des pieces d'Eloquence, qui ont leurs plus grandes richeſſes dans l'Elocution. Les Traductions d'Homere & de Virgile le montrent bien pour ce qui concerne

ne la Poëſie. Et quant à l'Oraiſon, puiſque nôtre principal ſujet regarde les Dialogues de Platon, je ne veux que ceux de Ciceron, qui comprennent preſque tout ce qu'il a écrit de l'Art Oratoire & de la Philoſophie, pour confirmer nôtre maxime. N'eſt-il pas vrai qu'on y voit des endroits fort agreables, des paſſages qui coulent très doucement, & de certaines civilitez ou complimens que ſe font les interlocuteurs, qui ne peuvent être traduits en d'autre langue ſans courir fortune de paroître preſque inutiles, & d'être dépouillez de tout ce qu'ils poſſedent de plus recommandable? Certes, je ne crois pas qu'en conſcience nous en puiſſions parler autrement, ni que ſans un extréme artifice la plûpart de ces lieux-là puiſſent être rendus tolerables dans leurs traductions. Que ſi celle de l'Apologie & du Criton de Platon, qu'on vient de mettre ſi heureuſement en nôtre langue, merite que nous faſſions quelque exception en ceci, l'excellente main qui nous l'a donnée m'aide plus à faire valoir l'éloquence de Platon, qu'elle ne nuit à cét article.

Il ne faut pas que nous oublïons à remarquer, qu'entre les compoſitions Oratoires le Dialogue eſt celui qui a le plus à perdre dans la Traduction, à cauſe qu'il ſe ſert d'un gen-

re d'écrire moïen entre celui des Vers & celui de la Proſe. Et c'eſt peut-être en partie pourquoi Panetius nommoit Platon l'Homere des Philoſophes; comme Quintilien a dit de lui qu'il poſſedoit une faculté de s'exprimer divine, & tout-à-fait Homerique.

*Cic. lib 1. Tuſc. qu. Lib. 10. Inſt. cap. 1.*

Pour reprendre plus particulierement ce qui touche nôtre ſujet, nous obſerverons que toutes les Traductions du Grec de Platon en Latin, ne ſont rien moins qu'élegantes, comme celles qui n'ont viſé qu'à rendre le ſens de l'Auteur, ſans ſe ſoucier autrement de la beauté du langage. De ſorte que nous les pouvons bien comparer pour ce regard à nos vieilles Traductions Françoiſes, que nous ne liſons jamais ſans en avoir l'eſprit fatigué. Ce n'eſt donc pas merveille ſi ceux qui ne connoiſſent Platon qu'habillé ainſi deſavantageuſement à la Romaine, en parlent en ſuite avec le mépris donc nous tâchons de le décharger. Et en cela nous n'écrivons rien en ſa faveur qui ne doive être dit à la juſtification de tous les Auteurs qu'on fait parler une autre langue que la leur. Qu'on juge des Livres Orientaux, tels que ſont les Perſans & autres ſemblables, par ce que nous en avons de traduits; on ſe perſuadera facilement qu'il n'y a rien de plus impertinent,

que cette façon de s'expliquer toute pleine d'hyperboles & d'allegories dont ils ſont remplis. Cependant il ne faut point douter que ce ne ſoit une maniere d'élocution très belle & très élegante dans la langue des peuples du Levant, puiſque c'eſt celle des plus ſages hommes de la Terre, & de ceux qui nous ont donné les premieres leçons de preſque toutes les Sciences que nous cultivons. Pour peu qu'on faſſe de reflexion ſur ces choſes, on s'empêchera bien de donner ſon avis ſi légérement que pluſieurs font, ſur le merite d'un Auteur dont on n'aura vû que la ſimple Traduction.

La quatriéme raiſon que je veux rapporter des injuſtes mépris que Platon ſouffre aſſez ſouvent, n'a point d'autre fondement que la même iniquité avec laquelle quelques-uns traitent tous les Anciens, par une eſpece d'amour propre, qui fait que nous n'eſtimons, quand nous en ſommes touchez, que les Auteurs de nôtre tems. Pour moi je ne ſuis pas de ceux qui font cas de toute ſorte d'antiquailles. Je trouve qu'Horace a eu raiſon de ſe moquer d'un homme qui ne priſoit rien que les morts.

*- - - virtutem æstimat annis,*
*Miraturque nihil niſi quod Libitina ſacravit.* *Epiſt. 1. l. 1.*

Et ç'a toûjours été mon opinion, que comme nous ſommes éclairez du même Soleil qu'ont vû les hommes qui vivoient il y a deux ou trois mille ans, & que nous chéminons ſur la même terre qu'ils ont foulée, reſpirans le même air qu'eux, & bûvans des mêmes eaux dont ils ont étanché leur ſoif; nous ne devons pas poſſeder les fonctions de l'eſprit moins libres, ni moins nobles qu'ils les avoient, dans des corps, qui ne ſont en rien differens des leurs. Mais je m'empêcherai bien pourtant de croire, que beaucoup de ceux que je vois qui pretendent aller du pair avec ces grands Hommes de l'Antiquité, approchent de leur merite. Les Livres ne ſont pas de la nature des Roſes, pour donner toûjours le prix aux plus recens. Puiſque vingt ſiecles nous ont à peine donné vingt Auteurs de la premiere Claſſe, je ne penſe point faire de tort au nôtre, ſi je dis que c'eſt tout ce qu'il peut faire, que de nous fournir un homme à ſon tour que nous leur puiſſions comparer. Cependant vous verrez que ceux qui parlent avec ſi peu de reſpêt, ſoit de Platon, ſoit de ces autres demi-Dieux que tous les Hommes de Lettres revérent, ne le font guéres que pour ſe mettre au deſſus d'eux, ne ſe contentant pas de les égaler. Ils me pardon-

neront ſi je leur dis qu'ils ne font rien en cela qui leur puiſſe être avantageux. S'ils n'ont rien qui approche de la valeur des Anciens qu'ils mépriſent ſi fort, ils ſe rendent ridicules; Et ſuppoſant qu'ils ſoient perſonnes de merite, leur propre interêt les oblige de rendre à ceux qui les ont précedé, les mêmes honneurs qu'ils peuvent attendre de la Poſterité.

En effet, pour revenir à ce qui touche particulierement nôtre Divin Philoſophe, il me ſemble que ceux mêmes qui ne trouvent pas dans ſes Oeuvres toutes les beautez, ni tous les agrémens que d'autres y ont pû remarquer; qui ſe rebutent de quelques obſcuritez Géometriques; & qui ne rencontrent rien dans ſa Traduction qui réponde à cette grande eſtime de tous les âges paſſez; feroient mieux d'imiter Socrate lorſqu'il donna ſon jugement des livres d'Heraclite, que de parler comme ils font. Euripide fit preſent à Socrate de quelques Ecrits de ce Philoſophe melancolique, qui affectoit l'obſcurité, afin de n'être pas entendu de tout le monde, & le pria de lui en dire ſon avis. La réponſe de Socrate fut, après les avoir lûs, que tout ce qu'il y avoit pû comprendre lui avoit ſemblé merveilleuſement beau; ce qui l'obligeoit à croi-

re que le reſte où il n'avoit rien entendu n'étoit pas moins recommandable. Certes, voilà un trait digne de la moderation de Socrate, & de cette juſtice qu'il obſervoit en toutes ſes paroles auſſi bien qu'en toutes ſes actions. Cela me remet dans la mémoire la modeſtie d'un autre, qui remarquoit je ne ſai quoi de defectueux dans une Oraiſon de C. Gracchus. Voici comment il s'en excuſe dans Aulu-Gelle. *Hæc ego admonui, non ut C. Graccho vitio darem, Dii enim meliorem mentem mihi. Nam ſi quidquam in tam fortis facundiæ viro vitii vel erroris eſſe dici poteſt, id omne & autoritas eius exhauſit, & vetuſtas conſumſit.* Ce favorable & judicieux procedé envers Gracchus & Heraclite, peut ſervir de leçon à ceux qui ſe comportent ſi mal à l'égard de Platon.

*L. II. c. 13.*

Et parce que beaucoup de telles perſonnes qui goûtent ſi peu la lecture de ſes veilles immortelles, n'oſent pas lui diſputer la qualité de grand Philoſophe, je juge à propos de leur faire voir ce que les plus éloquens hommes que nous connoiſſions on dit de lui; & de me ſervir encore de cette autorité, pour prouver qu'il n'a pas été moindre Orateur que Philoſophe, ou ſelon les termes de Syneſius, qu'on le peut conſiderer comme Ai-

*In Dione.*

gle & Cygne tout enſemble; c'eſt à dire comme ſavant & éloquent tout à la fois. Auſſi a-t-on écrit que le prōpre jour qu'il fut preſenté à Socrate pour être ſon diſciple, ce digne Précepteur vit en ſonge un Cygne qui ſe venoit jetter entre ſes bras.

Déja il me ſouvient que Dion en faveur de qui Syneſius a uſé de cette façon de parler, introduit un Boryſthenite dans quelqu'une de ſes Oraiſons, qui paſſionné pour Platon & pour Homere, montre que le premier a été le plus grand Orateur, auſſi bien que le plus grand Philoſophe de tous les Grecs. C'eſt ce Dion à qui le bien dire acquit le ſurnom de Chryſoſtome, & que nous pouvons nommer le dernier de ceux de ſa Nation, au même ſens qu'on a dit de Boëce, qu'il étoit le dernier des Romains. Son deſſein a été de donner à connoitre par cét étranger, ce que toutes les Nations, pour barbares qu'elles aient été, ont penſé de Platon. Il faudroit tranſcrire cent lieux differens de Ciceron, ſi nous voulions rapporter tout ce qu'il a dit à la loüange de ce divin Perſonnage, pour uſer du terme dont il ſe ſert preſque toûjours en parlant de lui. Je me contenterai de remarquer deux endroits, dont le premier ſera pris du Livre intitulé *Brutus*, que ce Pére de l'Eloquence

## II.

## DU SOMMEIL, ET DES SONGES.

PERMETTEZ moi de vous dire que vous vous plaignez à tort, & que vous apprehendez ſans raiſon. Vôtre plainte de dormir davantage que beaucoup d'autres que vous jugez en cela plus heureux que vous, eſt injuſte; & c'eſt mal reconnoître ce don de la Nature, qu'un Ancien diſoit comme Payen, être le ſeul que nous recevions gratuitement des Dieux, de qui nous achetions tout le reſte au prix du travail. Pour le regard de vôtre apprehenſion, je ne penſe pas qu'on en puiſſe avoir de plus mal fondée, puisqu'elle ne l'eſt que ſur le Songe d'une nuit, la choſe du monde qui a le moins d'exiſtence. Il faut tâcher de vous guerir premierement de cette crainte, & puis nous examinerons les couleurs que vous pouvez donner à vôtre plainte, puisque vous m'obligez à vous en dire mon ſentiment.

Je ſai bien qu'une infinité de grands Perſonnages ont crû après Homere, que les Songes étoient envoiez du Ciel, & que pluſieurs Philoſophes les ont tout autrement conſiderez qu'on ne fait les choſes vaines. C'eſt ce

oblige Ciceron à faire une reflexion très
ne de lui, ſur la fin de ſon ſecond livre de
Divination. Le Sommeil, dit-il, eſt com-
un lieu de retraite, où tous nos travaux
toutes nos inquietudes viennent chercher
repos. Et cependant il arrive que c'eſt
même endroit que procede ce grand nom-
de craintes & d'agitations d'eſprit, qui ne
is toucheroient pas ſans doute comme el-
ſont ſi les Philoſophes n'euſſent entrepris
defenſe des Songes, & ne les euſſent fait
oir comme très importans. En effet, ſe-
le dire de Ciceron, nous liſons dans ce
nous a donné Porphyre de la vie de Py-
gore, qu'il faiſoit une particuliere profeſ-
n d'interpreter les Songes, dont il avoit
ris l'art parmi les Egyptiens, Arabes, He-
ux, & Chaldéens. Socrate, qui vint de-
s, prévût qu'il devoit mourir dans trois
rs, & le dit à Eſchines, aiant rêvé la nuit
quelqu'un lui prononçoit un Vers, qu'on
t voir dans Diogenes Laërtius. Platon
Xenophon ſes Diſciples ont bien montré
time qu'ils faiſoient des Songes; celui-ci
portant les ſiens, & leurs ſuccès admira-
s, dans l'Hiſtoire de ſon voiage vers le
ne Cyrus: & le premier remarquant dans
neuviéme livre de ſa Republique, la diffe-

rence presque ordinaire entre les Songes qu'ont les hommes de vertu, & ceux qui arrivent aux autres personnes qui sont dans le vice. Et nous voions par ce qui nous reste des Stoïciens, qu'ils n'ont rien eu de plus constant parmi eux que la divinité des Songes, dont ils vouloient que les Dieux immortels fussent les distributeurs. Il y eut sur ce fondement, & pour en recevoir de si bonne main, des Temples bâtis exprès. Celui d'Amphiaraus dans le terroire Attique en fut l'un, où les Prêtres obligeroient ceux qui recherchoient ces mysterieuses rêveries, à s'abstenir, devant que de s'y presenter, un jour durant de l'usage des viandes, & pendant trois de celui du vin, si nous en croions Philostrate. Les Lacedemoniens eurent celui de Pasiphaé, ou de Pasithée, aux portes de leur ville pour le même sujet. Et Strabon assure que des plus honnêtes gens d'Egypte alloient dormir pour un semblable effet dans celui de Serapis, où l'on tenoit regître des miraculeux événemens qu'on y voioit arriver, soit à ceux qui couchoient là, soit à leurs amis, parce qu'il étoit permis de consulter cette sorte d'Oracle par procureur. Aussi veut-on que beaucoup d'excellens remedes nous soient venus par le moien de telles re-

*L. 2. de v. Ap. c. 14.*

*Lib. 17. Geograph.*

ations, comme celui de l'Ariſtolochie con-
la morſure des Serpens, & cét autre d'u-
certaine herbe qu'Alexandre vit pendant
ı ſommeil dans la gueule d'un Dragon, &
nt il guérit Ptolomée. Diodore Sicilien
i fait ce conte, écrit ailleurs, qu'Iſis a ſou-
ıt montré aux malades endormis, ce qui
ır devoit rendre la ſanté : Et que ceux de
Cherſoneſe de Carie ſe vantoient de rece-
ir ordinairement de pareilles viſions d'une
:mithée, à qui ils rendoient des honneurs
ins, & qui les préſervoit par ce moien d'une
inité de maux. Il ne tient pas à Cardan
e nous ne croïons qu'il fut averti èn dor-
ınt de mettre dans ſa bouche une émerau-
, qui lui fit oublier la mort violente de
ı fils, ce qu'elle ne faiſoit pars lorsqu'il l'a-
it ſeulement penduë au col. Ajoûtons ici
npoſture de Julien l'Apoſtat qui prend Jupi-
à témoin dans S. Cyrille, comme il avoit
ıſieurs fois repris ſes forces par la vertu des
dicamens qu'Eſculape lui-même lui avoit
liquez, lequel ſe faiſoit auſſi adorer dans des
mples à dormir, comme ceux dont nous
ons de parler. Et pour dire quelque cho-
le plus ſolide à l'avantage de la Medecine,
portons aux Songes divins, comme quel-
:s-uns ont fait, le paſſage de l'Eccleſiaſti-

*Strab. lib. 15.*

*Geogr. L. 17. l. 1. & l. 4.*

*L. de vita Pro. f. 43.*

*Lib. 7. cont. Jul. p. 235.*

que, qui porte que nous l'avons reçuë de la main du très haut, qui en eſt le Créateur. Certes tout cela enſemble paroîtra bien puiſſant à nous perſuader, que c'eſt une commune conception de tous les hommes Philoſophes & autres, fideles & infideles, que les Songes ſont dignes de conſideration, & même de reſpect, tant s'en faut que nous devions les rejetter avec mépris. La preuve de cela pourroit aller jusqu'à l'infini.

Si eſt-ce que l'autorité de ceux qui s'en ſont moquez n'eſt pas petite, & quand Epicure, Metrodore, Xenophane, Ciceron, avec quelques autres qu'on pourroit ajoûter, ne ſeroient pas comparables aux premiers, Ariſtote ſeul leur peut être oppoſé; & ſes raiſons ſont ſi puiſſantes pour montrer la vanité des Songes, qu'avec la modification que S. Thomas y apporte, je ne croi pas qu'il ſoit facile de les refuter. L'opinion d'Ariſtote & de tous les Peripateticiens a été, qu'il y avoit de trois ſortes de Songes, dont les uns pouvoient être conſiderez comme des ſignes qui dependent de nôtre temperament, & de ce que nos corps reſſentent intérieurement ou extérieurement lorsque nous révons; les autres comme des cauſes, parce qu'ils nous portent à quelques actions que nous n'entreprendrions

s'ils n'étoient arrivez ; ou nous empêchent
cecuter ce que nous euſſions fait ſans eux :
:s derniers comme des choſes fortuites &
encontre, ſur qui l'on ne peut jamais fai-
e fondement qui ne ſoit témeraire. Mais
r le regard des Songes qu'on nomme di-
, dautant que ſans avoir aucun rapport à
:e conſtitution corporelle, il ſemble qu'ils
s ſoient envoiez d'enhaut pour nous faire
ir ce qui nous doit arriver ou à nos amis,
lote & ceux de ſa ſecte s'en ſont moquez
lument, dont voici les principales rai-
. Si Dieu ſe méloit d'envoier de tels Son-
il ne faut point douter que les plus ſages
hommes & les plus vertueux n'en fuſſent
ifiez avec prérogative ſur les autres. Or
l qu'il en arrive tout autrement. Il n'y
nc point d'apparence de dire que Dieu
oit l'auteur. Secondement, ſi les Songes
ient du Ciel, ſelon toute apparence, l'hom-
ſeul en auroit. Or nous voions que beau-
p d'animaux ſongent comme nous. C'eſt
c à tort qu'il ſe perſuade cela. En troiſié-
lieu, ſi Dieu vouloit que nous euſſions
: connoiſſance de l'avenir qu'on dit qui
s vient des Songes, n'eſt-il pas vrai-ſem-
le qu'il nous la donneroit par des viſions
es & intelligibles, dont il nous gratifie-

roit le jour, & non pas la nuit? Or chacun ſait qu'il n'y a rien de ſi obſcur, ni de ſi douteux, que les conjectures qui ſe prennent des Songes nocturnes que nous faiſons. La raiſon ne veut donc pas que nous les lui attribuïons. Ces argumens du Lycée qui alloient contre la divinité des Songes, n'ont pas empêche pourtant ſes Sectateurs de reconnoître qu'on en faiſoit parfois de ſi prodigieux, & de ſi admirables, qu'Ariſtote eſt contraint de les nommer Demoniaques. Il n'y a point d'inconvenient, dit-il, de leur donner ce dernier attribut: puisque nous reconnoiſſons que la Nature eſt ſouvent admirable & Demoniaque. Mais il ſe faut bien empêcher de les appeller Divins, n'étant que purement naturels; & la Nature ne pouvant pas être nommée Divine: δαιμόνια μὲν τὸ. ἡ γὰρ Φύσις δαιμονία, ἀλλ' οὐ θεία, ce ſont ſes propres termes. Et c'eſt au même lieu qu'il rend raiſon de tels Songes étranges, & qui ſe trouvent aſſez ſouvent véritables, par l'exemple d'une infinité de fléches tirées, dont il ſeroit impoſſible que quelqu'une ne touchât le but, quand bien ceux qui les décochent auroient les yeux bandez. Car il y a des complexions, telles que ſont celles des melancholiques, des hommes adonnez au vin, & des furieux, qui troublent

*L. de div. per ſom. cap. 2.*

troublent l'imagination de tant de vapeurs & de fumées confuſes, qu'il n'eſt pas poſſible que par rencontre elles ne forment parfois une idée de ce qui doit arriver. Cependant comme on n'obſerve que ces Songes-là qui ont eu quelque choſe de merveilleux dans l'évenement, la vaine bizarrerie des autres les faiſant negliger, on attribue facilement à la Divinité, ce qui n'eſt qu'un pur effet du hazard & de la Fortune.

Saint Thomas & toute l'Ecole Chrêtienne condanne avec raiſon cette maxime générale du Peripatetisme, Qu'il n'y a point du tout de Songes qui nous ſoient envoiez du Ciel. Ceux qu'interpreta Joſeph, & le ſien propre dont parle la Geneſe, qui excita l'envie de tous ſes freres contre lui; cet autre de Judas Macchabée, par l'autorité duquel il encouragea ſes troupes au combat; & ceux de Nabuchodonoſor, & de Daniel à qui l'Ecriture dit que Dieu avoit donné l'intelligence neceſſaire pour les expliquer; ne ſouffrent pas qu'un Fidele puiſſe être du ſentiment d'Ariſtote pour ce regard. L'ami de Job ne dit-il pas préciſément, que Dieu ſe ſert ſouvent des viſions nocturnes pour nous inſtruire, & pour nous détourner de mal faire? Dieu même n'a-t-il pas prononcé de ſa bouche; ſe corrouçant contre

*Cap. 37.* *2. Macc. c. ult.* *Dan. c. 1. & 2.* *C. 33.*

venons de rapporter ? Il ne faut point de
reſter le moindre doute ſur cela. M
cette ſorte de Songes qui ſont très r
toujours accompagnez d'une clarté d
qui illumine l'eſprit de ceux qui les re
avec une certitude qui empêche de
d'y être trompé ; Saint Thomas reje
bien qu'Ariſtote tous les autres qu'
faire paſſer pour divins, & s'accomm
diviſions du Lycée que nous avons
*Lib. 1. cap. 21. & 26.* tées ci-deſſus. Et de verité, comm
Auguſtin ſoûtient dans ſa Cité de Die
l'exemple de la mort volontaire de S
& de quelques actions ſemblables, c
Eſprit intervenoit ſi intimement, po
ſervir de ſes termes, qu'il ſe faiſoit pu
obeïr, ne doit pas être tiré à conſe
pour en juſtifier d'autres : Auſſi pouvo
dire, que les Songes véritablement
de Dieu, dont nous venons de parl

· ſonge étant en Eſpagne qu'il commet *Dio. Caſ.*
:ſte abominable avec ſa mere, que le *lib. 41.*
i promet par là l'Empire de la Terre?
)ien qu'elle eſt la mere commune de
; hommes. Mais c'eſt une foible rai-
: il n'y a nulle apparence qu'une ſi ſale
le s'expliquer vienne d'enhaut; com-
Dieu n'eût pû faire ſavoir à Ceſar ce
/oit ordonné de lui, ſans rendre ſon
ation criminelle. D'ailleurs s'il y avoit
e choſe de vrai-ſemblable en cela, il
/roit qu'un Hippias qui réva la même
ıation, comme nous l'apprenons d'He- *Lib. 6.*
, & aſſez d'autres encore qui ont ſouf-
: ces déreglemens de la fantaiſie, ſe
t dû promettre une auſſi grande fortu-
celle de Ceſar. Et neanmoins chacun
: pas un d'eux n'en eſt approché. Ce-
ıt, quoi qu'il n'y ait rien de plus ridi-
ıe tous ces contes, & nonobſtant l'im-
e telles interpretations, on ne laiſſe pas
:rer même dans le Chriſtianisme. Vin-
: Beauvais remarque dans ſon Miroir *3. p. l. 27.*
al, qu'un Hugues Evêque d'Auxerre *chap. 127.*
Roi Louis VII. dit le Jeune, ſongea
: précédente le jour de ſon élection,
)ouſoit ſa mere; comme ſi de tels Son-
ient toûjours ſuivis de quelque glorieux

événement. Sans mentir il faut avoir bien de l'inclination aux choſes vaines, pour ſe plaire à de ſemblables obſervations, & les conſidérer comme ſerieuſes. Si eſt-ce que toutes les Hiſtoires nous font voir des actions très importantes qui n'ont point eu d'autre fondement. Cambyſes aiant ſongé qu'un Courier lui étoit venu apporter la nouvelle, que ſon frere Smerdis s'étoit aſſis dans le Trône Royal, envoia miſerablement aſſaſſiner ce pauvre innocent. Aſtyages avoit déja voulu faire tuer ſon petit fils Cyrus ſur un autre ſonge. Et la grande expedition de Xerxes contre la Grece fut concluë depuis, ſur l'autorité d'un Songe reïteré & fort myſterieux, ſi tant eſt qu'il faille ajoûter foi à ce qu'en dit Herodote. Nous liſons dans Tacite, qu'on prit le prétexte d'un Songe pour faire mourir deux Chevaliers Romains ſous l'Empereur Claudius. Et Dion Caſſius nous repreſente comme Meſſaline ſe voulant venger d'Appius Silanus ſon gendre qui l'avoit refuſée d'amour, ſervit d'un Songe de Narciſſe Libertin du même Empereur, & qui le poſſedoit entierement, dans lequel il lui avoit ſemblé que Claudius étoit aſſaſſiné par Silanus, ce qui fut cauſe de ſa mort. Tibere autrement dit Abſimarus, aiant uſurpé l'Empire de Conſtantinople à la.

*Herod. l. 3. lib. 1. & 7.*

*Lib. 11. Annal. Lib. 60.*

faveur du Patrice Nicephore, ne laiſſe pas d'envoier en exil ſon fils Philippique, qui avoit conté à ſes amis comme en révant une Aigle, ce lui ſembloit, lui couvroit la tête de ſes aîles; ce que Tibere prit pour un preſage de ſouveraineté dont il faloit arrêter le cours. Nôtre Hiſtoire nous aſſure que le ſécours donné au Comte de Flandres par le Roi Charles VI. n'eut point d'autre plus forte raiſon qu'un bien Songe, qui lui en fit prendre la reſolution. Bref ce ne ſeroit jamais fait, ſi nous voulions enſuite rapporter tout ce qu'on peut tirer tant de l'Hiſtoire de nos voiſins que de la nôtre, qui juſtifie le pouvoir qu'ont eu les Songes, & de combien de grandes actions ils ont ſouvent été la cauſe.

Ce qui eſt digne de compaſſion en cela, c'eſt que les plus grands maîtres en l'Art de les interpreter, au lieu d'avoir des regles certaines, ſe ſervent de moiens tout-à-fait differens, & qui ſe détruiſent les uns les autres. Car les uns veulent qu'on les explique par analogie, & par le rapport qu'il y a entre la choſe ſongée, & ce qui doit arriver, comme il paroit au Songe de Ceſar dont nous venons de parler, & en celui de la mere de Pericles qui crût endormie qu'elle accouchoit d'un Lion. Les autres, tels qu'Ariſtandre & Artemidore dans

*in Philopa.* Lucien, ſoûtiennent qu'on les doit entendre tout au rebours, & qu'il les faut prendre d'un ſens oppoſé à ce qu'ils ſemblent nous dire d'abord, comme s'ils parlent de mort, ou de richeſſes, en tirer un augure certain de vie, & de pauvreté. En verité ce ſont des diverſitez qui montrent aſſez la nullité de la choſe. D'un autre côté, eſt-il vrai-ſemblable, que ſi Dieu nous vouloit faire ſavoir l'avenir pas nos Songes, il les nous envoiât ſi peu intelligibles, qu'il falut avoir recours à des truchemens ou Onirocritiques pour en tirer le ſens? Nous nous moquerions, diſoit Ciceron ſur ce propos, ſi nous voïons dans nôtre Senat des Carthaginois ou des Eſpagnols parler ſans interprete; & cependant nous rendons les Dieux auſſi ridicules, quand nous voulons qu'ils parlent à nous avec tous ces énigmes & ces obſcuritez dont nos ſonges ſont prèsque toûjours envelopez. En effet, je ne ſai rien de mépriſable à l'égal de toutes ces réveries, que pluſieurs voudroient faire paſſer pour d'autant plus divines qu'elles ſont plus extravagantes, & qu'elles troublent davantage notre imagination. Cela ſe fait de la même façon à peu près, qu'on dit que les monſtres s'engendrent en Afrique. La rareté des eaux contraint les animaux qui y ſont, de ſe trou-

ver ſouvent à boire en même lieu; & cela eſt cauſe que les eſpeces differentes ſe mélant enſemble, & s'accouplant au tems qu'elles ſont en amour, il en vient ces monſtres qu'on y voit en beaucoup plus grande quantité qu'en pas une autre partie de la Terre. Tant d'images differentes de divers objets, qui s'élévent durant nôtre ſommeil en forme de vapeurs au cerveau, & qui viennent à s'y rencontrer dans ce petit lieu où eſt le ſiege de la fantaiſie, y forment aiſément ces ſonges prodigieux dont nous parlons. Que s'il y en a qui méritent nôtre attention, & que nous y faſſions quelque reflexion pour ce qui touche l'avenir, ce ſont ceux que les Philoſophes nomment naturels, & que les Medecins conſidérent avec eux comme ſignes démonſtratifs de nôtre conſtitution, & des choſes dont nous ſommes ménacez par nôtre temperament préſent. Hippocrate en a fait un petit diſcours, où il ſe montre fort religieux, pour ne pas dire hypocrite, par un grand nombre de ſacrifices qu'il ordonne afin d'expier les mauvais Songes, outre qu'il reconnoit d'abord, qu'il y en a qui ſont purement divins, ce que n'a pas fait Ariſtote, qui ſe ſert neanmoins de ſon autorité. Mais comme j'entends bien pourquoi il dit que de réver

*L. de Inſomniis.*

qu'on nâge dans des eaux, c'eſt un mauvais ſigne, & qui fait voir que le corps eſt plein d'humiditez, quoi qu'à l'égard d'un fiévreux le Songe n'ait rien de mauvais, parce qu'il donne à eſperer que cette humidité temperera la chaleur de la fiévre. Auſſi ne ſaurois-je comprendre par quelle raiſon le ſonge d'une mer agitée ſignifie la mauvaiſe diſpoſition du ventre, comme il l'écrit, avec quelques autres regles ſemblables, où j'ai de la peine à reconnoître le grand génie de ce divin vieillard. Tant y a que tant en ce lieu-là, que dans ſon ſixiéme livre des maladies Epidemiques, il fait un grand fondement ſur les ſonges, ſoit pour reconnoître les infirmitez, ſoit pour le regime de la ſanté. Galien a compoſé ſur le même ſujet ſon livre du préſage qu'on peut prendre des Songes. C'eſt ſelon cette doctrine que les Pythagoriciens vouloient que chacun ſe contemplât dans ſes Songes comme dans un miroir, pour y remarquer par le temperament du corps les habitudes bonnes ou mauvaiſes de l'ame. Zenon ſoûtenoit auſſi qu'il n'y a perſonne qui ne puiſſe apprendre de ſes Songes s'il profite, ou non, dans l'exercice de la vertu. Democrite porté du même ſentiment nommoit les Songes tantôt des ſimulacres & défluxions de

orps, tantôt des dépouïlles & images des hoſes. Et nous liſons entre les Sentences 'Epicure celle-ci, Qu'un homme ſage eſt oûjours ſemblable à lui même, juſques dans es ſonges; parce qu'il croioit que ſa bonne açon de vivre pendant la journée, l'exemoit des inquietudes que donnent les Songes xtravagans de la nuit, qui procédent ordiairement de nos déreglemens. On peut onc prendre raiſonnablement de ces Songes hyſiques quelques indications de ce qui nous eut arriver dans le train ordinaire de nôtre ature. Mais hors de là, & aux choſes qui épendent de la Fortune, ou d'autres cauſes ue celles de nôtre propre conſtitution, c'eſt ne ſuperſtition, & une pure foibleſſe d'eſrit, de s'amuſer à conſidérer des Songes, & e faire quelque fondement ſur cette ſorte 'illuſions nocturnes.

Car de croire qu'il y ait des pierres qui faent réver les choſes futures, étant miſes ſous e chevet du lit, comme celle dont parle Soin à qui la figure a donné le nom de corne l'Hammon, c'eſt à faire à ceux qui ſe repaiſent de viandes creuſes, & qui reçoivent pour utant de véritables hiſtoires tous les relations abuleuſes des livres. Je ne fais pas plus de as de ce qui ſe dit des Songes que fait une

nouvelle mariée la premiere nuit de ſes nôces, qu'on veut qui ſoient toûjours veritables, témoin celui dont parle le Moine Rorico, qu'eut la mere de Theodoric Roi des Gots, qu'elle ſçut ſi bien déguiſer à la femme d'Idatius. Et peut-être doit-on avoir la même opinion de ce qu'écrit Blefkenius en ſa deſcription de l'Islande, quand il aſſure qu'à cauſe que les habitans de cette Isle ſont la plûpart de leurs meubles d'oſſemens de Balenes, & qu'ils en conſtruiſent même leurs maiſons, ceux qui s'y repoſent la nuit ne ſongent jamais que des naufrages; encore qu'il ſemble qu'on pourroit rendre quelque raiſon phyſique de ce dernier effet. Pomponace en a bien voulu trouver pour expliquer ce qu'il dit avoir vû faire à un Aſtrologue de ſon tems, qui dévinoit par les regles de ſon art, & après quelques obſervations qu'il faiſoit, ce que diverſes perſonnes avoient ſongé la nuit en dormant. Non pas, ajoûte Pomponace, qu'il allât juſqu'à ſpécifier chaque choſe, mais il diſoit à l'un en général qu'il avoit révé en ſes parens, & à un autre que ſon imagination lui avoit repréſenté des chevaux, ou quelque autre choſe ſemblable. Si cela étoit véritable, je m'étonnerois moins de ce que nous liſons dans les Antiquitez Iu-

*Lib. 3. de Geſt. Fr.*

*L. 2. Apol. cap. 7.*

daïques de Ioſephe, que Daniel empécha Nabuchodonoſor de faire mourir tous ſes Mages, indigné contre eux de ce qu'ils ne pouvoient le faire ſouvenir d'un ſien Songe qu'il avoit oublié. Mais pour en parler franchement, il n'y a rien qui tienne ſeulement du vraiſemblable en mille contes qui ſe font de cette nature. Je ſai bien qu'ils ſe rencontrent parfois dans des Hiſtoriens de grande reputation; mais ſi l'on y prend garde, ils ne les rapportent guéres que comme des bruits qui ont couru, & dont le vulgaire a été perſuadé. Il faut recevoir de même tous ces exemples qu'on peut voir dans le huitiéme chapitre du premier livre de Valere Maxime, qui eſt certes un Auteur d'excellente Latinité, mais de nulle conſidération pour ce que nous traitons, comme on peut juger par le Songe de Simonides, & la fable des deux Arcadiens, dont Ciceron même, qu'il a vrai-ſemblablement ſuivi, s'eſt moqué. Quant aux Ecrivains tels que Cardan, qui prennent la licence de mettre ſur le papier tout ce que bon leur ſemble, nous nous devons toûjours ſouvenir en les liſant, que l'incredulité a été nommée par un de ces anciens Sages le nerf de la Prudence. Comme il y a des hommes qui ne font jamais de Songes, ce qu'on a dit de Neron entre au-

*Suetone.*
*Herod.*

*liv. 4. Pline l. 5. cap. 8.* tres avant le parricide de ſa mere, & de toute la nation des Atlantes; il s'en trouve au contraire qui ſont les plus riches du monde en réveries, ſi on les en croit. Les Sabins ſelon le proverbe Latin, ſongent tout ce qu'ils veulent; & les peuples de Canada veulent au rebours tout ce qu'ils ont ſongé. Car les Relations que nous avons d'eux portent, que s'il leur a ſemblé en dormant qu'on leur ait fait un préſent, ils l'exigent le lendemain; s'ils ont ſongé le meurtre d'un homme, ils tâchent de l'exécuter en ſuite; bref c'eſt le même de tout ce que leur imagination leur repreſente la nuit, qu'ils veulent rendre réel lorſqu'il eſt jour, ſous ce plaiſant prétexte, que leurs Songes doivent être toûjours véritables. La raiſon qu'ils en rendent à nos François, quand on leur diſpute cela, eſt aſſez conſidérable pour venir de gens ſi barbares. Il n'y a point de Nation, diſent-ils, qui n'ait quelque choſe de propre & de ſingulier. Les Européens ont leurs dons de Nature, que ceux de Canada ne poſſedent pas. Ce n'eſt donc pas merveille ſi ceux-ci jouïſſent ſeuls de ce privilege, de ſonger les choſes qui doivent infailliblement arriver. Voilà ce qui fait dire au Pére qui nous a donné une Relation des Hurons de l'an mil ſix cens quarante

*Sabini quod volunt ſomniant.*

r, que ces Peuples qui n'avoient aucun
e exterieur, ne reconnoiſſoient point
tre Dieu que Morphée, n'aiant rien re-
qué, qui eut de pouvoir ſur leur eſprit,
parable à celui d'un Songe. En verité il
des hommes par tout merveilleuſement
ins à ſe tromper eux mêmes; & c'eſt une
e étrange que ceux du vieil & du nou-
Monde s'accordent ſi bien en cela, no-
nent au fait des Songes. Nous avons
: bien plus de ſujet aujourd'hui que n'a-
Ciceron de ſon tems, de nous plaindre
tte ſuperſtitieuſe créance qu'on y appor-
& de conclure nôtre matiere comme il
en ces termes: *Explodatur hæc quoque iorum divinatio pariter cum cæteris. Nam rè loquamur, ſuperſtitio fuſa per gentes ſſit omnium ferè animos, atque hominum illitatem occupavit.* Il me reſte ſeule-
t à combatre l'apprehenſion de vôtre
e, d'une autorité qui devroit ſeule obte-
out ſur vôtre eſprit, quand nos raiſons
roient pas aſſez fortes pour le perſuader.
de la Loi divine que je veux parler, qui
d ſi expreſſément dans le dix-neuviéme
tre du Levitique, & dans le dix-huitié-
u Deuteronome, d'obſerver les Songes.
ndamne-t-elle pas à la mort dès le trei-

ziéme chapitre du même Deuteron
Prophetes qui ſe ſervoient de la di
des Songes pour tromper le peuple,
que leurs prédictions reüſſiſſoient
fois? Et ne met-elle pas dans le ſeco
des Paralipomenes entre les impietez
naſſez celle-là de s'être arrêté aux
C. 33. Voiez encore le cinquiéme chapitre
cleſiaſte, il vous fera leçon de la va
Songes. Et ſi vous prenez la peine
le trente-quatriéme de l'Eccleſiaſti
vous aſſurera que c'eſt comme s'a
vouloir embraſſer ſon ombre, ou à ſi
vent, que de perdre le tems à conſid
Songe. Je le conſumerois inutileme
même, ſi j'ajoûtois quelque choſe à
ceptes ſi précis. Voions maintenant
plainte du Sommeil eſt plus juſte que l
te de vos Songes.

Je vous dirai d'abord qu'encore qu
deſſein ſoit de combatre le déplaiſir qu
prenez de dormir plus que d'autres
vous croiez avoir en cela de l'avanta
vous, ſi ſuis-je très aiſe de voir que vo
ferez le veiller au dormir, parce que
de là une conſequence preſque certa
bon-heur de vôtre condition. Pour le
eſt-ce une regle poſée par pluſieurs

moi, que ceux qui ſont plus d'état du Sommeil, que de la veille, ne doivent pas être reputez heureux, puiſqu'ils préferent à la vie une choſe qu'on peut dire indifferente. Mais dites-moi la verité, n'eſt-ce pas Seneque qui vous a mis en ſi mauvaiſe humeur contre ceux qui dorment un peu largement, & comme l'on dit la graſſe matinée? Car je me ſouviens qu'il eſt ſouvent dans les invectives contre eux; & je ſai auſſi combien vous eſtimez ce grand Perſonnage. Il ſe plaint avec Caton de ce qu'il ſe trouvoit des hommes qui n'avoient jamais vû lever ni coucher le Soleil (ce qu'Athenée reproche auſſi aux Sybarites & aux Colophoniens.) Il nomme Hibous & Antipodes ceux qui dorment le jour, & il les accuſe de ſavoir ſi peu comme il faut vivre, qu'ils ne ſçavent pas ſeulement quand il en eſt le tems. Certainement il peut y avoir de l'excès en cela, & je tombe d'accord que le Sommeil d'un homme ne doit pas reſſembler à celui d'un Ours, d'un Crocodile, ou d'un Veau marin. Outre le préjudice de la ſanté qui ne s'accommode pas avec un trop long dormir, l'eſprit même, comme l'a remarqué Platon au ſeptiéme livre de ſes Loix, y eſt intereſſée; & l'on ſait qu'il n'y a rien de plus contraire à la fortune des particuliers, qui dépend

*Epiſt. 123.*

*Lib. 12.*

toute de l'action. Si eſt-ce qu'il n'eſt p
ſonnable de ſuivre ſi abſolument les
mens de Platon ou de Seneque, qui pe
avoir été d'une conſtitution contraire à
tre, & qui ſur cela ont poſſible préſc
regimes de vivre qui ne ſont pas bons
tout le monde. Qu'ainſi ne ſoit, vo
que dit le dernier à ce propos dans un
endroit, par où nous pouvons aſſez rec
tre quel étoit ſon temperament. *Dorm
nimum, conſuetudinem meam noſti. Bi
mo ſomno utor, & quaſi intervigilo: ſa
mihi vigilare deſiiſſe. Aliquando dormi
ſcio, aliquando ſuſpicor.* Ceux qui do
naturellement ſi peu, ſont injuſtes, s'il
ſent meſurer le ſommeil des autres qui
plus aſſoupis, au leur. D'ailleurs no
ſommes pas obligez d'imiter toutes les
ritez des Philoſophes. Et pour moi je
bien faché d'avoir la bale en main, & l
ſin deſſous quand je m'endors, pour m'
ler au bruit comme les gruës, encore
diſe qu'Ariſtote, le moins bizarre d'
eux, & celui qui s'eſt le mieux accom
à la vie civile, le pratiquoit ainſi. Il
pas vrai auſſi que tout ſommeil qui ſe
le jour ſoit reprehenſible, ſelon le dire
neque. Ceux des païs chauds, & parti
re

du ſien, ne ſauroient ſe paſſer de dor-
iidi, ce qu'ils nomment aujourd'hui
*ſieſta.* L'Hiſtoire nous apprend que
miers Rois avoient le même uſage,
lle dit que Clovis donna à S. Remi,
, pere de Charles Martel, à S. Rigo-
ute la terre que ces ſaints Perſonna-
voient environner, cheminant à pied
ig-tems que le ſommeil meridien des
inces dureroit. Aux lieux où l'on
eux ou trois mois de jour continuel,
on n'eſt averti préciſément de l'heure
ir, que par le ſilence des oiſeaux &
des animaux, il faut bien enfraindre
ne de Seneque. Et quand Philoſtra-
é au Dieu du Sommeil dans ſes plattes
s une robe blanche par deſſus une
l a ſans doute voulu ſignifier que le
lu jour étoit parfois auſſi bon & auſſi
, que celui de la nuit, contre le ſen-
u même Philoſophe. Il n'y a donc
temperance de ce doux relâche qui
lâmer: & elle ne peut être determi-
le temperament d'un chacun. I'a-
e comme le repos ſe ſubordonne à
qui eſt beaucoup plus noble dans la
le Sommeil ne doit auſſi être re-
, que pour nous rendre plus propres

à la veille, qu'il faut conſidérer com
fin & la forme dont l'autre eſt une pure
vation. Après cette précaution perſon
peut être repris de ſuivre ici ſon nature
*turalibus neque meremur, neque demerem*
en effet les exemples de ceux qui ont
beaucoup de tems à dormir, ou for
montrent bien qu'il n'y a point de reg
taine à préſcrire là-deſſus. Car ne
nous pas que monſtre de Caligula ne d
*Suet. in Caligul. Art. 78.* que trois heures par nuit? Et que le
Scipion au contraire étoit un des plus
dormeurs de ſon tems? C'eſt choſe ce
qu'Auguſte fut trouvé dormant à l'heu
faloit donner cette grande bataille qui
*art. 50.* dit maître du monde. Et quoique Su
diſe que le ſommeil ordinaire de ce
que n'étoit pas de plus de ſept heures,
ce qu'Aurelius Victor le qualifie très
peré au dormir. Ces exemples & aſſe
tres qu'on pourroit rapporter, font bie
qu'il n'y a ni vice ni vertu au long
court dormir, s'il ne fait que ſuivre l
rel qui le donne. Or vous ne vous a
pas d'outre-paſſer cette regle, ni d'êt
moderé en vôtre ſommeil, eu égard à
peut demander vôtre nature. Vou
plaignez plûtot de ce qu'elle vous obli

continuer plus long tems que vous ne deſireriez, parce qu'il vous ſemble que vous en perdez autant de celui de votre vie, & que ceux qui dorment moins ſont plus propres à l'action, & vivent plus que vous, s'il faut ainſi dire, dans une même quantité d'années. Je ſai bien qu'Ariſtote a écrit, que dormir c'étoit vivre ſimplement de la vie d'une plante, encore qu'il prouve ailleurs contre Anaxagore ſans le nommer, que les plantes ne dorment pas, puiſqu'il n'y a point de ſommeil qui n'ait un réveil, dont on ne ſauroit dire qu'il paroiſſe en elles le moindre veſtige. Je me ſouviens bien auſſi que ſur le doute que fit quelqu'un, lequel étoit le plus grand nombre, celui des morts, ou celui des vivans, on lui demanda de quel coté il prétendoit mettre ceux qui dormoient. Epaminondas dit ſelon le même raiſonnement, aiant tué une ſentinelle endormie, qu'il la laiſſoit telle qu'il l'avoit trouvée. Et Soliman eut ſans doute un ſentiment tout ſemblable, quand il commanda qu'auſſi-tot qu'il ſeroit endormi, on allât étrangler le Bacha Hebraïm, croiant être quitte par là du ſerment qu'il lui avoit fait, que tant que lui Soliman ſeroit en vie, il ne le ſeroit point mourir; parce, diſoit-il, qu'un homme qui dort, à le bien prendre, n'eſt pas

*L. 1. Eth. Eudem. c. 5. & l. 5. de gener. ani. c. 1.*

en vie. Mais nonobſtant toutes ces conſidérations, qui ſemblent n'avoir été inventées que pour nous faire haïr le ſommeil ; & ſi vous prenez la peine de tourner la medaille, & de faire tant ſoit peu de reflexion ſur les grands avantages qu'il porte avec lui, je m'aſſure que vous ne lui ſerez pas ſi contraire. *L. 1. Eth. Nic. cap. ult. & 2. End. c. 1.* Ne ſavez-vous pas bien qu'Ariſtote même qui avoit tant de peur de ſe laiſſer trop aller à la douceur de ſes charmes, comme nous l'avons remarqué, avouë qu'il eſt le repos de l'ame auſſi bien que du corps ? N'a-t-il pas un pouvoir merveilleux de rendre les plus miſerables ſemblables aux plus fortunez durant preſque la moitié de leur vie ? Autant de fois que nous nous couchons pour l'aller trouver, ne fait-il pas l'office de Mediateur pour nous apprivoiſer avec la mort, qui eſt ſa ſœur germaine, ſi nous en croions la Theogonie d'Heſiode, où il les fait l'un & l'autre enfans de la Nuit : Et les Grecs n'ont-ils pas dit à ſa recommandation, qu'il ſurmontoit le plus grand de tous les maux, qui eſt la faim ? Ie vous prie ſur tout de conſidérer, que ſi les miſeres de cette vie ſurpaſſent de beaucoup les proſperitez qu'on y reſſent, comme tout le monde eſt contraint de le confeſſer ; il s'enſuit neceſſairement que ce

que le ſommeil ſemble retrancher de nos jours, eſt plus à nôtre avantage qu'autrement. Outre que nous n'éprouvons point de plus doux appareil, ni de plus ſûr remede à toutes nos afflictions, que le dormir. Quant à ce qu'on lui reproche qu'il préjudicie à la vie active, par la ceſſation de toutes nos fonctions: Tenez pour aſſuré que ce qui ſe pert en apparence, eſt bien recompenſé en effet, & que la reparation de nos forces qui ſe fait par ſon moien, avec la vigueur qu'il nous inſpire pour mieux agir à nôtre réveil, ſert plus à l'action, que la ſurſeance que cauſe le même ſommeil ne lui eſt contraire. Voulez-vous ſavoir au vrai ce qui en eſt, & en quelle eſtime vous le devez avoir? Conſultez ceux qui ſont mal avec lui & qui emploient les Mandragores, l'Abſinthe, & toute ſorte d'Opiates, ou de narcotiques, pour le faire venir: Vous ſaurez d'eux qu'il n'y a point de calamité comparable à celle d'un homme qui ne peut dormir, & qui ne reçoit point cette conſolation ordinaire de la nuit. Car ce n'eſt pas ſans ſujet que Dieu promet entre autres choſes à ceux qui obſerveront ſes commandemens, qu'ils dormiront d'un bon ſommeil, & ſans que rien les inquiete. C'eſt une des plus grandes graces temporelles *Levit. c. 26.*

Pars humanæ melior vitæ. *Senec. in Her. fur.*

que nous puiſſions recevoir. Le Tragique Latin nomme pour cela le tems que nous dormons la meilleure partie de la vie. Et je crois que les Romains de pouvoient faire mourir plus cruellement le Roi Perſée leur priſonnier, qu'en l'empéchant de ſommeiller, comme firent ſes geolliers, qui eurent cette inhumanité de l'éveiller inceſſamment.

*Diod. Sic. ecl. 2. l. 31.*

Ne vous fâchez donc plus de prendre cet agreable aſſoupiſſement que la Nature vous ordonne, & dont ſans doute vous avez beſoin, puiſqu'il vient de ſi bon lieu. Si vous pouvez ſouffrir une petite raillerie là-deſſus, je vous dirai que vous avez un grand avantage en cela ſur les bêtes à cornes, qui dorment moins que les autres, à ce qu'ont obſervé les Philoſophes, ou pource que les fumées qui font le ſommeil s'élevent plus haut que leur cerveau ſans s'y arréter, ou à cauſe de la ſechereſſe du même cerveau, & de ce que les vapeurs ne paſſent pas facilement par des conduits ſi étroits qu'ils les ont. Pour en parler ſainement enſuite, je ſerois bien fâché de vous voir dans des ſommeils d'Epimenide, ou d'Endymion. Ie n'approuverois pas non plus que vous uſaſſiez, quand il vous ſeroit poſſible, de toutes les précautions des Sibarites, qui ne donnoient entrée dans leur ville

*Ariſt. l. 1. de Plantis, cap. 2.*

à aucun des métiers qui peuvent troubler de leur bruit le repos de ceux qui dorment. Athenée dit qu'ils en avoient même banni les Coqs pour la même raiſon. Et Seneque nous repréſente à ce propos un Myndirides de leur ville, ou Smyndirides comme le nomme Ariſtote, qui ſe plaignoit de n'avoir pû commodement repoſer, à cauſe de quelques feuïlles de roſe qui s'étoient miſes en double, au lieu de ſe tenir bien étenduës ſous lui. Mais puiſque vous étes fort éloigné de cette molleſſe effeminée, & que vous n'avez beſoin ni de laïtués pour vous provoquer le ſommeil, comme l'Empereur Tacite, ni de la Muſique endormante des Pythagoriciens, ni du ſon des flûtes avec lequel Philoſtrate dit qu'on mettoit au lit un certain Roi des Indes : Et puiſqu'au contraire vôtre propre temperament vous gratifie de ce profond dormir, qui vous rendroit inſenſible, comme vous dites, pendant huit ou neuf heures à la chûte de l'Univers : Joüiſſez paiſiblement de ce grand benefice, & au lieu de vous plaindre, remerciez l'Auteur de la Nature d'une ſi heureuſe conſtitution qu'eſt la vôtre.

*Lib. 12.*

*Lib. 2. de Ira. c. 25.*

*L. 1. Eth. Eud. c. 5.*

*Vopiſcus*

*Lib. de vita Ap. c. 14.*

## III.

## DE LA PATRIE ET DES E'TRANGERS.

JE tombe d'accord avec vous de cette affection naturelle que tout le monde reſſent pour ſon païs. Il ſemble que les bêtes ſauvages ſe plaiſent dans les bois où elles ſont nées. Les oyſeaux aiment leur nid, comme l'on dit, & quittent mal volontiers la region dans laquelle ils ont appris à voler. Les poiſſons même, ſi nous en croions Ariſtote, ne changent pas ordinairement les eaux où ils ont été produits, pour d'autres. Et quant aux hommes, Homere a fait voir en la perſonne d'Ulyſſe ce que c'en étoit, le faiſant renoncer à l'immortalité pour une Ithaque, qui n'étoit qu'un miſerable lieu, ataché comme un nid contre des rochers affreux & infertiles. J'ajoûte à cette autorité la conſideration des Elemens qui nous compoſent, & que nous voions ne pouvoir prendre le repos hors de leur Patrie, ſelon les termes de l'Ecole; ce qui ſemble montrer que la paſſion dont nous parlons, a ſa ſource dans la Nature, & croit inſenſiblement avec nous. Diſons donc tant que vous voudrez que l'amour de la Patrie comprend en ſoi toutes les autres

*Lib. de hiſt. ani. c. 37.*

nitiez; d'où vient peut-être que nous nous rvons du mot *rapatrier* en toute ſorte de conciliations. Suppoſons encore que cet- eſpece d'amour ſurpaſſe ſouvent celui qu'on pour une femme, pour un frere, ou pour s enfans; puiſque les exemples de Pauſa- as, de Timoleon, de la mere de Braſidas d'aſſez d'autres tant anciens que modernes, ui ſeroient trop longs à rapporter, nous uvent ſervir à faire valoir une telle propoſi- on. Avec tout cela pourtant, il faut que us m'avouïez de vôtre côté, qu'une infini- de grands Perſonnages, qui ſe ſont voulu ettre au deſſus des ſentimens du vulgaire, ont penſé tout autrement. Anaxagore ontroit le Ciel du bout du doigt, quand on i demandoit où étoit ſa Patrie. Diogene pondit qu'il étoit Coſmopolite, ou Citoien monde ſur une ſemblable queſtion. Cra- ; le Thebain, ou le Cynique, ſe moqua Alexandre qui lui parloit de rebâtir ſa Pa- e, lui diſant qu'un autre Alexandre que lui pourroit venir détruire pour la ſeconde s. Et la maxime d'Ariſtippe auſſi bien e de Theodore étoit, qu'un homme ſage devoit jamais hazarder ſa vie pour des us, ſous ce mauvais prétexte de mourir ur ſon païs. Voilà une leçon bien diffe-

rente de la premiere, & de celle qu'avoient appriſe ces Decies Romains, & ces Philenes Carthaginois, qui ſe dévoüérent ſi reſolument à une mort certaine pour la gloire de leur Nation. La liberté eſt une choſe ſi précieuſe, au dire des Philoſophes que nous venons de nommer, qu'il n'y auroit nulle apparence de nous laiſſer attacher à une certaine piece de terre, quelque nom de Patrie qu'on lui puiſſe donner, comme l'étoient ces ſerviteurs ruſtiques des Anciens, *Patriæ tanquam glebæ addicti.* Auſſi ceux de cette opinion n'ont pas fait difficulté de définir l'amour dont nous parlons, une erreur utile, & une tromperie neceſſaire pour faire ſubſiſter les Empires, ou toute ſorte d'autres Dominations. Et Cardan entre les Auteurs recens s'étoit ſi bien confirmé dans cette doctrine, qu'il oſe traiter d'inſenſez les Brutes, les Scevoles, & leurs ſemblables; ſoûtenant qu'il n'y eut jamais que les véritables miſéres de leur condition, ou quelque vain deſir de gloire, qui les ait portez à feindre de vouloir ſacrifier leur vie au bien & à la gloire de leur païs. Certes il n'y a point de Lotos chez les Poëtes, qui ait eu le pouvoir de faire oublier la Patrie, comme de ſemblables diſcours le peuvent avoir.

*L. de vita Prop. cap. 32.*

Ils ne m'ont pas neanmoins perſuadé de

telle façon, que je ne donne beaucoup à ce reſſentiment naturel que ſoûtient le parti contraire; & la raiſon d'Etat ſurvenant là deſſus m'oblige de ſouſcrire au dire de ce brave Troyen, que le meilleur de tous les augures eſt de combatre pour ſa Patrie. Mais comme je m'accommode doucement avec vous pour ce regard, trouvez bon que je vous contrediſe ſur deux autres points, & que m'oppoſant formellement à cette grande averſion des autres païs, dont vous témoignez d'être touché, je vous ſoûtienne encore qu'il y a de l'injuſtice, & peut-être de l'inhumanité, à traiter ſi mal les E'trangers que vous voudriez qu'on fit.

*Hector. Homer.*

Ne ſavez-vous pas, pour ce qui concerne le premier article, qu'on a toûjours dit que la Patrie d'un homme de bon eſprit, étoit par tout où il pouvoit vivre commodement & à ſon aiſe.

*Ibi Patria ubi benè.*

*Omne ſolum forti patria eſt.*

*Ovid. 1. Faſt.*

Et par cet effet combien de perſonnes voïons-nous dans toutes les Hiſtoires qui ont preferé le ſéjour des Païs étrangers à celui qui leur étoit naturel, dequoi ils ont eu tout ſujet de ſe contenter? La ville d'Athenes avoit de grands charmes par tous ſes Citoiens, & nean-

cieuſe, au dire des Philoſophes que
nons de nommer, qu'il n'y auroit
parence de nous laiſſer attacher à u
ne piece de terre, quelque nom
qu'on lui puiſſe donner, comme l'é
ſerviteurs ruſtiques des Anciens, *P*
*quam glebæ addicti.* Auſſi ceux de
nion n'ont pas fait difficulté de défini
dont nous parlons, une erreur util
tromperie neceſſaire pour faire ſub
Empires, ou toute ſorte d'autres Don
Et Cardan entre les Auteurs recens
bien confirmé dans cette doctrine,
*L. de vita Prop. cap. 32.* traiter d'inſenſez les Brutes, les Sce
leurs ſemblables; ſoûtenant qu'il n
mais que les véritables miſeres de le
tion, ou quelque vain deſir de gloi
ait portez à feindre de vouloir ſacrifi

pas enfin de trouver Rome au bord de l'Iſtre ou du Danube, & d'écrire à ſon ami,

*Quem fortuna dedit Roma ſit ille locus.* *Lib. 1. de Ponto, El. 6.*

Quoi qu'il en ſoit, tant s'en faut, que beaucoup reſſentent aujourd'hui cette tendreſſe des Romains pour leur païs natal, qu'on voit beaucoup de Princes, ſelon l'obſervation de Boccalin, qui ſont contraints de defendre à leurs ſujets de le quitter ſur peine de la vie. C'eſt bien ſigne qu'il ſe trouve aſſez d'autres lieux que celui de la naiſſance, où l'on peut rencontrer ſon mieux. Qu'eut été Diogene qu'un faux monnoieur toute ſa vie s'il n'eut bougé de Sinope, ſans qu'Athenes & Corinthe euſſent contribué ce qu'elles firent à ſa vertu & à ſa gloire? Et Zenon de Citie n'avoit-il pas beſoin d'abandonner ſon Isle de Cypre, pour ſouffrir une tempête avantageuſe, ſelon qu'il diſoit, & faire cét heureux naufrage dans le Port de Pyrée? Tenez pour aſſuré que comme les enfans adoptifs, & que nous choiſiſſons avec déliberation, donnent ſouvent plus de contentement que les naturels: la même choſe arrive en ce qui touche nôtre demeure, que nous éprouvons aſſez de fois plus douce & plus à ſouhait dans un lieu de nôtre élection; qu'en celui de notre naiſſance. *1. cent. rag. 99.*

Quant au ſecond chef de ma contradiction,

*Athen. lib. 12.* moins Iphicrates lui prefera la Thrace, Co non l'Isle de Cypre, Timothée celle de Les bos, Chares le Promontoire de Sigée, & Chabrias les plaines de l'Egypte. En vérité il y a de foibleſſe à ne pouvoir vivre qu'en un lieu certain & déterminé. Comme ſi nous ne recevions pas de tous les endroits de la Terre les influences des Cieux? Et comme ſi nous ne découvrions pas le Soleil & les Etoiles de quelque lieu où nous puiſſions établir nôtre demeure? Car pour ce qui eſt des habitudes & de la frequentation, le Sage trouve par tout avec qui converſer; & la Vertu eſt ſi puiſſante, qu'elle lui acquiert des amitiez parmi les plus Barbares. Ainſi l'on peut dire qu'il y a des Patries d'élection, auſſi bien que de naiſſance, & que celles-là nous donnent parfois plus de ſujet de les affectionner par raiſon, que nous ne ſommes portez d'inclination pour les autres par nature. Je ſai bien que les Romains prenoient l'éloignement de leur Ville pour une mort civile. Mais outre que le ſejour de cette capitale du Monde doit être conſideré comme aiant quelque choſe de particulier: l'on peut voir dans ſon Poete qui ſe plaignoit ſi hautement d'être relegué parmi les neiges de la Scythie, & l'inhumanité des Getes & des Sarmates, qu'il ne laiſſa

enfin de trouver Rome au bord de l'Iſtre
lu Danube, & d'écrire à ſon ami,
*uem fortuna dedit Roma ſit ille locus.*
ɔi qu'il en ſoit, tant s'en faut, que beau-
p reſſentent aujourd'hui cette tendreſſe
Romains pour leur païs natal, qu'on voit
ıcoup de Princes, ſelon l'obſervation de
calin, qui ſont contraints de defendre à
s ſujets de le quitter ſur peine de la vie.
t bien ſigné qu'il ſe trouve aſſez d'autres
r que celui de la naiſſance, où l'on peut
ɔntrer ſon mieux. Qu'eut été Diogene
ın faux monnoieur toute ſa vie s'il n'eut
gé de Sinope, ſans qu'Athenes & Corin-
ɛuſſent contribué ce qu'elles firent à ſa ver-
ɛ à ſa gloire? Et Zenon de Citie n'avoit-il
beſoin d'abandonner ſon Isle de Cypre,
r ſouffrir une tempête avantageuſe, ſelon
l diſoit, & faire cét heureux naufrage dans
ɔrt de Pyrée? Tenez pour áſſuré que com-
les enfans adoptifs, & que nous choiſiſſons
ɛ déliberation, donnent ſouvent plus de
ɛntement que les naturels: la même choſe
ɾe en ce qui touche nôtre demeure, que
ɜ éprouvons aſſez de fois plus douce &
à ſouhait dans un lieu de nôtre élection;
n celui de notre naiſſance.

*Lib. 1. de Ponto, El. 6.*

*1. cens. rag. 99.*

Quant au ſecond chef de ma contradiction,

certes je m'étonne que vous vouliez co
dre le mot d'Ennemi avec celui d'Etra
comme ont fait autrefois les Romains.
Peregrinus antea dictus hostis. *Cic. 1. de offic.* vous ſouvient-il point qu'Homere ap
chiens ceux qui traitent mal les Etranger
cauſe de la nature de cét animal, qui ca
un chetif eſclave domeſtique, & abbaye
le plus honnête homme du monde s'il l
inconnu? Pour le moins ne ſauriez-vous
que les François n'aient été de tout tems
hoſpitaliers, & faiſant profeſſion de bien
ter ceux du dehors. Les Loix de nos an
Celtes puniſſoient plus rigoureuſemen
meurtre d'un Etranger, que celui d'un Cit
comme l'on peut voir dans ce qui nous
*Excer. Conſt. pag. 515.* de Nicolas Damaſcene. Et quelques uns
obſervé ſur ce ſujet, que le droit d'Au
qui a lieu en France contre les Etran
prend ſon nom *d'Albion*, à cauſe qu'il n'
introduit en ce Roiaume qu'en haine des
glois, & pour prendre revanche de la de
qu'ils firent à ceux de nôtre Nation ſous
Roi Edoüard Troiſiéme, d'habiter dans
païs à peine de la vie, ſelon que Polidore
gile l'a franchement reconnu. Auſſi vo
nous dans tous nos vieux livres appellez
tumiers, que le mot d'Aulbain s'écrit toû
avec une l, ce qui fortifie l'étymologie

nous parlons, que d'autres tirent du mot Latin *Advena*, & montre & l'hoſpitalité des François, qui n'avoient point de terme propre dans leur langue, pour exprimer ce qui s'introduiſoit contre l'Etranger. Mais quelle preuve plus forte, plus évidente, & plus expreſſe pour nôtre tems même, pouvons nous donner du bon traitement que reçoivent de nous tous nos hôtes, que celui que nous avons fait aux Gondis, aux Schombergs, aux Mandoſſes, aux Biragues, aux Trivulces, aux Stroſſes, aux Urſins, aux Fiesques, aux Ornanes, & à une infinité d'autres? S'il étoit beſoin de le prendre de plus haut, & d'en dire plus de particularitez, nous remarquerions comme un Arragonois Bernard de Vinero fut grand Maître de France ſous Louïs le Debonnaire: Comme un Charles de la Cerda Caſtillan fut Connétable ſous le Roi Jean: Et comme Jaques du Glas Ecoſſois, l'auteur de la Garde Ecoſſoiſe de nos Rois, fut fait Maréchal de France, auſſi bien que Jean Stuart Connétable, par Charles VII. Tant de Princes étrangers que nous avons naturaliſez prouveroient encore plus fortement nôtre propoſition. Et les ſervices que les uns & les autres ont rendus à cette Couronne, feroient voir clairement, que ſi la France a toujours uſé de gran-

de bonté envers les Etrangers, elle n'a eu que rarement occaſion de s'en repentir. Auſſi faut-il avouër, qu'elle a reçu parfois des autres païs la pareille de ce bon traitement, en la perſonne de ceux qu'elle leur a envoiez. Nous ſavons que la Suede a recüeilli Ponnus de la Gardie nôtre compatriote ſi favorablement, que ſes deſcendans n'ont pas ſujet d'envier la fortune des plus grands Seigneurs de ce païs-la. Les Comtes de Montgommery d'Angleterre ſont d'extraction Françoiſe. Et la grande antipathie de nôtre Nation avec l'Eſpagnole n'empêche pas que nous n'y conſiderions la Maiſon de la Cerda, d'ou eſt le Duc de Medina Celi, comme venuë de Bearn par un Bâtard de la Maiſon de Foix: Les Ducs de Cardona Catalans, comme deſcendus de celle d'Anjou: L'une de plus nobles Familles de la Navarre, qui eſt celle des Beaumons, comme ſortie du milieu de la France: Et les Comtes d'Aquilar, auſſi bien que les Velasques Connétables de Caſtille, comme des rejettons dont la tige nous appartenoit.

Prenons-le dans la theſe générale. N'eſt il pas vrai que rien n'a tant contribué à la grandeur de Rome, que cét accès libre qu'elle donnoit à toutes les Nations de s'y venir habituer, & de prendre part auſſi

tôt à ſon Gouvernement? Et ne ſavons-nous pas qu'au contraire la rigueur tenue contre les E'trangers par les Republiques de Sparte & d'Athenes, a toûjours été eſtimée la principale cauſe de leur peu de durée? Car vous vous pouvez ſouvenir de la remarque d'Herodote, que jamais les Lacedemoniens n'accorderent le droit de Bourgeoiſie qu'à deux E'trangers ſeulement, Tiſamente & Hegie ſon frere: dont le premier leur fit obtenir cinq des plus notables victoires qu'ils aient remportées ſur leurs ennemis. L'Hiſtoire Grecque vous fera voir encore, que ſi les Thebains n'euſſent été hoſpitaliers, comme ils le furent envers Philolaus le Corinthien, quoiqu'il les fut venu trouver pour une ſort mauvaiſe cauſe, ils euſſent été privez de toutes ces belles Loix qu'il leur donna depuis. Mais nous avons une autorité beaucoup plus conſiderable que celle des Grecs ni des Latins, qui nous oblige à recevoir les E'trangers avec toute civilité & courtoiſie. Gardez-vous bien, dit le Texte ſacre, de contriſter vos hotes, ni de mal-traiter ceux du dehors, ne ſut-ce qu'en commemoration de ce que vous avez été autrefois de la même condition, & pelerins comme eux, lorſque vous vous retirâtes en Egypte. Quelle apparence y auroit-il

*Lib. 9.*

*Ariſt. 2. Polit. c. ult.*

*Exod. c. 22. & 23.*

donc que contre les commandemens exprès de Dieu, la France exerçât aujourd'hui des rigueurs contre les Etrangers, pareilles à celles dont cette même Egypte uſoit autrefois du tems de Buſiris, ou qui ſe pratiquoit par des Moſcovites? Qu'Alexandre le Grand eut bonne grace de déclarer par un Edit, que tous les gens de bien étoient parens les uns des autres, & qu'il n'y avoit que les méchans ſeuls qu'on devoit reputer Etrangers. Et de verité l'on reçoit ſouvent des devoirs & des offices d'amitié d'un étranger, beaucoup plus conſidérables que ceux d'un concitoien, où mêmes d'un proche parent, parce que le zele du premier eſt plus franc, & ſes ſoins plus libres, plus entiers, & moins partagez que ceux de l'autre. Les ſervices que rendent au public ceux du dehors, doivent être eſtimez par la même raiſon. Leur naiſſance les oblige à s'y porter avec une ardeur & une fidelité extraordinaire, parce qu'ils ne ſeroient pas regardez ſans cela. Et leur indépendance dans un dégagement de parenté, & de toute autre affection que celle de l'Etat, les y attache plus fortement que ceux qui mélent toûjours leurs interêts particuliers dans celui de la Seigneurie, comme parlent les Italiens. C'eſt peut-être pourquoi Ariſtote a prononcé hardiment,

que de toutes les amitiez, l'hoſpitaliere étoit la plus forte. Auſſi n'y en a-t-il point de plus étroite, ni de plus affermie, que celle de l'eſprit envers le corps, où il habite comme étranger & venu de dehors. Ceſſez donc, je vous ſupplie, de juger ſi mal des E'trangers, & vous ſouvenez de cette penſée d'un Sophiſte, que la plûpart des fleuves ſont étrangers dans les terres qu'ils rendent fertiles: Que le Roſſignol n'eſt pas moins eſtimé pour venir de loin; Que les perles & les pierres précieuſes nous ſont apportées du bout du monde: Et que Cadmus étoit proſelyte ou étranger parmi les Grecs, qui lui ſont neanmoins redevables de toutes les Sciences qu'il leur apporta de Phœnicie. Sur tout ne croiez plus que ce ſoit faire une véritable injure à quelqu'un, de lui reprocher qu'il eſt étranger. On voulut faire honte au Philoſophe Antiſthene de ce que ſa mere n'étoit pas Athenienne; & à Iphicrates de même, de ce que la ſienne étoit de Thrace. Diogenes Laertius & Seneque font faire à tous deux une même réponſe là-deſſus; Que la mere des Dieux de ce tems-là étoit bien venue de Phrygie & des ſolitudes du mont Ida, qui ne laiſſoit pas pourtant d'être reſpectée de tout le monde. Vous voiez bien que cette repartie ſe peut

*Lib. 2. magn. mor. cap. 11.*

étendre plus loin que le Paganisme. Et je ne doute point que vous ne reconnoissiez assez combien ce seroit une chose ridicule, qu'il fut permis de faire cas, & d'avoir soit des chiens, soit des chevaux, qui viennent de pais fort éloignez, lorsque nous les trouvons excellens; & qu'il ne fut pas loisible de se prévaloir des hommes du dehors, qu'une vertu extraordinaire nous peut rendre recommandables. Certes outre l'excès d'une rigueur barbare dont nous userions en leur endroit, nous serions encore trop injustes envers nous-mêmes.

## IV.

## DU BON ET DU MAUVAIS USAGE DES RECITATIONS.

Je ne suis pas si déraisonnable que de trouver à dire aux divertissemens de mes amis, moi qui ai besoin plus que personne, qu'on excuse les miens. Lelius & Scipion ne me plaisent pas moins ramassant des coquilles sur le rivage de Gayette, que lors qu'ils rangent en bataille les troupes Romains sur celui de Carthage. Et je sai bien que la Philosophie ne condanne pas les choses mêmes qui se font par pure récréation, puisqu'elle ne contemple tout ce monde que comme le jeu plûtôt

*Cic. 2. de Orat.*

que l'ouvrage ſerieux du Tout-puiſſant. Pourquoi blâmerions nous donc le plaiſir que ſe donnent ceux dont vous me parlez, dans des recitations où ils s'exercent à la mode des Anciens? Mais puisque vous voulez que je vous diſe librement ce que je penſe de ces aſſemblées, où tant de perſonnes d'honneur & de merite ſe trouvent, pour ouïr reciter quelque piece qui n'a point encore vû le jour, je vouz en parlerai avec la même franchiſe dont j'ai accoûtumé de vous expliquer tous mes ſentimens. *Plat. 6. de leg.*

A conſiderer généralement cette façon de reciter une compoſition nouvelle, je ne vois nul ſujet ſur lequel on la puiſſe blâmer aujourd'hui, puisque nous ſavons qu'elle étoit en ſi grand uſage dés le tems des Anciens. Les Epitres de Pline le témoignent aſſez. Il dit dans la treiziéme du premier livre, qu'il ne s'étoit prèsque paſſé un jour du mois d'Avril, que quelqu'un n'eût publiquement recité dans Rome, loüant l'Empereur Claude d'être allé autrefois ouïr reciter de même un certain Nonianus ſans en être prié. Dans une autre Epitre du cinquiéme livre il témoigne que c'étoit ſa coûtume de prier ſes amis de le venir entendre prononcer ce qu'il faiſoit état de publier enſuite. Et dans la dix-ſeptié- *Epiſt. 13.*

me du livre ſuivant il ſe plaint de la ſévérité trop grande de quelques auditeurs, qui n'avoient jamais voulu gratifier de la moindre acclamation, le recitateur d'un livre aſſez bien
*Art. 89.* fait. Suetone donne de grandes loüanges à Auguſte, de ce qu'il écoutoit non ſeulement avec patience, mais avec toute ſorte de bonté, ceux qui recitoient tantot des Vers, tantôt des Hiſtoires, des Oraiſons ou des Dialogues. Et Juvenal après s'être plaint dans une de ſes Satyres de l'importunité qu'il avoit reçuë lorſque Codrus prononçoit ſa Theſeïde, nous
*Sat. 1.* fait voir neanmoins dans une autre, qu'on attendoit avec impatience le jour, auquel on ſe promettoit d'ouïr reciter quelque Auteur
*Sat. 3.* de reputation.

*Curritur ad vocem jucundam, & carmen amicæ*
*Thebaïdos, lætam fecit cùm Statius urbem,*
*Promiſitque diem*

Les livres de ce tems-là ſont pleins de témoignages ſemblables; & je ne ſai pas pourquoi nous voudrions condanner en nos jours une coûtume, dont il ſemble que toute l'Antiquité ait fait tant d'eſtime.

Mais comme les mêmes Romains, & les Grecs encore, n'ont pas laiſſé nonobſtant cela de remarquer beaucoup d'abus, qui ſe commettoient dans l'uſage des recitations, je pen-

ſe que nous en pouvons bien faire autant, & ſoûtenir qu'à les conſiderer ſelon qu'aſſez de perſonnes les pratiquent aujourd'hui, & dans la fin que pluſieurs s'y propoſent, on ne ſauroit trop les condanner.

Entre les abus que les Anciens ont repris au ſujet dont nous parlons, celui-là n'eſt pas des moindres, que ceux qui recitoient étoient tranſportez d'une ſi étrange paſſion de ſe voir écoutez par un grand nombre d'auditeurs, qu'il n'y a ſorte de peine, ni même de dépenſe, à laquelle ils ne ſe ſoûmiſſent pour cela. L'Auteur de ce beau Dialogue touchant l'Eloquence Romaine, le dit bien expreſſément en parlant du Poëte Baſſon, *Rogare ultrò & ambire cogitur, ut ſint qui dignentur audire, & ne id quidem gratis.* Nous apprenons de Philoſtrate dans la vie du Sophiſte Polemon, qu'un jeune Jonien des plus riches de la ville de Smyrne, donnoit des ſommes notables à ceux qui l'obligeoient d'une favorable audience. Et Martial ſe moque gentiment d'un de ſon tems qui recevoit des acclamations, plûtôt à cauſe de la bonne cheré qu'il faiſoit à ſes auditeurs, qu'à cauſe de ſon bien dire. *Lib. 6. Epiſt. 47.*

*Quòd tam grande ſophos clamat tibi turba togata,*
*Non tu, Pomponi, cœna diſerta tua eſt.*

Certes nous ne pouvons pas imputer la même choſe à pas un de nos Recitateurs. Et quoi qu'il y en ait peut-être quelques-uns qui ne s'éloignent guéres du genie d'Homere, lorsqu'il alloit de porte en porte chanter ſes Rapſodies; je ne croi pas pourtant qu'il s'en trouvât aucun diſpoſé à ſe donner cette fatigue des Anciens. Et je penſe même que beaucoup ſeroient plus prêts de recevoir à diner, comme celui que nous repréſente l'une des plus belles Satyres de Renier, que de faire feſtin à l'imitation du Pomponius de Martial.

Il n'en eſt pas de même d'un autre abus dont ſe ſont plaints les Anciens, & que je penſe qu'on peut encore reprocher aujourd'hui à la plûpart de ceux qui recitent leurs ouvrages. C'eſt d'avoir fait trop d'état des loüanges qu'on leur donnoit dans ces recitations, ce qui a cauſé & cauſera toûjours un très notable préjudice à la veritable Eloquence. *Nihil æquè & eloquentiam, & omne aliud ſtudium auribus deditum vitiavit, quàm popularis aſſenſio*, dit Seneque dans une de ſes Epitres. Car comme ces aſſemblées où l'on recite, ne ſont guéres compoſées que de perſonnes qui veulent obliger celui qui parle, il ſe voit prèsque toûjours qu'on y rend à tous indifferemment les mêmes loüanges qui ne

*Epiſt. 103.*

it duës qu'aux hommes de plus haut me-
:. Juvenal confeſſe que c'eſt une choſe *Sat. 1.*
i arrivoit aſſez ſouvent chez Julius Fronto.

*Expectas eadem à ſummo minimóque Poëta.*

Et je ne doute point qu'on ne pratique tous jours dans ces lieux de lecture ou de recit, que Pline blâmoit ſi fort aux cauſes Cen-nvirales de ſon tems, où les moindres De-mateurs recevoient ordinairement les plus inds applaudiſſemens, *Scito eum peſſime di-* *Epiſt. 14.*
*ẽ, qui laudabitur maximè.* En effet on n'eſt *lib 2.*
éres appellé en de ſemblables reduits que ur y apporter ſon approbation, & celui-là ut pas mauvaiſe grace de ſe plaindre qu'on voit ſurpris de l'avoir mené ouïr quelque ėſie ſans l'en avertir, parce qu'il n'avoit int preparé de loüange pour l'Auteur. Car è trouve aſſez de perſonnes de l'humeur de Sophiſte Ariſtide, qui ne ſe pouvoit em-cher, à ce que dit Philoſtrate, de faire pa-tre ſa colere contre ceux qui l'écoutoient is le gratifier de quelque trait de loüange quiſe.

Il y a un troiſiéme abus qui regarde les char-s de la voix, avec le reſte de ce qui accom-gne l'action d'un Recitant. Et certes il faut ouer, que la prononciation ſeule eſt ſou-

vent capable de nous tromper de telle ſorte, qu'elle nous fera trouver excellente une piece que nous condannerions ſur le papier: Comme il arrive au contraire que la choſe du monde la mieux concuë & la mieux écrite, perdra toute ſa grace, & deviendra mauvaiſe ſur les lévres de celui qui la debite mal, & qui la lit malignement ou avec mépris. C'eſt pour-
*Sat. 1.* quoi nous voions de ſi grandes invectives dans Perſe contre les geſtes indecens, la contenance fardée, & les adouciſſemens de voix, dont ſe ſervoient les Declamateurs de ſon ſiecle. Plutarche obſerve auſſi fort expreſſément dans ſon Traité *Comment il faut oüir*, qu'il y a de certains accens amollis, & de certains tons gracieux qui nous impoſent ſouvent, tirant nôtre approbation en faveur de ce qui n'a
*In Dione.* nulle bonté eſſentielle. Et Syneſius nous repréſente ſur cela le grand ſoin qu'avoient ceux qui prononçoient publiquement leurs compoſitions, de ſe parer de beaux habits, de rendre pompeux le lieu de leur aſſemblée, & ſur tout d'avoir le goſier coulant, & la voix agreable, par le moien de quelque potion priſe exprès. Mais nous ne ſaurions mieux comprendre de quelle importance eſt l'élocution pour augmenter ou pour diminuer le prix, ſoit d'un Poëme, ſoit d'un travail en

Proſe, que par ce que dit l'Orateur Eſchine à ceux de Rhodes. Il leur avoit lû la harangue de ſon adverſaire Demoſthene; & ſur ce qu'ils en admiroient la beauté avec une extraordinaire acclamation? Qu'eut-ce donc été, leur ajoûta-t-il, ſi vous l'euſſiez entendu lui-même, & (pour uſer de ſes prōpres termes) ſi vos oreilles euſſent été frappées du bruit de la Bête? Cependant, au rapport même de Demoſthene, Eſchine avoit la voix très forte & très claire; il eſtoit μεγαλοφωνότατος καὶ λαμπροφωνότατος; ou, comme parle Pline le Jeune, *erat vocaliſſimus*. Mais parce qu'il ne poſſedoit pas ce ton melodieux, ni cét air admirable qui entroit dans toutes les actions de ſon Antagoniſte, il fut contraint d'avoüer aux Rhodiens que le recit qu'il venoit de leur faire, n'étoit rien au prix des declamations de l'autre; & que la meilleure partie de Demoſthene manquoit à ſes ouvrages, lorſqu'ils n'étoient pas proferez par lui même. Voilà un témoignage fort précis de ce que peut ſur nous la voix accompagnée de l'action. Et quoique nos Recitateurs n'aient gueres aujourd'hui le moien de nous impoſer que par la ſeule prononciation, parce que leurs declamations ſont plus ſimples, & plus nuës que celles des Anciens; ſi faut-il avoüer

*Ep. 7. l. 4.*

qu'ils donnent ou ôtent beaucoup à tout ce que nous ne tenons que de leur ſimple parole.

C'eſt ſur cette conſidération que Quintilien donne cét important avis, de ne juger jamais de ce qu'on a ſeulement oüi prononcer, parce qu'il n'y a que la lecture que nous faiſons nous-mêmes, en qui nous nous puiſſions fier. Ses paroles ſont ſi conſidérables, que je ne puis m'empécher de les rapporter. *In lectione certius judicium, quod audienti frequenter, aut ſuus cuique favor, aut ille laudantium clamor extorquet. Pudet enim diſſentire, & velut tacitâ quâdam verecundiâ inhibemur plus nobis credere; cum interim & vitioſa pluribus placeant, & à corrogatis laudentur etiam quæ non placent.* Et c'eſt encore ſur cela que Seneque écrivoit à ſon ami Lucilius, qu'il ne pouvoit pas lui faire ſi tôt ſavoir au vrai ce qu'il penſoit de ſon livre, parce qu'il n'en avoit encore pris qu'une légére connoiſſance, telle qu'on la peut avoir de ce qu'on a ſimplement oüi reciter; que quand il l'auroit lû & relû, il s'acquiteroit fidelement de ce devoir. *De libro tuo plura ſcribam cum illum retractavero: nunc verò parum mihi ſedet judicium, tanquam audierim illa, non legerim. Sine me & inquirere. Non eſt quod verearis, verum audies.* Je me ſouviens à ce propos de la

*Inſt. Orat. l. 10. c. 1.*

*Ep. 46.*

comparaiſon qu'on fait ſouvent, & en beaucoup de façons, de nos paroles aux monnoies courantes, qui ſervent dans le commerce, comme celles-là dans la converſation ordinaire. Car nous avons accoûtumé de dire que c'eſt trahir la ſocieté civile, & être en quelque ſorte faux-monnoieur, que de mentir. On dit encore que les diſcours qui ſignifient le plus en peu de mots, tels qu'étoient ceux des Spartiates, ſont beaucoup plus à priſer que les autres, parce qu'ils reſſemblent aux pieces d'or, qui valent davantage pour petites qu'elles ſoient, que d'autres qui ont beaucoup plus de corps, & qui ne ſont pas d'un ſi noble metal. Mais il n'y a rien en quoi la monnoie ait tant de rapport à nôtre langage, ſoit de bouche, ſoit par écrit, que quand il eſt queſtion d'en juger. Car de même que pour s'aſſurer ſi une piece d'or ou d'argent eſt de bon aloi, ce n'eſt pas aſſez de la manier à l'ordinaire, il la faut conſidérer de près, la faire ſonner pluſieurs fois, & la frotter contre la pierre de touche: Auſſi pour reconnoître la bonté & le merite d'une compoſition, il ne ſuffit pas de l'ouïr prononcer, ni de la lire même une ſeule fois, il eſt beſoin de l'examiner mûrement & à loiſir, de la lire à diverſes repriſes, & de faire deſſus pluſieurs

reflexions que ne peut pas permettre
ſimple lecture, ni beaucoup moins une
tation.

Voilà ce qui me fait croire que comm
n'y a rien que de loüable aux recitations
ſe ſont par forme d'exercice, & pour y t
ver le divertiſſement qu'y cherchoient les
ciens : Auſſi arrive-t-il parfois qu'on to
dans les mêmes inconveniens, dont nous
nons de voir qu'ils ſe ſont plaints ſi ſouv
D'où je conclus qu'on doit bien prendre
de ſur tout, de ne s'aſſurer jamais de la
leur d'une piece prononcée dans une ru
de lit, ou dans un cabinet d'ami, ſur les loü
ges ſuſpectes qui s'y diſtribuënt, ni ſur les
plaudiſſemens de quelques perſonnes, qui
ſauroient pour lors, quand ils en auroient
deſſein, remarquer ſuffiſamment tout
qu'elle a de bon, ou de blâmable. Car
toûjours ſouffert avec impatience l'hum
de ceux, qui ne pouvoient permettre qu
trouvât à dire la moindre choſe en leurs
vrages, ſur ce mauvais prétexte qu'ils
avoient fait voir en fort bonne compag
Il eut bien mieux valu qu'ils les euſſent c
muniquez ſeparément à deux ou trois per
nes de fidelité & de capacité reconnuës. M
c'eſt aſſez de ceci ſur un ſujet odieux, &

ne prétends pas d'avoir rien dit qui ſoit re-
ommandable, ſi ce n'eſt par la conſidéra-
on de l'obeiſſance que je vous ai renduë.

## V

## DES VOIAGES.

PERSONNE n'a jamais douté que la con-
noiſſance du Monde & des differentes
rties de la Terre, ne ſoit une des plus bel-
s ſciences que nous puiſſions acquerir, &
e ceux qui contribuënt leurs ſoins, leurs
oiens, ou leurs travaux à la perfectionner,
: rendent preſque toûjours leur nom im-
ortel.

Il ne faut point avoir recours ſur cela aux
oiages de Bacchus, d'Hercule, ou des Ar-
onautes. On ſait ce que ceux qui ont été
its depuis peu en l'une & l'autre Inde, ont
onné de reputation aux Rois de Portugal,
: de Caſtille. Et nous ne voions rien de
us illuſtre dans l'Hiſtoire de ces derniers ſie-
es, que les noms de Chriſtophle Colomb,
Americ Veſpuce, de Drak, du Maire, &
e leurs ſemblables.

Cela me fait penſer qu'entre les ſoins qu'a
ôtre grand Roi de rendre ſon regne glorieux
t triomphant en tant de façons, il ne doit
as mépriſer la découverte des païs inconnus,

ni ce qu'on peut avoir d'information bon
& assurée de certaines contrées, dont no
apprenons à peine le nom, & fort incertai
ment la situation.

Car encore que nous soions assurez q
toutes ces grandes regions de l'Asie Sept
trionale, sont possedées par des Princes T
tares, qui reconnoissent le Grand Cam po
leur Superieur. Et quoi que les Relations
centes ne fassent qu'un Empire de tout le p
qui est depuis la Chine jusqu'en Moscovie,
cent Rois tributaires sont soûmis au Sop
qui est sans doute le même Grand Cam ou E
pereur des Tartares: Il faut confesser neã
moins que nous ne savons presque rien ni
l'assiete precise de ces vastes Provinces,
des mœurs & du gouvernement des Peupl
qui les habitent. La même chose peut êt
dite de la meilleure partie de l'Afrique do
nous ne connoissons guéres que la côte,
fort peu l'interieur, comme ce qui est depu
l'Egypte jusqu'au Cap de bonne Esperance;
ce n'est par quelques Relations assez confus
de l'empire du Negus ou Pretejan d'Ethiopi
qui est dans une partie de cette étendue.

Mais la descente qui se fait en des lieux o
les hommes de l'ancien Monde n'ont jama
mis le pied, est sans doute de beaucoup plu
grand

grande conſidération. Or outre ce qui reſte à découvrir vers nôtre Pole Arctique, les Géographes ſont voir que du côté de l'Antarctique il y a la terre Auſtrale, qui eſt une cinquiéme partie du Globe terreſtre, où l'on n'a point encore penetré, & qui n'eſt guéres moins grande toute ſeule, que les quatre autres enſemble qui nous ſont déja connuës.

En effet nous n'avons point approché de plus près le Midi que vers le Détroit du Maire, entre le 58. & le 59. degré; ſinon qu'en l'an 1599. un vaiſſeau Hollandois fut porté par la tempéte juſqu'au 64. où il découvrit de fort hautes montagnes couvertes de nege. Et l'on ſait que du côté de la nouvelle Guinée, auſſi bien qu'où les Chartes nous marquent le Cap de Beach, il y a des eſpaces preſque depuis la ligne Equinoctiale juſqu'au Pole, dont nous n'avons pas la moindre connoiſſance. Si eſt-ce qu'on ne doit point douter qu'ils ne ſoient habitez, & mêmes que comme nous avons deça des Peuples Hyperborés, il n'y en ait d'autres qu'on peut nommer Hypernoties, pour uſer des propres termes d'Herodote. *In Melpom.*

Car tant s'en faut que la terre ſoit inhabitable ſous les Poles, que l'air y doit être plus temperé qu'en beaucoup d'autres lieux. Les raiſons de cela ſe prennent du peu de mouve-

ment des Cieux en ces endroits-là; de la demeure continuelle qu'y faît le Soleil pendant ſix mois; du peu d'obſcurité qu'il y a en forme de crepuſcule ſeulement durant les ſix autres; de la lumiere Lunaire qui s'y voit la plûpart du tems; & ſur tout du peu d'épaiſſeur de l'ombre de la nuit, qui par conſequent n'y rafraichit pas comme ſous l'Equateur, où l'on ſait que les nuits ſont plus froides que par tout ailleurs, à cauſe qu'elles ſont produites par l'ombre épaiſſe de tout le Diametre de la Terre. Mais ce n'eſt pas ici le lieu d'entrer plus avant ſur ces conſidérations.

Il faut aviſer maintenant par quels expediens on peut faciliter la découverte de ces païs tout-à-fait étranges, & rendre plus connus ceux qui ne le ſont qu'à demi, ou pour le moins dont nous ignorons l'état preſent, avec la façon dont ils ſont aujourd'hui gouvernez.

Pour ce qui concerne l'Europe, il n'en reſte que les parties les plus proches du Pole à découvrir. Car nous ſavons par les Relations des Hollandois qu'ils ont été jusqu'au 83. degré, & mêmes juſqu'au 88. ſi nous en croions un écrit Flamand, imprimé depuis peu d'années. Encore ai-je ouï dire à un homme de leur Nation, qu'il penſoit que les

*Grotius.*

degrez reſtans avoient été ſurmontez, & que les mêmes Holandois s'étoient ouvert le chemin jusques ſous nôtre Pole, quoi qu'ils ne fuſſent pas pour s'en vanter ſi-tôt. Mais il y a ſi peu de profit à eſperer de ce côté-là, hors celui qui peut venir du paſſage qu'on cherche vers la Mer de la Chine, qu'il n'y a point de navigation où nos matelots ſe portent moins volontiers qu'à celle du Nord.

On pourroit neanmoins en faire aller quelques-uns à S. Nicolas, ou à Archangel au deſſus de Moſcovie, puisque ceux d'Angleterre, de Dannemarc, & de Holande y vont trafiquer tous les ans. Que s'il ſe trouve de la difficulté à établir ce commerce parmi nous, pour le moins peut-on envoier ſur les vaiſſeaux de ceux-là quelques perſonnes propres à s'informer de l'état preſent de toute cette region.

Nous ne ſavons pas grand' choſe de la Moscovie. Ce que Jonas, & Bleſkenius nous apprennent de l'Islande, n'empêche pas qu'une Relation recente d'une Isle ſi renommée ne fût de grande conſidération. Et l'on eſt ſi peu informé de ce grand païs de Groenland, qu'on doute s'il fait encore partie de la terre habitable, ou ſi la Mer ne l'a point englouti. Car c'eſt choſe certaine que la plû-

part des Pilotes ne le trouvent plus, quand ils ſont ſous ſa hauteur, ou comme ils diſent dans ſon parage, mais ſeulement une Mer fort baſſe & fort noire. Et le Roi de Dannemarc l'aiant pluſieurs fois depuis quelque tems fait chercher ſans le pouvoir rencontrer, dit ſouvent en riant que le Groenland eſt ſa Pierre Philoſophale.

S'il plaiſoit à nôtre invincible Monarque de faire entendre à ceux qu'il envoie ou comme Agens, ou comme Ambaſſadeurs en Suede, en Dannemarc, en Pologne, & en Holande, que ſa Majeſté ſeroit bien-aiſe d'avoir quelque information des païs du Nord; outre que le bien de ſon ſervice le requiert ainſi, ce ſeroit le moien d'en avoir de belles Relations, par le ſoin qu'ils auroient de rechercher avec la prudence neceſſaire, ce que ceux qui voiagent & trafiquent vers le Septentrion en peuvent ſavoir. Le mariage dont on parle, d'un fils du Roi de Dannemarc avec la fille du Grand Duc de Moſcovie, pourroit auſſi donner ſujet, s'il ſe fait, d'apprendre beaucoup de particularitez des Provinces de la domination du dernier.

L'Aſie a peu d'endroits auſſi qui ne nous ſoient connus, ſi ce ne ſont les plus proches du même Pole. Mais quoique les Chartes

nous décrivent cette grande étenduë qu'elle a depuis le Tanaïs juſqu'à la Mer de Levant; ſi eſt-ce qu'il ſe trouve dans cet eſpace un grand nombre de vaſtes Provinces, dont nous ignorons tout-à-fait l'état preſent. A la vérité nous avons les Voiages de quelques Religieux des Ordres de S. François, & de S. Dominique, que le Pape Innocent Quatriéme, & le Roi S. Louïs envoierent en Tartarie. Mais outre le peu d'inſtruction qu'ils nous donnent du païs, n'y doit-il pas avoir mille choſes remarquables arrivées depuis quatre cens ans, qui meriteroient bien d'être obſervées, & notamment ce qui s'y paſſe aujourd'hui?

Le chemin d'ici aux Terres du Mogol, ſur tout juſques dans Agra qui eſt ſa ville capitale, eſt fort ordinaire. Et dautant que ce Monarque eſt décendu des Tartares, le commerce avec eux eſt établi dans tous ſes Etats. Il faudroit donc tâcher à faire penetrer de cette partie de l'Inde qu'il poſſede par la Tartarie juſqu'à la Chine, ce qui eſt aſſez facile, par le moien des Marchands, à qui le droit des Gens eſt gardé plus qu'à toutes autres perſonnes par tout le Levant.

Quant à l'Afrique, à la conſidérer comme une Peninſule, que la Mediterranée, l'Ocean, & le Golphe Arabique enviroment; elle n'a

rien dans toute cette longue liſiere, dont les Chartes & les Relations tant anciennes que modernes ne nous inſtruiſent aſſez. Mais pour le dedans, la meilleure partie, comme nous avons déja dit, n'a point été penetrée. A peine ſavons nous le cours du Nil; & pour ce qui eſt du Niger, qui n'a guéres moins de côte, il y a une infinité de peuples en l'une & l'autre de ſes rives, dont nous ne ſavons pas ſeulement les noms. Il reſte donc de belles connoiſſances à prendre dans cette troiſiéme partie du Globe terreſtre. Et quoiqu'il ſemble qu'on ne puiſſe qu'à grand' peine ſurmonter les difficultez qui s'oppoſent à cela, elles ne ſont pas neanmoins telles que beaucoup ſe les imaginent. Le feu Sieur de Peireſc, ſelon que ſon genie le portoit à toute ſorte de loüables curioſitez, avoit lié depuis peu correſpondance avec un Joüaillier de Montpellier nommé Vermeil, que le Roi d'Ethiopie a élevé à l'une des premieres charges de ſa milice. C'eſt ſans doute qu'il eût pû recevoir par ſon moien de belles relations de tout ce grand Empire. On peut être informé des autres païs par de ſemblables addreſſes; outre les expediens généraux dont nous parlerons tantôt.

La même choſe ſe peut dire de l'Amerique

Meridionale, qui eſt une autre Peninſule que nous avons couruë tout autour, ſans guéres avancer au dedans. Et à l'égard de la Septentrionale, elle eſt encore moins connuë vers le Pole que l'Europe ni l'Aſie. Nôtre Nouvelle France donne de grandes facilitez à y faire de notables découvertes. Mais la plus importante & la plus memorable de toutes, ſeroit celle du paſſage dans la Mer du Sud, pour aller à la Chine par le ſecond Lac du païs des Hurons. Le Sieur de Champlain en avoit dit quelque choſe. Et les dernieres lettres des Peres Jeſuites écrites de Canada ne font point de difficulté, qu'on ne puiſſe ouvrir un chemin par là vers le Levant.

Il nous reſte à parler de la terre Auſtrale, dont nous avons déja repréſenté l'étenduë, & le peu de connoiſſance que nous en avons. Ce qui a toûjours été pratiqué, lors qu'on a voulu faire deſcente en de nouveaux païs, nous peut ſervir de leçon pour celui-ci. La France n'eſt pas incapable, comme quelques-uns ont penſé, d'entretenir des Compagnies de Marchands pour les voiages de long cours. Et quoique la bonté de ſon terroir charme fort ſes habitans, elle peut envoier dehors des Colonies plus aiſément que pas un Roiaume de l'Europe, autant de fois que nos Prin-

ces en auront à cœur le deſſein. Mais parce qu'il faut, avant que de s'y engager, faire ſoigneuſement reconnoître les contrées où l'on deſire de s'établir, je dirai ce que je crois qu'on peut pratiquer très commodément pour cela.

Nous avons une infinité de perſonnes que la Juſtice condanne tous les jours pour leurs crimes. Selon la peine qu'ils doivent ſouffrir, on en peut expoſer les uns en des lieux qui paroîtront inhabitez, les autres parmi des Sauvages qui ſont ſouvent très inhumains, & mêmes parfois Anthropophages. Outre qu'au pis aller ceux qui ſeront ainſi expoſez, ne pourront ſouffrir que la peine ou la mort qu'ils ont meritée, ils auront l'eſperance d'en échapper ſi leur bonne fortune le veut. Car il leur faudroit faire entendre devant que de les quitter, que s'ils ſe peuvent conſerver un, deux ou trois ans, & ſe rendre capables, en s'informant du païs, de ſervir ceux qui retourneront vers eux dans ce tems-là, leurs fautes ſeront expiées; & ils recevront mêmes quelque recompenſe proportionnée à l'utilité de leur entremiſe.

Cette expoſition de criminels ſe peut pratiquer non ſeulement dans la terre Auſtrale, mais encore dans toutes les autres parties du

monde, en obſervant toûjours que le peril ne ſoit pas plus grand que la peine portée par le jugement du coupable. Car il y a des lieux où ce ſeroit injuſtice d'abandonner les hommes condannez ſeulement aux galeres, ou à priſon perpetuelle; & il y en a d'autres où c'eſt les ſoulager beaucoup, que de les y laiſſer.

On pourroit donc obliger ceux qui équipent des vaiſſeaux de long cours, à prendre une ou deux de ces perſonnes condannées, qu'ils ſeroient tenus de laiſſer aux lieux qu'on leur deſigneroit, & d'en rapporter un procés verbal en bonne forme. Il faudroit enſuite donner charge à d'autres vaiſſeaux, ou à ceux-là mêmes de repaſſer dans le tems qu'on jugeroit à propos, afin d'apprendre s'il étoit poſſible ce que ces hommes ſeroient devenus. Et il eſt fort vrai-ſemblable que s'il s'en perdoit quelques-uns, il y en auroit d'autres qui ſe rendroient très capables de donner l'Inſtruction qu'on attendroit d'eux.

Cela regarde les lieux tout-à-fait inhabitez, ou pour le moins ausquels il n'y a encore nulle ſorte de commerce établi. Quant aux autres, comme ſont quaſi tous ceux de l'ancien monde, & mêmes de l'Amerique, je crois qu'il ſe trouveroit aſſez de perſonnes qui entreprendroient volontairement d'y aller & d'en

rapporter une fidelle & curieuſe relation, ſi ſa Majeſté témoignoit de le deſirer, les aidant aux frais de leur voiage, qui ne peuvent pas être grands, & leur faiſant eſperer quelque recompenſe de leurs travaux quand ils ſeroient de retour.

C'eſt ainſi que le Roi Philadelphe envoia pour reconnoître l'Inde Orientale ce Dionyſius qui en donna au public une Hiſtoire toute conforme à celle de Megaſthene, ſelon que Pline & Solin ſon tranſcripteur le rapportent. Et certes il eſt difficile de ſe rien imaginer qui ſoit plus digne de la curioſité d'un grand Prince, que ces nobles recherches, & cette ſorte de loüable divertiſſement.

Mais il y a de certaines qualitez que je juge fort neceſſaires en ceux qu'on deſtineroit à cet emploi.

La premiere conſiſte en la connoiſſance des langues, comme de celles que nous nommons Orientales pour tout le Levant, & principalement de l'Arabique, qui eſt entenduë par tous les lieux où la Religion de Mahomet eſt reçuë.

Je voudrois de plus qu'ils euſſent encore aſſez de connoiſſance de la ſcience du Ciel, pour faire les obſervations Aſtronomiques qui nous donnent exactement la hauteur du Pole,

& les degrez de latitude; auſſi bien que celes qui regardent les longitudes, par le moien des Eclipſes du Soleil & de la Lune quand eles arrivent.

Il ſeroit encore à deſirer qu'ils ſçuſſent manier le pinceau ou le craion, pour repréſenter les païſages, & tirer le plan des principaux endroits par où ils paſſeroient.

Et certes j'en ai connu pluſieurs qui poſſedoient outre ces louables conditions, le Genie qui nous imprime le deſir des Voiages, & leſquels s'en fuſſent ſans doute très dignement acquitez, s'ils y euſſent été portez d'une main capable de les conduire & de les ſoûtenir, comme nous le préſuppoſons ici. Il eſt à croire qu'il ne s'en trouveroit pas moins encore à preſent, ſi le Souverain jugeoit à propos de ſe ſervir d'eux ſelon le projet de ce diſcours.

Mais parce qu'un ſeul n'a pas ordinairement toutes ces qualitez requiſes, on pourroit joindre deux ou trois perſonnes à faire un même voiage, afin que les uns ſuppléaſſent à ce qui manqueroit aux autres. Auſſi qu'il n'y a guéres d'aſſurance en un ſeul homme, qui peut mourir, & qui eſt d'ailleurs trop occupé pour bien faire tout ce qui eſt neceſſaire, lorſqu'il n'eſt ſecouru d'aucun.

La dépenſe de dix ou douze perſonnes au plus, qu'on envoieroit en diverſes parties du monde, ne ſeroit pas conſidérable, eu égard à l'utilité, au plaiſir, & à la gloire qui ſe pourroit recueillir de leurs voiages.

## VI.

## DES HABITS, ET DE LEURS MODES DIFFERENTES.

Vous avez pris trop à la rigueur ce que je vous ai écrit contre quelques abus qui regardent la façon dont l'on s'habille aujourd'hui. Je ne condanne rien abſolument en cela, ni pour être nouveau, ni pour être curieux, de prix, ou éclatant. Mais il eſt vrai qu'outre que toutes choſes ne conviennent pas à toutes perſonnes, il y a des modes ſi peu raiſonnables d'une part, & d'ailleurs ſi penibles ou même ſi préjudiciables à ceux qui s'y aſſujettiſſent, que je ne les puis approuver. Afin de vous faire mieux comprendre ce qui eſt de mes ſentimens, je m'expliquerai un peu plus au long, & avec autant de liberté que vous me témoignez de le deſirer.

Il n'y a rien de plus trompeur que les jugemens qui ſe font ſur l'apparence exterieure

es hommes, ſelon qu'ils ſont bien ou mal
tus. C'eſt pour cela qu'on a dit que barbe
ec le long manteau ne faiſoient pas le Phi-
ſophe, ni l'habit le Moine. En effet, com-
e nous ne mettons pas le prix au vin par la
nſideration du tonneau, & que nous n'eſti-
ons pas un cheval à cauſe de ſon frein do-
, ni une lame pour la beauté de ſon four-
au; nous ne devons pas apporter moins de
rconſpection à diſtinguer la robe de la per-
nne, & à ne nous pas laiſſer impoſer par
ux qui couvriroient volontiers les deformi-
z de l'ame avec le luſtre de leurs habille-
ens, ſi c'étoit choſe poſſible. Car il arri-
: aſſez ſouvent que ſuivant le dire de l'E-
agnol, les plus groſſiers ſont ceux qui por-
nt le drap le plus fin, *en el mejor pano ay
ayor engano.* Ce ſont des Sepulcres blan-
is, ou des Temples d'Egypte, qui n'ont
n que d'affreux au dedans. Et l'experience
: fait que trop voir ce que nous apprend cet
tre proverbe, *tocas de beata unas de gata.*
autrefois neanmoins c'eſt tout au contrai-
. Le jeu vaut mieux que la mine. Le Si-
ne d'Alcibiade renferme dans ſa boëte mil-
drogues précieuſes. Et quand il plait à la
ortune, un cœur généreux ne reſpire que
us le plus vil bureau, ou, comme l'expri-
e ce Poëte Italien,

avant que l'exterieur, [illegible]
mal juger de perſonne.

Si eſt-ce que Jeſus Sirach nous
bien differente leçon. Entre les
qui nous peuvent faire connoître
d'un homme, ſon habit tient le pr
*Eccl. c. 19.* ***Amictus corporis, & riſus dentium***
***ſus hominis enuntiant de illo.*** Les
ont enſeigné la même doctrine pa
*3. de decente habitu.* mots, ἱμάτιον ἀνήρ. Et Hippocra
peut diſcerner par la ſoutane le bo
d'avec le Charlatan. Certes ſi nc
lons prendre garde, nous ſerons
d'avoüer que dans le cours ordinai
les hommes y paſſent comme la m
la marque exterieure, qui dépend p
tierement de l'habit. Nous ſon
reduits à cette idolatrie, de n'ho
bord les perſonnes, que comme d
à proportion de ce qu'elles ſont na

pour couvrir le corps, leur découvre
e plus ſouvent.
a une voie moienne à tenir ſur ce dif-
dans laquelle ſans mépriſer tout-à-fait
orte d'indication qui ſe prend des ha-
uisqu'elle eſt de quelque conſideration
vie civile, l'on uſe de ſuſpenſion d'eſ-
k l'on ne determine jamais rien en une
ſi ſujette au mécomte. Que s'il faut
er emporter parfois au torrent de la
ne & faire conjecture de merite d'un
e qu'on ne connoit point, par le man-
u'il porte, je donnerai volontiers aux
le conſeil que j'ai ſuivi, & dont je me
t bien trouvé. Cette erreur populai-
tenu long-tems, de n'eſtimer ceux
voiois la premiere fois, qu'autant qu'ils
oiſſoient bien mis comme l'on parle,&
ne conche. Et parce que j'étois tous
rs trompé là-deſſus, je me reſolus de
n procedé toût contraire, qui fut de
fier de l'eſprit de ceux-là, & de bien
des autres qui par negligence ou au-
t n'étoient pas ſi bien couverts ni en ſi
dre. Il faut que je leur rende ce té-
ige à tous, quand ma liberté devroit
il priſe de quelques-uns, qu'il me reüſ-
mparablément mieux de la derniere

façon ; & qu'aiant continué depuis d'en
de même, toutes les fois qu'il a falu
quelque préjugé de perſonnes inconnue
n'ai pas eu ſujet de m'en repentir à cet
près ſi ſouvent, que j'y étois obligé
ravant.

Pour ce qui concerne le luxe qui ſe
met aux habits, il a pour oppoſé un ex
mépris ordinairement accompagné de
quinerie. Et la Propreté, ou Bien-ſé
eſt une mediocrité qui doit être gardée
me également diſtante de ces deux extr
tez vicieuſes. Nous pechons neanmoins
plus dans l'excés & la profuſion, que da
defaut & l'épargne. Car c'eſt une choſe é
ge, qu'encore que tous les Etats aient e
Loix ſomtuaires, pour ce regard, il s'en
trouvé ſi peu qui les aient pû faire obſe
A la verité celles de Lycurgue maintin
quelque tems les Spartiates dans cette r
que les plus riches de leur ville n'y all
*L. 4. c. 8.* pas mieux vétus que les pauvres, ſelon q
riſtote l'a remarqué dans ſes politiques.
nous ſavons que preſentement les moin
Citadins de Veniſe ne ſont prèsque pa
connoiſſables à l'exterieur, d'avec les Cl
*Dec. 4. lib. 4.* mes, & ceux qui ont en main les princi
charges de la Republique. Mais jama

Ron

ns n'ont pû faire entretenir leurs regle-
:ontre cette ſorte de ſomptuoſité. Et
oions dans Tite-Live, que nonobſtant
ité & l'éloquence du plus ancien des
, qui harangua ſi fortement pour la
vation de la Loi Oppia, elle fut revo-
ingt ans après ſa publication; la vanité
nmes l'ayant emporté ſur le bien pu-
& ſur la raiſon du bon Gouvernement.
ereur Tibere voulut obliger par ſon
le les hommes à l'obſervation d'un Edit
nterdiſoit tellement l'uſage de la ſoie,
ſoûmettoit lui-même à n'en point por-
. quoi je penſe qu'on doit joindre ce *Dion. Caſſ.*
du Senat fait de ſon tems, & que nous *lib. 57.*
au ſecond livre des Annales de Tacite, *exc. Conſt. ex Jo. Antioch.*
termes fort conſiderables, *ne veſtis*
*iros fœdaret.* Cependant les habits de
vinrent ſi communs dans Rome, que
reur qui porta le même nom de Taci-
ui ſe glorifioit d'être parent d'un ſi ex-
Hiſtorien, ſe contenta de defendre
mmes ſeulement cette ſorte de robes *Vopiſcus*
ppelloient holoſerique, dont Helioga- *in Tacito.*
toit le premier paré. Et pour montrer *Lamp. in*
ù le luxe étoit allé du tems de Julien, il *Heliog.*
que conſidérer avec quel étonnement
nparoître magnifiquement paré devant

lui, l'homme qui lui devoit couper les cheveux, lorsqu'il s'écria qu'il avoit demandé un barbier, & non pas un Intendant des finances, *ego, inquit, non rationalem jussi, sed tonsorem acciri.* Que ne pourrions-nous point dire de nos desordres là-dessus. On n'avoit jamais porté de bas de soie en France devant le regne de Henri second, qui en prit un aux nôces de sa sœur. Et je vois dans l'Histoire de nos voisins, que la femme d'un Lopez de Padilla crût faire un fort beau present au Roi d'Espagne Philippes second, lui envoyant de Tolede en Flandres un autre bas de soie. Qui est aujourd'hui l'Artisan qui fasse difficulté d'en porter? Et où sont les personnes qui ne commettent de mêmes excez en tout le reste de leurs habillemens? Cependant il n'y a point de plus sotte ambition que celle qui s'entretient de l'excrement d'un ver, de la toison d'une brebis, & de la dépoüille d'un castor ou d'une chevre. C'est le propre d'un Comedien de s'enorgueillir & d'élever sa voix à proportion de ce qu'il se trouve richement vétu. Et quelque vanité que nous puissions prendre de ce côté-là, il se faut souvenir que le premier pourpoint que l'homme ait endossé, vint de son pêché, *pellitus orbi ut metallo datus est*, comme parle Tertullien. Aristote remarque

*Ammian. Marc. lib. 22.*

*Louis Cabrera, l. 1. Hist. c. 9.*

*L. de Pallio cap. 4.*

la ſottiſe d'un Hippodamus Mileſien, le premier Ecrivain de la Politique, à qui la vanité faiſoit porter des robes richement fourées au Solſtice d'Eté, auſſi bien que pendant celui de l'Hiver. Et il décrit ailleurs cette précieuſe Veſte ou Symarre du Sybarite Alciſthenis, que le vieil Denis Tyran de Sicile acheta des Carthaginois ſix-vingts talens. Elle n'avoit rien pourtant ni de ſomptueux, ni d'éclatant, ni de bien fait, comme étoit l'habit de ce Roi doré des Indes Occidentales. La Relation que nous en avons, porte qu'après s'être lavé d'eaux de ſenteurs, & frotté de parfums excellens, il ſe couvroit tout le corps de poudre d'or qui ne lui ſervoit qu'un jour, & puis ſe préſentoit nud à la mode du païs devant ſes peuples comme un autre Soleil, ſi lumineux & ſi plein de rayons, qu'ils ne le pouvoient presque enviſager. Mais la folie des particuliers qui jeûnent pour être braves, & qui ſe ruïnent à force de ſe parer, me ſemble ſur tout ridicule, puiſqu'ils tombent dans l'infamie par la gloire, & qu'ils ſe dépouïllent au lieu de ſe couvrir, *mas ſe desnudan que viſten*, dit gentiment l'Eſpagnol. *L. 2. Holit. c. 8. & lib. de mir. auſc.*

L'épargne honteuſe oppoſée a ce luxe n'eſt peut-être pas moins à blâmer, principalement en ceux que les dignitez & les grandes char-

ges diſtinguent du commun. Louïs onziéme ſe rendit mépriſable par ſes méchans habits & ſes chapeaux gras que l'Hiſtoire lui reproche. Et l'on ne ſauroit lire ſans indignation dans les Regîtres de la Chambre des Comtes un article de vingt-ſols pour deux manches neuves, dont on rhabilla l'un de ſes vieux pourpoints, avec un autre de quinze deniers pour graiſſer ſes bottes. Les chemiſes troüées & rapiecetées de Sixte Cinquiéme, dont Cicarella dit qu'il ſe ſervoit mêmes étant Pape, par ménage, ne ſont pas plus honnêtes. En effet nous voions bien dans la Geneſe, que Dieu ſe contenta de donner à nos premiers Peres des robes de peaux, lors qu'ils étoient ſans compagnie; & dans une perpetuelle privauté de femme à mari. Mais le monde s'étant peuplé de differentes conditions d'hommes, nous liſons dans l'Exode que le même Dieu commande à Moïſe de faire faire une robe magnifique à ſon frere Aaron, *faciésque veſtem ſanctam Aaron fratri tuo in gloriam & decorem.* Et certes il y a une bien-ſeance à obſerver, au deſſous de laquelle l'on ſe rend contemtible. Ce monde eſt une mer, qui a cela de propre, que pour y nager à ſouhait, il ſe faut bien vétir au lieu de ſe dépoüiller. Un bon avis n'eſt guéres ſuivi s'il ne vient d'un lieu de reſpèt.

Et le mieux diſant des hommes ne ſera pás ſeulement écouté ſous un méchant manteau,

*- - - rara in tenui facundia panno.*

D'ailleurs, on ſait qu'il y a des mépris de ſe bien vétir, accompagnez, d'affection, & mêmes d'arrogance. Antiſthene faiſant parade de ſes lambeaux, Je vois, lui dit Socrate, au travers des trous de vôtre manteau une grande vanité. Crates fut mocqué de même par Stilpon, avec cette très gentille alluſion, *δοκεῖς μοι χρὲ ἀνέχει ἱματίῳκαίνῳ*, faiſant du dernier mot deux paroles, qui lui reprochoient ſon defaut de jugement plûtôt que d'habit. Et c'eſt ſur ce fondement qu'Ariſtote ſoûtient dans ſes Morales, que les habits des Lacedemoniens étoient arrogans en leur ſimplicité. *l. 4. Eth. Nic. c. 13.*

Il eſt donc à propos de ſuivre cette mediocrité qui nous fait être propre & bien vétus, ſans pompe & ſans mesquinerie. Ciceron diſoit de Craſſus, qu'il étoit *parciſſimus elegantium*, & que Scevola pouvoit étre nommé *parcorum elegantiſſimus*. Surquoi Aulu-Gelle obſerve non ſeulement que l'élegance étoit le propre mot des anciens Romains, qui ſignifioit la curioſité à ſe parer ; mais encore que parmi eux jusqu'au tems de M. Caton ce fut un terme de vice & de reproche, plûtôt que de loüange, comme il le devint depuis, lors- *Lib. 11. cap. 2.*

qu'ils attribuerent l'élegance aux choſes de l'eſprit. Or ſoit que vous imitiez Craſſus, ou que vous reſſembliez à Scevola, vous ſerez juſtement dans ce milieu ſouhaitable, où Socrate tout auſtere qu'il étoit, ſe voulut mettre quand il fut diner chez le bel Aga-
*In Symp.* thon. Car Platon dit qu'encore qu'il ne cheminât guéres que les pieds nuds, mêmes ſur la glace, il voulut prendre en cette occaſion des ſouliers, ſe laver, & ſe tenir fort proprement, afin d'être beau, ſelon ſa façon de parler ordinaire, puiſqu'il devoit aller trouver un beau. Cela nous apprend qu'il faut obſerver une certaine bien-ſeance en nos habits, qui ait ſon rapport au tems, au lieu & aux perſonnes.

C'eſt ſelon les regles de cette bienſeance que le Galatée ne veut pas qu'on porte dans Veniſe les pennaches, ni les épées, qui ont
*Trigant.* fort bonne grace dans Verone. Les Jeſuites
*Ceſp. hiſt. lib. 2. c. 26.* l'obſervent lorſqu'ils vont vétus de ſoie à la Chine, & qu'ils s'habillent en Bramins aux
*2. Anna.* autres lieux des Indes Orientales, principalement le long de la côte des Malabares. Et nous voions dans Tacite, que pour n'y pas
*Ind. Occ. part. 2. p. 40.* contrevenir, Germanicus étant en Egypte, & Scipion en Sicile, ils ſe vétirent tous deux à la Grecque. Les Relations du Levant m'ap-

prennent encore, qu'on n'oſeroit paroître devant un Roi de ce quartier-là en habit de couleur bleuë, parce que c'eſt celle dont l'on y porte le deüil. La même choſe ſe peut dire du jaune, qui ſert à rendre ce triſte office au Royaume de Pegu, du gris au Perou, du blanc en Tartarie, à la Chine & au Jappon. Qui ne ſait l'averſion qu'ont les Turcs pour le même ſujet contre nos Chrêtiens qu'ils rencontrent vétus de noir, quoique ces infideles ſoient venus de Scythie, où étoient autrefois les peuples nommez *Melanchlaeni*, ou robes noires, parce qu'ils n'en portoient point d'autres. Si eſt-ce qu'aux aſſemblées de condoleance c'eſt une imprudence parmi nous, de n'y avoir pas cette livrée funeſte, ou ce qu'on nomme le deüil. Et l'on peut conſidérer dans Mariana, comme un Ambaſſadeur de Veniſe fut mocqué de tout le monde, pour s'être trouvé ſeul habillé de rouge aux ceremonies funebres faites dans Naples à la memoire du Roi de Caſtille Jean Deuxiéme de ce nom. Je ſai bien qu'on a dit qu'il n'y avoit point de robe dont Ariſtippe ne ſe parât de fort bonne grace; & qu'il ne fit pas difficulté comme Platon, d'en vétir une de couleur éclatante, pour complaire à ce Roi de Sicile. Il philoſophoit en cela ſur les mêmes principes que prit Zenon

*Herod. lib. 4.*

*lib. 22. cap. 14.*

de Cittie, qui vouloit que les hommes & les femmes de ſa Republique fuſſent habillez indifferemment. Et par effet nos François ont de la peine tous les jours à diſcerner par l'habit les hommes d'avec les femmes de Canada, ce qui arrive auſſi à ceux qui voiagent en Iſlande, au rapport de Bleſkenius qui nous a donné l'une des meilleures deſcriptions que nous en aions. Mais outre que nous voions toutes les Nations bien policées qui en uſent tout autrement, à quoi ſe rapporte la lettre écrite par Tibere au Senat Romain, où il ſe plaint de ce que les deux Sexes ſe donnoient de ſon tems trop de licence à prendre les habits l'un de l'autre, nous ſommes obligez de nous ſouvenir, que la loi divine a nommé cét uſage une choſe abominable devant Dieu, au vingt-deuxiéme chapitre du Deuteronome. Ainſi nous ne ſaurions trop nous éloigner de ce deſordre, auſſi bien que de tout ce qui choque la bien-ſeance dont nous parlons.

*Tacite 3. Ann.*

Pluſieurs croient qu'ils y déferent beaucoup lorſqu'ils ſe laiſſent emporter au cours de toutes les nouveautez, & de ce qui ſemble contenter le plus les yeux du peuple qui aime toûjours le changement. J'avouë qu'il lui faut donner quelque choſe, & que ce ſeroit être trop rigide, de vouloir heurter toutes

ſes modes. Car ce n'eſt pas ſans ſujet que le même mot νόμος ſignifie parmi les Grecs, & la Coûtume & la Loi. L'uſage ordinaire l'emporte, & oblige ſouvent les plus ſages à le ſuivre, quoique la raiſon ſemble s'y oppoſer. Mais comme je ne voudrois jamais être des premiers à porter des chapeaux pointus, quand ils commencent d'être à la mode, je ne voudrois pas auſſi être des derniers à les avoir ſi plats, ou de forme ſi carrée comme on en parle, que chacun me remarquât par là. Je dis le même choſe de tout ce qui concerne nôtre habillement; & j'ajoûte qu'on doit éviter ſur tout, ce qui eſt extréme en chaque mode nouvelle, comme la trop grande étenduë des collets ſi l'on ſe met à les porter plus longs que de coûtume. Il y a de certains degrez par leſquels un honnête homme peut s'approcher doucement de ces modes, au lieu d'aller à grand'haſte au devant d'elles, comme font ceux qui n'ont rien de plus à cœur que de s'y conformer, & qui par jeuneſſe, baſſeſſe d'eſprit, ou autrement, s'y aſſujettiſſent tout-à-fait. Telles perſonnes ne ſont jamais plus contentes que quand elles ont un habit neuf; & elles imiteroient volontiers ce Roi de Mexique Montezuma, qui ſe vétoit quatre fois le jour, & ne prenoit jamais deux

*Relation de Fern. Cortes.*

fois un même habit. Suetone dit que ron changeoit de même tous les jours d bes qu'il ne revoioit plus. Il faloit des liers neufs auſſi ſouvent à Heliogabale, qu'a remarqué Lampridius. Et Garcilaſſ la Vega nous apprend que les Incas ou En reurs du Perou, ſes ancêtres maternels, ſoient tous les ſoirs preſent de leurs hab mens à quelqu'un de ceux du Sang R qui s'en tenoient très honorez. Pour tant s'en faut que je faſſe état de la vaine g deur & ſomptuoſité de ces Monarques, j'envierois plûtôt le bon-heur des Iſraël qui furent quarante ans avec Moïſe ſans e

*Deut. c. 8. & 9. Eſd. l. 2. chap. 19.*

ger d'habits ni de chauſſures, n'aiant rompu ni uſé de tout cela pendant un ſi l tems. J'euſſe renoncé de bon cœur pou ſi grand bien à l'entrée de ce Temple de ne, où les Tarentins ne permettoient à ſonne de mettre le pied, qui ne fût vétu à neuf. Et je crois que hors ceux que l bition domine, il y a peu d'hommes qui fuſſent en cela de mon humeur, à cauſe d certaine contrainte qui ſe reſſent prèſque jours dans la nouveauté des habits.

Pour revenir à ce qui eſt plus préciſém de la mode, on peut bien juger qu'il n rien d'eſſentiel en cela, puiſque chacun ei

ux de celle de ſon païs, qu'il eſtime toû-
urs la meilleure & la plus belle. Les Ne-
es, dit Cadamoſte s'eſtiment les mieux vé-
s du monde dans leurs habits faits tout d'u-
venuë, en forme de ſacs. Ceux de Ca-
da tirent deſſus leurs robes des lignes de co-
dont ils les façonnent, & qu'ils ne priſent
s moins qu'on fait dans l'Europe les paſſe-
ens de Milan. Les Irlandois préferent leurs *Camden.*
emiſes jaunes & paſſées par le ſaffran & l'u- *1. Hiſt.*
e, aux plus blanches de Hollande. Le
urc fait gloire de ſon Turban, & le Moſco-
te ſe trouve ſi bien de ſon chapeau, qu'il
gle la nobleſſe & le merite à ſa hauteur, n'é-
nt permis qu'aux plus grands Seigneurs de
ſſie de porter les plus hauts chapeaux.
harles-Quint aiant défendu aux Moriſques
Grenade l'an mil cinq cens vingt-cinq de
vétir à la Morcſque, ils racheterent cette
fenſe d'une très grande ſomme de deniers,
lon que l'a remarqué Sandoüal. Enfin l'ac- *ib. 14.*
ûtumance obtient ici comme par toute la *Hiſt. 18.*
ature, ſon privilège de l'emporter ſur tou-
ſorte de conſiderations contraires, c'eſt
ur cela que les Princes qui ont voulu s'ac-
erir l'affection de quelques peuples, ſe ſont
rfois ſoûmis à leurs façons de s'habiller.
en ne gagna tant le cœur des vaſſaux de

*Curt. VI. C. 4. & 10. VIII. 7. 12. IX. 3. 10.* Darius au grand Alexandre, que la tiâre & la robe Perſane dont il ſe para: ils crurent que celui qui les avoit conquis les aimoit, puiſqu'il ſe donnoit la peine de les imiter. François Premier prit juſqu'à la braguette des Suiſſes pour complaire à leur Nation. Et Philippe Second aiant conquis le Portugal ſe vétit dans Liſbone à la Portugaiſe. Cabrera aiant obſervé qu'il fit même ſa barbe en rond, ainſi que la portoient alors les Portugais. Mais ce ſont actions de Souverains, fondées ſur la Politique, & qui ont fort peu de rapport à celle des particuliers.

Or comme je tombe d'accord qu'il y a beaucoup de modes auſquelles nous nous devons accommoder, aux unes pour le tout, aux autres en partie, & petit à petit ſeulement, parce qu'elles ne ſont pas également honnêtes ni utiles. Auſſi ſuis-je dans cette ferme opinion, qu'il s'en préſente quelquefois, qu'un homme d'honneur eſt obligé de rejetter entierement & ſans exception, pour être ſi déraiſonnables qu'on ne les peut recevoir ſans ſe faire trop de tort. Je mets en ce rang toutes celles qui ſont extraordinairement incommodes, ou qui préjudicient notablement à la ſanté. Car il s'invente des façons d'habits qui mettent tellement le corps à

ıe, qu'il faut être tout-à-fait ennemi de
ſe pour les ſuivre, & s'y aſſujettir. Et
nt que mon deſſein n'eſt pas d'examiner
ar le menu, je me contenterai de parler
ux abus où l'on eſt aujourd'hui, qui re-
nt nôtre chauſſure, & qui nous feront
reconnoître ce qu'on doit éviter en tout
ıi concerne l'ajuſtement de nôtre per-

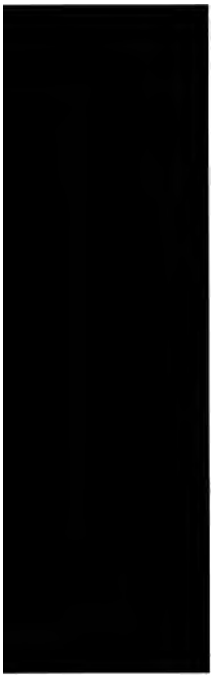
s femmes ont eu de tout tems la curioſi-
tre mignonement chauſſées, ce que les
; nommoient à la Sicyonienne. Entre
traits dont Iudith ſçut gagner le cœur
loferne, l'Ecriture ſainte remarque ex-
ment la delicateſſe de ſes patins, *ſanda-*
*ıs rapuerunt oculos ejus.* Et nous voions
'Epoux dans ce divin Cantique des Can-
s, n'oublie pas de loüer l'exquiſe chauſ-
le ſon Epouſe, qui rendoit ſa démarche
ıgreable, *Quam pulchri ſunt greſſus tui*
*reamentis, filia Principis!* Or je me ſou-
bien là-deſſus de ce qu'on nous fait en-
e des Chinois, qui ont eu l'adreſſe de
e parmi eux la beauté des filles en la
ıeur de leur pied, afin de les rendre plus
taires, parce que le deſir qu'elles ont
nerir cét avantage, les oblige à s'étreſſir
rtifice la plante du pied de telle façon;

*De Calceamentis Feminarum imprimis Clem Alexandrin. Pædagog. l. 2. c. 11. p. 205. Cap. ult.*

voir, ou ſe faire paroître, a
long que Nature ne l'a fait, c
n'avoit pas ſçu prendre aſſez bie
pour ce regard; c'eſt ce que je
jamais pû perſuader, ſi nous n
preuve tous les jours deuant le
nous étonnons plus de ce que di
Perou des peuples de certain
qui ſe preſſent la tête avec des
afin d'acquerir une largeur de fr
ſe, où ils conſtituent neanmoin
point de la bonne mine: Pui
perſonnes en France qui ne tro
plus galant qu'un pied de lo
ſtrueuſe, ou qu'un pied de mar
ſervir de leurs propres termes
plus ſeant qu'un ſoulier quatr
long qu'il ne faut, avec un vuid

*Hiſt. des Incas lib. 8. c. 5. & l. 9. c. 8.*

peu plus grand qu'il n'étoit. Les jeunes
s ſont auſſi excuſables s'ils ont quelque cu-
ité ſemblable à celle d'Alcibiade, qui
lonner ſon nom à une certaine ſorte de
liers dont parle Athenée, parce qu'ils *Lib. 12.*
ient de ſon invention. Mais d'introduire
modes qui nous mettent les membres
a torture, & qui veulent corriger les
portions de la Nature en la ſtructure du
ps humain, c'eſt ce qu'on ne ſauroit trop
tter ni trop condanner tout enſemble.
.e ſecond abus dont je veux parler, ne va
à la botte, qu'on s'eſt aviſé de pliſſer toute
heville du pied, qui porte ſouvent outre
i plus de linge & d'autre étoffe qu'il n'en
lroit pour couvrir tout le corps. Ce n'eſt
neanmoins ce que j'y trouve le plus à re-
:. Je me formaliſe de ce rond de botte,
comme le chapiteau d'une torche, &
it ils ont tant de peine à conſerver la cir-
ſerence. Car qui peut voir la contrainte
ls ſe donnent au marcher pour cela, & l'air
it ils portent toute la jambe en dehors,
tre la bien-ſeance, & ce qu'on a toûjours
ervé pour cheminer de bonne grace, ſans
ir pitié d'un tel déreglement? En verité
rois que c'eſt l'invention de quelque infor-
é débauché, qui ne pouvant aller plus
it, s'aviſa de feindre qu'il cheminoit ainſi



accommode ceux qui ont beſoin
ble pretexte, cela n'empêche p
ne nous étonnions de la ſimplici
rien dire de pis, des autres qui ſe
ſans neceſſité à des modes ſi pen
dicules. Permettez-moi de finir
philoſophiquement, & de vous c
ce que nous voions tous les jour
blables ſujets, je trouve moins é
ſpet que portent les Turcs à ce
*l. 6. c. 11.* rent les ruës. Souvenez-vous d
Garcilaſſo, que j'ai déja cité, de
ruviens, qui faiſoient gloire de n
ſonnables devant que les Incas l
*De brev.* ſujettis. Et conſiderez s'il n'y a
*vitæ c. 11.* ſoûtenir aujourd'hui ce que Sénéq
cé dés ſon tems, qu'à l'égard de p
ſonnes il n'eſt pas permis de ſe gc
raiſon, & de ſavoir ce qu'on fait

## VII.

## DU SECRET ET DE LA FIDELITE'.

Je ne ſerois pas ſi retenu que vous dites, à vous donner mon avis, quand même vous ne le demanderiez pas, ſi je pouvois prévoir vos inquietudes. C'eſt au Conſeil des Rois où l'on ne doit jamais entrer ſi l'on n'y eſt appellé. Et en tout cas ſi cela ſe doit encore obſerver ailleurs, ce ne peut pas être entre des perſonnes ſi jointes d'amitié que nous ſommes. En effet s'il eſt permis de preſenter à un ami, ſans en être requis, ce qu'on croit qui lui doit être agreable, & de quelque uſage; pourquoi nous ſeroit-il defendu de lui offrir un bon avis, ſous ce mauvais prétexte, qu'il ne nous y a pas invitez? L'Ecriture Sainte dit qu'il ne ſe compoſe *Iob. c. 37.* point de parfums ſi propres à contenter l'odorat, & à réjoüir le cœur, qu'un ſeul conſeil d'ami eſt capable de remplir d'aiſe notre eſprit, & de lui donner une ſolide ſatisfaction. Pourquoi differerions-nous le moindre moment, par des regles d'une civilité mal entenduë, & peut-être déraiſonnable, l'avancement d'un ſi grand bien? Mais puisque nous n'en ſommes pas en ces termes, & que vous m'avez provoqué à ce que je ſerois toûjours volontiers de moi-même, recevez le conſeil que je vous

donnerai, comme d'un homme qui l'a toûjours mis, auſſi bien que les Anciens, au rang des choſes ſaintes. Un Paſteur eſt capable de redreſſer un Prince égaré, & vous ſavez bien qu'il n'y a point de courrier ſi bien monté, à qui un enfant ou un vieillard à pied ne puiſſe enſeigner le chemin.

La demande que vous me faites, ſi vous devez confier vôtre ſecret à une perſonne qui vous témoigne toute ſorte d'amitié, eſt en forme de theſe, & par conſequent je ne vous puis faire de réponſe qui ne ſoit générale. Elle en ſera moins ſuſpecte, n'entrant point dans le particulier qui m'eſt inconnu; & vous ſaurez bien l'ajouter à l'hypotheſe, ſi vous trouvez quelque choſe qui vous contente en ce que je vous dirai. Beaucoup de gens croient qu'il n'y a rien de plus puiſſant à s'aſſurer de la fidelité de ceux à qui l'on commet un ſecret, que d'uſer d'une grande confiance en leur endroit. Et de verité, c'eſt les obliger que de leur témoigner qu'on ne ſauroit prendre le moindre doute de leur foi; & pluſieurs l'ont conſervée par cette ſeule conſidération, qui n'euſſent pas eu autrement aſſez de fermeté pour cela. *Vult ſibi quisque credi, & habita fides ipſam plerumque obligat fidem*, dit cét Eſpa-

ol dans Tite-Live. Seneque a eu le même
ıtiment dont il s'eſt expliqué en d'autres ter-
:s, ausquels il ajoûte que le ſoupçon a ſou-
nt provoqué la déloiauté, & rendu infideles
ıx qui n'avoient nulle inclination à le deve-
:. C'eſt pourquoi il veut en ce lieu-là qu'on
ıſe d'aucune reſerve, & qu'on verſe dans le
n d'un ami tout ce que la diſcretion nous fait
ler à d'autres: *Cum amico omnes curas, omnes*
*;itationes tuas miſce. Fidelem ſi putaveris, fa-*
*s. Nam multi fallere docuerunt, dum timent*
*li; & illi jus peccandi ſuſpicando fecerunt.*
raiſon de ces mouvemens naturels proce-
de la relation qui eſt entre la foi & la con-
nce, *Fides & fiducia relativa ſunt*, dit l'Ecole;
ù, il reſulte, ce ſemble, que l'une demande
ceſſairement la preſence de l'autre, & qu'el-
; ne peuvent bien ſubſiſter que conjointe-
:nt. Les loix auſſi de l'amitié obligent vi-
lement à une reciproque communication
ce qu'on peut tenir de plus cher & de plus
ıré dans l'ame, puiſqu'elles veulent que tou-
; choſes ſoient communes entre de vrais
ıis. Et quand les Poetes auſſi bien que les
:intres nous ont repreſenté l'Amour nud, ce
ı été que pour nous faire entendre, qu'en-
: des perſonnes qui s'aiment comme il
ıt n'y doit jamais avoir rien de caché.

Ceux qui ſont d'une opinion contraire, ſoûtiennent que c'eſt ſe rendre volontairement eſclave d'autrui, de lui declarer un ſecret important: Que les Anciens ont fort bien nommé la méfiance le nerf de la prudence humaine: Qu'en vain celui-là exige le ſilence d'un autre, qui n'a pas aſſez de force d'eſprit pour l'obſerver lui-même:

*Alium ſilere quod voles, primùm file.*

Comme dit Phedra dans le Tragique Latin: Et que cét Ami fidele de Seneque n'eſt pas moins difficile à trouver que ſon Sage, qui ne fut jamais autre choſe que l'effet d'une belle imagination; *virum fidelem quis inveniet?* s'écrie Salomon dans ſes Proverbes. Car pour ce qui eſt des Loix, qui ont voulu qu'on deferât ſi fort à l'amitié, parce qu'elles faiſoient de l'ami un autre ſoi-méme, Pythagore qui en fut le premier Legislateur, eut tout ſujet de ſe repentir d'avoir trop librement communiqué ſes myſteres, qui furent bien-tôt revelez, d'où proceda la ruïne de ſa Secte dés le vivant de ſon Fondateur. Si eſt-ce que jamais perſonne ne recommanda tant le ſilence que lui. Il diſoit qu'un bœuf lui en avoit fait la premiere leçon. Il s'abſtenoit de manger des poiſſons, à cauſe qu'ils l'obſervent naturellement. Il fut auteur de cette longue taciturnité de cinq

s, ſous le nom de ἐχεμυθία dont nous
ions dans Euſebe, qu'un Heretique Baſilides
ulut depuis renouveller l'uſage. Et ce fut
même Pythagore qui donna cét important
:cepte, de garder auſſi ſoigneuſement le
ôt d'un ſecret, que celui d'un threſor. Mais
'y a point de Philoſophie qui puiſſe corriger
olument les défauts de nôtre nature: Nous
mmes tous plus ou moins dans l'imperfec-
n de Tantale, pour ce qui eſt de la langue. Et
me l'imbecillité d'eſtomac fait vomir auſſi-
ce qu'il a pris à ceux qui la ſouffrent; cel-
le nôtre eſprit eſt ſouvent telle qu'il ne peut
der long-tems le ſecret dont il s'eſt chargé.
peinture du Scythe Anacharſis eſt fort con-
:rable là-deſſus. Il étoit repreſenté endor-
, & couvrant de la main gauche ſes parties
nteuſes, au même tems qu'il tenoit la droi-
ur ſa bouche; pour donner à comprendre,
Clement Alexandrin, qu'il eſt plus impor-
t de refrener ſa langue, que de moderer ſa
upté, quoique l'une & l'autre doivent être
:es à la raiſon. Cependant le nombre eſt ſi
it de ceux qui cultivent ce point de Morale,
il ſemble que la plûpart des hommes aient
des eaux de ce Lac d'Ethiopie, qui tournent
prit de ſorte, ſi nous en croions Diodore
ilien, qu'il eſt impoſſible de retenir la moin-

dre choſe à dire après qu'on les a avalées. C'eſt ce qui a donné lieu à la maxime que nous enſeigne l'Eccleſiaſtique, *Amico & inimico noli narrare ſenſum tuum, & ſi eſt tibi delictum, noli denudare.* En effet, n'eſt-il pas vrai qu'à parler même des plus retenus, il n'y en a preſque point qui n'aient chacun un ami ou deux ſi intimes, qu'ils ſeroient bien fâchez de leur rien celer? Or ces amis en ont d'autres auſſi particuliers, & le nombre croiſſant par une ſuite infinie, il ſe trouve enfin que comme la premiere tuile qui reçoit une goute d'eau, en faiſant part à celle qui ſuit l'envoie ainſi l'une à l'autre, tant qu'elle eſt portée juſques dans le grand chemin; un ſecret ſe promene de même d'une oreille confidente dans l'autre, juſqu'à ce qu'à la longue il court les ruës, & eſt rendu public. Voilà les raiſons de ceux qui ne penſent pas qu'un homme ſage doive faire perſonne participant de ce qu'il veut tenir caché; & qui croient que c'eſt imiter Dieu que de ſe taire en de ſemblables occaſions, *gloria Dei eſt celare verbum.* Car pour ce qui touche la relation préſuppoſée entre la foi, & la confiance, ils maintiennent qu'il y a ſouvent ſi peu de rapport entre elles, qu'on eſt ordinairement trahi par ceux en qui l'on ſe fie le plus; comme au contraire l'on voit aſſez de fois que ceux

e la loiauté de qui l'on ſe promettoit le moins, ous en donnent les plus parfaits témoignages.

Peut-être y a-t-il lieu à quelque accommoement entre deux opinions ſi diverſes, en renant la derniere pour une regle générale ui doit être toûjours ſuivie, à quelque exeption prés, qu'on peut faire en faveur de eux qui ſont du premier avis. Parce que véitablement il n'y a point d'amitié qui nous oive porter à dire un ſecret d'importance, ſi ous n'avons éprouvé ſouvent & en de moinres ſujets la fidelité de celui à qui nous le vouns confier. Il ſe faut ſouvenir de l'obſervaon d'Ariſtote, que l'homme eſt le ſeul des aniaux qui a le cœur à gauche; d'où je tire cet moralité qu'il y a toûjours lieu de s'en déer. Combien voit-on d'amis très propres à ndre toute ſorte de devoirs, juſqu'à l'emploi es biens & de la vie, qui ne ſont pas capables eanmoins d'obſerver le ſilence qu'on deſire eux. L'un des ſymboles de Pythagore eſt ndé là deſſus, par lequel il défendoit à ſes ſciples de laiſſer nicher aucune Arondelle us le toit de leur maiſon; c'eſt à dire de conacter une étroite amitié avec ceux qui parnt plus qu'il n'eſt à propos, & qui ne peuvent empécher de réveler tout ce qu'ils ſçavent. lais comme on eſſaie ſoigneuſement un vaiſ-

lieux les plus ſolitaires, nous avertit par là qu'il n'y a point d'endroit ſi deſert, ni ſi particulier, où l'on ne doive apprehender un rapport, & une redite, dont il n'y a que le ſilence qui nous puiſſe garentir. Agreable ſilence! vous êtes l'entretien de la Divinité, le langage des Anges, ornement de nos Cloîtres, le ſommeil des Sages qui veillent, la plus ſolide nourriture de nôtre prudence humaine, & celui en qui quelques Philoſophes n'ont pas fait difficulté de conſtituer le ſouverain bien. Après cette declaration de l'eſtime que je fais d'une habitude dont les Gentils faiſoient un Dieu, je vous prierai pour toute concluſion d'uſer de reflexion ſur trois proverbes de trois Nations differentes. Elles ont toûjours renfermé dans cette ſorte de ſentences, ce qu'elles ont eu de plus myſterieux & de meilleur. L'Eſpagnol dit, *En boca ſerrada no entra moſca:* L'Italien, *Il poco mangiare, è l poco parlare: non fecerò mai male:* Et le Sage Hebreu, *Qui cuſtodit os ſuum, cuſtodit animam ſuam.* Il ne tiendra pas à moi que vous n'en faſſiez vôtre profit.

# OPUSCULES,

OU

## PETITS TRAITEZ.

*Le* I. *De l'Amitié.*

*Le* II. *De l'Action & du Repos.*

*Le* III. *De l'Humilité & de l'Orgueil.*

*Le* IV. *De la Santé & de la Maladie.*

*Le* V. *De la Converſation & de la Solitude.*

*Le* VI. *De Richeſſes & de la Pauvreté.*

*Le* VII. *De la Vieilleſſe.*

SECONDE PARTIE.

# A MONSIEUR
# NAUDÉ,
## CHANOINE
## EN L'EGLISE
## CATHEDRALE
## DE VERDUN,

ET BIBLIOTHECAIRE DE MONSEIGNEUR LE CARDINAL MAZARIN.

*MONSIEUR,*

*Il eſt tems que i'uſe de quelque reconnoiſſance envôtre endroit, ſi je ne veux charger ma conſcience du plus honteux de tous les crimes, qui eſt à mon avis celui de l'ingratitude. Il y a plus de dix ans que vous me dediâtes le petit Traité de la Republique de Saint Marin, & je n'ai pû juſqu'à preſent vous témoigner aſſez mon reſſentiment, ni vous donner ſuffiſamment à connoître combien j'eſtime cette faveur. En effet je ne puis faire*

*qu'en vous rendant la pareille, & en vous adreſſant quelqu'un de mes petits travaux. Je prens donc la reſolution d'imiter ce Romain, qui conſacra deux Autels ſous une même couverture, l'un à l'Honneur, & l'autre à la Vertu. Le premier tome de mes Opuſcules fut voué à la plus haute Dignité de la robe. Je donne celui-ci qui en eſt la ſuite à vôtre vertu, que tous les hommes ſavans reſpectent aujourd'hui. Ce ſeroit ici le lieu de parler de tant d'ouvrages Latins & François, dont vous aves ſi utilement gratifié le Public; & de vous remercier en ſon nom du profit qu'il reçoit de vos veilles laborieuſes. Je devrois même publier eu cét endroit, l'eſtime que firent de vôtre merite les premiers hommes de Rome, ſoit en ſavoir, ſoit en puiſſance, pendant que vous y aves ſejourné, & les témoignages précis qu'ils en rendirent lors que vous en partites. Mais je vous connois trop bien, pour ignorer ce que vôtre modeſtie ſouffriroit en cela. J'aime mieux vous faire le trait d'ami, dont parle Pline le Jeune, m'abſtenant de toute louange que vous pourries nommer onereuſe. Et j'en uſerai de la ſorte d'autant plus volontiers, que le choix connu de tout le monde, qu'a fait de vôtre perſonne ce grand Cardinal, qui vous confie non moins pour le bien public, que pour ſa propre ſatisfaction ce qu'il a de plus à cœur après le bonheur de cét Etat, eſt*

Hoc ipſum amantis eſt, non onerare laudibus. *lib. 1. epiſt. 14.*

*:omble de tous les éloges que je vous ſaurois ner. Il faut pourtant que vous nous permet- ; de faire un peu de reflexion ſur la prudente tion de ſon Eminence, lors qu'il a commis cet- ameuſe Bibliotheque à celui qui eſt regardé lui- ne comme une Bibliotheque vivante, ou com- une Etude animée & ambulatoire, ſelon les mes dont Eunapius tâche d'exprimer le meri- lu Sophiſte Longinus. Et neanmoins cette e connoiſſance que vous avez de toute ſorte de rature, n'étoit pas ſeule ſuffiſante pour vous e préferer à tout autre. Si vôtre ſcience été de celles dont parle l'Apôtre, qui enflent qui rempliſſent de vanité, elle ne ſe fut pas vée propre à vôtre emploi. C'eſt la douceur os mœurs, avec l'affabilité de vôtre nature, vous donne de l'avantage ſur la plûpart des ans. Et ce que l'Empereur Marc Antonin iroit au Philoſophe Sextus, une profonde rine exemte de toute oſtentation, un τὸ πο- αθὲς ἀνεπιφάντως qu'il eſtime ſi fort, ſont dons du Ciel, qui ont été judicieuſement con- ez en vous, par celui qui vous a comme trié e tant d'hommes de lettres, avec la même voiance qui éclatte dans toutes ſes actions. 's je m'apperçois de quelque émotion que vous ê ce peu que je viens de dire preſque ſans y èr à vôtre avantage. Croiriez-vous bien*

*In vita Porphyr.* βιβλιοθήκη ἔμψυχος καὶ περιπατοῦσα μουσεῖον.

*Lib. 1. de vita ſua.*

*que je vouluſſe trahir nôtre amitié par la*
*rie, & vous donner ſujet de recevoir moins*
*rablement le petit preſent que je vous fais?*
*dez-vous bien de m'offenſer par une ſi injuſte*
*ſée, & vous ſouvenez de ce Calife de Babylon*
Chronic. Abrah. Zacuth. *gabaſſi, qui perdit ſon Etat pour avoir mé*
*un livre qu'on lui preſentoit, dont l'Aute*
*vengea par le moien d'un Roi de Perſe qu'il*
*ta contre lui. Pour vous parler plus ſeri*
*ment, vous ne trouverez rien dans tous ces*
*rens Opuſcules qui ne vous doive aucune*
*agréer, s'il ne vous contente tout-à-fait.*
*ſont des ſentimens expliquez à ma mode, dont*
*nous ſommes ſouvent entretenus, & que je*
*dire qui nous ſont pour la plûpart comm*
*Faites moi ce bien de remarquer particul*
*ment dans le Traité de l'humilité, pourqu*
*me contente de me dire ici,*

*MONSIEUR,*

Vôtre très affectionné &
fidele ſerviteur,
DE LA MOTHE LE VAY

I.

# I.

## DE L'AMITIE'.

J'Ai bien remarqué comme vous avez lû avec autant de ſoin que de ſatisfaction d'eſprit le Lyſis de Platon, le elius de Ciceron, & le Toxaris de Lucien. e ſont des Ecrits qui m'ont autrefois ravi ıſſi bien que vous; & je vous avouë qu'a-ınt l'experience, qui ne s'acquiert qu'avec s cheveux blancs, j'avois les mêmes opi-ons des Amis, dont je reconnois que vous es ſi fort perſuadé. Je croiois que c'étoit er le Soleil du Monde que d'en bannir l'Ami-: Il me ſembloit que ſans elle la vie n'étoit ıs vitale, pour parler comme faiſoit Ennius: je trouvois que les Romains avoient fort pro-ement nommé leurs Amis *neceſſarios*, & l'A-itié une *neceſſitude*, ſur l'impoſſibilité morale s'en paſſer. Pour le preſent j'ai des ſentimens contraires à tout cela; & je ſuis ſi confirmé ns la creance que j'ai priſe, qu'il n'y a rien pres-ıe en toutes nos amitiez, qui convienne à lle dont l'Ecole nous a donné les definitions,

que je ne la conſidére plus que comme un nom vain, une belle chimere, & une agreable illuſion d'eſprit.

*Ovid. l. 1. de art. am.* *Nomen Amicitiæ, uomen inane Fides.*

*In Theog.* Certes Heſiode a eu fort bonne grace, quand il nous a repreſenté la Fraude & l'Amitié comme ſoeurs uterines & toutes les deux comme filles de la Nuit. Il n'y a rien de plus trompeur que ce que les hommes eſſaïent de faire paſſer pour amitié dans le commerce ordinaire de la vie; & les tenebres de la nuit conviennent très bien à des choſes obſcures, comme ſont les amitiez de ce monde, où les plus clair-voians ſont toûjours contraints de cheminer à tâtons, & d'avouër enfin qu'ils n'y voient goute.

Afin de mieux reconnoître ce que nous diſons, tâchons à definir l'Amitié, puisque les Sages n'ont point trouvé de voie plus aſſurée pour parvenir à l'intelligence des choſes. Voire même ſi une premiere definition ne nous contente pas aſſez, parce qu'elle comprend parfois moins que nous ne voudrions, ſuivons le conſeil de Seneque, rapportons en plus d'une, & pénétrons par ce moien le plus avant que nous pourrons dans la matiere propoſée.

*Lib. 2. de Clem. c. 3. Ariſt. l. 2. rhet. c. 4.*

L'Amitié, diſent les Philoſophes, eſt une bonne volonté reciproque, qui nous fait ſou-

naiter du bien à celui que nous aimons, en à ſeule conſideration, & ſans faire reflexion ur nous-mêmes. Ciceron approuve quelque part cette definition: mais il en donne ne autre ailleurs, dont nous devons faire l'autant plus d'état, que Saint Auguſtin troue qu'elle a été très bien & très ſaintement onçuë. Il me ſemble qu'on la peut traduire n ces termes: L'Amitié eſt une grande union, k un parfait conſentement ſur toutes les choès divines & humaines, avec beaucoup de ien-veillance & de charité. On peut recueilir de ces deux definitions, qu'il y a pour le noins trois conditions requiſes dans l'Amitié, k qui lui ſont ſi eſſentielles, qu'on ne ſauroit a faire ſubſiſter ſans elles. La premiere, qu'ele ſoit mutuelle & reciproque. La ſeconde, u'elle ſoit ſans interét, c'eſt à dire, ſans que elui qui aime aïe égard à ſon propre bien. Et a troiſiéme, qu'elle uniſſe en tout ce que comrend le droit divin & humain, afin que rien e la puiſſe alterer. C'eſt d'où nous tirerons es principales preuves de nôtre diſcours.

*Lib. 2. de invent. Dial. de amic. L. 3. contra Acad. cap. 6.*

Pour ce qui touche la premiere condition, e n'eſt pas ſans ſujet qu'on veut qu'il y ait ne mutuelle bien-veillance dans l'Amitié, uiſque c'eſt une des choſes qui met le plus le difference entre l'Amour qui eſt une paſ-

ſion, & l'Amitié qui eſt une habitude.
effet l'Amour n'eſt pas neceſſairement
proquè, & il n'a pas toûjours ſon Antero
lon la fable des Grecs. Nous en pouvons a
pour des perſonnes qui ne nous connoi
point, & pour celles mêmes qui ont aver
de nous. Mais quant à l'Amitié, elle e
une égale affection des parties, qu'on n
me pour cela unanimes, comme ſi deux
n'avoient qu'une ſeule ame; ce qui a
ſemblablement donné lieu à cette autre f
de Geryon. Et certes le plus grand fru
l'Amitié ſe tire d'une telle correſpondanc
bonne volonté, qui fait que deux amis a
les cœurs unis, ſe peuvent voir & ſe con
rer l'un dans l'autre comme dans un mi
fidele; ce qui ſert de beaucoup pour arr
*L. 7. Eu-* à la connoiſſance de ſoi-même, *no ay m*
*dem. c. 2.* *eſpejo, que el amigo viejo*, dit l'Eſpagnol.
ſtote ne ſe contente pas de poſer pour fo
ment de l'Amitié ce concours d'eſprits &
fections, il ajoûte comme une particul
neceſſaire, que les amis en doivent avoir
noiſſance, & vivre dans une parfaite aſſu
ce d'être aimez de la même façon qu'il
*In Tox.* ment. C'eſt pourquoi Lucien n'a pas ou
à remarquer comme dans ce fameux tabl
qui repréſentoit le combat de Pylade & d

: contre les Scythes, le Peintre avoit ſoig-
ſement fait voir tous les mouvemens ne-
ires en deux perſonnes, que les mêmes
hes reconnurent depuis pour les Dieux
'Amitié. Il avoit emploié tout ſon art,
l, à faire connoître non ſeulement le de-
ont l'un & l'autre étoit tranſporté d'aban-
ner ſa vie pour ſauver celle de ſon ami;
; l'on y diſcernoit même la ſatisfaction
ée de crainte que chacun d'eux récévoit
nt ſon compagnon qui expoſoit ſi libre-
t ſon corps à toute ſorte de perils, pour cou-
celui d'un autre lui-même. Or cela étant
, qu'il n'y a point de véritable amitié qui ne
mutuelle & bien reconnuë, que ſe peut-
romettre de celle que nous contractons
; les jours? En verité ſi c'eſt le propre de
u ſeul d'être ſcrutateur des cœurs, & de
trer jusques dans l'interieur, je ne vois
quelle certitude nous pouvons avoir les
des autres, pour nous aſſurer d'une af-
on reciproque. A peine ſommes-nous ca-
es de répondre de nôtre propre fait; &
ent nous ne ſavons pas bien ſi nous-mê-
nous aimons de bonne ſorte, à cauſe
a difficulté naturelle de rentrer en ſoi, &
e connoître ſuffiſamment. Que ſera-ce
ous ſortons au dehors? N'eſt-ce pas une

grande vanité, & une extrême temerité tout enſemble, de ſe croire plus clair-voiant chez autrui, que l'on n'eſt chez ſoi? Et de ſe confier par là en des amitiez qui ne dépendent pas moins des autres que de nous, puiſqu'elles ſont nulles ſi elles ne ſont reciproques? En effet nous y ſommes trompez à tous momens. Mais comme cela arrive ordinairement par le défaut de ceux qui ne nous païent pas d'une amitié égale à celle que nous leur portons; il en eſt parfois tout au rebours, & la faute aſſez ſouvent vient de nous, lors que nous ſommes ſi ſimples, que de tenir pour amis fideles, des perſonnes pour qui nous n'avons nulle tendreſſe d'affection, ce qui nous rend indignes de la leur. On ſe peut ſouvenir là-deſſus de ce qu'a fort bien obſervé Themiſtius dans ſon Oraiſon de l'Amitié, dont nous avons perdu la fin auſſi bien que de quelques autres, par un mal-heur qu'on ne ſauroit trop reſſentir. Ce grand Orateur & Philoſophe tout enſemble aſſure, qu'encore qu'il y ait de certaines compoſitions d'appâts pour prendre toute ſorte d'animaux, & que les poiſſons, les oiſeaux, & les bêtes à quatre pieds s'y laiſſent attraper; ce n'eſt pas la même choſe de l'homme, qui ſeul ne ſe gagne que par ſon ſemblable, étant neceſſaire que celui qui veut acque-

amitié d'un autre, ſoit l'appât & le chaſ-
tout enſemble. C'eſt pourquoi quel-
n a très bien dit encore, ſelon ce que
s avons déja préſuppoſé, que l'attache-
it cauſé par l'Amour étoit pareil à celui
ierre, qui s'unit indifferemment à une
aille, ou à un vieux chêne, ſans leur
entement, & ſans réaction, pour uſer de
not de l'Ecole. Mais qu'à l'égard de
itié, elle ne ſe pouvoit contracter que
une inclination mutuelle, & entre deux
rs de même nature, qui ſe lient comme
palmes, dont l'une tend les bras &
it les embraſſemens de l'autre d'un égal
nct, & par une inclination reciproque.
que remarque en plus d'un lieu, que les *Epiſt. l. 3. & 19.*
onnes de grande fortune ſont ſujettes à ſe
rendre en ceci de la façon que nous venons
ire, *nullum habet majus malum occupatus*
, *& bonis ſuis obſeſſus, quàm quòd ami-*
*ſibi putat quibus ipſe non eſt.* De quelque
que le mal procede, il demeure toûjours
r conſtant, qu'une infinité d'amitiez n'ont
que l'apparance, n'étant pas appuiées
e mutuel conſentement que demandent
s qui ſont veritables, ſi tant eſt qu'il
ait.

a ſeconde condition eſt celle qui bannit

l'interêt des Amitiez. Ce n'eſt pas à dire pourtant qu'elles doivent être tout-à-fait inutiles. On veut bien qu'un ami rende à l'autre toute ſorte de bons offices, & qu'il s'y porte ſans en être requis, comme le ſang qui accourt lui-même à la partie qui a beſoin de ſecours. C'eſt pourquoi nous liſons entre les propos de Diogene celui-ci, qu'il faloit être promt à preſenter la main ouverte & non pas fermée aux amis. Et quelqu'un prononça aſſez ingenieuſement, qu'il mettoit en même categorie les amis qui ne ſervoient de rien, avec les ennemis incapables de nous nuire. En effet, le proverbe qui porte qu'amitié paſſe parenté, ne peut-être interpreté qu'au ſens que lui donne Dion Chryſoſtome, montrant dans ſa troiſiéme Oraiſon qu'un parent ne nous eſt pas beaucoup avantageux, s'il n'a de plus la qualité d'ami; au lieu qu'un ami nous eſt toûjours utile, quoiqu'il ne nous touche aucunement de parenté. Le Scythe Abauchas l'entendoit bien ainſi, quand il laiſſa ſa femme & ſes enfans dans le peril d'un incendie, pour ſecourir ſon ami Gyndanes. Je puis, diſoit-il, engendrer d'autres creatures, & trouver une autre compagne que celle que j'abandonne, mais non pas un autre ami, éprouvé & tel que celui-ci. C'é-

encore le même ſentiment qu'avoit Se-
ue, lors qu'il reprenoit ſi ſevérement le
il d'un pere à la mort de ſon fils : *Tam*
*iter tu fers mortem filii, quid faceres ſi ami-* *Epiſt. 99.*
*perdidiſſes?* Quoi ? vous ſouffrez ſi ſoi-
nent & avec tant d'impatience la mort de
re fils ? que ſeroit-ce donc ſi vous aviez
lu un ami ? Mais quelque utilité qu'on
ſe recueillir de l'Amitié, la plûpart des
oſophes ne permettent pas que ce qui ne
paſſer que pour un de ſes effets, ſoit pris
r ſa cauſe, ni que l'acceſſoire tienne lieu
principal. Il s'en faut tant à leur dire que
nitié des hommes, conſidérez comme rai-
nables, doive être fondée ſur l'interêt,
c'eſt par là principalement qu'on la diſtin-
de celle du reſte des animaux, qui n'en
, ni d'inimitié non plus, qu'autant que le
me interêt les engage dans l'autre, com-
Ariſtote l'a très évidemment fait voir au
mier chapitre du neuviéme livre de leur
toire. C'eſt ce qui oblige Ciceron à trai- *L. 2. de*
ſr mal Epicure, qui rendoit l'utilité & le *Fin.*
ſir inſeparables de l'Amitié ; ſoûtenant
celle des hommes de vertu, qu'il nom-
*Pyladeam amicitiam*, par une compoſition
nôtre langue ne ſouffre pas, n'a rien qui la
eſtimer que ſa propre beauté, & qu'elle eſt

ſeulement recherchable à cauſe d'elle-même, *ſuâ ſponte*, *vi ſuâ*, *ex ſe*, *& propter ſe*, ce ſont les termes preſſans & redoublez dont il ſe ſert pour mieux imprimer ſa penſée. Quelques-uns ont pris ſujet là-deſſus d'attribuer à la Jeuneſſe l'honneur des plus belles Amitiez, à cauſe du mépris qu'elle fait de cette utilité, qui eſt ſi puiſſante ſur nous dans un âge plus avancé. Cependant ſi nous voulons quitter les idées pour ſuivre la realité des choſes, & conſiderer l'Amitié ſelon la portée de nôtre humanité, plûtôt que par abſtraction, & de la façon qu'on nous la dépeint dans l'Ecole; nous trouverons qu'il n'y en a point qui n'ait ſes interêts, & qui ſous ce beau prétexte de l'honnêteté, ne s'entretienne principalement par les conſidérations de l'utilité ou du plaiſir. Voulez-vous le bien reconnoître, dit Epictete dans Arrien, faites naître entre les plus grands amis que vous connoiſſiez l'interêt, je ne dirai pas d'une Couronne, ni d'une beauté raviſſante, mais du moindre héritage, ou d'une mediocre ſomme d'argent ſeulement, & vous verrez que comme une piece de chair jettée entre des chiens qui ſe jouent, les anime auſſi-tôt à ſe mordre; ces amis ſi étroitement liez d'affection, ſeront en même tems bande à part, & s'entreruïneront s'ils

ent. Cét Auteur eſt admirable, quand que l'interêt τὸ συμφέρον, tient lieu de , de Frere, d'Allié, de Patrie, & de même, τοῦτο πατὴρ, καὶ ἀδελφὸς, καὶ συν- , καὶ πατρὶς, καὶ Θεός. Il n'y a rien ut cela que nous n'abandonnions pour le e. Nous ruïnons les Autels & renver- les Statuës des Dieux, ſi nous en rece- quelque préjudice. Et Alexandre ne point de mettre le feu dans le Temple ulape, irrité par la mort d'une perſonne ui étoit precieuſe. Certes ſi chacun de veut parler en conſcience, après s'être é là deſſus, il avouëra, je m'aſſure, que lus pures affections ne ſont pas exemtes certain mélange d'interêt. Un tel eſt plus grand ami, mais dites la verité, conſiderez-vous pas avec ſes richeſſes? ngez-vous pas que comme Magiſtrat il peut aſſiſter, ou qu'étant homme qui plus que vous, il vous peut rendre quel- ſervice? Si ainſi eſt, comme vous ne ſau- le nier dans le tribunal où je vous ſomme ne répondre, ce n'eſt plus vôtre ami que affectionnez; à le bien prendre, ce n'eſt tant à cauſe de lui, que pour l'amour de s même. Et cela préſuppoſé, voilà vô- ropre interêt qui ruine le fondement de

cette belle amitié imaginaire, ſi nous avons bien éxpliqué la ſeconde condition eſſentielle qui fait une partie de ſa definition. Pour moi j'entre librement dans le ſentiment du Cardinal Sirlet là-deſſus, qui ne reconnoiſſoit point d'amitiez ſinceres ni deſintereſſées, que celles qui ſe ſoûtenoient ſur la memoire du tems paſſé, & qui ſe nourriſſoient de l'agreable ſouvenir de ce qui n'eſt plus: parce que les autres qui conſidérent le tems préſent, ou qui regardent le futur, dépendent ſi fort de l'interêt, & ont de ſi grands attachemens à ce qui nous touche comme plaiſant, ou comme utile, que pour en parler ſainement, elles tiennent plus de l'amour propre, que de celui du prochain, & de ce qui fait les véritables amitiez. En voulez-vous de plus fortes preuves que l'abandonnement où ſont tous ceux qui manquent de fortune, & le defaut d'amis que ſouffrent les hommes miſerables? *Tramontana no tiene trigo, ni el hombre pobre tiene amigo*, dit l'Eſpagnol. Et celui-là n'eut pas mauvaiſe grace, qui compara les amis de Cour à de certains fleuves, tels que le Mançanares de Madrid, qui eſt gros, & qui regorge dans les ſaiſons, où l'on ſe peut fort bien paſſer de ſes eaux, ſe trouvant à ſec lors qu'on en auroit le plus de beſoin.

*Fed. Bor. della gr. Dei Pr. pag. 133.*

t, ſi la conſideration de l'utilité a le
r que nous avons dit, de former & de
plus grandes amitiez qui ſe voient par-
ıs, ce n'eſt pas merveille que le mal-
ı empéche la naiſſance, ou qu'il les
: lors qu'elles ont reçû quelque com-
nent; ce qui n'a nul rapport aux bel-
:riptions que nous donnent les Philo-
d'une pure & ſincere Amitié.
ons à la troiſiéme condition eſſentielle
: belle Amitié, qui dépend du parfait
dont ceux qu'elle aſtraint doivent être
ant à l'égard des choſes divines & éter-
que des humaines & temporelles.
pour ce qui concerne les dernieres, je
te point que cette grande union ne re-
a communauté de biens, & ce que Py-
: prononça le premier, que rien ne de-
re diviſé entre amis, *κοινὰ τὰ φίλων.*
n a cru cét article ſi important dans *l. de leg.*
é, que pour peu qu'il fût enfraint; il
ıu'elle perdoit ſon nom & n'étoit plus; *ſi*
*e quippiam tantulum modò potuerit, jam*
*æ nomen occiderit, cujus eſt ea vis, ut ſimul*
*bi aliquid quam alteri maluerit, nulla ſit.*
'oions-nous que les grandes amitiez des
ıs nous ſont repreſentées dans cette in-
nte & commune poſſeſſion de toutes

choſes. Valere Maxime aſſure de Poliſtrate & Hippoclides, qu'étant nés d'un même jour, n'aiant eu qu'un même Précepteur, qui fut Epicure, dont ils s'étoient rendus écoliers en même tems, ils ne poſſederent qu'un même patrimoine, arriverent l'un & l'autre à une extréme vieilleſſe, & furent ſi fortunez que de mourir tous deux dans un même moment. Il y en a eu mêmes qui faiſant une plus particuliere profeſſion de cultiver l'Amitié, l'ont étenduë juſqu'à des termes ſcandaleux, ſelon les loix de l'honnêteté, & de la vie civile, comme quand ils ont eu leurs femmes communes. Aſclepiade & Menedeme aiant épouſé la mere & la fille, l'une étant morte, Menedeme ceda celle qui reſtoit à ſon ami, par un office d'amitié que Diogenes Laertius compare à celle de Pylade & Oreſte. Mais quoique nous la réſtraignions à des termes plus juſtes & plus civils, il ſemble qu'il demeure toûjours cette neceſſité de n'avoir rien de propre, & de partager entre amis les commoditez de la vie, & tout ce qu'on nomme biens de fortune; de telle ſorte que l'un ne puiſſe prétendre aucun avantage ſur l'autre. Et neanmoins outre l'impoſſibilité évidente d'une ſi abſoluë communauté, & d'une ſi étrange concorde, qui veritablement ſuppo-

nême cœur & une même ame en des
ıes differentes; la Philoſophie nous
ıtres leçons de ce ſentiment naturel
cun a pour ſon propre bien, qui rui-
ıtes ces amitiez imaginaires. Car par-
n eſt un avec ſoi-même d'eſſence & de
au lieu qu'on n'eſt uni & lié avec ce-
l'on aime que par conformité, ou par
nblance de quelque forme externe &
telle, il ne ſe peut faire que l'amour
: porte ne prévale, & que chacun n'ait
ffection pour ſa perſonne que pour
tre. Ariſtote montre ſelon cette do-
que dans tous les ordres de la Nature,
choſe eſt excitée d'une plus forte in-
n à la recherche de ſon propre bien,
commun ou général; à cauſe que par
me reçu dans la Phyſique, cette mê-
ıre ſe refléchit ſur elle même, & re-
: particulier devant que de conſidérer
rs, ni l'univerſel. Et nous ſavons
Cyrenaïques, auſſi bien que les Stoï-
ont cru que particulierement l'hom-
e s'aimoit de telle façon, qu'il n'ai-
n tant que lui, faiſant toutes choſes en
mplant & pour l'amour de ſoi-même,
rès comme Salomon l'a dit du Tout-
, *univerſa propter ſemetipſum operatus*

*Diog. Laert. in Ariſtippo.*

*Prov.c.16.* *eſt Dominus.* Enfin je penſe qu'il n'y de nous qui n'avouë ſur ce qu'il reſſ ſon interieur, qu'à moins que de ren l'humanité, il eſt impoſſible de contra amitié qui nous détache ſi fort de n mes, que nous n'affectionnions pas biens de la vie pour nous en préva pour nôtre propre uſage, que po d'un autre, quelque étroite affectio ait entre lui & nous. Quant à ce qu l'union & le conſentement des amis ſes divines & purement ſpirituelles, ſuppoſe une égalité d'eſprits ſi difficil cevoir, que je tiens pour choſe enc impoſſible de ſatisfaire à ce ſecon qu'au premier. Je n'entre pas ici dan ſtion, ſi toutes les ames ſont égales d creation. Mais je dis qu'à les co comme des formes humaines, elles dent ſi fort, en ce qui regarde leur tions, du temperament de nos cor la diverſité de ce même temperament de tout le monde, fait une differen elles qui rend ce parfait conſentement tes choſes, & cette unanimité requ l'amitié par la definition que nous exa hors de toute apparence; & pour u terme plus expres, hors de poſſibili

y a-t-il rien de ſi bizarre, que ce que nous nommons humeurs, fantaiſies, & opinions des hommes?

*Pectoribus mores tot ſunt quot in orbe figuræ.* Ovid. l. 1. de art. am.

Et pour ne nous jetter pas plus avant dans ce lieu commun, qui fait l'un des dix moiens de l'Epoche Sceptique, il ſuffit pour nôtre ſujet de remarquer, que bien loin d'être dans une ſi abſoluë & ſi générale concorde avec nos amis, il n'y a perſonne qui ſe puiſſe vanter de vivre bien d'accord avec ſoi-même. Nous improuvons aujord'hui, ce que nous approuvions hier. Nous aſſurons preſentement une choſe, dont nous nous dédirons dans une heure. Et ſouvent dans le ſeul inſtant du tems preſent, nous voulons & ne voulous pas une même choſe ſans nous pouvoir déterminer à rien. Ce n'eſt pas là le moien d'être dans une parfaite correſpondance avec des amis, ſi nous ne ſaurions nous accommoder avec nous mêmes. Si eſt-il vrai qu'il n'y a rien qui nous ſoit plus ordinaire ni plus naturel, que cette varieté & inſtabilité d'eſprit, à parler même de ceux qui l'ont de la meilleure trempe, & qui poſſedent le plus de cette ſplendeur ſeche que demandoit Heraclite. Cela ſuffit, puiſque nous n'avons fait cette reflexion ſur nous mêmes,

Splendor ſiccus optimus.

que pour montrer comme l'unanimité des amis, telle que la demandent les Philoſophes aux choſes qu'ils nomment divines, n'eſt pas plus aiſée à trouver que leur parfaite égalité en tout le reſte. Cependant c'eſt le plus aſſuré fondement qu'ils prennent de l'Amitié. Ariſtote repete une infinité de fois qu'il ne la faut point chercher ailleurs que dans l'égalité & l'exacte reſſemblance, φιλότης ἰσότης. Et par conſequent puiſque cette troiſiéme condition n'eſt pas plus de la portée de nôtre humanité, que les deux autres: il me ſemble que nous pouvous bien conclure ſelon nôtre premier projet, qu'il n'y a point de véritable amitié parmi nous, puiſque tout ce qui entre dans ſa définition ne ſe rencontre jamais dans nos plus étroites liaiſons de bien-veillance & d'affections, quelque nom d'amitié que nous leur puiſſions donner. C'eſt ce que vouloit dire ce Philoſophe Athenien Secundus, qui vivoit du tems de l'Empereur Adrian, quand il s'interrogeoit lui-même, τί ἐστι φίλος? qu'eſt-ce qu'un ami? & puis répondoit, ζητούμενον ὄνομα, ἄνθρωπος ἀφανὴς ἀνυπόστατον κειμήλιον, c'eſt un nom vain, un homme qui ne paroît jamais, un threſor qui ne ſe trouve nulle part.

A la verité quelques-uns ont ſoûtenu qu'il

n'étoit pas beſoin de prendre les choſes ſi fort à la rigueur; & que comme les doigts de la main ne laiſſent pas d'être dans une parfaite correſpondance, nonobſtant leur inégalité; les amis pouvoient vivre de même fort unis, nonobſtant de certaines diſparitez que nôtre humanité ne ſauroit ni ſurmonter ni corriger. Mais je ſoûtiens que dans cét accommodement l'on confond avec l'amitié la concorde, & la bien-veillance, que les Grecs nomment *Ariſt. l. 7. Eudem. c. 7.* ὁμονοιαν, καὶ εὐνοιαν, qui n'en ſont neanmoins que des commencemens, & des reſſemblances, dans la doctrine de nos Philoſophes. C'eſt ainſi que d'autres ont été d'opinion qu'on ne devoit pas tenir les rênes de l'amitié ſi courtes, qu'on ne les relâchât parfois; & comme parle l'Orateur Romain, *commodiſſimum eſſe quam laxiſſimas habenas habere amicitiæ, quas vel adducas cum velis, vel remittas.* Et neanmoins les loix de cette Amitié ſont à le bien prendre ſi étroites & ſi ſaintes, qu'on ne ſauroit s'en diſpenſer tant ſoit peut, ſans les violer, ni les enfraindre, ſans commettre un crime. Cette matiere reçoit aſſez de problemes ſemblables, dont je veux rapporter ici quelque choſe, parce qu'il me ſemble que cela peut ſervir à la fin que je me ſuis propoſée dans ce diſcours, de montrer le peu d'aſſu-

rance qu'on peut prendre en ce que nous nommons communément Amitié, puiſqu'elle n'a rien qui ne ſoit ſujet à pluſieurs diſputes.

Et premierement il y en a qui croient qu'on ne ſauroit avoir trop d'amis, dautant qu'ils les mettent au rang des plus grands biens de la vie, qui par conſequent ne peuvent être trop multipliez, puiſque le bien aime de ſa nature à s'étendre le plus que faire ſe peut. Auſſi voions-nous que ceux qu'on conſidere dans le monde, comme puiſſans en amis dont ils abondent, ſont craints & reſpectez d'une infinité de gens qui ne ſe ſoucieroient pas d'eux ſans cét avantage. Ajoûtez que ſi ce qu'on dit ordinairement eſt véritable, qu'il n'y ait point de petits amis, ni de petits ennemis non plus, on ne ſauroit faire une trop ample proviſion des premiers. Souvent la moindre herbe ſauvage ſert plus que toutes les Theriaques; & il faut ſe ſouvenir là-deſſus comme de chetifs animaux, tels que ſont les oiſons, ſauvérent le Capitole, que des ſoldats Romains laiſſoient perdre, tant il eſt certain que les plus petites choſes ſont parfois plus utiles que les grandes. D'ailleurs, Ariſtote improuve quelque part cette façon de vivre qu'ont de certaines perſonnes, qui ne peuvent être ſans

la compagnie d'un ami dont ils ont fait choix, & qui leur eſt unique; ce qu'il met au rang des ſervitudes que nous nous impoſons quelquefois à nous mêmes. Et certes cela ſemble proceder d'une baſſeſſe d'eſprit, qui ne paroît pas en ceux qui ſe plaiſent dans la pluralité d'amis.

La réponſe à ces inſtances ſe prend en partie de l'autorité du même Philoſophe, lequel traitant expreſſément de cette matiere, reduit à fort peu le nombre des amis. Il aſſure que l'excés en eſt préjudiciable, comme celui des ingrediens dans l'apprêt des viandes. Que comme Heſiode a fort bien prononcé de l'hoſpitalité, qu'il en faloit uſer avec moderation, μήτε πολύξενος, μήτε ἄξενος, il ſe pouvoit dire ici de même, μήτε πολύφιλος, μήτε ἄφιλος. Que l'obligation de ſe condouloir avec les amis nous reduiroit à un perpetuel témoignage de déplaiſir, ſi nous en avions quantité; outre qu'il arriveroit qu'en même tems il faudroit ſe réjoüir avec les uns, & ſe contriſter avec les autres. Que pour cela les plus celebres amitiez αἱ ὑμνούμεναι Φιλίαι, n'ont été que de deux amis ſeulement. Et que le partage de nôtre affection entre pluſieurs la rend ſi petite envers chacun, qu'on peut dire que celui qui a un ſi grand nombre

*Eth. Nicom. l. 9. cap. 10.*

d'amis, n'en a point du tout, ὦ Φίλοι οὐδεὶς Φίλος. C'eſt ce qui faiſoit defendre à Pythagore de tendre la main à beaucoup de perſonnes; Ce qui obligeoit les Scythes, au rapport de Lucien, à n'exceder jamais le nombre ternaire dans toutes leurs amitiez; Et ce qui a donné lieu à la fable dont nous avons déja parlé des trois corps de Geryon, qui nous repreſente l'union de trois amis, les Poëtes n'en aiant jamais mis enſemble davantage. Tout le monde ſe dit ami d'un homme riche; celui qui eſt pauvre ſe dit ami de tout le monde. Prenez-y bien garde, vous trouverez que l'un & l'autre ſont ſans amis.

Quien de todos es amigo, o es muy pobre, o es muy rico

*L. 2. Rhet. c. 13. & c. 21.* Les uns eſtiment cette façon d'aimer qu'enſeignoit Bias, & qui eſt toute particuliere aux vieillards, ſelon l'obſervation d'Ariſtote, de regarder toûjours un ami comme celui qui peut être un jour vôtre ennemi. Le même Ariſtote remarque ailleurs, qu'une amitié ſoupçonneuſe comme celle des perſonnes qui aiment de la façon, eſt l'effet d'une mauvaiſe défiance; parce que l'amitié des hommes vertueux devant être perpetuelle, puiſque ce n'eſt pas être ami que de n'aimer pas toûjours.

*Eurip. in Troa. l. 7. Eudem. c. 2.*

Οὐδεὶς γὰρ ἐραστὴς, ὅστις οὐκ ἀεὶ Φιλεῖ.
*Neque enim amator qui non amat ſemper:*

il s'enſuit qu'on doit aimer comme ne devant

haïr, & que la précaution de Bias ne
de pas avec les loix d'une parfaite ami-
uiſi apprenons-nous du Pere de l'Elo- *Lib. de*
Romaine, que Scipion ne ſe pouvoit *Amic.*
er qu'une ſentence ſi contraire, &,
il dit, ſi injurieuſe à l'amitié, fut ve-
l'un des ſept Sages de la Grece.
une maxime à l'égard de pluſieurs, que
ne doit point recevoir d'alteration,
: diſgrace qui arrive; ce que les vers
ide cité par Ariſtote, & que nous ve-
: rapporter, ſemble conclure. D'au-
hent de prouver le contraire par les ef-
inaires de la Nature. Car s'il ne peut
jamais tant de rapport entre deux per-
differentes, qu'il y en a entre les par-
it nous ſommes compoſez; & ſi nous
ons tous les jours qu'une de nos mains
de froid, ne touche point l'autre qui
eurée dans un bon temperament, ſans
le-ci s'offenſe d'une telle approche: ne
nous pas tenir pour aſſuré que quel-
itié qu'on ſe puiſſe imaginer parmi les
:s, elle ne ſera jamais telle, que les
's d'un tems fâcheux, & l'âpreté d'une
ſe fortune, ne ſoient capables d'y ap-
lu changement?
; venons à une contrarieté d'opinions,

qui touche encore de plus près nôtre ſujet. La plûpart de ceux qui ont traité de l'Amitié, l'ont toûjours repreſentée comme la choſe du monde dont nous nous pouvions le moins paſſer. Les Grecs en ont fait un cinquiéme Element dans leurs Proverbes, qui rendent un ami plus neceſſaire que l'eau ni le feu. L'Eſpagnol dit que vivre ſans amis, c'eſt mourir abandonné & ſans recevoir conſolation de perſonne, *vida ſin amigo, muerte ſin teſtigo.* Et le Philoſophe Anaximandre paſſa jusqu'à cette extremité, de dire qu'il ne reconnoiſſoit point d'autre Divinité que l'Amitié, priſe à la verité dans une plus grande étenduë que nous ne faiſons, comme on peut voir au troiſiéme livre de la Phyſique d'Ariſtote ſur la fin du quatriéme chapitre. Celui-ci fait voir dans ſon Ethique, comme le plus fortuné des vivans ne ſauroit ſe paſſer d'un ami, parce qu'il n'y a que Dieu qui trouve en lui-même tout ce qui eſt neceſſaire pour ſa beatitude. Ciceron entre en cette conſideration, que l'Amitié eſt la ſeule choſe qui ſoit généralement eſtimée de tous les hommes, dont les uns ſe moquent des honneurs, les autres des richeſſes, & quelques-uns de la Vertu même, ſans qu'ils ſe ſoient jamais diſpenſez de mépriſer l'Amitié. En effet les plus

inez au mal témoignent qu'ils ſont état
habitude de l'ame; & l'Hiſtoire nous
nte un Neron, un Caligule, un Aga-
un Phalaris, & un Denys, qui ſe ſont
levoir de la cultiver; le dernier n'aiant
reçû par Damon & Pithias pour faire
dans une des plus remarquables ami-
nt la memoire ſoit venuë jusqu'à nous.
ſauroit nier que comme dans la Phyſi-
nion des corps inanimez fortifie leur
ment naturel, & rend plus foible le
; l'Amitié qui lie les cœurs ne multi-
is la Morale nos contentemens, & ne
e nos déplaiſirs. Pour concluſion, l'on
ue l'Amitié ſeule ſuffiroit à la conſer-
de ce monde, ſi elle y étoit bien en-
é par tout; les Loix n'aiant été intro-
ue pour nous contraindre par leur au-
ux choſes où l'Amitié étoit capable de
orter volontairement. C'eſt ſur cela
tote a dit, que les bons Legislateurs
plus de ſoin d'elle que de la Juſtice.
s ne pouvons douter que l'Amitié ſeu-
mprenne toutes les Ordonnances divi- *L. 8. Eth.*
humaines, puisque nous ſavons que *cap. 1.*
ui aime Dieu de tout ſon cœur, &
chain à l'égal de ſoi-même, les a par-
nt obſervées & accomplies.

*Diogen. Laërt. in Ariſtip. & Heſy. in Theod.*

Entre ceux qui ont parlé contre ce ſentiment, & dont nous avons déja fait voir une partie des raiſons dans la ſuite de ce diſcours, il n'y en a point eu qui aient viſé à ſaper les fondemens de toute amitié comme les Cyrenaïques, ſurnommez Theodoriens. Elle n'eſt d'uſage, diſoient-ils, ni pour les ſages, ni pour les fous, & par conſequent c'eſt une moquerie de la vouloir établir parmi les hommes. La preuve de leur dilemme ſe prenoit de ce que le Sage eſt dans l'indépendance, ne cherche rien hors de lui, & par conſequent n'a pas beſoin d'amis. Quant au reſte des hommes, puiſqu'ils ne ſont pas capables de ſe ſervir de l'amitié, elle ne ſe trouve point parmi eux; d'où il s'enſuit qu'elle n'eſt point du tout. Je ſerois bien fâché de ſuivre une doctrine ſi odieuſe, & qui ſemble, ſelon que nous venons de voir, tout-à-fait contraire à la loi de Dieu, & à ce que nous enſeigne le Peripatetiſme. Mais laiſſant tout l'honneur qui eſt dû à l'Amitié, conſiderée dans ſa pureté, & telle qu'un ſiecle d'Innocence la pouvoit obſerver autrefois, je perſiſte dans ma premiere propoſition, & je continuë à dire, que parmi la corruption du nôtre, & ſelon les mœurs dans leſquelles nous vivons, c'eſt en vain, humainement parlant, qu'on recher-

oit des Amitiez autres qu'imparfaites, &
iennent ſi peu de cette idée que nous en
ıe l'Ecole, qu'elles n'en ont presque au-
hoſe que le nom. Ce que j'en couche ici
:crit n'eſt pas pour former une invective
re le tems preſent, puisque plus de deux
: ans nous ont à peine fourni trois ou qua-
ouples d'amis véritables, ſi tant eſt nean-
ıs qu'ils aient poſſedé toute la perfection
n leur attribuë, ce n'eſt pas merveille
nôtre âge ait perdu la connoiſſance d'u-
hoſe ſi rare, avec celle du Phœnix. Que
us voulez qu'après ces conſiderations gé-
les, je vous diſe quelque choſe de parti-
:r, & qui me touche de plus près, je vous
ıërai franchement qu'à peine accorderois-
perſonne qui vive, d'avoir eu plus d'in-
ıtion que moi à cultiver une memorable
ié. Il n'y a rien que je n'aïe tenté dans
:ondition pour eſſaïer s'il étoit poſſible de
er quelqu'un de ces anciens originaux
: nous parlions toute à cette heure. Et
us contraint de vous ajoûter, qu'après
ıcoup d'eſſais inutiles, je n'ai recueilli au-
ruit d'un ſi haut deſſein, que la connoiſ-
e qui m'eſt demeurée, qu'on ne ſe peut
promettre en cela, hors la gloire d'une
:lle recherche. A la vérité je ne voudrois

pas dire qu'il m'eut auſſi mal reüſſi qu
dan, qui proteſte dans le livre qu'il a
ſes propres écrits, que perſonne ne lu
jamais rendu de ſi mauvais offices, qu
qu'il avoit eu ſoin de s'acquerir pour
*fatale mihi eſt*, dit-il, *à nullis deterius*
*quàm à civibus meis, & amicis.* Pour
j'ai eu à ſouffrir parfois quelque choſe d
blable, je confeſſe d'avoir éprouvé d'a
beaucoup de bien-veillance d'une pa
ceux, avec qui je m'étois lié d'affe
quelques-uns m'en ont rendu des tém
ges d'autant plus ſenſibles, que j'en re
les fruits même après leur mort; & j'at
facilement le peu de correſpondance o
entrez d'autres, dont j'ai tâche en vain
nager l'Amitié, ou à mes propres defa
à ma mauvaiſe fortune. Mais tant y
l'égard de cette amitié heroïque, &
que l'inexperience de ma jeuneſſe me
fait concevoir, je ne l'ai jamais pû renc
dans toutes mes pourſuites paſſées. E
eſt cauſe que je lui accorde à preſent
d'exiſtence hors des livres, qu'il me paſ
peu de choſes par l'imagination, à qui j
donne librement d'avantage.

## II.

## DE L'ACTION ET DU REPOS.

C'est une choſe étrange qu'on ne nous promette le repos qu'au Ciel, où nous ne voions rien qui ne ſoit dans un mouvement continuel, & que nous ne le puiſſions jamais trouver en Terre, qui eſt le centre de l'Univers, & par conſequent immobile. Nous ſommes en perpetuelle agitation au lieu où il ſemble que tous les Etres de la Nature viennent chercher leur quietude; & nôtre ſeule eſperance eſt d'en jouïr un jour, quand nous aurons ſous les pieds ces grandes machines qui roulent inceſſamment ſur nos têtes. Cela fait bien voir que le repos, dont les travaux de cette vie doivent être recompenſez en l'autre, ſi nous les ſavons bien ſouffrir, eſt un repos ſurnaturel, & qui n'a rien de proportionné aux conditions de nôtre humanité. Il nous apprend neanmoins que la felicité de ce monde, s'il y en a quelqu'une, doit être dans une tranquilité telle que nous ſommes capables de la poſſeder, puiſque les biens temporels n'ont rien de doux, ni de charmant dans leur eſſence, qu'autant qu'ils la tirent du ſouverain bien, & qu'ils ſont comme un raïon & un certain écoulement de la beatitude éternelle. Si eſt-ce que la Vertu conſiſtant en

l'Action, & nôtre bon-heur en cette même Vertu, ſelon l'opinion de beaucoup de Philoſophes; il ſemble que l'agitation & le mouvement attachez à l'action, ſoient plus propres à nous rendre heureux, que le Repos ni la quietude; ce qui choque merveilleuſement nôtre premier raiſonnement. Avant que d'accorder des propoſitions ſi differentes, voions un peu ce qui ſe dit en faveur de l'Action, & puis nous conſidererons en quoi le Repos ſe peut-être préférable.

Il y a des perſonnes qui ſe vantent de trouver leur repos dans l'action auſſi bien que le Soleil; & nous apprenons de Marc Antonin que les Pythagoriciens vouloient qu'on regardât les Cieux tous les matins, afin d'apprendre de l'exercice continuel de leur charge, dont ils s'acquitent avec tant d'ordre, de pureté, & de ſimplicité, à faire s'il eſt poſſible auſſi reglément & auſſi aſſidûment nôtre devoir. Les mêmes Philoſophes avoient entre leurs Symboles celui-ci, de n'outrepaſſer pas le joug; & cét autre de ne s'aſſeoir jamais ſur le boiſſeau pour nous exciter à l'action, & à faire chacun de nous ſa fonction, plûtot que ce qui eſt ſimplement de la Juſtice, ſelon l'interpretation que donne au premier de ces Symboles Simplicius. Ceux que les Grecs nommerent

e de leur nudité Gymnoſophiſtes, avoient *Strabo l.* ur d'affoiblir par la ceſſation du travail la *35. Geo.* ıpe de leur eſprit, comme la fermeté du ral s'amollit dans une trop longue litiere, iant mis à part après la recolte de leurs s la proviſion de ce qui étoit néceſſaire r paſſer l'année, ils brûloient le reſte, afin oir ſujet de travailler pour la ſuivante, & ôter tout prétexte de demeurer dans l'oi- é. Et certes ſi ces principes ſont véritа- , que rien n'a été créé que pour ſon ope- ın ; que les puiſſances ſont vaines, pour des termes de l'Ecole, qui ne produiſent t d'actions ; & que la cauſe efficiente eſt mparablement meilleure que la déficien- ne devons-nous pas ſuivre en cela l'inten- de la Nature, & croire avec Ciceron ceux qui ne ſont rien de conſiderable en *Lib. 2. de* ıonde, ne meritent pas d'être mis au rang *nat. Deo.* vivans, *mihi enim*, dit ce grand Homme re la faineantiſe des Dieux d'Epicure, *qui agit, eſſe omninò non videtur?* Auſſi eſt- e fondement de la loi d'Amaſis, que So- :mprunta de lui pour la donner aux Athe- s, ſi nous en croions Herodote, par la- *In Eu-* le il n'y avoit perſonne qui fut exemt *terpe.* ndre conte de ſon loiſir ſur peine de la :, & de faire voir comme ſon induſtrie

*In vita Sol.* lui fourniſſoit les moiens legitimes de vivre. Je ſai bien que Plutarque attribuë la rigueur de cette loi au Legislateur Dracon, que Demades diſoit avoir écrit toutes ſes Conſtitutions avec du ſang, à quoi Solon apporta depuis beaucoup de temperament. Mais quiconque ait été le premier auteur de l'ordonnance dont nous parlons, Diogenes Laërtius nous confirme dans la vie de Solon, qu'elle donnoit le pouvoir à toutes perſonnes d'intenter action contre ceux qui pouvoient être convaincus de perdre inutilement le tems.

*Iob. c. 5. v. 5.* Que ſi les Edits de nos Princes ne ſont pas ſi

*Iacob. 2. v. 20.* rigoureux, & ſi ils nous laiſſent en ceci plus de liberté, la Religion en recompenſe nous oblige par tout au travail, & nous montre bien l'eſtime qu'elle fait de l'action, quand elle dit que la Foi eſt morte ſans les œuvres. Elle compare nôtre vie à une guerre perpetuelle, & nos jours à ceux d'un mercenaire. Elle nous aſſure qu'il n'eſt pas plus naturel à l'oiſeau de voler, qu'à l'homme de travailler. Elle nous fait voir que Dieu même n'a pas voulu laiſſer le monde dans ſa ſeule idée, mais qu'il l'a produit, & mis au jour par la plus noble de toutes les actions, qui eſt celle de

*Ariſt. l. 9. de hiſt. anim.* la creation. Et elle nous renvoie ſouvent comme de petits écoliers à prendre leçon des

Fourmis,

Fourmis, infatigables à la peine, & qui ne repoſent pas même la nuit, lors que la pleine Lune favoriſe leurs veilles de ſa lumiere. Quant à la Theologie Payenne, ſi nous la devons mettre en quelque conſidération après la vraie, nous n'y remarquerons rien que de fort conforme pour ce regard. Elle enſeignoit que la Prudence ſous le nom de Minerve, ne s'engendre que par le moien de Vulcain, c'eſt à dire d'un travail fort actif & continuel; Iupiter même ne la pouvant autrement enfanter. Elle prononçoit nettement que les Dieux nous vendoient toutes choſes au prix du travail, & qu'ils n'aſſiſtoient que ceux qui metoient la main à l'œuvre. Son Ciel n'admettoit Hercule, qu'après que ſes douze labeurs lui en avoient ouvert les portes. Et toute ſa Mythologie celeſte n'alloit qu'à nous inſtruire à ſouffrir ce que les actions glorieuſes ont de difficile, puisque les Eſſences immortelles n'en étoient pas quittes à meilleur marché; puisque la Vertu habitoit dans des rochers de difficile accés, δυσβάτοις ἐπι πέτραις, ſelon les termes de Simonides; & puisque ſelon ceux d'Euripide, le travail étoit le vrai Pere de la Gloire & de la Renommée. Que ſi nous voulons paſſer des Gentils aux Infideles de ce tems, nous trouverons que les Turcs tien-

Dii laboribus omnia vendunt. Facientes Deus adjuvat. *M. Varro.*

nent dans leur fauſſe Religion de Maho
que le plus agreable culte que nous puiſ
rendre à Dieu, c'eſt de travailler. Ils
pour cela en vénération de toutes les im
que la ſeule figure de la main, depuis qu
Impoſteur eut imprimé la ſienne tre
dans de l'encre ſur du papier, lors qu
Diſciples ſe plaignoient à lui de ce qu'il
avoit oté l'ancien uſage des ſtatuës & de
tes peintures. On voit en mémoire
trait ſignalé, la repréſentation d'une
contre leurs maiſons, pour les rendre
fortunées; ils la font porter à leurs e
comme un grand préſervatif; & leurs M
les obligent à la reſpecter particuliere
au tems de cette dévotion, qu'ils nom
le Ramadan, les exhortant au travail
l'exercice de leurs charges, par la conſi
tion de ce myſtere. Voilà une partie
qu'on peut rapporter pour faire voir
tous âges, & parmi toute ſorte de Nat
on a toûjours préféré l'action au repos
l'oiſiveté.

Tournons maintenant la medaille, &
ſidérons que ſi les Cieux & le premier m
nous doivent porter par leur exemple au
vail & à l'action; l'immobilité du pre
Moteur ſera bien plus puiſſante pour

imer le repos. Ce qu'on a dit des
oriciens ſe détruit par la connoiſſance
ous avons, qu'ils ont toûjours mis le
ment dans la categorie des choſes
ſes, & compris au contraire le repos
genre des biens, & de ce qui étoit ſou-
e. Quant aux autres Philoſophes,
e montre dans le troiſiéme chapitre
iéme livre de ſa Phyſique, comme la
: n'eſt pas moins le principe du repos,
mouvement. Il enſeigne au ſeptiéme
a même ouvrage, chapitre quatriéme,
Prudence conſiſte en un certain arrêt
os d'eſprit, qui fait que les jeunes gens
dinairement imprudens, à cauſe de l'a-
a perpetuelle où ils vivent. Et ſes Po- *L. 2. c. 11.*
nous apprennent que la premiere & *l. 7. c. 3.*
ale viſée d'un bon Legislateur doit être *& 15. & l. 8. c. 3.*
: vivre ſes Citoiens dans le plus grand
ue faire ſe peut; la vie contemplative
it autrement eſtimée que l'active; nous
ce Proverbe Grec, qui dit, qu'il n'y a
Eſclaves qui ne goûtent jamais la dou-
a Repos, *οὐ σολὴ δούλοις, non eſt otium*
& la concluſion qui ſuit détermine,
tte ſupréme felicité qu'il nomme *Eu-*
, ne ſe rencontre point ailleurs que
n parfait repos, pour lequel ſeul on

travaille, comme on ne fait la guerre que pour jouïr de la paix. L'Academie n'a rien eu de contraire pour ce regard à la doctrine du Lycée. Platon ſe vante au huitiéme livre de ſes Loix, que l'Etat pour lequel il les donne, abondera ſur tout autre, s'il les obſerve, de liberté & de loiſir. Et il repréſente Ulyſſe dans le dixiéme de ſa Republique, qui dit revenant au monde, à un Eris Armenien, qu'encore qu'il ait paſſé pour le Patron de la vie active & politique, il eſt reſolu de vivre dorénavant dans le plus profond repos dont il pourra uſer, & de ne ſe plus mêler de rien. Le mot de Chilon, ἡρεμία χρῆσθαι, *quiete utendum ;* & cét autre de Periandre, καλὸν ἡσυχία, *pulchra res eſt quies*, témoignent bien que les ſept Sages de Grece avoient aimé ſur toutes choſes le repos, & cette aſſiette paiſible qui n'a rien de ſi contraire que l'action. Ceux qui vinrent depuis, comme Zenon & Epicure, prononcent des ſentences differentes en apparence, mais qui en effet obligent ces deux grandes ſectes ſi ennemies, des Stoïciens & des Epicuriens, à rechercher également le repos, quoique par des voies diverſes, comme Seneque l'a très curieuſement obſervé, & ſous des prétextes qui n'avoient en apparence nul rapport entre eux. Et

sque nous citons ce Romain, qui peut être
ıparé ſans deſavantage à tous les Grecs,
t-il pas vrai qu'il ne recommande rien
par tous ſes ouvrages que le repos, &
e tranquilité de vie dont il a fait un traité
rès. Il aſſure dans un autre endroit que *L. de vita beat. c. 30.*
ne ſauroit être bien fait par un homme
ıloié, & qui vit dans le traças du monde,
*omnes convenit, nullam rem bene exerceri* *L. de br. vitæ c. 6.*
*ab homine occupato.* Et il prononce en
cette autre belle ſentence, que celui qui
ıiſſe emporter aux diverſes occupations
ı vie civile, n'en jouït pas à le bien pren-
; & qu'on peut aſſurer de lui qu'il fait
ôt toute autre choſe que de vivre, *Nihil*
*ıs eſt hominis occupati, quàm vivere.* Il a
es raiſon. Nous voions tous les jours des
ɔnnes ſi attachées à cette vie civile, qu'il
ɔle qu'elles ignorent ce qui eſt de la vie
ıaine. Conſidérez ceux qui donnent tou-
ur attention & tous leurs ſoins aux in-
s de l'Etat, ou aux leurs particuliers, vous
verez que ce ſont autant d'aveugles vo-
ıires pour tout ce que le Monde a de beau,
ɔur toutes les merveilles de la Nature, qui
oient ſervir neanmoins d'objet à nos con-
ɔlations, n'aiant été produites que pour
l'entretien ordinaire de nôtre eſprit, afin

que nous y trouvions nôtre ſatisfaction en l
admirant, & dans elles beaucoup plus en
re celui qui en eſt le Createur. Car s'il
beſoin d'emploier ici l'autorité divine, n'
elle pas bien expreſſe en faveur du Rep
puiſque Dieu même en a voulu prendre,
que le jour deſtiné pour cela, qu'on nom
du Sabath, a reçû ſa bénédiction ſur tous
autres jours de la ſemaine? N'uſe-t-il pas p
derniere & plus grande menace de cell
envers le transgreſſeur de ſa Loi? Qu'il
inceſſamment agité, & ne pourra jamais t
ver de repos en quelque lieu que ce ſoit,
*Deuter. cap. 28.* *quieſces, nec erit requies veſtigio pedis tui.*
*Lib. 4. Strom.* Clement Alexandrin ne veut-il pas que l
ἐπιστήμη, καὶ πίστις ἀπὸ τῆς στάσεως. même qui nous ſauve, n'ait reçû auſſi bien
la Science ſon nom des Grecs, que de ce
l'une & l'autre arrête nôtre eſprit, & le
en repos? Quant aux Loix d'Egypte &
thenes, qui ſemblent avoir été ſi enne
de la quietude, elles ſont contredites par
d'autres & par les nôtres mêmes. Il
rien qui ſoit eſtimé plus honnête parm
*Lib. 5.* Thraces, dit Herodote, que de ne rien
& de vivre dans un parfait loiſir. Et le
*Suetone, in vit. 5.* de Galba, lors qu'il s'excuſa de ſon oiſiveté
Neron, parce que perſonne n'étoit oblig
rendre raiſon de ſon repos, montre bie

les Romains, qui ont été les plus ſages Politiques de la terre, n'étoient pas du ſentiment des Atheniens ſur ce ſujet; quoiqu'ils euſſent emprunté d'eux les douze Tables de leurs Ordonnances. Auſſi n'eſt-ce pas le but du Legislateur, ni la fin des ſocietez civiles, de faire que tout le monde profite au public, & à la communauté par ſon travail; mais bien qu'il n'y ait perſonne à qui cette communauté ne ſoit utile, & qui ne ſe ſente heureux d'être l'un des membres qui la compoſent. Ajoûtez à cela que le loiſir d'un homme de Vertu n'eſt pas tout-à-fait inutile à la Republique. Seneque ſoûtient que Zenon & Chryſippe rendirent plus de ſervice à la leur en ſe repoſant, que s'ils euſſent été de grands Généraux d'armée. Et par effet plus le ſage eſt à lui, plus le public en retire de profit, parce qu'il lui fournit dans ſa retraite les exemples & les conſeils neceſſaires à la vie. La ſueur du reſte des hommes qu'excitent leurs emplois laborieux, ne peut-être avantageuſe pour le plus qu'à leur païs; l'aſſiette tranquile de celui dont nous parlons eſt utile à tout le genre humain, qui ne ſauroit recevoir ſon inſtruction de meilleur lieu. Ce ſont des inſtances favorables au Repos, qui n'ont pas moins de vraiſemblance, que tout ce que nous avons

*L. de vita beat. cap. ult.*

rapporté dans la premiere partie de ce discours.

La force de ces deux raisonnemens a donné lieu à une troisiéme opinion, qui préfére le genre de vie composé du repos & de l'action, aux deux autres dont nous venons de parler, attachez à quelqu'une des deux extremitez. *L. 19. c. 3.* Varron le plus savant des Romains, assure dans la Cité de Dieu de S. Augustin, que ceux de l'ancienne Academie étoient pour ce tiers parti, selon qu'Antiochus qui avoit été son Précepteur aussi bien que de Ciceron, le leur avoit souvent expliqué, encore qu'il adherât souvent à la secte des Stoïciens. Aussi me *Arrianus l. 4. c. 4.* souvient-il qu'Epictete qui l'a si bien cultivée, ne veut pas que nous faisions dépendre nôtre contentement du repos, non plus que de l'action, mais que nous nous accommodions à l'un & à l'autre selon les occasions, avec cette indifference dont Socrate faisoit profession, & qui lui conservoit le même air de visage allant à la guerre, qu'il avoit aux promenades du Lycée ou de l'Academie. Et véritablement outre la considération de cette indépendance & liberté Socratique, il est certain qu'il y a des choses qu'il ne faut pas rechercher avec trop de passion pour les posseder. Le repos sans doute en est l'une, & nous

le pouvons en cela comparer à la fraicheur, dont les Italiens disent si gentiment qu'on ne se doit pas mettre trop en peine pour en jouïr, *chi vuol trovar' il fresco, non lo cerchi.* Que dirons-nous de ceux qui semblent se repoſer en agiſſant, & trouver leur relâche dans la fatigue? Ne ſont-ils pas dans ce mélange des contraires, d'où reſulte la troiſiéme condition de vie qu'on attribue aux premiers Academiciens? Ils reſſemblent, ſi tant eſt qu'il y en ait, aux Maréchaux, qui ne laiſſent pas de frapper un peu ſur l'enclume, alors mêmes qu'ils reprennent haleine. Et on les peut encore comparer au compas, dont un des pieds qui décrit quelque figure n'empéche pas la maîtreſſe branche d'être ſtable, & de ſe tenir à ſon point. Pour moi qui ne puis concevoir cette confuſion de deux choſes ſi oppoſées, que comme une aſſociation forcée du bien & du mal, qui ſe ſont ſentir chacun à leur tour, je m'empécherai bien d'avoir pour but rien de ſemblable dans la Morale que je cultive. Je ne doute point qu'il n'y ait une grande infinité d'actions fâcheuſes à eſſuïer dans la vie, auſquelles il ſe faut doucement accommoder comme pouvoit faire Socrate. Mais cela n'empéchera jamais que ſans blâmer la vie active des autres, je ne me propoſe toú-

jours le repos pour le plus grand bonheur où je puiſſe aſpirer; & que je n'évite les occupations autant que je pourrai, comme du tout contraires à mon humeur. Ce n'eſt pas à dire pourtant que je vueïlle confondre toute ſorte de repos avec l'oiſiveté. Il n'y a rien à mon jugement de plus infame que la vie d'un faineant, qui ſe plaît dans une léthargie ſpirituelle, ſans avoir d'autres operations que celles qui lui ſont communes avec le reſte des animaux. Si l'étude & l'entretien des livres ne nous élévent à des contemplations dignes de la nature de nôtre ame, nous ſommes indignes de la poſſeder, & nôtre mort eſt avancée d'autant de tems que nous languiſſons de la ſorte;

Sen. ep. 83. *otium ſine literis mors eſt, & vivi hominis ſepultura.* Le corps & l'eſprit ont beſoin d'exercer leurs fonctions; & il n'y a que la contrainte, l'excés, ou la mauvaiſe application, dont les plus delicats ſe puiſſent plaindre.

l. 12. Que ſauroit-on s'imaginer de plus oiſif & de plus miſerable tout enſemble qu'un Sagaris dont parle Athenée, qui ne porta jamais la main plus bas que le nombril, de crainte de ſe fatiguer; & qui aiant vécu un aſſez grand âge pour être mis au rang des vieillards, ne s'étoit jamais donné la peine de mâcher ſes alimens, qu'il recevoit de la bouche de ſa nour-

tout prêts d'être avalez. Fuïons donc
: ce qui approche d'une ſi honteuſe ſai-
ıtiſe, non ſeulement du corps, mais enco-
e l'eſprit, puiſque la Nature faiſant venir
cerveau les nerfs qui donnent le mouve-
ıt, nous a voulu montrer, ce ſemble,
les actions ſpirituelles ne nous ſont pas
ns propres que celles du corps. Je paſſe\
ı plus outre, & ſuis d'avis qu'on doit au-
: que faire ſe peut, produire des opera-
ıs de l'eſprit qui ſervent au Public, afin
endre à la poſterité le même bien-fait que
ıs avons reçû de ceux qui nous ont préce-

Nous ſerions injuſtes, ſi nous n'obſer-
ns, comme au branle de la Torche, ou
jeu de Promethée, de tranſporter aux au-
; la lumiere qu'on nous a miſe en main.
illeurs tout ce que nous faiſons de l'une
de l'autre partie qui nous compoſent,
ſt que vanité, ſi l'on n'en doit recueil-
aucun fruit; & nous en pouvons parler
nme de ces amendes qu'on nomme vui-
; non pas, dit Clement Alexandrin, qu'il 17. Strom.
ait rien du tout dedans, mais parce que
qu'il y a, n'eſt bon à choſe du monde.
rtes il faut imiter plûtot les Abeilles, en
qu'elles ſont du miel & de la cire qui ſont
les & à elles, & à tout le genre humain;

que les Fourmis, qu'on voit n'amaſſer du grain, ni faire toutes leurs proviſions, que pour elles ſeules. C'eſt pour cela que je communique librement aux autres le fruit tel quel de mes petites études, & parfois ce que je me perſuade qui leur peut être d'uſage dans mes plus profondes & plus ſecretes meditations. Mais puiſque ceux qui n'aiment naturellement ni les aulx, ni les féves, comme porte cét ancien Adage, ont une égale averſion des occupations civiles, & des militaires, pourquoi blâmeroit-on le repos honnête où leur inclination les porte, s'il n'a rien d'inferieur à toutes les actions du reſte des hommes? Les uns ſont nés à une choſe, les autres à une autre, & perſonne n'eſt blâmable pour ſuivre ſon genie, en s'accommodant à ſon temperament. Ceux qui l'ont reçû de la main du Tout-puiſſant, plus propre à la contemplation, qu'à tant de differens emplois que nous préſente la vie civile, ne ſont pas pour cela de pire condition que les autres. Tant s'en faut, Seneque les compare à ces chevaux généreux qu'on reſerve pour les belles courſes, & ſur qui l'on feroit conſcience de mettre les péſantes charges dont on accable des malliers. *Tantò aptiora exportandis oneribus tarda jumenta ſunt, quam nobiles equi,*

*L. de brev. vitæ c. 18.*

*rum generoſam pernicitatem quis unquam vi ſarcina preſſit?* Tant y a que je préfére-s toûjours le repos de ceux-là, quand on oit obligé de le conſidérer comme une pu-privation, à l'action des plus emploiez. is nous avons déja fait voir qu'il n'en eſt ainſi. Le repos de la Sageſſe, dit Saint *ſup. Can.* rnard, eſt un repos actif, & plus elle eſt *Serm. 85.* ive, plus ſes exercices ſont importans & nes de conſidération, *Sapientiæ otia, ne-ia ſunt, & quò otioſior ſapientia, eò exerci-ior in genere ſuo.* Cela ſuppoſé, nous pou-ns conclure ce diſcours en faveur du loiſir dieux & philoſophique, auſſi ennemi des upations publiques, comme des affaires ticulieres, & des ſoins domeſtiques; *ame-expers publicæ privatæque curæ tranquilli-*

Car il ne faut pas croire qu'il n'y ait que grandes Magiſtratures, ou autres tels di-tiſſemens du dehors, qui s'oppoſent à nô-repos. Souvent il eſt plus traverſé par fâcheries du dedans, & par ce que la con-te d'une maiſon a d'importun en toutes ſes ties. Or mon deſſein n'eſt pas de m'éten-ici ſur tout ce qui doit être obſervé par ce-qui aime la tranquillité autant que je puis e, ſoit que nous le conſidérions comme ître, comme pere, ou comme mari. Il

faudroit un bien gros volume pour expliquer par le menu tous les devoirs domeſtiques; & je me contenterai de dire en général, que comme le poiſſon commence à ſe gâter ordinairement par la tête, les plus grands deſordres d'une famille, & les troubles les plus inſupportables, viennent ſouvent de celui qui en eſt le chef, lors qu'il n'uſe pas raiſonnablement de ſa domination. On en voit qui l'ont ſi tyrannique qu'ils meritent mieux le nom de Lions que leur donne l'Eccleſiaſtique, que celui de Pere de famille qui les oblige à toute ſorte de douceur.

*cap. 4.* *Præfectura domi Siculâ non mitior aulâ.*

Et la dureté de beaucoup eſt ſi grande encore aujourd'hui, qu'ils condanneroient volontiers aux Lamproies, s'ils en avoient le pouvoir, ceux qui leur cauſent la perte d'un verre de criſtal. N'eſt-ce pas traiter pirement les hommes que les bêtes brutes, ſi nous ne ſouffrons rien d'eux, & que nous n'endurions jamais aucune de leurs imperfections? Il eſt bien plus à propos d'uſer de la regle que donne Marc Antonin, qui porte qu'on doit ſe prévaloir de ce qu'ils ont de bon, uſant de patience au reſte, puiſqu'il eſt impoſſible de les rendre tels que nous voudrions qu'ils fuſſent. En verité la plûpart du

*Xiphil. ex. Dion. l. 62.*

ıs ceux qui nous ſont ſoûmis, femmes,
ans, & ſerviteurs, mériteroient de nous
nmander, s'ils étoient auſſi accomplis que
ıs les demandons. Souvenons-nous à l'é-
d des derniers, qu'encore que ce ſoit nous
vent, comme l'avoue Seneque, qui les *Epiſt. 47.*
dons en les traitant mal; nos ennemis do-
ſtiques, ſelon que pluſieurs les nomment:
lus ſûr eſt ſi nous aimons nôtre repos, d'en *Athen. l.*
ir le moins qu'il eſt poſſible. Scipion l'A- *6. Deipn.*
ain n'en avoit que cinq: Iules Ceſar que *Dion. Chryſ.*
ıs; & en effet la remarque eſt vraie de ce- *Orat. 17.*
qui diſoit, que comme les animaux à qui
Nature a donné le plus de pieds ne ſont
les plus vîtes; les hommes qui ont le plus
nd nombre de valets ne ſe trouvent pas
ɔ ceux qui ſont les mieux ſervis. Que
ɔgene eut bonne grace de laiſſer aller ſon
riteur unique Manes, avec cette réflexion,
: c'eût été une choſe bien abſurde que Ma-
eût pû vivre ſans Diogene, & que Dio-
ıe n'eût ſçû faire la même choſe ſans Ma-
. Zenon qui n'étoit pas ſi fort dans le
pris du monde, ne voulut neanmoins ja-
is avoir de ſerviteur. Ceux qui ne peu-
t cheminer s'ils n'ont toûjours quelqu'un
ès eux qui les ſuive, ont cela de commun
c les Anes. Et quand nous rabatrons

quelque choſe de cette auſterité Philoſophique de Zenon, je ne laiſſerai pas de tenir pour conſtant, que l'abondance des valets eſt plûtôt préjudiciable qu'avantageuſe dans une famille; & que comme ceux qui ont ſix doigts à la main, ne s'en aident pas ſi bien, beaucoup de perſonnes ſe trouvent incommodez par la multitude de ſerviteurs, qui ne ſont bons qu'à faire du deſordre dans un logis, & à troubler le repos de celui qui en eſt le maître. Car il faut paſſer pour un Oracle en matiere Oeconomique, & de ménage, la réponſe de Mandanis Chef des Gymnoſophiſtes, au Député d'Alexandre; que la plus commode & la plus accomplie de toutes les maiſons eſt celle qui a beſoin de moins de choſes, & qui ſe paſſe le plus aiſément de toutes ſuperfluitez. Tant y a que l'ordre qu'on y doit apporter, ſi l'on veut vivre en quelque tranquillité, eſt de ſi grande conſidération, que Tacite ne loüe de rien plus ſon beau-pere Agricola, que d'avoir ſçû bien regler ſa maiſon pendant le ſejour qu'il fit en Angleterre, *Primam domum ſuam coercuit, quod pleriſque haud minus arduum eſt, quam provincias regere.* Ainſi rien n'empêche que nous ne nous acquerions un repos domeſtique, en ſuite de celui qui accompagne le mépris des affaires

*Strabo l. 15. Geo.*

*In vita Agricol.*

faires publiques, & qui ne ſe trouve que dans la ſolitude d'une vie particuliere. Ceux qui ſont déja avancez dans l'âge doivent être moins ſujets à l'envie, s'ils recherchent cette douce retraite ; principalement après s'être aucunement agitez comme les autres parmi le tracas du monde. Et neanmoins qui eſt-ce qui ſe met en peine aujourd'hui de jouïr de ſon Privilege ? *Lex à quinquageſimo anno militem non cogit, à ſexageſimo Senatorem non citat : Difficilius homines à ſe otium impetrant quam à lege. Interim dum rapiuntur & rapiunt, dum alter alterius quietem rumpit, dum mutuò ſunt miſeri ; vita eſt ſine fructu, ſine voluptate, ſine ullo profectu animi.* *Senec. de brev. vitæ c. 20.* J'avouë que j'ai de la peine à m'empêcher de rapporter des textes ſi exprès d'un Auteur de ſi grand poids qu'eſt Seneque par toute la Morale ; & ſur tout au ſujet que nous traitons. A la verité il n'y a guéres de perſonnes qui puiſſent dire avec le fils de Sirach, Après un peu de travail j'ai trouvé un très grand repos, *Modicum laboravi, & inveni multam requiem.* *Eccleſ. c. ult.* Mais il s'en voit encore moins qui ſongent à finir comme ce Général de l'Empereur Adrien, qui reconnut dans ſon Epitaphe qu'il dicta lui-même, qu'encore qu'il mourût fort âgé, il ne penſoit pourtant avoir vécu que ſept ans,

qui furent les derniers de ſa vie qu'il avoit paſſez dans un lieu de repos auquel il s'étoit retiré. C'eſt où nôtre eſprit peut agir beaucoup plus noblement en contemplant, que s'il s'occupoit aux plus importantes affaires du ſiecle. L'Architecte fait davantage ſans ſe remuër, que le plus actif de tous les manœuvres. Et les raiſonnemens paiſibles des Philoſophes ſont des actions, ſelon Ariſtote, préferables à toutes celles que l'interêt, l'éclat & le tumulte, font eſtimer dans le Monde.

*Lib. 7. Polit. c. 3.*

## III.

## DE L'HUMILITE' ET DE L'ORGUEIL.

ON ne ſauroit nier qu'il n'y ait une ambition honnête, & un deſir d'honneur ſi propre à l'homme, qu'à peine peut-on remarquer autre choſe qui le diſtingue davantage du reſte des animaux, & qui l'approche plus près de la Divinité. Car ne croions-nous pas tous, que Dieu agrée nos foibles reſpects, & que nous ne pouvons rien faire qui le contente plus que de le glorifier; C'eſt pourquoi les Philoſophes Grecs ont tenu pour un vice le mépris de la gloire, qu'ils ont nommé puſillanimité, μικροψυχίαν. Et nous voions qu'au contraire, pour donner à l'Ambition un rang

*Xenop. in Hieron.*

*3. Eth. ad*

ageux entre les Vertus, Ariſtote l'appel- *Eud. c. 5.*
ignanimité, μεγαλοψυχίαν, comme il *4. ad Nicom. c. 3.*
ailleurs que l'honneur ſoit le plus grand *& 1. mag.*
us les biens exterieurs. Certes Tacite *mor. c. 26.*
us a point laiſſé de plus notable ſentence,
quand il a dit qu'on paſſoit bien-tôt du
is de la reputation à celui des bonnes
rs, *contemtu famæ, contemni virtutes.*
e la Morale convient en ce point, qu'on
raiſonnablement perdre la vie pour
neur, bien qu'on ne doive jamais per-
honneur pour la vie. Et il ſemble que
nne ne puiſſe plus douter combien nous
vons eſtimer, puiſque Dieu conte à Da-
itre les plus conſidérables bien-faits dont
it gratifié, celui d'avoir rendu ſon nom
and & ſi illuſtre, que les plus grands
nes de la Terre n'avoient point en cela
ntage ſur lui.

ais il faut bien prendre garde que ce le-
e deſir de gloire ne nous trompe, &
lieu de nous en ſervir utilement dans
epriſe des belles actions, nous ne tom-
dans le plus deſagreable à Dieu de tous
ices, qui eſt celui de l'Orgueil. Il y a
is une ſi grande reſſemblance entre la
1 & le Vice, lors que le dernier ſe dé-
ſous l'habit & le maſque de l'autre,

qu'il eſt très difficile de les diſtinguer, nonobſtant leurs contrarietez eſſentielles. C'eſt ce qui fit dire à Socrate que le plus haut point de la Sageſſe humaine conſiſtoit à ſavoir diſcerner le bien du mal dans la ſcience des mœurs, & à ne s'y méprendre jamais, *hanc ſummam eſſe ſapientiam, bona malaque diſtinguere*, comme le rapporte Seneque dans une de ſes Epîtres. En effet il eſt ſi mal-aiſé, au ſujet dont nous parlons, de ſe tenir dans les bornes d'une ambition reglée & raiſonnable, qu'encore que nous tombions d'accord de ſa véritable exiſtence, nous n'avons point de terme propre dans nôtre langue pour deſigner celui qui en eſt touché; & nous ne pouvons prononcer le mot d'ambitieux, ſans laiſſer quelque tache ſur la perſonne de qui nous parlons, parce que c'eſt une parole qui ſe prend, étant ſeule, toûjours en mauvaiſe part.

*Epiſt. 72.*

Or ce qui nous doit donner le plus d'averſion de ce vice, c'eſt qu'il eſt le plus ancien, & par là le plus abominable de tous. Car ne fut-ce pas le crime de Lucifer? Et n'apprenons-nous pas de l'Eccleſiaſtique, que l'orgueil eſt le principe & comme la ſource de toute ſorte de pechez, qui ne ſont entrez au monde que par cette porte? Ajoûtez à cela que les Infideles mêmes l'ont eu en déteſ-

*Ch. 10.*

tation. Ils l'ont repréſenté avec un ſourcil qui fait peur à tout le monde. Ils l'ont comparé au Crocodile qui croît tous les jours de ſa vie. Et les Romains ſur tous les peuples de la terre, donnerent bien à connoître la haine qu'ils lui portoient, quand ils condannerent à perpetuité la mémoire du dernier de leurs Rois, par le ſeul ſurnom de Superbe, qu'ils lui impoſerent. Les termes dont Pacatus exprime cette penſée, ſont trop beaux pour ne les pas rapporter. *Denique illum ipſum Tarquinium execratione poſtremâ hoc damnaverunt maledicto, & hominem libidine præcipitem, avaritiâ cæcum, immanem crudelitate, furore vecordem, vocaverunt Superbum, putaverunt ſufficere convitium.* *Panegyr. Theod.*

Que ſi l'oppoſition des contraires a cela de propre, qu'elle nous les fait beaucoup mieux reconnoître, il eſt aiſé de juger par ce que nous venons de dire, combien nous devons eſtimer l'humilité, & cette aſſiette d'eſprit reſpectueuſe, qui ſert de fondement à la plûpart de toutes les autres Vertus. En verité ce n'eſt pas ſans ſujet que Salomon conjoint l'Humilité & la Sageſſe comme deux ſœurs inſéparables. Je ne vois rien de plus beau dans la Morale, que ce, que l'une & l'autre s'accompagnent. Et quoique les Vertus qui *Ubi eſt humilitas, ibi & ſapientia. Prov. c. 11.*

ſemblent diſtribuer les honneurs, ſoient merveilleuſement éclatantes, je fais bien plus d'état de celle qui neglige ces mêmes honneurs, & qui ſe met au deſſus de la gloire en la mépriſant. Auſſi pouvons nous remarquer par les plus beaux enſeignemens que nous aient laiſſé ces grands Précepteurs du genre humain, le cas nompareil qu'ils ont fait de l'humilité. N'ont-ils pas dit qu'elle reſſembloit à ces valons agréables & fertiles, qui rendent mépriſable la ſtérilité des plus hautes montagnes ? Ne l'ont-ils pas conſidérée comme une vigne rampante toute chargée de fruits, au lieu que les cyprès élévez ne portent que des noix inutiles ? Et ne ſavons-nous pas que Pythagore n'exerçoit à rien tant ſes Diſciples, pendant les trois premieres années de leur Noviciat, qu'à faire des actes d'humilité, les tenant exprès dans le mépris durant tout ce tems là, afin qu'ils contractaſſent mieux cette habitude vertueuſe, dont il faiſoit la baſe de toute leur inſtitution. Mais ce n'eſt rien de ce que nous pouvons apprendre dans tous les livres des Philoſophes pour ce regard, au prix de ce que nous enſeigne la Religion. Elle dit expreſſément que la porte du Ciel eſt ſi petite, qu'il faut neceſſairement s'abaiſſer pour y entrer : Que c'eſt là où ceux qui ſe

*Iambl. de vita Pyth. c. 17.*

humiliez en ce monde recevront leur ex-
ion: Et que quand Dieu a préféré le pe-
Mont de Sion aux Caucaſes & aux Pyre-
, il a fait voir aſſez combien l'humilité
plaiſoit, dont le choix de ſes Apôtres &
es Diſciples nous eſt encore une preuve
manifeſte. En effet il n'y a point d'hom-
qui reçoivent plus viſiblement les grâces
ines que les humbles de cœur, comme
parle l'Ecriture. La reprobation des Pha-
ns & leur hypocriſie nous ſont manifeſ-
, par cét ardent deſir qu'ils avoient d'oc-
er les premieres places à table, & les plus
ts ſieges dans leurs Synagogues. Et JE-
-CHRIST s'eſt montré tellement ennemi
oute ambition, qu'il proteſte à ceux qu'il
oit le mieux étant ici bas, que ſi quel-
n d'entre eux ſe laiſſoit emporter à l'en-
de précéder ſes compagnons, il ſeroit le
nier de tous, & celui qui ſe verroit reduit
rvir les autres.

On ne ſauroit rien rapporter de plus d'au-
té, ni qui ſoit plus précis en faveur de
milité. Nous pouvons neanmoins for-
r quelques raiſonnemens enſuite, pour
s confirmer toûjours davantage dans cet-
octrine Evangelique, & nous éloigner de
anité qui laiſſe aujourd'hui ſi peu de per-

ſonnes en repos ; ou pour mieux dire, qui exerce ſa tyrannie univerſellement dans toutes les conditions de la vie. Encore qu'elles ſoient infinies, il eſt aiſé dans nôtre deſſein de les reduire à deux chefs, dont le premier comprend celles qui regardent principalement l'action, & le ſecond les autres qui n'ont pour objet que la nuë méditation. Car il faut que nôtre vanité s'appuie, ſi nous en avons, ou ſur le mérite extraordinaire de ce que nous prétendons avoir fait de beau, ou ſur la valeur de nos meditations ingenieuſes, ſelon que nous ſommes gens de main ou d'étude, d'épée ou de lettres, d'action ou de contemplation.

Je démanderois volontiers à beaucoup de perſonnes qui travaillent inceſſamment pour la renommée, & qui deviennent ſi glorieux dès l'heure qu'ils croient avoir acquis quelque reputation, qu'on ne les peut ſouffrir; s'ils ont bien reconnu ce pourquoi ils ſe donnent tant de peine, & où ils conſtituent leur ſouverain bon-heur. Car ſi cette renommée n'eſt rien autre choſe que l'opinion commune des peuples, lors qu'ils applaudiſſent à ce qui eſt ſelon leur goût & qui les contente; N'y a-t-il pas dequoi s'étonner qu'on faſſe cas du ſentiment univerſel de ceux que nous mé-

ons tous ſéparément, & lors que nous
ıſidérons chacun en ſon particulier? C'eſt
ır cela que les hommes de bon ſens ont
jours fait gloire de s'oppoſer à celui du
ıple. *Quid viro bono cum faliva vulgi?* *In Apol. & l. 1. ad Nat.*
:rie Seneque. Et nous ſavons que Pho-
ı, auſſi bien qu'Antiſthene, eurent peur
/oir failli, parce qu'ils avoient reçû quel-
: favorable acclamation de la multitu-

Tertullien obſerve gentiment là deſ-
, que le Poëte a eu raiſon de nommer
Renommée un mal, & de la décrire com-
une infame trompeuſe.

*Tam ficti, pravique tenax, quàm conſcia veri.*

De fait, outre ſes déguiſemens ordinaires,
les fauſſes loüanges qu'elle donne ſouvent
ux qui les ont le moins méritées, ne voions-
ıs pas comme elle en attribuë encore à des
ts qui ne furent jamais, ſe plaiſant à revé-
de gloire ce que Dieu & la Nature n'ont
ſeulement gratifié de l'Etre? Cepen-
t il eſt difficile, après y avoir un peu
ſé, de ne ſeconder pas l'avis de Cardan, *L. 1. de Conſol.*
proteſte qu'il n'a jamais pû comprendre
lle difference on peut établir entre la re-
ation d'un Rodomont, d'un Matamoros,
de quelqu'autre Heros auſſi fantaſtique;
:elle d'un Ceſar, d'un Pompée, où d'un

Alexandre, dont nous respectons les noms sur la foi d'une histoire tenuë pour véritable. Cela fait bien voir qu'il n'y a rien plus vain que cette ambition de grande renommée, puisque nous ne pouvons obtenir par là chose du monde, qui ne nous soit commune avec ceux qui n'ont jamais eu de subsistance ailleurs que dans l'imagination. On peut considérer aussi que nôtre félicité seroit réduite à d'étranges termes, si elle dépendoit de la pensée des autres, & de l'estime qu'ils font de nous, nous serions misérables autant de fois qu'on ne songeroit plus en nôtre mérite; & nécessairement pendant le repos de la nuit, lors que tout le monde est endormi.

*Nemo eodem tempore ubique potest magnam famam & magnam quietem. Dial. de D. Orat.*

Mais supposons que la gloire soit quelque chose de réel, & de solide; à quel prix la mettrons-nous, si personne n'en peut joüir que par la perte de son repos & de sa chere liberté? Pouvons-nous d'ailleurs mettre au rang des biens, & nous travailler pour l'acquisition de ce qui est capable de nous perdre, & qui a presque toûjours été cause de la ruine des plus grands hommes de tous les siecles! Car d'où est venu le mal-heur de tant de rares Personnages, que ces Republiques de Grece confinoient hors de leur païs par la rigueur de l'Ostracisme, sinon de ce que l'éclat de

r reputation, étoit ſi brillant, que leurs
ıcitoïens ne les pouvoient point enviſager
ſouffrir? Et qui a jetté dans la disgrace,
ıs les Empereurs Romains, & aſſez d'au-
s puiſſans Monarques, ceux qui avoient le
ıs de part au gouvernement, que le trop
gloire, & cét excès de renommée qui
:judicie parfois autant pour être grande,
: pour être mauvaiſe; ſelon l'obſervation
Tacite dans la vie d'Agricola? C'eſt enco-
une choſe certaine, que les lieux hauts où
nbition nous l'éléve, ſont que nôtre vuë
trouble, & que nous y perdons le juge-
nt. Il ſemble que ce ſoit le mauvais De-
ɔn qui nous exalte jusques ſur le pinacle
ır nous précipiter. Et il ſe trouve ordinai-
nent que nous ne nous ſommes élévez de
re, ni approchez du Soleil, que pour être
ıs proches des orages & du tonnere. Cer-
une tranquille mediocrité de Gloire & de
rtune, eſt incomparablement plus heureu-
qu'une ſi haute reputation, ni qu'une
ndeur pleine de bruit, & élévée jusqu'à la
ɣion des Foudres. Les fleurs mêmes de la
npagne qui ſont les plus regardées, ſont
recompenſe les premieres cueillies. Et les
:bes d'un pré qui s'élévent notablement, en
tant de l'égalité des autres, s'ôtent auſſi de

Nec minus periculum ex magna fama, quam ex mala.

la protection qu'elles en recévoient. Après tout, que les Grands prennent tant de vanité qu'ils voudront ſur leur poſition avantageuſe, elle ne leur donne pas plus de bonté eſſentielle. Tant s'en faut, il ſemble ſouvent que la Fortune ait obſervé à leur égard, ce que pratiquent tous les Architectes, qui placent au plus haut étage leurs pieces les plus groſſieres, & qui ſont le moins achevées. Que ſe peuvent promettre ces Thraſons, & ces Barons de Feneſte, ſi nous leur pouvons donner ce nom ridicule, de tous leurs Arcs Triomphaux, & de tous leurs trophées, que les plus méchans hommes du monde, & les plus grands Tyrans que la terre ait ſoufferts, n'aient eu en partage autrefois? Peut-on bien ſe donner tant de peine pour jouïr de l'inſcription d'un Edile, & pour participer à la felicité d'une herbe parietaire? La fable du ſuperbe Orion n'a été inventée que pour les faire ſouvenir, qu'une petite piqueure de ſcorpion peut rendre ridicule toute leur préſomtion.

Pour ceux qui tirent vanité de leurs entretiens ſpirituels, & qui ne priſent rien à l'égal de la publication de leur grande ſuffiſance, qu'ils conſidérent que Democrite eut le mal-
Sen. ep. 80. heur d'être tenu pour un fou; un Socrate ne

it en eſtime mêmes parmi les Grecs, ſinon
epuis ſa mort; que Rome mépriſoit Caton
ſon vivant; & que les ſavantes Athenes
connoiſſoient presque pas Epicure, ni Me-
odore, devant leur fin. S'il eſt beſoin en-
ite d'avoir recours encore à la Mythologie,
elle de Promethée a l'avantage d'être ici la
us expreſſe de toutes. En effet on a pris ce
emi-dieu du Paganiſme pour un des plus
rands & des plus ſuperbes Sophiſtes de ſon
ms. Il s'étoit rendu ſi eſclave de ſa renom-
ée, qu'on lui voioit croître le foie, c'eſt à
re ſelon Dion Chryſoſtome, enfler le cou- *Orat. 8.*
ge, autant de fois qu'on faiſoit cas de lui,
qu'on le loüoit; comme cette même partie
s entrailles lui diminuoit, ce qui marque la
ortification de ſon eſprit, auſſi tôt qu'il ſe
oioit mépriſé, & qu'il s'imaginoit que ſa re-
tation étoit tant ſoit peu intereſſée. Ainſi
moins du ſecours d'Hercule, qui a toûjours
iſſé pour le plus conſidérable Philoſophe
s tems heroïques, il n'étoit pas poſſible de
delivrer d'une ſi ſotte vanité. Mais ce
omteur des Monſtres ſçût ſi bien emploier
utes les raiſons de la vrai Philoſophie con-
e l'inſupportable orgueil d'un tel Sophiſte,
'on a toûjours depuis conté leur combat
tre les douze travaux, où la colere de Ju-

porter à la vanité, & qu'elle a
l'éléver ; il perdra la reſpiratio
ment, & l'orgueil qui l'enfle,
incontinent étouffé.

O l'agreable état au contraire
qui s'eſt mis au deſſus de la glo
lant aux pieds, & qui a cela de c
les Etoiles du firmament, que
vé, & grand en ſoi même, m
paroître. Democrite, dont nc
parler, fut ſans doute l'un de
Ciel & la Philoſophie avoient
heureuſe conſtitution d'eſprit.
ſité, écrivoit-il lui-même, de
d'Athenes, où véritablement je
reconnu de perſonne. Qui n
*Cic. 5. Tuſc. qu.* cette moderation à toutes les van
nent ceux qui ſe plaiſent d'être

omme l'ombre de la Vertu. Mais outre u'on voit parfois de telles ombres qui ſubſtent ſans corps, & des honneurs qui ſont endus ſans qu'on les ait merités, ſemblables ces Inſcriptions qu'on gravoit anciennement ur des ſepulcres vuides : ne nous moquerons-nous pas avec le même Dion Chryſoſtome, d'un homme qui ſe réjouïroit de voir on ombre fort grande & étenduë, ou qui s'attriſteroit au contraire s'il l'appercevoit petite & diminuée ? La comparaiſon a encore ela de propre & de conſidérable dans nôtre ujet, que la gloire, auſſi bien que l'ombre, uit ceux qui la pourſuivent ; ſuit au contraire les perſonnes qui s'en veulent éloigner, & e peut être priſe qu'en ſe jettant par terre, t en s'humiliant. C'eſt d'ailleurs un grand vantage à ceux qui peuvent dire en eux mêmes, & s'entretenir de la ſorte : Si ma reputation ne m'a pas fait connoître de beaucoup e monde, en recompenſe elle ne ſera pas auſe que je me méconnoiſſe. Si je ne ſuis as ſi puiſſant que beaucoup d'autres, que les onneurs élévent aux plus hautes dignitez, uſſi n'aurai-je pas l'impuiſſance d'eſprit, qui s accompagne ordinairement. Et ſi je ne oſſede pas aſſez de credit pour éviter tous les injures qui peuvent m'être faites, je

*Orat. 67.*

profiterai d'un tel defaut, & ce me ſ
ſujet de ne faire injure à perſonne.
rité ce ſont des entretiens interieurs
merveilleuſe conſolation, à une ame
fait aſſez de reflexion ſur toutes les ch
vines & humaines, pour ſe plaire en d
blables penſées.

Il ne faut pas neanmoins que nous ou
à remarquer comme il y a une fauſſe h
té, & un mépris d'honneur plein d'org
Ch. 19. de tromperie. *Eſt qui nequiter humi*
*& interiora ejus plena ſunt dolo,* dit l'Ec
tique, & Salomon ajoûte dans ſes Prov
Ch. 16. *Quando ſubmiſerit vocem ſuam, ne cre*
*ei, quoniam ſeptem nequitiæ ſunt in corde*
Ceux qui abuſent ainſi de l'uſage de
vertu, ne ſe font petits qu'à mauvais d
& comme le lutteur qui ſe baiſſe & ſe n
deſſous de celui qu'il veut porter par
Ils s'efforcent d'arriver à la gloire p
chemins détournez en la prenant par de
& nous les pouvons encore compare
tireurs d'aviron, qui rament vers le li
ils tournent le dos ; & tâchent d'arriv
port ſans l'enviſager. Je vois, diſoit S
à l'un de ceux-là, une grande préſomti
travers des trous de vôtre habit. Et D
ne ne prononça-t-il pas au milieu de

g

de aſſemblée des Jeux Olympiques, qu'il
voit les Lacedemoniens auſſi orgueilleux
leurs habits déchirez dont ils faiſoient
le, que ceux de Rhodes dans leurs ro-
omtueuſes que tout le monde ſembloit
rder avec admiration. C'eſt ainſi que
s les Vertus ſont placées entre des extre-
z vicieuſes, & que l'orgueil n'eſt qu'un
vices oppoſez à la vraie humilité, qui
jection baſſe & frauduleuſe pour ſon au-
dverſaire, afin que ce milieu dont la
ce des mœurs fait tant d'état, ſoit plus
nnoiſſable.

: tiens pour une choſe ſi aſſurée, que
nilité eſt comme la pierre de touche, qui
peut faire reconnoître l'homme vérita-
ient vertueux, qu'à mon avis on ne ſau-
le mieux examiner que par là; & c'eſt
ui me fait uſer ſouvent de ce raiſonne-
:. Voici un homme qui a une grande
oiſſance de tout ce que contiennent les
s, il ne parle que de Philoſophie, & ſes
urs font voir une ſuffiſance fort extraor-
re. Mais penſe-t-il qu'il n'y ait de bon-
ii de ſaines opinions que les ſiennes? les
-il faire recevoir magiſtralement; & ſes
particuliers ſentimens n'ont-ils rien de
douceur Academique qui ploye toûjours

du côté du vrai-ſemblable? Si ainſi eſt, tenons pour aſſuré que ſa doctrine n'a rien de ſolide, & que ſi ſes longues études l'ont rendu plus docte, elles ne l'ont fait ni plus ſage, ni plus intelligent. Ce Religieux mene une vie fort auſtere, & toutes ſes actions ſemblent témoigner beaucoup de ſainteté. Mais croit-il que tous les autres hommes ſoient damnez qui ne vivent pas ſelon ſa regle; regarde-t-il ſi on le ſalue; prend-il fierement le haut du pavé; & recherche t-il les premieres ſéances dans les compagnies? Soiez certain, cela étant qu'il n'a point de vraie pieté, & que pour avoir pris l'habit du Cloître, il n'a pas encore dépouillé toutes les imperfections du Siecle. Ce Magiſtrat paſſe pour très capable de ſa charge, & cét autre Officier fait profeſſion d'une ſinguliere probité. Si l'un & l'autre pourtant accompagne ſes actions d'un faſt inſupportable; s'ils veulent être par tout ce qu'eſt l'huile entre les liqueurs, le chiffre entre les zeros, & la pourpre entre les couleurs, ne doutez point qu'une indignation orgueilleuſe ne ſoit capable de les maîtriſer, & gardez-vous bien de les prendre pour gens de vertu, qui eſt toujours humble, & qui comme le vrai baume, & la bonne ſemence, va toujoûrs au fond, ſelon le dire du Pythagori-

cien Numenius dans Euſebe, au lieu que la graine legere, & le baume falſifié, ſurnagent & tâchent de gagner ſans ceſſe le deſſus. Voilà de quelle façon l'on ſe peut ſervir de nôtre Pierre Lydienne dans cette ſorte de Morale, qui m'oblige à faire encore quelque petite reflexion contre l'Orgueil avant que de finir. *Lib. 14. Præp. Evang. cap. 8.*

N'eſt-ce pas une choſe étrange qu'il nous tyranniſe tellement, que jusques dans l'uſage des complimens ordinaires de nos lettres familieres, tout y paroiſſe plein de vanité? En effet je me ſuis mille fois étonné, de voir qu'on s'offenſe contre celui qui ſe ſouſcrit ſimplement *très affectionné*, lors qu'on croit meriter du *très humble*, comme ſi la premiere expreſſion ne ſignifioit pas ce qu'on devroit eſtimer beaucoup davantage, & comme s'il n'étoit pas plus avantageux d'être aimé ardemment, que d'être baſſement & ſervilement reſpecté. L'on s'humilie ſouvent devant des perſonnes qu'on deteſte. Les Tyrans ſont ceux qui exigent le plus de genuflexions. Et Dion Caſſius a eu raiſon de remarquer au ſujet de Sejan, qu'il n'y a point d'hommes qui ſoient ſi avides de toute ſorte de ſoûmiſſions, que ceux qui les méritent le moins, parce qu'ils croient être mépriſez autant de fois qu'on n'en uſe pas en leur en- *Lib. 18. hiſt.*

droit. Mais pour le regard de l'affection, nous n'en gratifions jamais que ceux en qui nous conſidérons quelque degré notable de bonté. Il n'y a que le bien metaphyſiquement pris, qui puiſſe être l'objet de nôtre amour. Et nous ſavons que Dieu même ſe contente pour toute reconnoiſſance que nous l'aimions. Cependant quoique nous ne puiſſions rien nier de tout cela, nôtre ambition ne laiſſe pas de nous faire préférer une ſouſcription de très humble & très obeïſſant ſerviteur, à celle de très affectionné & très fidele, qui eſt approuver, à le bien prendre, le mot infame de ce monſtre Romain, *oderint dum metuant*, qu'ils me haïſſent tant qu'ils voudront pourvû qu'ils me craignent. Certes je ne ſai quel Philoſophe avoit raiſon de definir l'homme un animal rempli de gloire; elle le domine ſi puiſſamment, qu'on ne peut ſouvent joüir de lui qu'autant qu'on s'accommode à toutes ces vanitez; & ſi l'on y prend garde, on le reconnoîtra presque toûjours ſemblable à ces tonneaux de vin qu'on perce, & dont on ne peut rien tirer ſans leur donner du vent. Faiſons nôtre poſſible pour nous ôter d'une regle ſi générale, & tâchons d'être du petit nombre de ceux à qui l'humilité donne la trempe d'une ſolide vertu. Plus le

eſt clair, moins il a de fumée ; & il ſe
ıvera auſſi qu'à proportion de ce que nous
ſiterons dans la pratique de cette même
u, nous perdrons aiſément nos vaines
ɔmtions, & tout ce qui nous trouble ou
s offusque l'eſprit ordinairement, nous
lant ſi ſuperbes & ſi ridicules en même
s. Que nôtre exterieur ſoit auſſi ſimple,
uſſi vil que la verge de Brutus, pourvû
nous ſoions riches comme elle au dedans,
ue nous y conſervions la pureté du plus
le des metaux.

## IV.

## E LA SANTE' ET DE LA MALADIE.

lɛ n'eſt pas ſans ſujet qu'on met la Santé à
' un ſi haut prix, puisque tous les autres
ıs ne ſe goûtent ſans elle qu'imparfaite-
ıt, & que pluſieurs perſonnes même les
ıdonnent volontairement, quand elles de-
ɛrent de la pouvoir recouvrer. Suetone
lit ainſi, parlant du mépris que fit Ceſar
ant de mauvais augures, & de tant d'avis
ɛrens qui le pouvoient détourner d'aller
ɛnat, le jour qu'il y paſſa le dernier acte
à vie. Il y eut, dit-il, quelques-uns des *Art. 86. in Iul.*
ɜ qui crûrent que ſes infirmitez ordinaires

lui firent negliger tout cela ; ne ſe ſouciant pas de vivre plus long tems dans une ſi mauvaiſe diſpoſition qu'étoit la ſienne. Auſſi voions-nous qu'outre les Philoſophes qui mettoient le ſouverain bien dans l'indolence, ou dans la volupté, les plus auſteres de cette profeſſion ont toûjours fait un ſingulier état de la Santé. Ceux de la ſecte de Pythagore commençoient toutes leurs lettres par un ſouhait de bonne diſpoſition, ſous le mot ὑγιαίνειν ; comme les Romains les ont toûjours finies par celui de *Vale*, qu'ils repetoient ſouvent deux & trois fois, pour mieux recommander le ſoin qu'on devoit avoir de ſe bien porter. Et quoi que les Stoïciens ne permiſſent pas à leur Sage de deſirer cela, à cauſe que c'étoit une choſe qui ne dépendoit pas abſolument de lui ; ſi eſt-ce qu'ils ont crû qu'en certains cas il auroit dû faire échange de toute ſa vertu & de toute ſa ſageſſe pour le recouvrement de ſa ſanté. Car ſi Plutarche ne leur a rien impoſé, il leur fait dire dans ſon traité des communes conceptions, qu'Heraclite eût été obligé de renoncer à tout ce qu'il tenoit de la Philoſophie, & Pherecydes de même, s'ils euſſent pû ſe delivrer par ce moien, le premier de ſon hydropiſie, & l'autre de ſa phthiriaſe ou maladie

*Arianus l. 3. c. 26.*

diculaire. Il eſt bien conſtant dans la Theo- *Ariſt. l. 3.*
gie Paienne, que Chiron ſe voulut dépoul- *Eudem.*
r de l'immortalité, pour voir enfin ceſſer *cap. 1.*
s intolerables douleurs de ſon ulcere. Et
us apprenons d'un lieu auſſi ſaint que celui- *Eccleſia-*
eſt profane, comme la mort eſt préféra- *ſtic. c. 30.*
e à une vie pleine d'amertume, & le repos
ernel à une langueur perſeverante, en ſui- *Lucian.*
de cette belle ſentence, *non eſt cenſus ſu-* *pro lapſ.*
*a cenſum ſalutis corporis.* Tout cela ſemble *int. ſalut.*
cuſer Pyrrhus, de ce qu'en ſes prieres il ne
mandoit à Dieu que la Santé. Et je met-
ois encore volontiers à couvert par là notre
uïs Onziéme s'il y avoit moien, ſur ce que
iſſel, & Matthieu enſuite lui ont imputé.
diſent qu'aiant ouï reciter une oraiſon
te expreſſément pour lui, & adreſſée à
int Eutrope, par laquelle l'ame & le corps
étoient conjointement recommandez; ce
oi commanda qu'on raiât le mot d'ame,
ant qu'il ſuffiſoit que le Saint lui fit avoir
ſanté du corps, ſans lui demander tant de
oſes tout à la fois. Certes s'il avoit par-
ſi crument qu'on le rapporte, (car je
abſtiens des plus rudes termes) il ne ſeroit
s poſſible de l'en bien defendre, non plus
e du pouvoir qu'il avoit laiſſé prendre ſur
i à Iean Cottier ſon Medecin, qui le gour-

mandoit en recevant les dix mille écu
mois qu'il lui donnoit; ſomme immenſe
ce tems-là. Tant y a qu'à conſiderer c
nous venons de rapporter, ſoit des Pr
ſoit des Philoſophes, il paroît aſſez que l
timent commun de tous les hommes a
jours été, de faire un cas ineſtimable
Santé.

Pour bien reconnoître ce qu'elle va
n'eſt beſoin que de jetter les yeux ſur ſon
traire, & de contempler l'horreur de l
ladie, que tous les ordres de la nature ab
nent, comme celle qui porte la deſtru
par tout. Un ſeul craion de Philoſtrate
ſuffire pour cela. Il repreſente le So
Polemon, ce grand parleur, qui ſe fit e
rer à la hâte, & tout en vie, de crainte
le Soleil ſe pût vanter de lui avoir jama
la bouche fermée: il le repréſente, dis-je
cablé de la douleur des Gouttes, où les
clair-voians ſont contraints d'avouër qu'
voient goutte. Ce mal auſſi inſuppor
à pluſieurs, qu'il eſt incurable, lui fit
dre le deſſein de quitter la vie. Et voia
meilleurs amis pleins de compaſſion q
vouloient divertir de cette penſée, &
combattoient de tout leur poſſible ſa re
tion; Donnez-moy, leur dit-il, un

corps, & je vous promets que pour vous complaire j'y demeurerai autant de tems qu'il vous plaira. En vérité on ne pouvoit pas mieux faire comprendre la miſerable condition d'un malade, & le peu d'état qu'il faut faire d'une vie languiſſante, comme étoit la ſienne. La plus belle ame du monde dans un corps affligé de douleurs continuelles, reſſemble à un Pilote excellent que le malheur reduit à la conduite d'un méchant vaiſſeau, & qui dans un travail perpetuel n'eſt jamais ſans des apprehenſions pires beaucoup que le naufrage. C'eſt ce qui a fait rendre des honneurs immortels à ceux qui ont enſeigné l'art de combattre les maladies. Hyppocrate aiant prévû la peſte qui venoit du côté d'Illyrie, & envoyé là deſſus ſes diſciples pour y remedier par les principales villes de Grece, elle lui décerna les mémes honneurs que la Religion de ce tems-là avoit attribuez a Hercule. Iamblyche dit que Pythagore interrogé quelle étoit la plus ſage de toutes les choſes humaines, répondit que c'étoit la Medecine. La Poëſie d'Homere confirme ce ſentiment.

*Plin. Hiſt. nat. l. 7. c. 37.*

*De vita Pyth. c. 18.*

Εἰς ἰητρὸς ἀνὴρ πολλῶν ἀντάξιος ἄλλων.

*Vir Medicus multis aliis æquabitur unus.*

Et les ſurnoms d'Uhe & d'Artemiſe donnez au Soleil & a la Lune, font voir que les

*Strabo l. 14. Geo. Eccl. c. 38.*

païens n'ont pas moins crû que nous, qu'on devoit tenir le Ciel pour auteur d'une ſi utile ſcience. On ne ſauroit nier qu'au tems que les Chronologues nomment Heroïques, elle ne fût jointe à la Roiauté auſſi bien qu'au Sacerdoce, quand il n'y auroit que le témoi-
*Iliad. 13.* gnage du même Poëte là-deſſus, qui nomme
*Æl. l. 2. de anim. c. 18.* ce Roi de Crete Idomenée un très grand Medecin ; & qui nous repreſente Achille repetant les leçons de Medecine qu'il avoit apprſes de Chiron, à ſon cher Patrocle.

Mais quelque pretieuſe que paroiſſe la ſanté, & nonobſtant cette averſion ſi grande que nous avons tous des maladies, peut-être qu'y prenant garde de plus près, nous trouverons que comme toutes choſes ſont mêlées en ce monde, la ſanté n'eſt pas ſans inconveniens, ni la Maladie ſans ſes avantages, d'où nous pourrons tirer des conſequences fort contraires à ce que nous venons d'établir.

*Diog. Laërt. in Ep.* Déjà l'on ne ſauroit nier qu'Epicure même, tout voluptueux qu'on le faſſe, n'ait reconnu que la ſanté étoit indifferente à pluſieurs perſonnes, encore qu'elle fût utile à
*Lib. 2. de fin.* d'autres. Pyrrhon & Ariſton avancent un paradoxe bien plus étrange dans Ciceron, quand ils ſoûtiennent qu'il n'y a difference quelconque entre le bien porter & être gric-

vement malade. Ce qu'on peut dire ſans extravagance; c'eſt que la ſanté ſemble être plûtôt une ceſſation de mal, ou une privation de douleur, que quelque choſe de poſitif. En effet elle ne ſe reſſent en aucune façon, non plus qu'un doux ſommeil. Perſonne ne l'éprouve par le moindre ſentiment de plaiſir. Et par conſequent n'aiant rien preſque de réel, il n'y a nulle apparence d'en faire un ſi grand bien. Pour le moins ſavons-nous qu'Ariſtote n'a point de plus forte raiſon que celle-là, pour reſoudre le probleme dans lequel on demande pourquoi quand on s'approche des malades, on devient facilement infirme, là où perſonne ne contracte la ſanté par la frequentation de ceux qui la poſſedent. Car il rapporte le tout à ce que le mal eſt un mouvement, qui a par conſequent de l'action, au lieu que la ſanté ne peut être conſiderée que comme un certain repos immobile, & qui ne produit rien au dehors. Je ſai bien que tout le monde ne ſuit pas cette doctrine, & que pluſieurs ſont d'opinion que la ſanté ſe peut communiquer par une tranſmiſſion d'eſprits, auſſi bien que la maladie. Michel de Montagne ſe ſouvient dans ſes Eſſais qu'on prenoit plaiſir à regarder ſon embonpoint pendant qu'il étoit jeune; & il ſe perſuade que ceux

*Prob. ſect. 7. qu. 4.*

*Hippocr. Aph. 3. ſect. 2.*

les Aphoriſmes dreſſez pour ſa
veulent qu'on ſe défie de ces gri
letiques diſpoſitions, voire mêr
ruïne pour prévenir le deſordre
ordinairement. D'ailleurs, la
choſes qui ſont le plus ſouhai
ne s'y rencontrent pas. On pen
ſon de l'ame & du corps étant ſi
lui-ci ne ſauroit être ſain que l'a
fonctions beaucoup meilleures.

*Epiſt. 63. hom. 24. de leg., lib. Gentil.*

moins Saint Gregoire de Nazianze
ſile croient que l'infirmité nous re
pres aux contemplations Philoſo
qu'ils prouvent par l'élection qu
du lieu d'Athenes le plus mal ſa
établir ſon Ecole Academique.
on voir dans le troiſiéme livre de
que de ce Philoſophe, comme il

:, & de lui donner une meilleure trempe:
neque dit conformément à cela dans une de *Ep. 75.*
; Epîtres; que rien n'avoit tant contribué à
tirer d'une grande maladie, que l'entretien
la Philoſophie; parce que le courage qu'el-
inſpire dans l'ame, ſert merveilleuſement
établir les forces du corps, *quidquid animum* *L. de lib.*
*xit, etiam corpori prodeſt.* Et Cardan étoit *propr. &*
perſuadé de la vérité de ce raiſonnement, *de vita*
'il aſſure en pluſieurs lieux, qu'encore que *pro.*
turellement il eût un corps très imbecille,
ui avoit acquis une ſanté forte & vigoureu-
, par le moyen des meditations agreables
il s'entretenoit ordinairement. N'eſt-ce
; encore une des plus communes penſées
ceux qui ſont fort ſoigneux de leur ſanté,
ſperer qu'ils prolongeront leurs jours par
1 moien? Il y a pourtant une grande dif-
ence entre ce qui donne la longue vie, &
qui contribuë à la ſanté, comme le Chan-
ier Baccon l'a fort bien obſervé. Pluſieurs *L. de vita*
)ſes ſont utiles à l'une, qui portent préju- *& mor.*
e à l'autre. Et par effet les plus ſains ne *p. 205.*
t pas ceux que nous voions vivre le plus *& de*
g tems, dont on peut rendre beaucoup de *augm. ſc.*
ſons morales, outre les Phyſiques, que *p. 228.*
autheur a fort bien examinées. Car qu'y
il qui nous porte tant aux plus perilleuſes

actions de la vie, que de nous ſentir r
& de forte complexion ? Nous mé
avec celá les travaux de la guerre, la
des voiages, les ſuites dangereuſes de
bauche; & dans une confiance que tou
eſt poſſible, il ſe trouve que rien n'
tant la fin de nos jours, que cet ex
principe de vie dont les tranſports ſo
violens. Les valetudinaires ne ſont pas
voir de leur côté la vérité de nôtre p
tion. Par le moien du ſoin qu'ils ap
à conſerver ce peu qu'ils ont de ſanté
rien entreprendre au deſſus de leurs
& à rechercher tout ce qui leur eſt avant
ils arrivent ſouvent juſqu'au plus gra
que l'on puiſſe ſouhaiter. C'eſt ainſi
demi flambeau tenu à l'abri, dure ſ
plus qu'un entier que les vents agiten
c'eſt ce qui fait ſoutenir à Platon dans
quiéme livre de ſes loix, que les corps l
ſains, de même que les plus grands,
core les plus beaux, ne ſont pas ceux
doit déſirer davantage. J'ajoûte à ce
que je n'eſtimerai jamais de ſorte la
que je la vouluſſe acheter au prix de
ſoins, de tant d'abſtinences, & de tant d
mes, dont beaucoup de perſonnes uſen
l'amour d'elle. Certes à la conſidere

me un bien corporel, qui eſt le plus grand éloge qu'elle puiſſe recevoir, je ferois conſcience de rendre mon ame ſi eſclave de ce qui regarde le corps, que je la privaſſe de ſes plus douces occupations, de ſes plus honnêtes attachemens, ou de ſes plus utiles emplois pour complaire abſolument à celui-là. Et je trouve qu'Ariſtote ſe ſert avec grande raiſon de l'exemple d'Herodicus, pour prouver que ceux qui ne ſont ſains que par la privation de mille bonnes choſes dont ils ſont contraints de s'abſtenir, n'en doivent pas être eſtimez plus heureux. *L. 1. Rhetor. c. 5.*

Voions maintenant ce qui rend la maladie moins affreuſe, & paſſons juſqu'à faire connoître qu'elle a même je ne ſai quoi, qui peut obliger à le rechercher. Pline dit que les Rois de Perſe ſe ſervoient de l'herbe qu'il nomme Theombrotion, contre toutes les maladies du corps, & quelquefois de l'eſprit. Il attribuë ailleurs la même faculté au Dodecatheos. Et le Moli d'Homere avoit encore plus de vertu, ſi nous en croions ſa Poëſie. Mais Epicure trouva un lenitif ſpirituel contre toute ſorte de maux, qui ne cede à pas une de ces plantes, & qui a cét avantage ſur elles, qu'il ſe trouve ſans peine par tous ceux qui s'en veulent prévaloir. En voici la compoſi- *Lib. 24. hiſt. nat. c. 17. & l. 25. c. 4.*

tion. Soiez ſûr que ſi vôtre mal eſt violent il ſera court ; & que s'il eſt long, vous l'éprouverez leger ou facile à ſupporter. Avec ce premier appareil il traitoit parmi ſes amis des choſes naturelles étant malade, ſans témoigner le moindre ſentiment de ſon mal ſi nous en croions Marc Antonin. Et chacun ſait que dans la plus grande violence d'une ſuppreſſion d'urine dont il mourut, il ne laiſſa pas de ſe dire heureux, par des propos dignes d'admiration au jugement de Seneque, pour avoir été prononcez dans le propre ſejour de la volupté, *hæc vox in ipſa officina voluptatis eſt audita.* Sextus l'Empirique nous préſente le même reméde palliatif en des termes peu differens. Une petite douleur, dit-il, eſt tolerable ; & ſi elle eſt grande, elle paſſe comme un éclair devant que vous l'aiez bien reconnuë ; elle vous emporte, ou elle eſt emportée en un inſtant, ἢ ἀναιρεῖ, ἢ ἀναιρεῖται. Donnons lui neanmoins le pouvoir de ſe faire ſentir avec quelque alteration de nôtre repos, peut-on nier qu'elle ne ſerve d'ailleurs à nous rendre la ſanté agreable, comme un exil fait remarquer les douceurs de la patrie, dont on n'avoit aucunement pris de goût auparavant. En vérité il n'eſt pas plus expedient à un Capitaine d'avoir reçu quelque déroute, ou

*L. 9. de vita ſua.*

*Ep. 73. Lib. 10. adv. Math.*

à un

un Pilote de s'être trouvé dans l'horreur d'u-
ne tempête, qu'il nous eſt ſouvent avantageux
être tombez dans l'infirmité pour en ſortir
us aviſez, & avec davantage de connoiſſan-
e & d'eſtime de l'état qui lui eſt contraire.
es maladies mêmes les plus aiguës ou les
us ennuieuſes ne ſont pas ſans utilité. Car
mme il n'y a ſorte de repos qui nous donne
nt de ſatisfaction, que celui qui ſuccede à une
gitation penible, & à un grand travail; c'eſt
ns doute qu'on ne reçoit point de mort plus
ucement, ni plus en gré, humainement par-
nt, que celle qui vient en ſuite des douleurs
eſſantes d'une forte ou longue maladie. Ne
vons-nous pas recueillir favorablement les
caſions autant de fois qu'elles ſe preſentent,
uſer de Grandeur de courage, de Force,
de Patience? Certes ce n'eſt pas ſeulement
ns un champ de bataille qu'on exerce ces
elles vertus; le lit leur ſert parfois d'une juſte
rriere; & je trouve que Ciceron a eu raiſon
e préferer les Grecs aux Barbares; en ce que
ux-là témoignoient plus de généroſité que
s derniers dans leurs maladies. Les Cim-
es, dit cét Orateur, & les Celtiberes ſont *L. 2. Tuſc. qu.*
ſez hardis dans les combats, qui les réjouiſ-
nt plûtôt qu'autrement; & cependant ils
eurent ſur la paillaſſe, & ne ſe peuvent con-

ſoler étant malades. Mais le courage des Grecs qui ne paroît pas tant au mépris du fer & des bleſſures, a bien un meilleur principe; & lors qu'ils endurent conſtamment la pointe de la douleur, & l'effort d'une maladie (ce qu'il appelle *viriliter ægrotare*) ils ſe montrent bien plus magnanimes que les autres. Or ce n'eſt pas encore là tout le profit que nous pouvons tirer de nos indiſpoſitions. On a obſervé que celles de Ptolomée Philadelphe furent cauſe de pluſieurs belles découvertes de païs, cherchant à ſe divertir & à charmer ſon mal dans de nouvelles Relations de voiages, ſelon que ſon humeur curieuſe & ſtudieuſe tout enſemble le portoit à cette ſorte de connoiſſance. Hieron Tyran de Sicile devint très ſavant dans le divertiſſement qu'il prit avec des hommes de lettres, étant contraint de garder le lit. Theages ne fut Philoſophe, ſi nous en croions Platon, que par une ſemblable rencontre. Et Straton ce fameux Athlete doit toutes ſes victoires, qu'Elien rapporte ſur ce propos, au mal de rate qui l'obligea de faire des exercices où il ne ſe fût jamais porté autrement. D'ailleurs Pline le Ieune fait plus d'état d'une maladie pour nous adreſſer au bien, que de toute la Morale des Philoſophes; parce qu'avec cette ſeule leçon

*Strabo l. 17. Geogr.*

*L. 4. var. hiſt.*

*Lib. 7. Ep. 26.*

en pratiquée, d'être tels en ſanté que nous
ous propoſons de le devenir étant malades,
ous nous rendrons indubitablement les plus
rtueux des hommes. Combien d'un autre
té en pourrions-nous nommer à qui la ma-
lie ſeule a ſauvé la vie, comme autrefois à
uguſte ? Et combien y en a-t-il qui n'ont évité
mort, que pource qu'on croioit, vû leur
firmité, qu'ils en étoient à la veille? *Mul-* *Sen.*
*rum mortem diſtulit morbus, & ſaluti illis* *epiſt. 79.*
*it videri perire.* La crainte qu'on eut que le
ardinal du Prat ne mourût d'une fauſſe reten-
on d'urine, dont il abuſa ſes Medecins, bû-
nt ſecretement celle qu'il rendoit, le fit ſor-
de priſon du regne de Francois I. Et nous
ons vû un favori de Henry III. faire ſi à pro-
os le Moribond, pour couler quelque fâcheux
ms ſous Henry IV. qu'il a depuis vécu trente
is ſous le feu Roi en parfaite ſanté. Je fortifie
s conſidérations précedentes par le nombre
fini de ceux qu'une maladie a jettez, les uns
ns la dévotion, les autres dans la récherche
s Sciences, comme ce Marcellin que la Po-
gre rendit auditeur du Philoſophe Plotin.
out cela fait bien voir que les maladies ne
nt pas ſi abſolument mauvaiſes que beau-
up penſent, puis qu'on en tire parfois tant
utilité. Mais que dirons-nous de ceux qui

les ont jugées plûtôt plaiſantes qu'autrement, & des autres qui les ont récherchées, & qui ſont allés au devant d'elles pour les faire venir ? Epicure a été des premiers quand il a prononcé que les longues infirmitez particulierement avoient je ne ſai quoi qui donnoit plus de contentement que de fâcherie, comme on peut voir dans Diogenes Laërtius, & dans le ſecond & troiſiéme livre des Tuſculanes de Ciceron. Pour le regard de ceux qui ſe ſont procuré les maladies, parce qu'ils les préferoient à la ſanté, je puis faire voir en la perſonne de Cardan, & par ſon propre témoignage, que c'eſt une propoſition véritable, quelque extravagante qu'elle paroiſſe. *Fuit mihi mos*, dit ce fameux Medecin & Aſtrologue, au ſixiéme chapitre du livre qu'il a écrit de ſa propre vie, *ut cauſas doloris ſi non haberem, quærerem. Unde plerumque cauſis morbificis obviam ibam, quod arbitrarer, voluptatem conſiſtere in dolore præcedenti ſedato.* Il ajoûte qu'il reſſentoit des ſaillies ou impetuoſitez d'eſprit ſi violentes & ſi fâcheuſes, quand il étoit exemte de douleur, que pour les éviter il aimoit mieux ſe faire du mal, tantôt en ſe mordant les levres, tantôt en ſe tordant & dénoüant les doigts, ou bien mêmes en ſe pinçant la peau, & ſe preſſant l'un des muſcles

lu bras gauche avec tant de violence, que les armes lui en venoient aux yeux. Ne nous connons donc plus de ceux qui ont tenu la naladie pour une choſe indifferente puiſqu'il en a qui ne ſe peuvent paſſer d'elle, & qui emblent même s'y attacher avec affection. Pour moi je ſerois bien fâché de tomber dans le ſi grandes extremitez, je me contenterai le dire que c'eſt être ennemi de l'humanité, & par conſequent de ſoi-même, d'abhorrer es maladies avec cette extréme averſion que luſieurs font paroître. Car ſuppoſant pour éritable ce qu'Hippocrate fait dire à Démo- *Epiſt. ad* rite, que l'homme, à le conſidérer tout en- *Damag.* ier, n'eſt rien qu'une maladie, ſuivie depuis a naiſſance juſqu'à ſa fin, ὅλος ἄνθρωπος ἐκ γενετῆς νοῦσός ἐστιν. *Totus homo ab ipſo ortu morbus eſt;* n'eſt-ce pas ſe montrer contraire à ſon propre être, que de fuir & ne pouvoir ouffrir ce qui nous eſt ſi eſſentiel? En effet, omme la noirceur n'eſt pas moins ſelon la nature que la blancheur, la maladie n'eſt pas noins conforme que la ſanté à cette même nature regardée ſans partialité, & dans toute on étenduë, ainſi que la contemple Ariſtote, lans le dernier chapitre du cinquiéme livre le ſa Phyſique.

Il nous reſte, pour rendre ce diſcours tout

Academique, d'oppoſer quelque choſe à cette grande eſtime de la Médecine dont nous avons parlé, & aux honneurs ſi extraordinaires que quelques-uns ont voulu déférer à ſes Profeſſeurs.

Ceux qui ſont plus contraires à cette ſcience que je ne veux paroître, lui réprochent que non ſeulement Platon, mais Gallien même, ſe contentent de la nommer un Art de conjecture. Qu'elle a été mepriſée par la République Romaine, la plus ſage & la plus puiſſante de toutes celles dont nous avons eu quelque connoiſſance. Et qu'encore aujourd'hui il n'y a point de lieux où les hommes vivent ſi ſainement, qu'en ceux où elle eſt le moins en uſage. Les Rélations du nouveau monde ſont fort expreſſes pour cela; & je me ſouviens d'avoir lû dans une autre du Capitaine Margeret, qu'en toutes ces vaſtes Provinces de la Moſcovie, on n'y voit pas une ſeule boutique d'Apoticaire; & qu'il n'y a jamais eu de Médecins que ceux de l'Empereur ou grand Knez, comme d'autres le nomment. Ce qu'a écrit Platon dans le troiſiéme livre de ſa République eſt auſſi au deſavantage de cette profeſſion, quand il aſſure que la marque la plus expreſſe qu'on puiſſe avoir d'un état mal policé, c'eſt d'y avoir un grand nombre

: Iuges & de Médecins, de la ſuffiſance & ıtremiſe deſquels il ne ſauroit ſe paſſer. On ɔûte que les anciens ont eu raiſon de donner ı même Patron aux Poëtes & aux médecins, ıœbus ne faiſant pas dire de moindres fables ıx uns qu'aux autres; & qu'à bon droit Cir- paſſe pour être Sœur d'Eſculape, la moin- e femmelette qui ſe mêle de broier deux ou ɔis ſimples, & d'en compoſer un remede, : faiſant pas moins de miracles ordinaire- ent, (c'eſt ainſi qu'ils nomment leurs cu- s excellentes) que le plus grand Médecin : la terre. Quant à cette prétenduë Roiau- qui s'eſt trouvée conjointe à la Médecine, ɔus voions à la vérité, qu'encore à preſent n'y a ſi petit Galeniſte, qui ne commande ı plus grand Monarque lors qu'il eſt au lit. es Médecins étoient ſi abſolus, & avoient ı pouvoir ſi deſpotique dans Locres des Epi- phyriens, que par une des loix de leur Le- slateur Zaleucus, le malade qui avoit bû ı vin pur ſans l'ordonnance de ſon Médecin, oit coupable de mort, encore qu'il eût re- ɔuvert ſa ſanté. Et l'hiſtoire du dernier ſie- e nous apprend que Fracaſtor obligea les Pe- s aſſemblez à Trente, par la crainte d'une ɔntagion future dont il les ménaçoit, de ansferer le Concile à Boulogne. Mais à

*Æl. l. 2. var. hiſt. c. 37.*

*Thuan. l. 4. hiſt.*

l'égard de ceux qui voudroient parler d'une véritable Roiauté, telle qu'étoit celle d'Idomenée, on les peut renvoier au paſſe-tems que ſe donna le Roi Philippe, d'un Menecrates Médecin aſſez vain pour ſe dire & Roi & Dieu tout enſemble ; ce qui obligea Philippe à le traiter de fumée, comme on faiſoit les Dieux d'alors. Athenée qui rapporte ce conte, fait dire ailleurs à quelqu'un cette autre raillerie, *exceptis Medicis, nihil eſſe Grammaticis ſtultius.* Pour moi qui reſpecte la Médecine, & qui la crois, hors de ſes abus, fort utile au genre humain, je ſerois bien fâché d'en dire autant en François ; & je proteſte que tout ce que je viens d'écrire, n'a été que pour chercher du divertiſſement, & pour cooperer par ce moien aux remedes dont je tâche de combattre une fluxion importune.

*Lib. 7. Deipn. & lib. 15. Æl. Hiſt. lib. 12.*

## V.

## DE LA CONVERSATION ET DE LA SOLITUDE.

PARCE qu'Ariſtote reconnoît l'homme pour le plus ſociable de tous les animaux dans ſes livres de la Politique, n'y aiant, comme il remarque, ni abeilles, ni fourmis, ni pigeons, qui ſe plaiſent tant que lui à vivre

*L. 7 c. 2.*

compagnie ; il s'eſt trouvé des perſonnes
i ont voulu ſoûtenir que la Solitude étoit
ntre nature. Mais puiſque ſelon le même
iloſophe nous devons préférer à la vie acti- *L. 1. c. 3.*
celle qu'on nomme contemplative, où il
t le Souverain Bien, il faut neceſſairement
e la ſolitude nous ſoit naturelle, étant ſi
ie de celle-ci, & Saint Thomas l'aiant
mmée ſi à propos l'inſtrument de la con-
nplation. Ce qui pourroit être douteux
deſſus, s'éclaircit & ſe termine par le texte
premier chapitre de l'hiſtoire des animaux,
faiſant diſtinction entre ceux que la nature
endu privez, & les autres qui ſont farou-
es ou ſauvages, Ariſtote dit expreſſément
'on ne doit point douter que l'homme ne
rticipe de toutes les deux conditions, &
'il ne ſoit autant né pour la ſolitude, que
ur la ſocieté. C'eſt ſur ce fondement que *Lib. 1.*
neque eſt d'avis dans ſon traité de la Tran- *c. ult.*
illité, que nous partagions nôtre vie entre
frequentation des hommes, & la retraite;
le-ci, dit-il, nous fera déſirer leur con-
ſation, & la premiere nous rendra nos en-
tiens avec nous-mêmes beaucoup plus
ux, de ſorte que l'une ſera le reméde ou
laiſonnement de l'autre. Si nous avons du
goût des compagnies, la ſolitude nous l'o-

tera; & ſi celle-ci nous ennuye; le monde que nous verrons nous remettra en bonne humeur, & nous ſervira de récreation.

Or ce qui a fait que quelques-uns ont ſi mal parlé de la ſolitude, c'eſt qu'ils ont crû qu'elle nous portoit à cette humeur melancholique, qui nous jette bien-tôt dans une haine de tout le genre humain; qu'on nomme Miſanthropie, nous transformant en de vrais Loup-garoux, tels que les anciens nous ont repréſenté un Timon, un Apemantus, & quelques autres. Myſon qui a paſſé neanmoins pour un des Sept Sages de Grece, étoit de cette complexion, ennemie de toute ſocieté. Il fut une fois trouvé dans Lacedemone qui rioit à l'écart, ne croiant pas être vû de perſonne. Celui qui le ſurprit ne ſe pouvant empêcher de lui démander dequoi il pouvoit rire étant ainſi ſeul, eut pour réponſe, que c'étoit pour cela même qu'il rioit de ſi bon cœur, de ſe voir ſeul de la ſorte. Et je crois que le naturel chagrin du Sophiſte Philager dont parle Philoſtrate, nous peut permettre de lui donner rang entre ces hypocondriaques. Etant interrogé par un de ſa connoiſſance, pourquoi il ne prenoit pas plaiſir à nourrir des enfans; & à vivre en leur compagnie? Parce, dit-il, que je ne prens pas plaiſir à

me nourrir moi-même, & que ma propre compagnie me déplaît. En effet ceux de ce temperament firent dire à un Ancien, qu'entre les perils de la vie, la ſolitude n'étoit pas des moindres. L'Eccleſiaſte annonce mal- *Cap. 4.*
heur à celui qui eſt ſeul. Loth qui s'étoit exemté de pecher dans Sodome, commit inceſte avec ſes filles dans un antre ſolitaire. Et l'on a obſervé que le Diable, qui n'a jamais tenté à découvert le moindre homme en bonne compagnie, oſa bien ſe prendre à Jeſus-Chriſt même au deſert, où il l'avoit conduit exprès. Enfin on peut juger ſi la ſolitude eſt à craindre, & ſi elle ne doit pas être conſiderée comme un grand mal, puisqu'Esdras la met entre les disgraces épouventables, dont ceux des derniers tems du monde doivent être perſecutez: L'homme, dit-il, ſouhaitera *Lib. 4.*
avec paſſion de voir un autre homme, ou *cap. 6.*
d'entendre ſeulement ſa voix.

Mais les avantages que nous pouvons recueillir de la converſation des honnêtes gens, ne nous doivent pas moins donner d'averſion de la vie ſolitaire, qui ſe prive volontairement d'un ſi grand bien. Car comme les Diamans ne ſe poliſſent que par d'autres Diamans, les eſprits ne ſe perfectionnent non plus que par la frequentation d'autres eſprits qui les épu-

rent, & leur donnent cét éclat & cette lumiere, dont nous en voïons qui brillent ſi extraordinairement. Il paſſe d'ailleurs naturellement des choſes une grande partie de l'une à l'autre, ſelon la démonſtration qu'en a fait Lucrece dans la Phyſique d'Epicure. Nous nous parfumons inſenſiblement parmi les bonnes odeurs. La Mer rend ſouvent les lévres ſalées de ceux qui ſe promenent ſur ſon rivage. Difficilement voit-on broier & préparer de l'Abſinthe, ſans en reſſentir l'amertume dans la bouche. On ne ſauroit ſe tenir au Soleil, ſans y acquerir du hâle. Et il eſt presque impoſſible de frequenter des hommes vertueux ou ſavans, qu'on ne profite beaucoup en leur compagnie, & qu'on n'y prenne une certaine habitude au bien. C'eſt ainſi qu'un ſimple Corroieur nommé Simon ſe rendit excellent Philoſophe ſans ſortir de ſa boutique, par les propos que Socrate y tenoit ordinairement à ſes Diſciples, aiant accoûtumé de s'y aller repoſer. Les amis familiers de Platon contracterent avec la ſainteté de ſes mœurs jusqu'à cette façon qu'il avoit de cheminer en hauſſant les épaules. Et ceux d'Ariſtote reçurent de lui non ſeulement ſes maximes Peripatetiques, mais encore l'accoûtumance de bégaier qui retardoit un peu ſon

*Lib. 4. de nat.*

diſcours. Qui doute que les Poëtes ne nous aient voulu faire comprendre ce merveilleux pouvoir de la converſation qu'on peut avoir avec des hommes de lettres, lors qu'ils ont feint qu'un rocher devint harmonieux, pour avoir eu quelque tems en depôt la Lyre d'Apollon? Par effet nos mœurs ſe rendent telles que les ont ceux que nous hantons; comme les ſemences prennent ordinairement la qualité des terres où elles ſont miſes. Le plus mauvais naturel du monde ſe civiliſe dans la hantiſe des gens d'honneur. Et s'il eſt vrai que les bêtes mêmes s'apprivoiſent parmi nous; Que la nourriture des viperes d'Arabie leur faſſe perdre la plus grande partie de leur venin; Et que les animaux qu'on transporte aux plus Septentrionales Provinces de la Moſcovie, y deviennent blancs presque toûjours, à cauſe des néges continuelles, quelque poil qu'ils euſſent auparavant: Ce n'eſt pas merveille qu'il ſe faſſe dans la morale de certaines transmutations ſemblables, & que nos eſprits empruntent les uns des autres les conditions qu'on peut dire étrangeres, parce qu'ils ne les acquierent que par la fréquentation. Celle de Callias, dit quelque part Elien, inſpiroit inſenſiblement l'yvrognerie; celle d'Ismenias, l'amour des flûtes; & *Lib. 4. de var. hiſt.*

cette d'Alcibiade, la vaine gloire. Approch
vous, ajoûte-t-il de Crobylus, vous devi
drez ſans y penſer cuiſinier; de Demoſthen
éloquent; d'Epaminondas, Capitaine; d
geſilaus, magnifique; de Phocion, hom
de bien; d'Ariſtide, juſte; & de Socrate, am
teur de la Sageſſe. Auſſi avons-nous le co
mandement du Sage Hebreu, qui veut q
nous ſoions toujours à la porte de ceux q
nous peuvent donner bon exemple, & no
*Eccleſiaſtic. c. 6.* inſtruire; *ſi videris ſenſatum, evigila ad no*
*& gradus oſtiorum illius exterat pes eius.* O
outre l'utilité ſi évidente que nous retirons
la converſation pour ce qui touche la cultu
de l'eſprit, elle a tant de charmes d'ailleu
connus de tout le monde, qu'on peut di
qu'elle eſt la perfection des autres plaiſirs
la vie, qui ne ſe goûtent que très imparfa
*L. 9. Eth. Nic. c. 9.* ment ſans elle. Car c'eſt l'opinion d'Ariſto
que perſonne ne voudroit récévoir le comb
de toute ſorte de biens avec cette con
tion de n'en joüir que dans une ſolitu
parfaite, & hors de la communication d
*Orat. 5.* hommes. Dion Chryſoſtome remarque fo
judicieuſement ſur ce ſujet, qu'il n'y a pl
d'infortune qu'on ne ſupporte mieux en co
pagnie, & parmi des amis, qu'une félic
étant ſeul & lors qu'il eſt impoſſible d'a

ire part à qui que ce ſoit. A la vérité on
:ut dire que comme la ſocieté a ſes pré-
)gatives ; il y a de même quelque choſe à
:aindre des mauvaiſes compagnies. C'eſt
)ur cela qu'Apollonius ne ſe contentoit pas
: démander à Dieu la connoiſſance des bons, *Philoſtr.*
ajoûtoit à ſa priere qu'il ne connût jamais, *l. 1. c. 20.*
..ne fût connu des méchans. Et quand
Eſpagnol dit, *di me con quien yràs, y dezir*
*he lo que haràs*, il ſemble avoüer que le bien
le mal dépendent en cela d'un même prin-
pe. Nous ne devons pas pourtant rabatre
:n là-deſſus du merite de la converſation.
out eſt mêlé en ce monde, où les choſes
)nnes ne ſe trouvent guéres ſi pures, qu'el-
s ne ſouffrent quelque petite mixtion de
: qui leur eſt contraire. Et puis en tout
s, ſi non ſeulement les Médecins, com-
e diſoit Antiſthene, mais aſſez d'autres
:rſonnes encore, ne prennent pas la fiévre
)ur vivre avec les malades ; ne peut-on pas
:iter ce que la compagnie des méchans a
: dangereux, & tirer même quelque in-
:uction de leurs defauts ſans y participer ?

Pour donner maintenant une face differen-
: à ce que nous avons dit jusqu'ici comme
it toújours fait les Academiciens, je juge à
)pos de répondre premierement par des in-

ce qui ſe peut ſoûtenir en fi
Solitude.

Ce n'eſt pas l'opinion de The
la frequentation des hommes v
être utile à quelque choſe, quai
qu'elle étoit capable de nous faire
prit, & ce que nous avions aup
clination au bien. Or presque
ciens, Xenophon dans ſon convi
*L. 9. Eth. Nic. c. 9.* dans ſes Morales, & infinis autre
vis de cette ſentence, comme d'
belles & plus véritables penſées d
Poëte & Philoſophe tout enſem
*Valer. Max. l. 7. cap. 2.* ſavons auſſi que ceux de Crete
nairement de cette imprecation
ennemis, n'en croiant point de
*Hiſt. Ec. l. 3. c. 22. & 14. cap. 13.* qu'il plût à Dieu de permettre
toûjours dans la hantiſe des méc
refus que fit l'Apôtre S. Jean d
une maiſon de bain public, parce

qu'il craignit d'être écrasé sous de mêmes ruines, cependant qu'il seroit en si mauvaise compagnie. Mais d'autant que ce sont des considérations qui ne sont rien contre les conversations ordinaires, qu'on suppose être seulement avec des gens de vertu; parlons des inconveniens qu'il est presque impossible d'éviter en quelque lieu qu'on se trouve, à cause que nôtre foiblesse, & les imperfections de nôtre humanité se trouvent par tout.

De même qu'on ne voit point d'hommes d'une si parfaite ressemblance exterieure, qu'il n'y ait beaucoup de choses qui les distinguent: il s'en trouve encore moins dont la forme interieure ne soit bien plus differente, & qui n'aient des divertitez d'esprit de très difficile accommodement. De là viennent ces contestations importunes & presqu'inévitables en toute sorte de compagnies. Je sai bien que plusieurs s'y comportent avec plus de modération que ne font pas les autres, & que la raison voudroit que comme Anacharsis laissoit sa tiare à la maison, quand il s'alloit promener dans Athenes, afin de ne déplaire à personne; nous quittassions de même nos sentimens particuliers, lors qu'ils peuvent choquer ceux avec qui nous devons entrer en conversation. Mais que chacun se souvienne

*Lucian. Dial. de gymn.*

des plus agreables conferences qu'il ait euës en ſa vie, il avoüera, je m'aſſure, que ce n'a guéres été ſans y éprouver des contradictions qui donnent plus de dégoût ſans comparaiſon, qu'on n'y peut recevoir de ſatisfaction d'ailleurs. Car outre les ſujets de conteſter que la nature des choſes problematiques peut fournir, il ſe trouve une infinité d'eſprits contentieux, qui ſans rien examiner vont toûjours contre ce qui eſt propoſé; comme de certains poiſſons contre le fil de l'eau. J'avouë qu'il n'y a rien de plus penible que la complaiſance de ceux qui s'accordent univerſellement à tout; & que l'Orateur Cœlius eut raiſon de prier un de ſes cliens qui étoit de cette humeur, & qui dinoit avec lui, de lui dire au moins une fois, non, afin qu'il s'apperçût qu'ils étoient deux à table. Si l'on ne forme des oppoſitions raiſonnables à beaucoup de propos, il eſt impoſſible de les continuer avec plaiſir. Et comme ce n'eſt rien au jeu de la Paûme de bien pouſſer la bale, ſi elle ne vous eſt renvoiée de même; l'entretien des hommes ne peut être plaiſant ſans repartie, & ſi quelques-uns ne donnent des raiſons contraires à celles qu'on peut avoir avancées, lors qu'elles ne ſe trouvent pas aſſez vrai-ſemblables. Mais les debats de ceux dont nous nous

*Sen. l. 3. de tra.* Dic aliquid contra ut duo ſimus.

laignons ſont bien differens, ils ne cherchent ue la victoire ſans ſe ſoucier de la vérité; & ourvû qu'ils ſoient reçûs à contredire, ils ceeront librement aux autres le choix des opiions. Si vous leur accordez l'affirmative ar déference, ou pource que vous ne déſiez pas vous engager plus avant dans la mélée, s paſſent auſſi-tôt à la negative, & de quelque ôté que vous vous tourniez, vous les trouerez toûjours la pique baiſſée contre tout ce ui ſe propoſera. Telle fut l'humeur de ce Chealier d'Arragon, ou de Navarre, Sancho 'Erbiti, ſurnommé l'Opiniâtre, qui portoit our deviſe dans ſa Cornette, *que ſi, que non*, omme celui qui avoit tant de diſpoſition à ontredire, que ſon plus grand plaiſir conſtoit en cela.

La vanité opere le même effet en d'autres ſprits, qui déſirent ſi paſſionnément de ſe endre remarquables, qu'ils aiment toûjours ieux être autheurs d'une mauvaiſe opinion, ue de demeurer ſimples auditeurs & approateurs d'une bonne. Ceux-ci défendent le enſonge avec bien plus de ferveur & d'opiiâtreté, qu'ils ne feroient pas la vérité, parequ'ils s'imaginent qu'il y a davantage d'adreſe & d'eſprit à ſoûtenir le premier.

L'amour propre n'eſt pas moins puiſſant

ſur quelques-uns, qu'on voit ſi jaloux de leurs fantaiſies, pour abſurdes qu'elles ſoient, qu'il ne ſe trouve point de raiſons baſtantes pour les leur faire quitter, ni qui puiſſent empêcher que comme de nouveaux Pygmalions, ils n'embraſſent jusqu'à la fin ces ſtatuës de leurs fauſſes opinions.

Il s'en rencontre encore de ſi effrontez à maintenir toute ſorte d'extravagances, qu'ils vous proteſteront d'avoir vû eux-mêmes des anguilles pleines de vie dans des rivieres boüillantes, s'ils ont lû quelque choſe dans Elien ou ailleurs qui approche de cela. Et ſi vous vous contentez de leur répondre, comme fit autrefois Xenophanes, que vous ſavez le moien de les faire cuire dans de l'eau froide, c'eſt alors qu'ils font davantage de bruit pour autoriſer leur impoſture, & que vous les éprouverez les plus inſupportables.

*Lib. 14. de anim. cap. 19.*

*Plutarc. des com. conc.*

Il n'y en a point pourtant qui le ſoient à l'égal de ceux que vous reconnoîtrez le plus avant dans l'ignorance. Leur voix eſt ſemblable à celle d'un tambour, qui n'étourdit que parce qu'il eſt vuide. Ce ſont des Samſons à la diſpute, qui défont ce leur ſemble, tout ce qui ſe préſente devant eux avec une machoire d'Ane. Et parce qu'il n'y a rien de plus injuſte que l'impertinence, vous êtes al-

ûré de n'obtenir jamais aucune choſe ſur eux ar le raiſonnement. En effet c'eſt le propre l'un homme ſavant de reconnoître ingenû-nent ſes fautes. Il n'ignore pas que la choſe lu monde la plus humaine c'eſt d'errer. Et l ſait mieux que perſonne, que le privilège les belles ames, & des natures excelentes, 'eſt pas de ne faillir point, mais ſeulement le faillir moins que les autres, & d'avoüer ıvec franchiſe lors qu'elles ſe ſont mépriſés. L'ignorant eſt tout au contraire, il fait gloire les forces d'un fiévreux, & d'être inflexible nême contre la raiſon. Il ne ſe retracte ja-nais d'un chemin mal pris, à cauſe de ſes enebres ſpirituelles qui ne lui en découvrent oint de meilleur. Et ſi vous penſez le rédreſ-er en lui faiſant quitter ſon erreur, il crie & e démene inconſidérement comme un aveu-gle qui a perdu ſon bâton, & qui ne ſait à qui e prendre de ſa cecité.

Les demi-Savans ne ſont guéres moins im-portuns, n'aiant pas plus de docilité que ceux-à. Ils diſent mille choſes, mais toûjours ors de propos comme le Margites d'Home-re. Et ſi vous voulez, leur charactere ſe eut fort bien prendre ſur celui du Rheteur Cephiſodorus, tel que le Pythagoricien Nu-menius le repréſente dans Euſebe : Il déplût

*Lib. 14. præp. Eu. cap. 6.*

à ce galant homme de voir que ſon Précepteur Iſocrate étoit fort mal traité par Ariſtote. L'indignation & le dépit lui firent donc entreprendre la défenſe de ſon Maître contre un ſi grand adverſaire. Et parce que le pauvre Rheteur ne ſavoit rien en Philoſophie, il attaqua ſi plaiſamment Ariſtote, qu'il lui réprochoit les Idées de Platon, & combattoit de même contre une infinité d'opinions Académiques, à qui il n'en vouloit pas, penſant ruiner le Peripatetisme. Combien faut-il ſouffrir tous les jours d'impertinences ſemblables dans la plûpart de nos converſations? où le plus court eſt d'imiter le Roſſignol, qui ſe trouve dans une même cage avec le Corbeau. Les moralitez du Guliſtan portent que le premier ſe taît auſſi-tôt, & cede au dernier qui s'en glorifie. Ceux de l'incapacité de qui nous parlons, s'élévent de même ſur les autres, qui leur quittent la partie par mépris, & qui aiment mieux ſe retirer avec un deſavantage trompeur, que de conteſter inutilement contre des perſonnes ordinairement indiſciplinables.

L'orgueil des Grands, ou de ceux à qui quelque coup de Fortune a fait croire qu'ils ſont plus que les autres, eſt d'autant plus intolerable dans les conferences, qu'on n'y de-

roit point reconnoître d'autre grandeur, que elle que donne l'uſage de la raiſon. Cependant l'injuſtice y regne à tel point, que c'eſt ne merveille quand un homme de bon entenement s'en retire ſans avoir reçû quelque ıépris de ceux qui préſument d'être plus que ıi. Le Proverbe Allemand dit fort bien là-eſſus, qu'on ne doit jamais manger de ceriès avec de tels ſuperbes, parce qu'ils en jettent les noyaux aux yeux de ceux qu'ils regardent comme leurs inferieurs. Or il n'eſt as poſſible de ſe trouver toûjours avec des erſonnes d'égale condition. Et ſi vous converſez avec de moindres que vous n'étes, on e vous reproche, comme à Nicolas Damaſène, qui témoigne dans les Recueils de Conſtantin, que pluſieurs tâcherent de le rendre népriſable, ſur ce qu'encore qu'il eût entrée hez les premiers hommes de Rome, il ne antoit guéres que des gens de petite étoffe. Certes ſa réponſe fut digne de lui, qu'il en ıſeroit toûjours de la façon, pendant qu'il es éprouveroit les plus raiſonnables, comme il avoit fait jusqu'alors.

De même que l'indiſcretion eſt grande de ceux qui tiennent dans les compagnies toute ſorte de mauvais propos ſous prétexte de raillerie, & ſans ſe ſoucier d'offenſer les plus

rencontre; parce que le moind
*L. de vita pr. c. 13.* ment les bleſſe. Cardan avoue q
premiers, & que hors la railler
ne pouvoit s'empêcher de dire
qu'il ſavoit bien qui devoit déplai
teurs, & ſouvent encore les offe
aiſé de juger où en ſont reduits
converſation engage avec des p
cette humeur. Quant aux ſecon
blent être ennemis d'eux-mêm
que le rire ſoit un propre de l'ho
tablement ils auroient beſoin de
Graces, ſelon le conſeil que Pl
à Xenocrate. J'en ai connu de ſi
de ſi *agelaſtes;* auſſi bien que C
thagore, que les pointes les plus
& les plus innocentes tout enſe
*intra pomœria nati*, leur faiſoien

ſt dans l'Ironie. Le plus ſententieux des Poëtes Grecs a prononcé,

Εἶδε φέρειν τὰ γελοῖα. *Scito ferre ridicula.*

Et l'on peut voir dans Athenée, que les Athe- *Lib. 14.*
niens firent tant de cas de cette figure, qu'ils établirent dans leur ville ce College des ſoixante hommes qui avoient l'intendance des mots ridicules, & à qui le Roi Philippe fit une fois préſent d'un talent, pour recevoir d'eux en recompenſe les meilleurs contes & les plus gentils traits de raillerie qui fuſſent venus à leur connoiſſance.

Que dirons-nous d'une autre condition aſſez ordinaire de perſonnes qui ne peuvent permettre qu'on tienne où ils ſont, d'autres propos que ceux qui repréſentent, ou qui multiplient même à l'infini les malheurs du tems, & tout ce que le Siecle a de calamiteux? Ce ſont des naturels qui ſe repaiſſent des miſeres du monde, comme de certains eſtomacs, d'alimens corrompus, & de poiſons qu'ils ſe ſont rendus familiers. Cependant il n'y a rien qui nous infecte l'eſprit, & qui nous mette en pire humeur, que de ſemblables diſcours, capables de corrompre les plus nobles fonctions de nôtre ame, par le chagrin qu'ils y impriment. Et comme la plus mauvaiſe rencontre qui puiſſe arriver à un qui voiage ſur mer,

eſt de ſe trouver dans le vaiſſeau auprès de ces perſonnes craintives qui s'écrient à chaque coup de vague, qui croient perir au moindre effort du vent, & qui s'imaginent qu'autant de rochers qu'ils voient ſont autant de barques de Pirates. C'eſt auſſi une des plus grandes diſgraces de la vie, de tomber en converſation avec des hommes plaintifs de la ſorte que nous diſons, qui trouvent de nouveaux ſujets d'affliction dans toutes les heures du jour, & qui du moins accuſent le Sort d'injuſtice ſur tout ce qui ſe paſſe, s'ils ne s'en prennent à celui qui le regle & le diſpenſe.

Nous n'aurions jamais fait, ſi nous voulions être plus exacts à particulariſer tout ce que la converſation a d'ennuieux & de perilleux encore. Et quoiqu'on puiſſe repliquer que le plus grand mal nous vient ordinairement de celle contre qui Charondas établit, le premier de tous les Legislateurs, l'action qu'il nomma κακομιλίας, de mauvaiſe compagnie; ſi faut-il avouer qu'il n'y en a guéres, de celles même qu'on eſtime le plus, où l'on n'éprouve une bonne partie de ce que nous venons de repréſenter, & d'où l'on ne ſorte preſque toujours avec plus de mortification mille fois, qu'on ne s'en étoit promis de con-

tentement. C'eſt un grand préparatif pour ce que je me ſuis engagé de dire enſuite à l'avantage de la Solitude.

Or mon deſſein n'eſt pas de traiter particulierement ici de cette ſacrée Solitude, où Saint Antoine diſoit ordinairement que les Moines devoient être comme le poiſſon dans l'eau. Le reſpect me fera tenir à la porte du Sanctuaire, & je me contenterai de ſuppoſer ici pour indubitable la felicité de tant de bons Anachoretes que Saint Jerôme nous a repréſentée, comme Philon celle des Eſſeniens. Je ſai bien que la roſée du Ciel ne ſe recueille pas dans la bouë des villes, comme ſur le terrain de la campagne. Et que quand Dieu veut parler à quelqu'un en ſecret de ce qui lui importe le plus, il le mene volontiers à l'écart. Mais parce que ce ſont des myſteres où je ne veux point entrer, je me reduirai pour le préſent à la conſidération d'une Solitude purement philoſophique, & qui ſe trouve en tous lieux, ſelon l'obſervation de Marc Antonin, quand un eſprit a les diſpoſitions neceſſaires pour ſe l'acquerir. Car rien ne le peut empêcher alors d'être auſſi ſeul au milieu des plus grandes Communautez, que s'il s'étoit retiré dans le deſert d'un bois obſcur, d'une montagne inacceſſible, ou d'un rivage

*Sozom. hiſt. Eccl. l. 1. c. 13.*

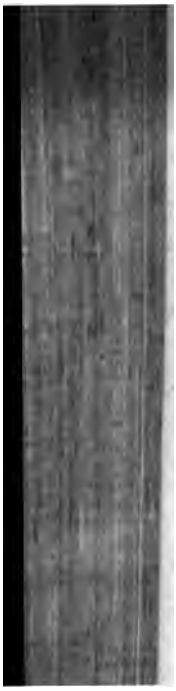
*L. 4. de vita ſua.*

inhabité. Il y a bien plus, Seneque veut
*Ep. 25.* qu'un honnête homme ne ſoit jamais ſi ſolitaire, que quand il eſt dans la foule; & quoique l'autorité de ce grand perſonnage fut aſſez puiſſante, pour faire valoir ſon ſentiment? il ſe ſert d'un précepte d'Epicure exprès pour cela, *tunc præcipuè in te ipſe ſecede, cum eſſe cogeris in turba.* Celui qui ſait cét art de rentrer en ſoi-même, de s'entretenir dans la converſation interieure, & de diſcourir mentalement avec l'ordre qui s'y doit obſerver, n'eſt jamais en peine de chercher compagnie ailleurs, il la trouve chez lui autant de fois qu'il ſe conſidére compoſé de corps & d'ame; & dans le plus profond de ſon ame il confere avec que Dieu & les Intelligences,

*Ovid.* *Eſt Deus in nobis, agitante caleſcimus illo.*

A la vérité les fous & les méchans éprouvent toûjours le contraire. Les premiers ſont dans un dégoût perpetuel d'eux-mêmes, *omnis ſtultitia laborat faſtidio ſui*, & l'inquietude qui les agite leur donne encore plus de travail chez eux qu'en tout autre endroit. Les ſeconds, qu'une conſcience criminelle bourrelle inceſſamment, cherchent du divertiſſement au dehors, parce qu'ils ſont perſecutez de leur propre genie, & que l'horreur du vice les effraie par tout au dedans. Mais il

n eſt pas ainſi de ceux à qui la vertu donne
: trempe d'eſprit toute differente, & qui
ont reconciliez par l'entremiſe de la Philo-
hie avec eux-mêmes, c'eſt à dire ſelon Se- *Epiſt. 11.*
ue, avec tous les Dieux du Ciel. La joie
a tranquillité ne les abandonnent jamais.
loiſir & la ſolitude qui tiennent en lan-
ur la plûpart des hommes, éveillent &
nent ceux-ci auſſi bien que Scipion. Et
nd l'amour de la Sageſſe ne leur auroit va-
utre choſe, ils en retirent ce fruit qu'An-
ene priſoit ſi fort, de pouvoir faire des
milies interieures, diſoit-il, parler à ſoi,
ntrer en des conférences tellement parti-
eres, qu'il n'y intervient que Dieu & nô-
propre raiſon qui nous jugent, & qui les
ident. Certes il avoit grand ſujet d'eſti-
infiniment cét avantage, puiſqu'outre
perſonne ne peut jamais bien parler à au-
, s'il n'a parlé devant à ſoi-même, à cau-
ue le diſcours exterieur n'eſt rien que l'i-
e & la copie de celui du dedans; il eſt cer-
qu'on examine tout autrement les choſes
le dernier, que par le précedent. Ari-
e en rend la raiſon dans ſon Traité contre *Cap. 7.*
ophiſtes, fondée ſur ce que nous ne pou-
s conſidérer les choſes, ni les approfon-
quand nous le faiſons en compagnie,



ſembler, s'il eſt poſſible, à ces
ſiciens qui ne ſauroient chanter
tres, pource qu'ils ont beſoin d'
par eux; ou à ces Acteurs de T
peuvent jouër leurs perſonnage
dans une grande aſſemblée. C
même beaucoup de perſonnes c
pourvus du naturel propre à l
tion, & qui entendent ſi peu la
diſcours mental dont il eſt que
n'en ſavent ni l'entrée, ni la ſu
qui le doit terminer. Les inte
les réponſes Socratiques qu'un
peut faire, leur ſont tout-à-fai
Et ſans diſtinguer les penſées q
tion doit admettre, de celles q
vent congédier, ils reçoivent inc
tout ce qui ſe préſente à leur im
paſſant conſuſément d'un objet

: pas mon deſſein, non plus que le lieu,
épéter ici ce que nous avons dit ailleurs
:hant les regles qu'on doit obſerver pour
égard. Je remarquerai ſeulement deux
eils notables & de très grand uſage, que
ne le même Empereur Philoſophe, que
s venons de citer, à ceux qui pratiquent
ent la converſation interieure. Le pre-
r eſt de porter un reſpect ſingulier à cette
éme partie de notre ame, qu'il appelle
lté Cogitatrice, afin de ne rien concevoir,
ſt poſſible, qui ſoit indigne d'elle, con-
rée dans ſon origine divine, & dans ſa na-
immortelle. Celui qui la ſaura révérer
a ſorte, n'aura jamais de penſées baſſes,
'attachera jamais par ce moien aux impu-
z de la terre, ce que nous tenons de la
plicité du Ciel. Le ſecond ordonne de
rendre jamais aucun ſujet pour ſon entre-
, qu'on ne ſoit prêt de déclarer ſur l'heu-
tout honnête homme qui déſireroit d'en
: informé. C'eſt le moien, dit-il, d'évi-
cette vanité de penſées qui nous eſt ſi fa-
ere, & qui nous effemine ſouvent l'eſprit
une certaine tendreſſe agreable, dont il
: la peine à ſe défendre pour peu qu'il s'y
e aller. Car qui eſt la perſonne qui ne rou-
it s'il lui faloit révéler le plus ſecret de ſes

*L. 3. de vita ſua.*

réveries, lors qu'elle s'y abandonne juſqu'à l'extravagance, & à faire, comme dit le Proverbe, des châteaux en Eſpagne? On peut encore pratiquer le précepte des plus grands Maîtres de la Morale. Seneque le rapporte comme le tenant d'Epicure, & Arien comme l'un des propos d'Epictete. Ils veulent qu'on ait toûjours devant les yeux quelque Socrate, ou quelque Lelius, que nous rendions comme témoin oculaire de toutes nos actions. Faiſons-en intervenir un de cette qualité dans nos pourparlers interieurs, & que ſa préſence imaginaire y faſſe particulierement, ce que ceux-là ordonnoient en général pour tout le cours de nôtre vie. Répréſentons-nous encore à même fin quelles doivent être les méditations de Zoroaſtre qui fut vingt ans dans la ſolitude; de Minos qui en paſſa neuf dans ſon antre Gnoſſien; de Pythagore qui fit retraite à ſon imitation dans une autre ſpelunque auprès de Samos; de Zamolxis que les Getes adorerent dans une ſemblable caverne; & ſi vous voulez d'Euripide, qui compoſoit ſes ouvrages dans celle que les inſulaires de Salamine montroient encore du tems d'Aule-Gelle. Figurons-nous enſuite quelles étoient ſans doute les épreuves que Democrite faiſoit de ſes imaginations parmi les ſepulcres, comme

*Epiſt. 11. L. 2. c. 18.*

me en parle ce Diogene qui a écrit ſa vie: Et dequoi ſe pouvoient entretenir Orphée dans les forêts, Pyrrhon au milieu des déſerts, Promethée ſur le Mont Caucaſe, Anaxagore ſur celui de Mimante, Thales ſur cét autre de Mycale, ou Heraclite ſur ceux dont il préfera la quietude au bruit & aux occupations tumultueuſes du gouvernement d'Ephele. En vérité pour peu que nous donnions de place dans nôtre ame à ces grands exemples, elle ne ſe portera jamais à rien de petit, & ſa ſolitude lui fera bien-tôt reconnoître qu'elle n'eſt pas moins née à l'entretien d'elle même, qu'à toute autre converſation; vû même que c'eſt ſon propre de ſe réfléchir ſur ſoi-même, & que nous en tirons un des plus forts argumens de ſon immortalité. Pour moi, quoique j'honore autant que perſonne une bonne compagnie, je m'empécherai bien de lui donner l'avantage ſur l'entretien ſolitaire & philoſophique, s'il eſt pris dans les regles que ſe ſavent préſcrire ceux qui en uſent à l'imitation des Anciens. Et parce que j'ai en ſinguliere vénération l'autorité de trois Romains, qui ont été des plus emploiez de leur Siecle dans la vie active; je veux conclure ce diſcours par les propres termes dont ils ont honoré la contemplative, & cette charmante ſolitude

que nous conſidérons. L'ordre du tems, &, ſelon mon ſens, du mérite, donne le premier rang à Ciceron, lequel examinant la façon de philoſopher d'Ariſtote, de Theophraſte, & de tels autres premiers Peripateticiens, prononce ces notables paroles : *Vitæ autem degendæ ratio maximè quidem illis placuit quieta, in contemplatione & cogitatione poſita rerum : quæ quia Deorum erat vitæ ſimillima, ſapienti viſa eſt digniſſima.* Le ſecond lieu eſt dû à Pline le Jeune. Un peu de ſejour ruſtique qu'il fit dans ſon *Laurentinum*, l'oblige à faire quelques invectives contre les occupations de la ville, dont je me tairai pour rapporter ſeulement ce qu'il ajoûte en faveur de ſa rétraite champêtre, en ces mots : *Nihil hic audio quod audiſſe, nihil dico quod dixiſſe pœniteat. Nemo me apud quemquam ſiniſtris ſermonibus carpit ; neminem ipſe reprehendo, niſi unum me, cùm parum commode ſcribo : nulla ſpe, nullo timore ſolicitor, nullis rumoribus inquietor. Mecum tantùm & cum libellis loquor. O rectam ſinceramque vitam ! ô dulce otium, honeſtumque, ac penè omni negotio pulchrius ! ô mare ! ô littus, verum ſecretumque μουσεῖον, quam multa invenitis, quam multa dictatis !* Le dernier texte ſera celui de Quintilien, pris d'un lieu où il ſoûtient qu'on peut

*Lib. 5. de finibus.*

*Epiſt. 9.*

*L. 2. Inſt. c. 18.*

être fort bon Orateur ſans parler, comme excellent Médecin ſans mettre la main à l'œuvre ; parce que ceux qui excellent dans les arts, s'adonnent parfois à la contemplation de telle ſorte, qu'ils ne trouvent point de contentement ailleurs. Voici la ſentence dont il couronne ſon ſentiment, & qui terminera nôtre diſcours qu'on ne ſauroit finir par un plus bel endroit. *Nam eſt aliquis, ac neſcio, an maximus etiam ex ſecretis ſtudiis fructus, ac tum pura voluptas literarum, cùm ab actu, id eſt operâ, receſſerunt, & contemplatione ſui fruuntur.* Je ne rougirai jamais d'avoir des ſentimens conformes à ceux dont ces grands hommes ſe ſont expliquez de la ſorte.

## VI.

## DES RICHESSES, ET DE LA PAUVRETE'.

Je ſuis fâché que vous aiez entrepris d'obtenir de moi ce que je ne vous puis accorder. Un homme qui a paſſé plus de cinquante ans ſans ſe ſoucier beaucoup d'amaſſer du bien, n'eſt pas pour l'eſtimer autant que vous voudriez que je fiſſe ; ni pour s'engager ſi facilement dans ſa recherche. Et il s'en faut tant que je vouluſſe à préſent changer ma fa-

çon de vivre, contre celle qui me pourroit donner l'avantage que vous jugez qui me manque; qu'en vérité il n'y a rien dont je ſois ſi fort perſuadé, que de ce qui eſt en cela contraire à vos ſentimens. Afin que vous ne croïez pas qu'à faute de les conſidérer aſſez, ils ne puiſſent obtenir ſur moi le credit qu'ils devroient y avoir, je veux examiner ici avec vous une partie de ce qu'ont accoûtumé de dire en faveur des richeſſes ceux qui les eſtiment le plus; m'efforçant neanmoins de ne point répéter beaucoup de choſes, que vous ſavez que j'ai déja écrites ſur le même ſujet.

*Heſiod.* Il y a plus de deux mille cinq cens ans que celui des Poëtes Grecs qui diſpute de l'antiquité contre Homere, a prononcé dans ſes vers, que les richeſſes pouvoient être conſidérées comme une ſeconde ame qui donne la vie aux hommes, & ſans laquelle ils ne ſauroient ſubſiſter. Theognis nomma long-tems depuis Plutus le plus beau & le plus déſirable des Dieux, puiſqu'avec ſa faveur un homme étoit toûjours tenu pour fort honnête & fort vertueux, quelques vicieuſes habitudes qu'il peut avoir. Et nous liſons dans le recueil des plus notables Sentences que l'ancienne Grece nous ait fournies, qu'une vie neceſſiteuſe,

à proprement parler, ne mérite pas le nom de vie,

*Βιος βιᾳ δεό μενος ϰᾳ' ἔϛιν βιος.*

Le Parnaſſe Latin ne s'eſt pas contenté d'imiter cela, il a ſouvent paſſé outre. Ses Poëmes ſont pleins du mépris de la Vertu, ſi elle n'eſt dans l'opulence. Et l'on peut juger par le ſeul endroit d'une des Epîtres d'Horace, ſi les richeſſes étoient moins eſtimées dans Rome que dans Athenes.

*Scilicet uxorem cum dote, fidemque & amicos,*
*Et genus & formam regina pecunia donat;*
*Ac bene nummatum decorat Suadela Venusque.*

Or ce ſeroit trop s'abuſer de prendre ſimplement cela pour des diſcours poëtiques, puiſque nous ſavons que la plûpart des Philoſophes n'ont guéres eu d'autres ſentimens? outre qu'ls ont été ſouvent Poëtes & Philoſophes tout enſemble. Les plus celebres d'entr'eux qui diviſoient le bien en trois genres differens; comprennent les richeſſes ſous le troiſiéme, & ils les nomment pour cela biens de Fortune. C'eſt ce qui a donné lieu à Lucien de railler Ariſtote dans un de ſes Dialogues, comme s'il n'avoit rendu les richeſſes neceſſaires à la felicité ſouveraine, qu'afin d'avoir un honnête prétexte d'en demander à Alexandre. De vérité les Stoïciens ont fort conteſté ſur cét article. Ils avouënt que les *Dial. Diog. & Alex.*

richeſſes ſont commodes, mais ils nient qu'elles ſoient bonnes; & ils ne ſe ſoucient pas qu'on les reçoive, pourvû qu'on ne les deſire point. C'étoit pourtant, comme dit Atticus dans Ciceron, penſer la même choſe que les autres ſous des termes differens. Et nous voions en effet que le Portique n'a pas empêché Seneque de prononcer, qu'il y avoit de l'infirmité d'eſprit à ne pouvoir ſouffrir les richeſſes. Ce fut auſſi Chryſippe, l'un des premiers de cette Ecole, qui reconnut dans le ſeptiéme livre qu'il avoit compoſé des Offices, ou des dévoirs de la vie civile; qu'il ſeroit toûjours prêt à faire trois fois la culebute, pourvû qu'il y eût un talent à gagner: Tant y a que les Philoſophes auſſi bien que les Poëtes ont bien montré l'état qu'ils faiſoient des richeſſes, quand ils ont nommé Siecle d'or, ou âge doré, celui qu'ils ont conſideré pour le plus vertueux & le plus heureux de tous. La chaine d'or dont on a parlé, & qui a un ſi grand pouvoir dans Homere, ſe rapporte à la même penſée. L'or & l'argent que les Chimiſtes nomment le Soleil & la Lune, ne nous diſent autre choſe. Et quand Socrate même, nonobſtant ſa pauvreté, aſſuroit que Dieu mêloit à la naiſſance des hommes de l'or & de l'argent avec l'eſprit de quel-

*L. 1. de leg.*

Infirmi animi eſt pati non poſſe divitias. *Epiſt. 5.*

*Ariſt. l. 2. Polit. c. 5.*

ques-uns qu'il vouloit gratifier, ſe contentant de brouïller du fer ou du cuivre avec l'entendement groſſier des païſans & des miſerables artiſans, ne faiſoit-il pas bien connoître quelle étoit ſon opinion des richeſſes? & ne nous a-t-il pas donné ſujet de nous moins étonner, ſi les beaux eſprits aiment avec paſſion les plus nobles métaux, puiſqu'ils ſont une partie de leur être, & qu'ils entrent ſi avant dans leur premiere compoſition? Les belles ames ne ſont pas ſeules pourtant en cette affection, ſi naturelle, qu'on peut dire qu'elle transpore toute ſorte de perſonnes indifferemment. Macchiavel l'a fort bien remarqué au ſujet des déſordres que la loi Agrarie cauſa dans la République Romaine. Car c'eſt une choſe digne de conſideration, qu'autant de fois que les diviſions qui ſurvinrent entre les Senateurs & le Peuple, n'eurent pour fondement que l'exercice des charges, & ce qu'on appelle le point d'honneur, on trouva toûjours moien d'accommoder de tels differens. Mais quand il fut queſtion de regler par la rigueur de cette loi les facultez des uns & des autres, & que l'interêt du bien fut mis en conteſtation, il ne fut plus poſſible de terminer une ſi grande meſintelligence, que par la ruïne de l'Etat, & par l'introduction d'une nouvelle forme de

*L. 1. de diſc. c. 37.*

gouvernement, qu'il le rendit Deſpotique & Monarchique, de Populaire & Ariſtocratique qu'il étoit. Voilà ce qui nous peut faire connoître comme l'amour des richeſſes eſt une paſſion commune à tous les hommes, de quelque condition qu'ils ſoient, & ſans exception. C'eſt d'où vient peut-être que quelques-uns ont nommé l'interêt un cinquiéme Element, qui n'eſt pas moins naturel à l'homme que les quatre que lui a fait connoître la Phyſique. Et c'eſt encore pourquoi je trouve qu'il n'y a rien qui convienne mieux à ces mêmes richeſſes, que la définition générale du bien, quand les Philoſophes ont dit qu'il étoit ce que tout le monde récherchoit. Il ſeroit plus difficile d'appliquer ici enſuite la proprieté que l'Ecole lui attribuë, lors qu'elle aſſure que le bien eſt naturellement communicatif de ſoi-même, & qu'il prend plaiſir à s'étendre le plus qu'il eſt poſſible. Car véritablement il n'y a preſque perſonne qui ne porte tous ſes ſoins à tenir ce qu'il a de moiens cachez, & à ſe les approprier de telle ſorte qu'un autre ne s'en puiſſe prévaloir. Tant y a que cette jalouſie même nous découvre le mérite d'une choſe, dont nous croions qu'un chacun nous doit envier la poſſeſſion. Certes Dion Chryſoſtome a eu raiſon de reprendre Bion, qui

ſoûtenoit qu'à moins que d'être une tarte ou un friand gâteau, il étoit impoſſible de plaire à tout le monde. Le premier juge fort à propos que l'autre eût beaucoup mieux rencontré s'il eût dit, qu'il faloit être or ou argent, pour recevoir cét agrément univerſel dont il vouloit parler. Toutes choſes obeïſſent aux richeſſes, dit l'Eccleſiaſte; & le Proverbe de Salomon porte, qu'elles ſervent de couronne aux hommes Sages; c'eſt à dire qu'elles leur donnent le moien de commander, & de faire tout ce que bon leur ſemble. Sans elles au contraire ils ſont contraints de faire la cour aux riches; & c'eſt pour cela que Simonides maintint à la femme du Roi Hieron, qu'il valoit bien mieux avoir l'opulence en partage, que la Sageſſe, puiſqu'on ne voioit point les hommes riches à la porte des Sages rechercher leurs bonnes graces, comme le contraire arrive tous les jours. Que peut-on exécuter ſans cette ſorte de biens, ſoit en tems de paix, ſoit en tems de guerre; encore qu'on les ait particulierement nommez le nerf de la guerre. En effet comme le corps Phyſique devient perclus par la foibleſſe ou par l'accourciſſement des nerfs, le Politique ſouffre en toute ſaiſon la même incommodité, ſi le denier lui manque, &

*Orat. 65.*

*Cap. 10.*

*Cap. 14.*

*Ariſt. l. 2. Eth. c. 16.*

s'il advient que ce nerf myſterieux ſe retire. On fait venir les abeilles où l'on veut au ſon de l'airain; mais il eſt encore plus aiſé, ce ſemble, de faire mouvoir les hommes au ſon de l'argent. Et les noms de *moiens*, & de *facultez*, avec celui de *chevances* dont nos grands peres ſe ſervoient, nous apprennent qu'on ne peut rien faire, ni mettre rien à chef, comme ils parloient, que par le moien ou par l'entremiſe de l'argent. Il y a lieu même de paſſer du nerf aux entrailles, & de ſoûtenir que Penelopé avoit raiſon d'écrire à ſon Ulyſſe, que tant d'importuns Rivaux dont elle étoit pourſuivie, déchiroient & dévoroient en ſon abſence leurs entrailles communes, quand ils conſumoient toutes les commoditez de la petite Ithaque.

*Viſcera noſtra tuæ dilacerantur opes.*

Certes le tems n'eſt plus de faire état des hommes nuds comme cét Heros l'étoit après ſon naufrage, lors que les Phéaciens le reçurent avec tant d'honneur & de reſpect dans leur côte. L'indigence eſt aujord'hui mépriſée par tout; & il n'y a que la réputation d'être riche qui nous puiſſe rendre récommandable en quelque lieu que nous abordions; ce que les Grecs nous ont exprimé en deux mots χρήματα ἀνήρ. Après tout, il

*Dial. de cl. orat.*

ſt plus aiſé, comme dit ce Romain, de trouer des perſonnes qui blâment les richeſſes, & qui par caprice, ou autrement, déclament ontre elles, que d'en rencontrer qui les mériſent véritablement, & qui les rejettent out à bon, *divitias & opes facilius invenies ui vituperet, quàm faſtidiat.*

N'eſt-ce pas là une bonne partie de ce qui e rapporte à leur avantage? Voions un peu omme la Pauvreté, dont nous venons de oucher un mot; eſt hideuſement dépeinte ar ceux qui ſont du ſentiment que nous exaninons, puiſque cette ſeconde conſidération ous le peut faire encore mieux reconnoître.

Le Sage Hebreu ne s'eſt pas contenté de reréſenter que comme l'Ane ſauvage ne ſauoit éviter d'être dévoré par le Lion dans la olitude; il eſt impoſſible qu'un homme paure ne ſerve de proie à celui qui eſt riche. l ajoûte quelque tems après, qu'il vaut beaoup mieux mourir que de ſe voir reduit à vivre dans la neceſſité; *Fili, in tempore viæ tuæ ne indigeas, melius eſt enim mori quàm indigere.* Ceux à qui la Grece a donné le même éloge de Sageſſe, ont prononcé nettement, qu'il n'y avoit point de plus lourd fardeau que celui de la pauvreté; & nous liſons dans Ammian Marcellin que pour en éviter

*Eccleſiaſt. c. 13. & 40.*

*Lib. 29.*

le poids inſupportable, Theognis étoit d'avis qu'on ſe jettât la tête la premiere dans la mer, choſe que je ne me ſouviens point d'avoir vuë dans ce qui nous reſte de ſa Poëſie Morale. On ne ſauroit nier que les Philoſophes mêmes qui ont fait la plus expreſſe profeſſion de s'accommoder à toutes les inſolences d'une mauvaiſe fortune, tels qu'ont été les Stoïciens, n'aient donné le même conſeil de ſortir du monde, pour éviter une extréme indigence. *Lib. 3. c. 26. & l. 4. c. 10.* Cela ſe voit en plus d'un lieu dans Arrien, où il veut qu'on prenne le défaut d'alimens, lors qu'il arrive, pour un ſigne exprès de retraite, lequel Dieu nous donne comme un bon Empereur qui eſt content de nôtre ſervice militaire, & qui nous rappelle à lui. Et neanmoins la faim n'eſt pas peut-être la plus difficile choſe à ſouffrir de celles qui accompagnent la Pauvreté. *Juvenal. Sat. 3.* Je ſerois volontiers de l'avis du Satyrique Latin, qu'elle n'a rien de plus rude que cét indigne mépris où elle nous jette, nous rendant ridicules, & nous ôtant toute créance; comme ſi un homme ne pouvoit avoir de foi & de prud'hommie, qu'à proportion de ce qu'il poſſede de biens, & ſelon le nombre d'écus qu'il renferme dans ſes coffres.

*Nil habet infelix paupertas durius in se,*
*Quàm quod ridiculos homines facit.*

1 Ancien ajoûtoit à cela, que la Déeſſe Pe- *Theognis.*
: lioit la langue de ceux qu'elle viſitoit.
ais quand elle leur permettroit de s'expli-
er aux meilleurs termes du monde, & avec
: plus fortes raiſons qui ſe pourroient rap-
rter, jamais elles ne ſont conſidérées, ni
ıuvées de poids. Et c'eſt une choſe mer-
illeuſe qu'obſervoit autrefois le bon hom-
: Ennius après Euripide, qu'une même
ıtence proferée par un homme de moiens,
par un autre qui manque de cét avantage,
ſuadera au ſortir de la bouche du premier,
l'aura nul pouvoir dans celle du neceſſiteux.

*am cùm opulenti loquuntur pariter atque ignobiles,* *Aul. Gel.*
*ıdem dicta, eademque oratio, æqua, non æquè valet.* *Noct. Att. l. 11. c. 4.*

ıutes les fonctions de la vie ſemblent être
ommodées de même en ceux qui ſont ac-
ılez ſous cette miſerable condition dont
ıs parlons, parce que manquant d'argent,
peut être mieux nommé que la main, l'in-
ıment des inſtrumens, ils ne ſauroient trou-
le principe d'aucune belle action, ni exé-
er les moindres mouvemens qu'ils peuvent
ir à bien faire. Il y en a qui ont été juſ-
à ce point, de rendre la ſanté dépendante

de la bourſe, ce que les Eſpagnols ont accoûtumé de dire en ces termes; *a poco dinero, poca ſalud.* Les Turcs prennent la Pauvreté pour une marque infaillible de malediction divine. Ils peuvent avoir appris cela des Tartares, à qui Marc Polo attribuë le même ſentiment. Les Bonzes du Japon enſeignent publiquement, & avec ſermens, à ce que dit Mendez Pinto, que les pauvres ne ſe peuvent ſauver ni aller au Ciel. Leurs voiſins de terre-ferme les Chinois, ont une ſi mauvaiſe opinion d'un homme indigent, au rapport de Herrera, qu'ils ne croient pas qu'autre choſe que ſes pechez le puiſſe avoir reduit dans ce pitoiable état. Et nous pouvons voir dans Philoſtrate, comme ce fut par le même raiſonnement qu'Apollonius adjugea un threſor litigieux à l'acheteur du champ où il s'étoit trouvé, parce que cét homme étoit reconnû pour auſſi vertueux, que le vendeur avoit la reputation de ſe plaire au vice; ce qui fit penſer à ce Philoſophe que la vente de l'heritage étoit une permiſſion de Dieu, qui vouloit récompenſer le premier, & punir le dernier de ſes crimes. Auſſi ſuppoſe-t il au même lieu, que jamais le Ciel ne ſouffre que des gens de bien ſe ſentent reduits à telle extremité, qu'ils n'aient pas les choſes neceſſaires

*Lib.* 2. *c.* 24. *Ch.* 210. *Hiſtor. Chin.*

*Lib.* 2. *c. ult.*

à la vie. Certes à le prendre de la ſorte on pourroit appliquer moralement ici le paſſage du Levitique, qui porte que tout ce qu'on voit rampant ſur la terre doit être tenu pour abominable. Et il faudroit conclure pirement que ne fit jamais Guillaume de Saint Amour contre la Pauvreté actuelle, puiſqu'elle ſeroit un témoignage certain de nôtre reprobation. *Cap. 11.*

Mais je ſai le reſpect que vous portez aux Decrets des Papes, c'eſt pourquoi il me ſuffit pour toute repartie à cette concluſion, de vous faire ſouvenir comme Alexandre Quatriéme en condanna la doctrine. Et puiſque la cenſure alloit encore contre quaſi tout ce que nous avons avancé au préjudice de la Pauvreté, nous y réprondrons premierement, & puis nous examinerons ce qui a été dit des Richeſſes. Vous ne vous pouvez pas plaindre que je n'aie tenu juſqu'à preſent fidélement vôtre parti; je vous prie d'être auſſi raiſonnable à juger de ma réponſe, & de ſouffrir patiemment les raiſons d'un ami, qui ne vous contredit que pour ſe juſtifier en vôtre endroit, tenant preſque indifferent en ceci le jugement de la plûpart des hommes.

D'abord il faut que je vous déclare comme je mets une grande difference entre la Pauvreté, & l'extréme neceſſité ou indigence.

Je ſouſcris à l'égard de la derniere à cette ſentence de l'Ecriture que nous avons alleguée, & qui préfere la mort à la mendicité; encore que nous ſoions obligez de ſouffrir Chrétiennement toutes choſes plûtôt que de nous précipiter, comme porte le conſeil de ce Paien. Mais hors les termes de cette privation abſolue des choſes neceſſaires à la vie, & à l'entretien d'un chacun dans une condition mediocre, ce qui ſe reduit à beaucoup moins qu'on ne penſe; je ſoûtiens que la Pauvreté dont tant de perſonnes ont de ſi fortes apprehenſions, & qui eſt directement oppoſée aux richeſſes & à l'opulence, leur eſt en mille façons préferable.

Premierement ce ſeroit ſe tromper de croire qu'elle nuiſit à l'Eloquence, ni à pas un autre des Arts Liberaux, puiſqu'au contraire c'eſt elle qui aiguiſe l'eſprit des hommes en toute ſorte d'inventions, & qui a même appris aux Perroquets le langage qu'ils contrefont. N'a-t-on pas dit pour cela que la culture ſoigneuſe de l'eſprit n'avoit jamais rendu perſonne accommodé; que cette même Pauvreté étoit la ſœur uterine du bon entendement; & qu'il faloit être pauvre par effet, ou par reſſemblance, ſi l'on vouloit ſavoir quelque choſe, *ſi vis vacare animo, aut*

*Sen. ep. 17.*

*pau-*

*vauper ſis oportet, aut pauperi ſimilis.* En vé- *Sen. ep.* rité Pline le Jeune a bonne grace de recom- 17. mander un jeune homme de maiſon dans une de ſes Epîtres, comme celui qui pour avoir de grands biens ne laiſſoit pas d'aimer les Let *Lib. 7.* res, & de s'appliquer à l'étude avec la mê- *ep. 22.* me ardeur dont les pauvres ont accoûtumé de s'y porter, *amat ſtudia*, dit-il, *ut ſolent vauperes.*

La Pauvreté ne rend pas auſſi tous les hommes ridicules, ni mépriſables, ſi nous ne voulons ſoûtenir que les Fabrices, les Regules, & les Scipions, pour ne parler que des Anciens, ont été la riſée de leur ſiécle. Pour le moins ne ſauroit-on nier qu'il ne ſoit plus aiſé à un pauvre d'éviter le mépris, qu'à un riche de ſe ſouſtraire à toutes les embûches de ſes envieux.

Elle n'eſt pas contraire à toute ſorte d'amitiez, vû que tout au rebours il n'y a qu'elle qui nous puiſſe donner une parfaite connoiſſance de ceux qui nous ſont véritablement amis; conſidération qu'un Ancien trouvoit toute ſeule capable de nous faire grandement eſtimer une ſi utile pauvreté. Il y a plus d'amis intereſſez, & de couſins de l'argent ou de parens de la bourſe, comme parlent Iſocrate & Lyſias dans Clement Alexandrin, que *Lib. 6.*

*Strom.* de vrais amis des corps, ni de parens
res des hommes.

Vous auriez tort de vous perſuader q
fut dans un chagrin perpetuel, tant s'en
elle a des réjouiſſances plus pures que
lence, & ſi vous y preniez garde exacte
vous trouveriez qu'un homme pauvre ri
ſouvent, &, comme parle Seneque, p
delement, que ne fait un riche.

La faim même qui la décrie ſi fort rer
repas plus agréables, & fournit de ſai
tout ce qu'elle mange. Le Corbeau afi
dit un Autheur Perſan, ne s'informe pa
contrant une charogne, ſi c'eſt l'Ane
Prophete, ou le Chameau de l'Ante-Chi

Avez-vous crû qu'elle avilît le courag
qu'elle rendit puſillanimes ceux qui tom
dans ſes entraves. Conſiderez qu'il n'y
que les Nations neceſſiteuſes, de qui les
mains n'ont jamais pû ſe rendre les mai
que le fondement de leur Empire fut la
vreté; & que les richeſſes ſous Sylla do
rent le commencement à la ruïne de leur
publique. Pour peu que vous y faſſiez d
flexion, vous changerez bien-tôt d'opin

Enfin on ne peut pas ſoûtenir qu'elle
ſi inſupportable que pluſieurs ſe l'imagin
puiſque tant de perſonnes l'embraſſent vo

tairement, & qu'en tout cas ſi elle eſt un mal, le remede, comme diſoit Menandre, eſt entre les mains de leurs amis.

Mais encore qu'elle n'ait aucune de toutes ces mauvaiſes conditions que le peuple lui impute, il eſt ſi difficile de reſiſter aux préventions d'eſprit qui nous la font déteſter preſque dès le berceau, qu'un Grec attribuë au ſage ſeul l'induſtrie de ſe pouvoir accommoler avec elle, & de la ſouffrir.

ρενίαν φέρειν, οὐ παντὸς ἀλλ' ἀνδρὸς σοφοῦ.

Il n'y a que lui qui dans la connoiſſance les grands avantages dont elle eſt accompagnée, ſait ſe glorifier comme Charmides dans e Convive de Xenophon; d'avoir à vivre familierement avec elle. Il conſidere tant de Nations ſur la terre, qui n'aiant preſque rien, l'ont neanmoins faute de rien, parce qu'elles ne deſirent rien. Il n'ignore pas que pour naviger ſûrement il faut décharger la barque, & qu'en tout cas la Nature nous foüillant à entrée & à la ſortie de ce monde, pour nous emettre à la nudité, nos grandes proviſions ont fort inutiles. Il dit en lui-même que s'il ne poſſede pas de grandes richeſſes, il ſe poſſede en recompenſe tout autrement que ne ont les riches; & il aimeroit mieux perdre es mêmes richeſſes s'il les avoit, que de cou-

rir fortune qu'elles le perdiſſent. Il ſe
moins connu, faute de grands moiens, i
il ſe conſole ſur ce qu'avec eux il ſeroi
danger de ſe méconnoître ſoi-même, *ſi*
*neros no te conoceràn, con dineros no te co*
*ras.* Il s'en faut tant qu'il croie que ſa f
ſoit intereſſée par ſa petite fortune ſelo
Proverbe Eſpagnol, *a poco dinero, poc*
*lud*, que c'eſt d'elle qu'il penſe tenir l'e
tion d'une infinité de maladies. Bref,
ſon imagination lui mette devant les y
toute l'opulence d'un Crœſus, d'un M
d'un Cynire, ou d'un Callicrate; celle d
Lydien qui traita ſi magnifiquement Xe
& toute ſon armée; celle de Craſſus qu
croioit point un homme accomodé, s'i
pouvoit entretenir de ſon ſeul révenu un
gion entiere; celle du Sophiſte Herode
s'affligea de n'avoir pû percer l'Iſthme de
rinthe à ſes dépens, où Neron avoit conſi
inutilement tout le revenu de l'Empire; c
d'un Milagobin que les Rélations des I
font le plus riche de tous les hommes pr
du Levant; ou celle encore des Piçarre
des Almagres, à qui l'on donne le m
avantage dans l'Occident, quoiqu'il ait f
les enterrer d'aumônes après leur mort; t
te cette abondance de biens repréſentée à

ſprit ne le troublera jamais, & il préférera oûjours ſa pauvreté volontaire aux threſors mmenſes que tant d'hommes fortunez ont ûû poſſeder. Si quelqu'un doute de la felici-é de Diogene dans une conſtitution d'ame elle que nous diſons; le même peut douter uſſi, s'écrie Seneque, de celle des Dieux mmortels.

Attachons-nous maintenant à la conſidéra-ion de ces biens, & voions ſi ce qui rend la lûpart des hommes méchans, peut être ainſi ommé, puiſque le propre du bien eſt de ren-re bon celui qui le poſſede. Quelques-uns nt crû faire une belle moralité, de dire que es métaux dont nous faiſons nos plus gran-es richeſſes, pâliſſoient, & ſe tenoient ca-hez ſous terre, craignant les attaques de ant de perſonnes qui leur en veulent. Mais e crois qu'ils euſſent auſſi bien rencontré d'at-ribuër l'une & l'autre remarque à l'énormité le tant de crimes qu'ils font commettre & ont ils ſont la cauſe. L'argent eſt un grand nſtrument, je l'avouë, mais outre que ſe-on l'obſervation du Lycée tout inſtrument loit être reglé ou défini, & nuit plus qu'il ie ſert s'il eſt exceſſif; n'eſt-il pas vrai que celui-ci eſt un vrai inſtrument d'iniquité, uiſque la facilité qu'il nous fait trouver aux

*Ariſt. l. 1. Polit. c. 8. & l. 7. c. 1.*

choſes vicieuſes, eſt cauſe de la plûp
nos débauches, dont la difficulté nous d
teroit? Il n'eſt pas certain auſſi que ce
inſtrument abſolument neceſſaire. L
*Cap. 15. & c. 54.* thes que Solin nomme Satarches avoier
danné chez eux à perpetuité l'uſage d
& de l'argent. Le même aſſure qu'à
cinq mille de Suſes, il ſe trouvoit une
ville, où tous les habitans avoient l'o
grande averſion qu'ils jettoient dans de c
abimes ce qu'ils en pouvoient reco
*de mirab. auſc.* Anciennement, dit Ariſtote, il n'étc
permis d'avoir de l'argent en Eſpagne,
qu'il y eût attiré Hercule avec des force
ſidérables pour s'en rendre le maître;
fut cauſe que les Eſpagnols qui tiroient
des Carthaginois, l'emploioient toute
chât des femmes, qu'ils pouvoient tra
ter chez eux, & non pas leur paie. No
lois Cordiſtes, qui furent les reliques d
qui accompagnerent Brennus, abomi
*Lib. 6.* l'or, ſi nous en croions Athenée, à ca
malheur que leur avoit cauſé celui d
phes. Et il n'y a guéres qu'un ſiecle
nouveau monde ignoroit l'emploi de
de l'autre de ces métaux, foulant aux
innocemment, ſelon le deſſein de la n
ce que nous faiſons gloire par deçà de n

ſur la tête des plus grands Monarques : Mais parce qu'on peut dire que les richeſſes ne conſiſtent pas en cela ſeulement, puiſqu'il y a des lieux où les coquilles, le poivre, le ſel, les turquoiſes, le fruit tel que le Cacao, les feüilles de certains arbres, le Coral, les oreilles de Chevreil, voire même les cranes d'homme, tiennent lieu de monnoie, auſſi bien qu'ailleurs le cuir, le papier, & le cotton, marquez à la figure du Prince ; parlons en général de tout ce qu'on nomme moiens ou poſſeſſions, & voions ſi nous devons autant nous en ſoucier, que la premiere partie de ce diſcours préſuppoſe.

Déja outre que l'acquiſition en eſt toûjours fort laborieuſe, elle ne ſe fait guéres encore qu'avec injure, & en faiſant ſouffrir ceux que nous dépoſſedons. Le Serpent ne devient Dragon qu'en mangeant ſon ſemblable, ni le Brochet conſidérable qu'en dévorant les autres poiſſons. Les Mers ne ſe font que de l'union de diverſes eaux, & la Voie Lactée n'eſt rien qu'un amas d'étoilles qui éclairent dans une certaine partie du Ciel. C'eſt la même choſe des biens dont nous traitons, qui ne ſont corps que par addition, & en mettant enſemble ce qui étoit diſperſé ailleurs. Un homme riche, dit le Proverbe Grec, eſt ou injuſte

n'ignorez pas comme Epictete [illegible]
loſtrate là-deſſus dans ſon ſecond
tre Hierocles. Faiſons neanmo
richeſſes pour des faveurs de la
gratifie ceux que bon lui ſemb
nier que leur poſſeſſion, & leur
ne ſoit encore plus pénible que
dont nous venons de parler ? I
Divitiæ. tin ne nous apprend-t-il pas dan
comme elles mettent la diviſi
Y a-t-il des hommes plus dans l
dans toute ſorte de ſoucis, que
de grands biens à ménager ? U
mille n'eſt-elle pas presque toûjo
de ſervitude ? Et n'en voions-n
les jours qui ſe dépoüillent vo
pour ſe deſembaraſſer, & qui
bien comme une robe trop lour
ſante ? Nous croions ſouvent

ıol a raiſon dans cette alluſion ordinaire, *:anto bien, no es bien;* je paſſe outre, trop le bien eſt un mal : & je crois qu'Anacreon ït ſagement de rendre à Polycrate les cinq alens qu'il lui avoit donnez, puisque pour es garder, il avoit déja perdu le repos de leux nuits. Diſons un mot de la diſpenſation le ces mêmes richeſſes. N'eſt-ce pas une cho-e étrange qu'elles ne ſervent jamais à leur oſſeſſeur, qu'au point qu'elles l'abandonnent, i tant eſt qu'il les puiſſe congédier avec utili-é? mais le malheur eſt qu'elles s'en vont resque toûjours inutilement, & plus miſe-ablement encore qu'elles n'ont été accumu-ées. Il ne faut pas beaucoup rêver pour en énétrer la cauſe. Car puisque l'impertinen-e & la ſottiſe eſt leur appanage coûtumier, *ſtultitiam patiuntur opes*, ce n'eſt pas de mer-veille que ceux qui ſont nourris en ſi mauvai-ſe compagnie ne faſſent rien à propos, & que les gens qui n'ont ordinairement presque pas le ſens commun, comme parle le Satyrique Latin, n'uſent de leurs moiens qu'avec toute ſorte d'inconſidération. Vous trouverez bon, je m'aſſure, que je vous parle ainſi dans la liber-té de nôtre amitié, & qu'aiant toûjours pris le deſſein d'amaſſer des finances pour la raci-ne de tous maux, ſelon les termes de Saint

*Iuven. ſat. 8.*

*Epiſt. 1. c. 6. v. 10.* Paul à Timothée, conformes à ceux de Diogene, quand il nommoit cette Paſſion la Metropolitaine de tous les vices, je vous découvre ainſi les penſées dont je me ſuis entretenu jusqu'à preſent, ſoit par caprice, ſoit parce qu'elles flattent ma petite condition. Tant y a que j'ai toûjours préferé ici la mediocrité à l'abondance, & donné lieu au Paradoxe qui rend la moitié de plus de conſidération que le tout. Je n'ai jamais douté qu'on ne pût obtenir davantage pour devenir riche de la modération de ſon eſprit, que de toutes les liberalitez de la fortune. Et ma créance s'eſt trouvée conforme à la plus belle des ſentences d'un de ſept Sages de Grece, au jugement de cet autre Diogene qui a écrit ſa vie, lors que Chilon prononça que comme l'or s'examine à la pierre de touche, le même or ſe pouvoit emploier à l'examen des hommes; leur force & bonté exterieure ſe reconnoiſſant par le mépris qu'ils en font. En vérité c'eſt une choſe étrange, que cet or reconnu pour le corps de tous ceux de la nature le moins ſujet à corruption, ſoit ſi puiſſant à corrompre les hommes. Quoi qu'il en ſoit, nous ne ſaurions nier qu'il n'y ait de ces biens, s'il leur faut laiſſer un nom ſi impropre, qui nuiſent dans l'excez; comme le ſang & l'em-

npoint. La peſanteur & la graiſſe du
nard d'Eſope le firent prendre aux Chaſ-
rs, au même tems que les Grues s'envo-
ent avec une légereté avantageuſe. Après
it, mettre ſon bon-heur à poſſeder beau-
ip d'or & beaucoup d'argent, c'eſt rendre
felicité égale à celle des Fourmis & des
yphons. Prenez-y garde, vous trouverez
e les enfans & les malades ont beſoin d'u-
infinité de choſes dont les perſonnes ſaines
robuſtes ſe paſſent. Hercule alloit nud par
monde, qui lui a dreſſé tant d'autels. Et
les richeſſes donnent aujourd'hui les hon-
irs & les Magiſtratures, ſouvenez-vous que
ſt ce qui cauſa la ruïne de Carthage, &
il n'y a pas plus de raiſon en cela, quand *Ariſt. 2. Polit. cap. 11.*
n n'a égard à autre choſe, qu'à commet-
la conduite d'un vaiſſeau au plus riche
rchand, plûtôt qu'au plus ſavant & plus
perimenté Pilote. Souvenez-vous encore
l'aveuglement du Plutus des Anciens. Il
boiteux dans Lucien quand il exécute des *In Timone.*
lres de Jupiter en faveur des hommes ver-
ux, n'aiant des ailes pour aller vite qu'a-
s que Dis l'envoie enrichir des gens de
nt. Et tout ce qu'on peut dire pour excu-
les actions de ce Dieu, c'eſt que ſans lui
ne ſouffriroit pas une infinité de perſonnes

dont il repare les défauts, & qui n'ont point d'autre recommandation que la ſienne. Si vous voulez que j'entre enſuite un peu plus dans le particulier, je n'aurai point de honte de reconnoître ingénûment ma pauvreté, exemte pourtant, graces à Dieu, de toute néceſſité. Plûtôt que de tomber dans une ſi miſerable extrémité, je lui préférerois toûjours, auſſi bien que Jeſus Sirach la mort, ſi elle étoit à mon choix. Et je vous avoue que la priere qu'Apollonius faiſoit aux Dieux, comme Paien, qu'ils lui donnaſſent fort peu de choſes, pourvû qu'il n'eût beſoin de rien, m'a plû dès mes plus tendres années, d'autant plus qu'elle eſt conforme à celle de Salomon, *mendicitatem & divitias ne dederis mihi.* J'ai roulé un demi ſiecle dans cette poſture, ſans envier, je vous proteſte, celle des plus fortunez; auſſi exemt d'ambition, que d'avarice, & n'aiant autre plus grand deſſein, que d'achever de même ma carriere. Ne ſerois-je pas le plus ridicule des hommes, ſi je déférois au conſeil que vous me donnez; de penſer plus ſerieuſement que je n'ai fait à ce que vous nommez Fortune, & ſi pour augmenter, s'il faut ainſi dire, le viatique, je commençois un autre train de vie, à preſent que je me vois ſi prêt de la quitter.

*Philoſt. l. 1. cap. 21.*

*Prov. 30.*

*Crede mihi, benè qui latuit, benè vixit, & intra*
*Fortunam debet quisque manere ſuam.* Ovid. l. 3. Triſt.

La conſidération de mon fils ne me doit pas changer comme vous dites, puisqu'étant ſeul il doit avoir aſſez un jour pour contenter un eſprit moderé, & que cent fois autant de commoditez ne le ſatisferoient pas s'il l'a déreglé: à quoi les grands biens ſont ſans doute plus capables de contribuër, qu'à ſon avancement ni même au contentement de ſa vie. Repréſentez-vous quelqu'un, je vous ſupplie, qui prêt de deſcendre dans un bateau d'Orleans à Blois ou à Tours, fit proviſion de vivres pour un an, ou pour un mois ſeulement, aſſuré qu'il ſeroit de ne devoir pas être plus de trois ou quatre jours à faire ce petit voyage: ne jugeriez-vous pas auſſi-tôt qu'il ſeroit, je ne dirai pas un homme ſans eſprit, mais un fou parfait? Cependant c'eſt la même figure de l'action où vous me porteriez, ſi je ſuivois vôtre avis, & ſi je ne préferois ce que la Philoſophie m'enſeigne à celles, à toutes vos ſollicitations. Afin que vous compreniez mieux combien je ſuis éloigné de vous croire, & pour achever de vous refuter ſi je puis à ce qui eſt de mon ſentiment, je vous propoſerai un exemple de grande autorité. Nous apprenons dans la vie des Souverains Pont. Flamin.

ſes, qu'Alexandre cinquiéme, Cand
qui avoit été Cordelier, fut touché d'u
taine liberalité, qui croiſſoit à meſu
avançoit dans l'âge, & qui le portoi
priſer les richeſſes, d'autant plus qu'i
choit de ſa fin. Cela fit dire de lui,
prononçoit même ſouvent quand il é
belle humeur : qu'il avoit été riche I
pauvre Cardinal, & Pape mendiant.
avouë que l'apophthegme de cet Al
ne me plaît pas moins, que tous ceu
rapporte du Macedonien, & qu'ado
un peu l'amertume du mot de Mendic
ne vois rien dans la conduite du premie
homme ſage ne doive imiter autant
condition le peut permettre. Pardonn
pour cette fois ſi j'ai eu ſi peu de com
ce, & vous ſouvenez de cet ancien mo
faut connoître & ſouffrir les inclinatio
ami, ſans les haïr, *mores amici noveri
oderis.*

## VII.

## DE LA VIEILLESSE

QUELQUES-UNS ont crû que Ci
avoit eu beſoin d'emploier tou
éloquence, pour perſuader ces grands
tages qu'il donne à la Vieilleſſe, dans l

i il s'eſt ſervi de l'organe & de l'authorité
aton l'ainé, afin de mieux obtenir ce
s'étoit propoſé; quoi qu'il en ſoit, c'eſt
les plus beaux Ouvrages que nous aions
i; & je les reſpecte tous avec trop d'ad-
tion, pour prétendre de pouvoir jamais
produire, qui merite auprès d'eux d'ê-
int ſoit peu conſidéré. Car ſi l'on a eſti-
vec raiſon la modeſtie de Pline le Jeune,
avoir ingenûment reconnu que c'eût été
extréme folie à lui, de vouloir comparer
u'il écrivoit contre Helvidius, à l'Orai-
le Demoſthene contre Midias, encore
on deſſein fut de l'imiter, & de le ſuivre
it qu'il lui étoit poſſible: Quel nom pour-
on donner à ma témérité, pour la blâmer
amment, ſi je penſois égaler en quelque
i mes petits travaux à ceux du plus grand
eur des Romains? Et neanmoins puis-
nous apprenons de lui-même, dans la
ce de cette compoſition dont nous par-
qu'il addreſſe à Pómponius Atticus, qu'el-
t le pouvoir non ſeulement de charmer
sgraces de ſa vieilleſſe en les regardant
œil Philoſophique, mais de lui rendre
e douce & voluptueuſe, par cet agréa-
ranſport d'eſprit que reſſentent ceux qui
ent avec ſuccès la main à la plume: Pour-

*Ep. 30. lib. 7.* Non ut æmularer, improbum enim ac pene furioſum.

quoi ne tâcherions-nous pas, ſelon la petite étenduë de nos forces, de nous prévaloir du même remede; & de faire en ſorte, puiſque nous entrons dans un âge qui a beſoin de cette aide, que nos reflexions nous ſervent à rendre plus tolerable ce que les longues années peuvent avoir de fâcheux. Il n'eſt pas toûjours deſavantageux de ſuivre les autres dans une belle entrepriſe. Les grands Aſtres n'ôtent en effet ni l'influence des moindres étoilles, ni ce qu'elles ont de lumiere. Et en tout cas l'utilité de mon emploi ſera ma juſte recompenſe, renonçant de bon cœur à la gloire, ſi je puis recueillir de cet écrit le fruit que je m'en propoſe.

Si c'eſt le propre du bien de ſe faire rechercher de tout le monde, comment pourrons-nous dire que la Vieilleſſe ſoit un mal, puiſqu'il n'y a perſonne qui ne la ſouhaite. Qui eſt le jeune homme qui ne deſire paſſionnément de vivre long-tems, & qui ne fut bien fâché de ne voir point cette arriere-ſaiſon de ſa vie? Les Vieillards ont, il me ſemble, un grand avantage d'être en poſſeſſion de ce que les jeunes gens eſperent ſeulement. Le but de ceux-ci eſt d'arriver à un grand âge; ceux-là y ſont déja, & joüiſſent par avance de ce qui tient les autres en attente. C'eſt pourquoi pluſieurs

ıſieurs ſe ſont diſpenſez de dire, que com-
ɛ la jeuneſſe eſt un bien qui n'eſt jamais re-
nnu de ceux qui le poſſedent ; la Vieilleſſe
urroit être nommée un mal que chacun
:he d'acquerir, & dont perſonne ne vou-
ɔit être défait. Avoüons neanmoins qu'elle
bien ſouvent ce port dont parloit le Philo-
phe Bion, où toute ſorte d'incommoditez
viennent ranger en grand' hâte, & à
ſoule,

*- - - circumſilit agmine facto* *Iuven.*
*Morborum genus omne.* *ſat. 10.*

: Poëte Antiphane la conſidére dans la mê-
ɛ penſée comme une boutique qui ſert de
luit à toutes nos infirmitez. Et quand
iſtote appelle la maladie une vieilleſſe ſur- *Lib. 5.*
ɛnante, ou avancée, auſſi bien que la vieil- *de gen.*
ſe une maladie naturelle, il ne s'éloigne *anim.*
éres de leur ſentiment. Ceux qui ont dé- *cap. 4.*
mé le plus ouvertement contre elle, la
mparent tantôt à une barque uſée, qui fait
ı de tous côtez ; tantôt à un bâtiment caduc,
nt il faut ſans ceſſe reparer les ruïnes ; &
ıtôt à une baſſiere de vin qui devient tous
jours plus aigre, & dont il ne reſte plus
n que la lie. Ils veulent qu'il ſoit de nous
ɛu près comme de ces Chartes Géogra-
ques, qu'on nomme Mappemondes, où

au delà de certains termes deſignez par des lignes, il n'y a plus que des ſolitudes infertiles, des Mers glacées, & des païs tenus pour condannez par la Nature même. Nôtre vie a ſes belles ſaiſons qui répondent aux Climats habitables, & aux Régions les plus agréables ; mais paſſé cela, & depuis que vous étes arrivé à l'âge caduc, ou fort proprement dit Climacterique, ce n'eſt plus que chagrin, que douleur, & que miſere. N'a-t-on pas même fait rapport de l'infirmité corporelle des vieillards a celle de leur eſprit en tirant des paralleles entre les vices de l'ame, & ceux de ſon domicile ? La dureté de leurs entrailles eſt la marque de ce qu'ils ſont impitoiables. Le tremblement de leurs membres accompagne l'inconſtance de leurs mœurs. La chaſſie de leurs yeux, & la baſſeſſe de leur vue, montrent l'envie qui les ronge au dedans, & qui peut paſſer pour une lippitude ſpirituelle. Tant de rides au front ſont autant de ſignes de leur procedé oblique & trompeur. Cette froideur univerſelle ſuit l'extinction de toutes leurs amitiez. Leurs doigts crochus dénottent leur avarice & rapacité. Leurs génoux courbez, la crainte & baſſeſſe de cœur qui ne les quitte jamais. Leur peau ſeche & aride,

cette impudence qui leur eſt ſi naturelle, et ſur tout autre charactere indicatif, l'inclination de tout leur corps vers la terre, ne pouvant plus qu'à peine regarder le Ciel, donne à connoître, ſelon cette eſpéce de phyſionomie, l'irrilegion à laquelle ils ſont ſujets, pour ne pas dire l'Atheïsme comme a fait le Chancelier Baccon. Voilà certes un conſentement des deux parties qui nous compoſent, merveilleuſement deſavantageux aux vieilles gens, & qui pourroit excuſer, s'il étoit véritable, la coûtume de quelques regions, où l'on nous donne à entendre qu'on les faiſoit tous mourir, auſſi-tôt qu'ils étoient parvenus à un certain âge. Strabon dit à l'égard des Casbiens & Derbices, que c'étoit à ſoixante & dix ans. Les Sogdiens, Bactriens & Maſſagétes, dont il parle auſſi aprés Herodote, en uſoient à peu près de même. Et les inſulaires de Ceo, Citoiens de Julis, étoient, ſi nous l'en croions, encore plus diligens, ôtant la vie aux ſexagenaires, ſous prétexte de la neceſſité de vivres où ils étoient. Les Troglodytes n'avoient pas plus d'humanité au rapport de Diodore, & d'Agatarchides dans Photius. Et ce que dit le même Diodore de conforme à cela, touchant les habitans d'une Isle où fut jetté Jam-

*Lib. de vita & mo.*

bulus ſous la ligne Equinoctiale, ſe confirme par la Rélation de Louïs Bartheme, qui aſſure que dans la ville de Java, dont la poſition eſt fort peu differente, il vit faire un traitement encore pire à ceux que l'âge rendoit incapables de travailler ſuffiſamment pour vivre, puiſqu'on les tuoit & expoſoit en vente, comme ici la viande de boucherie. Il eſt tout conſtant que nôtre Nouvelle France de Canada n'a été trouvée guéres mieux policée pour ce regard. Et ſi nous interpretons au ſens d'Ovide, & de Sicinius Capito dans Feſtus Pompeius, le Proverbe Latin, *Sexagenarios de ponte dejicere*, il faudra charger les premiers Romains d'une barbarie qui n'eſt pas beaucoup éloignée de celle que nous venons de rapporter. Mais pour achever de faire voir juſqu'où s'étendent les invectives de ceux qui diffament ſi outrageuſement la Vieilleſſe, conſidérons comme ils donnent à la Jeuneſſe tout ce qui peut rendre récommandable nôtre humanité. Les plus belles actions, diſent-ils, ſoit de généroſité & de vaillance, ſoit de liberalité, ou de fidelité, ſe remarquent dans les Hiſtoires avoir été preſque toutes de jeunes hommes; & pour un Themiſtocle, qui recompenſa les débauches de ſon adoleſcence par tant de ver-

ſuivantes, qu'on ne ſauroit pourtant at-
ıer aux derniers tems de ſa vie, le nom-
eſt infini de ceux qui des-honorent leurs
nieres années, par mille deſordres où ils
ındonnent étans vieux. L'exemple de Sa-
on eſt le plus illuſtre qu'on ſauroit pren-
pour bien prouver cette propoſition.
cun ſait comme il conſerva étant jeune le
d'une ſageſſe infuſe ; comme il s'appli-
réligieuſement à l'édification du Temple
)ieu, & comme la gloire de ſon nom ſe
ındit au même tems par toute la Terre. *D. Cyr. l. 7. adu. Iul.*
endant perſonne n'ignore non plus les
dales de ſa vieilleſſe, ſon abandonnement
ıutes ſortes de voluptez, & à combien
oles il ſacrifia enſuite pour complaire à
Concubines. Ne peut-on pas donc dire
l eſt le même de nous que de ces arbres
dégénerent en vieilliſſant, la Tymbrée
ſante ou Calament, & le Baſilic en Ser-
:t, ſelon l'obſervation de Pline & de Theo-
ıſte ? Certes ces comparaiſons ſont d'au- *Lib. 19. natr hiſt. cap. 10.*
plus juſtes, que le nom Grec de nôtre
leſſe γήρας, montre bien qu'elle eſt toute
ɛſtre, & par conſequent que nous tenons
émement de la plante. Il n'y a que le ſeul
ıtage du babil qu'on laiſſe aux Vieillards ;
ı eſt venuë la fable du changement de Ti-

thon en Cigale, pour être délivré du mal immortel de ne mourir point, s'il faut que nous en parlions auſſi poëtiquement que le vieil Mimnermus. Et ce qui eſt bien étrange, c'eſt qu'Ariſtote les prive même de l'eſperance, qui eſt le plus grand adouciſſement de toutes nos miſeres, & celle que Platon nomme après Pindare la bonne mere nourrice de la Vieilleſſe, ἐλπὶς ἀγαθὴ γηροτρόφος. Car dans le ſecond livre de l'Art des Rheteurs, où ce Prince du Lycée examine l'inclination naturelle des vieilles gens, il ſoutient que la grande experience qu'ils ont des choſes du monde, les rend incapables de s'entretenir d'eſperance comme les autres perſonnes, ἀνελπιδὲς εἰσιν διὰ τὴν ἐμπειριαν. Cela me fait ſouvenir d'un Proverbe qu'il rapporte, traitant de l'uſage & de la force des Parœmies, au premier livre du même Ouvrage chapitre dernier, par lequel nous ſommes avertis de ne faire jamais plaiſir à un homme de grand âge, à cauſe que nous ne ſaurions plus mal placer un bien-fait. Je m'abſtiendrai de mettre ici les propres termes du Proverbe, n'aiant déjà que trop broüillé le Grec parmi nôtre François. Et neanmoins puiſque nous avons pris la liberté d'en citer tant juſqu'ici, finiſſons cette premiere partie de nôtre diſcours,

*Lib. 1. de Rep.*

ar un vers ſententieux, qui peut ſervir de corollaire à tout ce qui a précedé,

Ἔργα νέων, βάλαι δὲ μέσων, πόρδαι δὲ γερόντων.

*Res juvenum, reſponſa virûm, crepitus ſeniorum,*

ou, comme le prononce Athenodore dans Strabon, βρονταὶ δὲ γερόντων, *tonitrua ſenio-um.* Il n'y a point de langue dont je n'aime mieux me ſervir que de la Françoiſe, pour expliquer ce ſentiment. *Lib. 4. Geogr.*

Encore qu'il ſe trouve des Vieilleſſes ſi pleines de diſgraces, qu'elles peuvent ſouffrir ſans grand ſujet de plainte, la plupart des invectives que nous venons de rapporter; ſi faut-il bien s'empêcher d'en faire une regle ordinaire, & d'attribuer au genre ce qui ne convient qu'à la plus rare & plus miſérable eſpéce qui lui ſoit ſoûmiſe. Je ſai bien qu'il y a des Vieillards à qui les années ſont d'une charge inſupportable; qu'on en voit qui ceſſent de vivre, ſelon le mot de Curius Dentatus, long-tems devant que de mourir; & que pluſieurs ſeroient plus heureux mille fois de n'être plus, que de languir dans le monde, ainſi qu'ils font, n'y pouvant plus eſpérer de contentement. Mais comme tous les vins n'aigriſſent pas en vieilliſſant, & que les bons au contraire de- *Sen. l. de tranquil. c. 3.*

viennent meilleurs dans l'arriére-ſaiſon, parce que leur généroſité les empêche de tourner. On ne peut pas dire non plus que l'âge nous empire tous également. Beaucoup au rebours tiennent de lui ce qui fait qu'on les eſtime davantage. Et de même que dans l'Agriculture de certains Arbres, tels que le Poirier & l'Amendier, ne ſont jamais ſi fertiles qu'étant vieux; il arrive ſouvent que les hommes ne produiſent leurs fruits que ſur le déclin, à cauſe que la fleur de l'ame, dit Platon, ne paroît qu'après que le corps a perdu la ſienne; & parce que les yeux de l'eſprit ne deviennent clairvoians, que quand ceux du corps ſont obſcurcis; & commencent à ſe fermer, pour uſer des propres termes de Socrate. Je ne veux pas faire ici un ennuieux dénombrement de tous les *Macrobies* des Anciens, pour appuier cette vérité. Il me ſuffira d'obſerver que nôtre ſiecle n'a point dégéneré de ceux qui ont produit les Neſtors, les Cynées & les Maſſiniſſes. Nous voions tous les jours des hommes de l'âge de ceux-là, qui exercent les principales Charges, ſoit de Paix, ſoit de Guerre, avec tant de vigueur & de merite, que nous ne liſons rien de plus conſidérable dans toutes les Hiſtoires. A la vérité il s'en rémarque peu qui

*Ariſt. l. de pl. c. ult. Plin. 16. c. 27.*

*In Symp.*

puiſſent vanter comme Gorgias Leontin,
: ne trouver rien dans une extréme vieilleſ-
de plus de cent ans telle qu'étoit la ſienne,
ɔnt ils aient le moindre ſujet de ſe plaindre.
elle de Moïſe étoit auſſi fort ſinguliere, de *Deuter.*
ıi les dents n'étoient pas ſeulement ébran- *c. ult.*
es, ni la vuë tant ſoit peu diminuée, à l'â-
: de ſix-vingts ans auquel il mourut. Mais
ıoique ces bénédictions qui regardent prin-
palement le corps ſoient très rares, d'autant
ıe peu de perſonnes reçoivent le privilège
une ſi longue vie, la vieilleſſe ordinaire
ıi ne paſſe guéres quatre-vingts ans a tant
autres avantages ſpirituels & incorruptibles,
ı'à mon avis ceux qui ſont attachez à la ma-
ere ne meritent preſque pas être conſiderez.
t neanmoins elle a de ce côté-là même de-
ıoi ſe contenter. Hippocrate a fort bien
:connu, que les vieillards, généralement
ırlant, ſont moins ſujets aux maladies que
s jeunes gens. Et bien que Galien ait vou-
ı dire, que ce n'étoit pas tant un effet de l'â-
e, que de la moderation des premiers; il
ſt certain qu'aiant moins de chaleur &
ıoins d'humidité que les autres, ils ſont ex-
nts par là d'un grand nombre d'infirmitez
ue l'extrémité de ces deux qualitez a accoû-
ımé de cauſer. Je puis dire auſſi pour l'a-

voir experimenté, que les mêmes maux qu'on a ſoufferts étant jeune avec d'extrémes douleurs, ſe trouvent beaucoup plus tolérables ſur la fin de nos jours, qui ont le pouvoir de changer nôtre temperament, & de nous apprivoiſer avec le mal. Que ſi ce changement nous a rendus moins vigoureux pour l'action, nous ſommes auſſi en recompenſe dévenus par ſon moien moins ſenſibles à la douleur. Et pourquoi nous plaindrions-nous de n'être pas ſi propres aux exercices que par le paſſé, puiſque n'en aiant pas tant de beſoin, nous obtenons avec peu d'effort, ce qui nous les fait pratiquer avec le plus de violence? Je rends graces à la Vieilleſſe, diſoit Seneque de fort bonne grace, de ce qu'auſſi-tôt que je me ſuis un peu agité & promené, je me trouve à la fin de mon exercice par la laſſitude qui me prend, & qui termine celui des plus robuſtes, auſſi bien que le mien. Je laiſſe pourtant toutes ces conſidérations, & je ſuppoſe même que nos corps perdent avec le tems les plus beaux dons qu'ils aient reçûs de la Nature, pour faire reflexion ſur ce que nous profitons d'ailleurs à méſure que nous vieilliſſons, & pour nous arrêter à la contemplation des avantages que reçoit cependant la meilleure partie qui nous

*Epiſt. 84*

compoſe; parce que ce qui la concerne eſt ſi important, qu'il n'a nulle proportion au reſte, comme il n'y en a point entre les choſes caduques ou périſſables & celles qui ſont divines ou immortelles.

Perſonne n'a jamais douté que la Prudence, qui eſt l'art de bien vivre, ne fût auſſi la premiere de toutes les vertus; & Socrate ſoûtient même dans Platon, qu'il n'y a point de vertu qui ne ſoit eſſentiellement une Prudence. Or de quelques couleurs que ſe ſervent les Sophiſtes, comme nous avons vû tantôt, pour diffamer la Vieilleſſe, en lui attribuant les plus grands vices dont nôtre humanité puiſſe être taxée; il eſt certain que ſelon le dire d'un Ancien, cette même Vieilleſſe eſt dans une ſi étroite alliance avec la Sageſſe, que par ſon moien elle s'approche de la Divinité, qui lui tend la main pour la recevoir dans le Ciel. Que l'âge nous ôte donc tous les contentemens qui accompagnent la Jeuneſſe, & qu'il nous faſſe encore plus de tort qu'on ne dit aux choſes qui ne touchent que le corps, le prix de la Sageſſe dont nous profitons en échange eſt ſi grand, & les biens de l'eſprit qui multiplient avec les années ſont de telle importance, que la perte des premiers ne merite pas d'être con-

ſidérée. En effet, le temperament des vieillards eſt celui qui donne la Prudence, quand la grande connoiſſance qu'ils acquierent avec le tems n'y contribuëroit pas tout ce qu'elle fait. Et l'experience nous montre aſſez qu'il n'y a que la froideur de leur ſang qui puiſſe mettre à la raiſon tous les deſordres que cauſent les ardeurs de la Jeuneſſe. L'homme eſt ce Prothée des Poëtes, à qui les mouvemens des deux parties, l'iraſcible, & la concupiſcible, font changer de toute ſorte de figures, juſqu'à ce que l'uſage du bon diſcours l'oblige ſur la fin de ſes jours ſeulement, à prendre la plus digne de toutes, & à s'y arrêter, faiſant les fonctions d'un animal raiſonnable dont il n'avoit auparavant que le nom. C'eſt alors qu'il s'apperçoit de tous les précipices où l'impetuoſité d'une jeuneſſe inſenſée l'a penſé faire perir; & c'eſt alors qu'il s'eſtime heureux auſſi bien que Sophocle, d'être défait d'elle comme d'un Maître imperieux, furieux, & tout-à-fait inſupportable. Voulez-vous ſavoir combien il eſtime cette connoiſſance? Platon vous le dira dans ſon Epinomis, & Ariſtote dans ſes Ethiques, où ils aſſurent que jamais perſonne autre que dépourvuë d'entendement, ne voudroit étant arrivée à ce dernier terme recommencer une autre fois ſa

*Suidas in voce Apollonius*

*Lib. 1. Eth. Eud. c. 5.*

carriere, pour y courir encore les mêmes hazards dont elle ſe ſent heureuſement delivrée.

Je ſai bien que tous ceux qui ſont avancez dans l'âge ne ſont pas également prudens. Il y a des vieilleſſes d'Hermogene qui peuvent paſſer pour de ſecondes enfances, *bis pueri ſenes.* Ce Prêtre Egyptien reprochoit à Solon, ſelon cette façon de parler, que les Grecs étoient toûjours jeunes d'eſprit encore qu'ils euſſent le poil chenu. Et nous entendons quelque fois des vieillards qui pourroient faire croire, qu'ils n'ont la barbe blanche que pour s'être enfariné le viſage. Mais on ne doit pas faire grand conte de ce qui arrive contre l'intention de la Nature, & hors le cours ordinaire des choſes du monde. La couronne des hommes âgez, dit Jeſus Syrach, eſt compoſée d'une multitude d'experiences, & de connoiſſances, qui ne ſe trouvent preſque jamais ſans la prudence. Et quand toutes les Nations ont convenu de ce principe, de commettre le gouvernement des Etats, & les plus importantes Magiſtratures, entre les mains de ceux qui n'ont acquis que par une longue ſuite d'années le glorieux titre de Senateurs, elles ont bien fait voir l'opinion qu'elles avoient de la ſageſſe des vieilles gens.

Je n'ignore pas non plus le reproche qu'on fait à pluſieurs, de s'attribuer effrontément l'autorité & les privilèges de la Vieilleſſe, quoiqu'ils aient encore les vices de tout le tems qu'ils ont paſſé. Les mœurs, dit-on, des hommes ne leur changent pas avec le poil non plus qu'aux renards, ſelon le trait hardi de ce Païſan à l'Empereur Veſpaſien. On en voit mêmes qui empirent avec l'âge, comme les grues & les corbeaux qui noirciſſent en vieilliſſant. Et il s'en trouve qu'on diroit que la malice rajeunit auſſi bien que le bon homme Silene.

*Sueton. in Veſp. art. 16.*

*Ovid. 1. Faſt.* *Nequitia eſt quæ te non finit eſſe ſenem.*

Où ſont les Comedies qui ne nous repréſentent point l'amour ridicule de quelque vieillard; La vieilleſſe de l'aigle n'eſt-elle pas le ſymbole des excès de ceux qui nomment le vin leur lait ordinaire? Bref pour comprendre en un mot tous leurs defauts, demandez aux Italiens ce qui rend le Diable ſi ſavant en toute ſorte de méchancetez, ils vous répondront que c'eſt ſon grand âge, *il Diavolo ſà, perche è vecchio.*

Pour repliquer à cette ſatyre, il ſuffit de dire que ſi l'amour de la vertu eſt toûjours proportionné à la connoiſſance qu'on prend d'elle, il faut neceſſairement que ceux qui ont le plus

:cu, & qui ont acquis par conſequent le
us de cette belle lumiere, ſoient encore le
us avant dans l'uſage de la même vertu,
uisque tous les Sages ont convenu de ce
écepte de l'Ethique, qu'elle a des charmes
puiſſans pour ſe faire aimer, qu'il eſt im-
ıſſible de la connoître ſans en être épris, &
ns être porté à l'obſervation de ſes ordon-
nces. Que s'il ſe trouve quelques ames
belles, & quelques naturels ſi enclins au
al, qu'ils reſiſtent à toutes les ſollicitations
: cette fille du Ciel, il ne faut pas là-deſſus
ıputer à la vieilleſſe des defauts qu'elle con-
nne abſolument, & qui ſont de la perſonne
ûtôt que de l'âge. Conſidérons quels ont
é tous ces grands Précepteurs du genre hu-
ain, nous trouverons qu'ils avoient le corps
ĕ, & la main tremblante, lors qu'ils ont
rit ce que nous tenons d'eux de plus ferme
de plus hardi pour la conduite de nôtre vie.
é bœuf laſſé & appeſanti, dit Saint Jerôme, a
s démarches plus fortes: & l'Eſpagnol ajoû-
, faiſant alluſion à nôtre Morale, que plus
eſt vieil, plus il conduit ſon ſillon juſte, &
r une ligne exactement droite, *a buey viejo, lco derecho.* En effet ſi nous voulions ici
aminer, outre ce que nous avons déja fait
ir de la Prudence, le reſte des vertus de

Tempérance, de Juſtice, & des autres nomme ſubalternes, il ſeroit aiſé de m qu'elles ſont d'autant plus propres à l leſſe, qu'elles ont bien de la peine à s'a moder avec un âge moins mûr. L'incli des vieillards à la Religion eſt ſi forte, les a toûjours accuſez de ſuperſtition, que d'Atheïsme, comme le commenc de ce diſcours l'avoit fauſſement préſu La Fidelité leur eſt ſi naturelle, que le nisme repréſentoit toûjours la Foi av cheveux blancs, *cana Fides*. Leur infirmité les obligeroit d'être miſericor quand ils ne le ſeroient pas par raiſon. la vuë de ce qui eſt beau, le leur fait avec paſſion; la froideur de leurs me leur donne tant de diſpoſition à la Ch qu'ils ſont dans l'exercice de cette vertu que ſans action. C'eſt ſur cette consid que Seneque avouë dans une de ſes L qu'il ſe ſentoit extrémement redévable longues années, de ce qu'elles lui ôtoi moien de faire, quand bien il l'eût voulu ce qu'il ne devoit pas faire, *quidquid de nolle, non poſſum.* Je craindrois qu'on que j'ôtaſſe aux vieilles gens la dei des Vertus Cardinales, qui eſt la Fort grandeur de courage, ſi je n'en diſois

*Epiſt. 68.*

vû mêmement qu'on jugeroit à voir ſes ſaillies, & ſes mouvemens impétueux, qu'elle eſt toute dans le ſang bouïllant, & dans les ardeurs de la jeuneſſe. Et néanmoins ſans parler de la généroſité de tant de vieillards qui ſe ſont expoſez aux perils, & à la mort même, avec des ferveurs & des reſolutions admirables; ne ſavons-nous pas ſur la propre confeſſion de Solon, que rien ne lui donnoit la force qu'il fit paroître en reſiſtant à Piſiſtrate, que ſa ſeule vieilleſſe? Voici deux autres exemples ſi conformes à celui de Solon, que je ne les puis oublier. Le Conſul Cneus Carbo aiant menacé un Magiſtrat de Plaiſance, nommé Caſtritius, de le faire mourir s'il n'exécutoit ce qu'il lui commandoit, uſant de ces termes, qu'il avoit aſſez de haches & d'épées pour punir ſa deſobeïſſance: Et moi, lui répondit Caſtritius, je me trouve avec aſſez d'années pour mépriſer tout cela. Ecoutons la repartie du Juriſconſulte Cæſellius, où nous ne remarquerons pas moins de hardieſſe, ni de fermeté d'eſprit. Ses amis le conjuroient de parler avec moins de liberté des affaires de ſon tems, & ſur tout du gouvernement de Ceſar. Il y a deux choſes, leur dit-il, que la plûpart des hommes apprehendent fort, d'être vieux, & de n'avoir point d'enfans; ce

*Valer. Max. l. 6. cap. 2*

ſont elles pourtant qui m'animent le courage, & qui m'empêchent de rien craindre de tout ce que vous me repréſentez. Ne ſont-ce pas là des preuves d'une magnanimité qui ne tient rien de la foibleſſe ni de la caducité des perſonnes d'âge, & qui montre bien l'aptitude qu'ils ont à toutes les vertus, puiſque celle-là même qui ſembloit la plus contraire à leur temperament, ne laiſſe pas de les porter à de ſi nobles actions?

Ce que nous venons de toucher de leur Chaſteté n'étant pas aſſez précis pour répondre au reproche précedent de l'amour ridicule dont la Comédie prend plaiſir de les diffamer, je juge à propos d'en dire ici un petit mot. Il s'en faut beaucoup que je ſois de l'avis d'Anacreon, qui croit que moins il nous reſte de tems à vivre, plus nous en devons donner à l'Amour, & qu'un homme qui a les cheveux blancs peut careſſer une fille fraîche & vermeille, d'auſſi bonne grace qu'on joint heureuſement les roſes & les lis pour en faire un beau bouquet. Pour moi je tiens que la violente paſſion d'amour n'eſt excuſable qu'aux jeunes gens, & que l'exemple de quelques Patriarches ne juſtifie pas des perſonnes âgées qui s'y laiſſent emporter dans un ſiécle qui ne nous donne ni les forces ni

le privilège qu'ils avoient. Cela n'empêche pas pourtant qu'on ne puiſſe affectionner en toute ſaiſon ce qui eſt beau. Et pourvû qu'on garde la modération qui nous éloigne du vice, les amours honnêtes ne peuvent être repris, lors qu'un inſtinct naturel & raiſonnable ſemble les allumer exprès pour échauffer l'arriere-ſaiſon de nôtre vie. Ce ſont des fruits d'hiver qui ne laiſſent pas d'être agréables pour venir tard, *gratiſſima ſunt ſera cùm fugiunt.* Et il en eſt quelquefois comme des derniers coups que boivent ceux qui ſont d'humeur à trouver le vin bon, *deditos vino potatio extrema delectat.* Mais puisque nous recherchons en général ce qui ſe peut dire en faveur de la Vieilleſſe, pourquoi ne conſolerons-nous pas tant que nous pourrons celle des femmes, qu'on veut traiter encore plus mal que nous ſur ce ſujet. Car parce qu'on préſuppoſe qu'elles ne doivent jamais aimer ſi elles ne ſont aimées, on conclut que puiſqu'il n'y a point de belles vieilles, ſelon le dire commun, comme on voit de beaux vieillards, elles ne doivent point avoir d'amour puiſqu'elles n'en peuvent donner. Or quoiqu'il ſoit vrai que la vieilleſſe de ce ſexe efface ordinairement ce qu'il a de plus aimable, d'où vint la priére de cette *Sen. Ep. 12.*

Imperatrice Poppée, qu'il plût aux Dieux de la faire mourir devant que d'être vieille, dont ſon miroir commençoit à la ménacer ; ſi eſt-ce que les mauvaiſes influences de Saturne n'ont pas un égal pouvoir ſur toutes les femmes. De même que les laides ſont vieilles en naiſſant, ſelon la fable des filles de Phorcus qui vinrent au monde avec la décrépitude ; les belles au contraire conſervent leurs bonnes graces jusques presqu'à l'extrémité, & leur Automne a ce privilege d'être plus riant & plus agréable que le Printems des autres. Nous en avons les preuves tous les jours devant nos yeux, & l'exemple de Sara ne peut-être contredit, qui avoit près de quatre-vingts dix ans quand elle fut ravie par ce Roi de Paleſtine, & qui s'étoit miſe à rire un peu auparavant, lors que les Anges lui parloient de devenir enceinte, parce qu'elle ſavoit que les marques l'avoient quittée, qui témoignent que celles de ſon ſexe ſont encore capables de le devenir. Que ſi nous voions par là qu'il y a des femmes avancées dans l'âge, dont les reſtes, s'il faut ainſi parler, peuvent émouvoir de telle ſorte nos affections ; pourquoi ne leur ſeroit-il pas permis d'en avoir auſſi de leur côté pour ce qu'elles jugent digne d'être aimé ? Et pourquoi leur

*Gen. c. 18. & 20. Ioſ. Ant. Iud. c. 11. lib. 1.*

nterdirions nous là deſſus ce que les Loix ni honnêteté publique ne leur defendent pas ion plus qu'à nous ? Concluons donc que, ;énéralement parlant, tous les reſſentimens moureux des vieilles gens ne ſont pas ridicules comme la Comédie les repréſente ſouvent.

Mais pour reprendre le propos des Vertus jue la Vieilleſſe ſe peut ſi juſtement attribuer, je ne vois rien qui nous les puiſſe nieux découvrir, ni qui fortifie davantage ce que nous en avons dit, que le conſentement univerſel de tous les peuples à honorer ceux ſur qui les longues années ſemblent avoir imprimé un caractére propre à leur faire rendre la reverence qui leur eſt duë. On diſoit du tems de l'ancienne Grece, que la Vieilleſſe n'avoit point de plus honorable domicile ſur terre, que la ville de Lacedemone, à cauſe du reſpect extraordinaire que les jeunes hommes y portoient à tous les vieillards,

*Credebant hoc grande nefas & morte piandum,*
*Si juvenis vetulo non aſſurrexerat.* Juven. Sat. 13.

Herodote neanmoins nous aſſure que c'étoit la même choſe parmi les Egyptiens. Le Port qu'on nommoit des vieilles gens dans In Euterpe.

l'Isle de Chio, nous apprend qu'on ne leur déféroit pas moins la qu'ailleurs, puiſqu'il étoit plein de poiſſons apprivoiſez expreſſément pour donner du divertiſſement à ceux que l'âge empêchoit d'en pouvoir prendre de plus pénible. Diodore repréſente ceux de cette Isle, où nous avons déjà dit que fut jetté Jambulus, qui reconnoiſſoient pour leur Roi le plus ancien d'entre eux. Et il y a des Païs où encore aujourd'hui l'on garde la même forme de gouvernement, Samogitie entre autres n'étant regie que par le Staroſta, ou le vieillard que lui nomme le Prince. J'obſerve là-deſſus que l'inſtinct qui nous porte à cette déference vers ceux qui ont plus d'âge que nous, eſt ſi naturel, que les bêtes même les plus induſtrieuſes, pour ne pas dire ſpirituelles, le ſuivent. Pline remarque cela en parlant des Elephans, qui ne marchent jamais en troupe que le plus vieil ne précede, laiſſant la charge du dernier rang à celui qui eſt le plus conſidéré après lui ſelon cet ordre d'antiquité, *ducit agmen maximus natu, cogit ætate proximus.* Et l'on peut voir comme Elien dans le 61. chapit. du 6. livre de la nature des animaux, admire en ceux-ci, qu'il préfére aux Spartiates dont nous venons de parler, un rel-

*Elien. l.12. c.30.*

*Sigiſm. Lieb.*

*L. 8. c. 5.*

*& lib.17. c. 15*

pect ſi merveilleux ; & comme il écrit à peu près la même choſe des Fourmis, dans le 43. chapitre précedent. Il y a bien plus, nous reſpectons naturellement les choſes inanimées qui ont le privilège de durer pluſieurs ſiécles. C'eſt ſur ce fondement que les Païens attribuerent quelque Divinité aux Forêts, & principalement à ces vieux chênes dont ils n'avoient pû connoître la naiſſance ; *ſacros vetuſtate lucos adoramus*, dit Quintilien, *in quibus grandia & antiqua robora jam non tantam habent ſpeciem, quantam religionem.* Ne nous étonnons donc pas de la Rélation de Marc Polo Venitien, qui porte que ceux de la Province de Cardandan ſujette au grand Cam des Tartares, n'aiant ni Temples ni Idoles, adorent chacun le plus vieil de ſa maiſon ; puiſque les arbres qui n'ont que la ſimple vegétation, ont reçû le même culte de ceux qui ont crû qu'on ne pouvoit rendre trop d'honneur à la Vieilleſſe, en quelque membre ou partie de l'Univers qu'elle ſe trouvât.

*Lib. 10. inſtit. c. 1.*

*Lib. 2. c. 41.*

Après avoir reconnu ce qu'on peut ſe promettre de douceur dans l'âge où nous entrons, qui eſt ſans doute comme le fond du miel, le plus agréable qu'il y ait en beaucoup

de façons, il ne reſte plus qu'à nous comporter de ſorte que nous meritions d'être de ceux à qui tant d'honneurs ſont juſtement déférez. Si nous avons écoulé dans quelque innocence la meilleure ou plus grande partie de nôtre vie, il faut que la concluſion couronne l'œuvre, & que nous évitions le reproche qu'on fait à ces mauvais Poëtes, qui n'achevent jamais bien, par pareſſe ou autrement, le dernier acte de leurs piéces. N'eſt-il pas certain que moins il nous reſte de tems à paſſer, plus nous ſommes obligez de le bien ménager, & que moins nous avons d'aptitude aux actions ordinaires & corporelles, plus nous devons vaquer à la contemplation des choſes divines & immortelles? Certes c'eſt d'ailleurs une choſe extrémement honteuſe à un homme qui porte les cheveux blancs, de n'avoir rien que cela ſeul qui le recommande, & par où il puiſſe prouver qu'il y a long-tems qu'il eſt au monde, dequoi ſon merite & ſa ſuffiſance devroient rendre le principal témoignage. Mais c'eſt une autre choſe tout-à-fait déplorable, quand on lui peut reprocher qu'il n'y eſt plus que comme un poids inutile, & qui devroit être déjà au plus près de ſon centre. Conſidérons que comme le Soleil n'eſt ja-

mais ſi attentivement contemplé que lors qu'il ſe couche, la fin de nos jours a plus de ſpectateurs que tout le reſte qui a précedé. Montrons que nous ſommes arrivez en cette derniere ſaiſon, non pas à la façon d'un naufrage & malgré nous, mais volontairement & comme dans un port où nous achevons heureuſement nôtre commerce, pour revoir bien-tôt la chere Patrie qui eſt le Ciel. Il y a plus d'un emploi ſortable à nos forces cependant, & ſi nous ne pouvons mieux, imitons cette Mule Athenienne, qui montroit le chemin aux autres, ne pouvant plus faire davantage ; la plume que nous tenons en main peut ſervir à le tracer. En tout cas ſouvenons-nous du précepte de l'Ecriture Sainte, qui nous recommande la prudence des Serpens. Nous les imiterons ſi nous ſavons faire nôtre retraite à propos comme eux, qui ſe tiennent cachez & ſans ſe montrer, du moment qu'ils ſentent que leur nature s'affoiblit. Il faut ſe contenter de la jouïſſance de ſoi-même, la plus charmante de toutes, ſi l'on en ſait bien uſer, lors qu'on ne peut plus jouïr commodément de ce qui eſt au dehors. Sans doute que nous ne le regretterons pas, pour peu que nous faſſions de réflexion ſur ce que nous avons déjà coulé d'années dans une conti-

nuelle repétition de ſemblables événemens. Qui en a vû l'une, les a toutes vues. C'eſt toûjours à recommencer d'un même branle du matin au ſoir, ou du Printems à l'Automne. Et comme diſoit Heraclite, il n'y a point de jour qui ne ſoit une copie parfaite de tous ceux de l'Eternité, *unus dies par omni eſt.* Finiſſons avec cette penſée ; à peine le pourrions-nous faire par une plus conſidérable, & qui ait plus de cet air de l'Antiquité que nous ne ſaurions trop eſtimer.

# OPUSCULES,

## OU

## PETITS TRAITEZ.


Le I. *De la Vie, & de la Mort.*

Le II. *De la Proſperité.*

Le III. *Des Adverſitez.*

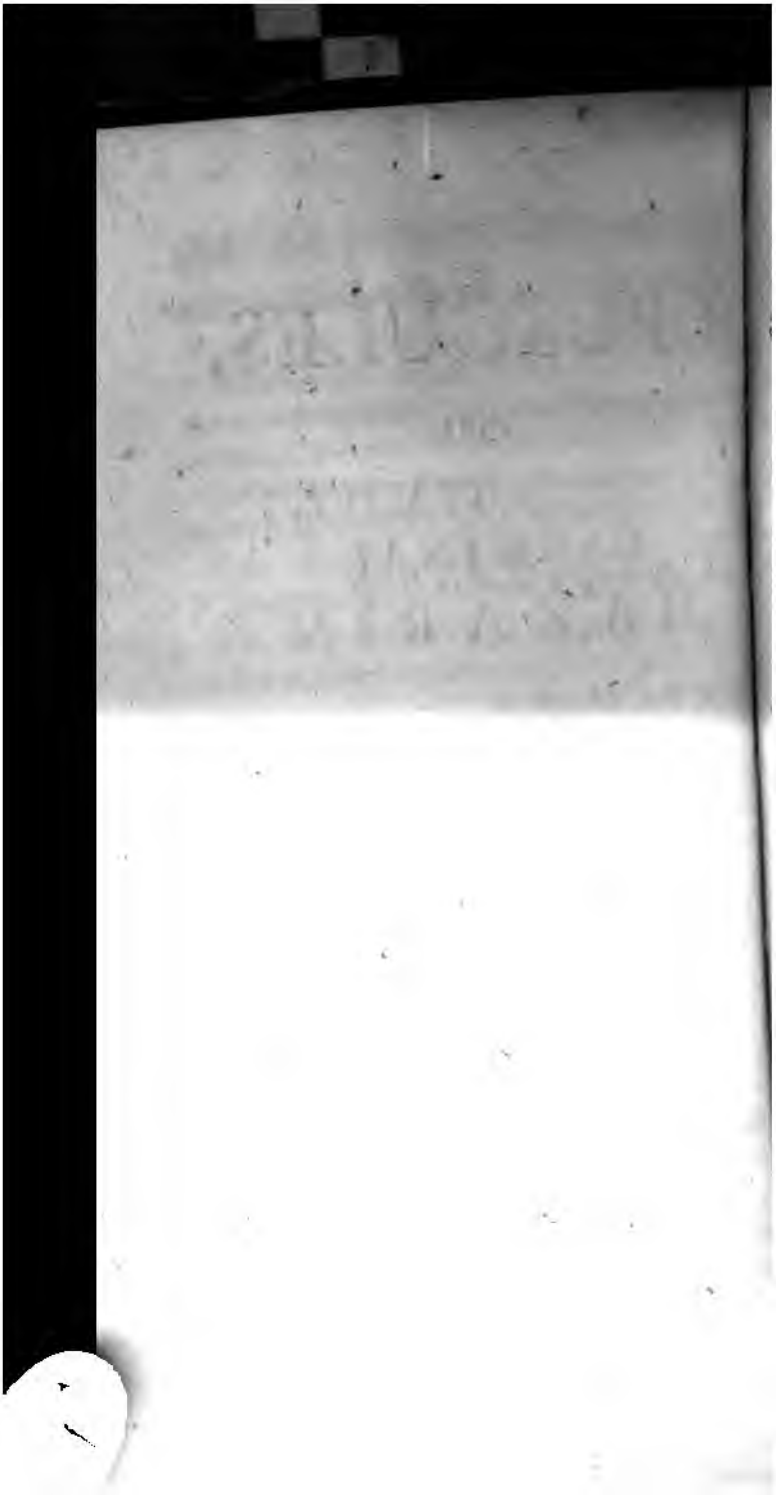
Le IV. *De la Nobleſſe.*

Le V. *Des Offenſes, & Injures.*

Le VI. *De la bonne Chere.*

Le VII. *De la Lecture des Livres, & de leur Compoſition.*


TROISIEME PARTIE



AU

# CARDINAL MAZARIN.

*MONSEIGNEUR,*

*Puiſque la vie des plus grands hommes n'eſt pas moins partagée que celle des petits, entre les choſes qui plaiſent, & d'autres qui ſont capables de nous donner du dégoût ; j'ai crû que Vôtre Eminence ne me ſauroit pas mauvais gré, ſi je l'invitois parmi tant de triomphes & d'acclamations publiques, à ſe ſouvenir de ce que la Philoſophie veut que nous aions toûjours devant les yeux, pour n'être jamais ſurpris par quelque événement que ce ſoit. En effet la couleur funeſte qui ſert encore de livrée à tous ceux de vôtre Famille, montre bien que les*

*plus beaux jours de vôtre glorieux & triomphant Miniſtere, n'ont pas été exemts de quelques nuages, & que vos Vertus heroïques, dont la France tire de ſi grands avantages, ont eu des ennuis domeſtiques à combattre, au même tems qu'elles travailloient ſi heureuſement à reduire ſes ennemis au point où nous les voions. Ce fut,* MONSEIGNEUR, *ce qui porta mon eſprit aux conſidérations de l'une & de l'autre Fortune, qui font la meilleure partie de ces Opuſcules : Et c'eſt encore aujourd'hui ce qui m'oblige à les vous préſenter, par la raiſon qui ſuit le cours ordinaire de la Nature, où toutes choſes vont retrouver leurs principes. A la vérité, mon devoir qui ſe termine au ſervice particulier de Vôtre Eminence, ne m'engageoit pas à rendre mon travail public. Mais comme elle n'a rien de plus à cœur que le bien commun, je n'ai point douté qu'en rendant mon petit Ouvrage de quelque utilité à pluſieurs, je ne lui donnaſſe une recommandation conſidérable auprès de vous, & qu'il ne tombât d'autant plus favorablement entre vos mains, que vous y remarqueriez de diſpoſition à n'être pas inutile dans celles des autres. J'obſerverai encore une choſe pour vous rendre mon Preſent, tel qu'il eſt, plus agréable. C'eſt,* MONSEIGNEUR, *que je m'abſtiendrai de tous les éloges qu'un autre*

*ous donneroit dans une occaſion comme celle-ci, ù la coûtume ne ſouffre preſque pas qu'on en le comme moi. Il eſt vrai que quand je ne me mporterois pas de la ſorte pour vous com-laire, la même raiſon qui fit défendre autre-is à ces peuples du Levant de repréſenter le oleil, rendroit mon action legitime. Ils crû-nt qu'un Aſtre ſi connu de tout le monde n'a-it pas beſoin de cela, & que n'y aiant point pinceau qui puiſſe donner à ſa figure le moin-re raion de ſa lumiere, ni de ſes influences, étoit être témeraire, & lui faire tort tout ſemble, d'avoir recours à des images impar-ites. Mais je me ſens tomber, ſans que j'y enſe, dans l'inconvenient que j'ai eu deſſein éviter, ſi je fais la reduction du reſpect de ces nciens, & de l'uſage de leur Loi, à ce que je ux ici obſerver. Il vaut donc mieux que je pprime mes plus juſtes ſentimens & que re-mçant à toutes les penſées qu'un ſi grand ſujet urroit fournir à mon ame, je lui faſſe gar-r le ſilence que le reſpect de Vôtre Eminence 'impoſe. Certes, pour ajoûter ce ſeul mot, s actions ſont bien plus nobles, & par conſe-uent moins exprimables, que celle du Soleil, ui ne voit que l'un ou l'autre hemiſphére à la is, & qui ſemble abandonner l'un des côtez t Monde, cependant qu'il éclaire l'autre. Vô-*

*tre incomparable Génie embraſſe la conduite de toute la Terre, & pourvoit en même tems à toutes ſes parties. Vos ſoins s'étendent univerſellement ſur tout le genre humain, qu'elle tâche de pacifier; & nous venons de connoître dans l'indiſpoſition que vous avez ſoufferte, & qui nous a fait tous trembler, que ſon ſalut dépend en partie du vôtre, & ſon bonheur de vôtre conſervation. Je la demande à Dieu pour un bien ſi général, & particulierement pour celui de la France, vous ſuppliant de me permettre que je me diſe toûjours,*

*MONSEIGNEUR,*

Vôtre très affectionné & très fidele ſerviteur,

DE LA MOTHE LE VAYER.

AU

## I.

## DE LA VIE, ET DE LA MORT.

NOus n'avons rien de plus célébre dans l'ancienne Poëſie, que ces vers du Comique Grec Poſidippus, qu'Auſone a paraphraſez, & qui exaggérent de ſorte toutes les conditions de la vie, qu'on ne ſauroit s'empêcher après leur lecture de la mépriſer. Mais le Philoſophe Metrodorus prit plaiſir à former des antithéſes contre ce raiſonnement, & à montrer qu'il n'y a point de genre de vie qui n'ait ſes douceurs, & qui ne nous puiſſe contenter, pourvû que nous l'enviſagions du bon côté. Ce ſont deux opinions oppoſées qui ne manquent pas de ſectateurs, & dont même nous embraſſons tantôt l'une ou tantôt l'autre, ſelon que nous trouvons en divers tems la vie fâcheuſe ou agréable. Car il y a des perſonnes qui la conſidérent comme un ſi grand bien, que Mecénas entre autres importunoit lâchement & honteuſement le Ciel de la lui conſerver, au milieu des plus grandes miſéres qu'il eût

*Epiſt. 102.* pû reſſentir ; ce que Seneque nomme *Mecenatis turpiſſimum votum.* Et on peut ſe ſouvenir de ce Mycerinus Roi d'Egypte dont parle Herodote, qui pour vivre une fois plus *Lib. 2.* que l'Oracle n'avoit déterminé, paſſa, ſix ans durant, la nuit aux flambeaux, croiant que leur lumiere & ſes veilles rendroient cet Oracle menteur, & doubleroient le tems de ſa *Cap. 9.* vie. Le dire de l'Eccleſiaſtique eſt ordinairement allegué là-deſſus, qu'on fait plus d'état d'un Chien vivant que d'un Lion mort. Saint Auguſtin préfére dans ce ſentiment la Fourmi & le Moucheron qui ont vie, au Soleil & à tout le reſte des Aſtres. Et ceux qui prennent la mort pour le plus terrible de tous les accidens terribles, ſemblent être obligez par la doctrine des contraires, à ſoûtenir, que la vie eſt la plus plaiſante choſe du monde. Il faut bien que ce violent deſir d'en jouïr nous ait été inſpiré par la Nature, ou pour mieux s'expliquer, par la cauſe premiere, qui comme immortelle nous donne cette envie de perpetuité, puiſque la plûpart des hommes en ſont ſi tranſportez qu'il n'y a rien qu'ils ne faſ-*In Claudio.* ſent pour cela. On fait qu'un Conſul Romain pour vivre deux ou trois momens davantage, eût la baſſeſſe d'eſprit de démander aux ſoldats de Pompée qu'ils lui permiſſent

de décharger ſon ventre, devant que de lui ôter la tête. Et ſi nous en croions Trebellius Pollio, il fâcha même à Moïſe âgé de plus de ſix-vingts ans, de perdre l'agréable lumiere du Soleil. Pour le moins ſavons-nous avec certitude, que ce fut autrefois un privilège de Patriarche d'arriver à une extréme vieilleſſe, comme ce l'a été depuis au mieux aimé des Diſciples de notre Seigneur. Les ſept Sages de Grece furent gratifiez de même ſelon le ſiécle auquel ils vivoient. Et la Providence Divine qui ne laiſſe pas les monſtres long-tems ſur terre, prononce apparemment en faveur de ceux qui la quittent mal volontiers. A la vérité d'autres ont obſervé que beaucoup des plus grands hommes de l'Antiquité, & de ceux mêmes que le merite faiſoit paſſer pour enfans des Dieux, ont été de tres courte vie. Dion Chryſoſtome le prouve dans quelqu'une de ſes Oraiſons par Achille, Memnon, Ephialte, Sarpedon, & pluſieurs encore. Homere prolonge bien plus le deſtin de Therſite, que de pas un de ſes Heros. Et l'on voit Hector dans l'Iliade, mourir le premier de tous ſes freres. Mais auſſi n'ignorons nous pas que ç'a été de tout tems un ſujet de plainte à ceux qui ont été ſi hardis que de controller les ordonnances du Tout-puiſſant. Les *Orat. 29.*

Poëtes n'uſent pas ſeulement de leur licence ordinaire, ils donnent juſques dans l'impieté ſur ce propos.

*Ovid. 3. Am. eleg. 8.* *Cùm rapiant mala fata bonos (ignoſcite faſſo)*
*Sollicitor nullos eſſe putare Deos.*

*Lib. 17. cap. 2.* L'Annaliſte Quadrigarius n'eſt guéres plus retenu dans Aulugelle, quand il accuſe le Ciel d'injuſtice avec ces termes profanes: *Hæc maximè verſatur Deorum iniquitas, quòd deteriores ſint incolumiores, neque optimum quempiam inter nos ſinunt diurnare.* Et ceux qui ſe ſont contentez de régretter avec moins d'irrévérence la perte toûjours avancée des hommes vertueux, que la Parque choiſit comme les meilleurs fruits qui ſe cueillent des premiers, n'ont pas laiſſé de témoigner par là, auſſi bien que les Poëtes, l'eſtime qu'ils faiſoient de la vie, puiſqu'on ne peut s'affliger que de la privation d'un bien, ſoit qu'on le voulût rétenir pour ſoi, ou pour ſes amis; & ſoit que nous faſſions réflexion ſur nous-mêmes, ou ſur d'autres qui méritent le mieux de le poſſeder.

Il ſemble qu'on pourroit décharger le Ciel de ce reproche, en préſuppoſant, comme on doit, qu'il ne ſe hâte d'ôter l'uſage de cette vie aux gens de bien, que pour leur en donner une meilleure. Et neanmoins pluſieurs

ſe ſont eſtimez fort malheureux en cela
l qu'ils vivoient, ont voulu que les fils
: Dieux, dont nous venons de parler,
ient achevé leur courſe de ſi bonne heure,
: par une grace particuliere de leurs pa-
s, qui les déchargérent au plûtôt du pé-
t fardeau de la vie. Elle eſt en ce ſens con-
érée comme un mal poſitif; comme une
itence ordonnée à la race des Titans, ſe-
. Dion Chryſoſtome; ou pour mieux dire,
nme un malheureux pelerinage, qui don-
le nom d'Hebreux ou de paſſagers aux en-
s d'Iſraël. En effet nous voions que ceux *Orat. 30.*
; Anciens qui ont cultivé la Morale avec le *Euſ. præ. Ev. l. 11.*
ıs de reputation, prononcent nettement, *cap. 6.*
'aucun ne recevroit la vie, ſi elle étoit don-
: à des perſonnes qui la connuſſent & qui
ſent en liberté de la pouvoir refuſer; &
nt Auguſtin même n'a pas crû qu'il ſe trou-
: un ſeul homme qui n'aimât mieux mourir,
e de retourner en enfance. C'a été, ſi nous
en croions, un ſtratagéme de la Nature,
produire les hommes dans l'incapacité de *Lib. 21. de Civ. Dei cap. 14.*
ſon où nous voions qu'ils naiſſent, parce
e pour peu qu'ils en euſſent, ils s'éloigne-
ient tous de l'entrée du Monde, comme
ın lieu où ils doivent être attaquez de tant
miſéres.

*Virg. 6. Æneid.* *Luctus, & ultrices posuere cubilia curæ,*
*Pallentesque habitant morbi, &c.*

Certes, à contempler tout ce qu'on y souffre, & tout ce qui s'y pratique, on trouvera toûjours moins étrange l'extravagance de ceux qui ne le considéroient que comme l'ouvrage des mauvais Démons. Il a donc fallu que nous bussions tous devant que d'y venir de cette potion d'erreur & d'ignorance, dont Cebes nous a décrit la composition. Avec ce medicament empoisonné l'on s'affectionne à la vie, l'on aime sa prison, & tous les malheurs qu'on y ressent ne nous empêchent pas d'en trouver le sejour agreable.

*Sen. in Agam.* *Heu quàm dulce malum mortalibus additum*
*Vitæ dirus amor!*

Si est-ce que les cris dont nous faisons rétentir le premier air que nous respirons, ne sont que de trop assurez préfages de nos souffrances futures. Plus nous vivons, plus nous pleurons. Et le sentiment de Callimache qui trouvoit Troïle plus heureux que Priam, par ce que dans une plus courte vie il avoit moins jetté de larmes que son Pere, me semble beaucoup meilleur que celui de Tibere, qui envioit la felicité du même Priam, d'avoir survécu à tous ses enfans; comme si tout le prix de la vie étoit en sa durée, & que la qua-

*Cic. l. 1. Tusc. qu. Suet. in Tib. art. 62.*

lité n'y fit rien, pourvû qu'elle eût l'avantage de la quantité. Ce n'étoit pas l'opinion d'Apollonius, lors qu'il conſeilloit au Roi de Perſe de laiſſer vivre un Eunuque adultére, pour lui donner une punition pire que la mort. L'avis de Ceſar fut bien different, quand il ſoûtint en plein Senat qu'on ſeroit trop miſericordieux d'ôter la vie aux complices de Catilina, dont il leur faloit prolonger le cours pour un plus grand ſupplice. Et ces Prêtres ou Philoſophes d'Egypte avoient bien d'autres penſées de nôtre durée ici bas, qui ſuffoquoient dans une fontaine ſacrée leur Dieu Apis après un certain tems; quoique ſa vie fut accompagnée de tant de voluptez, qu'Ariſtote la juge préférable pour ce regard à celle de beaucoup de Monarques. Car pourquoi l'euſſent-ils accourcie ſi la longueur eût pû la rendre meilleure, ou plûtôt s'ils n'euſſent voulu nous inſtruire par ce myſtére, que la plus parfaite ſe perd utilement, & que les plus longs jours ne ſont pas les plus heureux, puiſqu'ils abrégeoient ceux mêmes du Dieu qu'ils révéroient? Cela me fait ſouvenir d'une autre Divinité beaucoup moindre dans la Theologie Payenne, qui ſervoit neanmoins aux Anciens pour établir une moralité ſemblable. Ils firent croire au peuple que le bon

*Philoſt. l. 1. c. 23.*

*Amm. Marc. l. 22.*

*Ethic. Eud. l. 1. cap. 5.*

homme Silene fut une fois arrêté à la chaſſe par le Roi Midas, qui ne le quitta point qu'après avoir appris de lui ce ſecret pour le rachât de ſa liberté; que le premier & ſouverain bien conſiſtoit à ne naître point, & le ſecond, à ſortir du monde auſſi-tôt après qu'on y a fait ſon entrée. Ciceron tire auſſi un fort argument du chant qu'on attribuë au Cygne quand il eſt prêt d'abandonner la vie, comme s'il reſſentoit quelque joie, & s'il avoit quelque connoiſſance de ce qu'il ſe voit délivré d'une ſi rude priſon; ce qui le fit autrefois conſacrer au Dieu des Sciences. Et de vérité s'il n'y a point d'animaux dont la vie ſoit ſujette à tant d'infortunes que la nôtre, ſelon les conjectures des Philoſophes, pour ne rien dire des aſſurances qu'en donnoit Pythagore, qui ſe vantoit d'être fondé ſur l'expérience, nôtre fin devroit être accompagnée de bien plus de chants d'allegreſſe que celle du Cygne, puisque ni lui, ni tous les autres, ne tirent point tant d'avantage de cette même fin, que nous faiſons. Au défaut d'une gayeté ſemblable, qui ne s'accommode pas avec le chagrin ordinaire de nos derniers jours, ni avec la douleur presque inévitable dans la ſéparation de ce qui nous compoſe, beaucoup de Nations ont eu l'uſage de témoigner leur af-

*Lib. 1. Tuſc. qu.*

*Luc. in ſomn. ſeu Gallo.*

*Thraſes Cæſiones, &c.*

[redacted]liction à la naiſſance des hommes, & de ſe réjouïr extraordinairement lorsqu'ils quittoient la vie. Cela ſuffit pour faire voir que tout le monde n'en a pas la même opinion, & que pluſieurs l'ont tenuë pour une peine ordonnée du Ciel, plûtôt que pour un bienfait dont ils lui fuſſent rédévables.

Il y a une voie moienne entre ces deux ſentimens, qui n'eſt pas ſeulement appuiée ſur l'indifference Academique, ou ſur la ſuſpenſion d'eſprit des Sceptiques; elle a l'approbation de la plus rigoureuſe Philoſophie. Seneque qui en faiſoit profeſſion, détermine dans une de ſes Epîtres, que la vie n'eſt d'elle-même ni bien, ni mal, mais ſeulement le lieu où l'un & l'autre ſe rencontrent, *vita nec bonum nec malum eſt, boni ac mali locus eſt.* Thales avoit ſans doute cette penſée quand il ne mettoit nulle difference entre la vie & la mort; de ſorte qu'il répondit à celui qui lui demanda pourquoi donc il ne mouroit pas; que c'étoit parce qu'on ne prenoit jamais de parti dans des choſes indifferentes. Euripide nous a laiſſé auſſi deux vers fort célébres dans l'Ecole là-deſſus, par lesquels il doute ſi ce que nous appellons la vie, n'eſt point une mort à le bien prendre; & ſi la mort au contraire, telle que nous la nommons vulgairement, ne

*Epiſt. 100.*

*Diog. Laërt. in Thal.*

*Sex. Pyr. Hyp. lib. 3. c. 24.*

ſeroit point mieux nommée nôtre vie. *I commilitones, Epaminondas veſter naſcitur ſic moritur*, diſoit ce grand Capitaine. Socrate, ſes dernieres paroles ſont presq même ſubſtance. Il déclara qu'il ne c pas qu'homme vivant ſçût s'il étoit plus tageux de poſſeder la vie, que d'en êtr vé; & qu'il n'y avoit indubitablement q Dieux immortels, ſelon la façon de par ſon ſiécle, qui euſſent la connoiſſance myſtére. Auſſi remarquoit-il que ſon D prohibitif, & qui le détournoit toújour choſes mauvaiſes, ne l'empêchoit p quitter le monde, comme n'y aiant de mal eſſentiel en cela. Que ſi l n'a rien que d'indifferent, on ne peu dire que ſa longueur ou ſa briéveté la ſent rendre pire ou meilleure, ni par c quent que celui qui vit une fois plus autre, ait quelque avantage ſur lui. I ſet comme un homme de taille med n'eſt pas moins homme qu'un Géant, même qu'un petit cercle n'a pas moi perfection ni de rondeur qu'un plus g nôtre vie reçoit ſouvent tout ſon accomp ment dans un fort petit eſpace de tems qui la rend peut-être plus conſidérable, ce que l'Art ni la Nature ne ſont jam

admirables, que quand ils renferment beaucoup dans un lieu de peu d'étendue. Trois actes, dit Marc Antonin, font quelque fois toute la Comédie de cette vie, qui n'eſt pas moins bonne pour cela, ni moins achevée, que ſi elle en avoit cinq. Il ne faut pas vouloir être plus long-tems ſur le Théatre que les loix dramatiques ne le portent, ni s'opiniâtrer à demeurer ſur l'aréne, quand le peuple demande de nouveaux Gladiateurs. Et pourquoi nôtre vie ſeroit-elle de pire condition pour être compoſée de peu de journées, il n'en faut qu'une pour nous repréſenter toutes celles de l'Eternité? *Unus dies par omni eſt*, ſelon le mot d'Heraclite. Et ſi nous en croions le même Empereur de qui nous venons de parler, quiconque a bien & attentivement contemplé le préſent, ſe peut aſſurer d'avoir vû tout ce qui a été depuis la création de l'Univers, avec tout ce qui ſe pourra remarquer jusqu'à la conſommation des Siécles; parce qu'il n'y a rien ici bas qui ne ſoit de même genre, & dans un ſi parfait rapport ou conformité, que les choſes d'aujourd'hui ſont des images parfaites de celles qui ont été, & qui ſeront à l'avenir, πάντα γὰρ ὁμογενῆ, καὶ ὁμοειδῆ. Pour le moins ſe peut-on aſſurer, que dans la révolution d'une année l'on

*Lib. 22. de vita ſua, in fine.*

a vû toutes les faces de la Nature. Il ne reſte après à obſerver que le plus & le moins qui ne changent pas l'eſpéce. Et quoi qu'Empedocle ait voulu dire, nommant le monde imparfait à cauſe de ſes nouveautez : comme les Saiſons y paroiſſent uniformes, & ſont toûjours les mêmes, nous y coulons auſſi nôtre vie d'un pas égal, ſans nous pouvoir vanter d'y trouver de nouvelles ſatisfactions, n'y d'y éprouver aucuns nouveaux plaiſirs.

*Lucr. l. 3.* *- - verſamur ibidem atque inſumus usque,*
*Nec nova vivendo procuditur ulla voluptas.*

Que ſi nous devons avoir la vie pour indifferente en ce qui touche la quantité, tenons pour aſſuré que c'eſt à peu près la même choſe à l'égard de la qualité. Il n'importe pas quel perſonnage nous y jouïons, pourvû que nous nous en acquitions bien & au gré de celui qui nous l'a diſtribué. Nous l'avons déja comparée à une Comédie, où l'on acquiert ſouvent plus d'honneur en faiſant le gueux excellemment, qu'en repréſentant mal un Prince. Epictete uſe de cette autre ſimilitude, que nous ſommes ici bas comme en un grand feſtin, où chacun ſe doit contenter de ce qui eſt devant lui, ſans rechercher avec incivilité le reſte qui s'y trouve hors de ſa portée ; & ſur tout ſans s'efforcer de retenir des plats

*Enchir. c. 20. & 22.*

quand on eſt prêt de déſervir. Tenons donc nôtre ame dans une diſpoſition propre à rendre le depôt de la vie, autant de fois qu'il nous ſera redémandé. Conſentons librement à la remiſe d'une choſe indifferente, encore qu'elle nous ait été commiſe ſans nôtre conſentement. Et faiſons nôtre conte que l'âge d'un animal Ephémére, qui ſe voit caduc le ſoir du même jour qu'il a pris naiſſance, n'eſt pas moins accompli que celui d'un Artephius, d'un *Ioannes de Temporibus*, ou de quelque autre *Macrobie* qui auroit approché de leur *vivacité*, ſi ce mot peut exprimer en François, auſſi bien qu'en Latin, leurs longues années.

C'eſt le meilleur moien dont on ſe puiſſe ſervir pour ne point apprehender la mort, que de ne pas mettre la vie à trop haut prix, à quoi nous avons tâché d'accommoder la premiere partie de ce diſcours. Et puiſque de toutes les applications de nôtre eſprit il n'y en a point de plus utile, ni de plus philoſophique, que celle qui regarde la fin de nôtre être, donnons-lui le reſte de ce Traité, & après avoir conſidéré les raiſons de ceux qui en ont eu de ſi grandes appréhenſions, cherchons d'autres raiſonnemens qui nous puiſſent délivrer de crainte, & nous rendre, s'il

y a moien, la mort auſſi indifferente q
vie. L'utilité de cette meditation eſt
manifeſte, parce que l'uſage des réfle
qu'on y fait, & des réſolutions qui s'y
nent, eſt infaillible. Beaucoup de pe
nes ſe préparent contre la douleur, con
pauvreté, ou contre d'autres inconve
ſemblables, qui ne deviennent neanmoi
mais malades, néceſſiteux, ni afflige
maux contre leſquels ils s'étoient ſi bie
tifiez. Mais à l'égard de la mort, comm
le eſt la choſe du monde la plus aſſurée,
ame ne ſauroit acquerir d'habitude à la
voir généreuſement, que nous ne ſoion
tains de nous en prévaloir tôt ou tard,
mêmes qui ne ſoit de miſe à toutes les h
du jour, à cauſe qu'il n'y en a point où
ne puiſſions trouver nôtre derniere deſ
ni de lieu où nous ne la devions atte
puiſque nous ne ſavons pas celui où elle
attend. L'on ne ſauroit douter auſſi qu
te penſée ne ſoit de celles dont la Philoſ
s'entretient le plus volontiers, vú q
meilleure partie de ſes Profeſſeurs ne
point autrement definie qu'une conter
tion de la mort. Et certes s'il eſt vrai q
plus grand contentement des Philoſophe
ſiſte dans cette élévation d'eſprit, qui les

gne entierement du corps; on peut dire que leur vie eſt une eſpéce de mort; qu'ils prennent plaiſir à mourir, & qu'ils s'y accoûtument autant de fois qu'ils uſent de ces abſtractions & de ces extaſes qui leur ſont ſi familieres. Le reſte des hommes ne quittent le monde que par force, & il ſemble que la Nature leur faſſe violence quand elle les en ſepare. Ceux-ci ſe ſervent de la raiſon comme d'une lime; dit fort bien Dion Chryſoſtome, par le moien de laquelle ils rompent peu à peu les liens qui les tenoient attachez. Il ne faut pas pourtant que cette comparaiſon nous faſſe imaginer des liaiſons fort ſolides, où il n'eſt queſtion que de filets d'araignée. Ceux des Parques qui tiennent toutes nos vies ſuſpenduës, ſont encore plus fragiles, ſi nous en croions Lucien, qui fait tomber ſans bruit les moins élévez d'entre nous, & avec grand retentiſſement les autres dont l'exaltation rend la chûte plus peſante. En effet les Princes n'ont point de privilège en cela ſur les moindres Artiſans, encore que la fin des premiers n'arrive jamais qu'elle ne ſe faſſe entendre de toutes parts, & que celle des autres ſoit à peine oüie, ni reconnue de leurs plus proches voiſins.

*Orat. 30.*

*Dial. Mercur. & Char.*

Commençons maintenant à examiner ce

que la mort peut contenir de fâcheux en ſoi, ou de terrible en apparence. L'on a obſervé qu'encore que les Anciens euſſent conſacré des Temples à beaucoup de maux ſous le nom de *Vejoves*, ou de Divinitez à craindre, comme les Romains à la Fiévre & à la mauvaiſe Fortune, les Atheniens à l'Impudence & à l'Injure; ils n'éléverent pourtant jamais diſent-ils, d'Autels à la Mort, ſur ce fondement qu'elle étoit ſeule qui ne ſe pouvoit fléchir par priere, ni gagner par quelque offrande qu'on lui ſçût préſenter. L'Apologue d'Eſope dit bien qu'un pauvre Vieillard fatigué du travail juſqu'au deſeſpoir, invoqua la mort à ſon ſecours, qui l'effraia ſi fort en ſe montrant à lui, qu'il fit mine de ne l'avoir appellée qu'afin de lui aider à réprendre ſon fardeau. Mais cette fable n'eſt pas inventée pour rendre la Mort moins inexorable: ſon ſens myſtique ne va qu'à nous faire comprendre combien elle eſt épouventable, & avec quelle ſecrete puiſſance la Nature nous fait abhorrer une ſéparation des deux parties dont nous ſommes le compoſé. Sans mentir c'eſt par un mouvement bien phyſique, puiſque les enfans mêmes quelque fois, & les bêtes brutes, craignent d'en venir là; ce que les uns & les autres témoignent aſſez à la vuë des

préci-

précipices : Quoi, les plus misérables des hommes ne tâchent-ils pas d'éviter le trépas? Et Philoctéte, dans ses plus insupportables douleurs ne tiroit-il pas encore aux oiseaux, pour prolonger autant qu'il lui étoit possible ce terme fatal, selon la belle remarque de Ciceron? En effet la privation de l'être donne naturellement de l'horreur à nôtre esprit; parce qu'elle se présente à lui comme ces abîmes qui n'aiant point de fond effraient la vuë, & touchent l'ame d'étonnement. Ce qui me paroît de plus calamiteux en cela, c'est que le reste des animaux ne pensent à la mort que dans l'instant qu'elle s'accôte d'eux, & qu'ils sont prêts de la souffrir; au lieu que l'homme est si misérable qu'il en a l'idée sans cesse devant les yeux; il sait durant toute sa vie qu'il doit mourir; & comme un criminel averti de son Arrêt; l'imagination du supplice qu'il faut qu'il endure le travaille plus que le Supplice même. Il ne se peut aussi que cette reduction au néant de tout ce qui est cher dans la vie, avec une privation entiere de tant d'avantages qui distinguent les Grands du commun, & ceux qui sont dans l'affluence de tous biens, des autres qui ont toûjours vécu dans le mépris & l'infortune, n'afflige merveilleusement les premiers, qui se voient prêts d'ê-

*Lib. 5. de Fin.*

tre égalez aux plus chétifs & aux plus malheureux des hommes. Faiſons les Rois ou les Chevaliers tant que nous voudrons, auſſi-tôt que la partie ſera achevée, nous entrerons tous confuſément dans une même boëte, où nous ne ſerons pas plus conſidérez que le moindre pion. C'eſt ce qui rend Menippe ſi émerveillé là bas, lors qu'il n'y pût reconnoître Therſite d'avec le beau Nirée, Irus d'avec le Roi des Phéaciens, ni le cuiſinier Pyrrias d'avec Agamemnon. Encore y a-t-il cette double diſgrace pour ceux qu'on croit avoir toutes choſes à ſouhait en ce monde, que comme les plus conſidérables d'entre les forçats ſont les plus étroitement tenus à la cadéne, & rompent leurs liens beaucoup moins facilement que les autres, à cauſe de la groſſeur & ſolidité de leur chaine; les hommes puiſſans & heureux, qui ſont attachez à la terre par tant de fortes conſidérations, ſont ceux de tous qui la quittent le plus mal volontiers, & qui briſent leurs fers avec davantage de douleur & de violence. Cependant il faut tout abandonner, richeſſes, honneurs, plaiſirs, femmes, amis, & enfans; la faulx de Saturne ſépare impitoiablement tout cela de nous, quand il lui plaît de nous moiſſonner.

*Luc. in Necyom.*

*Virg. Ecl. 1.*

*Iuſere nunc Melibœe pyros, pone ordine vites.*

Certes nous trouverons deux choſes à la fin ; la premiere, qu'il n'y a rien plus vain que d'amaſſer avec tant de ſoin & d'avidité ce que nous ſerons contraints de laiſſer un jour ſi fort à regret ; & la ſeconde, que la Mort doit être neceſſairement un grand mal, par la raiſon des contraires, puiſqu'elle nous prive de tous les biens dont nôtre nature ſe peut attribuër la jouïſſance. Je ne veux rien ajoûter pour fortifier un ſentiment ſi ordinaire, que le ſeul raiſonnement de Saphon, rapporté par Ariſtote, qu'il faut bien conclure que c'eſt un mal de mourir, vû que les Dieux ne meurent point. *Lib. 2. Rhet. c. 23.* Tournons maintenant la medaille, & nous arrêtons à contempler d'autant plus ſoigneuſement ſon revers, que tous les lineamens en ſont inſtructifs, comme aiant été formé des plus beaux traits de la Philoſophie.

Tertullien a mis ſur la fin de ſon Apologétique une repartie de Zenon Eleate à Denys le Tyran, qu'il ne lui peut pas avoir faite, puiſque Zenon étoit plus ancien que ce Roi, de bien un ſiécle & demi. Mais ſoit qu'il en ait uſé envers Néarche, ou envers Diomedon, qui ſont les deux Tyrans avec qui nous voions dans Diogenès Laërtius que Zenon pût entrer en conférence ; ſa repartie ſut très notable à l'égard du ſujet que nous traitons.

On lui avoit demandé ce que la Philoſophie pouvoit donner à ceux qui faiſoient profeſſion de la cultiver. Il fit réponſe, qu'elle leur inſpiroit le mépris de la mort, dont il témoigna enſuite qu'il avoit très bien fait ſon profit. En vérité la Philoſophie même des Payens a eu de grandes lumieres là-deſſus. Elle enſeignoit que ſans ce mépris il étoit impoſſible d'avoir l'eſprit tranquille. Elle montroit que c'étoit folie de craindre une choſe certaine & inévitable: Qu'il n'étoit pas moins naturel de mourir que de naître: Qu'un enfant n'avoit vraiſemblablement pas moins de peine à l'un qu'à l'autre: Et que pour nous rendre la mort plus familiere, la Nature nous faiſoit en quelque façon mourir tous les jours, quand elle nous aſſujettiſſoit à prendre le ſommeil. N'eſt-ce pas encore la Philoſophie qui rendit à même deſſein le ſéjour des ames ſeparées ſi agréable, & qui donna le nom à ces champs Elyſiens, pour témoigner une délivrance de toute inquiétude par la mort, & un anéantiſſement de tous maux? Elle ordonna mêmes exprès que les corps ſeroient enterrez parmi des Oliviers, pour ſignifier que ceux qui repoſoient deſſous étoient deſormais dans un païs de paix & de plein repos. Mais parmi tant de beaux pré-

*Cic. lib. de Sen.*

ɔtes elle a paſſé quelque fois juſqu'à des ter-
:s où il faut bien prendre garde de ſe mé-
:ndre. Car quand elle a dit que c'étoit
e même choſe de n'être plus, & de n'a-
ir jamais été; qu'il n'y avoit pas plus de
ſon d'apprehender pour ceux qui mou-
ent, que pour ceux qui n'étoient pas en-
:e nez, & qu'apparemment la Mort qui nous
ve de tout ſentiment, ne laiſſoit rien à reſ-
ɪtir après elle; l'on ne ſauroit nier que ſon rai-
ınement n'allât contre l'immortalité de l'a-
;que beaucoup de Philoſophes ont oſé nier.
rs que d'ailleurs cette même Philoſophie a
:mis de ſe tuer ſoi-même, ſur ce prétexte
e la vie ne ſeroit qu'une pure ſervitude ſi
n en retranchoit la liberté d'en ſortir autant
ſois que le chagrin, la vieilleſſe, les ma-
ıes, ou quelqu'autre cauſe nous y convie,
ıe faut point douter qu'elle n'errât bien
ırdement. Celui qui trouve qu'il ſortit plus gloire que de ſang des plaies que ſe fit Ca-
ı d'Utique; cet autre qui préſenta un poi-
ard à ſon ami malade, lui demandant s'il
ɔit beſoin de plus d'aſſiſtance; & ceux qui
t loüé ſi hautement un Calanus ſous Ale-
ıdre, un Zarmarus ſous Auguſte ou Ti-
:e, & un Euphrate ſous Hadrien, pour s'ê-
volontairement brûlez ou empoiſonnez,

*Valer. Max. l. 1. c. 2. Diog. Antiſth. apud Iulia. or. 6.*

ont tous ſuivi ſans difficulté une très dangereuſe Morale, comme fort contraire au Chriſtianiſme. Si eſt-ce que hors de ces extrémitez vicieuſes, & de quelques autres ſemblables, la plûpart des Philoſophes ſe ſont tellement élévez au reſte du ſujet que nous traitons par la ſeule bonté de leur nature, que nous ne ſaurions trop admirer la conformité de leurs ſentimens avec nos véritez révélées.

*Cap.* 7. Salomon prononce dans ſon Eccleſiaſte, que le jour de nôtre trépas eſt beaucoup plus à priſer que celui de nôtre naiſſance. Il avoit déjà declaré qu'après s'être profondément en-

*Cap.* 4. tretenu de tout ce qui ſe paſſoit en ce monde, il étoit contraint de faire plus d'état de ceux qui l'avoient abandonné, que des autres qu'on y voioit joüir de la vie, tenant d'ailleurs pour le mieux fortuné de tous, celui qui étoit encore à naître. Et nous liſons

*Cap.* 1. dans le Deuteronome, entr'autres imprécations contre les tranſgreſſeurs des Commandemens de Dieu celle-ci, qu'ils craindront nuit & jour de perdre la vie, & qu'ils ne pourront être délivrez de l'apprehenſion de mourir.

Qu'y a-t-il en cela qui ne ſe rapporte parfaitement bien avec ce que nous avons déjà expoſé des opinions Philoſophiques, & ce

ɛ nous en verrons dans la ſuite de ce diſ-
ırs ? Heraclite faiſoit une réflexion qui
rite, au jugement de Marc Antonin, d'ê-
bien avant imprimée dans la mémoire de
ıs les hommes ; que puiſque les Elemens
ımes dont nous ſommes compoſez meu-
ıt viſiblement les uns dans les autres, par
ɛſolution ou tranſmutation réciproque qui
ſait entr'eux ; il faut être bien injuſte pour
plaindre de la mort qui n'épargne pas ces
ınds corps ſi ſimples, & de qui nous te-
ns la plus grande partie de nôtre être.

*Lib. 4. de vita ſua.*

*Naſcentes morimur, finiſque ab origine pendet.* *Manil. 4. aſtro.*

même Empereur ajoûte une méditation
s digne de lui. Suppoſons, dit-il, que
)live fût capable de diſcours, elle ne ſe fâ-
ɛroit pas ſans doute de tomber en terre lors
'elle eſt en maturité, elle remercieroit plû-
: l'arbre qui l'a produite, & qui lui a fourni
rant un ſi long-tems la nourriture dont elle
ɔit beſoin, Nous ſommes des fruits mûrs,
i tombons naturellement quand nôtre heu-
eſt venuë, au lieu d'en murmurer, rendons
aces à celui qui nous a fait arriver juſqu'à
terme ; & qui vrai-ſemblablement n'or-
ınne rien en cela que pour nôtre bien. En
rité c'eſt une choſe fort étrange, dit Sene-
ıe, de voir que les fous ni les enfans n'ap-

prehendent presque point la mort; & que
*Epiſt.36.* nous ne puiſſions en uſer de même, ni obtenir de la raiſon une aſſurance que leur donne l'imbécillité ou la folie. Nous ne ſaurions ſeulement acquieſcer aux Arrêts du Ciel qui nous ſeparent de nos amis. Et nous ne voions pas qu'en nous plaignant de leur mort, nous nous affligeons de ce qu'ils étoient hommes; & ne ſommes pas moins injuſtes ni ridicules,
*Arria.l.* ſelon la penſée d'Epictete, que ſi nous vou-
*3. c.24.* lions rétenir des grappes ſur la vigne, ou des figues attachées à leur branche, pendant les plus grandes rigueurs de l'Hiver.

Mais que le coup de la Parque ſoit lent ou promt, que nous le reſſentions tôt ou tard,
*Heſych.* d'où vient, s'il eſt un mal, que le Ciel l'a ſouvent octroié, comme à Pindare, pour
*Suet. in Tib.* recompenſe aux hommes de vertu? Tibere fit réponſe à quelqu'un qui lui demandoit en grace la fin de ſa vie, qu'ils ne s'étoient pas encore réconciliez enſemble, pour lui accorder cette faveur. Et quand les Numan-
*Appian. de bello Hiſp.* tins ſtipulerent en ſe rendant à Scipion, un jour pour ceux qui ſe voudroient faire mourir, ils témoignerent bien quel étoit leur ſen-
*Polyb. l. 16. hiſt.* timent de ce dernier paſſage. Cela me fait ſouvenir d'un trait de Philippes de Macedoine, à la priſe par force de la ville d'Abyde. Car

voiant que tous les habitans de cette place infortunée ſe tuoient les uns à l'envi des autres, il les fit avertir par un cri public qu'il accordoit l'eſpace de trois jours à tous ceux qui ſe voudroient pendre ou poignarder, par un genre merveilleux de miſericorde. Tant y a que ceux qui ont eu de ſemblables penſées de la mort, ne l'ont pas eſtimée le plus grand ni le plus terrible de tous les maux, puiſqu'ils lui ont même donné quelque degré de bonté; d'où ils ont cru que dépendoit ſouvent nôtre félicité. Ce fameux Tyran de Sicile envoia ſignifier au Capitaine des habitans de Rhegio ſon priſonnier, devant que de le faire mourir, que ſon fils avoit été jetté dans la mer le jour précédent par ſon ordre. La réponſe du pere à cet inhumain fut, qu'il avoit rendu un fils plus heureux de vingt-quatre heures, que celui qui lui avoit donné la vie. Hormisdas Architecte Perſan ſe trouvant preſſé par l'Empereur Conſtantius, de lui dire ce qu'il trouvoit de plus beau dans la ville de Rome, ne fit point de difficulté de lui avouër, que rien ne lui avoit tant plû depuis qu'il y étoit, que d'apprendre comme les hommes n'y mouroient pas moins qu'en tout autre lieu. Et je vois un jeune homme dans Dion Chryſoſtome, qui prêt de rendre l'ame, proteſte qu'il

*Diod. Sic. lib. 14.*

*Plasina in vita Fel. II.*

*In Charid. or. 30.*

s'empêchera bien, ſelon les termes d'Homere, de refuſer un preſent des Dieux, nommant ainſi la mort qu'il avoit ſur le bord des lévres. En effet, ſoit que nous la prenions pour un bien, ou que nous en faſſions un mal, nous la devons toûjours recévoir très volontiers. Car ſi elle eſt un bien ſelon le ſentiment de ceux de qui nous venons de parler, quelle apparence y a-t-il de la craindre? Que ſi elle doit être miſe dans la catégorie du mal, en ce cas-là même il la faut conſidérer comme un bien, parce qu'elle nous délivre de la crainte que nous avions d'elle, & que par ſon moien nous devenons quittes d'un mal qui étoit inévitable. C'eſt pourquoi je trouve que ce noble & ancien Rhéteur Alcidamus, pour lui donner les mêmes titres dont Ciceron l'a honoré, ne s'exerçoit pas ſur un ſujet ſi paradoxique qu'on a crû, lors qu'il écrivit l'Elo-
*Lib. 1. Tuſc. qu.* ge de la Mort, où il emploia plus d'éloquence que de raiſons philoſophiques, qui lui devoient neanmoins fournir les principales forces de ſon diſcours. La Philoſophie lui eût facilité les moiens de prouver qu'il ne peut y avoir de mal ſenſible, dans une ſéparation qui ſe fait en un inſtant, puisque l'entendement même plus ſubtil que les ſens ne l'apperçoit pas, & ne connoît qu'imparfaitement les cho-

ſes momentanées. Elle l'auroit inſtruit des fauſſes apparences qui nous font prendre la vie pour un bien, quoiqu'elle ſoit une véritable paralyſie de l'ame, dont la mort ſeule nous délivrant, on ne la ſauroit nommer mauvaiſe ſans commettre une manifeſte injuſtice. Et découvrant encore le masque trompeur qui nous rend cette même mort ſi hideuſe, la Philoſophie lui auroit fait reconnoître comme ce ne ſont que les accidens & les acceſſoires du trépas, qui nous effraïent, & qui nous donnent de ſi grandes appréhenſions d'une choſe eſſentiellement bonne, ou pour le moins indifférente.

*Terribiles viſu formæ lethumque, laborque.* *Virg. 6. Æn.*

Ne voiez-vous pas que le Poëte ne la nomme terrible qu'à la vuë ſeulement, & dans l'extérieur, pour nous faire comprendre qu'en effet, & d'elle même, elle n'a rien de tel? Mais nous recueillons au moins cet avantage du ſeul titre qui nous reſte de la compoſition d'Alcidamus, de voir que tout le monde n'a pas ſi mal penſé de la mort, ni eu de ſi grandes averſions d'elle, que nous le ſuppoſions tantôt. Si les Grecs ni les Romains ne lui dreſſerent jamais d'autels, (ce que je ne voudrois pas garentir, aiant lû quelque part le contraire) les Eſpagnols ne laiſſerent pas d'en

élever à la vieilleſſe ſon avant-couriere, & de chanter avec des réjouïſſances publiques aux funerailles de leurs amis, ſelon que nous l'apprenons de Philoſtrate. C'eſt ce qui ſe pratique encore tous les jours en beaucoup de lieux, où les feſtins ſont ajoûtez aux autres gayetez, par un uſage qu'on a trouvé établi jusques parmi les plus barbares Nations du nouveau Monde. Et quand la primitive Egliſe ſe ſervoit de même du chant d'allégreſſe *Alleluia* aux enterremens des fidéles, elle nous vouloit ôter ſans toute cette grande terreur de la mort, nous apprivoiſer avec elle, & nous apprendre en ſa faveur plus que les Poëtes, les Orateurs ni les Philoſophes ne nous ont jamais enſeigné.

*Lib. 5. cap. 1.*

J'avouë qu'il ſe rencontre bien plus de perſonnes de l'humeur dont étoit Solon, qui veulent pleurer, & être pleurez, que de celle d'Ennius, qui défendit qu'on verſât la moindre larme ſur ſon tombeau. Auguſte neanmoins fut de ce dernier avis, conjurant ſes meilleurs & plus privez amis un peu devant qu'il expirât, de frapper des mains, & de lui applaudir joicuſement, après leur avoir demandé s'il ne s'étoit pas bien acquitté de ſon perſonnage, & s'il n'étoit pas heureuſement arrivé au dernier acte de ſa vie. Et nous li-

*Suet. in Oct. art. 99.*

ſons dans l'Hiſtoire Ethiopique, que le Sacriſtain d'un Temple reprit ſévérement Theagene & Chariclée, d'avoir pleuré le Pontife Calaſiris contre les ordonnances divines. A n'en point mentir, je crois que c'eſt le meilleur parti qu'on puiſſe prendre là deſſus, quoi qu'il ſoit le moins ſuivi, que d'acquieſcer doucement à la commune deſtinée. Il eſt favoriſé des premieres conſtitutions Romaines, qu'on nommoit des douze Tables. Il a toute l'Ecole de Pythagore qui le récommande, pour ne rien dire des autres ſectes philoſophiques. Et puiſqu'on loue univerſellement ceux qui meurent volontiers, & qui témoignent de la généroſité à quitter le monde; qu'elle apparence y auroit-il de porter impatiemment la fin des autres & de ſe plaindre amérement ſur leur foſſe? Je ſai bien que dans Eginard, Charlemagne verſe des pleurs, qui ſont le ſang d'une ame bleſſée, ſelon quelque Grec, à la mort de ſes enfans. Je n'ignore pas qu'un Louïs de Bourbon tomba dans l'éternel ſommeil ſur le tombeau de ſon pere Vice-Roi de Naples, par un reſſentiment encore plus violent que celui qui nous oblige à répandre des larmes. Je me ſouviens aſſez que Seneque même, avec toute ſon auſterité, ne laiſſa pas d'en jetter abondamment,

*Lib. 7.*

*Iambl. de vita Pyt. cap. 32.*

*Epiſt. 64.*

& des plus chaudes, par ſa propre confeſſion au trépas d'Annæus Serenus, ſur cette mauvaiſe raiſon; qu'il ne s'étoit jamais imaginé de lui devoir rendre ce dernier office. Et je veux bien encore fortifier ce côté-là de la répartie dont ſe ſervit Craſſus contre Domitius. Celui-ci reprochoit au premier qu'il avoit porté le deuïl d'une lamproie, & l'avoit honorée de ſes pleurs auſſi bien que de la ſépulture. Et toi Domitius, lui répondit Craſſus, tu as vû mourir trois femmes légitimes l'une après l'autre devant tes yeux, ſans avoir eu jamais beſoin de les eſſuïer. Mais déjà je vois que Seneque a le premier de tous condanné ſon action. La réponſe de Craſſus accuſe ſeulement de dureté un homme qui ne reſſentoit pas les premiers & plus excuſables mouvemens de la Nature. Et les raiſons que nous venons de toucher, qui combattent ces exemples de foibleſſe, ſont ſi puiſſantes, que nous ſerions injuſtes ſi nous ne leur donnions le deſſus. Il y a des ames tellement infirmes que toute ſorte d'objets les émeuvent; & l'on ſait que la joie n'a pas moins tué de perſonnes que l'affliction. Les Grands ſont ordinairement les plus delicats en cela. Aucun n'oſeroit paroître vêtu de bleu devant le Mogol, parce que c'eſt la couleur

dont on porte le deüil dans ſes Etats; & ſi quelqu'un veut parler en ſa préſence de la mort, il faut qu'il uſe de periphraſe ou de circumlocution, étant un crime de frapper les oreilles du Prince d'un ſi rude mot. Les Indiens dont Solin fait mention, qui ſe faiſoient transporter au deſert lors qu'ils étoient malades pour y mourir, avoient peut-être égard à la delicateſſe de ſemblables eſprits, qu'ils étoient bien aiſes de ne point troubler. Et lors qu'Apollonius, qui avoit viſité tous ces peuples, ajoûta au λάθε βιώσας de Pythagore, qui nous recommande la vie rétirée, le précepte de mourir auſſi en cachette, λάθε ἀποβιώσας, il étoit vraiſemblablement touché de la même conſidération. Ce n'eſt pas à dire pourtant qu'un honnête homme doive tomber lui-même dans une foibleſſe reprochable, encore qu'il s'accommode ſouvent à celle des autres. Il ne s'étonnera ni ne ſe fâchera jamais, de voir arriver ſes amis à un but, vers lequel ils ont cheminé depuis qu'ils ſont en ce monde. Lui-même y prendra doucement ſon repos éternel ſans murmurer, quand l'heure en ſera venuë. Et lors que ce dernier jour ſe préſentera, *ille laturus ſententiam de omnibus annis ſuis dies venerit*, il couronnera l'œuvre par la

*Cap. 52.*

*Sen. Ep. 26.*

fin, & s'y comportera comme ceux qui célébroient autrefois parmi les Grecs ἀγῶνα ἐλευτέριον, les jeux conſacrez à la liberté. En effet la plus importante portion de nôtre durée, c'eſt celle qui la termine. *Ita eſt profectò, alius de alio judicat dies, tamen ſupremus de omnibus.* Le Soleil a plus de ſpectateurs quand il ſe couche, que durant toute ſa courſe. Nôtre vie eſt un Echo, dont on ne comprend rien ſi diſtinctement que les derniers accens. Et il faut faire ſon conte, que comme dans la noble Architecture la clef du bâtiment qui ferme la voûte, ſert encore de luſtre & d'ornement à tout l'édifice; nôtre derniere journée ne doit pas être moins l'embelliſſement que la fin de toutes les autres.

*Plin. lib. 7. nat. hiſt. cap. 40.*

Aſſez de perſonnes s'imaginent que cette journée ne ſe préſente jamais plus à propos que quand nous ſommes perſécutez de la Fortune, & que nous reſſentons de certains dégoûts de la vie qui nous la rendent presque inſupportable. Car, ſelon ce que diſoit Artabanus à Xerxes, le plus grand mal de nôtre condition n'eſt pas de vivre peu, mais bien de ce qu'aucun ne l'éprouve ſi heureuſe, à qui la volonté de mourir n'arrive ſouvent. Lors que le monde ne nous eſt plus que comme un théatre ennuieux où tout nous déplaît, & où

*Herod. l. 3.*

& où nous joüons mêmes le perſonnage qui nous eſt échû contre nôtre volonté ; il ſemble que ce ſoit le tems le plus commode, auquel nous puiſſions prendre congé de la compagnie. Et l'on peut ſoûtenir dans ce raiſonnement, que les dernieres paroles de l'Empereur Septimius Severus, par leſquelles il proteſtoit qu'après avoir fait eſſai de toutes choſes ici bas, il n'avoit rien rencontré qui le pût rendre content, marquoient un favorable moment pour ſortir d'un lieu où il ne trouvoit aucune ſatisfaction. Quoiqu'il en ſoit, ç'a été l'opinion de Ciceron dans ſon livre de la Vieilleſſe, que la ſatiété de vivre, s'il faut ainſi parler après lui, devoit être priſe pour une dénonciation de l'heure la plus propre de toutes à mourir. Seneque neanmoins eſt d'un avis bien différent. Il ſoûtient dans ſon Traité des Remedes contre les choſes fortuites, qu'on ne ſauroit finir la vie plus heureuſement, que quand on eſt le plus aiſe d'en joüir. Sa conſolation à Polybe porte, que ce n'eſt pas une petite félicité de terminer ſa courſe entre les bras de la bonne fortune. Et dans un pareil diſcours qu'il adreſſe à Martia, il l'avertit que la mort n'oblige perſonne à l'égal de ceux qu'elle vient trouver devant qu'ils l'invoquent.

Satietas vitæ, tempus maturum mortis affert.

*Cap.* 29.

*Cap.* 20.

Si Pompée fût décédé à Naples un peu auparavant que d'être défait par Ceſar, il paſſoit indubitablement pour le premier homme du monde, puisqu'il eût été le plus puiſſant & le plus conſidéré de ſa République. Si les funerailles de Ciceron euſſent été conjointes à celles de ſa fille, ou qu'après avoir préſervé ſa Patrie des calamitez dont elle étoit ménacée par la conjuration de Catilina, il eût moins vécu de quelques années; on ne peut pas nier que ce ne lui eût été un grand avantage, & qu'il n'eut évité par là de grandes disgraces. Le même ſe doit dire de Caton, à qui la Mer auroit été favorable ſi elle l'eût englouti au retour de Cypre, accompagné de toutes ces richeſſes, qui ne ſervirent depuis qu'à faire ſubſiſter les guerres civiles, parce qu'il n'eût pas vu perir avec lui la liberté de ſon païs, comme il arriva depuis. Que ſi nous voulons jetter la vuë ſur quelques-uns de ce ſiécle, & deſcendre de ces grands & fameux exemples à d'autres qui n'ont point encore été touchez; ne dirons-nous pas que ſi le Comte Palatin eût été tué à la bataille de Prague, après y avoir reçû avec tant de gloire la Couronne de Boheme, ſa fin ne ſeroit pas moins illuſtre dans l'Hiſtoire, qu'elle y paroît peu ſortable à de ſi hautes entre-

ifes qu'étoient les ſiennes ? Repréſentons-
ous quelle ſeroit la réputation de Tilly, ſi
rès avoir gagné cette mémorable bataille
Lutter, & fait perdre terre enſuite au Roi
Dannemarc, qu'il contraignit d'abandon-
r ſa Cherſonneſe Cymbrique, il eût trouvé
ureuſement ſes deſtinées devant que d'être
fait par celui de Suede aux portes de Leip-
, & forcé depuis par le même au paſſage
Lech, où l'honneur & la vie de ce pauvre
énéral coururent leur derniere fortune. Spi-
la reconnut lui-même, & tout le monde
ec lui, qu'il pouvoit laiſſer ſon nom beau-
up plus illuſtre à la poſterité, ſi après avoir
it trembler l'Allemagne, donnant la loi
lle qu'il voulut à ſes Princes ſur les bords
Rhin, il ſe fut contenté de la priſe de Bre-
, & de ce qu'il avoit fait de beau en Flan-
e, ſans entreprendre celle de Caſal à la
ē de toute l'Italie, qui eût pitié de voir
un de ſes enfans pour avoir un peu trop
cu, perdoit chez elle l'honneur qu'il avoit
quis ailleurs par tant de belles actions. Mais
e ne pourrions-nous point dire de ce géné-
ux & illuſtre Seigneur, qui vint mal-heu-
uſement ſervir d'exemple dans Thoulou-
, après avoir obtenu des victoires ſigna-
es dans le Piémont, & rendu tant de preu-

ves de ſon courage; ſi nous ne nous paſſions exprès de beaucoup de témoignages domeſtiques, pour ne rien dire d'odieux ſur un ſujet qui reçoit aſſez d'évidence de ce que nous prenons au dehors?

Ce peu que je viens de rapporter du grand Guſtave m'oblige à faire quelque reflexion ſur l'un de ſes plus ordinaires propos; qu'il ne tenoit point d'hommes plus heureux que ceux qui mouroient en faiſant leur métier. Le Ciel lui accorda cette félicité, comme à Ceſar celle d'une fin ſubite & non prévuë, qu'il avoit ſi ſouvent ſouhaitée. L'on ſe peut encore ſouvenir de ce que dit un grand homme de guerre à l'Empereur Hadrien, que les Souverains ne doivent jamais perir que debout; & de cet autre mot, qu'un Prince ne ſort jamais mieux du monde, que quand il le quitte ſain, & non pas debile & languiſſant. Soliman mourut ainſi dans l'exercice de ſa charge à l'âge de ſoixante & ſeize ans au ſiége de Zigeth, où ſon ſeul cadavre eut la gloire de faire rendre la Place. La Journée qu'on nomma des trois Rois les vit achever tous trois glorieuſement leur carriere ſelon ce ſentiment. Et je ne ferai point de difficulté de mettre ici au rang des plus grands hommes de nôtre tems le Comte de Mansfeld, qui

Oportere præpoſitos rerum ſtantes mori.

Sanum principem mori debere, non debilem.

è ſentant faillir, comme il paſſoît par la Boſ-
ıie, ſortit du lit, ſe fit habiller, & mit ſon
pée au côté, afin de paier le tribut que nous
levons tous à la Nature, dans la même poſ-
ure où il avoit donné de ſi grandes alarmes
ſes ennemis. Certes celui qui conſerve tant
le vigueur juſqu'au dernier ſoûpir, montre
ıien qu'il le rend dans une conſtitution d'amé
utre que celle du commun. Du reſte il n'y *Epiſt. 71.*
rien, ſi nous déferons à l'autorité de Sene-
ue, où il ſoit plus permis aux hommes de
e ſatisfaire, que dans la façon de mourir; ni
ù ils ſoient auſſi plus partagez d'opinion.
)n eſt obligé de rechercher l'approbation
'autrui en beaucoup de choſes qui concer-
ent la vie, mais quand il eſt queſtion de
abandonner, il ſuffit à ſon dire, que nous
trouvions nôtre conte; & la meilleure de
)utes les morts, eſt ſans difficulté celle qui
ous plaît le plus. Qui doute que cet habi- *Du Pleix*
ınt de Negrepliſſe ne l'entendit ainſi, quand *l'an 1622.*
demanda & obtint en grace d'être pendu
ux branches d'un Noier qu'il avoit lui-même
lanté dans ſa vigne. Un Anglois voulut
u'on le ſuffoquât dans un tonneau de mal-
oiſie. Et je mettrois encore ici les Paraſi-
es d'Heliogabale, qui furent étouffez ſous
es Roſes & les Violettes, ſi je ne tenois pour

aſſuré que ce fut un jeu forcé, & un p
tems de Prince qui ne régardoit que ſon
plaiſir. Ce ſentiment pourtant de recher
ſa ſatisfaction, quand on le peut, au g
de mort qu'on a le plus à gré, n'eſt pas
verſellement récévable dans les princip
la vraie Religion; quoique nous liſions a
*Cap. 9.* vre des Juges, qu'Abimelech voulant m
le feu dans une Tour des Thebites, ſe fit
par ſon Ecuier pour mourir, comme or
d'une belle épée, & afin qu'il ne fût pa
que ſe fût de la main d'une femme, q
venoit de bleſſer à la tête d'un coup de pi
Tant y a que généralement parlant, & ſ
les ſeules lumieres de nôtre humanité,
avis ſont ici différens; & comme pluſi
*Lib. 7. Nat. Hiſt. cap. 53.* ont été de celui de Ceſar & de Pline l'H
rien, préférant la mort inopinée, & par
ſequent moins reſſentie, à toute autre
s'en eſt trouvé qui l'ont voulu goûter à l
traits, & qui euſſent été bien fâchez de l
cévoir ſi ſubite qu'ils ne l'euſſent pas re
nuë. Busbec nous fait voir dans la ſec
de ſes Lettres non ſeulement une conſt
admirable du Bacha Achmat à ſouffrir le l
dont il fut étranglé, mais de plus, une
taiſie particuliere à ne vouloir pas l'être
d'un coup, aiant prié celui qu'il choiſit

lui rendre cet office, de relâcher la corde après le premier effort, & de le laiſſer reſpirer au moins une fois avant que d'achever ſon entrepriſe. L'on ne ſauroit nier que Socrate n'ait été trente jours dans une continuelle attente d'une mort certaine; & neanmoins perſonne n'a jamais douté qu'elle ne fut des plus belles, puiſque cela n'empêcha pas qu'il ne l'acceptât avec cette fermeté d'eſprit qui ravit encore tous les jours les nôtres d'admiration, quand nous liſons ce qui s'y paſſa. Ce qu'on peut conclure de plus vrai-ſemblable là-deſſus, c'eſt qu'il n'y a point de laide fin, ni de mauvaiſe, lors qu'elle eſt envoiée du Ciel pour nôtre ſalut, & priſe comme il faut de nôtre part.

Tenons-nous donc dans une aſſiette propre à recévoir ce bon-heur. Nôtre Hiſtoire de Canada nous apprend que les Hurons tout barbares qu'ils ſont, n'ont nulle appréhenſion de la mort, parce qu'ils la tiennent pour un paſſage ſeulement à une vie fort peu differente de celle-ci, où ils doivent poſſeder les mêmes choſes qui leur ont été cheres, & qu'on enterre avec eux pour cet effet.

N'eſt-ce pas une honte que ceux qui ont, comme nous avons, des aſſurances d'une felicité éternelle apres les travaux de ce monde,

s'en ſéparent neanmoins ſi mal volon
Eſt-ce à cauſe que nous le quittons u
trop tôt ce nous ſemble ? Songeons
Loi fait exécuter les moins coupables l
miers ; que plus le feu eſt beau & clair,
il eſt, ordinairement de durée ; & q
grains d'encens à qui Marc Antonin
*Lib. 4. de vita ſua.* compare, ne ſont pas moins eſtime
bruler & s'évaporer des premiers. So
nous dans un âge plus avancé, & qu
*Davila lib. 4.* ôte tout ſujet de plainte ; diſons avec l
nétable de Montmorency ; Que c'e
bien ridicule d'avoir ſçu vivre tant d'a
& de ne ſavoir pas mourir durant le ten
*Sen epiſ. 78.* quart d'heure. Quoiqu'il en ſoit ré
tons-nous que dans le même inſtant qu
partons d'ici bas, il ne ſe peut faire q
ait une infinité de perſonnes de tous âg
de tous ſexes, qui en ſortent comm
Une choſe ſi commune ne peut être
rable, & il y a trop de délicateſſe à ſe
dre de ce que tant d'autres ſouffrent c
*Exc. Conſtant.* nous. Ces anciens Celtes, de qui nous
rions être ſortis, étoient bien plus cour
quand ils ſe laiſſoient plûtôt opprimer
chute d'une maiſon, ou engloutir au
de la Mer, que de témoigner en fuia
trop grande crainte de la mort ; ou lor

ſe faiſoient librement tuer pour obtenir quelques preſens, & pour enrichir leurs amis, ſi nous en croions les fragmens qui nous reſtent de Nicolas Damaſcene, & ce qu'en a écrit Athenée. En effet dès l'heure que nous apprehendons la mort, nous nous mettons en état d'avoir peur de toutes choſes, parce qu'il n'y a preſque rien qui ne ſoit capable de nous la donner. Le Roi Lyſimache menaçoit Theodore de la lui faire ſouffrir; Vous montrerez par là, lui repartit ce Philoſophe, que vous n'étes pas moins puiſſant qu'une Cantharide. J'étois il y a peu de mois au bord de la Mer, où un homme s'étoit étranglé en avalant un huître, la viande de toutes la plus molle, & qui coule le plus facilement. Mais pourquoi parler des huîtres, ſi un grain de raiſin eût le pouvoir de ſuffoquer le Poëte Anacreon, & un petit poil le Senateur Fabius en avalant du lait? Peut-être ſerions-nous fort aiſes de ne mourir point, & d'être comme Elie & Enoch exemts des loix de la Nature. Nous voudrions bien tous, je m'aſſure, rajeuner après cent ans comme ce Joſeph, portier de Pilate, dont Mathieu Paris fait faire le conte à un Archevêque d'Armenie. Je ſai bien que Philoſtrate a douté de la mort d'Apollonius. Que les

*Lib. 4. Deipnoſ.*

*In Henr. VII. ad an. 1228. Lib. 8. c. 12.*

Inſulaires de Cos on dit de la fille d'Hippocrate, ce que nos Romans content de Melluſine, qui changeoit de forme ſans perdre la vie. Que l'ancienne Poëſie a rendu immortels Typhon, Encelade, & quelques autres. Et qu'encore aujourd'hui les Mahometans tiennent qu'un Mahadin, petit fils de Fatime fille de Mahomet, n'eſt pas encore mort; de ſorte qu'on lui tient un cheval toûjours prêt dans une Moſquée de Maſſadal au deſſous de Bagadet, d'où il doit partir pour convertir le reſte du genre humain. Il n'y a point d'apparence pourtant, que nôtre eſprit ſe puiſſe laiſſer corrompre par de ſi impertinentes narrations: la Fable n'a pas aſſez d'illuſions pour le ſéduire ſi miſerablement. Et je ne veux que celle de Chiron, qui réfuſa immortalité, aiant appris de ſon pere Saturne ce que c'étoit au vrai de la vie, pour détromper ceux qui s'y attachent avec le plus d'affection. Si nous conſidérons bien le monde en toutes ſes parties, nous ſerons contraints d'avouër qu'il n'y pourroit avoir de calamité ſemblable à celle d'une vie ſans fin, parce qu'elle auroit ſes peines éternelles. Vous n'en trouverez point de ſi bien conduite, ni de ſi retirée qui n'ait ſes agitations; comme les moindres lacs ne laiſſent pas d'être ſujets aux orages & aux

tempêtes, encore qu'ils ne ſoient pas ſi abondans, ni de ſi grande étenduë que l'Ocean. N'aions donc pas tant d'amour pour une choſe ſi peu avantageuſe; ne ſouhaitons pas pour un peu de bien la durée de beaucoup de miſéres, & tenons pour aſſuré qu'il n'y a rien d'agréable dans la vie, pour ceux qui ne ſe ſont pas renduës douces & familieres les penſées de la mort.

## II.

## DE LA PROSPERITE'.

COMME il y a des corps de ſi foible complexion, qu'ils ne peuvent ſouffrir ni le froid, ni le chaud; il ſe trouve des eſprits que la bonne & la mauvaiſe fortune offenſent également, & dont l'imbecillité ne paroît pas moins dans la proſpérité, que parmi les afflictions. Mais encore que tout le monde reconnoiſſe aſſez franchement le grand pouvoir qu'ont ſur nous les adverſitez; peu de perſonnes s'apperçoivent du préjudice que leur peut faire une félicité charmante: & à peine trouverez-vous un homme qui avouë que le bon-heur lui ſoit nuiſible, ni qui voulût conſentir au retranchement des plus petites faveurs de la Fortune, quoiqu'il en reçoive en ſi grande abondance qu'elles l'acca-

blent. Car on ne peut pas dire qu'il n'y a que les ames vulgaires qui ſoient ſujettes à ce fâcheux inconvenient; les plus fortes n'y ſuccombent que trop ſouvent: & les grands dont nous repaît cette Déeſſe aveugle ſont ordinairement ſi difficiles à digérer, qu'on ne les goûte guéres impunément & ſans courir le hazard de ſe perdre. C'eſt ce qui m'convie à faire quelques réflexions ſur une partie de la Morale ſi importante qu'eſt celle-ci, & à regarder d'un autre œil que ne fait la plûpart des hommes, ce qu'on nomme Proſperité ou Bonne Fortune; me ſouvenant d'avoir lû beaucoup de choſes qui peuvent donner de grandes ſatisfactions d'eſprit à ceux d'une condition médiocre comme la mienne & d'un génie philoſophique tel que celui qui me poſſéde préſentement. J'aime de ſemblables bien-faits de mes dévanciers, tâchons d'obliger de même ceux qui viendront après nous.

Encore que la plus ſaine partie des Philoſophes ait acquieſcé au ſentiment de Solon, qui ſoûtenoit que nous ne ſaurions raiſonnablement nommer perſonne heureux qu'après ſa mort; comme on ne donne jamais le titre de victorieux à ceux qui courent encore, & à qui mille accidens peuvent arriver pendant

ls ſont dans la carriére, au bout de laquel-
:ulement ils doivent être couronnez. Si
ce que pluſieurs grands Perſonnages ont
d'un avis contraire, & ſe ſont perſua-
ue la Nature ne nous avoit pas donné en
ce deſir de félicité mondaine que chacun
nt, ni propoſé un but auquel il ne nous
›as poſſible d'arriver. Les Stoïciens te-
nt cette derniere opinion ſi aſſurée, que
ı même, ſelon les termes profanes
: ils ſe ſervoient, n'étoit pas plus heu-
: que leur Sage, *Deus non vincit ſa-*
*:em felicitate, etiamſi vincit ætate*, com-
parle Sextius dans Seneque. Il me ſou- *Epiſt. 73.*
t bien auſſi qu'Ariſtote s'eſt expreſſément *Cap. 2.*
ué dans le ſecond livre de ſes Morales à
emus, du dire de Solon, qui ne s'ac-
mode pas avec les regles du ſouverain
, tel que le Peripatétiſme l'a conſidéré.
on peut voir dans le petit traité de la Béa-
le que nous a donné Averroës, comme
doutoit point qu'il n'y eût toûjours quel-
n pour le moins dans le monde qui la
:dât; tant parce que la perfection de l'U-
rs le requeroit ainſi, qu'à cauſe que tout
ui eſt naturellement poſſible, & qui con-
t à l'eſpéce, ſe trouve toûjours actuelle-
t dans quelqu'un de ſes individus. Mais

blent. Car on ne peut pas dire qu'il n'y ait que les ames vulgaires qui ſoient ſujettes à ce fâcheux inconvenient; les plus fortes n'y ſuccombent que trop ſouvent: & les graces dont nous repaît cette Déeſſe aveugle ſont ordinairement ſi difficiles à digérer, qu'on ne les goûte guéres impunément & ſans courir le hazard de ſe perdre. C'eſt ce qui me convie à faire quelques réflexions ſur une partie de la Morale ſi importante qu'eſt celle-ci, & à regarder d'un autre œil que ne font la plûpart des hommes, ce qu'on nomme Proſperité ou Bonne Fortune; me ſouvenant d'avoir lû beaucoup de choſes qui peuvent donner de grandes ſatisfactions d'eſprit à ceux d'une condition médiocre comme la mienne & d'un génie philoſophique tel que celui qui me poſſéde préſentement. J'ai reçu de ſemblables bien-faits de mes dévanciers, tâchons d'obliger de même ceux qui viendront après nous.

Encore que la plus ſaine partie des Philoſophes ait acquieſcé au ſentiment de Solon, qui ſoûtenoit que nous ne ſaurions raiſonnablement nommer perſonne heureux qu'après ſa mort; comme on ne donne jamais le titre de victorieux à ceux qui courent encore, & à qui mille accidens peuvent arriver pendant

qu'ils ſont dans la carriére, au bout de laquelle ſeulement ils doivent être couronnez. Si eſt-ce que pluſieurs grands Perſonnages ont été d'un avis contraire, & ſe ſont perſuadé que la Nature ne nous avoit pas donné en vain ce deſir de félicité mondaine que chacun reſſent, ni propoſé un but auquel il ne nous fut pas poſſible d'arriver. Les Stoïciens tenoient cette derniere opinion ſi aſſurée, que Dieu même, ſelon les termes profanes dont ils ſe ſervoient, n'étoit pas plus heureux que leur Sage, *Deus non vincit ſapientem felicitate, etiamſi vincit ætate*, comme parle Sextius dans Seneque. Il me ſouvient bien auſſi qu'Ariſtote s'eſt expreſſément moqué dans le ſecond livre de ſes Morales à Eudemus, du dire de Solon, qui ne s'accommode pas avec les regles du ſouverain bien, tel que le Peripatétiſme l'a conſidéré. Et l'on peut voir dans le petit traité de la Béatitude que nous a donné Averroës, comme il ne doutoit point qu'il n'y eût toûjours quelqu'un pour le moins dans le monde qui la poſſedât; tant parce que la perfection de l'Univers le requeroit ainſi, qu'à cauſe que tout ce qui eſt naturellement poſſible, & qui convient à l'eſpéce, ſe trouve toûjours actuellement dans quelqu'un de ſes individus. Mais

*Epiſt. 75.*

*Cap. 2.*

pris des Lettres Saintes, étant d'un païs où l'on parloit alors comme elles; puiſque nous liſons dans Job, que la ſageſſe ne ſe rencontre point parmi ceux qui ſont dans les plaiſirs, & qui jouïſſent des douceurs de la vie. Et quoi? Epicure même tout diffamé qu'il eſt par ceux qui lui reprochent ſa volupté, ne diſoit-il pas ordinairement qu'il ne connoiſſoit rien de plus rare, qu'un homme ſage qui fut bien voulu de la Fortune? Certes l'excès d'une lumiere trop éclatante n'a rien de ſi contraire à la vuë corporelle, ſelon la comparaiſon du Pythagoricien Archytas, comme le trop de proſperitez eſt préjudiciable aux yeux de l'eſprit, & ſujet à nous offusquer l'entendement. La Prudence & la Fortune ſont en divorce de tems immemorial à ne ſe reconcilier jamais. Conſidérez l'humeur bizarre & déraiſonnable tout enſemble, de ceux à qui toutes choſes ſemblent arriver le plus à ſouhait, & vous ſerez contraint d'avouër ce que nous diſons d'eux. L'inquiétude ſur tout dont ils ſont agitez, montre bien le déreglement de la partie ſuperieure. Ils vivent dans un perpetuel dégoût des choſes préſentes: Rien ne les contente: Et perſécutez de leur propre génie ils ne ſe peuvent ſouffrir eux-mêmes. *Res eſt inquieta felicitas; ipſa ſe exagitat*

*Cap. 28.* non invenitur in terra ſuaviter viventium.

*gitat, movet cerebrum non uno genere.* Tenons pour assuré que Seneque, qui étoit Courtisan, & qui passoit sa vie dans la fréquentation des plus grands & plus heureux hommes de l'Empire Romain, les avoit fort bien reconnus lors qu'il usoit de ces termes. Encore cette fabuleuse Circé se contentoit d'ôter la forme extérieure à ceux qu'elle rétenoit auprès d'elle, leur laissant le raisonnement: mais la Fortune traite avec bien plus de rigueur & d'injure ses favoris, puisqu'elle les prive de la principale partie de leur forme intérieure, qui est le jugement. *Epist. 36.*

*Fortuna quem nimium fovet, stultum facit.* *Publ. Mimogr.*

J'excepte pourtant ici, comme par tout ce discours, de certaines ames heroïques, qui maîtrisent impérieusement cette même Fortune. Leur nombre est si petit, qu'il ne peut pas être de grand préjudice aux réflexions que je veux faire.

La Présomtion, aussi bien que tous les autres vices, est de vérité un effet de peu de jugement; mais nous la pouvons considérer ici particulierement, comme l'une des plus inséparables compagnes de la Prosperité, & certes il est presque impossible de recévoir en pouppe les vents d'une fortune favorable, sans qu'ils nous enflent de vanité; leurs opé-

rations ſont merveilleuſes en bien & en mal; ils ſont nos voiages; ils ſont nos naufrages. Qui ruina de fond en comble les fondemens de la République Romaine, que l'ambition de ſes principaux Citoiens, après avoir triomphé de l'Armenie, & ſubjugué les dernieres Provinces du Pont? Le torrent de ces grandes victoires emporterent Ceſar & Pompée au delà de toute modération. Et pour ſuivre la réflexion très judicieuſe que Florus a faite là deſſus, ce ne fût que le trop d'aiſe & de félicité qui les jetta dans les calamiteux deſordres qui ſuivirent, *cauſa tantæ calamitatis eadem quæ omnium, nimia felicitas.* Mais hors les termes de ces grands exemples, il n'y a perſonne qui n'épreuve tous les jours tant d'orgueil en ceux que le bon-heur dont nous parlons aſſiſte, qu'à peine peut-on converſer avec eux comme avec le reſte des hommes, *Contra peon echo dama*, dit l'Eſpagnol, *no para pieça en la tabla.* Ce qui eſt très conſidérable en cela, c'eſt que leur fierté ne les rend pas ſeulement inſupportables au reſte du monde; ils le deviennent encore à eux mêmes; & ne pouvant digerer les faveurs qu'ils reçoivent de la Fortune, ni ſouffrir toutes ſes careſſes, ils crévent de vanité au même tems qu'ils ſuccombent ſous le poids,

*Lib. 4. cap. 2.*

*Quæ illos graves aliis reddit, gravior ipſis felicitas incumbit.* J'avouë que quand la Proſperité ne ſeroit point d'autre mal, que d'éléver ſi haut le ſourcil comme elle fait à ceux qui la poſſédent, il me ſeroit impoſſible de n'en pas médire, tant j'ai une grande averſion des Superbes. *Sen. ep. 95.*

Son inſtabilité eſt un autre puiſſant ſujet pour nous la faire mépriſer, & d'autant plus qu'elle paſſe ordinairement d'une extrémité à l'autre, ne nous élvéant, il me ſemble, que pour nous précipiter de plus haut, *a gran ſubida, gran cayda*, ou pour nous mettre en lieu d'où nous montrions, comme le Singe du ſommet de l'arbre, ce que nous avons de plus difforme. Tant y a que ſelon la belle obſervation du Précepteur de Neron, ſi tant eſt que la conſolation adreſſée à Martia ſoit de lui, il n'y a pas une partie de nôtre vie ſi tendre, & dont nous nous devions ſi fort défier, que de celle qui paroît la plus riante; ou, comme il s'explique de cela même dans un autre endroit, la meilleure de toutes les fortunes, & qui nous contente davantage, eſt celle en qui l'on doit prendre le moins d'aſſurance, *Nulli fortunæ minùs bene quàm optimæ creditur.* Elle a cela de commun avec la Lune, qu'elle s'eclipſe en un moment quand *Cap. 21.* *De brev. vit. c. 17.*

elle eſt en ſon plein. Plus elle a d'éclat, plus elle eſt fragile auſſi bien que le verre. Dieu ne lui donne ſouvent des aîles, non plus qu'à la Fourmi, que pour ſervir à ſa perte. Et comme la ſanté exquiſe ou athlétique eſt extrémement perilleuſe, & paſſe même pour un prognoſtique de maladie ; une extréme félicité nous ménace d'infortune, & c'eſt un éclair qui précéde d'un ſeul inſtant le tonnerre. Sylla ſe fait proclamer heureux par un Edit public ; trois jours après il eſt mangé des poux dans la ville de Pouzzolles, & donne ſujet à Pline d'écrire que ſa fin a été plus calamiteuſe, que celle de tant de milliers de Citoiens Romains qu'il avoit fait mourir. O que ce Roi d'Egypte qui renonça ſi ſolemnellement au traité d'amitié qu'il avoit contractée avec Polycrates, étoit perſuadé de cette viciſſitude ! Il prévût par l'excès des proſperitez de ſon ami, la fin deſaſtreuſe dont il étoit menacé. Et ſous ce prétexte de ceder à l'envie du Ciel, & à la jalouſie des Dieux, comme on parloit alors ; qui ne laiſſent point de grandes félicitez impunies, il voulut éviter le malheur d'une ſocieté que les ſeules faveurs de la Fortune lui rendoient ſuſpecte. Je me ſouviens d'un autre Roi de Theſſalie qui témoigne le même ſentiment dans Xenophon ;

*Aurel. Vict. de vir. illuſt.*

*Lib. 7. hiſt. c. 43.*

*L. 6. hiſt.*

conſeillant aux Thebains après leurs victoires de ne rien hazarder contre les Lacedemoniens foibles & vaincus, par cette raiſon principalement, que Dieu fait ſon jeu d'exalter les petits, & d'humilier les puiſſans. Et n'eſt-ce pas ce que le Saint Eſprit a prononcé depuis par la bouche de la Vierge, *Depoſuit potentes de ſede, & exaltavit humiles?* Pour le moins fut-ce, lors de ma lecture, ce qui m'obligea le plus à remarquer le paſſage de cet Hiſtorien Grec dont je viens de parler. Mais il ne faut pas oublier ce que les fables des Anciens, dont ils couvroient leurs plus belles moralitez, nous ont enſeigné touchant la fragilité & le peu de durée de ce que nous nommons Proſperité. Elles nous repréſentent un Coq glorieux de l'avantage qu'il venoit d'avoir ſur ſes compétiteurs, que l'Aigle ſurprend & déchire ſur le toit où il étoit monté pour mieux entonner ſon chant de victoire. Et elles nous font entendre le murmure inſolent d'une Mouche, qui ſe vantoit d'avoir mis avec ſon proboſcide le Lion aux extrémitez, au même tems qu'elle donna dans la toile d'une araignée, où ſa vie & ſa vanité ſe terminérent. Que s'il eſt permis d'écrire en ſuite des fables une petite raillerie, je rapporterai volontiers celle

d'un Archévêque de Florence, qui touche de fort près nôtre ſujet. Il s'étonnoit devant un grand Cardinal de la miſérable condition des hommes, dont tout le bon-heur ne ſauroit régarder que l'ame, le corps, ou les biens; & cependant ces mêmes hommes ſont inceſſamment travaillez en toutes les trois parties, par les trop ſubtils Juriſconſultes, les Medecins ignorans, & les mauvais Theologiens. En vérité il n'y a guéres de félicitez qui ſoient à l'épreuve de tant d'attaques, ni qui puiſſent reſiſter à de ſi grands adverſaires.

C'eſt ce qui a fait dire de fort bonne grace à un Ancien, qu'il n'y avoit point d'hommes plus fortunez, que ceux qui ſe pouvoient paſſer de la Fortune; ni de plus malheureux, que ceux qui l'aiant eue toûjours favorable n'ont jamais éprouvé aucune adverſité. Le Philoſophe Bion tournoit ce ſentiment d'un autre biais, ſur la demande qu'on lui fit, qui étoit à ſon jugement le plus miſérable, & le plus agité de tous les hommes? Il répondit que c'étoit celui qui déſiroit avec le plus de paſſion d'être heureux, & qui récherchoit le plus ardemment la quiétude. Voions de quelle façon Seneque s'en explique à ſon ami Lucilius dans la derniere lettre qu'il lui écrit, & nous trouve-

*Diog. Laërt. in Bio.*

verons que par les derniers termes de la même lettre il a encheri ſur tout ce que les autres avoient dit auparavant. Je vous veux donner, lui dit-il, une regle ſur laquelle vous vous puiſſiez meſurer, & vous appercévoir quand vous ſerez arrivé à la perfection que vous recherchez: Tenez pour aſſuré que vous la poſſéderez avec la béatitude où vous aſpirez, lors que vous ſerez capable de reconnoître qu'il n'y a point de plus malheureuſes perſonnes au monde, que celles qu'on y croit les plus heureuſes. Afin qu'on ne penſe pas que je contribuë quelque choſe du mien à une penſée ſi hardie & ſi paradoxique, je coucherai ici les paroles mêmes de ce digne Précepteur & ſincere ami. *Brevem tibi formulam dabo qua te metiaris, qua perfectum eſſe jam ſentias. Bonum tunc habebis tuum, cùm intelliges infeliciſſimos eſſe felices.* Si les Oracles profanes étoient de quelque conſidération, je rapporterois celui qui fut rendu à un puiſſant Roi de Lydie, auquel Apollon préféra un pauvre villageois d'Arcadie, le déclarant incomparablement plus heureux dans ſa cabane, que ce Prince au milieu de ſon Palais, & de toutes ſes félicitez apparentes. Mais nous ne pouvons faillir en déferant à la doctrine des Oracles divins, qui nous appren-

*Cap.* 7. nent dans l'Eccleſiaſte, qu'il vaut beaucoup mieux entrer dans une maiſon de deuïl, que dans celle où ſe font des feſtins, pour nous donner de l'apprehenſion de la joie, & des proſperitez qui la cauſent. Ariſton avoit donc raiſon de préférer un jeune homme triſte & melancholique, qu'il comparoit aux vins qu'on trouve âpres ou rudes d'abord, à ces enjouëz qui ſont dans une perpetuelle recherche des douceurs de la vie, & que la Fortune tient comme enivrez de ſes continuelles faveurs.

Que ſi nous voulons conſidérer encore de plus près la Proſperité, nous ſerons étonnez de voir qu'elle n'a rien de ſolitude, & qu'elle ne ſubſiſte que dans l'imagination. Tel met ſon plus grand contentement en une choſe, qui rendroit un autre malheureux. Les mêmes lettres compoſent tantôt la Tragédie, tantôt la Comédie. Et ſelon que nous enviſageons un même événement, nous y trouvons nôtre ſatisfaction, où nôtre déplaiſir. Cela montre bien qu'il n'y a rien de réel en toutes nos félicitez; & que Salomon eût raiſon de conclure, après les avoir bien étudiées, qu'il n'y avoit reconnu que toute erreur & toute vanité, *Riſum reputavi erro-*

*Eccl. c. 2.* *rem, & gaudio dixi, quid fruſtra deciperis.*

Nous prehons parfois pour un preſent favorable de la Fortune, ce qui cauſera nos plus grandes inquietudes; *Munera iſta fortunæ putas? inſidiæ ſunt.* Et que dirons-nous ſi le plus ſenſuel de tous les Philoſophes dont nous avons déjà parlé, & le plus recherchant ſon aiſe, a proteſté qu'il eût mieux aimé être mal-heureux raiſonnablement, que bien-heureux ſans raiſon? ou ſelon ſes propres termes, εὐλογίςως ἀτυχεῖν, ἢ ἀλλογίςως εὐτυχεῖν. Car encore que le principal deſſein d'Epicure fût de montrer par là combien il eſtimoit la raiſon, il témoignoit au même tems le peu de cas qu'il faiſoit de ce que nous nommons bon-heur. Auſſi fut-ce le même qui ſoûtint que nos plus grands contentemens avoient leur ſiége dans la memoire, & qu'ils dépendoient du ſouvenir des choſes paſſées; ce qui leur donne encore moins d'exiſtence que s'ils étoient dans l'imagination, comme nous venons de dire, puiſque celle-ci peut-être des choſes préſentes, au lieu que la mémoire ne s'étend jamais que ſur le paſſé. Mais ſervons-nous des exemples qui inſtruiſent & perſuadent quelque fois plus que le raiſonnement, pour pénétrer juſques dans la nullité de nos proſperitez. Je ne veux point parler ici de l'Empereur Severe, ni d'une in-

*Sen. ep. 8.*

*Diog. Laërt. in Epic.*

*Sen. l 3. de Ben. c. 4.*

finité d'autres, qui après avoir éprouvé comme lui tout ce qu'il y a de plus doux dans la vie, dirent qu'ils n'avoient rien laiſſé à eſſaier, ſans avoir trouvé choſe du monde qui les contentât. Mon opinion eſt que deux exemples ſeuls que je choiſirai, l'un dans l'ancienne, & l'autre dans nôtre Hiſtoire moderne, nous fourniront toutes les lumieres que nôtre ſujet peut réquerir. La félicité d'Auguſte n'eſt pas moins connuë dans les livres que la pieté de Numa, la vaillance de Ceſar, ou la bonté de Trajan. C'eſt pourquoi l'on donne encore aujourd'hui le nom d'Auguſte comme très fortuné, aux plus grands Monarques; & quand nous parlons de leur Auguſte Majeſté, nous ne touchons pas moins le bon-heur de leur Empire, que ſa puiſſance, ſa ſplendeur, ou ſon étenduë. Sans nous amuſer à particulariſer toutes les victoires qu'il obtint, ſuivies d'une infinité de triomphes; il ſuffit de remarquer qu'il fut ſi fortuné que de voir fermer de ſon tems le Temple de Janus par l'établiſſement d'une paix générale, ce qui n'étoit arrivé que deux fois auparavant depuis la fondation de Rome. Auſſi liſons-nous dans Dion Caſſius, que de tous les décrets du Senat faits pour honorer cet Empereur après qu'il eût domté Marc Antoine, il n'y en eût

*Tit. Liv. Dec. 1. l. 1. Suet. in Oct. 22.*

*Lib. 51.*

oint qui lui donnaſſent tant de contente-
nent, que celui qui ordonnoit que les portes
le ce Temple ſeroient tenuës fermées. C'é-
oit la marque de l'heureuſe tranquillité du
nonde, durant laquelle le vrai Dieu de la
aix avoit reſolu de toute éternité ſon Incar-
ation, dont le myſtere étoit dû au tems le
lus pacifique de tous les ſiécles. Cependant
n adoroit la créature au lieu du Créateur, &
'amour des peuples fut ſi grand envers Au-
uſte, qu'ils lui érigérent des Autels par tou-
es les Provinces. Il vécut ſoixante & ſeize
ns dans une ſuite preſque continuelle de
roſperitez apparentes; & ſa fin fut ſi heu-
euſe, qu'aiant toûjours ſouhaité une mort
acile, & comme il le prononçoit, à ce que
lit Suetone, cette εὐθανασίαν des Grecs, il
endit le dernier ſoûpir entre les bras de ſa
emme, en prenant doucement congé d'elle.
Que ſi le régret de toutes les Nations, & les
onneurs divins qu'elles lui rendirent, doi-
ent être conſidérez en examinant la bonne
ortune, certes perſonne ne l'eut jamais plus
ccomplie; puiſqu'outre les hommes, la Na-
ure même, ſelon la penſée de Solin, ſem- *Cap. 1.*
ola porter le deuïl, & s'affliger de la mort
l'Auguſte, par une ſtérilité qui la ſuivit im-
nediatement, *Hujus ſuprema quaſi lugeret*

*ſæculum, penuria inſecuta eſt rerum omnium.*
*Lib. 7. cap. 45.* Toutes ces proſperitez pourtant n'ont pas empêché Pline de le conſidérer dans un chapitre fait exprès, pour l'un des plus mal-heureux hommes du monde. Il rapporte mille diſgraces de ſa jeuneſſe, avec une infinité de deſordres d'Etat, tels que la déroute de Varus, dont je me veux taire pour le contempler de plus près, & pénétrer non ſeulement dans le domeſtique, mais mêmes dans l'interieur de ſon ame, où nous jugerons mieux de ſa félicité. C'eſt où je ne rémarque quaſi que des dégoûts perpetuels, tantôt par la mort odieuſe de ſes petits fils; tantôt par les entrepriſes ordinaires ſur ſa vie; & tantôt par les adultéres infames des deux Julies, dont l'une étoit ſa fille propre, & l'autre ſa petite fille. Il eſt certain qu'il prit tellement à cœur leurs impudicitez, qu'outre que nous liſons dans
*Art. 65. & ult.* Suetone qu'il ne parloit jamais de ces débauchées, non plus que d'Agrippa, ſans les nommer ſes trois chancres, qui le rongeoient, le même Auteur nous apprend qu'il défendit par ſon teſtament le tranſport de leurs cendres, lors qu'elles viendroient à mourir, dans le ſepulcre où les ſiennes devoient être renfermées. Ajoûtons à cela les défiances qu'il eût ſur la fin de ſes jours des deſſeins de ſa

femme en faveur de Tibere; les douleurs de ſes grandes maladies, avec les langueurs de celles qu'il avoit tous les ans au jour de ſa naiſſance & ſur le Printems; bref tout ce que les Hiſtoriens de ſa vie y ont obſervé de calamiteux: & nous n'aurons pas de peine à croire la réſolution qu'ils lui imputent d'avoir eue, de ſe faire mourir ſoi-même, aiant été quatre jours pour cela ſans prendre de nourriture; *quatridui inediâ*, dit Pline, *major pars mortis in corpus recepta.* Je ferai encore cette réflexion, à cauſe que nous avons tantôt étendu ſon bon-heur juſqu'après la mort; qu'il eût la diſgrace de laiſſer pour héritier de la plus grande partie de ſes biens, & pour ſucceſſeur à l'Empire le fils de celui qui avoit été ſon ennemi mortel. Mais venons au ſecond exemple, & regardons d'abord le plus glorieux Potentat de ce ſiécle, dans une continuation de bénedictions du Ciel, telles que toute la Terre a eu ſujet de s'en étonner. On peut bien juger que je veux parler de Louïs Treiziéme, dont ceux qui viendront après nous, admireront ſans doute les proſperitez, s'ils en jugent par l'éclat de ſes actions héroïques, par le nombre de ſes trophées, par l'étenduë de ſes conquêtes, & par la grandeur de ſes triomphes. En

effet, ſoit que vous conſidériez les monſtres qu'il a domtez au dedans, ſoit que vous jettiez les yeux ſur les avantages qu'il a eus par tout au dehors, vous ſerez contraint d'avouër que la France n'a jamais eu de Roi plus fortuné que lui. Elle n'a point de frontiere qu'il n'ait avancée de beaucoup dans le païs ennemi. Elle n'a point d'envieux dont il n'ait domté l'orgueil, & confondu les deſſeins. Et ſi vous prenez garde à ce qui s'eſt paſſé tant ſur l'Ocean que ſur la Méditerranée, vous jugerez que tous les Elemens combattoient pour nous ſous la domination de ce Prince. Or les marques de ſon bon-heur n'étoient pas moindres dans ſon domeſtique; & c'eſt ſans doute qu'il avoit de grands avantages ſur Auguſte de ce côté-là. Dieu lui donna pour compagne de ſa couche une Princeſſe, que la bonté ſinguliere, jointe à pluſieurs autres vertus extraordinaires, & vraiment héroïques, lui euſſent pû faire aimer, quand elle n'eût point été une des plus parfaites au reſte, & des plus agréables de ſon tems. Il ſe voioit pere de deux fils très dignes de ſon affection, pour être ſi beaux, & ſi bien formez de Nature, qu'il n'eût pas pû les ſouhaiter plus accomplis; outre que le tems auquel il les avoit eus les lui devoit rendre encore

plus chers. Tout le monde le reſpectoit, & de quelque côté qu'il ſe tournât dans ſon Louvre, il n'y voioit que des témoignages d'amour & de révérence. Pouvoit-il donc reſter quelque choſe à ſa félicité pour être plus entiere, ſi nous en jugeons par les apparences? Avec tout cela néanmoins, que dirons-nous ſi par ſa propre confeſſion il n'a jamais paſſé un jour ſans quelque mortification, ni goûté en ſa vie la douceur d'une joie, qui ne fut détrempée dans l'amertume du déplaiſir. Je m'empêcherai bien ici de commettre la faute de celui que les Atheniens traiterent ſi mal, pour les avoir obligez à pleurer une ſeconde fois les infortunes de leurs alliez, en les repréſentant ſur un Théatre. Et de vrai, mon imprudence ſeroit plus grande que la ſienne, ſi je voulois aujourd'hui m'étendre ſur un ſujet ſi ennuieux que nous ſeroit celui des ſoucis cuiſans, & des inquiétudes continuelles de ce Monarque. Mais tant y a que puiſqu'en mourant ſes dernieres paroles, que les Juriſconſultes nomment ſacrées, & qui paſſent pour des Oracles dans des bouches moins véritables que la ſienne, nous ont aſſuré que ſes contentemens n'ont jamais été purs, ni ſes plaiſirs exemts de triſteſſe & d'afflictions, ne pouvons-nous pas bien con-

*Herodot. lib. 6.*

clure que tout ſon bon-heur, non plus que celui d'Auguſte, n'avoit rien d'eſſentiel, & qu'il étoit ſeulement de la nature de ces choſes qui ne ſubſiſtent que dans l'opinion. Il y a donc lieu, généralement parlant, de ſoûtenir & par raiſons, & par exemples, que la proſpérité n'eſt à le bien prendre, qu'une apparence trompeuſe ; & s'il eſt permis de parler ainſi, un Phénomene Moral, qui trompera toûjours ceux qui penſeront y rencontrer de la réalité.

Mais je veux que ce ſoit être trop auſtere, de vouloir ſi abſolument que toutes nos félicitez ſoient chimeriques ; donnons leur quelque véritable exiſtence, pourvû que nous nous empêchions de nous méprendre, & moiennant que nous ne les eſtimions qu'autant qu'elles peuvent valoir. Car pour toucher ſommairement ce dont je crois que tout le monde doit demeurer d'acord, n'eſt-il pas vrai que la proſperité nous rend à la longue tous les ſens ſi délicats & ſi tendres aux moindres incommoditez, qu'elle nous effemine le plus ſouvent ? Ne ſavons-nous pas qu'au lieu que la mauvaiſe fortune nous fait reconnoître qui ſont nos véritables amis : la bonne a cet inconvenient, qu'elle cache & nous empêche de decouvrir nos ennemis ? N'a-t-elle pas

pas encore cet autre défaut, d'être de l'humeur des Princes, qui ſont presque toûjours irreconciliables avec ceux qu'ils ont une fois regardez de travers? le bon-heur de Mécœnas ne fut-il pas cauſe de la ruïne de ſes études, & particuliérement de ce que ſon éloquence s'énerva, & perdit cet air de généroſité qui la rendoit recommandable? Si ce bon-heur eſt exceſſif, ne devient-il pas ruineux & inſupportable, comme le blé qui ſe couche par le trop de nourriture; comme les branches qui rompent d'être exceſſivement chargées, & comme la lampe que l'huile éteint ſi elle y eſt verſée en trop grande abondance? Bref, combien la joie a-t-elle tué de perſonnes en les étouffant d'abord? L'Hiſtoire Grecque parle de Chilon, de Sophocle, d'une Policrata, de Diagoras, de Philippides, & de l'un des Denys de Sicile, qui moururent tous de la ſorte: La Romaine aſſure le même d'un M. Juventius Thalna, & de deux femmes de la ville de Rome, qui ne pûrent digérer le contentement inopiné que leur cauſa la préſence de leurs fils, après la déroute arrivée au lac de Thraſymène: Et nôtre Hiſtoire nomme la Dame de Château-Briant, que le trop d'aiſe fit expirer ſubitement, voiant ſon mari de retour du voiage de S. Louïs. Cer-

*Epiſt. 122.* tes la remarque de Seneque eſt bien gentille à ce propos, quand il dit qu'il y a ſi peu de diſtance entre la félicité & l'infélicité, qu'elles ne ſont ſeparées que d'une petite ſyllabe, & ne different que de deux lettres ſeulement. Mais ſi ce jeu ſemble un peu trop de Grammaire pour un ſujet ſi moral, nous pouvons entendre des propos bien plus ſerieux du même Philoſophe, lors qu'il conjure tous les Dieux de ne ſouffrir jamais que ſon ami Lucilius devienne le mignon de la bonne fortune,

*Epiſt. 95.* *Neque Dii, neque Dea faciant, ut te fortuna in deliciis habeat.* Il faloit bien qu'il eût d'autres penſées que le commun des hommes de tout ce qu'ils mettent au rang des proſperitez.

On me dira peut-être : faut-il donc renoncer abſolument à tout ce qui nous peut contenter dans le monde? Nenni vraiment: mais il faut autant qu'il nous ſera poſſible faire en ſorte que nos contentemens ne dépendent pas de la Fortune, & que nos plus ſolides plaiſirs conſiſtent en une operation très parfaite de la principale faculté qui eſt en nous.

*Plutarq. des com. conc.* Les Stoiciens mettoient les élemens de la félicité dans la Nature, & la ſubſtance du bien dans l'élection raiſonnable de ce qui eſt ſelon cette même nature. Subſtituons Dieu à la Nature, & prenons l'acquieſcement à toutes

ſes volontez pour le centre de nôtre Béatitude, que nous ne rencontrerons jamais ailleurs. Ne nous fâchons pas ſi un autre ſe trouve plus riche ou plus heureux que nous, puiſque le Ciel l'a ainſi ordonné; mais tâchons néanmoins qu'il ne merite pas mieux de l'être que nous, encore que nous attendions tout de la grace, & que nous ne donnions rien au merite. Tenons le mépris des choſes voluptueuſes pour la plus grande de toutes les voluptez. Moquons-nous des liberalitez de la Fortune; dont elle ſe ſert pour fabriquer toutes nos infortunes. Et ſur tout défions-nous de ces proſperitez enjoüées qui portent l'ame à l'eſſor; puiſque les vraies ſatisfactions d'eſprit ſont toûjours ſevéres, *Mihi crede, res ſevera eſt verum gaudium:* & puiſque cette aſſiete inébranlable du Sage, qui ne déſire, ni n'apprehende choſe aucune par raiſon plûtôt que par inſenſibilité, n'eſt jamais ſans une eſpéce de melancholie, qui fait le temperament heroïque. *Sen. ep. 23.*

## III.

## DES ADVERSITEZ.

PUISQUE c'eſt un grand mal, ſelon le dire du Philoſophe Bion, de ne pouvoir ſouffrir le mal; nous ne ſaurions peut-être

mieux faire que de réchercher les moyens, s'il y en a, qui ſont capables de nous le rendre plus tolerable. Or ce n'eſt pas ſeulement en faveur des ſens que nous devons faire cette récherche, quoique très neceſſaire à ceux qui ſont compoſez, comme nous, de parties dont fort peu ſont ſuſceptibles de plaiſir, & toutes de ſouffrance. Les douleurs de l'eſprit étant bien plus cuiſantes que celles du corps, il faut tâcher de trouver quelque lenitif aux premieres. Et comme la Médecine a des rémedes pour toutes les maladies corporelles, je juge à propos d'eſſaïer ſi celles de l'ame peuvent être adoucies de même; & ſi nous pourrons rencontrer des paroles, ou pour mieux parler des penſées, qui aient aſſez de vertu pour cela. Car encore qu'Homere attribuë aux Nepenthes, dont Helene fit préſent à Telemaque, la faculté de purger l'eſprit de toutes ſortes d'ennuis; Diodore nous aſſurant qu'encore de ſon tems les femmes de Thebes d'Egypte avoient le même préſervatif: Et quoique Pline nous ait appris cet ancien uſage, de porter avec le doigt de la ſalive derriere l'oreille pour éloigner les fâcheries, & pour ſe délivrer d'inquiétude: Si eſt-ce que je m'empêcherai bien de donner la moindre créance à

*Lib. 1. iuxta finem.*

les choſes qui ſont apparemment ſi vaines; & je me contenterai d'emploier l'autorité du diſcours, & la force de raiſonnement, pour combattre l'affliction de quelque côté qu'elle ſe préſente, & pour ſurmonter, ſi faire ſe peut, les plus grandes adverſitez. *Lib. 28. Hiſt. Nat. cap. 2.*

J'avouë que la plus commune penſée de tous les hommes abhorre ſi fort les infortunes, & eſt ſi ennemie des déplaiſirs, que la ſeule apprehenſion qu'on en a, cauſe quelquefois d'étranges accidens. Ce noble Venitien Laurens Sannut devint gris pour le reſte de ſes jours, ſe voiant entre les mains des François, & cela par un effet ſi ſubit, que dans une eſpace de quatre heures ſeulement de priſon, ſon poil acquit une blancheur que la liberté ne lui pût jamais faire perdre depuis. Le Philoſophe Cyrenaïque Hegeſias repréſentoit avec une ſi puiſſante expreſſion les calamitez de cette vie, que la crainte d'y tomber portoit ſouvent ſes auditeurs à ſe donner une mort volontaire; ce qui obligea l'un des Ptolomées à lui défendre de plus examiner en public cette matiere. Et véritablement il ſemble qu'une telle averſion ait ſon fondement dans la Nature; puiſque l'ennui & le chagrin que donnent les afflictions, la détruiſent entiérement, ſelon l'alluſion de Platon *Card. de imm. on. p. 212.*

dans ſon Cratyle, & de Chryſippe depuis, entre ces deux mots Grecs, λύπην, & λύσιν, comme ſi le déplaiſir étoit la choſe du monde qui cauſe le plutôt la diſſolution de nôtre Etre. Salomon nous avoit enſeigné long-tems auparavant la même doctrine, par un proverbe des Hebreux, qui porte que les Teignes ne ſont point ſi contraires aux habillemens, ni ces autres petits vers au bois qu'ils reduiſent en poudre, comme la triſteſſe, fille ainée de l'adverſité, eſt ennemie du cœur humain, qu'elle ronge & conſume peu à peu. Auſſi n'eſt-ce pas merveille que des coups du Ciel, tels que ſont ceux qui ſont toutes nos infortunes, ne trouvent rien ici bas qui leur puiſſe réſiſter. Comme ils partent d'un lieu ſi haut, ils tombent ſi péſamment enſuite, & avec tant de violence ſur nos têtes, que nous en demeurons ordinairement accablez.

*Cic. 3. Tuſc. qu.*

*Cap. 25.*

Il n'y a perſonne pourtant qui les puiſſe éviter. Nôtre vie commence par les pleurs, nous la paſſons avec mille ſoucis, & nous ne la finiſſons jamais que dans la douleur. N'eſt-ce pas ce que les Poëtes nous ont voulu donner à entendre, faiſant ſortir le Soleil de la Mer au matin, & l'obligeant à ſe coucher encore tous les ſoirs dans l'Ocean, pour ſignifier que nos jours naiſſent, & ſe terminent

toûjours par l'amertume? Que s'il s'en coule quelques-uns de plus fortunez que les autres; & ſi cette diverſité peut être comparée à celle de la Muſique, que ſont les nottes blanches & noires, aſſurément qu'à marquer de la derniere couleur nos mal-heureuſes journées, comme faiſoient les Anciens, elles occuperont preſque tout le Calendrier; & que ſi nôtre vie eſt une mélodie, les ſoûpirs en ſont la plus grande partie.

*Et quis non cauſas mille doloris habet.* *Ovid. l. 2. de rem. am.*

C'eſt pour cette conſidération qu'on a dit, que l'homme eût été mieux défini par animal pleureux, que par animal riſible, comme quelques Philoſophes vouloient faire. Car parce que nos ennuis ſont des abymes qui ſe ſuivent, & des précipices qui s'engendrent l'un par l'autre, *adonde vas mal? adonde mas ay;* nous ſommes pour nous plaindre toûjours, ſi nous ſouffrons qu'un ſi mauvais effet dure auſſi long-tems que ſa cauſe. Et en vérité il y a des hommes, ſelon l'obſervation de Pline, qui reſſemblent à ces arbres triſtes & lugubres, tels que les Pins, les Yeuſes, & les Génevres, dont la fleur ne paroît jamais, pour qui il ſemble qu'il n'y ait point de Printems, *quæque non ſentiunt gaudia annorum*, pour uſer de ſes propres termes. Nous *Lib. 16. Nat. Hiſt. cap. 25.*

voions de certaines perſonnes à qui les plaiſirs mêmes ſont des ſémences de douleur : Leur vie n'eſt pas plus une Odyſſée d'erreurs qu'une vraie Iliade de maux; Et vous diriez que la ſeule conſidération des diſgraces perpétuelles qui accompagnent ceux de ce temperament, fit prendre aux Anciens le Miel pour un Symbole de mort, comme le Fiel étoit celui de nôtre naiſſance.

*Porph. de antro Nymph.*

Mais je ne m'apperçois pas qu'au lieu d'enviſager ſimplement l'adverſité pour la deſarmer, & de contempler nos malheurs de ſorte que nous y trouvions le rémede ſelon ma premiere propoſition ; je les examine d'une façon qui ſemble les rendre inévitables: & je donne un ſi grand pouvoir en apparence aux afflictions, qu'il ne ſeroit pas en nôtre poſſible de n'y point ſuccomber. Si eſt-ce que nous tirerons de là même de puiſſantes armes pour les combattre. Car puiſque les loix de nôtre humanité la ſoûmettent à tant d'infortunes, n'eſt-il pas raiſonnable que nous nous y accommodions doucement, & que nôtre induſtrie s'applique à nous faire ſouffrir patiemment ce qu'autrement nous trouvérions inſupportable.

*Ovid. l. 1. am. el. 2.* *Cedamus, leve fit quod bene fertur onus.*

Et pour parler avec équité, en mettant la

main à la conſcience, lequel des deux eſt le plus juſte, ou que nous obeïſſions aux ordres immuables de la Nature, ou qu'elle ſe rende eſclave de toutes nos volontez? Nous voudrions bien obtenir d'elle par privilège d'être exemts d'incommoditez, juſqu'aux moindres traverſes qui ſe reſſentent neceſſairement dans la vie. Cependant elles ſont une des principales pieces de ce qui entre dans la compoſition de l'Univers, dont nous ne ſommes qu'une bien petite partie. Ce qui nous bleſſe particulierement en cela, ſert à la conſervation du total. Et ce qui ſemble aller contre nôtre déſir en s'oppoſant directement à nos contentemens, n'eſt rien que le cours ordinaire du Monde, & le branle reglé qu'il reçoit de la main du Tout-puiſſant. En effet c'eſt ne connoître que la moitié de ſon Etre, de n'avoir jamais ſenti que la proſperité, *ſemper eſſe felicem, & ſine morſu animi velle tranſire vitam, ignorare eſt rerum naturæ alteram partem.* Ne ſerions-nous pas tout-à-fait ridicules, dit Dion Chryſoſtome, ſi par un tems de pluie nous demandions à Dieu avec grande inſtance, qu'il n'en cheût pas la moindre goutte ſur nous: ou ſi dans un voiage de Mer nous le conjurions de même, d'exemter nôtre vaiſſeau des coups de vagues que les vents élévent ſouvent

*Sen. de Prov. c. 3.*

*Orat. 16.*

de tous côtez. Et certes les traits de la Fortune quand elle eſt irritée, ſont ſouvent ſi rudes & ſi frequens, qu'on les peut comparer aux plus fortes pluies, & aux plus orageuſes tempêtes, *væ unum abiit, & ecce veniunt adhuc duo væ.* Il faut oppoſer à tout cela, au lieu de murmurer contre le Ciel, une conſtante réſolution d'acquieſcer à ſes ſaintes ordonnances. Et puiſque nôtre naiſſance nous oblige à la ſouffrance; auſſi que d'ailleurs le nombre de nos miſéres eſt arrêté de toute éternité, *olim conſtitutum eſt quid gaudeas, quid fleas*, reſpectons la Providence Divine, que les Anciens nommoient Fatalité ou Deſtinée; & ſans offenſer nôtre franc-arbitre, cherchons nôtre principal ſoulagement dans la néceſſité de vouloir librement ce qui ne peut être évité. Pourquoi ne déférerions-nous pas à ce raiſonnement, qui fut le ſeul dont Democrite ſe voulut ſervir pour ſurmonter l'inconſolable regret de Darius à la perte de la plus chere de ſes femmes? Cet excellent Philoſophe ne voulut pas d'abord choquer de droit fil une paſſion d'autant plus violente, que celles des Grands ne ſont jamais petites, & qu'elles vont preſque toûjours à l'extrémité. Il promit donc à ce Monarque de faire revivre celle dont il pleuroit la mort ſi amèrement; pour-

*Apoc. c. 9. & 11.*

*Sen. de Prov. c. 5.*

û qu'il emploiât ſa puiſſance à lui faire re-
ouvrer les choſes neceſſaires pour un ſi diffi-
ile ouvrage. Après avoir un peu flatté ſon
ıal de la ſorte, & uſé de quelques récher-
hes auſſi ridiculles qu'elles étoient feintes, il
ıi fit ſavoir qu'il n'avoit plus beſoin que des
oms de trois perſonnes qui n'euſſent jamais
eſſenti d'adverſité en ce monde, pour les
raver tous trois ſur le tombeau de celle dont
ı mémoire lui étoit ſi chere, ce qui devoit
ermine l'entrepriſe dont il s'étoit chargé.
t parce que toute l'Aſie qui étoit ſous la do-
ınation de ce Prince, ne lui pût jamais four-
ir un ſeul nom de la condition réquiſe, De-
ıocrite prit alors ſujet d'appliquer le vrai re-
ıede au mal de ſon patient, uſant de ce ris
rdinaire, qu'on nommoit Abderitain, & lui
émontrant qu'il avoit tort de prendre ſi fort
cœur les afflictions, puiſque de tous les
ıommes qui étoient ſur la terre il n'y en avoit
as un qui en fût exemt, & qui n'eût vrai-
emblablement plus de raiſon que lui de ſe
laindre de la rigueur du Deſtin. Or ce qui
ut capable de perſuader Darius, & de le ré-
luire à la raiſon, doit être d'uſage à tous les
ıommes, qui ne trouveront rien d'intolera-
le dans la vie, quand ils auront fait les ré-
lexions convenables ſur la néceſſité de tant

bas, ni ſi ordinaires. Il v
plaindre tout d'un coup, de
a pas donné le moien qu'or
nous approcher de lui; ou d
naiſſons pas inviolables & im
ces eſſences pures & incor
donnent le mouvement. C
être pas plus de répugnanc
dans de ſemblables imaginat
vagantes qu'elles ſoient, qu'a
qui voudroient être exemts
qui ne ſauroient ſouffrir la
de Fortune.

Conſidérons maintenant
fuions avec tant d'averſion
plus à nôtre avantage qu'aut
eſt vrai qu'un homme endor
aiſé à ſurprendre que celui

d'eſprit que ſouffrent les hommes heureux. C'eſt pourquoi la Réligion nous enſeigne, que Dieu nous envoie des afflictions pour nous éprouver, & pour nôtre bien, comme un Pere qui uſe de ſévérité envers ceux de ſes enfans qu'il aime le mieux. *Quia acceptus eras Deo,* dit l'Ange Raphaël au bon homme Tobie après l'avoir guéri de ſon aveuglement, *neceſſe fuit ut tentatio probaret te.* Et l'Eccleſiaſte ne nous aſſure-t-il pas ſelon cette doctrine, que le cœur des Sages nâge dans la triſteſſe, comme celui des fous eſt toûjours dans la joie & parmi les contentemens? On peut donc ſoûtenir que les ennuis que cauſent les plus grands deſaſtres, ſont comme des poiſons dont le Tout-puiſſant compoſe la Thériaque qui nous doit ſauver. Et cela eſt ſi conſtant par les principes de la Pieté, que Boëce n'a point feint d'avancer ce paradoxe dans le ſecond livre de ſa Conſolation; Que la mauvaiſe fortune eſt ſans comparaiſon plus utile, que celle qui porte le nom de bonne & de proſpére. Certes puiſque le Ciel eſt l'origine de nos adverſitez quand nous les avons méritées, leur fin ne nous ſauroit être que profitable, parce qu'il ne nous arrive jamais rien de ſi bon lieu, que pour nôtre bien. Auſſi ne ſauroit-on ſpecifier en combien de

*Cap.* 12.

*Cap.* 7.

*Proſa.* 8.

façons nous pouvons profiter des mal-heurs qui nous ſurviennent. Ils nous aſſurent de nos véritables amis; & leur oppoſition nous fait eſtimer plus que toute autre choſe les faveurs de la Proſperité. Ainſi ce que l'exil a de rude rend la Patrie plus agréable; la maladie fait que l'on trouve la ſanté meilleure; & la pauvreté reſſentie nous donne plus de ſatisfaction des richeſſes, que nous n'en recévrions ſi nous avions toûjours été dans l'opulence. Conſidérons d'ailleurs, que ce furent les perſecutions de Saül qui firent paroître les plus éclatantes vertus de David. Hercule ſeroit inconnu ſans les Monſtres, & Samſon ſans les Philiſtins. Ne ſait-on pas que les conques marines ne conçoivent les perles que pendant l'effroi du tonnerre; & que cette précieuſe liqueur de la myrrhe ne coule que par les inciſions & les plaies de l'arbre qui la produit? Nos ames ont je ne ſai quoi de pareil: Leurs plus nobles productions ſe font durant l'orage des afflictions: Et ſi quelque révers de Fortune ne les entame, l'on n'en recueille jamais ce qu'elles ont de meilleur. Ce ſont des vignes qui veulent être taillées pour porter; des plantes qu'il faut tondre pour les rédreſſer; & des arbres qu'il eſt beſoin d'ébrancher, tant afin de les conſerver, que pour en

*2. Reg. cap. 18.*

récevoir du fruit. Mais puiſque nous en ſommes ſur cette comparaiſon, y a-t-il rien qui donne tant de fermeté à ces mêmes arbres, & qui leur faſſe jetter de plus profondes racines, que la violence des vents, & leur agitation ordinaire? Ceux qui croiſſent à l'abri dans des vallons agréables, n'ont nulle ſolidité, & ils ſont ſi fragiles que la moindre tempête les renverſe. Les hommes à qui toutes choſes rient, tombent dans le même inconvenient; il ne faut qu'une petite diſgrace pour les accabler, & ſi les vents contraires ne leur tirent quelque fois au viſage, ils ne contractent jamais cette vigueur ni cette aſſiete inébranlable, qui eſt la baſe des vertus héroïques. Nous avons chez nous mêmes des preuves encore plus ſenſibles de cela. Les membres que nous exerçons le moins, comme ſont ordinairement ceux du côté gauche, n'ont garde être ſi robuſtes que les autres. La peine & la fatigue ſervent au corps & à l'eſprit également.

Ce n'eſt pas tout, la plûpart des choſes qui nous affligent & que nous prenons pour de grandes infortunes, n'ont rien en elles-mêmes qui nous dût déplaire, ſi nous ne les enviſagions du mauvais côté, & ſi nous n'étions prévenus de cette opinion erronée con-

tre qui les Philoſophes déclament ſai
& qu'Heraclite entre tous nommoit ſi
prement une maladie epidimique &
ἱεραὺ νόσον. Régardez ceux qui ſe
*Diog. Laërt. in Herac.* les plus mal-traitez du Sort, parce
naiſſance les oblige au genre de vie
laborieux de tous, & qu'il faut qu'ils
le pain dont ils ſe ſoûtiennent à la
leur corps. Ces mêmes perſonnes
travail déplait ſi fort tout le long de
ne, ſe déméneront à outrance cin
heures durant le Dimanche ſous l'
ſon du violon ou de la flûte, non ſe
ſans ſe plaindre, mais avec deſſein
ſe délaſſer en s'agitant de la ſorte,
parer leurs forces pour le lendemain.
de parler de nous-mêmes, ne nous aſſ
nous pas tous les jours s'il faut que n
minions davantage & plus vite que d
me, lors qu'il eſt queſtion de donn
à quelques affaires? L'émotion que
acquerons, pour petite qu'elle ſoit
ſemble inſupportable, & la moindre
té qui nous en vient au front nous
que nous ſommes fort miſérables. Ce
nous ſerons toute une après-dinée
après une bale entre quatre muraille
une ſueur univerſelle de tous les m

qui nous eſt très agreable, & que nous croions même qui ſert de beaucoup à nôtre ſanté. Bref, à le prendre dans le général, qui eſt le Chaſſeur qui ſe plaint de la fatigue? le joüeur, d'être trop ſédentaire? ou l'amoureux, de ſervir avec trop de ſujettion. Vous direz peut-être que tout ce que ceux-là ſouffrent étant volontaire, ce n'eſt pas de merveille qu'ils l'endurent patiemment. Hé, qui nous empêche de faire librement & avec plaiſir ce que nos Deſtinées ont arrêté, & de nous accommoder franchement à ce qu'en tout cas nous ne ſaurions éviter? Car ſi nôtre mortification ne vient que de la neceſſité, & de la contrainte; ce ne ſont pas les choſes conſidérées nuëment & en elles-mêmes, qui nous touchent; c'eſt la façon dont nous les prenons, & cette reſiſtance que nous apportons de nôtre côté à les bien récevoir. Sans mentir tout dépend de là, & il n'y a point d'adverſité tellement au deſſus de nos forces que nous ne la puiſſions ſurmonter, ou mêmes nous y accoûtumer, en la prenant du bon côté, & avec une modération d'eſprit qui ſe ſoûmette à tout ce que le Ciel ordonne. Elien écrit que le Dragon de mer ne peut être tiré de l'eau, tant il s'appeſantit & reſiſte, ſi on penſe le prendre de la main droite; mais *Lib. 5. de hiſt. an. cap. 37.*

qu'on en vient facilement à bout, & qu'il
ſans beaucoup de peine, quand on emp
la gauche à cette ſorte de pêche. C'eſt
au rébours du ſujet dont nous traitons.
nous récevons de la bonne main, c'eſt à
généreuſement & avec réſolution, les p
cutions de la Fortune, nous trouverons q
les n'ont rien que de léger & de ſuppor
Que ſi au contraire nous y emploions la
che, & qu'au lieu de traiter courageuſe
avec elles, nous y procédions mollemen
comme des effeminez; elles s'appéſan
ſur nous, & nous ſerons cauſe nous-mê
de tout le mal qu'elles nous feront.

Car je veux donner aux adverſitez n
l'exiſtence poſſible, & ſuppoſer qu'on les p
mettre entre les plus grands maux dont n
nature ſoit capable: N'eſt-ce pas cela mê
qui nous doit animer le courage à n'y
ſuccomber? afin d'avoir la gloire que do
une belle reſiſtance, & pour joüir de ce
cret plaiſir dont une ame eſt touchée, qu
réconnoît heureuſe parmi les mêmes cho
qui ont accoûtumé de rendre le reſte des h
mes mal-heureux. Il ſe trouve je ne
quelle volupté à recueillir du milieu des
flictions, que Metrodore ne vouloit pas
nous laiſſaſſions perdre ou ecouler inu

ment, & qui fait avouër à Epicure même, qu'un homme ſage peut trouver de la douceur au milieu du Taureau de Phalaris. Certainement il n'y a que les eſprits trop délicats qui ſe laiſſent conſumer par les déplaiſirs, comme ce ſont les bois tendres ſeulement, que le ver ronge & réduit aiſément en poudre. Quoi qui puiſſe arriver aux autres, il ne ſe préſentera jamais d'accident ſi étrange, contre lequel ils n'aient préparé une diſpoſition intérieure pour le recevoir avec conſtance, & pour le tourner mêmes à leur contentement. Ils ſavent bien que comme les vents purifient l'air, qui ſe corromproit s'il n'étoit agité; comme le feu nettoie les métaux de toutes les ordures qu'ils contiennent; & comme les tempêtes purgent la Mer d'une infinité d'excremens dont elles la délivrent; les afflictions ne ſont pas moins néceſſaires pour corriger tant d'habitudes vicieuſes qu'engendre le trop d'aiſe, & cette félicité croupiſſante qu'un Philoſophe Cynique nommé Demetrius, comparoit ſi proprement à la Mer morte des Géographes. En effet une vie exemte de toute traverſe, & ſans agitation ni mouvement qui l'inquiéte, n'eſt pas une tranquillité ſouhaitable; c'eſt une bonace importune, & pire que la tempête. O qu'il vaut bien *Sen. ep. 67. & 100.*

mieux s'exercer contre la Fortune, que de languir ſans action parmi toutes ſes careſſes. *Sen. ep. 68.* *Malo me fortuna in caſtris ſuis, quàm in deliciis habeat*, diſoit fort bien le Stoïcien Attalus. Outre le contentement que donne dans ce combat la ſatisfaction interieure, l'on a celui de bien faire à la vuë de tout le monde. Car c'eſt lors que nous ſommes aux priſes avec cette inconſtante, qu'un chacun tourne les yeux ſur nous pour prendre garde à toutes nos démarches. On ne contemple guéres le Soleil avec attention que quand il eſt eclipſé; & les mouvemens de la Lune ne ſont obſervez avec curioſité, qu'alors qu'elle eſt en travail, comme parlent les Poëtes. D'ailleurs un homme dans le mal-heur tire encore cet avantage de ſes disgraces, s'il en uſe comme il faut, qu'on le regarde avec reſpect & admiration. Car les deſaſtres donnent quelque ſorte de majeſté aux plus miſerables. Et c'eſt pourquoi les Anciens conſacroient les lieux où la foudre étoit tombée, pour nous faire honorer jusqu'aux moindres veſtiges du courroux du Ciel & des adverſitez qu'il nous envoie.

Touchons maintenant une autre conſidération qui peut adoucir leur pointe, & nous les rendre beaucoup plus ſupportables qu'on

ne les croit. Si elles n'avoient rien en ſoi que ce qui paroît d'abord affreux à nos yeux, ce ne ſeroit pas merveille que nous en euſſions tous une très grande averſion. Mais ſi elles ſont capables nonobſtant cette premiére rencontre qui nous étonne, de nous faire du bien à la longue, & de nous être plus avantageuſes qu'autrement, pourquoi les aurons nous en horreur? En effet il arrive ſouvent que nos plus grandes disgraces donnent lieu à nos plus parfaits contentemens. Elles ſont ſemblables à ces fiévres dont parle Hippocrate, qui nous guériſſent de certaines maladies, & nous rendent la ſanté que nous avions perduë. Polybe fait cette réflexion, plûtôt comme Philoſophe que comme Hiſtorien, au ſujet du tremblement de terre qui ruina la ville de Rhodes, & ce prodigieux Coloſſe qui la rendoit ſi celébre dans le monde. Car il obſerve qu'un ſi miſérable accident fut plus utile aux Rhodiens qu'il ne leur avoit cauſé de ruine, parce que leur ſageſſe ſçût profiter de leur infortune, en l'exaggérant ſi bien par toute la terre, que le prix des préſens qu'on leur fit là deſſus excédoit enfin de beaucoup celui de leur perte. Qui eût crû que les réliques de Troie dûſſent être conſervées par une ville de Gréce, & que leur exaltation vien- *Lib. 5. Hiſt.*

droit des mêmes mains qui avoient embraſé Ilium? Si eſt-ce que l'Oracle apprit à Enée que c'étoit de là qu'il devoit attendre ſon premier bon-heur,

*Vir. lib. 6. Æn.* - - - *Via prima ſalutis,*
*Quod minime reris, Graia pendetur ab urbe.*

Ce n'eſt donc pas ſans ſujet que Seneque conſole ſon ami ſur un autre incendie arrivé à Lion qui l'affligeoit extrémement, par la raiſon des événemens contraires à nôtre attente, & qui nous donnent ſouvent autant de contentement que nous en avions apprehendé de fâcherie. *Sæpe majori fortunæ locum fecit injuria. Multa ceciderunt ut altiùs ſurgerent, & in alias imagines.* *Epiſt. 92.* Chacun ſe peut-dire à ſoi-même ce que Seneque écrit à Lucilius; & ſe repréſenter dans les plus grandes perſécutions de la Fortune, que ſon inconſtance la porte aſſez ordinairement d'une extrémité à l'autre. Elle ſe plaît par fois à nous traiter comme le Soleil, qui ne nous donne point de moiſſon ſi fertile, que lors qu'il nous a le plus incommodez de ſa chaleur. Ne nous rendons pas miſérables ſur les apparences du courroux de cette Divinité aveugle; il en peut être comme des Sacrifices qui ſe faiſoient à cet autre aveugle le Dieu des Richeſſes, où les mauvais ſignes des entrailles ſe devoient

interpreter à bien, & produiſoient toûjours de bons ſuccès.

Or je ne dis pas ſans ſujet qu'on ſe peut entretenir ſoi-même en de ſemblables rencontres. Nous nous devons former des habitudes par le moien du diſcours interieur, propres à ſurmonter toute ſorte d'adverſitez. Et afin de donner quelque modele de ce qui ſe peut pratiquer en cela, je coucherai ici de petites Homilies, que j'ai dreſſées la plûpart pour mon uſage, & qui pourront neanmoins ſervir à d'autres qu'à moi, toutes ſimples qu'elles ſont, pourvû que l'air qu'elles ont de l'Antiquité ne les faſſe pas mépriſer.

J'ai de grandes afflictions. A la bonne heure, Dieu exerce ceux qu'il aime. C'eſt ſigne qu'il nous viſite, & qu'il nous veut donner matiere de mériter ſelon la petite portée de nos forces. Le vin ne ſe peut exprimer des grappes qu'en les preſſant. Et le grain ne ſortiroit pas de ſon épi s'il n'étoit pas battu du fleau.

Mes malheurs ſont extrémes. Conſolons-nous, il n'y a rien à ſouffrir au delà de ce que nous endurons. Nôtre aſſiette n'eſt pas ſi mauvaiſe puisqu'elle ne ſauroit empirer. La Fortune, comme parle cette Caſſandre, a conſumé toutes ſes forces contre nous, aions

a *M. Sen. in Agam.*

*& in Oed.* le plaiſir de la voir aux abois. C'eſt la nature des moindres maux, d'étonner, de ſurprendre, & d'effaroucher. Ceux, qui ſont arrivez à l'extremité affermiſſent le courage, & nous rendent beaucoup plus traitables, *poco dano eſpanta, y mucho amanſa*, ou ſelon les termes du Tragique,

*Solent ſuprema facere ſecuros mala.*

En tout cas, les petites douleurs ſont trop babillardes; les grandes donnent de la généroſité en nous obligeant au ſilence.

Le nombre de mes déplaiſirs eſt innombrable. Qui ne ſait qu'un mal eſt ſouvent le remede d'un autre, & que pluſieurs venins profitent enſemble, qui ſeroient nuiſibles ſéparément? Les Médecins ſurmontent des fluxions froides par le moien de la fiévre tierce qu'ils ſuſcitent expreſſément. Certes ſi nous n'avions qu'un objet d'ennui devant les yeux, il deviendroit intolerable; la diverſité fait que l'ame en eſt moins touchée, parce qu'elle ne s'attache pas tant à chacun, & que le changement, même aux choſes affligeantes, nous recrée.

*Athenæ. lib. 6.*

Je n'ai qu'un ennui, mais il eſt des plus violens. Ne vaut-il pas mieux ſouffrir tout d'un coup que de languir long-tems? Le Ciel uſe de benignité en nôtre endroit, de nous im-

poſer tout à la fois la peine que nous devons ſupporter. J'aimerois mieux être dévoré des Lions, que mangé des Mouches.

*Mitius ille perit ſubitâ qui mergitur undâ,*
*Quam ſua qui liquidis brachia laſſat aquis.* *Ovid. 3. de Pon. el. 7.*

Et il n'y a perſonne qui n'endurât plus volontiers, parce que ce ſeroit avec moins de douleur, un coup d'épée, que cent piqueures d'épingle.

O le grand deſaſtre qui me vient d'arriver! Un peu de patience. Il finira bien-tôt, ou nous finirons. Tout ce qui eſt violent n'eſt pas de durée. Si c'eſt le léver d'un Aſtre qui nous regarde ce matin d'un malin aſpect, peut-être qu'avant qu'il ſe couche il nous envoiera une plus favorable influence; & au pis aller cette diſgrace ſera vrai-ſemblablement reparée par la puiſſance d'une autre étoile qui paroîtra demain ſur nôtre horiſon,

*Sæpe premente Deo, fert Deus alter opem.* *Ovid. 2. Triſt. el. 2.*

Vous étonnez-vous que le Soleil vous cache ſa face en un inſtant, & qu'il vous donne cependant une mauvaiſe journée?

*Nube ſolet pulſâ candidus ire dies.* *Ovid. 2. Triſt.*

Il n'y a que les ignorans qui prennent ſon éclipſe pour une nuit. Ceux qui ſavent le branle du monde, & le mouvement des corps ſuperieurs, la voient paſſer ſans s'éton-

ner. Pourquoi nos infortunes auront-elles plus de pouvoir ſur nous en ébranlant nôtre réſolution, puiſqu'elles n'ont qu'une même origine, & que tout vient d'enhaut?

Je pouvois éviter ce malheur. C'eſt ſe tromper ſoi-même que de diſcourir ainſi. En tout cas, il n'y a point de plus grande in-
*Parad.* 3. félicité, comme diſoit ce Demetrius dont nous parlions tantôt, que de n'avoir jamais été dans l'adverſité. Et ſi nous en croions la Noüe, un Général qui n'a jamais reçû de déroute n'eſt pas aſſez experimenté; il lui eſt avantageux d'avoir été quelquefois battu. Mais ce qui importe le plus, c'eſt de s'accommoder au tems ſans perdre courage; de tourner doucement ſon tonneau ſelon le vent à la façon de Diogene, & d'imiter les bonnes lames qui ploient ſans rompre. Que ſeroit-ce ſi nous devions reſſembler à ces grands hommes qui faiſoient gloire d'irriter la Fortune, & dont le courage s'allumoit comme le ſabot aux coups de fouët qu'ils recevoient d'elle? Avec beaucoup moins de fermeté que la leur on ſe rend tout facile, & nous nous accoûtumerons au mal même, dans un degré de vertu bien au deſſous de celui qu'ils poſſedoient, *en fin los duelos con ban ſon buenos.*

Il m'eſt impoſſible de reſiſter à cette diſ-

grace. Courage mon ame: Ce ſera peut-être un coup favorable comme celui qui creva l'apoſtume de Jaſon de Pheres. Le lait ſe fait du ſang; & la douceur du miel ſort de l'amertume du thim. Imitons la Nature qui tire toutes ſes générations de la corruption. Et faiſons que cette médecine dégoûtante que la Fortune nous préſente, ſerve à nôtre ſanté ſpirituelle.

Je ſuis le plus infortuné des hommes. Autant en dit l'enfant qui a perdu une pomme. On a remarqué il y a long-tems que c'eſt le vice ordinaire de nôtre humanité de s'eſtimer plus miſerable qu'on n'eſt, & de vouloir néanmoins paroître plus heureux qu'on ne l'eſt en effet. O la ridicule vanité! Nous ſommes ambitieux en nos maux d'un côté, & lâches de l'autre. Mais comment puis-je ſavoir que je ſuis le plus malheureux de tous, ſi je n'ai pas conté avec les autres? Si je ſai même le nombre de mes diſgraces, c'eſt ſigne que je ne ſuis pas le plus mal traité,

*Felix qui patitur quæ numerare poteſt.* *Ovid. 5. Triſt. el. 1.*

Les liévres avoient la même penſée que moi de leur condition, quand ils ſe voulurent précipiter de deſeſpoir dans un étang; & néanmoins ils reconnurent que les grénouïlles qui fuioient devant eux étoient encore plus mal-

traitées du Sort; ce qui fit qu'ils acquieſcerent à leurs Deſtinées. Prenons-y garde de plus près que nous ne faiſons, & nous trouverons le dire de Socrate véritable, Que ſi les afflictions étoient à partager de nouveau entre les hommes, chacun aiant reconnu la portion des autres, & ce qu'ils ont à ſouffrir, s'eſtimeroit tout heureux de réprendre ſa premiere diſtribution.

Je ſuis ménacé de tous côtez de calamitez inévitables. Hé! qui m'a fait ſi ſavant dans l'avenir, pour me rendre miſérable avant le tems? Les prédictions qui ſe font ſur des maladies aiguës ne ſont jamais certaines. Le vent d'un chapeau peut détourner le plus grand coup de foudre. Que nous ſommes ingénieux à nous faire du mal en le prévenant! La crainte d'un déplaiſir futur nous peine ſouvent plus qu'il ne feroit en préſence, & s'il étoit arrivé. C'eſt reſſentir une affliction beaucoup plus qu'il ne faut, que d'en être touché plûtôt qu'il ne faut, *plus dolet quam neceſſe eſt, qui antè dolet quam neceſſe ſit.* Voulons nous comprendre combien il importe d'éloigner de nôtre entendement cette peur avancée de ce qui n'eſt pas encore? conſidérons qu'elle eſt le plus grand de tous les maux, puiſqu'il n'y en a point qui

*Sen. Ep. 99.*

ne ſoit borné, & que celle-ci eſt ſans limites. En effet on ne ſouffriroit que ce qui eſt déterminé par le préſent, ſi nôtre imagination ne nous faiſoit apprehender tout ce qui eſt contingent ou poſſible, d'où naiſſent des ſoucis ſans nombre, & des douleurs d'eſprit infinies, parce que l'effet ſe reſſent de la nature de ſa cauſe.

J'ai le cœur en preſſe, & l'ame accablée d'ennuis. N'eſt-ce point accuſer des innocens? Car ſi nous en croions le Sage Hebreu, l'affliction a cela de propre qu'elle éveille l'eſprit plûtôt qu'elle ne l'opprime. C'eſt la lime de l'entendement qui le dérouïlle, l'éclaircit & le purifie. Il y a donc bien plus d'apparence d'attribuer cet abattement de courage à nôtre poltronnerie & à nôtre peu de réſolution. Et certes puiſque la gayeté & les plaiſirs nous amolliſſent manifeſtement, & nous efféminent; on peut conclure par la doctrine des contraires, que l'adverſité a ſes operations toutes differentes, & qu'elle aiguiſe l'eſprit en lui donnant une trempe de fermeté qui lui eſt grandement avantageuſe,

*- - - curis acuens mortalia corda.* *Virg. l. Georg.*

C'eſt ce que Crœſus dit à Cyrus en deux mots, παθήματα μαθήματα, *nocumenta, do-* *Herod. l. 1.*

*cumenta.* Et s'il eſt permis de railler en traitant de nos miſeres, je trouve que les Romains eurent raiſon ſans y penſer, de nommer la réjouïſſance *vitulation*, & la Déeſſe qui préſidoit aux paſſe-tems de la vie, *Vitule*, ou *Vituline;* n'y aiant point d'hommes plus veaux, comme nous parlons en François, ni qui agiſſent ordinairement avec moins de vrai cœur & de jugement, que ceux qui ſont le plus avant dans les contentemens, & qui paroiſſent le plus favorablement traitez de la Fortune.

Voilà comme je me fais des leçons aſſez ſouvent à moi-même, par les regles d'une Philoſophie qui m'a enſeigné, auſſi bien qu'à Antiſthene, la façon de m'entretenir interieurement, ἑαυτῷ ὁμιλεῖν δύνασθαι, *mecum colloqui poſſe.* Ibis fut l'oiſeau bien-aimé de Mercure dans la Theologie des Egyptiens, parce que ſes plumes blanches & noires nous repréſentoient l'une & l'autre parole, l'exterieure ou articulée, & celle du dedans qui s'adreſſe à nous-mêmes. En effet la derniere eſt l'inſtrument & le moien que cette ſorte de Philoſophie nous donne pour obtenir par nôtre propre conſeil, & par des réflexions convenables, la conſolation que la plûpart des hommes n'acquierent qu'avec le tems, & à la fa-

*Diog. Laërt. in Antiſth.*

veur des années. Or il eſt bien plus honnête & plus avantageux, que le diſcours ou la méditation faſſent cette operation ſur nous, que de l'attendre du ſimple bien-fait de la Nature. Et on peut dire que c'eſt une choſe honteuſe à un animal qui ſe dit raiſonnable, que la triſteſſe le laiſſe plûtôt qu'il ne la quitte, & que l'unique remede qu'il trouve à ſon déplaiſir ſoit la laſſitude de ſe plaindre. Pourquoi devoir à la ſeule foibleſſe de nôtre mémoire, qui perd enfin la ſouvenance de toutes choſes pour ſenſibles qu'elles ſoient, ce que le jugement doit gagner d'autorité ſur nous? Ou pourquoi ſouffrir au contraire que cette même faculté qui conſerve pour un tems les eſpeces du paſſé, nous tourmente quelque fois de continuelles images d'afflictions qu'elle réveille expreſſément, au préjudice de l'entendement qui a une juriſdiction ſuperieure, & qui comme Maître eſt obligé de mettre l'ordre & le repos au dedans? Je ſai bien qu'on aſſigne diverſes voies pour évaporer nos ennuis; & qu'on dit que chaque Nation s'en défait à ſa mode, l'Allemand en bûvant, le François en chantant, l'Eſpagnol en ſoûpirant, & l'Italien en dormant. Agamemnon tâche même dans le dixiéme de l'Iliade l'arracher le ſien avec ſes cheveux; ce qui fit

dire à Bion que c'étoit un Roi bien fou, de croire que la Pelade fût un bon appareil aux douleurs de l'ame. Mais il ne doit y avoir, comme nous venons de préſuppoſer, que le ſeul raiſonnement à qui nous donnions la gloire de combattre & de ſurmonter nos adverſitez. *Quæ alii diu patiendo levia faciunt, ſapiens levia facit diu cogitando.* Nous lui avons préparé dans tout ce diſcours des armes propres pour cela. Et nous croions que celui qui s'en ſervira ſelon nôtre projet, ne devra pas apprehender beaucoup les atteintes de la Fortune; voire même pour nous prévaloir de la penſée d'un Ancien, qu'il pourra reduire cette même Fortune, quelque ennemie qu'elle lui ſoit, à la neceſſité de le traiter plus favorablement, tant elle aura de honte d'être impuiſſante à lui nuire, *ita ſe gerere in adverſis rebus quid aliud eſt, quam ſævientem fortunam in adjutorium ſui pudore victam convertere.* Pour en parler ſans figure, il n'y a point de diſgraces qui doivent hors les premiers mouvemens l'emporter ſur la réſolution d'un homme ſage. Elles peuvent tomber ſur lui en foule & avec grand éclat d'abord; mais ce ſera comme la grêle qui n'arrête point ſur la maiſon, quelque bruit qu'elle faſſe lors de ſa chûte. Ce n'eſt pas que la

*Cicer. 3. Tuſc qu.*

*Sen. ep. 77.*

*Val. Ma. l. 3. c. 7.*

ſageſſe

ſageſſe le rende inſenſible, ni qu'il ne reſſente bien ce que les afflictions ont d'âpre & de fâcheux. Mais il s'y accommode doucement, comme à l'amertume du ſel, qui ſe mêle auſſi utilement qu'agréablement dans tout ce qui ſert à nôtre nourriture. Il condeſcend volontiers à ce qui dépend de ſa condition humaine, dont il connoît mieux que perſonne les infirmitez. Et parce qu'il ſait qu'aucun n'eſt exemt d'ennuis ni de malheurs en ce monde, puisque Mecœnas, comme Seneque l'aſſure, ſouffroit autant ſur la plume que Regulus ſur la croix; & puisque le grand Prêtre Heli, ſelon la belle obſervation de Saint Auguſtin, ſe rompit le cou en tombant de ſa chaire, qui eſt le lieu apparemment le plus aſſuré où l'on puiſſe être; il endure patiemment & ſans murmurer tous les revers de la Fortune, & toutes les mortifications que le Ciel lui envoie.

*Lib. de Prov. cap. 3.* Quid videtur ſedente ſecurius? de ſella in qua ſedebat, cecidit Heli ſacerdos, & mortuus eſt. *lib. 22. de Civ. Dei cap. 22.*

## IV.

## DE LA NOBLESSE.

Vous m'étonnez du mépris dont a voulu uſer Damaſippe en vôtre endroit, comme ſi ſon métier de Gladiateur, & le mérite de ſes ancêtres lui donnoient de grands avantages ſur vous. Un homme de condition libre ſeulement, quoique de naiſ-

ſance inferieure à la vôtre, n'eût pas été obligé de ſouffrir toutes ſes vanitez; & je trouve vôtre procedé d'autant plus eſtimable, qu'en lui montrant ſa ſottiſe vous avez fait leçon à tous ſes ſemblables, de la modération dont ils doivent uſer, s'ils ne veulent paſſer pour ridicules. Mais puisque non content de l'avantage qui vous eſt démeuré en ce rencontre, vous voulez que je vous diſe ce qu'on peut généralement répondre à ceux qui prennent tant de part dans la gloire de leurs predeceſſeurs, j'uſerai de complaiſance, & j'emploierai volontiers quelques heures de tems à répaſſer par ma mémoire ce que j'ai ſouvent médité là-deſſus.

Il faut démeurer d'accord que ce n'eſt pas ſans ſujet qu'on donne presque par tout, & de tems immémorial, de grands avantages à la Nobleſſe. La raiſon veut que nous honorions la vertu auſſi bien abſente que préſente, & que comme ceux qui l'ont cultivée ne ſe ſont pas contentez de faire des actions utiles au public pour le ſeul tems qu'ils ont été au monde, puisqu'on en recueille des fruits pluſieurs ſiécles après, nous uſions d'une réconnoiſſance proportionnée à ce bien-fait, continuant à leur poſterité le reſpect qu'ils ont mérité de nous. C'eſt ſur de ſemblables

conſidérations que ſont fondées les prérogatives du ſang, & les déferences que reçoivent presque toûjours ceux que l'extraction recommande. La Nobleſſe, dit Ariſtote, n'eſt rien autre choſe qu'une marque de la vertu & de l'opûlence des Ayeuls. Or ce n'eſt pas ſeulement en France que ce droit eſt en uſage; le vieil & le nouveau Monde en ont convenu; & comme il s'obſervoit dans le Perou, & dans le Mexique, on l'a trouvé ſi bien établi aux Indes Orientales, qu'un Gentil-homme Japonois, à ce que portent les lettres du bienheureux François Xavier, ne s'allieroit pour rien du monde à une femme roturiere. Les Naïres de la Côte des Malabares, qui ſont les Nobles du païs, où l'on conte jusqu'à dix-huit ſortes de conditions d'hommes, ne ſe laiſſent pas ſeulement toucher ni approcher de leurs inferieurs; & ils ont mêmes droit de les tuer s'ils en trouvent dans leur chemin allant par les champs, ce que ces pauvres miſerables évitent de tout leur poſſible par des cris perpétuels dont ils rempliſſent la campagne. Nous ſavons que par tout où s'étend la fauſſe Réligion de Mahomet, ceux de ſa lignée qu'on nomme Cherifs, y ſont en telle vénération, qu'autres qu'eux n'oſeroient porter le Turban verd, & qu'ils ſont même irrépro-

*Lib. 4. Polit. c. 8. & lib. 5. cap. 1.*

*L. Barrheme & Barboſa, dans Ramuſio.*

*Leon d'Afrique.*

chables en Juſtice. Et comment les Turcs & les autres Muſulmans ne reſpecteroient-ils pas les deſcendans de cet Impoſteur, puiſqu'ils eſtiment tellement juſqu'aux chevaux iſſus de la cavalle qui le portoit, qu'on n'oſeroit les battre, ni les mal-traiter, comme nous l'apprenons de la Rélation du Sieur de Breves? Cela me fait ſouvenir de ce que j'ai lû dans un autre Auteur, que les Arabes tiennent un fidele regître de la généalogie de leurs Barbes ou Génets, qu'ils vendent plus ou moins ſelon la réputation de leur race. Sans mentir il eſt aiſé de remarquer dans toute la Nature, que l'origine de chaque choſe eſt toûjours de grande conſidération. Les métaux ſont eſtimez par la veine d'où ils viennent; & les plantes reçoivent leur prix de la grêne ou de la tige qui les produit. Ne mépriſons donc pas ce dont tout le monde fait tant de cas, & que Dieu même ſemble n'avoir pas negligé, lors qu'il a voulu que deux de ſes Evangeliſtes fiſſent le dénombrement des Rois & des Patriarches, de qui ſelon la chair il tiroit ſon extraction.

*Des Hayes.*

Mais quoiqu'on ne diſpute, abſolument parlant, aucun des privilèges que peuvent prétendre ceux qui ſuccédent auſſi bien au mérite, qu'au nom & à la gloire de leurs dé-

vanciers; il ne laiſſe pas d'y avoir de la difficulté à l'égard de beaucoup d'autres qui ont dégeneré, & qui ne ſont paroître aucune vertu héréditaire qu'on ſoit obligé de reſpecter. Car l'opinion de pluſieurs eſt, que la reputation des Parens s'étend ſi puiſſamment ſur leurs deſcendans, que comme la lumiere du Soleil éclaire les lieux les plus tenebreux, cette même réputation peut illuſtrer des perſonnes qui méneroient une vie très obſcure s'ils n'étoient illuminez par ceux qui leur ont donné l'Etre. Et à ne rien diſſimuler, cela ſe trouve ſouvent véritable durant un certain eſpace de tems, la Nobleſſe pouvant être comparée à une dorure qui fait eſtimer pour quelques mois ce qu'elle couvre, & à qui elle donne de la ſplendeur, quoique bien-tôt après on ne le regarde plus qu'avec mépris. Quand nous avons devant les yeux le fils d'un Heros, il ne ſe peut faire que nous ne ſoions touchez d'abord d'un reſpect mêlé d'amour que nous inſpire la mémoire du pere. Mais lors que nous reconnoiſſons enſuite que ſon ſucceſſeur n'a herité de lui que des titres,

*Indignus genere, & præclaro nomine tantùm Inſignis,* Iuven. Satyr. 8.

nous ne conſidérons plus cet enfant que dans ſa juſte valeur, & de même que nous regar-

derions un ruiſſeau d'eau trouble, dont nous ſaurions que la ſource ſeroit très claire & très pure. En effet la bonté eſſentielle de chaque choſe eſt ce qui la recommande; *tanto vale il cavello, quanto và;* & nonobſtant le conte de la jument de Mahomet que nous venons de rapporter, nous ne ferions jamais état d'un rouſſin peſant & pouſſif, encore qu'il fût venu du meilleur coureur du monde. Pourquoi priſerions-nous donc un homme, dit fort bien là deſſus Epictete, parce qu'il eſt fils d'un Conſul, ou de quelque autre grand Perſonnage, s'il n'a rien qui le faſſe eſtimer de ſon chef? Le Guazzo rend cette penſée en termes fort plaiſans dans ſa Civile Converſation, où il ſoûtient que pluſieurs prennent le titre de Gentils-hommes & de *Cavalieri* à cauſe de leur extraction, qui ne paſſeront jamais que pour *cavallari*, & pour gens de neant, dautant qu'ils n'ont ni la mine, ni le jeu, que de vrais palfreniers. Ce ſont des vaſes propres ſeulement aux plus vils ſervices, encore que par une converſion toute contraire à celle du baſſin d'Amaſis, ils ſoient d'une matière qu'on adoroit auparavant ſous des figures divines. Et certes il n'en peut pas être autrement, puiſque nous avoüons tous que la vertu ſert de fondement à la vraie

*Arrianus l. 3. c. 14.*

*Herod. lib. 2.*

obleſſe, qui ne ſauroit par conſequent ſub-
ter, ni beaucoup moins être de conſidéra-
on, ſi vous lui ôtez ce qui la ſoûtenoit. El-
reſſemble, à le bien prendre, au zero,
nt on ne fait nul conte quand il eſt ſeul,
oique ſon adjonction ſoit merveilleuſe-
ent importante pour augmenter la valeur
s nombres. Une nobleſſe nuë, & ſans
érite eſt un O en chiffre, mais ſi elle ſert
baſe aux belles actions, elle en augmente
prix, & leur donne une grace toute autre
'elles n'avoient, comme la feuille qui ré-
/e l'éclat des pierres precieuſes, & leur
mmunique étant deſſous, un air, ou un
nt nouveau.

Tout le monde néanmoins n'eſt pas de ce
rnier avis. Il ſe trouve des perſonnes qui
content pour rien la naiſſance, & qui n'ac-
rdent nul avantage à la grandeur de l'ex-
ction. Elles croient au contraire qu'on ne
ut ſans malheur être reduit à s'en prévaloir,

- - - *miſerum eſt alienæ incumbere famæ;* *Juven. Satyr. 8.*

u'il n'y a que les enfans infortunez qui par-
it du mérite de leurs peres, *Quis parentum laudabit niſi infelices filii?* qu'encore qu'il y
t de la gloire pour celui qui laiſſe de beaux
res à ſes deſcendans, il n'y a point d'hon-
ur à les recueillir de ſes Ancêtres; & que

la nobleſſe n'eſt qu'une fumée qui monte en haut ſelon ſa nature, & va bleſſer le cerveau de ceux qui en ſont idolatres. C'eſt bien plus, les Egyptiens ne loüoient jamais ceux de qui ils faiſoient les Oraiſons funebres, d'être ſortis d'une illuſtre famille; parce qu'en leur païs, dit Diodore Sicilien, chacun croioit être auſſi noble l'un que l'autre. Marius proteſtoit autrefois dans Rome, qu'il ne reconnoîtroit jamais d'autre nobleſſe que la vaillance; & que la Nature étant commune à tous, il n'y avoit point d'homme de cœur qui ne dût paſſer pour très noble. Clodius renonça depuis à cette qualité, & Dolabella qui étoit Patricien ſe mit parmi le peuple, pour arriver l'un & l'autre aux charges de Tribuns. Les Suiſſes encore aujourd'hui, les Ciculs de Tranſylvanie, & aſſez d'autres peuples ſe moquent de la vanité de ceux qui ſe glorifient d'être nés Gentilshommes. Et nous ſavons que pour être l'un des ſix Ammaiſtres de Strasbourg, qui ſont les premiers de la ville en dignité, il y faut prouver ſa Roture de huit races, tant s'en faut que la Nobleſſe y ſoit avantageuſe. Que ſi nous voulons remonter juſqu'aux premiers ſiécles, nous y verrons nôtre pere commun qui exerce le métier de laboureur, mangeant ſon pain à

*Lib. 1. hiſt. Sall. de bello Iugur.*

*Dion. Caſſ. l. 37. & lib. 42.*

la ſueur du viſage, auſſi bien que ſes enfans, qui furent tous Artiſans. Noé planta depuis la vigne. Abraham avoit ſoin de ſes troupeaux. Et perſonne n'ignore que Saül & David n'euſſent la houlette en main, devant que d'y mettre le Sceptre de Juda. Sans mentir, c'eſt, ſelon l'obſervation de Dion Chryſoſtome, traiter pirement les hommes que les chiens ou les coqs, que nous eſtimons par eux-mêmes, & ſans avoir égard à leur origine; ſi nous mépriſons les premiers, à cauſe peut-être que la Fortune n'a pas élevé leurs prédéceſſeurs jusqu'au plus haut de ſa roue. D'ailleurs, n'eſt-ce pas ſe parer des plumes d'autrui, que de s'attribuer la gloire de ceux qui ont été devant nous? & quand nous avons récours à leur faveur, ne faiſons-nous pas comme ces criminels qui alloient autrefois aux ſtatues, & aux ſepulcres des morts, pour y trouver de la protection? Que ſi l'on eſt injuſte en s'appropriant ce qui n'eſt pas à ſoi, *Orat. 15.*

*- - - Qui genus jactat ſuum,*
*Aliena laudat;* *Sen. in Her. fur.*

l'on n'eſt pas moins ridicule quand on ſe croit deshonoré par ſes parens, à cauſe de leur baſſeſſe où l'on n'a rien contribué. O que Socrate ſe fût bien moqué de ceux qui euſ-

ſent penſé lui faire honte de ce qu'il étoit fils d'une Phanarete Sage-femme, & d'un Tailleur de marbre nommé Sophroniſque! La mere d'Euripide vendoit des herbes: Le pere de Demoſthene étoit Coutelier:

*Iuven. Satyr. 8.* *Plebeia Deciorum animæ, plebeia fuerunt Nomina.*

Si eſt-ce qu'on ne peut pas dire que la réputation de pas un d'eux en ſoit venuë moindre pour cela juſqu'à nous, qui ne ſaurions encore aujourd'hui ouïr prononcer ces grands noms ſans les avoir en quelque vénération. Mais parlons un peu de ceux de nôtre tems, & voions par exemple ſi le Cardinal d'Oſſat a été moins honoré de tous ceux de ſon âge, quoiqu'il fût ſorti de ſi bas lieu qu'on ne vit jamais aucun de ſes parens, non pas mêmes après ſa mort, où il n'y eût que les pauvres & ſes ſerviteurs domeſtiques qui paſſaſſent pour ſes héritiers. Tant s'en faut, j'obſerve que tous ceux qui rendent ce qui eſt dû à ſa memoire, mettent entre ſes éloges la force de ſon eſprit, qui l'éleva ſi haut, & le fit ſi conſiderable, nonobſtant la baſſeſſe de ſa premiere condition. Je veux rapporter deux apophthegmes que je trouve très précis ſur nôtre ſujet. Le premier ſera de ce Caſtellanus que la ſcience fit connoître au grand Roi François, &

*Thuan. l. 131. Hiſt.*

'une réponſe qui touche le propos où nous
mmes avança dans ſes bonnes graces. Ce
ince, qui comme ami de Muſes écoutoit
lontiers ceux qui lui en pouvoient expli-
ier les oracles, s'entretenant une fois avec
aſtellanus lui démanda s'il étoit Gentil-
mme? Sire, répondit-il, Vôtre Majeſté
gnore pas qu'ils étoient trois dans l'Arche
Noé, j'avouë franchement que je ne ſai
s duquel des trois je ſuis venu. Cela plût ſi
rt au Roi qu'il le fit ſon Prédicateur; bien-
t après Evêque de Mâcon, de Tulle en Li-
ouſin, & d'Orleans; outre la dignité qu'il
i conféra de Grand Aumônier de France.
e ſecond mot rémarquable eſt du Pape Six- *Cicarella in Six. V.*
Cinquiéme, qui ſe moquant de la ſotte va-
té de beaucoup de perſonnes, diſoit ſou-
nt en riant, qu'il étoit d'une Maiſon très
uſtre, puiſque celle de ſon pere faute de
ouverture recevoit par tout avec la lumiere
lluſtration du Soleil. Je ſai bien qu'il repar-
une autre fois au reproche qu'on lui faiſoit
avoir gardé les pourceaux, que pour le
oins c'étoient ceux de ſa Maiſon; voulant
ai-ſemblablement couvrir cette action baſſe,
ce que le ſervice qu'on ſe rend à ſoi-même
deshonore point. Mais tant y a que com-
e il ne fit jamais paroître une mauvaiſe hon-

te d'avouër ſon extraction, auſſi n'a-t-elle pas empêché qu'il ne ſoit reconnu d'un chacun pour un très grand Pontife. Pourquoi nous tairons-nous des Monarques temporels après avoir parlé de ceux qui le ſont dans le Spirituel? Ne ſavons-nous pas la baſſe origine d'Artaxerxes en Perſe, du Potier Agathocles en Sicile, & d'une infinité d'autres, qui ont paru ſur tous les thrônes de la Terre. Mais arrêtons-nous aux ſeuls Empereurs de l'une & de l'autre Rome que nous connoiſſons le mieux, & qui ſuffiront pour nous faire voir que la Roture ne doit point être ſi fort mépriſée, puiſqu'elle n'eſt pas incompatible avec la Souveraineté. Pertinax paſſe dans l'Hiſtoire pour le fils d'un Charbonnier; Juſtin Premier fût Porcher, Bouvier, & puis valet d'un Bucheron; Maurice, Notaire; Andriſque, le Pſeudo-Philippe, Foulon: & Philippe ſucceſſeur de Gordien, de très bas lieu. Emilien vint d'un autre ſemblable endroit du fond de la Mauritanie. Le pere de Probus étoit un villageois d'Eſclavonie; celui de Diocletian un libertin de Salone auprès de Raguſe. Il n'y a rien de plus obſcur que la naiſſance de Zenon Iſaurique. Sa femme Ariadne éléva cet Anaſtaſe qui n'étoit pas plus noble, & que la diverſité des yeux fit nom-

mer Dicoros. La même baſſeſſe de lignée ſe remarque en Theodoſe ſurnommé Atramitenus. Leon Iconomaque ſortit d'une boutique d'Iſaure: Michel le Begue d'un autre lieu encore plus ſordide. L'on ne reproche pas ſeulement à Baſile Macedonien ſa captivité originelle; l'on aſſure qu'il ne pût jamais dire ni ſes parens, ni ſa patrie. Michel de Paphlagonie eſclave étranger & inconnu, monta ſur le thrône par la faveur de l'Imperatrice Zoa. Et elle fit une grace toute pareille à cet autre Michel qu'elle adopta, & que le métier paternel de poiſſer ou de calfeutrer les vaiſſeaux fit appeller Calaphates. Voilà, ce me ſemble, aſſez d'exemples, que je me ſuis contenté de rapporter ſuccintement, & même avec confuſion, ſelon qu'ils ſe ſont préſentez, pour prouver que le ſang le plus illuſtre n'a pas toûjours l'avantage dans les affaires du monde, & que le bas état de nos Peres, à le prendre au pis, ne nous exclud pas toûjours des plus hautes dignitez.

Que ſi nous nous voulons jetter un peu enſuite ſur les contemplations Philoſophiques, ne ſerons-nous pas contraints de reconnoître avec Platon une égalité d'origine, comme la tenans tous de celui qu'on nommoit de ſon tems le pere commun des hom-

mes & des Dieux? Et pour peu que nous faſſions de réflexion ſur l'Eternité, n'entrerons-nous pas dans ſon ſentiment, qu'il n'y a point de Roi qui ne puiſſe être venu d'un Eſclave ni d'Eſclave qui ne ſoit peut-être deſcendu d'un ſouverain? Je ſuis bien aiſe de me ſouvenir en cet endroit des termes dont ſe ſert Mademoiſelle de Gournai, afin qu'elle ſache qu'en la mettant ici au rang des plus grands hommes de l'Antiquité, je lui accorde très volontiers le lieu avantageux que lui a donné ſon pere d'alliance entre celles de ſon ſexe. Elle dit fort bien ſur le même ſujet que nous traitons, que ſans doute *les Empereurs ont eu cent Bouviers pour Grands Peres, les Bouviers cent Empereurs:* & immediatement après, *Que la race noble, au mieux qu'on en puiſſe dire, eſt celle de qui la roture s'eſt diſſipée à la longue, l'ignoble, celle auſſi de qui la nobleſſe s'eſt enſevelie par la même voie.* En effet les principes de toutes choſes ſont toûjours très petits; & il n'y a preſque point de ſi grand fleuve, qui ne ſe puiſſe traverſer d'une enjambée, ſi on le prend dès ſa ſource. Le Capitole fut couvert de paille devant que d'avoir cette majeſté qui le faiſoit regarder comme le fief dominant de toute la terre. Et de quelque côté que nous tournions les yeux,

*Avis p. 247.*

nous n'y verrons point de grandes maiſons qui n'aient été autrefois des cabanes de Bergers; ni de ſi petites chaumieres où l'on ne puiſſe élever de ſuperbes Palais. Le ſort des hommes, que je ſoûmets toûjours à la Providence Divine, n'eſt en rien différent pour ce regard, ſur tout quand on examine les choſes un peu *à la Platonica* comme parlent les Italiens: *Si quid aliud eſt in Philoſophia boni, hoc eſt, quod ſtemma non reſpicit.* Mais je ne connois point de Philoſophes qui aient à mon gré mieux tourné cette penſée que les Pythagoriciens dans Jamblyche. Ceux, diſoient-ils, qui s'amuſent à prêcher leur nobleſſe avec des vanitez preſque inſupportables, montrent bien qu'ils ont la vuë fort courte, de ne régarder que je ne ſai combien de leurs aieuls, & de ne l'étendre que ſur quelques centaines ou milliers d'années pour le plus. Car s'ils l'avoient aſſez forte & aſſez perçante pour pénétrer juſques dans l'immenſité de tous les ſiécles, l'Eternité leur feroit aiſément reconnoître qu'il n'y a perſonne qui n'ait un nombre infini d'ancêtres de toute ſorte de conditions, de Monarques & d'Eſclaves, de Grecs & de Barbares; & par conſequent qu'un homme ne ſauroit être plus ridicule, que de vouloir prendre de l'a-

*Sen. ep. 44.*

*Protrept. ad Pyth. cap. 14.*

vantage du côté de ſa Généalogie. Je me veux contenter de ce raiſonnement philoſophique, & me taire de ceux qui ont témoigné bien plus d'animoſité contre la Nobleſſe que les ſectateurs de Pythagore. Socrate maintenoit non ſeulement, qu'elle ni les richeſſes n'avoient rien d'honnête en elles, ni qu'on dût eſtimer; mais qu'elles étoient mêmes la ſource de toute ſorte de maux. Et Diogene nommoit, conformément à cela, l'extraction glorieuſe, & tous ces titres ſpecieux de naiſſance, des excuſes de mal-faire, & des couvertures de crimes, προσωπεῖα κακίας.

*Diog. Laërt.*

Pour former maintenant quelque réſolution ſur des ſentimens ſi differens, & dont je ſai bien que les derniers mal pris vous ſeroient auſſi préjudiciables qu'à perſonne, je penſe qu'on peut dire de la Nobleſſe, ſelon nôtre dernier propos, qu'elle eſt comme une lumiere qui éclaire, & fait paroître davantage le bien & le mal de ceux qui la poſſédent. *Majorum gloria poſteris quaſi lumen eſt, neque bona eorum, neque mala in occulto patitur.* Un Noble vertueux a de grandes prérogatives: L'honneur héréditaire dans les Arts eſt bien plus illuſtre: Et celui qui emporte le prix des Ieux Olympiques a beaucoup plus de

*Sall. de bello Iugurth.*

*Lib. 2. de vi. Soph. in Hermocr.*

le gloire, dit Philoſtrate, s'il eſt d'une Mai-on déjà victorieuſe.

Mais ſi un Noble eſt ſans vertu, ſes defauts aroiſſent au double, & ſon infamie croît utant à proportion de ſon rang, que de ſon ice. Quant à la Roture, elle a véritable-ıent ſes diſgraces, qui n'empêchent pas ourtant que ceux qui en ſont incommodez e ſe puiſſent élever par leurs propres méri-:s, & ſe rendre d'autant plus conſidérables u'ils ont eu ce puiſſant obſtacle à leur avan-ement. Il n'y a point de perſonne raiſonna-le qui ne doive préférer une gloire que la ertu fait naître, à celle qui finit par le vice.

*Si modò non cenſus, nec clarum nomen avorum,*
*Sed probitas magnos ingeniumque facit.* *Ovid. 1. de Ponto el. 10.*

'eſt pourquoi chacun ſe doit accommoder oucement à ſa condition, pour ſe prévaloir, il eſt noble, des avantages que lui peut don-er ſa naiſſance; & s'il eſt autre, pour ſur-ıonter glorieuſement toutes les difficultez ue la Fortune lui avoit préparées en venant u monde du côté de ſes parens. Les Ro-ıains avoient ſans doute la même penſée, ors qu'ils érigerent des Autels à cette Divi-ité qu'ils nommoient *Fortunam Primigeniam*, *Dion Caſſius l. 42.* fin de ſe ſouvenir toûjours par ſon aſſiſtance e l'état auquel ils étoient venus ſur terre,

& de la qualité dont en naiſſant ils avoient hérité de leurs Majeurs, pour nous ſervir de leur propre terme.

Cela préſuppoſé de la ſorte, nous ajoûterons qu'à la vérité, généralement parlant, la Nobleſſe nous porte à une civilité de mœurs qui s'eſt toûjours fait rémarquer, & qui paroît ſur tout lorſqu'on l'oppoſe aux rudes façons de faire d'un peuple groſſier. Car on voit preſque en tous lieux ce que Gondomar diſoit il y a peu de tems de l'Angleterre, que le ſon y étoit véritablement très groſſier, voulant parler des menuës gens ; mais qu'en recompenſe la farine s'y trouvoit fort deliée, pour dire que les Grands y étoient auſſi courtois & auſſi accomplis qu'on eût pû le deſirer. L'importance eſt qu'à conſidérer la Nobleſſe de cette façon, elle ne comprend pas ſeulement celle d'extraction; l'autre qui vient de la vertu d'un chacun, & qui n'eſt pas plus ancienne que nous, puiſque nous en ſommes les artiſans, s'y trouve auſſi envelopée. Or tout ce diſcours n'étant fait que pour la précedente, puiſque ce ſont les comportemens de Damaſippe remplis d'une vanité ridicule, qui nous l'ont fait entreprendre, il la faut ſeparer de celle qui eſt toûjours humble, & qui ſera ſans doute la premiere à condanner

la ſotte préſomtion d'un ſemblable Thraſon. Quoi? qu'un homme comme lui auroit droit de gourmander tous ceux de vôtre condition, ſous le prétexte qu'il ſe mêle de manier des chevaux; de reclamer un oiſeau; de parler à des chiens; de batre le Païſan; de ne paier point ſes dettes; & ſur tout, de ne ſavoir point de Latin? Vraiment je ne m'étonne plus ſi les Centaures des Poëtes, qui nous repréſentent de tels Cavaliers, étoient fils de Nephele ou d'une Nuë: ni de cette façon de parler proverbiale des Anciens, *mens non ineſt Centauris.* Je ſai bien qu'il n'eſt pas poſſible d'empêcher qu'il ne ſe trouve de ſemblables frelons parmi les abeilles, & que la Politique mêmes ſoûtient qu'ils ne ſont pas inutiles dans un Etat monarchique, parce que les ſaillies des inferieurs lors qu'ils s'échapent, s'émouſſent contre la fierté de ceux-là, qui ſont comme une barriere entre les petits & la Majeſté du Souverain. Mais cela ne m'empêchera pas d'être au moins de l'avis de quelques-uns, qui les comparent aux baliveaux, dont le grand nombre gâte les taillis, de même que la multitude des inſolens, de qui nous nous plaignons, afflige beaucoup de Provinces. A cauſe qu'ils ſe diſent être iſſus d'une race plus ancienne que la Lune, auſſi

bien qu'autrefois ceux d'Arcadie : ou qu'ils proteſtent que rien ne les empêche de montrer comme ils ſont de meilleure tige que Codrus, ni que tous les *Hidalgues* des Pyrenées, ſinon que les titres de leur nobleſſe furent ſubmergez dès le tems du Deluge ; il ſemble que le reſte des hommes ne ſoient faits que pour ploier ſous eux. Ne vous ſouvient-il pas d'avoir vû dans Suetone, que Marc-Antoine reprochoit l'extraction à celui qui a fait nommer Auguſtes tous les Empereurs, parce qu'il n'y trouvoit pas aſſez de pureté de ſang, ni de vraie nobleſſe ? Et n'avez-vous pas pris plaiſir de lire autrefois dans quelque ſuite de la Celeſtine, qu'un de ces Matamores jugeoit que la Maiſon d'Autriche eût pû prétendre d'être la plus illuſtre de la Terre, ſans ce defaut de n'être pas ſortie des montagnes de Leon ? Tenez pour aſſuré que vous avez eu à faire à une perſonne de pareille trempe d'eſprit, qui ſeroit bien fâchée de ceder en impertinence à qui que ce fût. Et ſi les conjectures de l'avenir peuvent contribuër quelque choſe à vôtre ſatisfaction, recevez de moi pour concluſion cette Prophetie, que vôtre homme eſt pour ſervir un jour d'exemple nouveau au dernier chapitre du livre de Boccace des Nobles mal-heureux.

*Art.* 2.

## V.

## DES OFFENSES, ET INJURES.

Il y a peu de perſonnes qui ſoient tout de bon de l'avis de Platon & d'Ariſtote; que comme il eſt plus avantageux d'obliger que d'être obligé, il vaille mieux au contraire recevoir une injure que de la faire. Et il s'en trouve encore moins qui aient cette fermeté dont parle Seneque, laquelle empêche de reſſentir les offenſes, & par conſequent de s'en vanger; de même qu'il y a des corps ſi ſolides qu'ils renvoient la flêche ou le boulet ſans être tant ſoit peu penetrez. Si faut-il avouër qu'on ne ſauroit voir de plus beau ſpectacle ici bas, que ce Sage des Philoſophes, qui reçoit tous les coups qu'on lui porte, ainſi qu'un écueil toutes les tempêtes, ſans être ébranlé; & qui pareil à un Lion généreux mépriſe les violences qui lui ſont faites, comme celui-là le cri des chiens ſans ſe retourner, & ſans témoigner la moindre émotion. En effet, je tiens qu'il eſt plus avantageux, parce qu'il eſt plus honorable, de recevoir des outrages qui ne ſont nulle impreſſion ſur nous, que de n'en recevoir point du tout. Nous ne pouvons faire paroître nôtre force, que contre celle qui nous eſt faite

ceux qui ont parlé de ce grand Perſonna-
ɔnt obſervé qu'il n'avoit point de qualité
ɔpre ni ſi particuliere, que celle qui le
ɔit impaſſible aux injures. Je ne veux
: conſidérer ce qu'il endura de ſa femme,
/ec quelle ſerenité d'eſprit il ouït reci-
omedies d'Ariſtophane, qui ne le diffa-
nt que pour le perdre. Voions par un
eux autres exemples, quelle pouvoit
la conſtitution de ſon ame à ſouffrir les
ges qui ſurprennent davantage, & qui
les plus extrémes. Aiant reçu un coup
ed de quelqu'un, tous ceux, dit Dioge-
ans ſa vie, qui virent l'inſolence de
on demeurerent ravis de ſa patience, &
: qu'il proteſta qu'il n'en étoit pas plus
, que ſi un cheval ou un âne l'euſſent
: par mal-heur de la même façon. Mais
ıi bailla un ſoufflet un autrefois, où Se-
e nous apprend qu'il fit bien paroître le
'oir abſolu de ſa raiſon ſur tous les trou-
que peut exciter la partie iraſcible. A
: eut-il été frappé, qu'au lieu de témoig-
le l'aigreur contre celui qui l'excedoit;
: une choſe fort fâcheuſe, dit-il en riant,
les hommes ne puiſſent ſavoir quand il
t à propos pour eux de ſortir du logis
un habillement de tête. Certes nous

*Arria. l. 2. cap. 12.*

*Lib. 3. de ira c. 11.*

pouvons assurer deux choses là dessus, que Socrate s'étoit mis en quelque façon au dessus de l'humanité, quand il parloit ainsi, & que ce miserable qui eût le courage de le toucher si barbarement, s'en étoit tout-à-fait dépouillée. Je n'ignore pas qu'on attribuë une semblable repartie à Diogene, & que Seneque fait aussi recevoir un soufflet à Caton, qui reconnut avoir bien senti le coup, mais non pas l'injure : de sorte qu'il n'y avoit point de pardon à démander non plus qu'à donner pour cela. Ce sont des preuves redoublées dont la conformité sert à nôtre théme, & que j'étendrois davantage si je ne trouvois plus à propos de passer à d'autres exemples. On écrit de Crates que pour s'accoûtumer à la souffrance des mauvaises paroles, il en disoit lui-même à des femmes folles & débauchées qui lui en renvoioient des barques pleines, ou des chariots chargez, pour user des métaphores d'Homere & de Lucien. Mais ce que pratiqua le même Philosophe aiant été blessé au visage, me semble beaucoup plus considérable. Il se contenta pour toute satisfaction de mettre sur sa plaie un écriteau pareil à celui des Peintres, de la main d'un tel, *Nicodromus faciebat*. Qu'y a-t-il de plus injurieux que de cracher au visage ? Diogene le

*Lib. 2. de tranq. cap. 14.*

*Ilia. 2. In Edn.*

Stoïcien diſcourant en public, un jeune homme fut aſſez inſolent que de lui lancer un crachat qui lui couvrir toute la face; & pource que Diogene étoit alors ſur le diſcours de la colere, Je m'empecherai bien, dit-il, de me fâcher pour cela, encore que je doute fort s'il ne ſeroit point à propos de le faire. Celui qui le rapporte ainſi, trouve que Caton digéra plus généreuſement encore un ſemblable affront; pour le moins y a-t-il plus de pointe dans ſa repartie. En plaidant une cauſe où il prononçoit ſans doute quelque choſe qui ne plaiſoit pas à Lentulus, ce témeraire eût l'effronterie de lui cracher au nez. Caton ſans s'émouvoir davantage, lui dit en s'eſſuiant, Je témoignerai par tout, Lentulus, que ceux-là ſe mécontent grandement qui aſſurent que vous n'avez ni bouche ni éperon. Ses propres termes m'obligent d'uſer de cette façon de parler Françoiſe qui approche du Latin dont il ſe ſervit, encore qu'elle ait la ſignification differente, & qui ne touche point l'impudence de l'action; parce que la traduction mot pour mot n'auroit point de grace, *affirmabo omnibus, Lentule, falli eos qui te negant os habere.* Cette ſaillie ſi étrange en pleine audience, & devant les Juges, me fait ſouvenir de ce qu'a écrit *Sen. lib. 3. de ira. cap. 28.*

*Probl. sect. 3. qu. 2.* Ariſtote d'un Satyrus Clazomenien, à qui l'on fut contraint de boucher les oreilles cependant qu'on plaidoit contre lui, parce qu'il étoit impoſſible qu'il ne repartît avec mille injures, bien qu'il ne laiſſa pas enfin de le faire, d'autant qu'on lui rendit l'ouïe un peu trop tôt. Il ne faut pas oublier la modération d'Ariſtide dans un cas tout pareil aux précedens, dont néanmoins Plutarque ni Cornelius Nepos qui ont écrit ſa vie, ne font aucune mention. Seneque ſeul témoigne que comme on ménoit au ſupplice, c'eſt ainſi qu'il parle, cette image vivante de la Juſtice, un infame maraut uſa de la même indignité en ſon endroit que nous venons de repréſenter en parlant de Diogene & de Caton. Ariſtide ſe tournant alors vers le Magiſtrat qui l'aſſiſtoit, Avertiſſez, lui dit-il en ſoûriant, cet honnête homme, qu'il éternue une autre fois plus civilement & de meilleure façon, *admone iſtum ne poſteà tam improbè oſcitet*; il me ſemble qu'en baillant, on n'a pas accoûtumé d'incommoder perſonne de la ſalive, comme il arrive parfois en éternuant; ce qui me rend encore ici mauvais traducteur des dictions, n'en trouvant point des nôtres où le jeu qui eſt en celle de *oſcitet*, ſe rencontre.

Mais parce qu'il arrive bien plus ordinairement qu'on tâche de nous offenſer par de mauvais propos, que par des actions ſi violentes, & que d'ailleurs l'injure de la langue ne pique pas moins quelquefois les hommes de grand cœur que celle de la main, voions avec-quel mépris, des Rois, même de la plus haute conſidération, ont fait gloire d'entendre de fâcheuſes paroles. L'ancienne Hiſtoire n'a rien de plus rémarquable là deſſus, que ce qui ſe paſſa entre Philippe de Macedoine & les Ambaſſadeurs des Atheniens. Dans l'audience qu'ils eurent de lui il leur tint entr'autres propos obligeans celui-ci: Dites-moi, je vous prie, ſi je puis faire quelque choſe qui doive être agréable aux Atheniens? L'un des Ambaſſadeurs nommé Demochares répondit ſur le champ, Oui, en vous mettant une corde au cou. Philippe fit taire tous ceux qui murmuroient contre cet impudent, lequel ſans doute méritoit mieux le nom de Therſite, que celui de Parrheſiaſte que ſa mauvaiſe langue lui acquit; & ſe contenta, le renvoiant ſans violer en ſa perſonne le droit des Gens, de dire à ſes collegues, qu'il laiſſoit aux Atheniens à juger qui étoient les plus ſuperbes & les plus inſupportables, de ceux qui uſoient de telles reparties, ou de

*Sen. l. 3. de ira cap. 23.*

ceux qui les enduroient patiemment. J'ai fait voir ailleurs, qu'un autre Philippe d'Eſpagne ne fut pas moins moderé du tems de nos peres, à l'endroit d'un Docteur qui avoit médit publiquement de lui à l'occaſion de quelque nouvelle impoſition, le faiſant mettre en liberté après qu'il eût reconnu n'avoir jamais reçû aucun déplaiſir de ſa Majeſté, par cette favorable raiſon pour le criminel, qu'à moins que d'être fou l'on ne ſe porte pas à outrager de paroles ceux de qui l'on n'a jamais été offenſé. Ce fut le même Philippe Second qui augmenta généreuſement les gages des Docteurs de Conimbre, au lieu d'abolir leur Univerſité, comme beaucoup le lui conſeilloient, à cauſe des animoſitez étranges qu'ils avoient fait paroître contre lui, dans des écrits compoſez exprès pour le rendre odieux devant ſa conquête du Portugal. Mais il n'y a point eu de Princes qui ſe ſoient rendus plus admirables que les nôtres par cette ſorte de clemence; & d'autant que les exemples ſont infinis, je me réduirai à deux qui ne ſont ni ſi anciens qu'on en puiſſe douter, ni ſi recens qu'ils doivent être ſuſpects de flaterie. Pour les partager entre l'un & l'autre ſexe, le premier ſera d'un Roi, & le ſecond d'une Reine. L'inſolence fût telle dans Paris ſous Louis

*Inſtr. de M le Dauphin, pag. 54. & 55.*

*Cabrera lib. 10. cap. 17.*

*Thuan. lib. 73.*

Douziéme, qu'il fut joüé en plein théatre & repréſenté comme un infame avaricieux qui bûvoit dans un grand vaſe plein d'or ſans ſe pouvoir raſſaſier. Chacun penſoit que le Roi s'en reſſentiroit, qui n'en fit néanmoins que rire, & loüa même l'invention de celui qui étoit auteur de la Farce. Catherine de Medicis entendit de ſes propres oreilles des Goûjats qui la diffamoient ſi étrangement que ſon honneur ne pouvoit pas être plus mal traité. Un grand Cardinal à qui pour lors elle parloit à une fenêtre, lui dit qu'il alloit donner ordre que ces coquins fuſſent pendus tout ſur l'heure. Elle l'empêcha, & ce lui fût aſſez de leur crier qu'ils allaſſent médire plus loin de celle qui leur permettoit de faire rôtir l'oie, & de la manger tout à leur aiſe. Sans mentir c'eſt avoir une modération d'eſprit d'autant plus rémarquable, que la plûpart de ceux que la Fortune a élevez à un ſi haut point, ſe laiſſent aiſément tranſporter à la colere, & ont exercé ſouvent de grandes vengeances pour de moindres ſujets, la meſure de leur pouvoir étant preſque toûjours celle de leurs paſſions. Le mot de chevre rendoit criminel celui qui le prononçoit ſous Caligula, parce qu'il étoit chauve. Hermias

qu'on repréſente d'ailleurs pour un Prince plein de bonté, ne pouvoit jamais ſouffrir que perſonne parlât de coûteau ni de ſection s'imaginant que cela le régardoit comme Eunuche. Et le pere d'Alexandre, de qui nous venons de priſer ſi fort la retenuë, ne laiſſoit pas de témoigner du dépit contre ceux qui venoient à diſcourir de la vuë, & ſur tout des Cyclopes, depuis qu'il eût perdu l'un de ſes yeux. Quoiqu'il en ſoit, nous apprenons du Texte ſacré, qu'Eliſée arrivant à Bethel, ville de Samarie, maudit une troupe d'enfans qui l'appelloient chauve avec dériſion, dont il y en eût quarente-deux qui furent mis en piéces par deux Ours en conſequence de cette malediction. Ce fût en apparence une grande punition pour la faute, & néanmoins ſans prendre le Ciel à garand dont on ne ſauroit trop reſpecter les jugemens, on a vû des vengeances plus grandes encore, parce qu'elles ſe ſont étenduës juſques ſur des peuples innocens, & des Provinces entieres, pour des paroles mal dites, & des injures dont on ſe vouloit reſſentir. Polybe nous découvre que tout le fondement de cette grande guerrre que les Grecs nommerent Sociale, fût l'injure dite par Sciron Ephore des Meſſeniens à Dorimachus Capitaine des Eto-

*Lib. 4. Reg. c. 2.*

*Lib. 4. Hiſt.*

ens. Celui-ci prit ſi à cœur le nom que autre lui donna d'un maraut appellé Babyrta uquel il reſſembloit, que pour s'en vanger excita cette grande tempête dont toute la rece ſe trouva enfin agitée. L'imperatrice ophie femme de Juſtin Second, aiant écrit l'Eunuche Narſes qu'il ſe mêlât de la que-ouïlle, il fut ſi outré de ce reproche, & en onçût une telle indignation, qu'à l'aide des mêmes Danois ou Lombards dont il s'étoit ervi contre les Gots, & qu'il fit paſſer de Iongrie en Italie, il la mit toute en proie à es peuples Barbares. En effet ils l'occupé-ent trois ans après au nombre de deux cens ille ſous leur Roi Alboinus, & la poſſedé-ent deux cens quatre ans enſuite. Qui ne uit que la plûpart des guerres de nôtre Roi ouïs Onziéme n'eurent point d'autre origi-e que des paroles de mépris qui furent dites e part & d'autre entre les François & les Eſ-agnols, après des conferences où la ſimpli-ité de ſes habits le penſa rendre ridicule? Or ous ces mauvais effets que des propos inju-ieux ont ſouvent cauſé dans le monde, nous nontrent d'un côté combien on doit être oigneux de les éviter; & nous font voir de 'autre la grandeur du genie de ceux qui ont enu non ſeulement pour une vertu Roiale

d'endurer une offenſe ſans reſſentiment, & d'être diffamé en bien faiſant, ſelon le dire d'Antiſthene à Cyrus; mais qui ont crû même qu'il y avoit quelque choſe de divin à le pratiquer de la ſorte, puiſque Dieu ſouffre bien l'impieté de ceux qui crachent contre le Ciel, & qui oſent médire de ſa Toute-puiſſance: *etiam Deos aliqui verbis ferocioribus increpant, nec ob id quemquam fulmine ictum audimus.* Il faut que je diſe encore un mot ici de la clemence des Souverains en de ſemblables rencontres, non pas tant pour la leur recommander, qu'à cauſe que les hommes de condition mediocre doivent avoir honte, ce me ſemble, de ſonger à la vengeance, & de prendre tellement à cœur les injures qui leur ſont faites, ſi ceux-là ont eu aſſez de pouvoir ſur eux pour les negliger. Suetone nous en aſſure à l'égard de Ceſar; *Auli Cecinæ carminoſiſſimo libro, & Pitholai carminibus maledicentiſſimis laceratam exiſtimationem ſuam, civili animo tulit.* Il nous fait voir le refus d'une lettre d'Auguſte à Tibere, par laquelle le premier enjoint à ſon ſucceſſeur de ne faire nul conte de ceux qui parloient mal d'eux, pourvû qu'ils ne leur fiſſent point de mal. Et il nous rapporte cette belle ſentence du même Tibere, que dans une ville libre com-

*Arria. l. 4. c. 5.*

*Tite Live. Dec. 5. l. 5.*

*Art. 75.*

*In Oct. art. 51.*

me

me étoit celle de Rome, l'eſprit & la langue des hommes y devoient joüir d'une entiere liberté. Mais afin de n'être pas obligé à nommer presque tous ceux qui ſuivent ces trois premiers Empereurs, arrêtons nous à l'excellente reſcription de trois autres, Theodoſe, Arcadius & Honorius, qui porte qu'au cas que quelqu'un eût médit de leurs Majeſtés, ou de leur Gouvernement, ils veulent qu'on mépriſe ſa faute, s'il l'a commiſe par legéreté: qu'on en ait pitié ſi ça été par folie; & qu'on le renvoie même ſans lui faire autre mal, encore que ſon intention ait été de les injurier; ſe reſervant à eux ſeuls en ce cas-là le pouvoir d'examiner par les circonſtances du fait s'il eſt puniſſable, ou non.

*In Tit. art. 28.*

*Cod. l. 9. tit. 7.*

Nôtre principal deſſein étant de profiter aux particuliers & à nous-mêmes par nos petites meditations, je quitterai ces grands exemples pour venir aux raiſons qui peuvent obliger toute ſorte de perſonnes au mépris des injures. Theophraſte enſeignoit à guérir la morſure des Viperes par le ſon des flûtes: Trouvons le remede aux offenſes de l'ame dans l'harmonie du diſcours, & faiſons de nos raiſonnemens un lenitif contre ce que l'injure peut avoir de plus poignant & de plus douloureux.

Si j'ai reçû un outrage, il faut neceſſairement que ce ſoit de celui que je tenois ou pour mon ami, ou pour mon ennemi, ou pour indifferent. Au premier cas, les loix de l'amitié m'obligent à croire de mon ami qu'il a fait ce qu'il ne vouloit pas faire, & cela le rend excuſable. Au ſecond, je n'ai pas ſujet de me plaindre; pourquoi euſſai-je attendu un autre traitement de mon ennemi? il n'en a uſé que comme il devoit. Que ſi j'ai été attaqué par un homme indifferent, je dois avoir auſſi pour indifferent tout ce qui vient de ſa part. N'aiant nulle habitude avec lui, j'empêcherai bien qu'il prenne cet avantage ſur moi, de me pouvoir fâcher quand bon lui ſemblera. Celui qui dit à l'Ecoſſois qu'on ſe mocquoit de lui, eût pour réponſe, Et moi je me moque d'On. Certes la penſée fut très bonne, nonobſtant la barbarie de ſon langage.

Conſidérons d'ailleurs que nôtre reſſentiment ne peut aller que contre une perſonne ou plus foible, ou plus puiſſante que nous. Si elle eſt plus foible aions-en pitié, & donnons à l'humanité ce que nous voudrions qu'on nous accordât en ſa conſidération. Si ſes forces ſont plus grandes que les nôtres, aions pitié de nous-mêmes, oublions ce dont

nous ne ſaurions nous ſouvenir qu'à nôtre ruine, & ſoions miſericordieux au moins par nôtre propre interêt.

Peut-être que c'eſt la premiere fois que nous avons été offenſés de celui de qui nous nous plaignons. Remettons-lui donc une faute qu'il n'avoit point encore faite, & que vrai-ſemblablement il ne commettra jamais. Que ſi nous avons déjà ſouffert pluſieurs fois la même choſe, endurons encore celle-ci comme les autres, nous y aurons moins de peine y étant déjà tout accoûtumés; ne perdons pas le fruit de nôtre patience paſſée, & faiſons que nôtre bonté l'emporte à la longue ſur une malice perſéverante.

Mais j'ai crainte que cette même patience ne me ſoit préjudiciable, & qu'elle ne faſſe tort à mon innocence. Comme s'il y en avoit quelqu'une qui pût éviter les dents de la médiſance? Et comme ſi la calomnie qui n'a pas épargné les Socrates, ni les Catons, ni le Fils de Dieu même, devoit uſer de reſpect en notre endroit? Ne laiſſons pas d'être vertueux, quelque inconvenient qui s'y trouve; c'eſt fermer la porte aux bonnes actions de les examiner de la ſorte.

Quoi, faut-il donc permettre que les mé-

chans parlent mal de nous impunément? leur donnant cette qualité, nous disons qui les doit faire mépriſer. Si des gens bien pouvoient tenir les mêmes diſcours, ſeroit plus raiſonnable de les prendre à ce & de s'en émouvoir. Pour ceux qui ne roient rien dire de bien, ce n'eſt pas merle s'il ne ſort que du mal & des ordures leur bouche. Nous ſupportons bien mauvais propos d'un fiévreux, & d'un p netique; pourquoi non ceux d'un malic ſi la malice a ſes accés & ſes déréglemens ſi naturels que la fiévre & la phréneſie puiſque nous aurions honte de nous offi contre un chien qui abaie, ou contre un val qui ruë, ne ſerons-nous pas ridicu nous témoignons du reſſentiment de ce dit une perſonne ſans raiſon, & qui ſuit petuoſité de la nature, comme l'une & l

*Sen. l. 3. de ira. c. 27.* de ces animaux? *Quam iniquus es, apud hominem eſſe ad impetrandam veniam noce* ce conte c'eſt un grand deſavantage ſo d'avoir le charactère ou la figure d'un me, puiſqu'elle nous empêche d'être a vorablement traités que les bêtes, ve nous uſons de beaucoup plus d'indulge

En tout cas, voions un peu quelle e jure qui nous transporte ſi fort, & qu

rouvons ſi difficile à digérer. S'il n'eſt queſtion que de quelques paroles mal dites, je m'étonne qu'une choſe ſi legére produiſe de ſi étranges effets. Prenons y garde, nous ſerons étonnés que ce qui nous pique ici comme injurieux paſſe pour indifferent, ou mêmes pour honorable chés nos voiſins, qui s'offenſent d'autres termes dont nous ne ferions que rire. Le mot de Garce ſe prend en bonne part dans tout le Languedoc: Celui de Coion eſt un ſurnom honorable dans Bergame: Et ceux de la Maiſon des Guevares ſe glorifient d'être nommés Larrons. Nous faiſons cas du titre de Baron, il ſignifie en vieux Gaulois un homme de néant, & qui eſt ſorti de fort bas lieu. Les Strabons, les Scaures, ni les Labeons n'euſſent pas voulu être autrement appellés parmi les Romains, quoi que leurs noms fuſſent des ſobriquets qui feroient aujourd'hui mettre la main à l'épée à beaucoup de perſonnes. Il n'y a donc que l'opinion, & nôtre pure fantaiſie, qui nous faſſe trouver mauvaiſes des paroles dont l'on n'eſt bleſſé qu'en un certain lieu, & durant un tems ſeulement; comme ſi elles étoient de la nature de ces maladies qu'on nomme chroniques & periodiques, parce qu'on n'en reſſent le mauvais effet que de tems en tems, & par

*Mariana l. 8. c. 4.*

des ſaiſons qui les rendent plus perilleuſes qu'elles ne ſont de leur propre nature.

En vérité c'eſt une choſe étrange, que nous nous offenſions des mêmes diſcours que nous ſommes bien aiſes de tenir aux autres; & que nous nous formaliſions de certaines actions de ceux qui converſent avec nous, dont nous voulons bien uſer en leur endroit. Chacun tâche de faire le Roi, & dans une condition médiocre tout le monde s'attribue des paſſe-droits de Souverain, & des licences tyranniques, de dire & faire à autrui ce que perſonne ne veut endurer de ſon égal, ni ſouvent encore de ſon Superieur.

Combien de fois nous arrive-t-il de nous plaindre mal à propos de ceux qui n'ont eu nulle intention de nous mécontenter, & qui ſont par conſequent fort loin d'avoir failli? Juba, le même peut être que Ceſar avoit mené en triomphe, & qui pour être fils de Roi ne laiſſa pas d'être un des plus excellens Ecrivains de ſon ſiecle, ſe promenant à cheval par la ville de Rome, couvrit de boue par une mauvaiſe démarche de ſon cheval quelqu'un qui l'en voulut quereller. Et quoi, lui dit-il, me prenés-vous pour un Hippocentaure? Il eût certes raiſon. Les fautes de ſa monture ne lui pouvoient pas être imputées

*Quintil. l. 6. Inſt. c. 3.*

ſans injuſtice. Il n'y a que le deſſein qui faſſe l'injure. Et nous ne ſommes pas moins iniques tous les jours que celui à qui il eût affaire, quand nous prenons à partie des perſonnes qui n'ont nulle mauvaiſe volonté pour nous, & qui n'ont penſé à rien moins qu'à nous deſobliger.

Suppoſons néanmoins qu'on nous ait parlé en de très mauvais termes, & avec une intention encore pire de nous déplaire. Donnerons-nous ce pouvoir ſur nous au premier venu de troubler nôtre repos, autant de fois que l'humeur lui prendra de l'entreprendre? Pour moi je m'empêcherai bien d'y conſentir. Si quelqu'un a deſſein de me faire une injure, il n'eſt pas en ſon pouvoir d'en venir à bout ſi je n'y conſens. Il a beſoin de moi pour exécuter ſon intention. Et dequoi lui ſuis-je rédevable, pour obéir à toutes ſes volontés? Tant s'en faut, je veux être Stoïcien pour ce regard, *nemo lædituꝛ niſi à ſeipſo;* on ne ſauroit rien faire en cela ſans mon approbation: & quelque envie qu'on ait de m'outrager, je n'endurerai point d'outrage ſi je n'y donne les mains, & ſi je ne m'ouvre le ſein à moi-même pour recevoir le coup. *Nullam mihi injuriam facitis, ſicut ne Diis quidem i qui aras evertunt. Sic veſtras hallu-* *Sen. l. de vita beat. cap. 26.*

*cinationes fero, quemadmodum Iupiter optimus maximus ineptias Poëtarum.* Car pour ce qui eſt des termes injurieux, qui m'empêchent de les prendre comme Hercule ceux des Lydiens; comme les femmes qui ſacrifioient à Céres Eleuſine ceux qu'elles s'entrediſoient; ou comme les Egyptiens à la crue du Nil les rudes mots dont ils attaquoient les Etrangers par une eſpece de divertiſſement qui ſe pratique encore aujourd'hui ſur beaucoup d'autres rivieres? Il y a des injures, dit-on, qui tournent à profit, & des maledictions qui engraiſſent. Le Cumin devient plus beau lors qu'il eſt ſemé avec exécration. Et le Baſilic ne croît jamais mieux, à ce que Hine adde *L. 9. Nat. hiſt. c. 7.* que quand on charge ſa graine d'imprecations en la mettant en terre. Ce n'eſt pas aſſez que de mauvaiſes paroles puiſſent faire grand mal, ſi elles ſont même quelquefois profitables. Gardons-nous donc bien de nous émouvoir trop, pour une choſe de ſi petite conſidération, qu'on la peut mettre au rang des indifferentes.

Un tel a déchiré mon honneur, & fait en toutes façons ce qu'il a pû pour ruiner ma renommée. Je ne m'en étonne pas. *Ariſt. l 2. de hiſt. an.* ſuit en cela ſimplement ſa nature, il lui eſt impoſſible d'en uſer autrement. Dem-

qu'on voit des poiſſons qui ont des dents ſur la langue, il ſe trouve des hommes qui ne remuënt la leur que pour mordre. Elle porte le feu & la flamme par tout, comme la queuë des Renards de Samſon. Et au lieu que l'Ourſe polit & anime de la ſienne en léchant, celle-ci diffame & tuë tout ce qu'elle touche. L'on a écrit de la Nation des Pſylles, qu'ils guériſſoient en attirant le venin dans leurs bouches. Ceux dont nous parlons font tout au contraire, il ſort du poiſon de la leur, qui ne pouſſe ſon haleine ſur rien qu'elle n'infecte. Ce ſont des Aſpics qui portent la mort ſur les lévres. Ils font gloire de ne laiſſer aucune réputation entiere. Et n'en trouvant pas aſſés ſur terre à qui ſe prendre, ils attaquent même celle des Bien-heureux. *c. 13. & l. de part. an. c. 1.*

*Et ut putentur ſapere, cœlum vituperant.* *Phædrus lib. 4.*

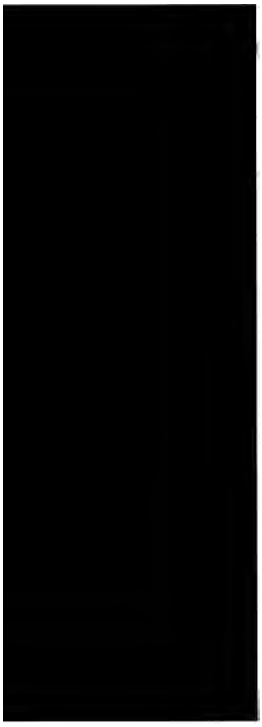
Mais prenons un peu de patience. Salomon nous apprend que l'oiſeau ne revient pas plus naturellement dans ſon nid, que la médiſance retourne ſur ceux de qui elle procede. Et la Belette d'Eſope qui ſe coupe la langue à force de ronger la lime du Serrurier, nous fait leçon de ce qui arrive presque toûjours aux calomniateurs, qui reçoivent enfin ſur eux mêmes la diffamation dont ils ont voulu couvrir les autres. *Proverb. cap. 26.*

Je ſai bien que la médiſance fait quelque fois perdre le cœur aux plus ſages, ſelon les termes du Prédicateur Hebreu, qui la juge pire que l'Enfer : & qui donne à cauſe d'elle de l'avantage à ceux qui ne ſont plus, ſur tous les vivans. Les Romains la nommérent détraction, comme celle qui nous dérobe autant qu'elle peut la choſe du monde que nous devons tenir la plus précieuſe, qui eſt l'honneur. Et néanmoins tous ſes efforts ſeront vains ſi j'ai aſſés de généroſité pour les mépriſer. Marc Antonin compare fort bien l'homme vertueux à une agréable fontaine, dont on a beau troubler l'eau & la ſouiller d'ordures, elle ne laiſſe pas d'en jetter toûjours de claire, & qui retient toute la pureté de ſa ſource. Qu'on me diffame, & qu'on décredite mes actions tant qu'on voudra, ſi j'ai l'ame dans l'aſſiette où je la ſouhaite, je n'en ferai jamais que de bonnes, & qui malgré l'envie ſeront ſans reproche. Je puis même profiter de la calomnie, & me la rendre avantageuſe en la ſurmontant. Le cheval échapé des loups devient, ce dit-on, & plus vite & plus courageux qu'il n'étoit. Celui qui évite une médiſance acquiert de l'adreſſe & des forces, dont il ſe peut prévaloir en beaucoup de rencontres.

*Eccleſiaſtes cap. 7. & 4. & Eccleſiaſt. cap. 28.*

*Lib. 8. de vita ſua.*

Pourquoi porterai-je impatiemment une ıttaque qui eſt la preuve de mon mérite? On ne jette des pierres qu'aux arbres qui ont lu fruit. Les chiens n'aboïent qu'après la ›leine Lune, ſans ſe ſoucier du Croiſſant. Si 'étois pour prendre de la vanité, je croirois ıvoir quelque choſe de recommandable, puiſ- ıu'on m'en veut, & qu'on ſe plaît à me faire ›utrage. N'aions donc point de mauvaiſe ⁄olonté contre ceux qui nous perſécutent; & ſi nous ſommes aſſés vertueux pour cela, ächons leur gré du témoignage qu'ils rendent ans y penſer de ce que nous valons. Imi- :ons, ſi beſoin eſt, le Chameau qui ſe met à génoux devant ceux qui le chargent; & pour :oute vengeance oppoſons nôtre patience à toutes les injures qui nous ſont ou faites ou dites. C'eſt le plus ſûr moien que nous pouvons tenir non ſeulement pour empêcher qu'elles ne nous offenſent, mais encore pour les faire ceſſer. Il n'y a point d'homme qui ait de ſi mauvaiſes paroles, ni en ſi grande abondance, diſent les Turcs dans un de leurs proverbes, qu'un ſourd ne laſſe à la fin. D'ailleurs, on rend l'injure plus grande en s'en plaignant; & beaucoup en attirent une ſeconde pour faire trop paroître le reſſentiment de la premiere.



me dure bien plus long-tems
que la douceur, dont elle dé
un inſtant. Toutes les trois F
ges : leurs paſſions demeurer
tieres ; & quoique nous ſoion
excitent des transports immor
de nos entrailles. Dans quel
nous portent point les fougue
celle-ci ? Son courroux nou
courſes au delà des bornes de l
eſt vrai que les noms ſoient
propres à discerner la ſubſta
ſes, ſelon la doctrine de l'Aca
tique, & du Lycée, ſa colere
bien nommée *ira*, du verbe l
courroux en François, de cou
le nous fait aller jusqu'à des e
il eſt impoſſible de revenir. Q
Piſtoie ces deux grandes factio
& la Noire, qui l'ont peuplé d

per le poing d'un jeune homme venu chés lui après, pour lui demander pardon d'une legere bleſſure qu'il avoit faite à ſon fils? Ils étoient tous deux de la Famille des *Cancellieri*, & cela même avoit obligé les parens de l'aggreſſeur à l'envoier vers l'offenſé recevoir un traitement qu'ils ne ſe pouvoient pas imaginer ſi cruel. Ce pere vindicatif eût le courage, ou plûtôt l'inhumanité, de leur mander après un acte ſi barbare, que les plaïes faites par le fer ne ſe guériſſoient pas avec de ſimples paroles, & qu'il n'y avoit qu'un autre fer auſſi tranchant que le premier qui leur pût ſervir d'appareil. O que la modération & la tranquillité d'eſprit oppoſée à de telles rigueurs a des effets bien differens! Elle met la concorde par tout où elle ſe trouve; & jamais on ne la voit reduite à ſe repentir d'avoir excité des orages qui ne ſe puiſſent appaiſer. Elle eſt pleine de généroſité; & ſa force paroît d'autant plus, qu'on ne voit que foibleſſe dans tous les mouvemens de la vengeance. En effet les femmes imbecilles, les enfans & les bêtes brutes ne s'y laiſſent aller, qu'à proportion de ce qu'elles ſont privées de raiſon. J'ai vû tel crocheteur chargé du poids de deux à trois quintaux ſans ſe plaindre, lequel ne pouvoit ſupporter deux

ou trois mots qui lui paroiſſoient une injure. Prenons bien garde de n'en uſer pas de la ſorte, ſi nous croions avoir le raiſonnement de meilleure trempe. Pratiquons plûtôt le précepte d'Epictete, qui ne veut pas ſeulement qu'on s'amuſe à refuter les médiſances, tant s'en faut qu'il en permette le reſſentiment. Si quelqu'un, dit-il, a parlé de vous en mauvaiſe part, au lieu de vous donner de la peine à faire voir la fauſſeté de l'injure répondés qu'il n'a pas pris ſans doute connoiſſance de tous vos vices, parce que ſi cela étoit, il lui ſeroit aiſé de vous faire bien d'autres reproches. Ariſtote ſe contenta de témoigner le mépris de quelques fâcheux termes qu'on avoit tenus de lui en ſon abſence, par la proteſtation de pardonner même à ceux qui lui donneroient le fouët, pourvû qu'il n'y fût point. Ce n'étoit pas avoir toute la vertu d'un Stoïcien, puiſqu'il ſemble par là qu'il ſe réſervoit la liberté d'en uſer autrement quand il ſeroit preſent. Mais pour le moins nous montra-t-il dans ſa ſecte Péripatetique, combien on doit negliger des offenſes verbales, qui ne firent jamais de mal à un homme de bien.

*Enchir. cap. 44.*

Χρηστὸς πονηροῖς οὐ τιτρώσκεται λόγοις.
*Bonus improbis non vulneratur verbis.*

n voilà aſſés pour une ſeule leçon, l'impor-
ince eſt de la pratiquer, & de la faire plus
ervir à l'uſage de la vie, qu'à l'ornement
u diſcours.

## VI.

## DE LA BONNE CHERE.

CE n'eſt pas ſans ſujet qu'on prend ceux de qui l'on tâche de tirer une réponſe avorable, apres leur repas. Zenon le plus évére de tous les Philoſophes, reconnut que a bonne chere le rendoit de meilleure hu-
eur, & qu'il lui arrivoit la même choſe qu'à ette eſpece de legumes qu'on nomme Lu-
ins, qui perdent leur amertume dans l'eau, omme il quittoit inſenſiblement en buvant e que ſa nature & ſa façon de philoſopher voient de trop auſtere. *Nihil populo Ro-* *Vopiſcus.*
*mano ſaturo poteſt eſſe lætius*, diſoit l'Em-
ereur Aurelien dans une de ſes lettres. Je ne ſouviens auſſi de ce que Pline obſerve *Lib. 30. Nat. hiſt. cap. ult.*
ouchant les Mules, qu'encore qu'elles ſoient i ſujettes à ruër, elles ſe défont néanmoins e cette mauvaiſe habitude lors qu'on leur onne du vin à boire. Et par effet les noms euls de *Lyæus*, & de *Liber*, que les Grecs z les Latins donnerent au Dieu des Feſtins, nontrent bien le pouvoir qu'il a de diſſoudre

tre ; & que vos belles deſcri
beaucoup au genie d'une ra
qu'elle me jette moi-même
m'inſpire de bien loin tant
que je me reſous de répo
des queſtions que vous n
Si mes ſentimens n'ont pas t
té aux vôtres que vous avés
ſur d'autres ſujets, prenés
même qui avés commis ce
de vous rapporter à un bû
ſage de vos brindes. Socr
convive de Xenophon un co
qui ne diſoit mot, d'un cri
nomme παροιναν. Vous
coupable qu'Hermogene, p
bligés à jouër un perſonn
& auſſi importun que le fie
du proverbe des Anciens,
bien d'autres lumieres que

ne & Demoſthene, qu'il fonde principalement ſur ce que le premier n'aimoit pas moins la pureté du vin, que celle de la diction; ni le plaiſir de la table, que l'exercice du barreau: au lieu que Demoſthene faiſant profeſſion de ſobrieté, ne ſe plaiſoit qu'à l'eau *ad aquam dicebat, ſcribebat, cœnabat.* C'eſt toute l'excuſe que vous aurés de moi ſur un aſſés grand nombre de contradictions à la meilleure partie de vos maximes.

Déjà je ne ſaurois approuver les préparatifs dont vous avés uſé de part & d'autre. Cette façon d'Apicius de vous avoir prié tous de ſi bonne heure & avec tant de ceremonie, me fait ſouvenir des Sibarites, qui convioient un an devant le jour du feſtin. *In Symp. Pl.* Et quand vous remarqués que pour obeïr à Socrate, qui veut qu'en de ſemblables occaſions on ſe pare extraordinairement, vous aviés pris un habit neuf, & pour uſer de ſes termes, allant trouver les beaux, vous vous étiés auſſi fait beau: j'ai eu pitié de vôtre condition, & je me ſuis étonné qu'un ſi grand Philoſophe que vous étes, ſçût ſi peu ce que lui étoit avantageux. N'avés-vous pas lû dans Aulu-Gelle l'obſervation du Medecin Eraſiſtrate touchant l'uſage des Scythes, lors qu'ils devoient être long-tems ſans manger? Leur *Lib. 16. Noct. Att. cap. 3.*

préparation pour cela étoit de ſe preſſer fort l'eſtomac & le ventre avec des bandes dont ils s'environnoient, & par ce moien paſſoient pluſieurs jours ſans être travaillés de la faim. Il ne faut pas douter que des habits qui n'ont point encore été portés, & où l'on ſe trouve toûjours incomparablement plus à l'étroit que dans ceux qu'on vient de quitter, ne faſſent à peu près le même effet. Et c'eſt une merveille qu'avant que d'aller prendre un repas, où l'on eſt obligé d'exceder de beaucoup ce qui eſt du vivre ordinaire, vous vous y ſoiés ſi mal diſpoſé, & que vous aiés ignoré ce que les filles & les petits garçons experimentent tous les jours, qu'il n'y a rien qui ôte tant l'appetit qu'un vêtement qui ne fait que ſortir d'entre les mains du Tailleur. Jugés ſi je ſuis en humeur de vous pardonner des choſes de bien grande conſequence, puisque je m'arrête d'abord à ce qui peut ſembler de ſi petite conſidération.

Le choix des conviés eſt ſi important qu'il fait à mon avis l'une des plus eſſentielles parties du banquet. Et je ne doute point que ſi nous avions les livres d'un Heraclides Tarentin, d'un Lynceus de Samos, d'un Hippolochus Macedonien, ou d'autres ſemblables qui ont écrit il y a long-tems ſur cette matiere,

nous n'y remarquaſſions bien expreſſément comme les mœurs & la condition de ceux qui ſe doivent trouver à même table, eſt toûjours ce qui nous la rend le plus recommandable. J'en ai vû des mieux ſervies, & où il ne manquoit rien des choſes qui peuvent contenter presque tous les ſens, dont on ſe levoit néanmoins avec fort peu de ſatisfaction, à cauſe du mauvais rapport de ceux qu'on avoit mis en même lieu, bien qu'ils fuſſent différens d'humeurs, & dans une oppoſition d'inclinations qui ne ſe pouvoit ſurmonter. Horace dit qu'il y a des hommes qui ne font paroître leur eſprit, que par l'apprêt de quelque mets nouveau & delicieux.

*Sunt quorum ingenium nova tantùm cruſtula promit.* *Lib. 2. Sat. 4.*

Mais je tiens que ceux qui ſe mêlent de traiter les autres, ne ſauroient mieux faire connoître s'ils ont du jugement, que par l'élection des perſonnes qu'ils aſſemblent; & que cet article eſt de beaucoup plus d'importance que celui des vivres. C'eſt pourquoi quand vous m'apprenés le ſcandale que cauſa au reſte de la compagnie, le génie particulier d'un de vôtre troupe; je ne puis m'empêcher que je ne l'impute à celui qui en étoit le chef, parce qu'il l'avoit convoquée. En effet il y a

des antipathies de table qui ne ſe peuvent corriger, & qu'on doit par conſequent éviter avec grande précaution. L'Hiſtoire d'Eſpagne nous apprend qu'un Roi de Grenade, Mahometan, fut tué par les ſiens, pour avoir mangé avec Alphonſe Roi de Caſtille qui étoit Chrêtien. Et la nôtre nous fait voir un Roi de Bretagne qu'elle nomme Judicaïle, qui refuſa par religion de diner avec le Roi Dagobert, préferant la table du Référendaire Dadon, qui vivoit ſaintement, ce lui ſembloit, à celle de Sa Majeſté, bien que ce Breton lui fût venu faire la foi & hommage. Je ne vous donne ces exemples ni pour vous ſervir de conſeil, ni pour vous tenir lieu de préceptes; mais ſeulement pour vous repréſenter combien il eſt à propos de ne mettre la nappe qu'à ceux dont on a reconnu les complexions, & qu'on ſait qui ſymboliſent en la plûpart des choſes qui peuvent en de tels rencontres cauſer quelque émotion d'eſprit, d'où vient ordinairement l'alienation des volontés. Car comment pourriés-vous accorder les humeurs tumultueuſes & débordées, telles que vous en connoiſſés, avec celle d'un Sabinianus qu'Ammian Marcellin nous repréſente d'un temperament ſi délicat qu'il ne pouvoit ſouffrir le moindre bruit, ni le moindre deſordre d'un

*Mariana l. 16. c. 3. Chron. Fredeg. 6. 78.*

*Lib. 18.*

feſtin ? Que fera un homme de mœurs honnêtes & moderées, parmi des gens qui croiront que le meilleur de tous les augures c'eſt de combattre pour les plats plûtôt que pour la patrie ? ou qui auſſi effrontés que ce Demylus dont parle Athenée, cracheront en un beſoin, comme lui ſur le meilleur mets qui ſe préſentera, afin d'être ſeuls à le dévorer ? Vous n'ignorés pas la mode qu'avoient autrefois les Scythes, de jetter ce qui reſtoit de vin dans leur couppe ſur les habits des aſſiſtans ; & je me ſouviens de vous avoir ouï remarquer comme la même choſe ſe pratiquoit anciennement, dans l'Allemagne. Si des perſonnes élevées avec quelque ſorte de civilité ſe trouvent parmi d'autres qui ſe plaiſent à des façons de faire ſi barbares, n'auront-elles pas merveilleuſement à ſouffrir ? & n'accuſerés-vous pas d'imprudence celui qui ne les aura fait venir que pour les remplir de dégoûts & de mortification ? Véritablement Lucien a raiſon de faire dire à ce fameux Paraſite, qu'un Philoſophe eſt plus importun dans de telles aſſemblées, qu'un chien dans un bain public. Pythagore ne pouvoit ſouffrir qu'on rompît le pain avec les mains. Il défendoit de ramaſſer ce qui étoit une fois tombé de la table. C'étoit commettre un

*Lib. 5. Deipn.*

*Id. lib. 10.*

*Dial. de Paraſ.*

volontiers. Je n'ignore pas que le luxe & la friandiſe ont ſouvent le pouvoir de corrompre nos mœurs jusqu'à un tel point, qu'un bon Cuiſinier ſe vendoit à Rome quatre talens, dont on eût acheté une douzaine de Grammairiens & de Philoſophes. Caton s'y plaignoit de ce qu'un poiſſon y coûtoit plus qu'un bœuf; & Apollonius ajoûta, parlant à Domitien, plus qu'un cheval marqué à la lettre K, qu'on imprimoit ſur ceux qui étoient d'un prix exceſſif dès le tems d'Ariſtophane. Cela me fait ſouvenir de l'exemtion de tout tribut qu'accorderent les Sybarités aux pêcheurs d'anguilles, parce qu'ils en étoient extraordinairement friands: Et de ce Fricaſſeur qui maintenoit autrefois, qu'on ne pouvoit reüſſir dans ſa profeſſion ſans une très particuliere connoiſſance de la plûpart des Arts, & ſur tout de la Philoſophie; un autre aiant dit à la récommandation du même métier, que ſans lui nous ſerions encore dans l'anthropophagie, qu'il a eu le pouvoir de bannir du monde par le bon aſſaiſonnement des viandes permiſes. Mais qui peut ignorer la diffamation des Sybarites, ou de leurs ſemblables? Et qui n'a point en horreur les appetits deſordonnés d'un Vitelius; les diſſolutions encore plus grandes d'un Heliogabale, ſi nous

*Philoſtr. l. 8. c. 3.*

*Athen. l. 12. & 13. Id. l. 7. & 14.*

en croions Lampridius; auſſi bien que les dépenſes de table prodigieuſes de cet Antiochus, qui lui purent faire changer ſon nom d'Epiphane ou de Splendide, en celui d'Epimane ou de Furieux? Quant à moi, tant s'en faut que j'eſtime tout ce raffinement de ſaupiquets, ni cette élite curieuſe de bons morceaux, qu'à mon avis nous n'avons rien de plus à craindre que cela; ſoit pour la ſanté du corps, ſoit pour celle de l'eſprit. Je l'ai ainſi appris de ce même Apollonius dont je viens de parler, qui crût & ſuivit dès le commencement de ſa vie cette importante maxime; Que pour faire bien porter l'une & l'autre de ces deux parties qui nous compoſent, il faloit commencer par la purgation du ventre, & par le regime de la bouche. Prenons-y garde de près, nous trouverons avec Seneque, qu'il n'y a choſe du monde de la-quelle nous nous puiſſions mieux paſſer que d'un Soldat, & d'un Cuiſinier, *tam ſupervacuus generi humano coquus, quam miles.* La multitude des mets, & leur different apprêt, a causé la grandeur auſſi bien que la diverſité des maladies. Et celui qui comptera le nombre des Cuiſiniers de Paris, comme ce grand homme faiſoit ceux de Rome, ne s'étonnera pas de voir multiplier nos infirmités à pro-

*Philoſt. l. 1. c. 5.*

*Epiſt. 91.*

volontiers. Je n'ignore pas que le luxe & la friandiſe ont ſouvent le pouvoir de corrompre nos mœurs jusqu'à un tel point, qu'un bon Cuiſinier ſe vendoit à Rome quatre talens, dont on eût acheté une douzaine de Grammairiens & de Philoſophes. Caton s'y plaignoit de ce qu'un poiſſon y coûtoit plus qu'un bœuf; & Apollonius ajoûta, parlant à Domitien, plus qu'un cheval marqué à la lettre K, qu'on imprimoit ſur ceux qui étoient d'un prix exceſſif dès le tems d'Ariſtophane. Cela me fait ſouvenir de l'exemtion de tout tribut qu'accorderent les Sybarites aux pêcheurs d'anguilles, parce qu'ils en étoient extraordinairement friands: Et de ce Fricaſſeur qui maintenoit autrefois, qu'on ne pouvoit reüſſir dans ſa profeſſion ſans une très particuliere connoiſſance de la plûpart des Arts, & ſur tout de la Philoſophie; un autre aiant dit à la récommandation du même métier, que ſans lui nous ſerions encore dans l'anthropophagie, qu'il a eu le pouvoir de bannir du monde par le bon aſſaiſonnement des viandes permiſes. Mais qui peut ignorer la diffamation des Sybarites, ou de leurs ſemblables? Et qui n'a point en horreur les appetits deſordonnés d'un Vitelius; les diſſolutions encore plus grandes d'un Heliogabale, ſi nous

*Philoſtr. l. 8. c. 3.*

*Athen. l. 12. & 13.*

*Id. l. 7. & 14.*

ı'on y apporte avec tant de ſoin & de dépen-
; jettés les yeux ſur ces hommes que la
ırtune oblige à vivre baſſement plûtôt que
ıgalement, & vous verrés qu'il n'y en a
ıint qui trouvent meilleur ce qu'ils man-
ınt, ni qui le convertiſſent en une plus
üable ſubſtance. Lucien attribuë le long *In Ma-*
e & la ſanté des Seres & des Chaldéens, au *crob.*
in d'orge & à l'eau pure dont ils ſe conten-
ient. En effet, aiés tel ſoin de vôtre lan- *Athen.*
ıe que vous voudrés; faites-lui un four- *l. 1.*
ıu ou étui comme ce Pithillus, de crainte
e ſon goût ne s'émouſſe, & ne ſoit moins
ɔpre aux voluptés que vous lui préparés;
ec tout cela elle ne trouvera jamais de biſ-
e ſi exquiſe, qu'un morceau de lard paroît
ın à un Païſan affamé, ou que ces oignons *Onuphr.*
'on apportoit de Gaiette ſembloient excel-
ıs au Pape Jules Troiſiéme. Songés d'ail-
ırs à ce que diſoit Diogene, qu'il n'y a que
tables bien ſervies d'où ſe levent ces per-
ınes fieres & inſupportables à qui il donne
nom de Tyrans; n'y en aiant point de *Ma-* *Iuli. or. 2.*
*ɔhages*, comme il parloit, c'eſt à dire, qui
contentent d'un apprêt commun & natu-
, de même qu'il eût deſiré que chacun eût
: à ſon exemple. Certes je ſuis trop admi-
eur de ſa vertu, pour me laiſſer ſurpren-

dre à l'appât de vos fauſes, plus propres à irriter l'eſprit de Diogene que ſon appetit.

Que ſi la qualité de vôtre feſtin ne m'a pas touché les ſens comme vous vous l'étiés imaginé, vous pouvés bien penſer que je n'en aurai pas eu plus agréable la quantité. A vous voir décrire le nombre des ſervices qui ont ſuccedé les uns aux autres, il ſemble que vôtre hôte vous ait pris tous pour autant d'Hercules, celui des Poëtes étant accuſé d'avoir tué trois fils d'Euryſthée, qui ne lui avoit pas donné à table une aſſés groſſe portion. Et quand chacun de vous eût eu la faim plus que canine de ce Camblite Roi de Lydie, qui mangea juſqu'à ſa propre femme dont il ne laiſſa que la main; on vous avoit préparé aſſés de mets pour vous empêcher tous en vous aſſouviſſant d'être ſi criminels. Eſt-ce là, je vous prie, traiter des amis; ou ſi ce n'eſt point faire parade & tirer vanité tout enſemble, de la plus ſuperflue dépenſe dont on ſe puiſſe aviſer? Aviés-vous au moins chacun une liſte devant vous de ce qui vous devoit être préſenté, comme l'ancien uſage des premiers Grecs le portoit: afin de vous pouvoir déterminer au mieux, & de n'avoir pas le regret de voir venir après la repletion & la ſatieté, ce qui eût été volontiers mangé

*Exc. Conſt. ex Nic. Damaſc.*

*Athen. l. 2.*

le premier, comme le plus conforme à vôtre appetit? Je connois bien l'opulence d'Apicius, & je ſai que dans Corinthe même, où l'on s'informoit des facultés de ceux qui faiſoient des feſtins, pour les punir s'ils excedoient en cela ce qui étoit de leur portée, un homme comme lui eût pû être prodigue ſans en être repris. Je ne ſuis pas en doute non plus qu'il ne ſe trouve encore aujourd'hui aſſés de perſonnes de l'humeur de ce Tribun, qui proteſtoit devant le Peuple de Rome, que c'étoit fait de la liberté, s'il n'étoit pas permis à un chacun de ſe ruiner dans la débauche, & de perir par le luxe quand on en avoit la volonté. Mais d'appliquer cela à des Deipnoſophiſtes, puisqu'Apicius même affecte de paſſer pour tel, & de les traiter comme il eût pû faire des Princes, ou pour le moins des Financiers qui ne leur ſont de guéres inferieurs pour ce regard: c'eſt ce que je ne puis comprendre, & ſur quoi vous n'aurés auſſi jamais mon approbation. La table a cela de propre, que la moitié y vaut ſouvent mieux que le tout. L'abondance y engendre le dégoût. Et la ſeule vuë des vivres, s'il y en a par excés, raſſaſie, & nous jette ordinairement dans une très penible inappetance.

Je ne la nomme pas ainſi ſans ſujet. Il n'y

a point de lieux où ceux de mon humeur s'arrêtent plus mal volontiers qu'à table, depuis que ce qui eſt deſſus ne les touche plus; ce qui leur arrive bien-tôt. Si j'y ſuis rétenu au delà d'une demie-heure pour l'ordinaire, ou de l'heure entiere quand il faut uſer de complaiſance envers des perſonnes étranges, la mortification que j'y reçois n'eſt guéres differente de celle d'une amende honorable. C'eſt pourquoi je ferois toûjours de très bon cœur en de ſemblables occaſions comme Socrate, qui ne voulut entrer chés le bel Agathon qu'on ne fût au milieu du repas; dûſſai-je être mis au bas bout comme lui. Et je trouve qu'Auguſte l'entendoit bien, lors qu'il faiſoit mettre ſes amis à table, & commencer long tems devant lui; trouvant bon qu'ils y demeuraſſent encore après qu'il étoit levé, ſi bon leur ſembloit. A la vérité je n'y emploie pas mal le tems pendant que j'y ſuis. Il n'y a perſonne qui ne me prit pour un des plus habilles hommes de France en ce lieu là. Et s'il étoit queſtion d'y ſoûtenir le parti de *Petrus Comeſtor*, contre celui de *Iohannes Iejunator*, je n'y ferois pas ſouvent le moins conſiderable. Mais hors le tems que je viens de préſcrire, je ne ſai point de plus grand ſupplice que celui d'un

*In conv. Plat.*

*Suet. in Oct. art. 74.*

assistance forcée à des brindes, ou à des ragoûts importuns, après que la soif & la faim sont passées. On disoit en riant d'Alexandre Severe, parce qu'il mangeoit beaucoup au dessert, *se non secundam mensam habere, sed secundùm.* Comment appellerons-nous vos services reïterés, & cette longue attente d'en voir la fin, comme d'une pompe ou magnificence publique où l'on se repent de s'être engagé? Quant à moi j'aimerois mieux être condanné à prendre mes repas en cheminant, comme les Arondelles font les leurs en volant; ou tout debout, comme ces Soldats que Tiberius Gracchus punit par ce moien durant la seconde guerre Punique, pour n'avoir pas bien fait leur devoir; que d'être obligé à démeurer aussi long tems que vous fûtes assis inutilement, & toûjours en même posture. Car encore les Anciens avoient leurs lits, où le corps changeoit d'assiette, & où ils cherchoient leur aise en se couchant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Un fragment ou lambeau de Diodore Sicilien le montre bien, lors qu'il met entre les grandes fatigues de Pompée, celle de n'avoir jamais mangé qu'assis durant la guerre, parce qu'il l'eût fait couché en un autre tems. Et la loi des Macedoniens est encore fort expresse pour

*Lamprid. in Sever.*

*Plin. l. 10. cap. 24. T. Livius Dec. 3. lib. 4.*

*Exc. Const. ex Diod.*

*Athen. l. 1. Deipn.* cela, qui leur défendoit d'être à table autrement que ſur des ſieges, juſqu'à ce qu'ils euſſent tué un Sanglier hors des toiles. C'eſt pourquoi quand je lis que les Perſes conſultoient de leurs plus importantes affaires en banquetant, & les Grecs de même ſous les Tentes d'Agamemnon, je les plains beaucoup moins que vous, qui êtes demeurés trois ou quatre heures comme des Forçats ſur le banc, ou comme ce miſerable damné,

*Virg. 6. Æneid.* - - - *Sedet, æternumque ſedebit*
*Infelix Theſeus.*

Ne m'allegués pas là deſſus le divertiſſement de boire à la ſanté, & de ſe faire raiſon les uns aux autres; vous ſerés toûjours contraint de m'avouër qu'il n'y a rien de plus mal ſain, ni de moins raiſonnable, quand l'excés y eſt, & qu'on en abuſe. Ne fut-ce pas le pere de *Suet. in Neron.* Neron qui tua ſon Libertin, pour ne lui avoir pas fait une de ces raiſons? Et ne voions-nous pas dans la vie d'Empedocle, qu'il accuſa de tyrannie affectée, & fit condanner à mort celui qui l'avoit voulu forcer à boire plus qu'il ne vouloit? Si je ſuis récuſable ici, vous avés eu tort de me prendre pour juge.

Pour vous faire paroître néanmoins que je n'agis pas tout-à-fait de mauvaiſe foi, je tomberai facilement d'accord avec vous, qu'une infinité

infinité de perſonnes de la plus haute réputation n'ont pas fait difficulté de ſe charger d'un peu de vin, pour ſe décharger de ce grand nombre d'ennuis qui traverſent le cours des plus belles vies. On veut même qu'Alexandre ſoit mort de trop boire, Bacchus ſe vangeant par là de la ruïne de Thebes. Eſchile a fait paroître Jaſon yvre ſur le theatre. Et les Heros d'Homere ne valent guéres mieux, juſqu'au ſage Neſtor, dont il a pris la peine de nous décrire la Taſſe avec autant de ſoin que le Bouclier d'Achille. Prenons la choſe encore en plus forts termes, la plûpart des Philoſophes ſe ſont donnés pleine liberté en cela. Arceſilaüs & Lacydes moururent de s'être trop remplis de vin. Caton & Solon en ſont diffamés, quoique celui-ci eût imposé dans ſes Loix la peine de mort au ſouverain Magiſtrat s'il s'enyvroit. Anacharſis demanda le prix à Periandre, s'étant le premier enyvré chés lui dans un feſtin ſolemnel, comme celui qui étoit arrivé devant tous les autres au but qui leur étoit proposé. Et nous apprenons, tant de Platon, que de tous ceux qui ont parlé de Socrate, comme il n'y avoit hõmme de ſon tems qui bût plus que lui quand il s'y mettoit, avec cette proprieté merveilleuſe, de ne s'enyvrer jamais. Elle n'eſt pas de ſi petite con-

*Athen. lib. 10.*

ſidération qu'on ne vit ſur le tombeau du Grand Darius, qui ſe délivra de la Tyrannie des Mages, entre autres éloges celui-ci; qu'il pouvoit boire beaucoup ſans ſe faire tort ni s'incommoder. Et je me ſouviens à ce propos d'avoir lû dans quelques Géographes, que les habitans des Isles Orcades ne s'enyvrent jamais, ni ne tombent point en démence, bien qu'ils ſoient des plus grands búveurs du monde. Quoiqu'il en ſoit, on peut ſoutenir, ce ſemble, qu'il n'y a guéres d'apparence de condanner abſolument ce que tant d'honnêtes gens ont eſtimé. Le vin eſt ſouvent le miroir de l'ame. Theognis dit qu'on connoît un homme, & qu'on l'éprouve dans cette liqueur, comme l'or dans le feu. Et la Rélation du Royaume de Tibet m'apprend que les Lamas, qui ſont les Prêtres du païs, en bóivent extraordinairement les jours de jeûne & de dévotion, pour avoir la langue plus prompte à dire leurs Oraiſons & à louer Dieu à leur mode. C'eſt par là, ſi je ne me trompe, qu'en excuſant le fruit de la vigne, on peut dreſſer ſon paranymphe.

*Mercator. Hect. Boet.*

Mais ſondons un peu le ſentiment de ceux qui ont nommé cette même vigne la Métropolitaine de tous les vices, car c'eſt le terme de me ſemble dont ſe ſert un certain Pontianus

*Lib. 10. Cineas.*

dans Athenée. Celui qui la vit pendante à un orme, dit comme le plus judicieux homme de ſon ſiecle, que ſes crimes méritoient bien le gibet. Ce fut elle qui fit autrefois déſoler l'Italie aux Gaulois, & depuis peu l'Isle de Cypre aux infideles, Selim Second y aiant été attiré par ſes charmes. Elle contraignit Alexandre de prendre un autre chemin que celui du mont Nyſa, où ce grand Conquerant eût peur qu'elle ne débauchât toute ſon Armée. Et nous apprenons des reſtes de Phylarche l'Hiſtorien, que le Soleil même qui l'a produite, avoit ſon fruit à contre-cœur, & qu'on n'eût osé répandre de vin ſur ſes Autels lors qu'on lui ſacrifioit, de crainte qu'une ſi dangereuse liqueur ne troublât un Dieu qui avoit tout le Monde ſous ſa conduite. Les Rois des Indes s'en ſont abſtenus pour le même ſujet, ſi nous en croions Strabon. Les Prophetes, comme Samſon & Samuel, ne bûvoient que de l'eau. Et Salomon defend avec une répétition très expreſſe, l'uſage du vin aux têtes couronnées, *Noli Regibus, ô Lamuel, noli Regibus dare vinum.* En effet s'il rend le corps plus fort, il affoiblit l'eſprit en recompenſe. L'inimitié d'entre Bacchus & Junon, qui ne pouvoit endurer de lierre dans ſes Temples, montre combien ce breu-

*Plin. l. 14. cap. 1.*

*Philoſtr. l. 2. c. 4.*

*lib. 15. Geogr.*

*Prov. c. 31.*

*Euſ. præp. Ev. lib. 3. cap. 1.*

vage eſt contraire à la génération, encore qu'Ariſtophane l'ait nommé le lait de Venus. Les productions de l'ame n'ont pas moins à ſouffrir de ſa violence. Et ceux qui firent naître cet Enfant yvrogne parmi les tonnerres & les éclairs, nous enſeignérent aſſés ſa nature, & ce que nous en devions attendre. Certes ce n'a pas été mal definir un yvrogne, que de l'appeller celui qui devoit être homme le lendemain. Conſidérés dans Camdenus ce Seigneur Irlandois Jean O-Neal, qui eſt contraint de ſe faire enterrer juſqu'au menton, pour tempérer l'ardeur du vin & de l'eau de vie dont il regorgeoit, vous l'eſtimerés moins en ce miſerable état que quelque bête que ce ſoit. Et quand vous voudrés vous ſouvenir fidelement de tous les deſordres qui ſont arrivés de vôtre connoiſſance parmi ces carrouſſes, & parmi ces défits qui ſe font le verre à la main, vous trouverés moins étrange je m'aſſure, que je vous aie reproché une partie du tems que vous avés donné à ce divertiſſement.

*Lib. 1. Hiſt.*

Vous l'avés bien mieux emploié en tant de queſtions ſubtiles, & tant de belles propoſitions dont vous vous êtes entretenus. C'eſt ainſi qu'en uſoit Alexandre Severe, qui écoutoit volontiers durant le repas ce qu'Ulpien & les plus ſçavans hommes de ſon ſiecle

*Lampridius.*

y diſoient de beau & de récreatif; *ut haberet*, dit ſon Hiſtorien, *fabulas literatas*. Car je ſuis de l'avis d'Aulu-Gelle, que les diſcours de table doivent être utiles & agréables tout enſemble, comme le ſont ordinairement les Fables. Scipion avoit peut être raiſon de ſe tenir toûjours ſur le ſerieux au feſtin de Syphax, & de ſe rendre formidable à Aſdrubal juſqu'en ce lieu-là. Mais hors de la raiſon d'Etat, ou de quelque autre conſidération qui nous contraigne de même, il n'y a rien qui ſoit plus odieux qu'une gravité trop grande avec des propos pleins d'auſterité, lors qu'il eſt queſtion de contenter le corps & l'ame de nourritures qui leur doivent plaire, ſi l'on veut, qu'elles leur profitent. Les demandes captieuſes ou qui peinent l'eſprit, telles qu'étoient celles de Tibere au pauvre Grammairien Seleucus qui cauſerent ſa ruïne; & les Sophiſmes que propoſoit Antipater à ceux qu'il traitoit, ne me ſemblent pas pour cela fort de ſaiſon au tems que nous diſons. Et je trouve que ce n'eſt pas ſans raiſon qu'on a répris Epicure, d'avoir fait entretenir ſes convives d'atômes, de crudités, de fiévres & d'augures, qui ſont toutes choſes éloignées de la gaieté, & qui demandent plus d'attention que n'en permettent les regles du

*Lib. 7. Noct. Att. c. 11.*

*Appian. de bello Hiſp.*

*Athen. l. 5.*

bon regime & de la digeſtion. Il faut faire le même jugement des lectures qui étoient ſi communes parmi les Anciens, & que l'Auteur de la vie d'Atticus fait inſéparables de ſes ſoupers. Elles ſont encore loüablement en uſage dans les Maiſons Réligieuſes aux heures du repas. Et nous liſons dans les Annales du Poëte Saxonique, que Charle-Magne ne pouvoit s'en paſſer non plus qu'Atticus.

*Cœnanti lector recitans non defuit unquam,*
*Pérque vices, aliquot audiit acroama.*

Mais à parler généralement, ſoit des propos de table, ſoit des lectures qui s'y font, je les trouve en beaucoup de façons préférables aux violons ou haut-bois de nos Princes, aux Comedies des Chinois, & aux Gladiateurs des Romains, puisque nous apprenons de Nicolas Damaſcene, qu'un ſi ſanglant ſpectacle s'étoit introduit jusques dans leurs banquets. La Muſique ni les repréſentations n'ont rien qui inſtruiſe comme fait le diſcours de quelque nature qu'il ſoit: la Comedie même, quoiqu'elle parle, demande un ſi grand appareil, qu'on ne ſauroit la prendre pour un divertiſſement de table, ni beaucoup moins pour l'entremets de gens comme vous, qui s'oſent dire Deipnoſophiſtes.

*Exc. Conſt. p. 499.*

Je ne voudrois pas condanner abſolument,

ôtre exemple, les goûts extravagans, ni façons de faire de Philinus, encore qu'el- n'aient nul rapport aux miennes, & que appetits ſoient fort differens de ceux que ɔn naturel me donnè. Ce qui eſt indecent un lieu, paſſe pour une civilité ailleurs. quand je vois dans Diego de Torrez un nce Cherif, qui préfére la tête d'un jeune ıure pour s'eſſuier les mains, à toutes nos viettes qui n'ont garde d'être de ſi grand x, je ſuis contraint d'accorder aux Scepti- es que la plûpart des choſes dépendent de pinion. Souvenés-vous auſſi à ce propos Heliogabale, qui ne ſe ſervoit que de linge uf, & qui nommoit gueux & belîtres ceux i s'amuſoient à le faire blanchir; comme ontezuma, un peu avant la conquête de exique, eût pris à injure ſi l'on eût mis ux fois une même vaiſelle ſur ſa table. ais que dirons-nous de tous ces Heros de iade, dont pas un ne s'amuſe à laver les ıins devant le repas, n'y aiant qu'Ulyſſe qui ſerve cette cerémonie dans l'Odyſſée ſeule- ent? Nous apprenons de l'Hiſtoire d'un ligieux de S. Gal, que l'Ambaſſadeur de ıarle-Magne penſa perdre la vie à Conſtan- ıople, pour avoir retourné un poiſſon dans plat, mangeant à la table de l'Empereur

*Cap. 56. Hiſt.* Petron. c. 27. digitosque paululum adſperſos in capite pueri terſit.

Grec, parce que cette action y paſſoit pour un crime capital. Qui le prendroit parmi nous de la ſorte, non plus que parmi les Romains ? où Galba ſe contenta de dire, trouvant un poiſſon qui n'avoit plus que l'arrête du côté dont il l'avoit renverſé; qu'il ſe faloit hâter, puiſque les Antipodes étoient de la partie, & qu'ils mangeoient le deſſous des viandes. Les Grecs bûvoient tous, hommes & femmes, dans un même verre, avec cette ſorte d'indifference, que nous pouvons remarquer encore aujourd'hui parmi les Flamans & les Hollandois. Il ne faut pour s'en aſſurer que conſidérer l'action d'Ismene dans Euſtathius; elle y boit après Ismenias ce qu'il avoit laiſſé dans ſa couppe, au milieu d'un feſtin public, & en préſence de ſes parens. Vous m'avouërés qu'il n'y a point à préſent de faiſeur de Romans qui voulût imiter cet excellent Auteur, faiſant faire à ſon Heroïne un trait de ſi grande effronterie ſelon nos mœurs. Pourrions-nous ſouffrir ſur nos tables des gâteaux qui euſſent la figure de ce que les femmes ont de plus caché, comme ces *Mylli* faits avec le miel & le ſeſame, qui avoient cours par toute la Sicile durant une certaine Fête? Et nôtre Eſtomac ne ſe renverſeroit-il pas à voir ſeulement broüiller

*Quintil. l. 6. c. 3.*

*Lib. 5.*

dans un taſſe de vin, du miel, du fromage, de l'huile & de la bouïllie? C'étoit pourtant une agréable mixtion autrefois, & qui tenoit lieu de récompenſe à ceux qui avoient obtenu le prix de la courſe. En vérité il faut s'éloigner de la délicateſſe le plus que faire ſe peut, ne ſe rebuter de rien trop legérement, & ſe faire leçon de ce qu'Herodote & Strabon ont obſervé, que les Egyptiens de qui le reſte des hommes ont appris la civilité, ne laiſſoient pas de manier la bouë avec les mains, & la pâte dont ſe faiſoit le pain avec leurs pieds. Je confeſſe bien qu'on trouve la tourte meilleure quand on ne l'a pas vû faire, & j'avouë qu'il y a des ſaletés, qui dégoûtent quelquefois merveilleuſement du boire & du manger. Mais auſſi ne faut-il pas vouloir obliger tout le monde à ſuivre nos inclinations, ni ſe ſcandaliſer à table de voir faire une ſauſe à quelqu'un moins à propos que nous ne voudrions. Il ſe trouve des perſonnes qui ſe feroient volontiers ſervir comme le grand Cam des Tartares, à qui l'on n'oſeroit porter le moindre plat, qu'on n'ait un voile qui couvre le nés & la bouche pour en détourner l'haleine. Le meilleur eſt de nous accoûtumer à ce qui ſe pratique en chaque lieu où l'on

*Athen. lib. 11.*

*Lib. 17. Geograph.*

*M. Polo, l. 2. c. 10.*

ſe trouve, de crainte de donner dans de ſemblables extremités, qui ne ſont bonnes ſouvent qu'à nous faire de la peine.

Et parce que je ſai que ces conſidérations Academiques ne vous déplaiſent pas, je ferai encore ici deux ou trois petites inſtances qui regardent la diverſité des goûts, ſans rien repéter ſi je puis, de ce que vous avés pû voir ailleurs de moi ſur le même ſujet. Le pain qui ſe fait en cent façons differentes, dont chacune a ſes approbateurs, eſt ſi peu eſtimé des Tartares, qu'ils nomment le bled ordinairement le manger des bêtes, ne ſe nourriſſant guéres que de chair, dont tout l'apprêt eſt ſouvent la mortification qu'ils lui donnent pour l'attendrir entre le dos & la ſelle du cheval. Le plus délicieux manger des Abyſſins eſt du veau crud à la ſauſe de ſon fiel, qui ſeroit un étrange ragoût parmi nous. L'on a trouvé dans une contrée du Perou des peuples ſi contraires aux Tartares, qu'ils ne mangent jamais de viande: & Garcilaſſo rapporte qu'étant preſſés de le faire, ils répondirent qu'ils n'étoient pas des chiens pour ſe nourrir de la ſorte. Leon d'Afrique nous apprend qu'on ne mange point du tout de rôti dans Fez, ce qui eſt bien oppoſé aux Feſtins de l'Iliade dont nous avons

*Voiage de Cnez.*

*Hiſt. des Incas, l. 8. c. 7.*

tantôt parlé. A la Chine, au Breſil, dans l'Isle de Saint Thomas, & par tout où l'on engraiſſe les pourceaux avec des cannes de ſucre, leur chair eſt la plus ſavoureuſe, & même la plus ſaine de toutes; de façon qu'on n'en ordonne guéres d'autres aux malades. Celle de Chameau, ſi nous en croions Marc Polo a le même avantage dans l'Isle de Saint Laurens ou de Madagaſcar. Il faut tenir pour aſſuré que les Acridophages de Diodore trouvent les ſauterelles excellentes; & ces Macrobies dont parle Pline, les vipéres dont ils ſe nourriſſent, & qui les préſervent de toute vermine. Mais où ne nous portent point les déréglemens de la bouche, ou plûtôt de la fantaiſie? le fils d'Eſope le Tragique ne ſe pouvoit ſatisfaire, s'il n'avoit ſa table couverte de roſſignols, ou d'autres oiſeaux qui approchent de l'excellence de leur chant, & qu'il achetoit pour cela très chérement. Les delicats de Rome, du tems de Seneque, ne mangeoient pas volontiers de beaucoup de poiſſons, s'ils ne les avoient vûs en vie; & leur ventre n'étoit pas content d'un barbeau, quoiqu'ils l'eſtimaſſent infiniment, ſi la vuë ne s'étoit ſatisfaite la premiere, en obſervant le changement de couleurs qu'il prenoit palpitant, avant que de mourir. Ils ont crû, &

*Lib. 3. cap. 3.*

*Lib. 7. cap. 2.*

*Valer. Max. l. 7. cap. 2.*

*Lib. 3. qu. nat. c. 17. & 18.*

pluſieurs avec eux, qu'on étoit beau ſept jours durant après avoir mangé du liévre, ce qui le leur faiſoit affectionner. La ſeule friandiſe de Rachel l'obligea de ceder ſon lit à ſa ſœur Lia, pour y coucher avec Jacob, en recompenſe de quelques pommes de Mandragore, dont celle-ci fit préſent à la premiere. Et ce Corinthien qui vendit une très bonne ſucceſſion à quelqu'un de ſes camarades pour une tarte bien emmiellée, ſelon l'uſage d'alors, montra bien que les hommes n'ont pas moins de cette ſorte d'intempérance que les femmes. Nous prenons de même des averſions qui ont encore moins de fondement que ces envies déréglées. Les Americains de Canada s'abſtiennent de manger le cœur des animaux, s'imaginans que cela eſt capable de les faire tuër par leurs ennemis. Et les femmes ou filles du même endroit n'oſeroient goûter de la tête d'un brochet, de peur de n'avoir point d'enfans; comme ſi c'étoit un morceau capable de les rendre ſtériles. Je pourrois porter ce diſcours bien plus loin par de ſemblables exemples, s'il ne commençoit à devenir plus long que je ne m'étois propoſé.

*Joſeph. antiqu. Jud. l. 1. cap. 18.*

*Athen. lib. 4.*

Or cette grande varieté de goûts & de ſentimens, pour ce qui concerne la table, fait

aſſez connoître que la bonne chere n'a rien de déterminé, & que ſelon nos premieres conjectures le meilleur apprêt de viandes eſt celui de la faim, qui ne nous en préſente point que d'agréables. Le voulés-vous bien ſavoir? Offrés du pain noir & dur à l'un de nos délicats, il le rejettera ſans doute, & vous dira le mot de cet ancien railleur, que c'eſt l'ombre de quelque pain plutôt qu'un pain véritable que vous lui donnés; ou il ſe plaindra peut-être comme cet autre moqueur, qu'avec une choſe ſi obſcure il ſemble que vous veüilliés faire venir la nuit devant le tems. Cependant la faim le portera bien-tôt à changer de langage, ſi vous pouvés trouver le moien de la laiſſer paſſer dans ſon eſtomac; *panem illum tenerum & ſiligineum fames reddet*, dit Seneque; & vous verrés qu'il confeſſera n'avoir jamais trouvé de pain meilleur, quelque blanc & tendre qu'il ait été, parce que l'appetit lui aura aſſaiſonné celui-ci. L'accoûtumance enſuite eſt celle qui contribuë beaucoup à nous rendre agréable tout ce qui peut ſervir à nôtre nourriture. Jacques Hallius dit dans ſa Rélation, qu'il fût fort étonné de voir les hommes de Groenland qui bûvoient l'eau de la Mer avec plaiſir, & qui s'en portoient bien. Si nous n'avions quitté le gland il nous paroî-

*Athen. lib. 6.*

*Ep. 114.*

*Ind. Or. part. 12. pag. 20.*

troit encore de très bon goût. Les serpens sont des mets delicieux en beaucoup de lieux. Et le reste des animaux montre assés ce que peut l'usage en cela, puisque pour nous contenter de ce seul exemple, les vaches d'Islande au defaut de fourage sont nourries avec
*Ib. p. 209.* du poisson, qu'elles ruminent comme les meilleures herbes d'un pré. O le grand avantage que c'est d'acquerir autant qu'il est possible l'indifference des vivres, & d'habituer son ventre à tirer profit de toute sorte de mets! L'Italien observe dans une de ses façons de parler, qu'on n'a jamais vû de chevre morte de faim, parce qu'elle broute tout ce qu'elle trouve. Et il se voit par effet qu'il n'y a point de gens qui passent mieux la vie que ceux qui mangent de tout, comme il n'y a point de plus grande servitude que celle de la bouche depuis qu'elle nous maitrise, ou pour user du mot qui semble être dû à sa gourmandise, depuis qu'elle nous gourmande, *Magna pars libertatis est bene moratus venter, & contumeliæ patiens.*
*Sen. ep. 134.*

C'est donc mon opinion que la bonne chere est de tous écots, pourvû que nous y contribuïons la disposition requise de nôtre part. Elle ne se trouve pas toûjours dans l'abondance; souvent un apprêt mediocre lui

ſuffit; & il faut pour la faire, que celui qui la prépare, & ceux qui ſont cauſe qu'il prend cette peine, y mettent également du leur. S'il n'y a communication d'eſprits auſſi bien que de viandes, ce ſera plûtôt un aſſouviſſeme brutal, qu'un répas d'hommes raiſonnables. Et ſi la table ne nous unit de volontés, auſſi bien que de corps, par une mutuelle bienveillance, nous n'y ſerons jamais que très mauvaiſe chere, quelque bien ſervie qu'elle puiſſe être, *mélius eſt vocari ad olera cum charitate, quam ad vitulum ſaginatum cum odio.* *Eccleſiaſtes cap. 7.* Polybe dit, que c'étoit une coûtume ſi ordinaire parmi les Bœotiens, de laiſſer par leur teſtament un feſtin annuel à leurs amis, que beaucoup d'entr'eux avoient plus de repas acquis par là; qu'il n'y avoit de jours au mois. A moins d'être aſſuré de trouver des amis ſelon l'intention du Teſtateur, j'euſſe librement renoncé aux legs teſtamentaires. Et je crois qu'un homme d'humeur un peu particuliére & qui aime le repos, préférera toûjours ſon petit ordinaire à des banquets ſi fréquens & ſi tumultueux; qu'étoient vrai-ſemblablement ceux des Bœotiens. Car parce que nous ſommes un composé de deux parties, il n'eſt pas poſſible que l'une ſoit parfaitement contente ſans l'autre: & je ſuis mê-

*Exc. Conſt. p. 108.*

me de cet avis que ce
re eſt toûjours ſans c
tant que le reſte.
pourroit peut-être
chere, s'il en faloit
diſant qu'elle eſt un r
avec ſatisfaction du c
qui la conſidérent au
trouver bien loin de l
trer beaucoup d'am
choient que de la do
avons des vers d'Anti
*Athen. l. 3. 4. & 8.* prouver qu'il n'y a p
véritables, que ceu
me, à cauſe que to
vent être ôtés. Un
me le précedent, v
noiſſions pour pere
que nôtre ſeul ventre
perſonnes aujourd'hu
point d'autre Dieu qu
le Peintre Timothée
ſi belle tempête que c
Et ſi vous déferés à
me à celui de Philoxe
toutes les eaux ſera
mains pour ſe mettr
merveille que des g

ſongent qu'à ce qui eſt purement materiel. Mais il s'en faut infiniment, je m'aſſure, que vous vouluſſiés déferer à de ſi profanes ſentimens. Les vôtres véritables me ſont trop connus, pour douter de ce que vous penſés de la bonne chere. Et je vous prie auſſi de croire que toutes mes réflexions ſur le traitement que vous fit Apicius, vont plus à vous complaire par mon obeïſſance, qu'à vous contredire par une fantaiſie particuliere. Ce que j'ai trouvé de moins à mon gré en tout ſon procedé ne m'empêchera pas de le louër du bon exemple que vous dites qu'il vous donnoit, & de n'avoir pas fait comme ceux de Canada, qui ne mangent jamais lors qu'ils feſtinent leurs amis, & qu'ils leur font faire *Tabagie*, pour uſer des propres termes du païs, s'amuſant à diſcourir ou à chanter durant tout le repas. Si le maître de la maiſon où il ſe prend ne ſe met des premiers dans le bel uſage de ſes biens, il eſt très difficile qu'ils contentent parfaitement le reſte de la compagnie; ni qu'on en tire cette pleine ſatisfaction, qui paroit dans l'écrit que vous avés voulu que j'examinaſſe avec ma franchiſe accoûtumée.

V

# DE LA LECTU
## ET DE LEUR

CELUI qui nous a
Socrate, nous a
ſoit qu'un ſeul bien
Monde, dont le pren
le ſecond l'Ignoranc
rillus étoit du même
liſons dans le quatrié
Academiques, qu'il
heur de la vie dans la
Et l'Auteur de ce bel
*Lib 2. de Nat. Deor.* autre endroit au Sto
peut rien s'imagine
Dieu même, que la
ſi c'eſt elle qui nous
des autres animaux,
me les lettres Humai
res études s'appellent
*A. Gell. l. 3. Noct. Att. c. 15.* ble que nous ne ſauri
y a même lieu de ſo
en quelque façon d'
l'on peut ainſi parler,
tage, & que nous a
que les autres; comm
approche tant de la

C'eſt pourquoi les Grecs ont prononcé hardiment tantôt que ceux qui ſavoient les lettres voioient le double des autres,

Διπλοῦν ὁρῶσιν οἱ μαθόντες γράμματα,

tantôt que celui qui manquoit de cet avantage, ne voioit goutte, lors mêmes qu'il croioit voir le plus clair.

Ὁ γραμμάτων ἄπειρος, οὐ βλέπει βλέπων.

Et c'eſt encore le fondement de cette notable Sentence de Platon, Qu'il n'y a pas moins de difference entre une perſonne ſavante & celle qui ne l'eſt pas, qu'entre le Medecin & le malade: Ariſtippe diſoit, qu'entre un cheval dreſſé, & celui qui eſt indomté: Ariſtote qu'entre un homme vivant & un mort: Et Demades, qu'entre un Dieu, & un homme. Finiſſons ce petit éloge de la Science par le Proverbe Arabique, qui porte qu'un ſeul des jours d'un homme docte vaut mieux que toute la vie d'un idiot, lequel n'a nulle teinture d'érudition, ni de ce qu'on nomme ordinairement dans l'école, Diſcipline. *Adag. Arab. 75.*

Si eſt-ce que les premiers hommes en connoiſſance de tous les ſiecles nous ont ſouvent fait peur de la Science, & nous l'ont repréſentée comme la plus vaine & la plus trompeuſe de toutes les occupations que nous pouvons prendre. N'eſt-ce pas la leçon que

*Cap. 1.* nous fait le Prédica
joint à la Couronne
de tout ce que nôtre
ſavoir des choſes na
trouvé qu'affliction
la Sageſſe eſt toûjo
pit; que plus on acq
ſe prépare de ſujets
douleur: & dans u
*Eccleſia.* doctrine eſt une en
*cap. 21.* & comme des meno
*cap. 10.* te. Une des Proph
la ſcience nous renv
*tus factus eſt omnis ho*
*Cap. 29.* declame contre la
ajoûtant que Dieu
ſavans. Et Saint Pa
n'a rien répeté ſi ſou
ſe prendre garde de
pleine d'artifice, qu
& qui néanmoins n'
vant Dieu. Je ſai b
*Lib. 7.* drin interpréte favor
*Strom.* ſcience, le mot d'e
ſervi, & qu'il s'effo
ques autres paſſages d
flure ſe prend aſſés
Mais outre que c'eſt

de ce Pere, les invectives continuelles de Saint Paul contre les ſavans, & ſur tout dans la premiere Epître aux Corinthiens, où il oppoſe, comme le bien au mal, la ſcience qui bouffit à la charité qui édifie, ne nous permettent pas de ſuivre d'autres explications là deſſus que la commune. En effet l'ame non plus que le corps ne peut tomber dans l'enflure, que ce ne ſoit un indice certain de mauvaiſe diſpoſition ; & c'eſt un terme qui porte toûjours avec ſoi quelque mauvaiſe ſignification. Mais voions ſi les Auteurs profanes ont eu meilleure opinion de la ſcience, que les ſacrés. Certes nous trouverons que les plus grands Philoſophes d'entre les premiers n'ont pas fait de moindres leçons à leurs diſciples de la belle façon d'ignorer, que de celle de ſavoir, & qu'ils ne leur ont pas plus recommandé la Doctrine, que l'Ignorance. Je laiſſe à part les Sectes entieres de ceux qui faiſoient une profeſſion particuliére de haïr toutes ſortes de diſciplines, comme les Epicuriens; ou de douter de tout & de ne rien comprendre, comme les Sceptiques, & la meilleure partie des Academiques. Heraclite qui philoſophoit à ſa mode, & avec indépendance, prononça hardiment que la grande litterature ne donnoit pas le bon eſprit ni le ju-

*Cap. 8.*

*Diog. Laërt.*

gement, πολυμαθ
*Lib. 13.* pon ſurnommé l'A
née, qu'il n'y a rie
trine diffuſe & éte
cas, πολυμαθημοσ
Anaxarchus uſoit
*Lib. 1. Strom.* vre de la Roiauté,
andrin le rapporte
eſt avantageuſe d'
pas moins préjudic
*In Rhe.* tote qui paſſe pou
tiques, n'a pas la
que la grande co
grands doutes, &
étoit encore celui
ſolution, *qui plura*
*tur dubia.* Que s'
nôtre ſuffrage à c
ſonnages, nous ſ
ſoit en faiſant réfle
par la conſidératio
plus haute eſtime
plus profondes étu
qu'à nous faire mie
rance, parce qu'el
titres; & qu'au lieu
la ſouffrent que co
tif. Nous montons

façon des Singes ſur l'arbre de la Science, & puis nous montrons à nud ce que nous avons de plus honteux, qui eſt à mon avis cette naturelle ignorance dont nous parlons. Les lettres que nous apprenons avec tant de peine dans les Colleges, nous deviennent auſſi inutiles qu'à Palamedes : & cette Minerve que nous cultivons avec de ſi grands ſoins, n'eſt bonne ordinairement qu'à diminuër nos propres forces, ſelon ſon étymologie Latine. Combien y a-t-il de perſonnes qui penſent poſſéder des ſciences, au lieu que ce ſont elles qui comme autant de mauvais Démons les poſſédent & les agitent? Cela me fait ſouvenir de ceux dont parle le même Evêque d'Alexandrie que nous avons déjà cité deux fois, qui rendoient le Diable Auteur de la Philoſophie : Et du ſouhait que fit un autre qui conteſtoit contre un homme de grande litterature, en lui diſant, Dieu vous faſſe la grace de devenir plus ſavant. Certes à conſidérer le ſavoir humain de la ſorte, on peut dire que ce fabuleux Helicon ne produit pas ſeulement à nôtre ruïne la plante qui tuë les corps de ſa ſeule odeur comme Lucrece l'aſſure, puiſque tant d'arts & de diſciplines differentes qui croiſſent deſſus, ſont encore plus à craindre pour nos ames.

*Lib. 6. Strom.*

*Lib. 6.*

On peut accommoder deux opinions ſi oppoſées l'une à l'autre en établiſſant cette maxime, qu'encore que la Science ſoit la plus eſtimable de toutes nos poſſeſſions, à la conſidérer ſéparément & en elle-même, il arrive pourtant aſſés de fois que par la faute de ceux qui n'ont pas la vigueur d'eſprit requiſe pour en bien uſer, cette même ſcience leur eſt plûtôt préjudiciable qu'autre[illegible]. Les Eſpagnols ont un proverbe exprès pour cela, *la ſciencia es locura, ſi buen ſeſo no la cura.* qui répond à cette Sentence des Grecs,

Ὡς ἀδὲν ἡ μάθησις, ἢν μὴ νᾶς παρῇ.
*Quam nihil eſt eruditio, niſi mens adſit!*

Comme il y a des perſonnes à qui les meilleures viandes ne profitent de rien, parce que leur premiére conſtitution les oblige à être toûjours hectiques? Il en eſt d'autres que le naturel rend ſi mal propres à l'étude, qu'ils ne tirent nul profit de ce qu'ils apprennent. La doctrine eſt un aliment ſpirituel qui ſuffoque s'il n'eſt digéré. Et de même que le corps ſe conſerve en ſanté par une nourriture proportionnée à ſes forces, les facultés de notre ame ſe conſervent dans leur activité par le moien de la ſcience, pourvû que nous la puiſſions convertir en nôtre ſubſtance, & qu'au lieu d'être poſſédés par elle, nous en

*Ariſt. rhet. ad Alex. c. 1.*

ſoions les maîtres & les regens ; *principium sapientiæ, poſſide ſapientiam*, dit le Sage. C'eſt pourquoi il ne devroit pas être permis indifferemment à tout le monde d'être du mêtier des Muſes ; & s'il étoit autrefois defendu en quelques lieux d'immoler un veau à Diane, je dirois volontiers qu'on ne devroit jamais mettre à l'étude ceux à qui l'on donne vulgairement le nom de cet animal, ni appliquer aux ſciences des perſonnes qui n'ont pas le génie propre à s'en prévaloir. Qu'étoit-il beſoin que ce Nonnus dont parle Suidas, apprit ſix fois par cœur tout Demoſthene, puisque après tant de peine il ne pût jamais dire trois mots à propos, tant s'en faut qu'il prit la moindre teinture d'éloquence, en liſant ce grand Orateur. Pour ce qui touche en particulier la Philoſophie, l'on a toûjours ſoûtenu que les paroles du Texte ſacré qui ſemblent la condanner, ne vont que contre celle qui avoit de mauvais principes, comme l'Epicurienne quand elle nioit la Providence Divine. Et Clement Alexandrin, s'il m'eſt permis de l'alleguer encore ici, compare gentiment ceux à qui la Philoſophie Grecque faiſoit peur, aux petits enfans qui craignent les tenebres, ou qui apprehendent les Lutins. Il eſt certain que la Payenne a eu ſes erreurs, comme la Chrê-

*Prov. cap. 4.*

*Cic. l. 2. de Inven.*

*in voce Saluſtius.*

*l. 1. ſtrom. & lib. 6.*

tienne ſes héréſies.
les rejetter abſolum
pouvons ſanctifier e
*Pſ. 115.* ont d'impur & de ſca
*num non commovebitu*
*timebit*, pour appliqu
me fait ce Pere, ce
David. Tant y a qu
c'eſt à nous ſeuls à
toutes les ſciences d
qu'ils arrivent, ſi no
vin des deſordres qu'
danner celui qui le b
qu'il ne lui ſoit pas p
un Sceptre, ou une
des mains qui s'en do

Voilà ce que je m
dire avant toute choſ
perplexité où je voi
divers ſentimens de
au travail des homm
tres qui vous détou
ſité du cours de vos
enſuite aux deux p
que je vous diſe mo
par ce qui concerne
puis nous viendrons
de vous rendre reco

poſition de quelque ouvrage de valeur, & qui puiſſe être de conſidération à la poſterité.

Quant à la premiere partie, je ne doute point que vous ne reſſentiés en l'âge où vous étes un extréme transport & avidité d'eſprit pour toute ſorte de connoiſſances. Comme la matiere premiere qu'Ariſtote compare fort ſouvent à nôtre entendement, a un appetit naturel de toutes les formes réelles & ſenſibles, l'eſprit humain eſt porté d'une même inclination vers le général des Sciences, qui ſont des formes intelligibles. Et ce qui rend plus grand ce mouvement phyſique, c'eſt qu'il eſt toûjours accompagné de plaiſir. Car parce que nous deſirons tous de ſavoir & de nous inſtruire, dont l'amour de nos ſens, & ſur tout celui des diſciplines, eſt un temoignage certain, il ne ſe peut faire que nous n'apprenions avec beaucoup de contentement; dautant qu'il n'y a point d'accompliſſement de deſir naturel, qui ne ſe faſſe toûjours avec quelque ſorte de volupté. Mais les belles Ames ſont celles ſans doute que cet inſtinct touche le plus, à cauſe de l'amour de la vérité qu'elles ont plus ardent que les autres, ce qui les oblige à la réchercher par le moien des Sciences, n'y en aiant point de plus aſſuré que celui-là. Et certes ſi nos

yeux ſont capables
ſatisfactions que no
re; & ſi nous éprou
voir d'un lieu tranq
qui ſouffrent les tou
bien devons nous r
plaiſirs de la vuë in
joie ſecrette qui nait
d'erreurs & de tem
fligent nuit & jour
ſont encore dans l'ig
néanmoins que no
aveuglément à cett
tre & d'apprendre.
ſes bornes, auſſi bi
ces; & elle ne peu
fait par ordre, & f
ſons avec méthode.
leuſement de quelle
& prennent place da
qu'à cauſe qu'elles
confuſément, ſi elle
ſordre, & ſi elles ſe
mier établiſſement.
qui ne porte jamais
de la Violette, ſans
à chaque fois qu'ell
Or je ſai bien que

*Ariſt l. 9. de hiſt. anim. cap. 40.*

une inſtruction particuliére de ce qui concerne, ſoit le progrés des Sciences, ou leur liaiſon & encyclopedie ; ſoit la connoiſſance des bons Auteurs. Le nombre des traités qui ſe voient touchant cette matiere va presque à l'infini. Et comme on dit qu'il y a bien plus de Docteurs que de Doctes ; il ſe trouve auſſi beaucoup plus de directeurs en cela, & de perſonnes qui enſeignent les voies qu'il faut tenir pour bien & utilement étudier, qu'il ne s'en rencontre qui les aient eux mêmes ſuivies, & qui ſe ſoient prévalus des préceptes qu'ils donnent aux autres, en les pratiquant. Je me contenterai donc de vous communiquer ſuccinctement quelques penſées reduites en forme d'Aphorismes, que je m'imagine qui vous pourront être de quelque uſage ſur ce ſujet.

Il faut que je me réjoüiſſe d'abord du grand naturel que vous apportés à l'étude, qui fera qu'avec l'attention que vous joindrés à cet avantage, vous n'y trouverés pas toutes les difficultés que d'autres y éprouvent. Antiſthene avoit ſouvent ce mot dans la bouche, qu'il faloit faire proviſion de ſens pour entendre, ou d'un licou pour ſe pendre. Je m'empêcherai bien, dans le conſeil que je vous dois donner, d'aller jusqu'à une ſi vitieuſe ex-

*Plutar. contr. des Stoï.*

trémité. Mais je vous dirai pourtant qu'il vaudroit beaucoup mieux s'appliquer à toute autre choſe qu'aux lettres, ſi nous ne nous ſentons aſſiſtés du Génie qu'elles demandent, & ſi nous ne poſſédons cette pointe d'eſprit, ou cette lumiere ſeche d'Heraclite, qui fait qu'on ſurmonte facilement ce qu'elles ont d'obſcur & de pénible.

L'âge un peu avancé où vous êtes ne vous doit ni décourager, ni faire précipiter dans la belle carriere que vous commencés. Il n'y a point de tems dans la vie auquel il ne ſoit *Epiſt. 77.* honnête d'acquerir de la ſcience, diſoit Seneque allant fort vieil écouter aſſidument un Philoſophe dans ſa claſſe. On a écrit de Solon qu'en mourant il leva la tête pour écouter, & s'inſtruire de quelque choſe dont on l'entretenoit. Socrate voulut apprendre la veille de ſon dernier jour, des vers Lyriques de Steſichore qu'un Muſicien chantoit. Et l'on a obſervé que Platon avoit les Mimes ou Sentences de Sophron ſous la tête en expirant, âgé de quatre-vints & un an. Qui *Lib. 4. Acad. qu. & l. 3. defin.* n'a point lû dans Ciceron comme Caton l'ainé étoit fort vieil lors qu'il voulut ſavoir le Grec; & comme il ne pouvoit s'empêcher de lire toûjours quelque livre en plein Senat, cependant que toute la Compagnie s'aſſem-

bloit ? Je vous exciterai peut-être davantage par deux exemples recens. Saint Ignace, fondateur d'une ſi ſavante Societé, avoit trente trois ans quand il ſe mit à l'étude, & n'acheva ſa Grammaire qu'à trente-cinq dans Barcelone, d'où il paſſa en l'Univerſité d'Alcala. Et Cardan avouë lui même qu'à dix-neuf ans il ne ſavoit point de Latin, de ſorte qu'il ne fût reçû Médecin qu'à quarante. *Thua. l. 23. Hiſt. & San-doval. l. 24. Hiſt. ſect. ult. Lib. 3. de conſol.*

Puisque les Arts où nous aſpirons ſont nommés Liberaux, il ne s'y faut pas aſſujettir ſervilement, mais en hommes libres. Ce n'eſt pas moins faillir de trop étudier, que trop peu. On a dit autrefois d'un homme exceſſivement adonné à la Chaſſe, qu'il ne vivoit pas, mais qu'il chaſſoit ; nous pouvons aſſurer que beaucoup étudient de même plûtôt qu'ils ne vivent. Je ſai bien que les Muſes ne font état que de ceux qui les aiment avec paſſion : Qu'Archimede eût plus d'apprehenſion de voir effacer les doctes figures qu'il traçoit ſur le ſable, que de perdre la vie à la priſe de Syracuſe dont il ne s'apperçût point : Et que Carneade ne ſe ſouvenoit pas de manger à table pour méditer, ſi ſa chere Meliſſe l'interrompant de la main, ne l'eut contraint d'achever ſes repas. Mais cette ardeur ſi loüable & ſi neceſſaire pendant nôtre appli-

cation, n'empêche pas que nous n'uſions parfois de remiſe. Ces filles de Mnemoſyne, dont nous venons de parler, ne chantent pas toûjours, elles donnent une partie de leur tems tantôt aux feſtins, & tantôt à la danſe, *amant alterna Camœnæ.* Et comme Lucien ſoûtient que la relâche que prenoient les Athletes de ſon tems, étoit la principale & plus importante partie de leur exercice, *μέρος τῆς ἀσκήσεως τὸ μέγιστον*, on ne ſe trompera jamais de maintenir que la recréation & le divertiſſiment ne ſont pas moins neceſſaires à l'étude, que la grande ardeur & l'extréme contention d'eſprit. Seneque blâme avec raiſon un certain Portius Latro, d'avoir eu ſi peu de pouvoir ſur ſoi, qu'il ne pouvoit ni laiſſer ni reprendre ſes livres.

*Lib. 1. ver. Hiſt.*

*Præf. ad l. 1. cont.*

Ce n'eſt pas à dire qu'il ne faille tirer tous les jours quelque ligne au moins, auſſi bien qu'Apelle. L'eſprit n'a pas moins beſoin d'alimens continuels que le corps. Et le métier de ceux qui cultivent les Sciences eſt tel, que ſi l'on n'avance, on recule, *qui non proficit, deficit;* comme il arrive à ceux qui vont contre le cours de l'eau, ou qui s'efforcent de gravir ſur quelque lieu fort droit & fort haut, ils ne ſauroient s'arrêter tant ſoit peu ſans déchoir, *eis non progredi, eſt regredi.*

*gredi.* Tant de choſes s'écoulent tous les jours de nôtre mémoire, que ſi nous ne reparons d'ailleurs ce qui ſe perd, de la même façon, dit Platon, qu'on remplit un vaiſſeau qui ne conſerve pas bien les liqueurs, nous nous trouvons bien-tôt à ſec & ſans connoiſſance. C'eſt ce qui fait tant conſumer d'huile à ces Studieux que les Grecs nomment λυχνοβίους, & ce qui les empêche, comme un Eſtieus Ponticus dans Athenée, plûtôt que comme des Sybarites, de voir jamais lever ni coucher le Soleil qui les trouve & les laiſſe toûjours ſur leurs livres. Mais on ſe peut délaſſer l'entendement par des varietés qui ne laiſſent pas d'être utiles. Il ſe joue avec les choſes faciles, & ſe remet de la peine que d'autres plus ſerieuſes lui ont auparavant donnée. Et par la même raiſon que les Laboureurs rafraichiſſent leurs terres en changeant la graine qu'ils y ſement, ſans les laiſſer inutiles; les objets différens & méditations diverſifiées ont ſouvent le pouvoir de reparer les forces de l'ame & de remettre en vigueur un eſprit fatigué.

*Lib. 5. de leg.*

*l. 6. Deip.*

Ce changement n'empêchera pas que vous n'aiés toûjours un principal objet, où vous rapporterés toutes vos veilles, & vers lequel vous irés d'un pas ferme & reglé. On n'a-

vance pas chemin en voltigeant, ni en faiſant des courſes égarées. Mais gardés-vous bien de quitter celui qu'on nomme Roial, pour ſuivre des ſentiers particuliers qui paroiſſent plus courts d'entrée, & qui nous égarent à la fin. Le grand chemin des Sciences ſe trouve dans les Auteurs claſſiques dont on a fait de tout tems élection, & qui vous conduiront ſûrement par le Ciel & par la Terre, ſans que vous couriez fortune de vous perdre.

Ne vous propoſés pas de ſavoir plus que les autres, mais ſeulement de ſavoir mieux qu'eux, ſi faire ſe peut, ce que vous étudierés. Chacun a ſa Sparte, l'importance eſt de dévenir l'un de ſes principaux ornemens. Les Thebains emportérent autrefois l'honneur du jeu des flûtes; ceux de Metelin fûrent reputés les plus adroits à toucher la harpe qui fûſſent dans toute la Grece; & les Eginetes paſſérent pour les plus ſoupples & robuſtes Athletes ou Lutteurs qu'elle eût. La ville d'Athenes ſe vantoit auſſi de donner au monde les meilleurs Peintres & Sculpteurs qu'on y vit: Celle de Crotone de fournir les plus ſavans Médecins: Et c'étoit récommander aſſés un Grammairien, ou un Géometre, de dire qu'il étoit d'Alexandrie. Voilà pour-

*Menander Rhet. lib. 1. de Gen. dem. cap. 16.*

quoi le nombre des Muſes eſt ſi grand. Nous pouvons donc rechercher les bonnes graces de celle qui nous plaira davantage; mais il faut faire tous nos efforts enſuite, pour obtenir la place de faveur & d'eſtime entre ceux qui la ſervent.

Que vos lectures ſoient toûjours accompagnées de méditation; & faites en ſorte que les reflexions que vous y formerés vous puiſſent être utiles à l'avenir. Il faut pour cela que vos élevations d'eſprit reſſemblent au vol de l'Epervier, plûtôt qu'à celui de l'Alouette. Le premier gagne le haut de l'air pour découvrir païs, & fondre ſur ſa proie quand il en eſt tems. L'autre ne s'éleve que pour s'égaïer, & toute ſa courſe aboutit à une promenade inutile. Ne doutés point que vous ne trouviés par ce moien dans les livres des choſes que pluſieurs n'y ont jamais apperçuës. Ce ſont des campagnes, ſelon l'imagination de Seneque, où le Bœuf rencontre de l'herbe, le Chien des Lievres, & la Cicogne des Serpens. *Epiſt. 109.*

C'eſt un grand ſécret de recueillir ſoigneuſement de certaines penſées ſingulieres qui ſe préſentent à notre imagination en liſant, & d'en étendre le raiſonnement au plutot, parce qu'on les perd pour jamais ſi l'on n'uſe de

cette diligence. Un homme d'étude ne ſauroit amaſſer de plus précieux threſor, puiſqu'il eſt tout de ſon revenu, & qu'il n'en doit rien à perſonne, Vous voiés bien que je ne parle pas de ces lieux communs qui ſe font à l'ordinaire, & qui contiennent ſimplement les ſentimens d'autrui, ou la belle façon que chacun a de s'expliquer. Comme il eſt bien aiſé de recueillir les pierres remarquables, avec l'agréable coquillage que la Mer jette ſur ſon rivage; & fort difficile de plonger au fond pour en arracher le Corail, ou pour y chercher des Conques qui donnent les perles de parangon: Il ne faut pas grande induſtrie, ni beaucoup de travail non plus, à reünir ſous de certaines titres les ſentences de divers livres telles que tout le monde les conçoit d'abord. Mais peu de perſonnes ſavent pénétrer jusqu'au ſens caché des grands Auteurs; & il y en a beaucoup moins encore, qui ſoient capables de trouver dans leurs écrits ce dont eux-mêmes peut-être ne ſe fuſſent pas aviſés. C'eſt pourquoi la Grénade, qui a ſon fruit ſous l'écorce, étoit conſacrée à Mercure; Et c'eſt de ſes grains tirés de l'interieur qu'on peut faire un loüable amas pour s'en ſervir au beſoin.

*Clem. Alex. lib. 6. Strom.*

*Lib. 1.* Quintilien mettoit entre les Vertus d'un

bon Grammairien, d'ignorer de certaines choſes; & l'on peut dire qu'il eſt quelquefois avantageux dans la Morale de ne ſavoir pas tout le mal qui ſe peut faire. Et néanmoins ce même mal n'eſt pas mauvais ni honteux dans l'entendement comme dans la volonté, puisque Dieu ne fait pas difficulté d'en prendre connoiſſance. Quoiqu'il en ſoit, c'eſt une maxime dans la Phyſique, qu'il n'y a rien indigne d'être ſçû, de ce que l'Eternel n'a pas jugé indigne d'être créé. Cette Science s'étend ſur tout ce qui a eſſence. Le College des Gymnoſophiſtes étoit pour cela dans le Temple de Pan, pour ſignifier myſterieuſément qu'ils faiſoient profeſſion de ſavoir toutes choſes. Et ſi un Empereur trouvoit bonne l'odeur des excremens, qui n'etoient ni muſc, ni civette, parce que ſon Fiſc en profitoit; on ne doit rien mépriſer, pour bas, ni pour abject qu'il paroiſſe, lors que nous en pouvons tirer quelque inſtruction. En effet toutes choſes ſont pures à les conſidérer avec pureté. Saint Chryſoſtome ne perdoit rien de ſa ſainteté à la lecture d'Ariſtophane, & de Lucien, dont il a inſéré presque tout un dialogue dans une Homelie ſur l'Evangile de Saint Jean. L'Apôtre conſeille de ne laiſſer rien à éprouver, encore qu'il ne faille s'atta- *Inſt. c. 8.*

cher qu'au bien. Et puisque l'Esprit de la Divinité s'étend jusques sur les plus petites & les plus viles parties de la Nature,

*Iupiter est quodcumque vides, quodcumque moveris,*

il n'y en peut avoir qui ne méritent bien d'être contemplées. Mais ce n'est pas à dire pourtant que nous soions obligés de nous arrêter à toutes également. Il est quelquefois des études comme des viandes, dont il y en a qui ne doivent servir que de sauce, & qui ne se prennent point pour nourriture. La raison ne veut pas que nous nous soulions de ce qui n'est fait que pour assaisonner le reste.

Ne soiés pas de ceux qui ne se donnent qu'à peine le loisir d'apprendre, tant ils ont grande envie de prendre, *dicere properantes, non discere.* Si vous préférés les arts lucratifs aux sciences honnêtes, vous ne ferés jamais rien qui mérite la gloire où vous aspirés. Et vous tomberés dans le malheur de cette inconsidérée Atalante, qui perdit pour une pomme d'or l'honneur de sa course,

*Ovid. Met.* *Declinat cursus, aurumque volubile tollit.*

Ajoûtés à cela qu'en matiere de sciences & de disciplines, l'utilité se trouve où elle paroit le moins, leur avantage consiste en ce qui semble le moins avantageux; & nous

tirons ſouvent plus de profit de ce que nous ne jugions nullement profitable.

*- - - Magis utile nil eſt*
*Artibus his, quæ nil utilitatis habent.* *Id. de Ponto. el. 6.*

Vous n'avés pas dû vous embarquer au ſervice des Muſes, ſi vous n'aviés du bien aſſés pour y ſubſiſter honnêtement. *Biſognan lettere, & lettiera.* Michel de Montagne veut qu'on refaſſe ſes chauſſes, devant que de faire des livres. Et quand Pythagore defend de ſe nourrir de cervelle, il advertit, comme je crois, d'éviter cette dure neceſſité d'avoir ſa vie appuiée nuëment ſur le travail de l'eſprit, & ſur ſa ſeule induſtrie.

Mais ſouvenés-vous ſur tout de la belle leçon que fit cet Indien à Socrate, que les choſes humaines ne ſauroient être bien compriſes ſans les Divines. C'eſt par les dernieres que vous rectifierés vos mœurs avec vos études, *abeunt ſtudia in mores.* Si la force de l'imagination peut cauſer quelquefois des enfantemens monſtrueux, qui doute que la fréquente méditation des choſes du Ciel ne puiſſe ſanctifier les productions de nôtre ame? Il eſt beſoin pourtant que vous y apportiés la modération requiſe, & le reſpect qu'elles demandent. Voici l'important précepte qu'on donne pour ce regard, *noli altum ſapere;* gar- *Euſeb. Præp. Ev. 11. cap. 3.*

dés-vous bien de vouloir goûter du fruit qui eſt au plus haut de la branche, ſi vous ne voulés tomber & vous perdre. Les Sciences ont leurs colomnes fatales dans le monde intelligible, qui ne ſe paſſent guéres impunément, non plus qu'autrefois celles d'Hercule. Dieu & la Nature nous font voir mille merveilles plûtôt pour nous les faire admirer, que pour nous les faire comprendre; ce qui demandéroit un plus long diſcours que celui-ci.

Vous n'aurés donc rien de moi davantage ſur la premiére de vos inſtances. Quant à la ſeconde qui touche cette loüable ardeur que vous dites qui vous transporte, de communiquer le fruit de vos études à ceux qui vous ſuivront, comme vous avés profité, & pourrés profiter encore de celle des autres qui vous ont précedé; je joins mes vœux aux vôtres, & vous exhorte à ſuivre un ſi noble deſſein. Et néanmoins vous ne précipiterés rien en cela non plus qu'au reſte, ſi vous m'en croiés. La prudence d'un Architecte l'oblige à faire de grandes proviſions de toute ſorte de matériaux, avant que de commencer ſon ouvrage. Et je vous prierois volontiers de conſidérer comme le Ver à ſoie ne ſe met à filer, qu'après s'être nourri de

ſeüilles par un fort long eſpace de tems. Il eſt beſoin que nous faſſions de même un fonds de doctrine, & que nous nous rempliſſions de tout ce qui peut ſervir à nôtre inſtruction, avant que de mettre la main à la plume pour inſtruire les autres. En effet nous liſons dans la vie d'Ariſtote, qu'à l'âge de quarante ans il étoit encore diſciple de Platon. Ciceron témoigne qu'Iſocrate n'en avoit pas moins de quatre-vingts quatorze, quand il acheva ſon Oraiſon Panathenaique. Il étoit arrivé jusqu'à quatre-vingts ſeize, lors qu'il écrivit celle qui ſe nomme Panegyrique, ſi nous en croions Lucien. Varron dit de ſoi-même au commencement de ſon premier Livre du ménage des champs, qu'il étoit octogenaire au tems qu'il entreprit ce travail. Et Sophocle les paſſoit tous, étant ſur le point de voir un nouveau ſiecle lors qu'il fit la piece admirable d'Oedipus Coloneus; ce que ſon fils grava ſur le tombeau qu'il lui dreſſa. Je ſai bien que le Docteur Huarte n'eſt pas d'avis dans ſon Examen des Eſprits, que nous retardions tant que cela à travailler, ſi nous devons donner quelque choſe au public; puiſqu'il limite le tems propre à le faire entre la trente-troiſiéme année & la cinquantiéme de nôtre âge. Mais c'eſt un ſentiment

*Lib. de Senect.*

*In Macrob.*

*Val. Ma. l. 8. c. 7.*

*Cap. 1.*

particulier, ſujet à beaucoup de contradictions, & qu'une infinité d'exemples ſemblables à ceux que nous venons de rapporter peuvent renverser. Je ne doute point non plus que vous ne puiſſiés produire un grand nombre d'ouvrages de jeunes gens, qui peuvent convier ceux de leur volée à mettre au jour ce qu'ils penſent avoir conçû auſſi heureuſement que les autres. Si eſt-il vrai pourtant, qu'à parler généralement, nos ames ne vont pas ſi vite en leurs operations importantes, qu'il ne faille attendre la ſaiſon de maturité pour s'en promettre une bonne iſſuë. Saturne qu'on veut qui donne le temperament propre aux ſpeculations ſublimes & aux réveries ingenieuses, eſt le plus lent de toutes les planetes. Et je vous ſupplie de croire qu'il n'eſt pas des eaux d'Helicon, comme de celles dont ſe ſervoit la Sibylle de Delphes, qui lui faiſoient prononcer des oracles auſſi-tôt qu'elle en avoit tant ſoit peu goûté. Il faut prendre des premiéres long-tems & à longs traits, auparavant qu'il y paroiſſe, & qu'elles opérent ſur nous ce qui nous les fait rechercher. Etanchés bien vôtre ſoif, & puis vous ſatisferés commodément au reſte de vos deſirs.

*Lucia. in Hermot.*

Quoique vous faſſiés, quand vous en ſerés

venu là, tenés pour aſſuré que vous n'y reüſſirés pas au contentement de tout le monde, non plus que ceux qui vous ont fraïé le chemin. C'eſt le but le plus vain que vous vous puiſſiés propoſer, qu'un agréement univerſel. Il eſt même indubitable, que, ſoit que vous compoſiés quelque choſe, ſoit que vous vous en abſteniés, vôtre deſſein ne manquera jamais d'être controllé de pluſieurs. Si vous ne faites rien, vous étes un pareſſeux; ſi vous écrivés, autant de perſonnes qui liront vos ouvrages prendront l'autorité de vous cenſurer. Que Jupiter nous donne de la pluie, dit Theognis, ou qu'il nous envoie de la ſérenité, il ſe trouve toûjours des hommes à qui le tems courant ne plait nullement. Ce n'eſt donc pas merveille qu'ils trouvent à redire en ce qui vient de nous, puisqu'ils reçoivent ſi mal ce qui part de la main de Dieu. Tel approuvera la matiere de vôtre travail, qui en condannera la forme. Un autre accuſera de lâcheté vôtre retenuë, parce que vous n'aurés voulu offenſer perſonne. Et beaucoup vous trouveront trop libre, & vous ſauront mauvais gré, d'avoir parlé avec autant de licence qu'ils vivent. Il faut être reſolu à tout cela avant que de rien entreprendre, & ſuivre le conſeil qu'Harmonides re-

*Lucia. in Herm.*

çût de Timothée, d'avoir pour indifferent le jugement de la multitude, pourvû que les plus honnêtes gens eſtiment ce que vous ſerés. Jamais Auteur ne fut plus repris ni plus eſtimé qu'Homere.

Ne croiés pas que le ſujet que vous entreprendrés de traiter, quelque rélevé qu'il puiſſe être, ſoit capable de recommander ce qui viendra de vous, ſi vôtre induſtrie n'égale celle des plus grands Maîtres. Par effet c'eſt la figure plus que l'étoffe qui fait la gloire des Artiſans. Une pierre miſe en œuvre par Pilon eſt ſouvent plus eſtimée qu'une ſtatuë de marbre qui ne ſort pas de ſi bonne main. Et l'artifice excellent a cela de propre, qu'il rend plaiſantes les plus vilaines choſes, comme ſont les ſerpens, ou les monſtres, quand ils ſont bien repréſentés. Il n'y a rien de bas ni de chetif à le bien prendre: Homere n'eſt pas moins admirable à décrire l'importunité d'une mouche, que la valeur d'Achille; ni Virgile à repreſenter le travail des Abeilles ou des Fourmis, qu'à dépeindre le ſac de Troie, ou le fameux bouclier d'Enée. Conſidérés comme Ariſtote nous fait obſerver juſqu'aux excremens des animaux, dans les livres où il examine ce que la Nature leur a

donné de plus excellent. Et comme Xenophon eſt ſoigneux de nous apprendre la ſymmetrie des utenſiles de cuiſine, du même ſtile dont il a tracé l'expedition de Cyrus. Les grands hommes rendent tout grand. Et ſi l'étable d'Augée fait l'un des renommés travaux d'Hercule, qui ne dédaigna pas de la purger d'ordures; ſoiés aſſuré qu'à quoique vous vous occupiés, vous y pouvés acquerir un honneur perpetuel; pourvû que vôtre ouvrage ait quelque choſe de cet air de l'Antiquité, qui nous fait preſque adorer après tant de ſiecles les pieces des Grecs & des Romains.

Il importe merveilleuſement pour arriver juſqu'à ce point, de mettre ſon eſprit dans une aſſiette bien tranquille devant que de rien entreprendre. Je ne veux pas prononcer ſi abſolument qu'a fait Seneque, qu'un homme occupé ſoit incapable d'exercer aucune action de bonne façon. Mais je penſe que tout le monde tombera d'accord, qu'il eſt presque impoſſible parmi les diſtractions des grandes charges, & les divers emplois de la vie civile, de poſſeder cette préſence & cette ſerenité d'eſprit, que demandent les contemplations Philoſophiques. On dit des tableaux de Parrhaſius, qu'ils avoient je ne ſai quelle douceur,

*Lib. de brev. vitæ cap. 6.*

*Athen. lib. 12. Deipn. ex Theop.*

avec une certaine facilité que ſon humeur gaie leur communiquoit; parce qu'il ne peignoit jamais qu'en chantant. Cela montre de quelle importance eſt la conſtitution de nôtre ame pour toutes nos operations, & ce que peut la diſpoſition de cette ſupréme faculté ſur ceux qui ont la main à la plume, puisqu'elle a eu tant de pouvoir ſur d'autres qui n'ont tenu que le pinceau, dont l'effet n'a garde d'être ſi ſpirituel que celui d'une plume taillée pour l'éternité. Auſſi liſons nous dans Pline & ailleurs, que diverſes perſonnes ſe ſont purgé le cerveau avec de l'Ellebore blanc pour mieux vaquer à l'étude, comme le pratiqua Carneades lors qu'il voulut répondre aux livres de Zenon, & combattre les ſentimens du Portique. Le même Hiſtorien de la Nature rapporte dans un autre lieu, que Protogene travaillant à ce chef-d'œuvre du Jaliſus, pour l'amour duquel Demetrius manqua depuis à prendre Rhodes, ne voulut jamais ſe nourrir que de lupins détrempés, de crainte que d'autres viandes ne lui cauſaſſent quelque obſtruction, & ne lui rendiſſent les ſens moins libres. Je ſerois bien faché de vous avoir conſeillé de ſemblables regimes, encore que je vous exhorte ſerieuſement au repos de l'eſprit, & à ſon détachement des affaires qui le peuvent

*Lib. 25. nat. hiſt. c. 5. & l. 35. c. 10.*

tager, ou troubler, ſi vous voulés vaquer bonne ſorte à la compoſition des livres. Tout ce qui ſort de nôtre plume ne méri- pas de voir le jour. Il faut ſouvent imiter utruche, qui ſepare les œufs ſtériles de ix qu'elle veut couver pour avoir des pe- , & ſupprimer de même ce qui ne nous it pas donner la réputation, qui eſt le prix nos travaux. L'eſprit, auſſi bien que le rps, a ſa façon de digérer & d'engendrer s excrémens. Mais comme il eſt à propos ıſer de grande précaution à ne rien mettre jour qui n'en puiſſe ſouffrir la lumiere; Ti ne doit-on pas être trop ſevére, ni re- :er abſolument ce que le ſeul abus peut ıdre mauvais, par l'application déraiſon- ɔle de ceux qui prennent toûjours les cho- du mauvais côté. Il n'y en a point de ſi nne au monde, jusqu'aux Elemens dont il compoſé, qui ne portât ſa condannation, 'examiner dans la rigueur de toute ſorte :vénemens.

*Nihil prodeſt quod non lædere poſſit, idem.* *Ovid. Triſt.*

nous ſavons bien que Dieu ne laiſſa pas de :er les Aſtres, encore qu'il prévit l'idolatrie e leurs mouvemens reglés, & leurs admi- ɔles clartés pouvoient cauſer ici bas.

On attribue à un Grimaldi Génois la mé-

me fantaiſie qu'avoit cet extravagant Senetio du tems de Seneque, qui n'aimoit rien que de grand jusqu'à ſa chauſſure, qu'il portoit, comme quelques-uns aujourd'hui, beaucoup plus longue que le pied. Il ne vouloit que de grands valets & de grands meubles: Les femmes ne lui plaiſoient pas ſi elles n'étoient extraordinairement grandes: Et ce qui étoit bien plaiſant, c'eſt qu'il ne mangeoit point de figues ſi elles n'étoient de ces groſſes que les Romains nommoient Marisques, encore que tout le monde les méprisât comme les plus inſipides de toutes. Mais rien ne le rendit ſi ridicule que l'affectation qu'il avoit, de ne prononcer que des choses grandes avec des paroles vaſtes ou empoulées. Certes nous en voions qui font paroître je ne ſai quoi de ſemblable, ſur tout dans des Préfaces, où ils étalent de grandes promeſſes, pour tenir enſuite ſi peu de choſe, qu'on eſt contraint d'en rire comme de la montagne fabuleuse, qui n'accoucha après bien du bruit que d'une ſouri. Eloignés vous, je vous ſupplie, de ce defaut qui témoigne une ſi extréme vanité, & vous repreſentés ſans ceſſe ce qu'obſerve Photius dans ſa Bibliotheque d'un certain Amyntianus, qui avoit écrit un livre des loüanges d'Alexandre. Il le

*Suaſ. 2.*

Il le dédioit à l'Empereur Marc-Antonin, l'aſſurant qu'il égaleroit par ſon ſtyle les plus belles actions du Monarque dont il entreprenoit l'éloge; & cependant il n'y avoit rien de plus froid ni de plus imbecille que ſa façon d'écrire. Ciceron dit quelque part de ceux qui en uſent ainſi, que *magna profeſſi, in parvis tamen verſantur.* Et l'Eſpagnol ne prononce pas moins gentiment d'eux, *aviendo pregonado vino, venden vinagre.* Si ce que vous donnerés au public vaut quelque chose, il le ſaura bien reconnoître; & s'il en eſt autrement, vôtre témoignage ne ſervira de rien, n'étant pas recevable en cela.

Je m'aſſure que vous n'exigés pas de moi d'autres regles touchant le ſtile dont vous pouvés uſer, que celles que vous avés vuës dans mes Conſidérations ſur l'Eloquence Françoiſe de ce tems. J'ai remarqué comme il devoit être different ſelon les matieres, & comme rien ne le rendoit plus recommandable que d'être clair & intelligible, puiſque nous ne parlons ni n'écrivons que pour être entendus. En effet il n'y a point d'Auteurs dont le ſens ſe comprenne avec tant de facilité, que celui des plus grands Orateurs. Et le mot d'un d'entre eux me plait fort, quand il aſſure de ceux qui s'expliquent ſi mal, qu'on a de la peine à concevoir ce qu'ils veulent

dire, qu'ils feroient plûtôt voir leur pr
cœur que ce qui eſt dedans, ὧν θᾶττο
ἰδοις τὴν καρδίαν, ἢ τὰ ἐν τῇ καρδίᾳ, qua
*Syneſ. in Dione.* *citius cor, quam quæ in corde ſunt videris.*
auſſi blâmé de certains ſtiles qui ſont exc
vement diffus en des choſes ſuperfluës
j'ai fait voir que d'autres trop concis, &
ne vont que par ſecouſſes, ou, ſelon le
d'un Ancien, que comme les pourceaux
ſent, n'étoient pas moins à réprendre.
chés de vous conduire entre ces deux e
mités vicieuſes; & mêlant auſſi bien qu
ripide les Charites avec les Muſes, je v
dire les hautes penſées avec la belle ex
ſion, vous nous ferés voir cette merv
dont parle Syneſius, d'être Aigle & Cy
tout enſemble. Il faut pourtant que j'aj
un mot à ce que j'ai dit dans le même ouv
touchant les citations, puiſqu'il s'eſt tro
des gens que l'amour propre rend ſi con
res à l'honneur qu'on rend aux Anciens e
*L. 3. c. 2.* alleguant. Ariſtote remarque fort
dans ſes Topiques, que la plûpart
hommes font mine de n'être pas laborie
afin de paroître plus ſpirituels en ce q
ſont. Voilà le fondement de la p
que pluſieurs prennent de déguiſer c
me un larcin ce qu'ils tiennent des Anci

croiant qu'il leur eſt plus glorieux de paroître avec beaucoup de naturel, qu'avec beaucoup d'acquis. J'avouë qu'il n'eſt pas impoſſible que diverſes perſonnes ne tombent dans de mêmes ſentimens ſur un même ſujet: Et que comme les terres produiſent en des lieux fort éloignés de ſituation, de ſemblables métaux, & des plantes de pareille eſpece; il peut encore arriver que divers eſprits ſe rencontreront dans de mêmes penſées, & formeront de mêmes raiſonnemens, ſans ſe les être communiqués les uns aux autres. Mais il ne laiſſe pas auſſi d'être véritable, que le plus grand nombre de ceux qui paroiſſent ſi ennemis des citations & des autorités dont ils ne ſe ſervent jamais, ſont portés d'une vanité pareille à celle qu'avoit Epicure, qui n'écrivit pas moins de trois cens volumes ſans faire aucune allegation, à deſſein de ſe montrer tel qu'il ſe diſoit être, *autodidacte*, & ſans avoir reçû inſtruction de perſonne. Or quoi qu'il y ait de certaines compoſitions, comme nous l'avons obſervé, où cette façon d'écrire en s'appuiant ſur les Anciens, principalement lors qu'on produit leurs textes, ſeroit très vicieuſe: il s'en trouve d'autres au contraire, telles que ſont les Dogmatiques ou inſtructives, qui ne peu-

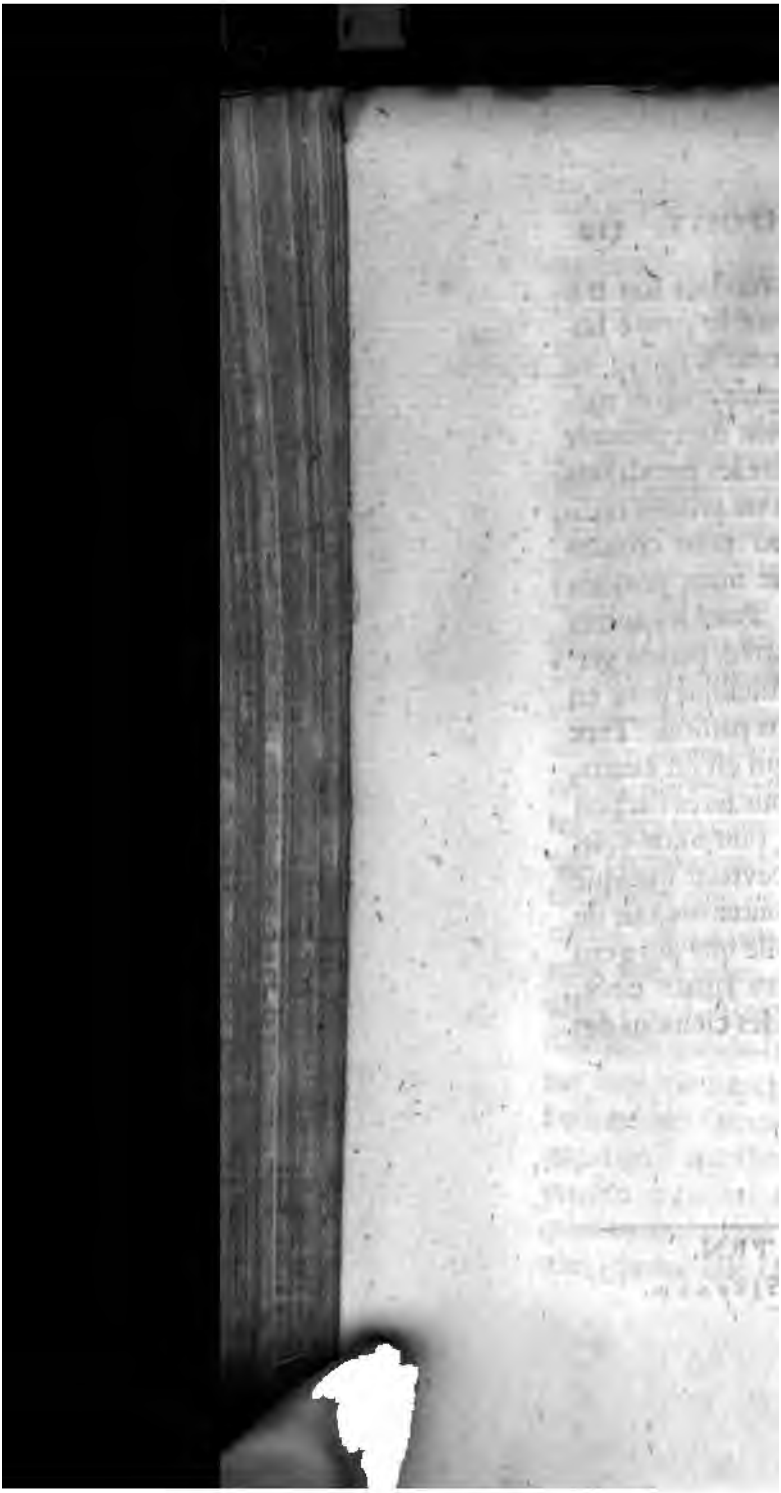
vent être traitées autrement qu'avec
ble préjudice. Qu'on liſe ce qu'o
ceron, Seneque, & Plutarque, d
phique, il n'y a page où les noms &
mens de tous ces grands homme
avoient précedés ne ſoient rapporté
tes l'affectation de n'expoſer au jo
qui eſt nouveau & de ſon crû, eſt f
le, rien ne pouvant être dit, ſur t
genre de lettres, qui ne l'ait été a
outre qu'on perd en ce faiſant la f
moignage, ou de l'autorité, ſans
celle de l'expreſſion. La Vérité eſt
de ſorte que ſi ce qu'on dit eſt tan
véritable, il ne ſauroit être nouvea
*Orat. de Regno.* que repréſentoit autrefois Iſocrate
cocles me ſemble fort conſidérable
qu'en matiere d'inſtitution, de préc
de doctrine morale, c'eſt être in
que d'y chercher de la nouveauté;
lui-là y paroîtra toûjours le plus elo
ſaura le mieux rapporter & mettre
que les plus beaux eſprits ont penſé
ſur le ſujet dont il voudra parler.
grand Orateur avoit raiſon de le c
il y a bien plus de deux mille ans,
ce être de nous, qui dans la ſuc
tant de ſiecles avons recüeilli le fru

des de tant de milliers d'hommes qui nous ont dévancé ? Le Peintre qui reçoit ſes couleurs toutes broiées, ni l'Architecte à qui l'on a préparé la chaux & le moilon, n'en ſont pas moins eſtimés s'ils les ſavent bien emploier. Faites ſi bien que vous voudrés, vous ne ſauriés travailler que ſur la matiere des Anciens ; ni debiter d'autres ſentimens que les leurs ; l'importance eſt de les mettre bien en œuvre ; & vous les pouvés même rendre vôtres par la belle application. J'ai vû ſouvent des paſſages de livres ſi bien pris, & ſi ingenieuſement adaptés, qu'ils avoient avec l'énergie du lieu d'où ils venoient, toute la grace de l'invention & de la nouveauté. A la vérité il peut y avoir de l'excés en cela. Ceux qui étouffent leur lumiere naturelle & leur jugement, ſous un grand nombre de citations que la ſeule mémoire leur fournit, ſont comme ces Géans qui entaſſérent ſi bien montagne ſur montagne, Pelion & Oſſa ſur Olympe, qu'ils s'enſevelirent eux-mêmes deſſous. Chryſippe, Celſe, & quelques-uns encore ont été blâmés avec raiſon, de s'être tellement abandonnés à ſuivre les autres, que ſi vous euſſiés ôté les textes étrangers de leurs livres, vous les euſſiés reduits au même tems à la carte blanche. Je me ſouviens auſſi de

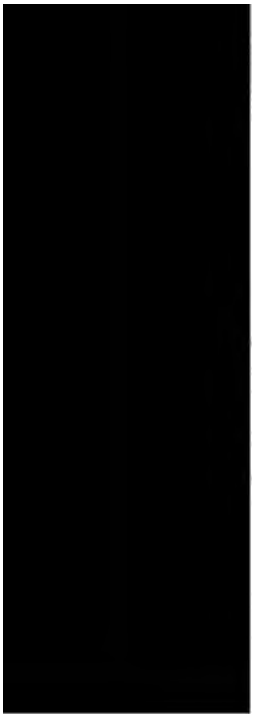
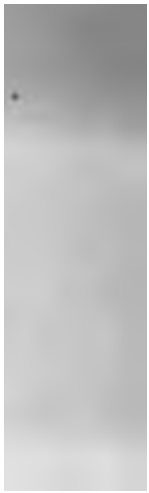
ce Timée, à qui l'o
de vieille ramaſſeuſe
*Heſech. in Philoſ.* qu'il ne débitoit que
de tous côtés. Cert
d'en uſer de la ſorte,
re, & être purement
vir du terme qui eſ
Et ſi nous nous con
papier nos lectures t
le robinet d'une ſo
goûter & ſans lui rie
au lieu d'acquerir d
vrages, nous ne fe
ſable. Il ne faut pa
tiéres, qui ſe conten
les fleurs qu'elles tro
qui prennent deſſus
tiere dont elles com
riture. Il y a trois ſ
nent aux hommes d
differens. L'Araigné
d'artifice que de ſoli
tre ſans rien empru
Fourmi ne s'occupe
grain qu'il amaſſe av
profite qu'à lui ſe
miel tient la voie m
vie, quand elle cho

qu'elle transforme enſuite, rendant ſon travail utile & à elle, & à tout le genre humain. Je vous exhorte donc à ſuivre ce tiers parti, dont vous ne verrés guéres médire qu'à ceux qui deſeſpérent d'en pouvoir être, parce qu'ils n'ont pas fait les proviſions neceſſaires pour cela. Nous ne priſons ordinairement que les choſes où nous croions pouvoir reüſſir, & lors que nous penſons être capables de les imiter. Pour les autres qui ſont au deſſus de nôtre portée, peu de perſonnes ſe trouveront aſſés équitables pour en juger raiſonnablement, & ſans paſſion. Tant y a qu'en rendant l'honneur qui eſt dû à ceux, de qui vous aurés appris, vous ferés l'action d'un homme réconnoiſſant; outre que vous en obligerés d'autres qui recevront quelque inſtruction de vous, à vous traiter un jour de même. Ce n'eſt pas merveille que des gens qui ne peuvent eſpérer d'être jamais cités, prennent en ſi mauvaiſe part les citations des autres.

Imprimé à PFOERTEN
Chez JEAN TOBIE SIEFARD.



## Fautes à corriger.

*Tom. II. Part. II.*

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| pag. | 36. | lin. ult. | corrouçant, | *liſés* | *courrouçant.* |
| - | 36. | - 14. | fur, | - | *ſur.* |
| - | ibid. | - 23. | ſervit, | - | *ſe ſervit.* |
| - | 50. | - 10. | que monſtre, | - | *que ce monſtre.* |
| - | 54. | - 4. | de, | - | *ne.* |
| - | 59. | - ult. | par, | - | *pour.* |
| - | 62. | - 7. | abbaye, | - | *abboye.* |
| - | 68. | - 24. | Romains, | - | *Romaines.* |
| - | 105. | 12. | le même, | - | *la même.* |
| - | 120. | - 27. | eu, | - | *eût eu.* |
| - | 131. | - 19. | aïe, | - | *ait.* |
| - | 162. | - 14. | Moſtis, | - | *Mouſtis.* |
| - | 187. | - 12. | nous l'éleve, | - | *nous éleve.* |
| - | 207. | - 17. | le, | - | *la.* |
| - | 222. | - 1. | cette, | - | *celle.* |
| - | 225. | - 2. | cependant, | - | *pendant.* |
| - | 244. | - 26. | peut, | - | *pût.* |
| - | 247. | - 13. | transpore, | - | *transporte.* |
| - | 303. | - ult. | cependant, | - | *pendant.* |
| - | 321. | - 14. | s'accôte, | - | *s'accoſte.* |
| - | 332. | - 12. | toute, | - | *doute.* |
| - | 345. | - 24. | rajeuner, | - | *rajeunir.* |
| - | 360. | - 15. | ſolitude, | - | *ſolide.* |
| - | 426. | - 2. | cependant, | - | *pendant.* |
| - | 440. | - 4. | Lindiens, | - | *Lydiens.* |
| - | 479. | - 6. | aſſouviſſeme, | - | *Aſſouviſſement.* |
| - | 494. | - ult. | cependant, | - | *pendant.* |